Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sermonsduprebo00bour

SERMONS

DU PERE

BOURDALOUE,

de la Compagnie de JESUS.

POUR L'AVENT.

NOUVELLE ÉDITION,

EXACTEMENT REVUE ET CORRIGÉE.

A LIEGE,

Chez J. F. BASSOMPIERRE, Imprimeur de SON ALTESSE, au *Moriane*, vis-à-vis Ste. Catherine.

M. DCC. LXXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

WITHDRAWN FROM VICTORIA UNIVERSITY LIBRARY

35805
4-4-1925

PRÉFACE

du Pere BRETONNEAU.

Il eſt bien juſte que notre compagnie rende en quelque ſorte au pere Bourdaloue ce qu'elle en a reçu ; & qu'après l'honneur qu'il lui a fait, elle s'intéreſſe à conſerver la mémoire d'un homme, qu'elle a regardé comme un de ſes premiers ornements, tandis qu'elle a eu le bonheur de le poſſéder, & qu'elle pleure encore depuis qu'elle l'a perdu. Mais ce n'eſt point tant, après tout, dans cette vue, qu'on publie les ouvrages de ce célebre prédicateur, que pour le bien des ames, & pour perpétuer les fruits de ſon zele. Il y a lieu de croire que ſes ſermons, mis ſous les yeux, ſans être ſoutenus, ni de l'action, ni de la voix, ſe ſoutiendront par eux-mêmes : ou plutôt, il y a lieu d'eſpérer, qu'avec les bénédictions que Dieu y a déja données & qu'il y donnera, ils auront toujours de quoi opérer les mêmes effets de la grace, & de quoi inſpirer les mêmes ſentiments de religion. Ce ne ſera pas ſeulement pour les prédicateurs un modele de l'éloquence chrétienne. Toutes les perſonnes qui cherchent à s'édifier, & qui aiment à ſe nourrir de bonnes lectures, trouveront peu de livres de piété, où les grandes vérités du chriſtianiſme ſoient traitées d'une maniere plus propre à convaincre les eſprits & à toucher les cœurs.

Le Pere Louis Bourdaloue naquit à Bourges,

d'une des familles les plus conſidérables de la ville, le 20 d'août de l'année 1632 ; &, dès l'âge de quinze ans, il entra dans la compagnie de Jeſus. Il ſemble que Dieu, en l'appellant à cet état, eut une vue toute particuliere ſur lui. Etienne Bourdaloue ſon pere, homme lui-même très-recommandable, ſur-tout par ſon exacte probité, & par une grace ſinguliere à parler en public, avoit eu dans ſa jeuneſſe la même vocation, & ne l'avoit pas ſuivie. Le ciel voulut que le fils remplacât le pere ; & le pere adorant la conduite de la providence, & craignant de s'oppoſer une ſeconde fois à ſes deſſeins, ſe crut obligé, après quelques difficultés, de condeſcendre aux inſtances de ſon fils & d'en faire le ſacrifice.

Il le fit. Le Pere Bourdaloue paſſa par tous les exercices de la compagnie : & les dix-huit premieres années qu'il y vécut, furent employées, ſoit à ſes propres études, ſoit à enſeigner les lettres humaines & à profeſſer la philoſophie & la théologie. Il ſe diſtingua par-tout, & donna des preuves de la ſupériorité & de l'étendue de ſon eſprit.

Ce n'étoit là néanmoins encore que des diſpoſitions. Comme il n'avoit pas moins d'ouverture pour les ſciences que de talents pour la chaire, il fut d'abord aſſez incertain du choix qu'il devoit faire, & de l'emploi où le ciel le deſtinoit. Mais divers ſermons qu'il prêcha, pendant qu'il enſeignoit la théologie morale, furent ſi bien reçus & tellement applaudis, que ſes ſupérieurs ſe déterminerent à l'appliquer uniquement au miniſtere de la prédication.

Il eut l'avantage, en entrant dans cette carriere qu'il a ſi heureuſement fournie, d'être connu de feue ſon Alteſſe royale Mademoiſelle. Cette princeſſe dont la pénétration & le diſcernement, auſſi bien que la grandeur d'ame, égaloient la grandeur de la naiſſance, l'entendit à la ville d'Eu, le

goûta, l'honora non-seulement de sa bienveillance, mais de sa confiance ; & lui en a donné le plus sensible témoignage, en le faisant appeller pour la soutenir dans les derniers moments de sa vie, & pour l'aider à mourir chrétiennement.

Le Pere Bourdaloue continua quelques années à prêcher en province : mais on ne tarda pas à l'en retirer, dès qu'on le crut en état de paroître dans Paris. Il y vint, & ce fut là que la providence ouvrit à son zele le plus vaste & le plus beau champ. Quoique l'on attendît beaucoup de lui, il est vrai qu'il surpassa encore toutes les espérances qu'on en avoit conçues. Il y a des succès si extraordinaires, & des mérites si universellement reconnus, qu'il est permis à tout le monde d'en parler, sans craindre ni d'aller au-delà de l'idée commune, ni de blesser certaines bienséances. A peine eut-il paru dans l'église de la maison professe des Jésuites, que de tout Paris & de la cour même une foule prodigieuse d'auditeurs y accourut. Une réputation si prompte est quelquefois sujette à dégénérer : celle du Pere Bourdaloue crût toujours d'un sermon à l'autre ; & plus on l'entendit, plus on eut de goût pour l'entendre.

Aussi avoit-il dans un éminent degré tout ce qui peut former un parfait prédicateur. Il reçut de la nature un fonds de raison, qui, joint à une imagination vive & pénétrante, lui faisoit trouver d'abord dans chaque chose le solide & le vrai. C'étoit là proprement son caractere ; & ce fut, avec les lumieres de la foi, cette raison droite qui le dirigea dans tous les sujets de la morale chrétienne & dans les mysteres de la religion qu'il eut à traiter. C'est aussi ce qui donne à ses sermons une force toujours égale. Leur beauté ne consiste point précisément en quelques endroits bien amenés, où l'orateur épuise tout son art & tout son feu ; mais dans un corps de discours, où tout se soutient, parce que tout est lié & bien assorti.

Ses divisions justes, ses raisonnements suivis & convaincants, ses mouvements pathétiques, & ses réflexions judicieuses & d'un sens exquis, tout va à son but; & malgré l'abondance des choses que lui fournissoit une admirable fécondité, & qu'il savoit si bien renfermer dans un même dessein, il ne s'écarte pas un moment de sa proposition. Qu'une pensée soit commune, il ne la rejette point: c'est assez qu'elle soit vraie, & qu'elle lui serve de preuve. Il l'approfondit & il la creuse, & par-là même la met dans un tel jour, que, de commune qu'elle étoit, elle lui devient particuliere: de sorte qu'en pensant ce que les autres ont pensé avant lui, il pense néanmoins tout autrement que les autres. Qu'il s'oppose une difficulté, il y fait une réponse à laquelle il n'y a point de replique; & quelquefois il tire de l'objection même de quoi la résoudre, & il convainc l'auditeur par ses propres sentiments. S'il cite l'écriture ou les Peres, il les cite en maître: jusqu'à faire le précis de tout un traité, pour l'appliquer à la vérité qu'il prêche. Du reste, ce ne sont point tant les paroles des Peres qu'il rapporte, que leur doctrine & leurs raisons. Il les développe, & sur-tout il les place si à propos & les fait tellement entrer dans son sujet, qu'on diroit que les Peres n'ont parlé que pour lui. Des auteurs sacrés, il eut, à ce qu'il paroît, plus assiduement devant les yeux Isaïe & saint Paul; & des Peres, Tertullien, saint Augustin & saint Jean Chrysostôme, parce qu'il y trouvoit plus d'énergie & plus de grandeur.

Son expression répond parfaitement à ses pensées: elle est noble & naturelle tout ensemble. Il parle bien, & ne fait point voir qu'il veut bien parler. Quand il s'éleve, ce n'est point avec emphase: c'est, pour user d'un terme consacré par le Saint-Esprit, avec une certaine magnificence, où, sans qu'il y ait rien d'outré, tout est majes-

Magnificè sapientiam tractabat. *II. Mach. cap. 2.*

tueux & grand. Et quand il se communique, c'est toujours avec la même dignité ; & dans les plus petits détails, il n'a rien de petit, ni de rampant. On trouvera peut-être quelques expressions moins usitées & un peu hardies : mais l'image qu'elles font à l'esprit, les justifie assez ; & il faut dire alors, que si ce n'est pas communément ainsi qu'on s'exprime, c'est ainsi qu'il a dû & qu'on devroit, ce semble, s'exprimer.

Ce qu'il y eut encore de plus singulier dans le Pere Bourdaloue, c'est la maniere dont il traite la morale. Nul autre prédicateur ne lui avoit en cela servi de modele, & l'on peut dire qu'il en a servi lui-même à tous ceux qui sont venus après lui. Persuadé que le prédicateur ne touche qu'autant qu'il intéresse & qu'il applique, & que rien n'intéresse davantage & n'attire plus l'attention, qu'une peinture sensible des mœurs, où chacun se voit lui-même & se reconnoît, il tournoit là tout son discours. Non qu'il négligeât d'expliquer les plus hauts mysteres & les plus difficiles questions de la foi. Il en parloit avec habileté, & même avec d'autant plus d'autorité, qu'il possédoit parfaitement ces sortes de matieres, & qu'il croyoit devoir prendre alors plus d'ascendant sur les esprits, pour confondre le libertinage & pour faire respecter la religion. Mais, après avoir donné aux points les plus obscurs tout l'éclaircissement nécessaire, il passoit à ce qu'ils ont d'instructif & de moral : & c'est là que lui servoit infiniment la connoissance qu'il avoit du monde & du cœur de l'homme. Car il ne disoit rien qu'il ne connût, ni qui portât à faux. C'est delà même que ses expositions sont si vraies, & ses portraits si ressemblants. Pour peu qu'on ait d'usage du monde, & qu'on sache comment vivent les hommes, on les y voit peints sous les traits les plus marqués. Aussi avec quelle attention se faisoit-il écouter ; & combien de fois s'est-on écrié dans l'auditoire, qu'il avoit raison,

& que c'étoit là en effet l'homme & le monde? Certains sentiments, certains tours élevés, touchants & nouveaux, le feu dont il animoit son action, sa rapidité en prononçant, sa voix pleine, résonnante, douce & harmonieuse, tout étoit orateur en lui, & tout servoit à son talent.

Voilà par où cet excellent prédicateur s'acquit une si haute réputation. Il l'a conservée jusqu'à sa mort: & comme il n'y en eut peut-être jamais de plus juste, ni de plus universelle, il n'y en a point eu de plus constante. Il a prêché durant trente-quatre ans, soit à la cour ou dans Paris; & pendant ces trente-quatre années, il a eu l'avantage assez peu commun, d'être toujours également goûté des grands, des savants & du peuple. On n'en doit point être surpris, dès qu'on fait réflexion au caractere de son éloquence. Ce qui est naturel & fondé sur la raison, plaît par-tout, & est de tous les goûts & de tous les temps.

Quoique le Pere Bourdaloue eût abondamment de quoi s'occuper, & de quoi glorifier Dieu dans le saint ministere qu'il exerçoit, il n'y renferma pas tout son zele. Tant de personnes touchées de ses prédications s'adresserent à lui, & lui confierent leur ame, qu'il ne crut pas devoir leur refuser son secours: & même il comprit que rien ne convenoit mieux à un prédicateur, que de cultiver, selon le langage de l'écriture, ce qu'il avoit planté, & de perfectionner dans le tribunal de la pénitence ce qu'il n'avoit proprement encore qu'ébauché dans la chaire C'est pour cela que le Pere Bourdaloue se chargea d'une fonction aussi importante & aussi pénible, que la direction des consciences. Plein de l'évangile, & jugeant de tout par les grands principes de la foi, solide dans ses conseils, juste dans ses décisions, droit & désintéressé dans ses vues, il n'étoit ni rigoureux à l'excès, ni trop indulgent; mais il étoit sage, & d'une sagesse chrétienne. C'est-à dire, qu'il savoit distin-

guer les conditions, & prescrire à chaque condition ses devoirs : qu'il étoit ferme sans égard ni à la qualité ni au rang, quand il falloit l'être ; mais qu'il l'étoit aussi comme il falloit l'être, & toujours selon les regles de la discrétion : qu'ennemi des singularités, il vouloit qu'on allât à Dieu avec simplicité & de bonne foi, par les voies communes & sans affectation, mais du reste avec une régularité exemplaire, & une fidélité parfaite à remplir toutes ses obligations.

Son zele ne fut pas moins ardent, ni moins agissant que sage. On sait quelle étoit son assiduité à entendre les confessions. Il y passoit les cinq & les six heures de suite : & quiconque l'a connu, jugera aisément que la vue seule de Dieu & du salut des ames pouvoit accorder une telle patience avec sa vivacité naturelle. Soit qu'on l'appellât dans les maisons religieuses, soit qu'on vînt le consulter & prendre ses avis, soit qu'il y eût des malades à visiter, il ne s'épargnoit en rien, également prêt pour qui que ce fût, & se faisant tous à tous. Dans ce grand nombre de personnes de la premiere distinction dont il avoit la conduite, bien-loin de négliger les pauvres & les petits, il les recevoit avec bonté ; il descendoit avec eux, dans le compte qu'ils lui rendoient de leur vie, jusques aux moindres particularités, il entroit dans leurs besoins ; & plus sa réputation & son nom leur inspiroit de timidité en l'approchant, plus il s'étudioit à gagner leur confiance & à leur faciliter l'accès auprès de lui. Il ne se contentoit pas de ce bon accueil. Il les alloit trouver, s'ils étoient hors d'état de venir eux-mêmes, il adouciſſoit leurs maux par sa présence, & les laissoit remplis de consolation, & charmés tout ensemble de son humilité & de sa charité.

Mais où il redoubloit sa vigilance & ses soins, c'étoit auprès des mourants. On avoit souvent recours à lui pour leur annoncer leur derniere heure,

& pour les y disposer; & se croyant alors responsable de leur salut, il leur parloit en homme vraiment apostolique. Ce n'étoit pas sans réflexion & sans étude. Il savoit trop de quelle conséquence il est, de ménager des moments si précieux, & de ne les pas perdre en des discours vagues & peu utiles. Outre le long usage qui l'avoit formé à ce saint exercice, outre la méthode particuliere qu'il s'en étoit lui-même tracée, il prévoyoit ce qu'il avoit à dire; & s'abandonnant ensuite à l'esprit de Dieu, il disoit tout ce qui peut porter une ame à la pénitence & à la confiance. C'est ainsi qu'il s'est acquitté des derniers devoirs d'une amitié solide & chrétienne envers tant d'amis, que leur naissance, leur nom, leur mérite personnel, & une liaison de plusieurs années lui rendoient également respectables & chers, & à qui il a été fidele jusqu'à la mort.

Cependant le Pere Bourdaloue en pensant aux autres, ne s'oublioit pas lui-même : au contraire, ce fut par de fréquents retours sur lui-même, qu'il se mit en état de servir si utilement les autres. Cette attention lui étoit nécessaire parmi de continuelles occupations au-dehors & de grands succès. Ses succès ne l'éblouirent point, & ses occupations ne l'empêcherent point de veiller rigoureusement sur sa conduite. D'autant plus en garde, qu'il étoit plus connu & dans une plus haute considération, il ne compta jamais sur le crédit où il étoit, pour agir avec moins de réserve. Etroitement resserré dans les bornes de sa profession, il joignoit aux talents de la prédication & de la direction des ames, le véritable esprit d'un religieux & les vertus que demandoit de lui sa compagnie : sur-tout un parfait mépris du monde & de ses grandeurs, sans manquer à rien néanmoins de ce qu'il devoit aux grands : un dévouement inviolable au service de l'église, & une soumission entiere aux puissances ecclésiastiques ; une estime de sa vocation, dont

il se déclaroit par-tout ardent zélateur ; & un attachement à son état, capable de l'affermir contre les offres les plus avantageuses : un zele sincere & vif pour le bon ordre, & un soin exact de s'y conformer lui-même & de le suivre.

Entre ses devoirs, il s'en fit un particulier de la priere. C'est aux pieds des autels qu'il rappelloit ces grandes idées de religion dont il étoit rempli ; & pénétré de la majesté de Dieu, & de la sainteté de son culte, il ne se permettoit pas la moindre négligence en célébrant les sacrés mysteres, ou en récitant l'office divin.

Avec cette piété qui fait l'homme chrétien & l'homme religieux, que lui manquoit-il d'ailleurs de ce qui fait, même selon le monde, l'honnête homme ? Il en avoit toutes les qualités : la probité, la droiture, la franchise, la bonne foi ; ne disant jamais les choses autrement qu'il les pensoit, ou, si par sagesse il ne les pouvoit dire telles qu'il les pensoit, ne disant rien. Beaucoup de prudence & de pénétration dans les affaires : mais en même temps beaucoup de retenue, pour ne s'y point ingérer de son mouvement propre ; n'y entrant qu'autant qu'on l'y faisoit entrer ; proposant ses vues comme un ami, sans entreprendre de décider en maître ; cherchant à se rendre utile & à servir ; & non à se faire valoir & à dominer. Bien de l'agrément dans la conversation, un air engageant, des manieres aisées, quoique respectueuses & graves, une douceur qui lui devoit coûter, du tempérament dont il étoit : mais par-dessus tout, une modestie qui lui attiroit d'autant plus d'éloges, qu'il avoit plus de peine à les entendre ; les fuyant, bien-loin de les rechercher ; élevant volontiers les autres, & ne parlant jamais de lui-même.

Ce caractere dans un homme aussi distingué que le Pere Bourdaloue, ne le faisoit pas moins honorer & respecter que tous ses talents. Après l'avoir

admiré dans la chair, on l'admiroit dans l'uſage de la vie. Où n'étoit-il pas reçu avec plaiſir ? & depuis les premiers rangs juſques aux conditions les plus communes, qui ne ſe faiſoit pas, non-ſeulement un plaiſir de le recevoir, mais comme un mérite de le connoître & d'être en commerce avec lui ?

Il falloit un cœur auſſi détaché que le ſien, pour former au milieu des applaudiſſements du monde, le deſſein qu'il prit dans les dernieres années de ſa vie. Touché d'un ſaint deſir de la retraite, & voulant ſe préparer à la mort, il réſolut de quitter Paris, & de finir ſes jours en quelque maiſon de la province, où il pût ſe recueillir davantage, & vaquer uniquement à ſa perfection. Il jugea bien qu'il auroit ſur cela des obſtacles à ſurmonter de la part des ſupérieurs en France : & pour lever toutes les difficultés, il s'adreſſa au général de la compagnie. Mais cette premiere tentative ne réuſſit pas. On le remit à une autre année, & on le pria de faire encore de nouvelles réflexions ſur le parti qu'il vouloit prendre. Il y penſa ; & ſans ſe rebuter, dès l'année ſuivante, il redoubla ſes inſtances auprès du Pere général. La lettre qu'il lui écrivit eſt ſi remplie de l'eſprit de Dieu, que le public ſera bien-aiſe d'en voir un extrait. Le voici traduit du latin.

Mon très révérend Pere, Dieu m'inſpire & me preſſe même d'avoir recours à votre paternité, pour la ſupplier très-humblement, mais très inſtamment, de m'accorder ce que je n'ai pu, malgré tous mes efforts, obtenir du révérend pere provincial. Il y a cinquante deux ans que je vis dans la compagnie, non pour moi, mais pour les autres, du moins, plus pour les autres, que pour moi. Mille affaires me détournent, & m'empêchent de travailler, autant que je le voudrois, à ma perfection, qui néanmoins, eſt la ſeule choſe néceſſaire. Je ſouhaite de me retirer, & de mener déſormais une vie plus tranquille : je dis

plus tranquille, afin qu'elle soit plus réguliere & plus sainte. Je sens que mon corps s'affoiblit & tend vers sa fin. J'ai achevé ma course, & plût à Dieu que je pusse ajouter : j'ai été fidele ! Je suis dans un âge, où je ne me trouve plus guere en état de prêcher. Qu'il me soit permis, je vous en conjure, d'employer uniquement pour Dieu & pour moi même ce qui me reste de vie, & de me disposer par-là à mourir en religieux. La Flèche, ou quelque autre maison qu'il plaira aux supérieurs (car je n'en demande aucune en particulier, pourvu que je sois éloigné de Paris) sera le lieu de mon repos. Là, oubliant les choses du monde, je repasserai devant Dieu toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon ame. Voilà le sujet de tous mes vœux, &c.

Cette lettre eut tout l'effet que desiroit le Pere Bourdaloue. Il lui fut libre de faire ce qu'il jugeroit à propos, & dès qu'il eut reçu la réponse de Rome, il prit jour pour partir. Mais les mêmes supérieurs qui l'avoient arrêté la premiere fois, se crurent encore en droit de retarder son départ de quelques semaines, & de suspendre la permission, jusqu'à ce qu'ils eussent pu faire à Rome de nouvelles remontrances. Elles toucherent le Pere général ; & la derniere conclusion fut que le Pere Bourdaloue demeureroit à Paris, & continueroit à s'acquitter de ses fonctions ordinaires. Dieu voulut ainsi qu'il eût tout le mérite d'un sacrifice si religieux, sans en venir à l'exécution, & qu'il achevât de se sanctifier lui-même en travaillant à la sanctification du prochain. Voilà ce que le public n'a su qu'après sa mort. Comme ses vues avoient été droites, & qu'en prenant une telle résolution il n'avoit cherché que Dieu, il ne chercha point dans la suite à s'en faire honneur. Il a toujours tenu la chose secrete, & il n'en a fait confidence qu'à quelques-uns de ses amis les plus intimes.

Le Pere Bourdaloue n'inſiſta pas. Il crut obéir à l'ordre du ciel en ſe ſoumettant à la volonté de ſes ſupérieurs. Il n'en eut même encore dans ſon travail que plus d'activité & plus d'ardeur : mais il approchoit de ſon terme, & ſon travail déſormais ne fut pas long. Dieu le retira au moment qu'on s'y attendoit le moins.

Il tomba malade le 11 de mai, & dès le premier jour de ſa maladie, il ſe ſentit frappé à mort. Il ne perdit rien, dans un péril ſi preſſant, de la préſence de ſon eſprit ; & il eſt difficile de marquer plus de fermeté & de conſtance qu'il en fit paroître. Son mal fut une fievre interne & très-maligne, précédée d'un gros rhume qui le tenoit depuis pluſieurs ſemaines, & où ſon zele l'empêcha de ſe ménager autant qu'il eût été néceſſaire. Car, tout incommodé qu'il étoit, il ne laiſſa pas de prêcher & d'entendre, ſelon ſa coutume, les confeſſions. Mais il fallut enfin ſe rendre. Le dimanche, fête de la Pentecôte, après avoir dit la meſſe avec beaucoup de peine, il fut obligé de ſe mettre au lit. Quoiqu'il connût aſſez ſon état, il voulut néanmoins encore s'en faire inſtruire, & il pria qu'on ne lui déguisât rien. On lui parla comme il le ſouhaitoit ; & ſans attendre que la perſonne qui lui portoit la parole, eût achevé : *C'eſt aſſez*, répondit-il, *je vous entends : il faut maintenant que je faſſe ce que j'ai tant de fois prêché & conſeillé aux autres.*

Dès le lendemain matin, il ſe prépara par une confeſſion de toute ſa vie, à recevoir les derniers Sacrements. Ce fut après cette confeſſion qu'il épancha ſon cœur, & qu'il s'expliqua dans les termes les plus chrétiens & les plus humbles. Il entra lui-même dans tous les ſentiments qu'il avoit inſpirés à tant de moribonds. Il ſe regarda comme un criminel condamné à la mort par l'arrêt du ciel. Dans cet état, il ſe préſenta à la juſtice divine. Il accepta l'arrêt qu'elle avoit prononcé con-

tre lui, & qu'elle alloit exécuter. *J'ai abuſé de la vie*, dit-il, en s'adreſſant à Dieu; *je mérite que vous me l'ôtiez, & c'eſt de tout mon cœur que je me ſoumets à un ſi juſte châtiment.*

Il unit ſa mort à celle de Jeſus-Chriſt; & prenant les mêmes intentions que ce Sauveur mourant ſur la croix, il s'offrit comme une victime, pour honorer, par la deſtruction de ſon corps, la ſuprême majeſté de Dieu & pour appaiſer ſa colere. Non content de ce ſacrifice, il conſentit à ſouffrir toutes les peines du purgatoire. *Car il eſt bien raiſonnable*, reprit-il, *que Dieu ſoit pleinement ſatisfait : & du moins dans le purgatoire je ſouffrirai avec patience & avec amour.*

En de ſi ſaintes diſpoſitions, il reçut les ſacrements : & s'étant de nouveau entretenu quelque temps avec Dieu, il mit ordre à divers papiers dont il étoit dépoſitaire. Il le fit avec un ſens auſſi raſſis, que s'il eût été dans une parfaite ſanté. Il ſe ſentit même un peu ſoulagé tout le reſte de la journée, & il donna quelque eſpérance de guériſon. Mais ce ne fut qu'une lueur; & ſans ſe flatter de cette eſpérance, il s'occupa toujours de la mort, voyant bien, diſoit-il, qu'il ne pouvoit guérir ſans un miracle, & ſe croyant très-indigne que Dieu en fît un pour lui.

En effet, ſur le ſoir il lui prit un redoublement auquel il n'eut pas la force de réſiſter. L'accès fût ſi violent qu'il lui cauſa un délire dont il ne revint point : & le mardi 13 de mai, de l'année 1704, il expira vers cinq heures du matin. Ainſi mourut dans la ſoixante-douzieme année de ſon âge, un des plus grands hommes qu'ait eu notre compagnie, &, ſi je l'oſe dire, qu'ait eu la France. Il avoit reçu du ciel beaucoup de talents : il ne les a point aſſurément enfouis; mais il les a conſtamment employés pour la gloire de Dieu & pour l'utilité du prochain. Il eut l'avantage de mourir preſque dans l'exercice actuel de

ſon miniſtere, & ſans autre intervalle que celui de deux jours de maladie. Tout le public reſſentit cette perte : le regret fut univerſel ; & ce regret eſt encore auſſi vif que jamais dans le cœur de bien des perſonnes, qui trouvoient en lui ce qu'on ne trouve pas aiſément ailleurs. Il ne les oublia point en mourant ; & l'on peut pareillement compter que la mémoire du Pere Bourdaloue leur ſera toujours précieuſe. Ses ouvrages ſuppléeront au défaut de ſa perſonne. On l'y retrouvera lui-même : du moins, on y retrouvera tous ſes ſentiments & tout ſon eſprit.

Car ce ſont ici ſes vrais ſermons, & non point des copies imparfaites, telles qu'il en parut il y a pluſieurs années. Il les déſavoua hautement, & avec raiſon. Il y eſt ſi défiguré, qu'il ne devoit plus s'y reconnoître.

Les deux avents & le carême qu'on donne dans cette premiere édition, ſeront ſuivis des ſermons ſur les myſteres, ſur les ſaints, ſur la vocation religieuſe, & ſur divers ſujets de morale. Quoique dans pluſieurs ſermons du carême, il n'adreſſe pas la parole au roi, il les a néanmoins preſque tous prêchés à la cour, mais à d'autres jours & ſous d'autres évangiles.

On trouvera à la fin du quatrieme volume, deux lettres qui parurent après ſa mort, l'une manuſcrite & l'autre imprimée. La premiere eſt d'un illuſtre magiſtrat, dont le Pere Bourdaloue honoroit infiniment la maiſon, & ſinguliérement la perſonne. On voit dans cette lettre des traits de maître, & l'eſprit n'y a pas moins de part que le cœur. La ſeconde eſt une de ces lettres circulaires qu'on envoie dans les maiſons de la compagnie pour donner avis de la mort de chaque Jéſuite. Le Pere Martineau, confeſſeur de monſeigneur le duc de Bourgogne, & ſupérieur de la maiſon profeſſe, lorſque le Pere Bourdaloue y mourut, écrivit celle-ci, qu'on ne put refuſer au public, &

qu'on réimprima plusieurs fois, tant elle fut goûtée & recherchée.

Comme on n'a dessiné le Pere Bourdaloue qu'après sa mort, ont a été obligé de lui laisser les yeux fermés dans le portrait qui est à la tête de ce volume, & l'on n'a pas cru pouvoir mieux le mettre, que dans la posture d'un homme qui médite.

Il reste à dire un mot touchant les extraits qui sont à la fin de chaque volume. Plusieurs personnes les ont demandés, & après avoir délibéré quelque temps, on a cru qu'il étoit bon de les faire, & qu'ils pourroient être utiles à quelques prédicateurs. C'est par cette raison-là même, qu'au-lieu de les supprimer dans cette seconde édition, comme on se l'étoit proposé, si l'on remarquoit qu'ils ne fussent pas au gré du public, on s'est contenté de les abréger encore, afin de satisfaire tout à la fois, & ceux qui les souhaitent, & ceux à qui ils auroient paru un peu longs. Du reste, tout abrégés qu'ils sont, ils contiennent toute la substance & tout l'ordre de chaque sermon. On ne dit rien de quelques fautes qui sont échappées dans la premiere édition : on les a exactement corrigées dans celle-ci.

Approbation de Mr. DE PRECELLES, docteur de la maison & société de Sorbonne, & lecteur des livres.

J'AI lu par l'ordre de monseigneur le chancelier, les sermons du Pere Bourdaloue, & je n'y ai rien trouvé qui ne soit conforme à la foi & aux bonnes mœurs. Le public perd beaucoup de ne pouvoir plus entendre la voix de ce célebre prédicateur, en qui la science & la piété, le zele & la modestie se joignoient si parfaitement, &

dont les discours pleins de feu, & prononcés avec tant de dignité, inspiroient à toutes sortes de personnes du respect pour les vérités de l'évangile, soit dans cette ville capitale du royaume, où il les a long-temps enseignées, soit à la cour où il a souvent eu l'honneur de porter la parole de Dieu devant notre grand monarque. Mais ces mêmes discours que cet orateur vraiment chrétien a laissés par écrit, sont si pleins de religion, si pleins d'esprit, de bons sens, d'érudition sainte dans l'intelligence de l'écriture & des Peres, & de cette véritable éloquence dont la sagesse est la source, & qui suit en tout la sagesse, comme dit saint Augustin, que je ne doute pas qu'ils ne plaisent encore extrêmement, & qu'ils n'édifient par-tout, lorsqu'ils seront imprimés, & qu'ainsi ils ne produisent d'aussi grands fruits dans l'église après sa mort, qu'ils en ont produit pendant sa vie. Fait en Sorbonne le 12 de mars 1705. C. DE PRECELLES.

Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné provincial de la compagnie de Jesus dans la province de France, permets au Pere François Bretonneau, de la même compagnie, de faire imprimer un livre qu'il a revu & qui a pour titre : *Sermons du Pere Bourdaloue, de la compagnie de Jesus pour l'avent & pour le carême :* lequel livre a été vu & approuvé par trois théologiens de notre compagnie. En foi de quoi j'ai signé la présente permission. A Paris, ce 3 Janvier 1707. CHARLES DELAISTRE.

AVENT

PRÊCHÉ

DEVANT LE ROI.

SERMONS

CONTENUS

DANS CET AVENT.

POUR la fête de tous les saints : *Sur la récompense des saints*, page 1

Pour le I. dimanche de l'avent : *Sur le jugement dernier*, 45

Pour le II. dimanche de l'avent : *Sur le scandale*, 85

Pour le III. dimanche de l'avent : *Sur la fausse conscience*, 131

Pour le IV. dimanche de l'avent : *Sur la sévérité de la pénitence*, 178

Pour la fête de Noël : *Sur la nativité de Jesus-Christ*, 224

AUTRE
AVENT
PRÊCHÉ
DEVANT LE ROI.

SERMONS

CONTENUS

DANS CET AVENT.

POUR la fête de tous les saints : *Sur la ſainteté*, page 271

Pour le I. dimanche de l'avent : *Sur le jugement dernier*, 315

Pour le II. dimanche de l'avent : *Sur le reſpect humain*, 358

Pour le III. dimanche de l'avent : *Sur la ſévérité évangélique*, 400

Pour le IV. dimanche de l'avent : *Sur la pénitence*, 443

Pour la fête de Noël : *Sur la nativité de Jeſus-Chriſt*, 486

SERMON

SERMON

POUR LA FÊTE

DE

TOUS LES SAINTS.

Sur la récompense des Saints.

Gaudete, & exultate : ecce enim merces vestra copiosa est in cœlis.

Réjouissez-vous, & faites éclater votre joie : car une grande récompense vous est réservée dans le ciel. En saint Matthieu, chap. 5.

IRE,

C'EST le fils de Dieu qui parle, & qui dans l'évangile de ce jour nous propose la gloire céleste, non pas comme un simple héritage qui nous est acquis, mais comme

une récompenſe qui nous doit coûter. Il ſavoit, dit ſaint Jean Chryſoſtôme, combien nous ſommes intéreſſés; & voilà pourquoi uſant avec nous d'une condeſcendance digne de lui, pour nous attirer à ſon ſervice, il nous prend par notre intérêt. Sans rien relâcher de ſes droits, ni rien rabattre du commandement qu'il nous fait de l'aimer comme notre Dieu, pour lui-même & plus que nous-mêmes; il veut bien que notre amour pour lui ait encore un retour ſur nous : & pourvu que notre intérêt ne ſoit point un intérêt ſervile, il conſent que nous l'aimions par intérêt, ou plutôt que nous nous faſſions un intérêt de l'aimer. Car c'eſt pour cela qu'il nous promet une récompenſe, dont la vue eſt infiniment capable de nous élever à ce pur & parfait amour, qui, comme ajoute ſaint Chryſoſtôme, réunit ſaintement & divinement notre intérêt à l'intérêt de Dieu.

Entrons donc, mes chers auditeurs, dans la penſée de Jeſus-Chriſt; & ſans nous piquer aujourd'hui d'une ſpiritualité plus ſublime que celle qui nous eſt enſeignée par ce maître adorable, attachons-nous à la récompenſe où il nous appelle, & qu'il veut que nous enviſagions, quand il nous dit : Une grande récompenſe vous eſt réſervée dans le ciel. *Ecce merces veſtra copioſa eſt in cœlis.* Il eſt de la foi que nous la pouvons, & que nous la devons mériter cette récompenſe; & c'eſt ce que je ſuppoſe ici comme un principe, dont il ne nous eſt pas permis

de douter : mais ce principe supposé, je veux vous montrer combien cette récompense est digne de nos desirs & de nos soins. Pour vous engager à la mériter, je veux vous en découvrir l'excellence & les avantages. Par la comparaison que j'en ferai avec les récompenses du monde, je veux vous la faire goûter, & par-là même exciter en vous, si je puis, un saint zele de l'acquérir.

Or, pour vous en donner une idée juste, je m'arrête aux paroles de mon texte, dont l'exposition littérale va développer d'abord tout mon dessein. Concevez-en bien l'ordre & le partage. *Ecce merces vestra copiosa est in cœlis.* Cette récompense que Dieu prépare à ses élus, est une récompense sûre. *Ecce*, la voilà : c'est un Dieu qui vous la promet; & si vous la voulez de bonne foi, elle est à vous : *Ecce merces vestra.* C'est une récompense abondante, qui n'aura point d'autre mesure que la magnificence d'un Dieu, & qui mettra seule le comble à tous vos desirs : *Ecce merces vestra copiosa.* Enfin, c'est une récompense éternelle, que vous ne perdrez jamais, parce qu'elle vous est réservée dans le ciel, où il n'y aura plus de changement, ni de révolution : *Ecce merces vestra copiosa est in cœlis.* Qualités bien propres, chrétiens, à faire, & sur vos esprits & sur vos cœurs, les plus fortes impressions; sur-tout, si vous en jugez par opposition aux récompenses du monde; c'est-à-dire, par les trois essentielles

différences, que je vous prie de remarquer entre les récompenſes du monde, & cette récompenſe des élus de Dieu : car c'eſt là ce qui m'a paru devoir plus vous intéreſſer, & réveiller votre foi. La récompenſe des élus de Dieu eſt une récompenſe sûre ; au-lieu que les récompenſes du monde ſont douteuſes & incertaines : ce ſera le premier point. La récompenſe des élus de Dieu eſt une récompenſe abondante ; au-lieu que les récompenſes du monde ſont vuides & défectueuſes : ſera le ſecond point. La récompenſe des élus de Dieu eſt une récompenſe éternelle ; au-lieu que les récompenſes du monde ſont caduques & périſſables : ce ſera le dernier point.

Trois ſujets de conſolation & de joie que l'égliſe nous propoſe, en nous mettant devant les yeux la gloire des ſaints, & en nous animant par ce motif à être les imitateurs de leur ſainteté. *Gaudete & exultate.* Si vous vous conformez à leurs exemples, réjouiſſez-vous : & de quoi ? de ce que vous ſerez sûrement, de ce que vous ſerez pleinement, de ce que vous ſerez éternellement récompenſés. Au contraire, pleurez & affligez-vous, ſi, malgré tous ces avantages, poſſédés de l'amour du monde, vous vous ſentez peu de goût & peu d'attrait pour cette récompenſe des juſtes. Non-ſeulement pleurez, mais tremblez, ſi la dureté de vos cœurs vous rend inſenſibles à des vérités ſi touchantes. Donnez-moi la grace, Seigneur, pour traiter dignement

& utilement un ſi grand ſujet ; & faites que ceux qui m'écoutent, pénétrés de la vertu de votre divine parole, conçoivent un deſir ardent, une eſpérance vive, un ſaint avant-goût des biens que vous leur préparez : qu'en vue de ces biens ineffables ils ſe détachent de la terre, ils n'aient plus de penſées que pour le ciel, ils renoncent à la vanité, ils cherchent ſolidement la vérité ; ils ſoient, auſſi-bien que vos ſaints, & comme devant être un jour les compagnons de leur gloire, déterminés à combattre le monde & à le vaincre. C'eſt ce que je vous demande pour eux & pour moi, par l'interceſſion de la plus ſainte des vierges. *Ave, Maria.*

SE fatiguer, s'épuiſer, ſouvent s'immoler pour des récompenſes incertaines, auxquelles on parvient difficilement, & dont tous les jours, après de vaines eſpérances, on a le chagrin de ſe voir, ou malheureuſement fruſtré, ou même injuſtement exclus ; c'eſt la triſte & fatale deſtinée de ceux qui s'attachent au monde. Au contraire, travailler pour une récompenſe sûre, & ſervir un maître auprès duquel on peut compter qu'il n'y eut, & qu'il n'y aura jamais de mérites perdus, c'eſt ce qui a fait ſur la terre le bonheur des élus de Dieu, & de ces ſaints prédeſtinés dont nous honorons aujourd'hui la glorieuſe mémoire. Ils ſervoient un Dieu fidele dans ſes pro- I. PARTIE.

meſſes, & ils avoient en vue une récompenſe qui ne leur pouvoit manquer. Voilà, dit ſaint Chryſoſtôme, ce qui les a rendus capables de tout entreprendre, & de tout ſouffrir. *Patior*, diſoit un d'entre eux, plein de cette force héroïque, que la foi d'une vérité ſi conſolante lui inſpiroit : c'étoit
I. Tim. 1. ſaint Paul : *Patior, ſed non confundor.* Je ſouffre : mais, bien-loin de m'en affliger,
Ibidem. je m'en glorifie : & pourquoi ? *Scio enim cui credidi, & certus ſum quia potens eſt depoſitum meum ſervare in illum diem.* Parce que je ſais, ajoutoit-il, quel eſt celui à qui j'ai confié mon dépôt, & que je ſuis aſſuré, qu'il n'eſt que trop puiſſant pour me le garder juſqu'à ce grand jour, où chacun recevra ſelon ſes œuvres. Qu'entendoit-il par ſon dépôt ? le fond de mérites qu'il s'étoit acquis devant Dieu ; c'eſt-à-dire, ce qu'il avoit fait pour Dieu, ce qu'il avoit enduré pour Dieu, & dans l'eſpérance de la gloire dont il ſavoit que ſes travaux apoſtoliques devoient être récompenſés. C'eſt le ſens littéral de ce paſſage. J'ai combattu, diſoit-il encore dans la même épître à Timothée, j'ai achevé ma courſe, j'ai été conſtant dans la foi : il ne me reſte que d'attendre la couronne de juſtice, qui m'eſt réſervée, & que le Seigneur, en ce jour-là, me donnera comme juſte juge.
I. Tim. 4. *In reliquo repoſita eſt mihi corona juſtitiæ, quam reddet mihi Dominus, in illâ die, juſtus judex.* Ainſi parloit l'apôtre de Jeſus-Chriſt ; & ainſi a droit de parler après lui

tout homme chrétien, puiſqu'il reconnoiſſoit lui-même, que cette couronne de juſtice n'étoit pas ſeulement réſervée pour lui, mais généralement & ſans exception, pour tous les ſerviteurs de Dieu. *Non ſolùm autem mihi, ſed & iis qui diligunt adventum ejus.* *Ibidem.*

Car voici, mes chers auditeurs, comment chacun de nous doit raiſonner, en s'appliquant perſonnellement ces paroles, *Scio cui credidi*, & c'eſt l'important myſtere de religion, ſur quoi doit être fondée toute notre conduite ſelon Dieu. Je ne ſais pas ſi je ſerai jamais aſſez heureux pour mériter la récompenſe que Dieu prépare à ceux qui l'aiment : mais je ſais, que ſi je la mérite, je l'obtiendrai; je ſais qu'autant que je l'aurai méritée, je la poſſéderai; je ſais, que tout ce que je fais & tout ce que je ſouffre pour Dieu, eſt un dépôt ſacré que Dieu me garde, dont il veut bien lui-même me répondre, & qui ne dépérira point entre ſes mains. *Scio cui credidi :* c'eſt-à-dire, je ne ſuis pas sûr de moi, mais je ſuis sûr du Dieu pour qui je travaille. Je ſuis sûr de ſa bonté, je ſuis sûr de ſa fidélité, je ſuis sûr de ſa puiſſance : *Et certus ſum, quia potens eſt.* Or l'aſſurance que la foi me donne de tous ces attributs de Dieu, & de Dieu même, eſt ce qui m'encourage & qui m'anime. C'eſt ce qui a ſoutenu la ferveur & le zele de ces bienheureux, qui regnent maintenant dans le ciel, & qui ont ſanctifié la

terre par leurs vertus. Ils étoient sûrs du Dieu qu'ils servoient, & des biens qu'ils en attendoient. Non-seulement ils espéroient en lui ; mais ils savoient, & ils savoient infailliblement, qu'espérant en lui, ils ne seroient point confondus. *Scio cui credidi.*

Un mondain est bien éloigné de pouvoir tenir ce langage à l'égard du monde, & des récompenses du monde. Car, fondé sur le témoignage qu'il se rend de sa propre conduite, il peut souvent dire tout au contraire, en gémissant & en déplorant son sort : Je sais que par rapport au monde, j'ai fait mon devoir ; mais je ne sais pas pour cela si le monde m'en tiendra compte ; je ne sais pas si le monde reconnoîtra mes services : je ne sais pas même si mes services lui ont été agréables. Pour ce qui regarde les récompenses du monde, il peut dire sans présomption : Je suis sûr de moi ; mais je ne suis pas sûr de ceux qui sont les maîtres & les distributeurs des graces ; je ne suis pas sûr qu'ils aient pour moi de favorables dispositions ; je ne suis pas sûr qu'ils en aient même d'équitables. Il peut, dans un sens contradictoirement opposé au sens de saint Paul, dire en parlant du monde : *Scio cui credidi :* Je sais, & je ne sais que trop, quel est ce monde à qui je me suis malheureusement attaché, & opiniâtrément confié : mais c'est justement pour cela, qu'après l'avoir long-temps servi, je ne suis encore sûr de rien ; parce qu'une expé-

rience funeſte m'a appris malgré moi, & m'a convaincu, que le monde étant ce qu'il eſt, je n'ai pu, ni n'ai dû faire aucun fonds ſur lui. Or n'avoir rien en vue dont on ſoit sûr, ni ſur quoi l'on puiſſe compter, c'eſt ce qui afflige le monde, ce qui le déſole; & pour peu que ſon ambition ait d'empreſſement & de vivacité, ce qui lui tient lieu de ſupplice. Telle eſt, dis-je, la premiere différence, que j'ai dû vous faire obſerver entre les récompenſes de Dieu & celles du monde. Mais approfondiſſons cette penſée, & venons au détail des choſes, puiſqu'il eſt certain qu'il n'y en eut jamais une plus propre, pour nous faire adorer les miſéricordes de notre Dieu, & pour nous exciter nous-mêmes à l'amour & au zele de la ſainteté.

Il y a dans le monde des mérites ſtériles; c'eſt-à-dire, des mérites ſans récompenſe : pourquoi cela? c'eſt qu'il y a, dit ſaint Chryſoſtôme, des mérites que les hommes ne connoiſſent pas; c'eſt qu'il y a des mérites, quoique connus des hommes, qui ne leur plaiſent pas; c'eſt qu'il y a des mérites que les hommes eſtiment, & dont ils ſont même touchés, mais qu'ils ne récompenſent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas. Trois cauſes de l'incertitude des récompenſes du ſiecle, mais qui nous font comprendre en même temps la sûreté & l'infaillibilité de la récompenſe des élus de Dieu. Appliquez-vous, & ne perdez rien de cette excellente morale.

Des mérites que les hommes ne connoiſſent pas. En effet, par ce ſeul principe, combien dans le monde de mérites perdus ? combien d'ignorés ? combien d'oubliés ? combien d'effacés par le temps ? combien de détruits par les mauvais offices ? combien d'étouffés dans la foule & dans la multitude ? Je ſerois infini, ſi je voulois pouſſer cette induction. Avec Dieu nous n'avons rien de pareil à craindre : de quelque nature que ſoient les mérites que nous acquérons devant lui, il les connoît, il les diſtingue, il en fait le diſcernement, il les peſe dans la balance du ſanctuaire, il en conſerve le ſouvenir, il ne les perd jamais de vue.

Eclairé des vives lumieres de ſon entendement divin, il connoît les mérites obſcurs, auſſi-bien que les éclatants ; les vertus intérieures & cachées, auſſi-bien que celles qu'on admire & qu'on préconiſe. Combien de ſaints dans le ciel, qui n'ont jamais paru ce qu'ils étoient, & dont la ſainteté, quoique parfaite, n'a jamais brillé pendant qu'ils vivoient ſur la terre ? Voilà pour la conſolation des humbles.

Comme Dieu, ſcrutateur des cœurs, il pénetre le fonds du mérite, qui eſt le cœur. Ce mérite du cœur inconnu aux hommes, lui eſt connu, & entiérement connu ; & de là vient, qu'il nous tient compte, non-ſeulement de nos actions & de nos œuvres, mais de nos intentions & de nos deſirs : non-ſeulement de ce que nous faiſons pour

lui, de ce que nous souffrons pour lui, de ce que nous quittons pour lui; mais de ce que nous voudrions faire, de ce que nous voudrions souffrir, de ce que nous voudrions quitter, par la raison seule que si nous l'avions, nous serions prêts en effet pour lui à le quitter. Ainsi, selon l'expression de l'écriture, il entend, & par la même regle il récompense jusqu'à la préparation de nos cœurs : *Præparationem cordis eorum audivit auris tua.* C'est-à-dire, qu'il suffit pour lui plaire, de lui vouloir plaire; & qu'il suffit de lui avoir plu pour être comblé de ses biens. Combien de prédestinés qui n'ont eu devant Dieu que le mérite de la bonne volonté? Voilà pour la consolation des foibles. *Pſal.* 9.

Parce que c'est un Dieu dont la pénétration est infinie, & que rien n'échappe à sa connoissance, nos actions les plus viles & les plus basses, pourvu qu'il en soit le motif, ont devant lui leur prix & leur valeur. Un verre d'eau donné en son nom mérite une gloire spéciale, dont lui-même il nous assure. Les deux deniers de la veuve reçoivent un éloge de sa bouche, aussi-bien que les magnifiques offrandes qui se faisoient dans le temple. Voilà pour la consolation des pauvres.

Parce qu'il est souverainement & exactement juste, pour chaque degré de mérites & de sainteté que nous acquérons, il a un degré de béatitude & de gloire, qu'il nous destine, & c'est la proportion de ces

degrés qui fait pour les saints bienheureux, aussi-bien que pour les anges, l'ordre admirable des hiérarchies célestes. Sur la terre le plus grand mérite n'est pas toujours le mieux placé : souvent un mérite médiocre, par le faux jugement des hommes, l'emporte & prévaut. Là, le mérite & la gloire, le mérite & la récompense vont toujours de pair. C'est un Dieu qui mesure & qui regle l'un par l'autre ; mais un Dieu incapable de se tromper, incapable d'être prévenu, incapable de rien estimer que ce qui est essentiellement estimable ; savoir, les œuvres saintes & la piété. Voilà pour la consolation des ames droites & fidelles à leurs devoirs.

Par rapport au monde, il n'y a point de mérite que le temps n'efface. Tout ce que nous faisons pour Dieu, du moment que nous l'avons fait, est écrit dans le livre de vie ; mais avec des caracteres qui ne s'effaceront jamais. Les hommes non-seulement oublient, mais souvent sont bien-aises d'oublier les services qu'on leur rend ; & Dieu nous déclare lui-même, que tous nos services sont comme scellés dans les tréfors de sa miséricorde. Il nous dit, en termes exprès, que nos sacrifices sont toujours devant ses yeux : *Holocausta autem tua in conspectu meo sunt semper ;* que nos prieres & nos aumônes montent jusques à lui, & qu'elles sont toujours présentes à sa mémoire : *Orationes tuæ & eleëmosynæ ascenderunt in memoriam in conspectu Dei.* Il

Psal. 49.

Act. 10.

ſe fait même comme un honneur de s'en ſouvenir ; & il ne peut non plus les oublier, qu'il peut oublier qu'il eſt notre Dieu, & que nous ſommes ſes créatures. Tout cela, chrétiens, le croyons-nous? Mais ſi nous ne le croyons pas, nous ne connoiſſons pas le maître que nous ſervons : ou ſi nous le croyons, comment ſommes-nous ſi tiedes & ſi négligents dans ſon ſervice?

Ajoutez, pour goûter encore davantage le bonheur des juſtes, ce que j'ai marqué comme le ſecond principe de la diſgrace des mondains, & de l'incertitude de leurs récompenſes : des mérites, quoique connus, qui ne plaiſent pas. Qu'y a-t-il dans le monde de plus ordinaire, & combien par-là ne voit-on pas parmi les hommes de mérites malheureux, de mérites rebutés, & ſi j'oſe ainſi dire, réprouvés? de mérites, qui, par l'aliénation des cœurs, ou par la contrariété des intérêts, bien-loin d'attirer la bienveillance & l'amour, excitent plutôt la jalouſie & la haine? C'eſt à quoi ne ſont point ſujets ceux qui travaillent à acquérir des mérites auprès de Dieu. Comme Dieu hait néceſſairement le péché ; & que tout Dieu qu'il eſt, il ne peut pas ne le point haïr, & en le haïſſant ne le point réprouver : auſſi, tout Dieu qu'il eſt, ne peut-il pas ne point aimer le mérite des œuvres chrétiennes, & en l'aimant ne le point couronner, & ne le point glorifier. Il y a dans les élus de Dieu différentes eſpeces de ſainteté : mais il n'y en a pas une, dit ſaint Chryſoſtôme, qui ne

ſoit du goût de Dieu, qui ne ſoit l'objet des complaiſances de Dieu; parce qu'il n'y en a pas une qui ne ſoit une émanation de cette ſainteté originale & exemplaire, qui eſt Dieu; parce qu'il n'y en a pas une qui ne ſoit l'ouvrage de Dieu & le don de Dieu. Avoir du mérite, ou en avoir trop, c'eſt ſouvent dans le monde une excluſion pour les emplois & pour les places qui y tiennent lieu de récompenſes. Devant Dieu plus on a de mérite, plus on eſt aimé. Or être aimé d'un Dieu dont l'amour fait les bienheureux, les prédeſtinés, les ſaints, c'eſt être déja récompenſés.

Enfin, quelque juſtes, & quelque reconnoiſſants que ſoient les hommes; je dis plus, quelque libéraux, & quelque magnifiques qu'ils puiſſent être, il y a des mérites qu'ils ne récompenſent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas: des mérites dont ils conviennent, & dont ils ſont même touchés; mais qui excédant, ou par leur qualité, ou par leur nombre le nombre des graces dont ils ſont les diſpenſateurs, leur deviennent malgré eux des mérites onéreux, des mérites incommodes, & même des mérites importuns. Il n'y en a point de tels auprès de vous, mon Dieu, & l'on ne court point avec vous de ſemblable riſque! Comme la magnificence de Dieu n'a point de bornes, parce qu'elle eſt inſéparable de ſa toute-puiſſance, nos mérites ont beau croître & ſe multiplier; elle ne s'épuiſe jamais. Plus nous en avons, plus il a, dit ſaint Chryſoſtôme, de tréſors

de grace & de gloire à répandre ſur nous. Plus il nous doit dans le ſens catholique & orthodoxe qu'il nous peut devoir, plus il eſt riche pour s'acquitter envers nous; riche, dit le texte ſacré, pour tous ceux qui l'invoquent & qui le prient : *Dives in omnes qui invocant illum;* mais encore bien plus riche, reprend ſaint Bernard, pour tous ceux qui le ſervent fidélement. Comme jamais il ne ſe tient importuné de nos prieres, auſſi nos mérites acquis par ſa grace, ne lui ſont-ils jamais à charge. *Rom.* 10.

Nous ſommes donc sûrs de lui; & quand nous travaillons pour lui, dans l'eſpérance de la gloire dont jouiſſent les ſaints, tout pécheurs que nous ſommes, nous avons la conſolation de pouvoir dire comme ſaint Paul : *Spes autem non confundit.* Cette eſpérance ne me confond point : toute autre eſpérance eſt trompeuſe; mais celle-là ne me trompera jamais. Cent fois j'ai pu me repentir d'avoir trop compté ſur les hommes, & d'avoir trop eſpéré d'eux : mais je n'oſerois dire, ni me plaindre que jamais Dieu m'ait manqué; & ſi j'étois aſſez ingrat pour le penſer, non-ſeulement ſa juſtice, mais ſa miſéricorde même s'éleveroit pour lui contre moi. *Rom.* 5.

Je ſuis sûr de mon Dieu : principe adorable, d'où David tiroit ces ſaintes & édifiantes concluſions, qu'un chrétien, ſur-tout à la cour, devroit méditer tous les jours de ſa vie. *Bonum eſt confidere in Domino quàm confidere in homine.* Il vaut bien mieux ſe *Pſ.* 117.

confier dans le Seigneur, que de ſe confier
Ibidem. dans l'homme. *Bonum eſt ſperare in Domino, quàm ſperare in principibus.* Il vaut bien mieux mettre ſon eſpérance dans le Seigneur, que de la mettre dans les princes de la terre. C'eſt un roi qui l'a dit; & celui devant qui je parle a trop de religion, pour ne pas ſouſcrire lui-même à un témoignage ſi divin. Je ſuis sûr du Dieu que je ſers : principe touchant, ſeul capable de ſanctifier ma vie. Mon eſpérance du côté de Dieu ne me peut confondre. Je puis bien de mon côté abuſer de cette eſpérance par ma préſomption; je puis bien par ma lâcheté me rendre cette eſpérance vaine & inutile : mais au moins cette eſpérance eſt-elle infaillible pour moi de la part de Dieu; & pourvu que je m'aſſure de moi, j'ai droit de me promettre tout de lui.

Après cela, chrétiens, ſommes-nous excuſables; que dis-je? ne ſommes-nous pas bien indignes de notre Dieu, ſi nous uſons de réſerve avec lui, ſi nous craignons d'en trop faire pour lui, ſi nous ne le ſervons pas en Dieu? Je ne blâme point, à Dieu ne plaiſe! au contraire, je ne puis aſſez exalter, aſſez exciter le zele que vous pouvez avoir & que vous avez, de mériter les graces du glorieux monarque à qui le ciel nous a ſoumis, & que Dieu nous a donné pour maître. Ce que je ſouhaiterois, c'eſt qu'en le ſervant, vos ſervices fuſſent plus ſaints & plus dignes de l'eſprit chrétien. C'eſt de lui que dépend votre deſtinée &

votre fortune ſelon le monde : je veux bien que votre intérêt, joint à votre devoir, vous attache à lui. Il eſt l'image de Dieu; votre confiance après Dieu ne peut être mieux placée. Mais ſi vous avez tant d'empreſſement & d'ardeur pour des récompenſes, qui par tant de raiſons peuvent vous manquer, comment pouvez-vous ſoutenir le profond & affreux oubli, dans lequel vous vivez à l'égard de cette récompenſe ſouveraine qu'un Dieu vous aſſure ? Et que répondrez-vous à Dieu, quand il vous reprochera dans ſon jugement un oubli ſi monſtrueux & ſi criminel? C'eſt là toutefois votre déſordre; & ſi vous n'en gémiſſiez pas, j'aurois droit d'ajouter ici le terrible anathême de Jérémie : *Maledictus qui confidit in homine, & ponit carnem brachium ſuum.* Maudit celui qui met ſa confiance dans l'homme, & qui s'appuie ſur un bras de chair; mais plus maudit celui qui pour avoir mis ſa confiance dans l'homme, ne peut ſe réſoudre à la mettre en Dieu. Vous l'allez voir encore mieux par la ſeconde qualité de la récompenſe des ſaints, qui n'eſt pas ſeulement ſûre & immanquable, mais pleine & abondante : *Ecce merces veſtra copioſa eſt.* C'eſt le ſujet du ſecond point. *Jer.* 17.

II. PARTIE.

POUR vous faire entendre ma penſée, j'appelle récompenſe abondante, une récompenſe qui ſurpaſſe, du moins qui égale

which exceeds the compass the words

les ſervices, par où l'on s'en eſt rendu, ou l'on a tâché à s'en rendre digne. C'eſt la premiere notion que nous en donne ſaint Jérôme, quand il applique aux bienheureux ce que le fils de Dieu dans l'évangile promettoit aux juſtes pour les exciter à la ferveur par le motif de l'eſpérance chrétienne.

Luc. 9. *Menſuram bonam, & confertam, & coagitatam, & ſupereffluentem dabunt, in ſinum veſtrum.* On verſera dans votre ſein une bonne meſure, qui ſera preſſée, comble, entaſſée. En effet, c'eſt dans la perſonne, ou pour mieux dire, dans l'état des ſaints glorifiés, que cette promeſſe du Sauveur trouve à la lettre ſon accompliſſement. Mais prenant la choſe dans un ſens encore plus moral, par conſéquent plus propre à vous faire ſentir la vérité que je vous prêche; j'appelle récompenſe pleine & abondante, une récompenſe capable par elle-même de ſatisfaire le cœur de l'homme; capable de remplir le vuide, ou plutôt la vaſte étendue des deſirs de l'homme; capable de rendre l'homme heureux, & dont il peut enfin être content : c'eſt ainſi que ſaint Auguſtin l'a conçue dans l'expoſition qu'il a faite des béatitudes évangéliques. Or dans l'un & l'autre ſens, le fils de Dieu ſeul a eu droit de nous dire abſolument ce qu'il nous dit aujourd'hui : *Ecce merces veſtra copioſa eſt.* Pourquoi? parce qu'il n'appartenoit qu'à lui de pouvoir donner aux hommes une récompenſe, qui eût ces deux propriétés que je viens de marquer; ou

able of ſatisfying man

ſi vous voulez, parce qu'il n'y a que la récompenſe des élus de Dieu, qui par rapport à ces deux propriétés, puiſſe être juſtement regardée comme une récompenſe abondante & pleine.

Car n'eſt-il pas vrai, (je commence par le premier de ces deux caracteres, & ſans autre preuve, j'en appelle à vos connoiſſances : écoutez-moi, & conſultez-vous) n'eſt-il pas vrai, que quiconque s'attache à ſervir le monde, s'il ne veut pas y être trompé, doit ſe réſoudre à travailler beaucoup pour gagner peu ? Et n'eſt-il pas tout au contraire évident & inconteſtable, que quand on travaille pour Dieu, pour peu qu'on faſſe, on gagne infiniment ? Profitons de ce parallele, & ſervons-nous-en pour goûter notre religion.

Que ne faiſons-nous pas tous les jours dans le monde pour y obtenir des graces, que le monde eſt en poſſeſſion de vendre bien chérement : des graces ardemment deſirées, & impatiemment attendues ; mais que l'on s'apperçoit enfin, dès qu'on les a, ne valoir pas, à beaucoup près, ce qu'il en a coûté pour les avoir ? Quelles peines, quelles fatigues ne ſupporte-t-on pas, pour parvenir dans le monde à des établiſſements, où l'on s'étoit figuré des avantages conſidérables, mais dont on commence à ſe déſabuſer & à ſe dégoûter du moment qu'on y eſt parvenu ? A quoi ne s'expoſe-t-on pas, & ſans y épargner ſa vie, que ne riſque-t-on pas pour s'acqué-

rir dans le monde une gloire qui n'eſt qu'un fantôme, & dont on ne jouit pas plutôt, qu'on en reconnoît la vanité & le néant? Quels empreſſements n'a-t-on pas, & quels mouvements ne ſe donne-t-on pas pour ſe procurer auprès des puiſſances du monde un degré de faveur, qui ſouvent ne conduit à rien, & pour lequel on ſacrifie ſon repos & ſa liberté? A combien de mondains dans le chriſtianiſme ne pourroit-on pas dire avec raiſon, ce que Dieu par un prophete diſoit aux Iſraélites, en leur faiſant conſidérer les funeſtes ſuites de leur infidélité : *Seminaſtis multùm, & intuliſtis parùm.* Vous avez beaucoup ſemé, & vous avez peu recueilli : c'eſt-à-dire, vous vous êtes bien tourmentés, vous avez bien fait des efforts, il vous en a coûté bien des baſſeſſes ; & tout cela s'eſt terminé à une vaine & miſérable fortune, qui n'a pas répondu à votre attente, & qui s'eſt trouvée bien au-deſſous de vos prétentions. Pourquoi? parce qu'en travaillant pour le monde, vous avez ſemé dans une terre ingrate, dont vous n'avez dû vous promettre, & qui n'a pu vous rapporter que très-peu de fruit. *Seminaſtis multùm, & intuliſtis parùm.* Il faudroit un diſcours entier, ſi je voulois m'étendre ſur cette morale, dont peut-être vous ne ſeriez que trop perſuadés ; & qui par l'abus que vous en pourriez faire, vous ſerviroit de prétexte pour autoriſer vos chagrins contre le monde, & vos plaintes ſou-

Agg. 1.

vent très-injuſtes. Je reviens à ma comparaiſon.

Les ſaints, les élus de Dieu ont eu un ſort bien différent. En travaillant pour Dieu, ils ont ſouffert, je le ſais; & je ſuis obligé de convenir, que leur vie ſur la terre a été une vie auſtere, pénitente, mortifiée; mais au milieu de leurs auſtérités, de leurs pénitences, de leurs mortifications, ils ont eu l'avantage de pouvoir dire, auſſi-bien que le grand apôtre : *Non ſunt condignæ paſſiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis.* Nous ſouffrons, il eſt vrai : mais outre que nous ſouffrons pour la juſtice, ce qui pourroit dès maintenant nous tenir lieu de récompenſe; outre que nous ſouffrons pour Dieu, & que cela ſeul eſt déja pour nous une béatitude anticipée : ce que nous ſouffrons n'a rien qui ſoit comparable à cette gloire que Dieu nous prépare; & notre grande reſſource eſt, que le moindre degré de cette gloire que nous attendons, nous dédommagera pleinement & avec uſure, de tout ce qu'il y a de plus laborieux & de plus pénible dans la voie du ciel. Rom. 8.

Voilà en quoi a conſiſté le bonheur des ſaints. Ils marchoient, dit l'écriture; & dans l'eſprit d'une componction ſalutaire, ils verſoient des larmes, jettant ſur la terre les précieuſes ſemences de leurs mérites. *Euntes ibant & flebant, mittentes ſemina ſua.* Mais ils ſe conſoloient par cette penſée, qu'ils reviendroient bientôt triomphants & Pſ. 125.

comblés de joie, portant avec eux l'abondante moiſſon qu'ils auroient cueillie; c'eſt-à-dire, portant avec eux des tréſors immenſes de gloire, qui devoient être le prix des légers ſacrifices qu'ils faiſoient à Dieu :

Ibidem. *Venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos ſuos.* Ils poſſédoient leurs ames dans la patience, fondés ſur l'eſpérance qu'ils avoient d'entendre bientôt ces

Matth. 25. délicieuſes paroles : *Quia ſuper pauca fuiſti fidelis, ſuper multa te conſtituam :* parce que vous avez été fidele en de petites choſes, j'en ferai de grandes pour vous. Je

Ibidem. n'épargnerai rien pour votre bonheur. *Intra in gaudium Domini tui :* entrez dans la joie de votre Dieu, parce que la joie de votre Dieu eſt trop grande pour entrer dans vous. Tel eſt, mes chers auditeurs, le fonds du myſtere que nous célébrons, & c'eſt ce que la vue des ſaints & de leur gloire doit nous inſpirer. Je ſers un Dieu, non-ſeulement fidele dans ſes promeſſes, mais magnifique dans ſes récompenſes; un Dieu qui récompenſe en Dieu, & qui ſans attendre cette vie éternelle qu'il me promet, m'accorde déja le centuple de ce que je fais pour lui, par la conſolation que j'ai de le faire, & de l'avoir fait. Or c'eſt encore de là que je tire la ſeconde notion d'une récompenſe abondante.

Car j'ai dit, après ſaint Auguſtin, que c'eſt celle qui par elle-même ſuffit pour contenter l'homme; & j'ai ajouté que ce caractere ne pouvoit convenir, & ne con-

venoit qu'à la récompenſe des ſaints. Cette vérité a-t-elle beſoin de preuve, & en fut-il jamais une plus capable de nous forcer en quelque ſorte malgré nous-mêmes à chercher le royaume de Dieu ? Il eſt vrai : on voit dans le monde des hommes, qui ſelon le monde paroiſſent amplement récompenſés; on en voit dont les récompenſes vont même bien au-delà de leurs ſervices & de leurs mérites. Mais en voit-on de contents ? en voyez-vous ? en avez-vous vu ? eſpérez-vous jamais d'en voir ? & s'ils ne ſont pas contents, à quoi leur ſervent leurs prétendues récompenſes ? Ils regorgent de biens & d'honneurs, je le veux; & il ſemble que le monde ſe ſoit épuiſé pour les élever à une proſpérité complette. Mais cependant leur cœur eſt-il ſatisfait ? ne deſirent-ils plus rien ? ſe croient-ils heureux ? & dans leur proſpérité même, dans ce bonheur apparent trouvent-ils en effet la félicité ? N'eſt-ce pas au contraire, dit ſaint Chryſoſtôme, dans ces ſortes d'états qu'il eſt plus rare, ou plutôt, moins poſſible de la trouver ? n'eſt-ce pas dans les grandes fortunes que ſe trouvent les grands chagrins ? & qui pourroit dire le nombre de ceux qui n'y ſont parvenus, que pour être plus malheureux, & pour le ſentir plus vivement ? Le monde n'avoit pourtant rien épargné pour contenter leur ambition, & pour les combler de ſes faveurs. Mais en même temps le monde n'avoit pas manqué de mêler parmi ſes

faveurs des ſemences d'amertume, qui en étoient inſéparables, & qui devoient bientôt après produire des fruits de douleur. Le monde en les rendant puiſſants & opulents, leur avoit donné tout ce qui étoit de ſon reſſort : mais il n'avoit pu leur donner ce raſſaſiement, cette paix du cœur, ſans quoi ni la puiſſance, ni l'opulence, n'empêchoient pas que leur état ne fût un état affligeant. Quelque heureux qu'ils paruſſent, combien leur manquoit-il de choſes pour l'être ? Vous me direz qu'ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes, puiſqu'ils n'étoient malheureux que parce qu'ils étoient inſatiables. Et moi je réponds : Mais pourquoi, malgré les faveurs dont le monde les combloit, étoient-ils encore inſatiables; ſinon, ajoute ſaint Chryſoſtôme, parce que c'eſt une vérité reconnue, conſtante, éternelle, que jamais les faveurs du monde, quelque abondantes que nous les concevions, ne pourront raſſaſier le cœur humain ?

Quoi qu'il en ſoit, chrétiens, de là je conclus l'excellence & la perfection de la récompenſe des élus de Dieu. Car il eſt encore de la foi, que cette récompenſe ſeule remplira toute la capacité, & même toute l'immenſité de notre cœur. Il eſt de la foi, que nous trouverons en elle l'accompliſſement de tous nos deſirs. Il eſt de la foi, qu'elle ſera pour nous une béatitude conſommée, à laquelle il ne manquera rien, & qui nous tiendra lieu de tout. En

un

un mot, il eſt de la foi qu'avec cette récompenſe, tout inſatiables que nous ſommes, nous ſerons contents. *Satiabor, cùm apparuerit gloria tua*, diſoit à Dieu cet homme ſelon le cœur de Dieu : Je ſerai raſſaſié, quand vous me découvrirez votre gloire. Comme s'il eût dit : Juſques-là, Seigneur, quoi que le monde faſſe pour moi, je ſerai toujours affamé & altéré ; juſques-là ennuyé de ce que je ſuis, je voudrai toujours être ce que je ne ſuis pas ; juſques-là mon cœur, plein de vains deſirs, & vuide des biens ſolides, ſera toujours dans l'agitation & dans le trouble. Mais quand vous m'aurez fait part de votre gloire, mon cœur raſſaſié commencera à être tranquille ; je ne ſentirai plus cette ſoif ardente de la cupidité qui me brûloit ; je n'aurai plus cette faim avide d'une ambition ſecrete qui me dévoroit. Tous mes deſirs ceſſeront, parce que je trouverai dans votre gloire la plénitude du bonheur, la plénitude du repos, la plénitude de la joie ; parce que cette gloire, quand je la poſſéderai, ſera pour moi l'affranchiſſement de tout mal, & la jouiſſance de tout bien. *Satiabor, cùm apparuerit gloria tua.* Pſal. 16.

C'eſt ainſi que parloit David. Eſt-ce par exagération, ou dans le tranſport d'une extaſe ? Non, chrétiens : il parloit ſelon le premier ſentiment qui naiſſoit dans ſon ame ; & il ne faut pas s'étonner, ſi touché de la vérité que je vous annonce, il ſe ſervoit d'une expreſſion auſſi forte que celle-

ci, *Satiabor ;* parce qu'il savoit que cette gloire & cette récompense des élus, après laquelle il soupiroit, n'étoit rien autre chose que Dieu même. Car la foi nous apprend encore, que c'est Dieu lui-même, qui doit
Gen. 15. être notre récompense : *Ego merces tua magna nimis.* Oui, moi-même, dit Dieu à son serviteur Abraham, moi-même qui suis ton seigneur & ton maître, je serai ta récompense & ta béatitude. Hors de moi, rien ne pouvoit l'être, & toute ma gloire sans moi ne seroit pas assez pour toi. Il me falloit moi-même pour te rendre heureux ; & c'est pourquoi je ne te promets point d'autre récompense que moi-même : c'est moi que tu posséderas : *Ego merces tua.* Or il est aisé de concevoir comment la possession d'un Dieu peut opérer dans l'homme l'effet divin que David s'efforçoit d'exprimer par cette parole, *Satiabor.* Car c'est là, mes chers auditeurs, tout le secret de cette félicité incompréhensible dont jouiront les saints dans le ciel. Ils posséde-
Psal. 35. deront Dieu ; ils seront pleins de Dieu. *Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ :* ils seront enivrés, ô mon Dieu ! de l'abondance
Ibidem. qui remplit votre maison : *Et torrente voluptatis tuæ potabis eos ;* ils boiront à longs traits dans le torrent de vos délices dont ils seront inondés. Pourquoi ? il en apporte
Ibidem. la raison, qui est convaincante : *Quoniam apud te est fons vitæ ;* parce que c'est en vous qu'est la source de la vie. Voilà, dis-je, chrétiens, quelle sera votre récom-

penſe : voilà au milieu des miſeres qui nous accablent dans cette vallée de larmes, ce que nous croyons & ce que nous eſpérons. Mais peut-être, charnels que nous ſommes, ne le comprenons-nous qu'à demi ; & peut-être vous, à qui je parle, auriez-vous beſoin que votre foi ſur cela fût ſoutenue & fortifiée par quelque effet préſent & ſenſible. Hé bien, comme prédicateur de l'évangile, je veux en ceci m'accommoder à vos foibles diſpoſitions.

Vous me demandez un préjugé ſenſible de ce que la foi nous enſeigne ſur tout ce que je viens de vous dire ? le voici ; c'eſt que tout ce que j'ai dit, non-ſeulement s'accomplira, mais s'accomplit en quelque maniere dès maintenant dans la perſonne des juſtes : *Ecce merces veſtra copioſa.* Je m'explique. Ce qui nous fait ſenſiblement connoître, que les élus de Dieu ſeront raſſaſiés de la poſſeſſion de Dieu ; c'eſt qu'en effet dès cette vie nous voyons des hommes, qui par un eſprit de religion renonçant à tout le reſte, ſe tiennent heureux de ne poſſéder que Dieu, & de ne s'attacher qu'à Dieu. Sans parler des ſaints glorifiés, nous voyons des ſaints ſur la terre qui jouiſſent déja en quelque ſorte de ce bonheur : *Sanctis qui in terrâ ſunt ejus.* Pſal. 15. Il y en a peu, ſi vous voulez, dans ce degré de perfection : mais il y en a, & peut-être en connoiſſez-vous qui y ſont parvenus. Des hommes détachés du monde, qui ont tout quitté pour Dieu. & qui trou-

vent tout en Dieu. Des hommes, qui contents de Dieu, disent aussi bien que David: *Quid mihi est in cœlo, & à te quid volui super terram?* Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, & que desirai-je sur la terre, hors vous, Seigneur? ou plutôt, qui enchérissant même sur David, pourroient dire, non plus comme lui, *Satiabor*, je serai rassasié; mais je le suis du seul avant-goût que vous me donnez de votre gloire. Oui, nous en voyons des exemples; & Dieu, ou pour nous édifier, ou pour nous confondre, nous en met devant les yeux. *Ps. 72.*

C'est, malgré l'iniquité du siecle, ce que la grace de Jesus-Christ opere dans ces fervents chrétiens, qui sanctifient la terre par leurs vertus: *Sanctis qui in terrâ sunt.* Nous ne voyons point de mondains contents du monde; & nous voyons des serviteurs & des servantes de Dieu, contents du Dieu auquel ils se sont dévoués. En faudroit-il davantage pour réveiller tout notre zele? Nous ne voyons point de riches contents de leurs richesses; & nous voyons des pauvres évangéliques contents de leur pauvreté. Nous ne voyons point d'ambitieux contents de leur fortune; & nous voyons des hommes, solidement humbles, contents de leur abaissement. Nous ne voyons point de sensuels contents de leurs plaisirs; & nous voyons des hommes, non-seulement morts, mais crucifiés pour le monde, contents de leurs austérités & de leurs croix. En un mot nous

voyons ces béatitudes de Jesus-Christ, en apparence si paradoxes & si incroyables, authentiquement & sensiblement vérifiées: je veux dire, des hommes dans la vue de Dieu, & par un zele ardent de plaire à Dieu, heureux de souffrir, heureux de pleurer, heureux de ne posséder rien, parce qu'au milieu de tout cela ils possedent Dieu; pendant que le monde, avec toutes ses prospérités & toutes ses fausses joies, ne peut être heureux ni content. Peut-on rien opposer à l'évidence de cette démonstration?

Avoir Dieu pour partage & pour récompense, voilà le sort avantageux de ceux qui cherchent Dieu de bonne foi & avec une intention pure. Le dirai-je, & me permettez-vous de m'en rendre à moi-même le témoignage? Tout pécheur, & tout indigne que je suis, voilà ce que Dieu par sa grace m'a fait plus d'une fois sentir. Combien de fois, Seigneur, m'est-il arrivé de goûter avec suavité l'abondance de ces consolations célestes, dont vous êtes la source, & qui sont déja sur la terre un paradis anticipé? Combien de fois, rempli de vous, ai-je mépriſé tout le reste, & compté le monde pour rien? Vous banniſſiez de mon cœur les vains plaisirs: mais pour empêcher que mon cœur ne les regrettât, vous y entriez à leur place: *Et intrabas pro eis;* & dès-là, Seigneur, la privation de ces plaisirs étoit pour moi plus délicieuse, que n'en auroit jamais été, ni n'en auroit pu être la possession. Or, si dans ce lieu *Augustin. Confess. l. 9. c. 1.*

de banniſſement & d'exil, où je ne vous vois qu'à travers le ſombre voile de la foi, vous rempliſſez déja mon cœur; que ſera-ce dans cette bienheureuſe patrie, où je vous verrai face à face? *Quid erit in patriâ, ſi tanta eſt copioſa delectationis in viâ?* Si en vertu de la profeſſion que j'ai faite, quand j'ai quitté le monde pour vous ſuivre, je me tiens déja ſi riche de votre pauvreté; que ſera-ce, & que dois-je eſpérer des richeſſes de votre ſainte demeure? *Qualem me facturus es de divitiis tuis, quem divitem jam facis de paupertate tuâ?* Si de ſouffrir pour vous eſt un ſi grand bien, que ſera-ce de régner avec vous? Et que ſerai-je dans la participation de votre gloire, puiſqu'il m'eſt déja ſi glorieux & ſi doux d'avoir part à vos abaiſſements? *Et quid ero tuæ participatione gloriæ, cujus jam ſum opprobrio glorioſus?* Récompenſe abondante auſſi-bien que sûre, vous l'avez vu. Je dis enfin récompenſe éternelle, qui nous eſt réſervée dans le ciel. *Ecce merces veſtra copioſa eſt in cœlis.* C'eſt par où je vais finir.

III. PARTIE. COMBATTRE comme les athletes; & à l'exemple des athletes, courir dans la carriere du ſalut qui nous eſt ouverte, en ſorte que nous remportions le prix, c'eſt dans la penſée de ſaint Paul à quoi nous ſommes appellés, & ce qu'ont pratiqué les ſaints: *Sic currite ut comprehendatis.* Or les athletes, diſoit ce grand apôtre, pour

1. Cor. 9.

être plus libres dans la courſe & moins embarraſſés dans le combat, ſe dépouillent de tout; & ils nous apprennent par-là que nous devons, comme chrétiens, être détachés de toutes les choſes du monde. *Omnis autem qui in agone contendit, ab omnibus ſe abſtinet.* La différence entre eux & nous, ajoutoit-il, c'eſt que les athletes n'en uſent ainſi, & n'obſervent les regles ſéveres qui leur ſont preſcrites, que pour gagner une couronne corruptible. Différence bien eſſentielle, & bien capable de nous confondre, ſi nous ne les imitons pas. *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam.* Voilà, mes chers auditeurs, le troiſieme & dernier motif qui a inſpiré aux ſaints non-ſeulement tant de force & tant de courage, mais un détachement du monde ſi parfait dans les combats qu'ils ont eu à ſoutenir, cette immortalité, cette éternité, & ſi je puis uſer de ce terme, cette incorruptibilité de la couronne qui leur étoit réſervée dans le ciel, comparée à la caducité, à la fragilité, à la courte durée des récompenſes de la terre. *Ibidem.* *Ibidem.*

En effet, pour ne point ſortir d'un parallele auſſi fécond que celui-là, & dont l'apôtre s'eſt ſervi avec tant d'avantage, toutes les récompenſes de la terre ſont périſſables; & comme telles, non-ſeulement elles périront, mais elles périſſent & diſparoiſſent continuellement à nos yeux. Combien vous & moi en avons-nous vu périr? De

combien de fortunes érigées & bâties ſur ces prétendues récompenſes, ne voyons-nous pas aujourd'hui les triſtes ruines & les pitoyables débris? & combien de fois depuis que vous êtes ſpectateurs & témoins des révolutions du monde & de ce qui s'appelle la ſcene du monde, n'avez-vous pas pu dire avec le Prophete: J'ai vu cet homme élevé comme les cedres du Liban: j'ai paſſé, & il n'étoit plus: *Tranſivi, & ecce non erat;* je l'ai cherché, & un autre occupoit ſa place: *Quæſivi, & non eſt inventus locus ejus?* Combien en avons-nous encore tous les jours d'exemples? De ceux qui nous paroiſſent maintenant les mieux établis, & qui ſont les élus du ſiecle, où eſt celui qui oſe, ou qui puiſſe ſe promettre un ſort plus heureux & une plus durable proſpérité? & qui ſait ſi tel, qui ſemble être ſur le pinacle, du degré de bonheur & d'élévation où il eſt aujourd'hui, n'eſt pas tout prêt à tomber, & à confirmer par ſa chûte, que le monde n'a rien de ſtable, beaucoup moins d'éternel, pour ceux qui le ſervent? Sans donc attendre la mort, où tout aboutit, à combien de revers & de diſgraces ces faveurs du monde ne ſont-elles pas ſujettes?

Pſal. 36. *Ibidem.*

Or cela ſeul, chrétiens, me ſuffiroit pour vous en détacher malgré vous-mêmes; &, s'il vous reſte un degré de foi, pour vous obliger à chercher efficacement la récompenſe des élus de Dieu. L'inſtabilité des fortunes du monde, la peine de les con-

ſerver, le danger & la crainte de les perdre, le déſeſpoir & la douleur de s'en voir déchu, les troubles, les révolutions inévitables à quoi ſont expoſés ceux qui en jouiſſent : ce ſeroit, dis-je, aſſez pour perſuader à un mondain, tout mondain qu'il eſt, de chercher des biens plus ſolides.

En effet, ſi les hommes faiſoient ſouvent ces réflexions, ils n'auroient plus beſoin de remontrances, ni abſolument même du remede de la parole de Dieu, pour ſe guérir du poiſon de l'ambition mondaine qui les tue. Eux-mêmes, convaincus ſur ce point, de leur erreur & de leur conduite inſenſée, s'en diroient bien plus que je ne leur en dirai jamais. Si ceux que nous avons connus les plus avides des récompenſes du ſiecle, avoient pu prévoir ce qui devoit leur arriver, & dans combien peu de temps ces établiſſements de fortune, qu'ils regardoient comme le fruit de leurs travaux, devoient être renverſés : ſi l'on avoit pu leur en marquer diſtinctement le terme, en leur diſant : Vous ne jouirez de tout cela, & tout cela ne durera qu'un très-petit nombre d'années qui vous reſte encore ; non, mes chers auditeurs, jamais le deſir de s'élever dans le monde n'auroit été pour eux une paſſion, ni une tentation ſi dangereuſe. Je dis plus : ils n'auroient jamais pu gagner ſur eux de faire tout ce qu'ils ont fait, ni de ſe donner tant de peines pour ſi peu de choſe. Déplorons leur aveuglement, & profitons-en :

ils ne se sont livrés à l'ambition, que parce qu'ils n'ont jamais envisagé avec une attention sérieuse les bornes étroites de ces prétendues fortunes ; & ils n'ont recherché avec tant d'ardeur ces récompenses de la terre, que parce qu'ils n'ont pas voulu se souvenir que la durée en étoit courte ; que parce qu'ils ont tâché de l'oublier ; que parce qu'ils se sont étourdis pour n'y pas penser. S'ils en avoient toujours considéré l'issue & la fin, insensibles à ces récompenses, au moins n'en auroient-ils usé que selon la maxime de saint Paul, c'est-à-dire, comme n'en usant pas ; parce qu'ils auroient toujours été frappés de cette pensée, que le monde passe, & que les récompenses
1. Joan. 2. du monde passent avec lui. *Mundus transit, & concupiscentia ejus.*

Il n'y a que la récompense des justes qui ne passe point, parce que les justes, dit l'écriture, vivront éternellement, & que leur récompense est en Dieu qui ne
Sap. 5. peut changer. *Justi autem in perpetuum vivent, & apud Dominum est merces eorum.* Il n'y a que cette récompense des élus qui soit immuable, invariable, inaltérable, parce qu'elle consiste, dit Jesus-Christ, dans le bonheur qu'ils ont de voir Dieu, d'aimer Dieu, & de posséder Dieu. Or éternellement ils le verront, éternellement ils l'aimeront, éternellement ils le posséderont. Comme le tourment des damnés sera d'être à jamais privés de Dieu, & d'avoir éternellement à sentir la perte de Dieu ;

la béatitude des saints sera de ne pouvoir plus perdre Dieu, de ne pouvoir plus être séparés de Dieu, d'être unis pour jamais à Dieu. *Ecce merces sanctorum :* voilà, & c'est l'église elle-même qui le chante, voilà la récompense de ceux qui s'attachent à Dieu, & qui le servent. Un royaume leur est préparé; mais un royaume éternel, où il n'y aura ni succession, ni révolution : une couronne les attend; mais une couronne dont le privilege incommunicable à toutes les couronnes du monde, doit être la perpétuité : ils régneront; mais leur regne, aussi-bien que celui de Dieu, sera le regne de tous les siecles : éternité de puissance. *Ecce merces sanctorum :* voilà la récompense de ceux qui souffrent, & qui se mortifient pour Dieu : ils seront comblés de joie, mais d'une joie qui n'aura jamais de fin; d'une joie qui ne sera ni troublée, ni interrompue; d'une joie qui durera autant que Dieu, & que personne ne leur ôtera, ni n'aura le pouvoir de leur ôter : éternité de bonheur. *Ecce merces sanctorum :* voilà la récompense de ceux qui sont humbles, & qui renonçant à eux-mêmes, deviennent par leur humilité grands devant Dieu : ils auront la gloire en partage, mais une gloire qui ne diminuera point, qui ne s'obscurcira point, qui sera toujours nouvelle, & dont la longueur des temps ne fera qu'augmenter l'éclat & le lustre : éternité de gloire.

Offic. div. Antiph. 3. nocturn. 3. plur. mart.

En voulez-vous voir un rayon? *Ecce*

merces sanctorum : sans parler de cette gloire essentielle dont jouissent les saints dans le ciel, voyez les honneurs qu'ils reçoivent dès maintenant sur la terre. Voyez le culte que leur rend l'église, & que l'on peut dans un sens & avec raison, nommer un culte éternel. Jusqu'à la fin des siecles on célébrera dans l'église de Dieu les victoires & les triomphes de ces glorieux prédestinés. Jusqu'à la fin des siecles l'église militante les canonisera, en publiant leurs mérites, leurs conversions, leurs vertus, leurs ferveurs, leurs austérités. C'est pour cela que sont instituées leurs fêtes; & que chaque année le souvenir de ce qu'ils ont fait pour Dieu est solemnellement renouvellé, afin qu'on ne le perde jamais; & que de siecles en siecles, de génération en génération, ces saints, ces élus de Dieu soient révérés. Tandis que l'église de Jesus-Christ subsistera; (or elle subsistera toujours, puisque les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle,) ce culte, cet honneur des saints subsistera : c'est ce que j'appelle un rayon de l'éternité de leur gloire, & comme une anticipation de l'éternité de leur récompense. La gloire des mondains meurt peu-à-peu, & s'ensevelit avec eux. Ils font pendant leur temps un peu de bruit; mais parce que leur temps est borné, leur mémoire, dit l'écriture, pé-
Psal. 9. rit enfin avec ce bruit. *Periit memoria eorum cum sonitu.* Combien de grands, autrefois les héros du monde, de qui l'on

ne parle plus, & à qui l'on ne penſe plus? Leur gloire qui n'étoit que pour le temps, s'eſt évanouie comme une fumée : celle des ſaints ne périra jamais. Tandis que Dieu ſera Dieu, leur mémoire ſera en bénédiction & en vénération. *In memoriâ æternâ erit juſtus.* Pſal. 111. Eternellement, ô mon Dieu! vos amis ſeront honorés, parce qu'ayant été vos amis, & ne pouvant jamais ceſſer de l'être, ils ne ceſſeront jamais d'être dignes des honneurs que nous leur rendons, & d'en mériter infiniment plus que nous ne leur en pouvons rendre : *Nimis honorificati ſunt amici tui, Deus.* Pſal. 138.

Précieuſe récompenſe! La pouvons-nous aſſez eſtimer? *Ecce merces ſanctorum.* Ce qui doit nous remplir de conſolation, ſi nous ſommes chrétiens d'eſprit & de cœur, n'eſt-ce pas de penſer que cette récompenſe nous eſt réſervée dans le ciel? *Ecce merces veſtra copioſa eſt in cœlis.* Car malheur à nous, ſi notre récompenſe étoit ſeulement pour ce monde, & ſi nous étions du nombre de ceux dont Jeſus-Chriſt diſoit dans l'évangile : Ils ont reçu leur récompenſe : *Receperunt mercedem ſuam.* Matth. 6. Malheur à nous, ſi nos noms, au-lieu d'être écrits dans le ciel, n'étoient écrits que ſur la terre, puiſque, ſelon l'oracle du Saint-Eſprit, être écrit ſur la terre c'eſt un caractere de malédiction. *Domine, omnes qui te derelinquunt confundentur; recedentes à te in terrâ ſcribentur :* Jer. 17. Seigneur ceux qui vous abandonnent, ſeront confondus;

& on écrira sur la terre ceux qui se retirent de vous. Au contraire, quand nous serions dans le monde les plus malheureux & les plus disgraciés des hommes, si nous sommes en grace avec Dieu, réjouissons-nous de ce que nos noms sont écrits dans le ciel; & souvenons-nous qu'une des marques les plus certaines que nous en puissions avoir, c'est d'être éprouvés sur la terre par les afflictions & les tribulations.

Luc. 10. *In hoc gaudete, quod nomina vestra scripta sint in cœlis.* Dans quelque accablement que nous soyons de souffrances & de peines, consolons-nous par ce qui consoloit saint Paul, & appliquons-nous le sentiment

1. Cor. 4. dont il étoit pénétré, quand il disoit: *Momentaneum hoc & leve tribulationis nostræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Ce moment si court des adversités présentes de cette vie, qui sont si légeres; c'est-à-dire, cette maladie que Dieu m'envoie, cette injustice que l'on me fait, ce mauvais office que l'on me rend, cette persécution que l'on me suscite, cette perte de biens que le malheur des temps m'attire, cette humiliation qu'il me faut essuyer, (car quelque suite qu'ait tout cela, tout cela dans l'idée de l'apôtre n'est censé qu'un moment court & facile à passer, *Momentaneum hoc & leve*) toutes ces afflictions temporelles produiront dans moi les poids éternel d'une souveraine gloire: *Æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Vous voulez un motif pressant, touchant,

convaincant, pour vous animer à la patience chrétienne. Ai-je pu vous en donner un qui eût toutes ces qualités dans un plus éminent degré que celui-ci ? je veux dire, l'éternité de cette gloire qui doit être la récompense des élus.

C'est par-là que les saints ont triomphé du monde; c'est par-là qu'ils sont devenus inébranlables & invincibles dans les combats : c'est par-là, dit le maître des gentils, qu'ils ont surmonté les tourments, le feu, le fer, tout ce que la mort a de plus effrayant & de plus cruel. C'est ce qui les soutient encore tous les jours dans les rigoureuses épreuves que Dieu fait de leur constance & de leur fidélité. Ils souffrent tout, dit l'écriture, non-seulement avec patience, mais avec joie; parce que leur espérance est pleine de l'immortalité qui leur est promise. *Spes illorum immortalitate plena est.* Pourquoi ne les imitons-nous pas ? Avons-nous d'aussi rudes combats qu'eux à soutenir ? Avons-nous résisté comme eux, jusqu'à répandre du sang ? Pourquoi donc sommes-nous si lâches ? Pourquoi dégénérant de la vertu de ces glorieux prédestinés, qui sont aujourd'hui nos modeles, faisons-nous paroître tant de foiblesse dans les occasions, où à leur exemple nous devrions remporter sur nous-mêmes de saintes victoires ? C'est que nous n'envisageons pas comme eux cette immortalité où ils aspiroient, & dont l'espérance les piquoit, les encourageoit, les emportoit, au travers de tous les obstacles. *Sap.* 3.

Triſte & malheureuſe différence qui ſe rencontre entre eux & nous! Faiſons-la ceſſer; & pour cela joignant au motif qui les a touchés, leur exemple que Dieu nous propoſe, fortifions-nous comme eux, & ſanctifions-nous par l'eſpérance des biens éternels. Autrement, mes chers auditeurs, en vain célébrons-nous avec l'égliſe les fêtes des ſaints : en vain préſumant du crédit qu'ils ont auprès de Dieu, les invoquons-nous. L'abrégé de la religion, dit ſaint Auguſtin, eſt de pratiquer ce que nous ſolemniſons, & de faire de l'objet de notre culte la regle de notre vie : *Summa religionis eſt imitari quod colimus.* La vue de la gloire du ciel les a détachés de la terre; il faut qu'elle opere dans nous le même effet. La foi de l'immortalité les a conduits à la ſainteté; il faut que nous y parvenions par la même voie. Et c'eſt, ô bienheureux prédeſtinés! vous tous dont nous honorons en ce jour la glorieuſe mémoire, ce que nous vous demandons, ou ce que nous vous conjurons de demander à Dieu pour nous. Vous avez été ce que nous ſommes, & nous eſpérons d'être un jour ce que vous êtes; vous avez ſenti nos miſeres, nous ſoupirons après votre béatitude. Quoique pécheurs nous ſommes vos freres. Quoique ſéparés de vous, nous ſommes unis à vous par le lien de la plus étroite & de la plus intime ſociété, qui eſt la communion des ſaints. Quoiqu'habitants de la terre, nous ne laiſſons pas d'être, en qualité de fideles,

Auguſt.

vos concitoyens & les domeſtiques de Dieu : *Cives ſanctorum & domeſtici Dei.* Quoique pauvres & gémiſſants dans cette vallée de larmes, nous ne prétendons pas moins que d'être, comme enfants de Dieu, vos cohéritiers & les cohéritiers de Jeſus-Chriſt : *Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Chriſti.* Regardez-nous donc comme revêtus de ces titres, & par-là comme ſujets dignes de votre charité. Regardez-nous comme ceux qui doivent remplir avec vous le nombre des élus, & dont la ſanctification eſt déſormais la ſeule choſe que vous puiſſiez deſirer. Ecoutez favorablement nos prieres, & préſentez-les à celui dont vous environnez le trône, puiſqu'il ſe plaît même à vous exaucer. Recevez nos hommages & nos vœux, & étendez ſur nous votre protection & votre zele. Soyez nos patrons & nos interceſſeurs, comme nous voulons être vos imitateurs. Jouiſſez de votre félicité : mais ſouvenez-vous de nos beſoins & de notre indigence. Ils s'en ſouviennent, chrétiens, & ils y penſent. Autant qu'ils ſont tranquilles pour eux-mêmes, autant ſont-ils zélés pour nous. Autant qu'ils ſont sûrs de leur propre bonheur, autant, dit ſaint Cyprien, paroiſſent-ils & témoignent-ils être en peine de notre ſalut : *Frequens nos & copioſa turba deſiderat, jam de ſuâ immortalitate ſecura, & adhuc de noſtrâ ſalute ſollicita.* Comptons donc ſur leur protection & ſur leur interceſſion ; & ne penſons qu'à ſuivre leurs exemples, qui

Ephef. 13.

Rom. 8.

Cypr. de mortal. ſub finem.

ſans cela deviendront pour nous le ſujet de notre condamnation. Imaginons-nous que chacun d'eux nous dit aujourd'hui du haut de la gloire ce que ſaint Paul diſoit aux Corinthiens : *Imitatores mei eſtote, ſicut & ego Chriſti ;* Soyez mes imitateurs, comme j'ai été l'imitateur de Jeſus-Chriſt. En un mot, vivons comme eux, combattons comme eux, ſouffrons comme eux, ſi nous voulons régner avec eux & participer à leur gloire.

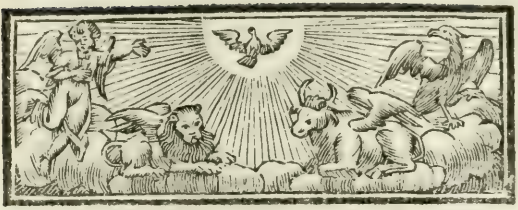
1. Cor. 18.

Voilà, Sire, la gloire qui vous eſt réſervée, & qui doit mettre le comble à votre bonheur. Tout le reſte, quoique grand, quoique ſurprenant, quoiqu'au-deſſus de toute louange, ne remplit pas encore la deſtinée de votre majeſté. Il faut que la ſainteté, & une ſainteté glorifiée dans le ciel, en ſoit le couronnement. On ne peut ſoupçonner de flatterie, quand je dirai que jamais monarque n'a ſu ſi parfaitement que votre majeſté, ce qui s'appelle l'art de régner. Mais il vous ſeroit, Sire, bien inutile, d'être auſſi ſavant que vous l'êtes dans l'art de régner ſur les hommes, & d'ignorer celui qui rend les hommes capables de régner un jour avec Dieu. Si le bonheur d'un prince pouvoit conſiſter dans le nombre des conquêtes; s'il étoit attaché à ces vertus royales & éclatantes, qui font les héros, & que le monde canoniſe; votre majeſté, contente d'elle-même, n'auroit plus rien à deſirer; elle n'auroit qu'à jouir tranquillement du fruit de ſes glorieux tra-

vaux. Mais tout cela, Sire, eſt encore trop peu pour vous. Il n'en falloit pas tant pour faire un roi accompli ſelon le monde : mais votre majeſté eſt trop éclairée, pour croire que ce qui fait la perfection d'un roi ſelon le monde, ſuffiſe pour faire le bonheur & la ſolide félicité d'un roi chrétien. Régner dans le ciel, ſans avoir jamais régné ſur la terre, c'eſt le ſort d'un million de ſaints, & cela ſuffit pour être heureux. Régner ſur la terre, pour ne jamais régner dans le ciel, c'eſt le ſort d'un million de princes, mais de princes réprouvés, & par conſéquent malheureux. Ma confiance, écrivoit ſaint Bernard, (& ce qu'il diſoit à une tête couronnée, je le dis aujourd'hui moi-même à votre majeſté) ma confiance eſt que vous régnerez ſur la terre & dans le ciel : *Sed & confido quòd hic & in æternum regnabitis ;* que malgré tous les dangers, malgré tous les obſtacles du ſalut, auxquels la condition des rois eſt expoſée, votre majeſté ſanctifiée par la vérité, je dis par la vérité des maximes de ſa religion, en gouvernant un royaume temporel méritera un royaume éternel. C'eſt dans cette vue, Sire, que j'offre tous les jours à Dieu le ſacrifice des autels : trop heureux ſi pendant que tout le monde applaudit à votre majeſté, éloigné que je ſuis du monde, je pouvois attirer ſur elle une de ces graces qui font les rois grands devant Dieu & ſelon le cœur de Dieu ! Car c'eſt à vous, ô mon Dieu ! & à votre grace de former des

Bern. Ep.

rois de ce caractere, de ſaints rois : & ma conſolation eſt que celui à qui j'ai l'honneur de porter votre parole, par la ſolidité & par la grandeur, a de quoi accomplir vos plus grands deſſeins. La ſainteté d'un chrétien eſt comme l'effet ordinaire de la grace, la ſainteté d'un grand en eſt le chef-d'œuvre, la ſainteté d'un roi en eſt le miracle, celle du plus grand & du plus abſolu des rois en ſera le prodige, & vous en ſerez, Seigneur, la récompenſe. Puiſſions-nous tous y parvenir à cette récompenſe immortelle ! je vous la ſouhaite, &c.



SERMON

POUR LE I. DIMANCHE

DE

L'AVENT.

Sur le jugement dernier.

Tunc videbunt filium hominis venientem in nube, cum potestate magnâ & majestate.

Alors ils verront le fils de l'homme venir sur une nuée, avec une grande puissance & une grande majesté. En saint Luc, chap. 21.

SIRE,

C'EST une réflexion bien judicieuse de saint Grégoire de Nazianze, que jamais le terme de majesté n'est attribué à Jesus-

Chriſt dans l'évangile, que lorſqu'il s'agit du jugement univerſel, où la foi nous enſeigne qu'il doit préſider : & il eſt bien remarquable, dit ſaint Jérôme, que cet Homme-Dieu, qui par tant de titres étoit roi, n'a pris néanmoins cette qualité qu'en deux occaſions. Premiérement devant Pilate, c'eſt-à-dire, dans le temps de ſa paſſion, parce que c'étoit là que le jugement du monde commençoit, ainſi qu'il l'avoit déclaré à ſes diſciples : *Nunc judicium eſt mundi.* Secondement, dans la deſcription qu'il nous a faite du jugement même au chapitre vingt-cinquieme de ſaint Matthieu, où il ne ſe déſigne point autrement que ſous le nom de roi ; parce que c'eſt alors qu'il exercera pleinement la juriſdiction que ſon pere lui a donnée ſur tous les hommes : *Tunc dicet rex his qui à dextris erunt.*

Joan. 12.

Matth. 25.

Auſſi eſt-ce proprement aux monarques & aux ſouverains, qu'il appartient de juger ; & jamais la majeſté d'un roi n'eſt plus auguſte, que quand il tient ſon lit de juſtice, & qu'il paroît ſur le tribunal. Encore plus vénérable, quand c'eſt un roi, qui ajoute à l'éclat de la couronne les lumieres d'une ſageſſe toute royale : un roi qui ſait faire le diſcernement de ſes ſujets, & peſer le mérite dans une juſte balance ; qui n'a pour le crime que des châtiments, tandis que toutes ſes récompenſes ſont pour la vertu ; qui non-ſeulement fait état de venger les injuſtices & les violences, mais qui s'applique à reformer la

juſtice même ; qui en corrige les abus, qui en rétablit le bon ordre, qui ſans éloigner perſonne de ſon trône, prête l'oreille aux humbles ſupplications des petits, écoute les plaintes des particuliers, & par-là tient les juges & les magiſtrats dans le devoir : enfin qui ſe voyant au-deſſus de tous, n'a rien plus à cœur que d'être équitable envers tous. Car qu'y a-t-il qui nous repréſente mieux ſur la terre le jugement de Dieu, & qui en ſoit une image plus ſenſible & une preuve plus authentique ?

Mais, Sire, ſi c'eſt le propre des rois de juger les peuples, il n'eſt pas moins vrai que c'eſt le propre de Dieu de juger les rois ; & comme le grand privilege de la ſouveraineté eſt de ne pouvoir être jugé que de Dieu ſeul, on peut dire que la grande marque de l'autorité ſuprême de Dieu eſt d'être lui ſeul le juge de tous les ſouverains. Il nous l'a lui-même marqué en cent endroits de l'écriture ; & ſi ſon jugement doit être terrible pour toutes les conditions des hommes, il ſemble néanmoins qu'il affecte de le faire paroître plus redoutable pour les grands & pour les rois de la terre : *Terribile apud reges terræ.* *Pſal 75.*

C'eſt de ce jugement, Sire, où les rois ſeront appellés, auſſi-bien que les peuples, que j'ai à parler aujourd'hui. Autrefois ſaint Paul prêchant cette matiere en préſence même des infideles & des païens, la traitoit avec tant de force & tant d'énergie,

qu'ils en étoient émus, saisis, effrayés :
Act. 14. *Disputante autem illo de justitiâ & castitate, & de judicio futuro, tremefactus Felix.* Je n'ai ni le zele, ni l'éloquence de saint Paul : mais aussi j'ai l'avantage de parler devant un roi chrétien & très-chrétien, devant un roi docile aux vérités de la religion, & disposé non-seulement à les écouter, mais à en profiter. Ainsi j'ai droit d'espérer de mon ministere, tout indigne que j'en suis, un succès beaucoup plus heureux. J'ai besoin pour cela des lumieres du Saint-Esprit, & je les demande par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

DE toutes les expressions dont les peres de l'église se sont servis pour nous donner quelque idée de la justice de Dieu, je n'en trouve point qui me paroisse plus belle, plus solide, & remplie d'un plus grand sens, que celle de Tertullien, que vous avez souvent entendue, & qui ne peut être assez méditée; savoir, que Dieu est miséricordieux de son propre fonds, & qu'il est juste
Tertull. de resurrect. c. 14. du nôtre : *Deus de suo optimus, & de nostro justus.* C'est à cette parole que je veux m'attacher dans ce discours; & quoique le sujet que j'ai à traiter soit d'une étendue presque infinie, je me borne à cette pensée parce qu'elle suffira pour vous faire entrer dans le mystere adorable, mais redoutable, du jugement de Dieu. Je veux vous montrer que le fonds de la justice de Dieu est

eſt en effet dans nous-mêmes : que ſi Dieu eſt ſévere & rigoureux dans ſes jugements, comme l'écriture nous le dit, c'eſt de nous-mêmes que procede cette ſévérité; que c'eſt nous-mêmes qui le faiſons tel pour nous : en un mot, que quand il nous jugera, il ne nous jugera que par nous-mêmes : *Deus de ſuo optimus, de noſtro juſtus.*

Pour établir ma propoſition, & pour y obſerver quelque ordre, je remarque qu'il y a dans nous deux choſes qui ont un rapport néceſſaire au jugement de Dieu; l'une eſt notre foi, & l'autre eſt notre raiſon. En qualité de chrétiens, nous avons la foi; & en qualité d'hommes, nous avons la raiſon. La foi eſt une lumiere ſurnaturelle, que nous avons reçue de Dieu depuis notre naiſſance; & la raiſon eſt une lumiere naturelle, que nous avons apportée avec nous en naiſſant. Or c'eſt par ces deux grandes regles, qui doivent nous diriger dans toute la conduite de notre vie, c'eſt par ces deux lumieres, par ces deux connoiſſances que Dieu nous jugera. Comme chrétiens, il nous jugera par notre foi, & comme hommes, il nous jugera par notre raiſon. Si donc dans le jugement qu'il fera de nous, il uſe de ſévérité, c'eſt uniquement ſur ces deux principes qu'elle ſera fondée. Comprenez, s'il vous plaît, mon deſſein, & le partage de ce diſcours. Sévérité du jugement de Dieu fondée ſur la foi du chrétien : ce ſera la premiere partie. Sévérité du jugement de Dieu fondée ſur la rai-

ſon de l'homme criminel & libertin : ce ſera la ſeconde partie. Deux points de religion & de morale, que toute l'éloquence des prédicateurs de l'évangile ne peut épuiſer. N'en meſurez pas l'importance par ce que je vous en dirai : mais de ce que je vous en dirai, vous pourrez toujours apprendre ce que vous en devez craindre. Voilà tout le ſujet de votre attention.

I. PARTIE.

TERTULLIEN admirant autrefois le zele que les païens faiſoient paroître pour leur fauſſe religion, & le comparant avec la froideur & l'indifférence des chrétiens dans le ſervice & le culte du vrai Dieu, a fait une remarque bien ſolide, & dont nous n'éprouverons que trop la vérité au jugement dernier. Voyez, diſoit ce grand homme, le caractere du démon. Il n'y a point de marque de divinité qu'il n'affecte. On lui rend dans le monde les mêmes honneurs que l'on rend à Dieu ; on lui fait des ſacrifices comme à Dieu ; il a ſes martyrs auſſi-bien que Dieu ; ſes loix ſont reçues & obſervées plus exactement que celles de Dieu : & il s'eſt mis en poſſeſſion de tout cela pour nous confondre un jour devant Dieu, quand il nous oppoſera la conduite de ces malheureux, qui, aveuglés des erreurs du monde, s'aſſujettiſſent à lui, & lui obéiſſent comme au Dieu du ſiecle : *Agnoſcamus ingenia diaboli, idcircò quædam de divinis affectantis, ut nos de ſuorum fide confundat*

Tertull. de coron. in fine.

& judicet. C'eſt ainſi, mes chers auditeurs ; & cette penſée a quelque choſe de bien ſurprenant, c'eſt ainſi que la foi des païens doit entrer dans le jugement que Dieu fera des chrétiens, & que les vrais fideles ſe verront alors condamnés par l'infidélité même.

Mais ſi cela eſt de la ſorte, & ſi la foi des païens, toute ſuperſtitieuſe qu'elle eſt, doit être pour nous ſi redoutable au tribunal de la juſtice de Dieu, jugez ce que nous devons craindre de notre propre foi ; car c'eſt par notre propre foi que commencera le jugement de Dieu. Celle des païens & des idolâtres ne ſera tout au plus qu'un ſurcroît de conviction que Dieu y ajoutera : mais la nôtre, c'eſt-à-dire, celle que nous profeſſons, en ſera l'eſſentiel & le capital. Et ce qui vous étonnera peut-être, mais que je vous prie de bien concevoir, comme le point important que j'ai à vous expliquer, c'eſt que Dieu nous jugera par notre religion, ſoit que nous l'ayions conſervée, ſoit que dans le cœur nous l'ayions renoncée & abandonnée ; ſoit que nous ayions cru conſtamment & ſincérement les vérités qu'elle nous propoſoit, ſoit que nous ayions ceſſé de les croire. Il ſemble qu'il y ait en ceci de la contradiction : car ſi nous ne croyons plus les vérités que la foi nous propoſe, comment peut-on dire que c'eſt notre foi ; & ſi ce n'eſt plus notre foi, comment Dieu nous jugera-t-il par elle ? Ce ſera à moi de répondre à cette difficulté ; & je l'é-

claircirai en telle ſorte, que bien loin qu'elle affoibliſſe la propoſition que j'ai avancée, elle en ſera une des plus ſolides preuves.

Prenons donc d'abord le parti le plus favorable, & à votre piété, & à mon miniſtere. Nous faiſons tous profeſſion d'être chrétiens; & puiſque nous portons cette qualité, mon devoir même m'oblige à ſuppoſer que nous avons dans le cœur la foi, dont nous donnons extérieurement des témoignages, & que nous confeſſons au-dehors. Or ſuppoſant que nous l'avons, je dis que Dieu ſe ſervira d'elle pour nous juger. Aurons-nous droit de refuſer cette condition? Mais comment Dieu y procédera-t-il? c'eſt, mes chers auditeurs, ce qui demande une réflexion particuliere. Dieu nous jugera par notre foi, parce que c'eſt notre foi que nous accuſera devant lui; parce que c'eſt notre foi qui ſervira de témoin contre nous; parce que c'eſt notre foi, ſi jamais nous avons le malheur d'être réprouvés, qui dictera elle-même l'arrêt de notre réprobation. Peut-on contribuer en des manieres plus différentes, & plus directes à un jugement?

Oui, c'eſt notre foi qui nous accuſera devant Dieu. Jeſus-Chriſt l'a dit, & ſa
Joan. 5. parole y eſt expreſſe: *Nolite putare, quia ego accuſaturus ſum vos apud patrem; eſt qui accuſat vos Moïſes.* Ne penſez pas, diſoit-il aux juifs, que ce ſoit moi qui doive vous accuſer devant mon pere; vous avez un accuſateur, qui eſt Moïſe. Or par Moïſe,

comme remarque saint Augustin, il n'entendoit pas la personne de Moïse : mais il entendoit la loi de Moïse, les écritures qu'ils avoient par tradition reçues de Moïse, en un mot la religion qu'ils suivoient & qui leur avoit été enseignée par Moïse. Comme s'il eût dit : C'est cette loi, c'est cette religion, ce sont ces écritures, qui s'éleveront contre vous au jugement de Dieu. Mais ce qu'il leur disoit, chrétiens, doit être encore tout autrement vrai par rapport à nous. Car outre ces livres de Moïse qui nous sont communs avec les juifs, nous avons un évangile qui nous est propre; & cet évangile, si nous y prenons garde, n'est rien autre chose qu'une continuelle accusation de notre vie, en je ne sais combien de chefs, dont Moïse, ni les prophetes n'ont point parlé. Nous devons donc nous attendre à soutenir devant Dieu des accusations bien plus pressantes & bien plus fortes que les juifs : pourquoi ? parce que notre religion, en ajoutant à celle des juifs toutes les vérités évangéliques, se trouve bien plus ample, bien plus développée, bien plus sainte & plus parfaite que celle des juifs, & qu'elle aura par conséquent bien plus de reproches à nous faire.

C'est ce que saint Paul a voulu nous exprimer dans cet admirable passage de l'épître aux Romains, où parlant du jugement dernier, & voulant nous en donner une idée, il dit, qu'il s'y fera comme

un conflict entre les penſées des hommes, & que les penſées des hommes s'y accuſeront mutuellement, & s'y défendront, tandis que Dieu, ſcrutateur des cœurs, en révélera tous les ſecrets : *Inter ſe invicem cogitationibus accuſantibus, aut etiam defendentibus, in die, cùm judicabit Deus occulta hominum.* Or ces penſées qui s'entre-accuſeront, qui s'entre-choqueront, ſelon le terme & dans le ſentiment même de l'apôtre, ce ſont celles qui partageront alors un réprouvé entre ſa conſcience & ſa foi. Car ſa foi lui dira : Tu as cru ceci ; & ſa conſcience lui dira : Tu as fait cela ; ces deux penſées, tu as cru ceci, & tu as fait cela, ſe trouvant oppoſées l'une à l'autre, formeront contre lui la plus juridique de toutes les accuſations. La foi ſe déclarera contre la conſcience criminelle ; & la conſcience criminelle tâchera à ſe défendre contre la foi : juſqu'à ce qu'enfin la foi triomphant des vains efforts de la conſcience, la convaincra, la conſternera, l'accablera : *Inter ſe cogitationibus accuſantibus, aut etiam defendentibus.* C'eſt la paraphraſe que fait ſaint Chryſoſtôme, de ces paroles de l'apôtre. *Rom.* 2.

Delà, chrétiens, j'ai dit que le premier témoin qui parlera contre nous dans notre jugement, c'eſt notre foi ; & je l'ai dit après ſaint Auguſtin, qui pour donner plus de jour à ſa penſée, met là-deſſus une différence bien remarquable entre les pécheurs & les juſtes. Car la foi, dit cet incompara-

ble docteur, rendra au juſte témoignage pour témoignage; & aux pécheurs, témoignage contre témoignage : appliquez-vous, s'il vous plaît. Il dit que la foi rendra aux juſtes témoignage pour témoignage, parce qu'il eſt certain que les juſtes recevront devant Dieu un témoignage honorable de leur foi : & ce ſera la récompenſe de celui qu'ils auront eux-mêmes rendu à la foi devant les hommes. Comme ils auront glorifié leur foi devant les hommes par leur bonne vie & par leurs vertus; leur foi à ſon tour les glorifiera devant Dieu par la juſtification de leurs perſonnes & de leurs œuvres. Au contraire, pourſuit ſaint Auguſtin, cette même foi rendra aux pécheurs témoignage contre témoignage, parce qu'au-lieu que les pécheurs auront démenti leur foi par une vie déréglée & corrompue, leur foi ſe faiſant malgré eux reconnoître à eux, les confondra d'une maniere ſenſible : & cela, comment ? Tertullien l'explique dans l'excellent traité qu'il a compoſé du témoignage de l'ame, où il repréſente une ame réprouvée aux priſes, ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion, avec Dieu & avec elle-même. Car au même temps que Dieu d'une part preſſera le réprouvé, ſa foi, comme un témoin incorruptible, lui dira de l'autre : Il eſt vrai; tu croyois un Dieu, mais tu ne t'es pas mis en peine de le chercher & de lui plaire : tu avois renoncé au monde en qualité de chrétien, & tu

n'as pas laiſſé d'en être eſclave : tu déteſtois les idoles de la gentilité, qui n'étoient que des idoles de bois & de pierre; mais tu t'es fait dans le chriſtianiſme des idoles de chair : *Deum prædicabas, & non requirebas ; dæmonia abominabaris, & illa colebas.* Voilà, dit ce pere, le témoignage que la foi portera contre les pécheurs.

Tertull. de ſpect. in anim.

Mais s'en tiendra-t-elle là? Non. Car après avoir porté contre eux ce témoignage, elle prononcera elle-même l'arrêt de leur réprobation; & en quels termes? obſervez ceci : dans les mêmes termes qu'il eſt déja conçu en tant d'endroits de l'évangile. En effet, qu'y a-t-il dans l'évangile de plus ſouvent répété que ces malédictions & ces anathêmes fulminés par Jeſus-Chriſt contre les mauvais chrétiens? Et qu'eſt-ce que ces anathêmes, ſinon autant d'arrêts de la réprobation future des pécheurs, dreſſés par avance, & qu'il ne reſte plus qu'à leur ſignifier? Quand nous liſons dans ſaint Matthieu : *Væ mundo à ſcandalis ; væ vobis, hypocritæ ; væ vobis divitibus, quia habetis conſolationem veſtram :* Malheur à vous ſenſuels & voluptueux, qui ne reſpirez ſur la terre que le plaiſir; malheur à vous, riches ſuperbes, & inſenſibles aux miſeres des pauvres; malheur à vous, hypocrites, c'eſt-à-dire, politiques du ſiecle, qui n'avez qu'une vaine montre & une fauſſe apparence de probité; malheur à vous qui, par vos ſcandales & vos pernicieux exemples, faites périr les ames

Matth. 18. *Matth.* 13. *Luc.* 6.

de vos freres : quand Jeſus-Chriſt nous parle de la ſorte, ne recevons-nous pas tout cela comme autant d'oracles de notre religion ? Or je l'ai dit, & je le redis : ces oracles de notre religion ſe changeront en autant d'arrêts, & d'arrêts définitifs, dans le jugement de Dieu. Le fils de Dieu n'aura qu'à les ramaſſer tous, & qu'à en faire l'application. Cette ſeule parole, *Væ vobis divitibus*, malheur à vous, riches, aura pour damner un avare le même effet que cet autre, *Diſcedite, maledicti*, retirez-vous, maudits. C'eſt donc ainſi que toute la procédure du jugement des chrétiens ſe réduira à leur religion. *Matth.* 25.

Et voilà, mes chers auditeurs, l'éclairciſſement, & même le ſens littéral, de cette propoſition de ſaint Jean, ſi étonnante, & qui ſemble d'abord ſi paradoxe, quand il dit : Que celui qui croit, ne ſera pas jugé : *Qui credit in eum, non judicatur.* Car il ne prétend pas, que celui qui croit, ait une exemption & un privilege pour ne point comparoître, au dernier jour, devant le tribunal de Jeſus-Chriſt ; ce n'eſt point de cette maniere qu'il l'entend : mais il dit que celui qui croit, en conſéquence de ce qu'il aura cru, ne ſera point jugé ; parce que dès-là qu'il aura cru, il ſe jugera lui-même, ſans qu'il ſoit néceſſaire qu'un autre le juge. Car, ou il aura vécu conformément à ſa créance & à ſa religion, & alors ſa religion ſeule le juſtifiera ; ou ſa vie n'aura eu nul rapport à ſa foi, & alors ſa foi ſeule le *Joan.* 3.

condamnera. Tellement que Jesus-Christ, s'il m'est permis de parler de la sorte, n'aura plus à le juger, parce qu'il le trouvera déja tout jugé; & que toute la juriſdiction qu'il exercera, comme ſouverain juge, ſera de confirmer par une ratification authentique le jugement ſecret que notre foi aura fait de nous, & de le rendre, de particulier qu'il étoit, commun & public. Voilà, mes chers auditeurs, la premiere penſée qui s'eſt préſentée à moi ſur le ſujet que je traite.

Penſée touchante, mais ſur-tout penſée terrible! c'eſt ma religion qui me jugera. Ah! chrétiens, la grande parole! comprenons-en toute l'étendue & toute la force. C'eſt ma religion qui me jugera; cette religion ſi ſainte, ſi pure, ſi irrépréhenſible; cette religion ſi ennemie de mon amour-propre, ſi contraire à mes inclinations, ſi oppoſée à l'eſprit du monde dont je ſuis rempli; cette religion auſſi exacte & auſſi ſévere dans ſes maximes, que Dieu l'eſt dans ſes jugements; ou plutôt, dont les maximes ne ſont rien autre choſe que le jugement de Dieu même. C'eſt par elle que Dieu décidera de mon ſort éternel; c'eſt ſur elle que roulera tout l'examen de ma vie: & il ne ſera point en mon pouvoir de la récuſer; & je n'aurai point droit de demander, que mes actions ſoient peſées dans une autre balance que la ſienne; & je ne ſerai point reçu à me juſtifier ſur d'autres principes que les ſiens. Quelque excuſe que j'allegue à Dieu, il

me rappellera toujours à cette foi, & il m'obligera à répondre ſur autant d'articles qu'elle m'aura enſeigné de vérités. Il n'y en aura pas une, qui ne ſoit pour moi la matiere d'une diſcuſſion rigoureuſe. Et parce que la croix de Jeſus-Chriſt aura été l'abrégé de toutes les vérités de la foi; cette croix, ce ſigne auguſte & vénérable du fils de l'homme, paroîtra tout éclatant de lumiere, pour être la regle de mon jugement & de celui du monde entier, comme il commença à l'être quand il fut élevé ſur le calvaire : *Et tunc parebit ſignum filii hominis.* Cette croix me ſera préſentée; & tout ce qui n'en portera pas dans moi le caractere & le ſceau, ſera réprouvé de Dieu. Ah! mon Dieu, eſt-il donc vrai, que vous emploierez pour ma perte juſqu'à l'inſtrument de mon ſalut; & que ce qu'il y a en moi de plus ſaint, je veux dire ma religion, prendra parti contre moi-même? *Matth.* 24.

Oui, chrétien; c'eſt ce que nous devons craindre & de quoi nous ne pouvons avec trop de ſoin nous préſerver; c'eſt ce qui doit nous faire frémir dans l'atteinte de ce jugement redoutable. Pendant cette vie nous n'y penſons pas, ou nous n'en ſommes qu'à demi touchés. Comme nous ne conſidérons les vérités de la foi que ſuperficiellement, à peine en appréhendons-nous les conſéquences. Ces maximes évangéliques que l'on nous prêche, cette voie étroite du ſalut, cette néceſſité de la pénitence,

cette obligation indiſpenſable de mortifier ſa chair & de la crucifier avec ſes vices; tout cela ſont des termes ſpécieux que nous écoutons avec reſpect, que nous débitons quelquefois magnifiquement aux autres, & que nous n'entendons plus dès qu'il eſt queſtion de les réduire à la pratique. Mais quand Jeſus-Chriſt, avec tout l'éclat de ſa majeſté & tout le poids de ſa puiſſance, viendra nous imprimer une idée vive de ces grandes vérités, & qu'en les appliquant à notre vie, il nous fera voir dans toute notre conduite une monſtrueuſe contradiction de mœurs & de créance : quand il comparera tous ces principes de détachement de ſoi-même, de renoncement à ſoi-même, avec nos injuſtices, avec nos vengeances, avec nos ſenſualités, avec nos délicateſſes & ces recherches continuelles de nous-mêmes; ah! c'eſt alors que nous apprendrons combien il eſt affreux de tomber entre les mains de ce Dieu vivant, de ce Dieu, non plus ſeulement l'auteur ni le conſommateur, mais le défenſeur, mais le vengeur de notre foi.

Maintenant cette foi eſt comme languiſſante, ou preſque morte dans nos cœurs; & quand le fils de l'homme paroîtra à la fin des ſiecles, il doute, ce ſemble, s'il en trouvera encore quelques reſtes ſur la terre. Oui, chrétiens, il en trouvera; & il en trouvera du moins autant qu'il lui en faudra pour nous juger, & pour nous condamner. Car cette foi qui étoit preſque morte,

& comme enſevelie dans nous, reſſuſcitera avec nous; & un des miracles que doit opérer Jeſus-Chriſt, lui qui eſt notre réſurrection & notre vie, ſera de faire revivre intérieurement la foi dans nos ames, au même temps qu'il fera revivre nos corps. Or cette foi, écoutez un beau ſentiment de ſaint Auguſtin, cette foi ainſi ranimée, ainſi reſſuſcitée par la préſence de Jeſus-Chriſt, lui demandera juſtice; & contre qui? non pas contre les tyrans qui l'auront perſécutée; elle ſe fera honneur de leurs perſécutions: non pas contre les païens qui l'auront méconnue; leur infidélité les rendra en quelque ſorte moins criminels: mais contre nous; & de quoi? de tous les outrages que nous lui aurons faits. Juſtice, de l'avoir laiſſé languir dans l'inutilité & l'oiſiveté d'une vie mondaine, ſans la mettre en œuvre, & ſans jamais la faire agir pour Dieu. Juſtice, de l'avoir retenue captive dans l'état du péché, où notre endurciſſement nous aura fait paſſer ſans trouble des années entieres. Juſtice, de l'avoir déshonorée par des actions indignes du nom que nous portions, & du caractere dont nous étions revêtus. Juſtice, de l'avoir décriée & ſcandaliſée devant les hérétiques, ſes mortels ennemis, qui n'auront pas manqué de s'en prévaloir contre elle & contre nous. Enfin, juſtice, de ce qu'étant capable par elle-même de nous faire des ſaints, elle n'aura pas été par notre faute aſſez puiſſante pour nous empêcher d'être des

impies & des réprouvés. C'eſt de quoi elle demandera juſtice à Dieu, & c'eſt à nos dépens que cette juſtice lui ſera accordée.

Mais après tout, ſi cette religion ſe trouvoit entiérement détruite en nous, & s'il arrivoit que par le déréglement de nos mœurs, nous fuſſions tombés dans une irréligion ſecrete; état où le péché enfin conduit : ſi cela étoit, Dieu nous jugera-t-il encore par la foi? Ne perdez pas ceci, je vous prie : voici le nœud de la difficulté que je me ſuis moi-même propoſée. Oui, mes chers auditeurs, Dieu nous jugera encore par notre foi; & bien-loin que cette irréligion ſecrete adouciſſe en aucune ſorte notre jugement, c'eſt ce qui en redoublera la rigueur.

Car il faut, chrétiens, & cette penſée n'eſt pas de moi, mais de ſaint Jerôme, il faut bien établir dans nos eſprits une vérité, à quoi peut-être nous n'avons jamais fait toute la réflexion néceſſaire, que dans le jugement de Dieu il y aura une différence infinie entre un païen qui n'aura pas connu la loi chrétienne, & un chrétien qui l'ayant connue, y aura intérieurement renoncé; & que Dieu ſuivant les ordres mêmes de ſa juſtice, traitera l'un bien autrement que l'autre. On ſait aſſez qu'un païen, à qui la loi de Jeſus-Chriſt n'aura point été annoncée, ne ſera pas jugé par cette loi; & que Dieu tout abſolu qu'il eſt, gardera avec lui cette équité naturelle de ne le pas condamner

par une loi qu'il ne lui aura pas fait connoître : & c'eſt ce que ſaint Paul enſeigne en termes formels : *Quicumque ſine lege peccaverunt, ſine lege peribunt.* Rom. 2. Mais je prétends, qu'il n'en eſt pas de même d'un chrétien qui a profeſſé la loi de Jeſus-Chriſt, & qui après l'avoir embraſſée, en a dans la ſuite ſecoué le joug. Je prétends, qu'ayant péché après avoir reçu cette loi, il doit périr par cette loi, & que ſa déſertion eſt juſtement le premier chef que Dieu produira contre lui. Car il ne lui étoit pas permis, dit ſaint Chryſoſtôme, de s'émanciper de l'obéiſſance due à cette loi, après s'être engagé à elle par le baptême. Il ne pouvoit plus ſans apoſtaſie, après avoir ratifié cet engagement par divers exercices du chriſtianiſme, y renoncer de ce renoncement même intérieur dont je parle. Qu'arrivera-t-il donc? remarquez la fin malheureuſe de l'impiété, cette loi de Jeſus-Chriſt abandonnée & renoncée, pourſuivra l'impie au jugement de Dieu, comme un déſerteur. Et de même qu'un déſerteur de la milice ſéculiere eſt traité, s'il a le malheur d'être repris, ſelon les loix les plus rigoureuſes de la milice qu'il a quittée; ce qui n'eſt point cenſé injuſte, parce que tout homme, dit-on, doit ſubir la ſévérité des loix auxquelles il s'eſt lui-même obligé : ainſi, mais à bien plus forte raiſon, un libertin préſenté devant Dieu comme un déſerteur de ſa religion, doit être jugé ſuivant les maxi-

mes de cette religion même, ſans qu'il puiſſe prétexter que ce n'étoit plus ſa religion, & qu'il ne la connoiſſoit plus; puiſque bien-loin de le juſtifier, c'eſt ce qui fera ſon crime de ne l'avoir plus reconnue. Penſée que ſaint Cyprien exprimoit ſi noblement, quand il diſoit en parlant du baptême : *Baptiſmus ornat Chriſti militem, convincit deſertorem.* Car j'appelle toujours déſerteur de la milice de Jeſus-Chriſt celui qui n'a plus le chriſtianiſme dans le cœur, quoiqu'il en conſerve encore les dehors.

Cyprian.

Je ſais néanmoins, & il eſt bon d'aller au-devant de tout, je ſais ce que l'infidélité pourroit oppoſer; je ſais que juſques dans la profeſſion de notre foi, Dieu nous a fait libres; je ſais que la religion eſt une vertu qui demande le conſentement de notre volonté, & que pour être chrétien il faut vouloir l'être. Mais Dieu par-là n'entend pas que nous ayons droit de l'être ou de ne le pas être, ſelon nos caprices; & qu'après nous être une fois ſoumis à ſon évangile, il nous ſoit libre d'en laiſſer & d'en prendre ce qu'il nous plaira. Ce ſera donc à nous, ſi nous avons été aſſez perdus, aſſez obſtinés pour étouffer dans notre cœur une foi ſi ſainte, de lui en rendre raiſon, & de lui dire pourquoi. Or quelle raiſon lui en rendrons-nous? Dirons-nous que cette religion ne nous a pas paru aſſez bien fondée? Il ſera bien étrange, que ce qui a ſuffi pour con-

vaincre un monde entier, ne nous ait pas convaincus nous-mêmes; & qu'une religion, à laquelle les plus grands hommes de la terre ſe ſont rendus, contre laquelle un ſaint Auguſtin, avec toute la force de ſon génie & toute la curioſité de ſon eſprit, n'a pu ſe défendre, qui par l'évidence de ſes miracles a triomphé de toutes les erreurs du paganiſme; & qui dans ſes preuves, dans ſes principes, dans ſes regles, dans ſa morale, dans ſes myſteres, dans ſon établiſſement, portoit toutes les marques de la divinité : qu'une telle religion n'ait pas eu de quoi nous ſatisfaire. C'eſt, dis-je, ce qui ſera bien étonnant. Mais ſans que Dieu entre avec nous dans une pareille recherche, il n'aura qu'à nous demander, ſi c'eſt en effet par raiſon que nous nous ſerons départis de notre premiere ſoumiſſion à la foi : ſi pour nous engager dans un pas auſſi dangereux & auſſi hardi que celui-là, nous avons bien conſulté, bien examiné, bien cherché à nous inſtruire : & ſuppoſé que nous l'ayions cherché, que nous ayions examiné, conſulté; ſi nous l'avons fait avec humilité, ſi nous l'avons fait avec docilité, ſi nous l'avons fait ſans préjugé, ſi nous l'avons fait par un deſir ſincere de découvrir la vérité; ſur-tout ſi nous l'avons fait avec cette pureté de vie, qui devoit ſervir de diſpoſition aux lumieres de la grace; car dans une affaire de cette conſéquence, il ne falloit rien omettre ni rien négliger.

Or dans tous ces chefs Dieu trouvera de quoi nous confondre, & de quoi nous condamner : car il nous fera voir, mais évidemment, que tout ce déſordre de notre infidélité, n'aura point eu d'autre principe, qu'une ignorance criminelle où nous aurons vécu, ſans nous être jamais appliqués à une étude ſérieuſe de notre religion. Et certes, rien pour l'ordinaire de plus ignorant en matiere de religion, que ce qu'on appelle les libertins du ſiecle. Il nous fera voir que dans l'examen que nous aurons fait des vérités de la foi, nous aurons preſque toujours apporté un eſprit d'orgueil, un eſprit préſomptueux & opiniâtre, un eſprit plein de lui-même, plein de ſa propre ſuffiſance, & abondant en ſon ſens. Il nous fera voir, & il nous reprochera, que tandis que nous étions ſi rebelles à ſa parole, nous avons été ſur mille articles, les plus dociles à la parole des hommes. Il nous fera voir que nous n'aurons communément raiſonné, philoſophé ſur notre créance qu'avec malignité, & dans le deſſein d'y trouver du foible pour la contredire : prévention, ſeule capable d'éloigner Dieu de nous, quand d'ailleurs il auroit voulu ſe communiquer à nous. Voilà ſur quoi il nous confondra.

Mais ce qui mettra le comble à notre confuſion, c'eſt lorſque remontant à la ſource, & nous y faiſant remonter avec lui, il nous forcera à reconnoître les deux vraies cauſes de notre infidélité ; ſavoir,

le libertinage de notre eſprit, & le libertinage de notre cœur. Libertinage de notre eſprit, qui ſe ſera fait juge de tout, pour ne s'aſſujettir à rien; qui ſe ſera détaché de la foi, non pas pour ſuivre un meilleur parti; mais pour ne ſavoir plus lui-même, ni ce qu'il ſuivoit, ni ce qu'il ne ſuivoit pas; pour abandonner toutes choſes au haſard, pour ſe réduire à une malheureuſe indifférence en matiere de religion; diſons mieux, pour n'avoir plus abſolument de religion. Libertinage de notre cœur, qui ſe trouvant gêné par la foi, nous aura peu-à-peu ſollicités, & enfin déterminés à ſortir de cette contrainte, & à nous affranchir de la ſervitude : ce que Dieu n'aura pas de peine à juſtifier, & ce qu'il juſtifiera par une comparaiſon ſenſible & convaincante, en nous montrant, que tandis que nos mœurs ont été réglées, notre foi a été ſaine; & que notre foi n'a commencé à ſe démentir, que quand nos mœurs ont commencé à ſe corrompre.

Or encore une fois, que répondrons-nous à tout cela? En appellerons-nous de notre foi à notre raiſon? & eſpérons-nous que cette raiſon, qui dans les principes de la théologie, eſt un des fondements eſſentiels & néceſſaires de notre foi, nous ſerve de défenſe contre la foi même? Non, non, mes freres, dit ſaint Chryſoſtôme, ne nous promettons rien de ce côté-là : ſi notre foi nous condamne, ce ſera du conſentement & de l'aveu de notre raiſon. Car

cette raiſon nous diſoit elle-même, que nous ne devions pas trop déférer à nos vues naturelles, & à ſes connoiſſances; que dans les choſes de Dieu, il falloit avoir recours à des lumieres ſupérieures & moins trompeuſes; & que quelqu'éclairée qu'elle pût être, la foi & l'autorité de Dieu devoient l'emporter ſur elle. C'eſt ce que la raiſon nous dictoit : de ſorte que quand nous lui avons permis de critiquer & de cenſurer les points de notre foi, nous lui avons donné, non-ſeulement plus qu'elle ne demandoit, mais ce qu'elle ne demandoit pas. Elle nous condamnera donc juſques dans la perte de notre foi. Cependant n'y trouverons-nous point d'ailleurs quelque appui? Ah! chrétiens, le foible appui, que celui de notre raiſon contre le jugement de Dieu! Quand un ſujet veut entrer en raiſonnement avec ſon prince, & diſputer de ſes droits avec ſon ſouverain, il faut qu'il ſe ſente bien fort; & pour peu que ſa cauſe ſoit douteuſe, on ne peut pas l'excuſer d'une extrême folie, d'en vouloir ſortir par raiſon. Que ſera-ce d'une créature, qui veut conteſter avec ſon créateur? Hé! qui ſuis-je, Seigneur, pour me meſurer avec vous? Ne ſais-je pas que pour une raiſon que je pourrai peut-être alléguer en ma faveur, vous m'en oppoſerez cent autres, auxquelles je n'aurai rien à repliquer? Ainſi parloit le ſaint homme Job. Quel doit donc être le ſentiment d'un pécheur? C'eſt là

néanmoins la reſſource de l'homme criminel & libertin ; il veut traiter avec Dieu par voie de raiſon, & par conſéquent il veut être jugé par la raiſon, & c'eſt l'autre tribunal où je le vais préſenter dans la ſeconde partie.

II. PARTIE.

C'EST une doctrine auſſi pernicieuſe qu'elle paroît religieuſe dans ſon principe, de croire que depuis le péché de notre premier pere, tout eſt corrompu dans notre raiſon ; & c'eſt rendre l'homme libertin, ſous prétexte de l'humilier, de dire qu'au défaut de la foi, il n'a plus d'autre regle de ſa conduite, que la paſſion & l'erreur. Indépendamment de la foi, nous avons une raiſon qui nous gouverne, & qui ſubſiſte même après le péché, une raiſon qui nous fait connoître Dieu, qui nous preſcrit des devoirs, qui nous impoſe des loix, qui nous aſſujettit à l'ordre. Or ce qui fait tout cela dans nous, ne peut pas être abſolument ni entiérement dépravé. Je ſais que cette raiſon ſeule, ſans la grace & ſans la foi, ne ſuffit pas pour nous ſauver ; & en cela je renonce au pélagianiſme. Mais du reſte, quoiqu'elle n'ait pas la vertu de nous ſauver, je prétends qu'elle eſt plus que ſuffiſante pour nous condamner ; & j'ai ſaint Paul pour garant & pour auteur même de ma propoſition. J'avoue que cette raiſon, ſur-tout depuis la chûte du premier homme, eſt ſouvent

offuſquée des nuages de nos paſſions : mais je ſoutiens qu'elle a des lumieres que toutes les paſſions ne peuvent éteindre, & qui nous éclairent parmi les plus épaiſſes ténebres du péché. Soit donc que nous conſidérions cette raiſon dans ſa pureté & dans ſon intégrité, c'eſt-à-dire, dans l'état où nous l'avons reçue de Dieu en naiſſant; ſoit que nous la conſidérions dans ſa corruption, c'eſt-à-dire, dans l'état où nous-mêmes nous l'avons réduite par nos déſordres : je dis, chrétiens, que Dieu s'en ſervira également pour nous juger. Pourquoi? parce qu'il nous jugera non-ſeulement par les connoiſſances naturelles que nous aurons eues du bien & du mal; mais même par nos propres erreurs : & c'eſt ce que j'ai préſentement à développer.

Dieu nous jugera par la droite raiſon qu'il nous a donnée. Rien de plus vrai, mes chers auditeurs; & voici l'ordre qu'il y gardera. Nous choquons ouvertement cette raiſon, & nous nous révoltons contre elle; il la ſuſcitera contre nous. Nous ne voulons pas écouter cette raiſon, quand elle nous parle; il nous la fera entendre malgré nous. Nous nous formons des prétextes pour engager cette raiſon dans le parti de notre paſſion; il diſſipera tous ces prétextes, en nous découvrant à nous-mêmes ce qu'il y avoit en nous de plus caché, & ce que nous n'y voulions pas appercevoir. Ces trois articles, qui ſont, ſuivant la doctrine de ſaint Bernard, les trois principaux de-

grés de l'orgueil de l'homme, fourniront à Dieu contre les réprouvés une matiere infinie, & les plus juſtes titres de condamnation. Suivez ceci.

Nous péchons contre toutes les vues de notre raiſon ; & c'eſt par où Dieu d'abord nous jugera. Car enfin, pourra-t-il dire à tant de libertins & à tant d'impies : puiſque votre raiſon étoit le plus fort retranchement de votre libertinage, il falloit donc exactement vous attacher à elle ; & pour ne donner aucune priſe à ma juſtice, plus vous vous êtes licentiés du côté de la foi, plus deviez-vous être réguliers, ſéveres, irrépréhenſibles du côté de la raiſon. Or voyons ſi c'eſt ainſi que vous vous êtes comportés. Voyons ſi votre vie a été une vie raiſonnable, une vie d'hommes. Et c'eſt alors, chrétiens, que Dieu nous produira cette ſuite affreuſe de péchés ; dont ſaint Paul fait aux Romains le dénombrement, & qu'il reprochoit à ces philoſophes, qui par la raiſon avoient connu Dieu, mais ne l'avoient pas glorifié comme Dieu : des impudicités abominables, & dont la nature même a horreur ; des artifices diaboliques à inventer ſans ceſſe de nouveaux moyens de contenter les plus ſales deſirs & une ſcandaleuſe effronterie à en faire gloire ; des injuſtices criantes à l'égard du prochain, des violences, des uſurpations, des oppreſſions ſoutenues du crédit & de la force, des perfidies noires & des trahiſons, communément appellées intrigues du monde ; des ja-

louſies enragées, qu'il me ſoit permis d'uſer de ce terme, fomentées du levain d'une déteſtable ambition; des animoſités & des haines portées juſques à la fureur; des médiſances juſques à la calomnie la plus atroce, des avarices juſques à la cruauté la plus impitoyable, des dépenſes juſques à la prodigalité la plus inſenſée, des excès de table juſques à la ruine totale du corps, des emportements de colere juſques au trouble de l'eſprit. Mais que dis-je, & où m'emporte mon zele? Tout cela ſe trouve-t-il donc dans la conduite d'un homme abandonné à ſa raiſon, & déſerteur de ſa foi? Oui, mes freres, tout cela s'y trouve communément, & l'expérience le vérifie.

Je ſais, qu'en ſpéculation l'un n'eſt pas une conſéquence néceſſaire de l'autre: mais il l'eſt en pratique, & l'a toujours été. Soit que Dieu par un juſte châtiment livre alors ces amès profanes à leurs brutales paſſions, comme l'a eſtimé l'apôtre; ſoit que le naturel & le penchant, malgré les foibles vues de la raiſon, les entraîne là: quoi qu'il en ſoit, ces monſtres de péchés ſe trouveront raſſemblés dans les tréſors de la colere de Dieu. *Nonne hæc condita ſunt apud me, & ſignata in theſauris meis?* Dieu les repréſentera tous à la fois à un réprouvé; & par une eſpece d'inſulte, (ne vous ſcandaliſez pas de cette expreſſion; c'eſt Dieu lui-même qui parle ainſi, & qui enfin prétend à ce dernier jour être en droit d'inſulter à l'impie, ou du moins à ſon impiété: *Ego*

Deut. 32.

Ego quoque ridebo, & subsannado) Dieu, dis-je, par une espece d'insulte lui demandera, si sa raison lui suggéroit toutes ces abominations, si sa raison les approuvoit, si sa raison étoit là-dessus d'intelligence avec lui. *Prov.* 1.

Ah! Seigneur, s'écrioit saint Augustin pressé des remords intérieurs qu'une vérité si terrible lui faisoit sentir, je le confesse; voilà la pensée qui a consommé l'ouvrage de ma conversion; voilà le coup de mon salut, & ce qui m'a retiré du profond abyme de mon iniquité : la crainte de votre jugement, fondée sur le jugement de ma raison, c'est ce qui m'a rappellé à vous. Je tâchois, Seigneur, à me défaire de vous, & à vivre comme n'ayant plus de Dieu : mais j'avois une raison, dont je ne me pouvois défaire; & cette raison me suivoit par-tout. Quelque secte que j'eusse embrassée, & dans quelque opinion que je me fusse jetté, le péché où je vivois me paroissoit toujours péché. Soit que je fusse manichéen, soit que je fusse catholique, soit que je ne fusse rien du tout, ma raison me disoit que je n'étois pas ce que je devois être, & qu'il ne m'étoit pas permis d'être ce que j'étois. Et quand me le disoit-elle? au milieu de mes plaisirs, parmi les divertissements & les joies du siecle, dans les moments les plus doux & les plus agréables. C'est alors que cette raison venoit me troubler; & je la trouvois en tous lieux & en tout temps, comme un adversaire formidable qui s'opposoit à moi. Or delà, Seigneur, je con-

cluois ce que je devois craindre de votre juſtice : car ſi je ne puis pas, diſois-je, éviter la cenſure de ma raiſon, qui eſt une raiſon foible & imparfaite, comment pourrai-je éviter celle de mon Dieu, c'eſt-à-dire, la rigueur de ſon jugement? Voilà, chrétiens, ce qui ſe paſſoit dans ſaint Auguſtin, & ce qui ſe paſſe tous les jours dans nous, quand nous commettons le péché avec la vue actuelle de la malice qu'il renferme. Or ces combats de notre raiſon contre nous-mêmes, de notre raiſon contre nos paſſions, de notre raiſon contre notre libertinage, c'eſt déja le commencement, ou comme une ébauche du jugement de Dieu.

Ce n'eſt pas aſſez : en mille autres choſes, où notre raiſon ne nous parle pas ſi fortement, ni ſi clairement, quoiqu'elle nous parle toujours, nous fermons l'oreille ; & parce que ſi nous la conſultions, ou ſi nous nous rendions attentifs à ce qu'elle nous dit, elle traverſeroit ſouvent nos deſſeins & nos entrepriſes, & par-là nous deviendroit importune, bien-loin de nous appliquer à l'entendre, nous étouffons ſa voix, ou nous l'affoibliſſons : de ſorte qu'elle ne peut preſque plus pénétrer juſqu'à notre cœur. C'eſt le ſecond déſordre qui regne aujourd'hui ; mais déſordre qui ceſſera dans le jugement de Dieu. Car il eſt certain, comme l'a fort bien remarqué ſaint Ambroiſe, que Dieu en nous jugeant, nous forcera malgré nous à écouter notre raiſon. Et il lui ſera bien

aiſé, dit ce ſaint docteur; ou plutôt, l'état même où nous ſerons réduits, ne nous y forcera que trop. Car ce qui nous empêche maintenant d'entendre la raiſon qui nous parle, c'eſt au-dedans de nous le tumulte de nos paſſions; ce ſont au-dehors les objets que nous font voir nos ſens, je veux dire, le menſonge & l'impoſture, l'adulation & la flatterie qui nous ſéduiſent; la confuſion, le bruit, le grand air du monde qui nous diſſipent. Or quand Dieu viendra nous juger, tout cela ne ſera plus. Il n'y aura plus de monde pour nous, parce que la figure de ce monde ſera paſſée, comme dit l'apôtre : *Præterit enim figura hujus mundi.* Il n'y aura plus de paſſion dans nous, parce que la mort les aura éteintes. Il n'y aura plus de flatteurs auprès de nous; parce qu'il n'y aura plus perſonne qui ait intérêt à nous plaire. Abandonnés de toutes les créatures, nous reſterons ſeuls avec nous-mêmes : & c'eſt alors que notre raiſon parlera, & qu'elle parlera hautement. C'eſt alors qu'au-lieu de ces menſonges agréables & avantageux, qui nous auront flattés, & dont nous n'aurons pas voulu nous déſabuſer, elle nous dira des vérités fâcheuſes & humiliantes, que nous n'aurons jamais ſues, parce que nous aurons affecté de ne les pas apprendre. C'eſt alors qu'elle nous fera remarquer des défauts réels, des défauts groſſiers, là où notre eſprit ſe figuroit des perfections imaginaires. Et quelle ſera notre ſurpriſe, de nous voir peut-être condamnés par les cho- *I. Cor.*

ſes mêmes dont on nous aura tant félicités & tant applaudis?

Enfin, parce qu'en certains points, où les déguiſements & les artifices, pour ne pas dire, les hypocriſies de l'amour-propre, ſont ſi ordinaires, nous aurons cherché des raiſons pour engager notre raiſon même dans les intérêts de notre paſſion : que fera Dieu? Lui qui dans la penſée de ſaint Paul, eſt le plus ſubtil & le plus pénétrant anatomiſte de notre cœur : lui qui en ſait ſi bien faire toutes les diſſections, & qui entre juſques dans toutes les jointures, c'eſt-à-dire, dans les plis & les replis de l'ame, pour en diſcerner les mouvements les plus cachés : car c'eſt l'image ſous laquelle l'apôtre nous le repréſente, *Pertingens uſque ad diviſionem animæ, compagum quoque ac medullarum, & diſcretor cogitationum cordis :* il débrouillera tout ce mêlange de paſſion & de raiſon; il ſéparera l'une d'avec l'autre; il mettra d'une part la raiſon, & d'autre part la paſſion; il diſtinguera les intentions & les prétextes, les apparences & les effets, l'illuſion & la vérité : & de ce diſcernement il nous fera conclure à nous-mêmes, à nous déſormais malgré nous raiſonnables, qu'il n'y a eu dans nous que malice & qu'iniquité. Voyez, nous dira-t-il, en nous appliquant un rayon de ſa lumiere; & ſelon la doctrine des théologiens, il nous l'appliquera par les remords de notre propre raiſon : voyez & connoiſſez le motif qui vous a fait agir en telle & en telle affaire, en

Hebr. 4.

telle & en telle occaſion. Ici, c'eſt une maligne envie, à laquelle vous ſaviez donner toute la couleur d'un véritable zele. Là, c'eſt une vengeance, que vous déguiſiez ſous un faux dehors de juſtice. Vous étiez officieux & charitable : mais vous ne l'étiez que pour mieux parvenir à vos fins. Vos actions étoient édifiantes : mais en édifiant le prochain, vous vous cherchiez vous-même, & ne cherchiez que vous-même. Ah ! chrétiens, que d'hypocrites, à qui Dieu tout-à-coup levera le maſque ! Que de vertus chimériques & plâtrées, dont nous recevrons plus de confuſion, que de nos vices mêmes reconnus de bonne foi & confeſſés ! Que de mérites prétendus, qui auront eu dans ce monde toute leur récompenſe, & qui ne ſeront payés dans l'autre que d'une éternelle réprobation !

Mais après tout, ſi notre raiſon a été en effet dans l'erreur, & que ce ſoient les erreurs de notre raiſon qui nous aient fait pécher, comment Dieu nous condamnera-t-il par elle ? c'eſt à quoi je vais répondre, & je ne veux pas qu'il vous reſte rien à deſirer ſur une ſi importante matiere. Je dis donc, que Dieu alors même aura toujours droit de nous juger par notre raiſon : non pas, ſi vous le voulez, non pas préciſément par notre raiſon trompée ; mais par notre raiſon trompée ſur certains articles, tandis qu'elle aura été ſi éclairée ſur d'autres ; mais par notre raiſon trompée à certains temps de la vie, après avoir

été si éclairée en d'autres temps. Distinguez ces deux choses; & sentez-en bien toute la force.

Raison si éclairée sur d'autres affaires, & raison si éclairée en d'autres temps sur l'affaire même du salut. Car sur mille points, où il ne s'agit, ni de votre intérêt, ni de votre ambition, ni de votre plaisir, quelle est la pénétration de vos lumieres? quelle est la droiture de vos jugements? Vous voyez d'abord ce qui convient, & ce qui ne convient pas; ce qui est raisonnable, & ce qui ne l'est pas; ce qu'il faut prendre, & ce qu'il faut rejetter; ce qu'il faut approuver, & ce qu'il faut condamner: vous donnez là-dessus des conseils si sages, vous prenez des mesures si justes; & c'est cela même aussi que Dieu vous opposera. La belle excuse pour vous justifier auprès de lui! j'étois dans l'erreur. Mais vous y étiez, parce que vous le vouliez; & vous le vouliez, parce que votre intérêt vous le faisoit vouloir; vous le vouliez, parce que votre ambition vous le faisoit vouloir; vous le vouliez, parce que votre plaisir vous le faisoit vouloir. Par-tout où l'intérêt, je dis votre intérêt propre, n'avoit point de part, vous étiez si clairvoyant pour démêler la vérité de l'artifice & du mensonge. Vous vous piquiez tant d'habileté, & vous en aviez tant pour découvrir le fond de chaque chose, & pour en connoître l'équité ou l'injustice. Par-tout où l'ambition ne prétendoit rien, & n'a-

voit rien à prétendre, vous saviez si bien distinguer le bon droit; & une probité naturelle vous donnoit même tant d'horreur de certaines pratiques & de certaines menées secretes, où tous les principes, je ne dis pas seulement de la religion, mais de la société, mais de l'humanité, étoient renversés. Dès que la passion ne parloit plus, qu'il ne s'agissoit plus de vos plaisirs infâmes, vous étiez contre le crime si sévere dans vos décisions, & si rigide dans vos arrêts. Or cette diversité, cette contrariété de sentiments, d'où est-elle venue? ce que vous pensiez en telle & telle conjoncture, pourquoi en telle autre ne le pensiez-vous plus? ce que vous étiez à tel & tel temps, pourquoi à tel autre ne l'étiez-vous plus?

Car enfin, chrétiens, malgré le prodigieux changement qui s'est fait en nous & dans toutes les puissances de notre ame, il y a eu un temps, un heureux temps, où l'innocence du baptême nous rendoit comme des enfants raisonnables, c'est-à-dire, purs & exempts des faux préjugés du monde : point de déguisements alors, point de préventions & de maximes corrompues : *Sicut modò geniti infantes, rationabiles, sine dolo.* Ce qui étoit vertu, nous paroissoit vertu; & ce qui étoit injustice, nous paroissoit injustice. Sentiments, dit Tertullien, d'autant plus épurés & plus divins, qu'ils étoient plus simples & plus naturels. Or venez, dira Dieu, venez, ame chrétienne : *Consiste in medio, anima.* Produi- *Tertull.* *I. Petr. 2.*

de teſtimon. anim. c. 1.

ſez-vous dans la ſimplicité de votre être; *Te ſimplicem compello.* Je ne veux que vous-même dénuée de tous les dons de grace dont vous avez été revêtue. Je n'ai que faire de votre foi : votre raiſon me ſuffit. Où eſt-elle cette raiſon, que je vous avois d'abord donnée ? Que vous dictoit-elle ? quelles routes vous montroit-elle, avant que la paſſion l'eût aveuglée ? Qu'elle ſorte des ténebres où vous l'avez enſevelie; & puiſqu'elle ne vous a pas ſervi de guide lorſque vous deviez la ſuivre, qu'elle ſerve maintenant contre vous & de témoin & de juge. *Conſiſte in medio, anima; te ſimplicem compello.*

Voilà, mes chers auditeurs, ce qui m'a paru plus terrible dans le jugement de Dieu, & plus digne de vous être repréſenté. Tous ces ſignes qui le précéderont, & dont nous parle l'évangile de ce jour, ne font pas ſur moi une ſi grande impreſſion. Mais un Dieu qui me juge par ma raiſon même & par ma religion, c'eſt ce qui cauſe toutes mes frayeurs. Sur quoi je n'ai plus rien à vous dire, que ce que diſoit ſaint Bernard; écrivant à un pape, & lui faiſant des remontrances que ſon zele l'engageoit à lui faire. Car voici comment il lui parloit : s'il y avoit un juge dans le monde qui fût au-deſſus de vous, je pourrois recourir à lui contre vous. Je ſais qu'il y a un tribunal pour vous & pour moi, qui eſt celui de Jeſus-Chriſt : mais à Dieu ne plaiſe que je vous y appelle jamais, moi qui n'y voudrois paroître que pour votre défenſe. Que me

reſte-t-il donc ? ſinon que j'en appelle à vous-même, & que je vous faſſe vous-même le juge de votre propre cauſe. C'eſt ce que je vous dis aujourd'hui, chrétiens. Si je ſuivois l'ardeur de ce zele, dont je me ſens animé pour les intérêts de Dieu, comme ſon miniſtre, je vous citerois devant ce tribunal redoutable, où quelque grands que vous ſoyez, toute votre grandeur ſera anéantie ; mais que le ciel pour jamais me préſerve d'y devenir votre accuſateur, moi qui dois joindre au zele de la gloire de Dieu le zele de votre ſalut ! Ce n'eſt donc point à Dieu que j'en appelle, mais à vous-mêmes, à votre religion, à votre raiſon. Faites-vous juſtice de vous-mêmes à vous-mêmes, ou faites-la plutôt à Dieu. C'eſt par où il faut que vous commenciez. Quand vous vous ſerez jugés vous-mêmes, je pourrai vous dire que tout n'eſt pas encore décidé : & quelque avantageux que vous puiſſe être le jugement que vous aurez fait de vous-mêmes, il faut toujours craindre celui de Dieu ; puiſque ſaint Paul, tout grand apôtre qu'il étoit, & quoique ſa conſcience ne lui reprochât rien, ne ſe croyoit pas pour cela juſtifié. Mais aujourd'hui je ne vais pas juſques-là, aſſurez-vous de vous-mêmes, répondez-vous de vous-mêmes, & il ne m'en faut pas davantage. Or je dis, chrétiens, que vous n'aurez jamais cette aſſurance de votre part, tandis que vous vivrez dans le déſordre du péché : & je n'en veux point d'autre témoin que vous-

mêmes & votre conſcience. Vous vous cachez à vous-mêmes pour quelque temps, & vous cherchez à vous y cacher : mais la mort viendra, & le jugement de Dieu, où il faudra ſoutenir malgré vous cette vue de vous-mêmes. Car c'eſt cette vue de vous-mêmes, qui vous tourmentera à la mort, & après la mort. La vue d'un Dieu courroucé aura quelque choſe de bien terrible : mais l'objet qui vous fera plus d'horreur, c'eſt vous-mêmes. Et voilà pourquoi Dieu fait cette menace au pécheur dans l'écriture, de le préſenter & de l'oppoſer lui-même à lui-même : *Arguam te, & ſtatuam contra faciem tuam.* *Pſal. 49.*

Dès maintenant cela n'eſt-il pas ainſi? & cette vue de vous-mêmes n'eſt-elle pas la choſe du monde que vous fuyez le plus? Vous parler de rentrer dans vous-mêmes, c'eſt un langage, qui vous importune, & s'il m'arrivoit de vous faire ici un portrait de vous-mêmes un peu trop fidele, vous vous tourneriez contre moi : marque évidente que vous ne pouvez déja ſupporter la vue de vous-mêmes. Et puiſque vous ne pouvez vous ſouffrir vous-mêmes, vous n'êtes donc pas dans l'ordre, & il y a quelque choſe de déréglé & de corrompu dans vous qui vous fait peine. Mais c'eſt pour cela, dit ſaint Auguſtin, qu'il faut aimer cette vue de nous-mêmes parce qu'elle nous choque & qu'elle nous déplaît. Car pour plaire à Dieu, ajoute ce pere, il faut nous déplaire à nous-mêmes : & pour nous dé-

plaire à nous-mêmes, il faut nous voir. Si nous nous voyions, continue ce saint docteur, nous nous haïrions, & Dieu commenceroit à nous aimer. Parce que nous ne nous voyons pas, nous nous aimons, & nous sommes insupportables à Dieu. Mais dans le jugement dernier nous nous verrons; avec cette triste circonstance, que nous nous verrons trop tard, & que nous serons tout à la fois un objet de haine, & pour nous-mêmes, & pour Dieu; pour nous-mêmes, qui nous verrons tels que nous sommes; pour Dieu, qui nous frappera d'un éternel anathême.

Voilà ce qui a fait trembler les saints, & des saints, qui n'avoient assurément pas moins de force d'esprit que nous, ni des lumieres moins pénétrantes que les nôtres. Voilà ce qui a persuadé saint Jérôme de quitter le monde, d'embrasser les rigueurs de la pénitence. Si nous n'en sommes pas touchés, malheur à nous & à notre endurcissement! Mais quelque insensibles que nous soyons, voilà ce que nous craindrons un jour, & ce que nous regretterons peut-être éternellement de n'avoir pas craint plutôt. Craignons-le donc dès maintenant, mes chers auditeurs; & pour nous rendre cette crainte utile, jugeons-nous avant que Dieu nous juge. Soumettons-nous à notre foi, afin qu'elle ne s'éleve pas contre nous. Accordons-nous avec notre raison; écoutons-la, & laissons-nous y conduire, afin que cet adversaire domestique, avec qui nous

ſommes encore dans le chemin, ne nous livre pas aux miniſtres de cette juſtice rigoureuſe, dont il n'y aura plus de grace à eſpérer. Prévenons cette vue forcée que nous aurons de nous-mêmes, par une vue libre & volontaire. Ah, Seigneur! permettez-moi de vous faire ici une priere, qui peut paroître téméraire & préſomptueuſe; mais qui ne procede que des connoiſſances que vous me donnez du redoutable myſtere de votre jugement. Toute la grace que je vous demande à ce grand jour, c'eſt que vous me défendiez de moi-même. Car pour vous, mon Dieu, j'oſe dire que je ne vous crains, que parce que je me crains moi-même. Dans vous, je ne vois que des ſujets de confiance, parce que je ne vois dans vous que bonté & que miſéricorde. Mais comme cette bonté eſt eſſentiellement oppoſée au péché, & que ſans changer de nature, toute bonté qu'elle eſt, elle eſt juſtice, elle eſt colere, elle eſt vengeance à l'égard du péché: voyant ce péché dans moi, il faut que je craigne juſques à votre bonté, juſques à votre miſéricorde même. Peut-être, mon Dieu, y a-t-il ici des ames ſur qui ces grandes vérités n'ont encore fait nulle impreſſion. Mais vous êtes le maître des cœurs, puiſque c'eſt vous qui les avez formés; & vous avez des graces pour les réveiller de leur aſſoupiſſement, pour les troubler, pour les convertir par ce trouble ſalutaire, & les ramener dans la voie de l'éternité bienheureuſe, où nous conduiſe, &c.

SERMON
POUR LE II. DIMANCHE
DE L'AVENT.

Sur le ſcandale.

Reſpondens Jeſus, ait illis : Euntes renunciate Joanni, quæ audiſtis & vidiſtis. Cæci vident, claudi ambulant, ſurdi audiunt, mortui reſurgunt : & beatus eſt qui non fuerit ſcandalizatus in me.

Jeſus-Chriſt leur répondit : Allez dire à Jean ce que vous avez vu & entendu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les ſourds entendent, les morts reſſuſcitent : & heureux celui qui ne ſera point ſcandaliſé de moi. En ſaint Matthieu, chap. 11.

SIRE,

APRÈS des miracles ſi éclatants, le Sauveur du monde avoit droit de ſe promet-

tre, non-seulement que les hommes ne se scandaliseroient point de son évangile, mais qu'ils feroient gloire de l'embrasser & de le suivre. Tant de malades guéris, sourds, muets, aveugles, boiteux, des morts ressuscités, mille autres prodiges qui marquoient si visiblement la force & la vertu d'un Dieu, devoient sans doute lui attirer le respect & la vénération, que dis-je ? l'adoration même & le culte de toute la terre. Cependant, ô profondeur & abyme des conseils de Dieu ! malgré ces miracles, Jesus-Christ est un sujet de scandale pour le monde ; & ce scandale est devenu si général que lui-même dans l'évangile, il déclare bienheureux quiconque saura s'en préserver. *Et beatus qui non fuerit scandalizatus in me.*

En effet, de quoi le monde, je dis le monde profane & impie, ne s'est-il pas scandalisé dans ce Dieu-homme ? Il s'est scandalisé de sa personne, il s'est scandalisé de sa doctrine, il s'est scandalisé de sa loi, il s'est scandalisé de ses souffrances, il s'est scandalisé de sa mort ; jusques-là que saint Paul, lorsqu'il parloit aux fideles du mystere de la croix, ne l'appelloit plus le mystere de la croix, mais le scandale de la
Galat. 5. croix : *Ergo evacuatum est scandalum crucis ?* Et quoi donc, mes freres, écrivoit-il aux Galates, le scandale de la croix est-il anéanti ? Ce que les fideles entendoient, & ce qui leur faisoit comprendre, que la croix, qui devoit être pour les prédesti-

nés un myſtere de rédemption, ſeroit pour les réprouvés un ſigne de contradiction; & que le grand ſcandale des hommes, ſeroit le Dieu même qui s'étoit fait homme pour les ſauver.

Tel étoit alors le langage des apôtres: mais rendons aujourd'hui gloire à Dieu, ce ſcandale enfin a ceſſé. Jeſus-Chriſt a triomphé du monde, ſa doctrine a été reçue, ſa religion a prévalu, ſa croix, comme dit ſaint Auguſtin, eſt ſur le front des ſouverains & des monarques. Mais à ce ſcandale, dont Jeſus-Chriſt étoit l'objet, il en a ſuccédé un autre, dont nous ſommes les auteurs; un autre non moins funeſte, & peut-être encore plus criminel. Je m'explique. Jeſus-Chriſt n'eſt plus pour nous un ſujet de ſcandale, mais nous ſommes des ſujets de ſcandale pour Jeſus-Chriſt. Nous ne ſommes plus ſcandaliſés de lui, mais nous le ſcandaliſons lui-même dans la perſonne de nos freres; comme il eſt écrit que ſaint Paul le perſécutoit en perſécutant l'égliſe : *Saule, Saule, quid me perſequeris?* Saul, Saul, diſoit le Sauveur du monde, pourquoi me perſécutez-vous? N'eſt-ce pas ainſi qu'il pourroit nous dire: Pourquoi me ſcandaliſez-vous en ſcandaliſant ceux qui m'appartiennent, & qui ſont les membres de mon corps myſtique? Or c'eſt de ce ſcandale cauſé au prochain, que j'ai aujourd'hui à vous entretenir, après que nous aurons demandé le ſecours du ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.* Act. 26.

J'ENTRE d'abord dans mon ſujet, & m'arrêtant à la penſée du fils de Dieu, ſur laquelle roule toute la morale de notre évangile, & qui doit ſervir à notre inſtruction; au-lieu que le Sauveur du monde déclare heureux quiconque ne ſera point ſcandaliſé de lui : *Et beatus qui non fuerit ſcandalizatus in me :* par une conſéquence toute oppoſée, je conclus que malheureux eſt celui qui ſcandaliſe Jeſus-Chriſt même, en ſcandaliſant le prochain. Voilà le point important que j'entreprends d'établir. Péché de ſcandale, que Dieu déteſte, & qu'il condamne ſi hautement en mille endroits de l'écriture. Péché, qu'il reprochoit ſi hautement à une ame infidelle par ces paroles du pſeaume : *Adverſus filium matris tuæ ponebas ſcandalum ;* vous dreſſiez un piege à votre frere, pour le faire tomber; & inſenſible à la douleur que l'égliſe, votre commune mere, reſſentiroit de ſa perte, vous ne craigniez point d'être pour lui une occaſion de ſcandale. Péché, dit Tertullien, qui forme les ames au crime, comme le bon exemple les forme à la vertu : *Scandalum exemplum rei malæ, ædificans ad delictum.* Je veux aujourd'hui, chrétiens, vous donner l'idée & la juſte notion de ce péché; je veux vous en inſpirer l'horreur; je veux, avec le ſecours de la parole de Dieu, vous apprendre à le craindre & à l'éviter.

Pſal. 49.

Tertull.

Or pour cela j'avance deux propoſitions:

écoutez-les, parce qu'elles vont faire le partage de ce discours. Malheureux celui qui cause le scandale; c'est la premiere : mais doublement malheureux celui qui le cause, quand il est spécialement obligé à donner l'exemple; c'est la seconde. Malheureux celui qui cause le scandale : voilà le genre du péché que je combats, & qui regardé absolument, ne se trouve que trop répandu dans toutes les conditions. Mais doublement malheureux celui qui cause le scandale, quand il est spécialement obligé à donner l'exemple : voilà l'espece particuliere de ce péché, qui pour être bornée à certains états, n'est encore néanmoins, comme vous le verrez, que d'une trop grande étendue. Malheureux l'homme, quel qu'il soit, qui devient à ses freres un sujet de scandale & de chûte : la seule qualité de chrétien doit faire sa condamnation. Mais plus malheureux l'homme qui scandalise ses freres, lorsqu'outre la qualité commune de chrétien, il a encore un titre propre & personnel, qui l'engage à les édifier. Dans la premiere partie je vous donnerai sur cette importante matiere des regles & des maximes générales qui conviendront à tous. Dans la seconde, je tirerai de la différence de vos conditions, des motifs particuliers, mais motifs pressants, pour vous inspirer à chacun, sur ce même sujet, & selon votre état, tout le zele & toute la vigilance nécessaire. L'un & l'autre comprend tout mon dessein. Commençons.

I. PARTIE. Il eſt néceſſaire qu'il arrive des ſcandales : c'eſt Jeſus-Chriſt qui l'a dit, & c'eſt un de ces profonds myſteres où les jugements de Dieu nous doivent paroître plus impénétrables. Car ſur quoi peut être fondée cette néceſſité ? N'en cherchons point d'autres raiſons que l'iniquité du monde, dont Dieu ſait bien tirer ſa gloire quand il lui plaît, mais dont il ne lui plaît pas toujours d'arrêter le cours par les voies extraordinaires de ſon abſolue puiſſance. Le monde, remarque fort bien ſaint Chryſoſtôme expliquant ce paſſage, le monde étant auſſi perverti qu'il eſt, & Dieu par des raiſons ſupérieures de ſa providence, le laiſſant dans la corruption où nous le voyons, & ne voulant point faire de miracle pour l'en tirer, il eſt d'une conſéquence néceſſaire qu'il y ait des ſcandales : *Neceſſe eſt ut veniant ſcandala.* Mais quelque néceſſaire, & quelque infaillible que ſoit cette conſéquence, malheur à l'homme par qui le ſcandale arrive. C'eſt ce qu'ajoute le fils de Dieu, & c'eſt le terrible anathême qu'il a prononcé contre les pécheurs ſcandaleux : *Verumtamen væ homini illi per quem ſcandalum venit.* Anathême, dit ſaint Chryſoſtôme, que les prédicateurs de l'évangile ne ſauroient, ni trop ſouvent répéter à leurs auditeurs, ni trop vivement leur faire appréhender. Appliquez-vous donc, chrétiens; & ſouvenez-vous que voici peut-être le point de notre religion, ſur quoi il nous importe le

Matth 18.

Ibidem.

plus d'être ſolidement inſtruits. *Væ homini illi :* malheur à celui qui cauſe le ſcandale. Pourquoi ? parce qu'il eſt homicide devant Dieu, de toutes les ames qu'il ſcandaliſe ; & parce qu'il doit répondre à Dieu de tous les crimes de ceux qu'il ſcandaliſe. Deux raiſons qu'en apporte ſaint Chryſoſtôme, & qui ſont capables de toucher les cœurs les plus endurcis, s'il leur reſte encore une étincelle de foi. Donnez aujourd'hui, Seigneur, à mes paroles une force toute nouvelle : & vous, chrétiens, rendez-vous plus attentifs que jamais, & ne perdez rien de tout ce qu'il plaira à Dieu de m'inſpirer pour votre inſtruction.

Quiconque eſt auteur du ſcandale, ſelon tous les principes de la religion, devient homicide des ames qu'il ſcandaliſe. Péché monſtrueux, péché diabolique, péché contre le Saint-Eſprit, péché eſſentiellement oppoſé à la rédemption de Jeſus-Chriſt, péché dont nous aurons ſinguliérement à rendre compte devant le tribunal de Dieu ; mais ce qui mérite encore plus vos réflexions, péché d'autant plus dangereux, qu'il eſt plus ordinaire dans le monde : que tous les jours on le commet, ſans avoir même intention de le commettre ; que ſouvent il eſt attaché à des choſes qui paroiſſent en elles-mêmes très-légeres, & dont on ne ſe fait nul ſcrupule ; mais qui, ſelon Dieu, ſont d'une malice énorme, parce qu'elles ſervent de matiere au ſcandale. Comprenez bien tout ceci, & voyons s'il

y a rien en quoi je passe les bornes de la plus étroite vérité.

Péché monstrueux : car quelle horreur de causer la mort à une ame, qui juste & innocente, étoit agréable & précieuse à Dieu ? de lui ôter une vie surnaturelle & divine, & de lui faire perdre son droit au royaume de Dieu ? Or voilà, mes chers auditeurs, le péché que vous commettez, quand vous scandalisez votre prochain. Fût-ce le dernier des hommes, pour qui vous êtes un sujet de chûte, ou en le détournant du bien, ou en le portant au mal, ou en lui communiquant vos sentiments dépravés, ou en l'entraînant par vos exemples contagieux : fût-ce encore une fois le dernier des hommes & le plus mépriſable d'ailleurs, vous êtes toujours coupables ; & c'est ce que le Fils de Dieu a voulu nous marquer clairement & distinctement dans l'évangile par ces paroles, dont le sens est si étendu :
Matth. 18. *Qui autem scandalizaverit unum de pusillis istis, qui in me credunt :* que si quelqu'un scandalise un de ces petits, qui croient en moi. Prenez garde, reprend saint Chrysostôme, que Jesus-Christ ne dit pas : si quelqu'un scandalise un grand de la terre. C'est encore un autre désordre plus criminel, & plus à déplorer dans le monde chrétien. Désordre toutefois si commun ! car combien de tout temps n'a-t-on pas vu, & combien tous les jours ne voit-on pas de ces esprits pernicieux, qui par un secret jugement de Dieu, semblent n'approcher les

grands, & n'avoir part à leur faveur, que pour les corrompre par les déteſtables maximes qu'ils leurs inſpirent, & par les damnables conſeils qu'ils ſont en poſſeſſion de leur donner ! Quoi qu'il en ſoit, la morable de Jeſus-Chriſt dans les paroles que j'ai rapportées, ne ſe borne pas à la condition des grands. Il dit : ſi quelqu'un ſcandaliſe un de ces petits ; & par-là, chrétiens, il confond l'erreur où vous pourriez être, que la baſſeſſe de la perſonne dût jamais vous tenir lieu d'excuſe & autoriſer votre péché. Il eſt vrai, c'eſt une indigne créature, une créature de néant, que vous pervertiſſez ; c'eſt une ame vile ſelon le monde, que vous faites ſervir à votre incontinence : mais cette ame, ſelon le monde, ſi vile & ſi abjecte, ne laiſſe pas dans l'idée de Dieu, d'être d'un prix infini, & voilà pourquoi le Dieu même qui l'a créée, qui l'a rachetée, & qui ſait la priſer ce qu'elle vaut, vous déclare qu'autant de fois que vous la ſcandaliſez, il vaudroit mieux, non-ſeulement pour elle, mais pour vous, qu'on vous précipitât au fond de la mer. *Expedit ei, ut demergatur in profundum maris.* *Matth.* 18.

Péché diabolique, & la raiſon qu'en donne ſaint Chryſoſtôme, eſt bien évidente. Car, ſelon l'évangile, le caractere particulier du démon, eſt d'avoir été homicide dès le commencement du monde ; *Ille homicida erat ab initio :* & il n'a été homicide, pourſuit ce ſaint docteur, que parce que dès le commencement du monde il a *Joan.* 8.

fait périr des ames en les séduisant, en les attirant dans le piege, en les faisant succomber à la tentation, en mettant des obstacles à leur conversion. Or que fait autre chose un libertin, un homme vicieux, un homme dominé par l'esprit impur, qui dans l'emportement de ses débauches, cherche par-tout, si j'ose m'exprimer ainsi, une proie à sa sensualité : que fait-il autre chose, & à quoi sa vie scandaleuse est-elle occupée ? A tromper les ames & à les damner ; je veux dire, à se prévaloir de leur foiblesse, à abuser de leur simplicité, à profiter de leur imprudence, à tirer avantage de leur vanité, à ébranler leur religion ; à triompher de leur pudeur, à dissiper leurs justes craintes, à arrêter leurs bons desirs ; à les confirmer dans le péché, après les y avoir fait honteusement tomber en les subornant ; à les éloigner des voies de Dieu ; lorsque touchées de la grace, elles commencent à se reconnoître, & qu'elles voudroient sincérement se relever. Ne sont-ce pas là, mondain, voluptueux & impudique, les œuvres de ténebres, à quoi se passe toute votre vie ? C'est donc l'office du démon que vous exercez ; & vous l'exercez d'autant plus dangereusement, qu'étant vous-même sur la terre un démon visible & revêtu de chair, ces ames que vous scandalisez, accoutumées à se conduire par les sens & charnelles comme vous, sont plus exposées à vos traits, & en reçoivent de plus mortelles impressions.

Le démon dès le commencement du monde a été homicide par lui-même, mais il l'eſt maintenant par vous; c'eſt vous qui lui ſervez de ſuppôt; vous qui lui prêtez des armes; vous qui pourſuivez ſon entrepriſe; vous qui devenez à ſa place le tentateur, ou pour uſer toujours de la même expreſſion, le meurtrier des ames, en ſacrifiant ces malheureuſes victimes à vos paſſions & à vos plaiſirs : *Ille homicida erat ab initio.*

Péché contre le Saint-Eſprit, parce qu'il attaque directement la charité, & que le Saint-Eſprit eſt perſonnellement la charité même : je n'en dis point encore aſſez, & j'ajoute, parce qu'il bleſſe la charité dans le point le plus eſſentiel; & qu'à l'égard de cette vertu ſi néceſſaire & dont le Saint-Eſprit eſt la ſource, il rend l'homme criminel, pour ainſi parler, au premier chef. Car pour raiſonner avec ſaint Chryſoſtôme, ſi le larcin qui dépouille le prochain d'un bien paſſager, ſi la calomnie qui lui ôte une vaine réputation, ſi un mauvais office qui lui fait perdre ſon crédit, & qui ne va pour lui qu'à la deſtruction d'une fortune périſſable; ſi ce ſont là dans toutes les regles de la religion, autant d'attentats contre la charité qui lui eſt due : qu'eſt-ce que le ſcandale, qui tend à la ruine de ſon ſalut éternel? Non, non, concluoit le diſciple bien-aimé, un mal auſſi grand que celui-là ne peut point être dans celui qui aime ſon frere : *Qui diligit fratrem ſuum, ſcandalum in eo non eſt.* En effet, il ne

I. Joan. 2.

faut avoir envers ſon frere qu'une médiocre charité, pour prendre garde à ne lui pas cauſer un dommage infini en le ſcandaliſant. Vengez-vous ſur ſes biens & ſur ſa perſonne ; mais épargnez ſa vie, dit Dieu à ſatan, lorſqu'il lui permit de tenter Job : *Verumtamen animam illius ſerva.* Joan. 2. Dieu par cet ordre défendoit ſeulement à ſatan, d'enlever au ſaint homme Job une vie naturelle & mortelle. Mais ne puis-je pas bien dire encore avec plus de ſujet à un pécheur ſcandaleux, ſi votre frere a eu le malheur d'encourir votre indignation, & de devenir l'objet de votre haine, faites-lui toute autre injuſtice qu'il vous plaira, mais ne portez pas la vengeance juſqu'à lui ravir une vie ſpirituelle & immortelle. Donnez-lui mille chagrins, ſuſcitez-lui mille affaires, troublez ſon repos, ſoyez ſon perſécuteur : mais reſpectez au moins ſon ame ; n'attentez point à ſa conſcience & à ſon ſalut : *Verumtamen animam illius ſerva.* Il s'enſuit donc que celui qui compte pour rien de ſcandaliſer ſon frere, n'a pour lui nulle charité ; & par conſéquent qu'il eſt devant Dieu, non-ſeulement homicide de ſon frere, mais de la charité même : *Qui odit fratrem ſuum, homicida eſt.* 1. Joan. 3. Or combien d'hommes de ce caractere dans le ſiecle où nous vivons ! c'eſt-à-dire, combien d'hommes emportés dans leur libertinage inſenſibles à la damnation de leurs freres ; & qui bien-loin d'être touchés de la perte d'une ame, affectent d'y contribuer poſitivement,

tivement, y travaillent de deſſein formé, en cherchent les voies & les occaſions, & ſe glorifient comme d'un ſuccès d'y avoir réuſſi! Eſt-il un meurtre plus cruel? Parlons plus ſimplement : eſt-il un crime plus outrageux au Saint-Eſprit & à ſa grace?

Je vais plus avant, & je dis : Péché eſſentiellement oppoſé à la rédemption de Jeſus-Chriſt : car au-lieu que Jeſus-Chriſt, qui s'appelle & qui eſt par excellence le fils de l'homme, eſt venu en qualité de rédempteur pour chercher & pour ſauver ce qui avoit péri : *Venit enim Filius hominis* Luc. 10. *quærere, & ſalvum facere quod perierat;* le fils de perdition & d'iniquité, qui eſt, dans la penſée de Tertullien, l'homme ſcandaleux, vient par un deſſein tout contraire, pour damner & pour perdre ce qui a été racheté. Et c'eſt en cela que le grand apôtre a fait particuliérement conſiſter la griéveté du ſcandale. C'eſt ſur quoi étoit fondée cette remontrance ſi pathétique & ſi vive qu'il faiſoit aux Corinthiens, quand il les conjuroit de renoncer à certains uſages auxquels ils étoient attachés; mais dont quelques-uns de leurs freres, moins confirmés dans la foi, ſe ſcandaliſoient. Il y a des foibles parmi vous, leur diſoit-il, & les libertés que vous vous donnez, leur ſont des occaſions de chûte : mais ſavez-vous que ces foibles, à qui votre conduite eſt un ſcandale, ſont des hommes, & des hommes fideles, pour leſquels Jeſus-Chriſt eſt mort? Savez-vous qu'en les ſcandaliſant, en

les perdant par votre exemple, vous détruisez au moins dans leurs personnes, tout le mérite & tout le fruit de la mort d'un Dieu? Il faudra donc, poursuivoit l'apôtre, que Jesus-Christ ait souffert inutilement pour eux? Il faudra que votre frere, encore foible, périsse & se damne, parce qu'il ne vous aura pas plu de ménager sa foiblesse, ni d'avoir pour lui les égards que la charité & la prudence chrétienne exigeoient de vous? Il faudra que vous arrachiez, comme par violence, à Jesus-Christ
II. Cor. 8. ce qui lui a coûté tout son sang? *Et peribit infirmus in tuâ scientiâ frater propter quem Christus mortuus est.*

C'est ainsi que leur parloit saint Paul, & cette raison seule les persuadoit. Le zele dont ils étoient animés pour Jesus-Christ les engageoit à se contraindre, & à ne s'attirer pas le juste reproche d'avoir été les ennemis de sa croix, en servant à la perte de ceux pour qui ce Dieu-homme a voulu être crucifié : *Propter quem Christus mortuus est.* Touchés de ce motif, ils renonçoient, sans hésiter à des pratiques qu'ils se croyoient d'ailleurs permises. Or quel droit n'aurois-je pas, mes chers auditeurs, de vous reprocher aujourd'hui, je ne dirai pas de semblables libertés, mais des libertés bien plus dangereuses, bien plus condamnables? Car combien de fois, & en combien de rencontres n'avez-vous pas dû vous appliquer ces paroles : *Et peribit infirmus in tuâ scientiâ frater, propter quem Christus mor-*

tuus eſt ? Combien de fois par des libertés criminelles, qu'il vous étoit aiſé de retrancher, n'avez-vous pas bleſſé des conſciences & donné la mort à des ames foibles, pour qui votre Dieu a donné ſa vie ? Et ſi ce qu'a dit ſaint Jean dans ſa premiere épître canonique, eſt vrai, comme il l'eſt en effet, qu'il y a déja dans le monde pluſieurs antechriſts, *Et nunc antichriſti multi facti ſunt*; pourquoi ? parce que le monde eſt plein d'indignes chrétiens, qui par leurs ſcandaleux exemples ruinent l'ouvrage de Jeſus-Chriſt & anéantiſſent le prix de ſa rédemption adorable : à combien de ceux qui m'écoutent, cette malédiction, dans le ſens même littéral de l'apôtre, ne peut-elle pas convenir ? *Et nunc antichriſti multi facti ſunt.* Combien d'antechriſts au milieu du chriſtianiſme, d'autant plus à craindre, qu'ils ſont moins déclarés & moins connus ? *1. Joan. 2.*

Delà, péché dont Dieu nous fera rendre un compte plus rigoureux à ſon jugement. Car une des menaces de Dieu les plus terribles que je trouve dans l'écriture, c'eſt celle-ci : qu'il nous demandera compte, non-ſeulement de nous-mêmes, mais de notre prochain : *Sanguinem autem ejus de manu tuâ requiram.* Mais dois-je répondre d'un autre que de moi, diſoit Caïn en parlant à Dieu, & voulant ſe juſtifier devant lui ? m'avez-vous établi le tuteur & le gardien de mon frere ? *Num cuſtos fratris mei ſum ego ?* Langage que tiennent encore tous les jours tant de mondains : ſuis-je chargé *Ezech 3. Geneſ. 4.*

du salut d'autrui ? en suis-je responsable ? Oui, reprend le Seigneur par son prophete, vous m'en répondrez, & quand je viendrai, comme juge souverain, pour rendre à chacun ce qui lui sera dû, & pour porter mes derniers arrêts, j'aurai droit, selon toutes les loix de l'équité, de me venger sur vous de bien des crimes, dont vous aurez été le premier principe. Car c'est par vos sollicitations que votre frere s'est perdu; c'est par vos discours licentieux que la pureté de son ame a été souillée : c'est vous qui par vos erreurs, & par les détestables maximes de votre libertinage raffiné, lui avez gâté l'esprit; c'est vous qui par l'attrait & le charme de votre vie dissolue, lui avez empoisonné le cœur; c'est vous qui l'avez dégoûté de ses devoirs, vous, qui par vos railleries pleines d'irréligion, lui avez fait secouer le joug, & abandonner toutes les pratiques du christianisme : s'il s'est engagé dans vos voies corrompues, c'est par la liaison qu'il a eue avec vous, s'il s'est livré à toutes ses passions, c'est par la fausse gloire qu'il s'est faite de vous imiter; s'il a contracté tous vos vices, c'est par le desir de vous plaire. Voilà, dit Dieu dans son courroux, ce qui vous sera imputé, & ce que je punirai par les plus séveres châtiments. Vous avez fait de cet homme un impie; & entraîné par votre exemple, il a vécu & il est mort dans son iniquité : mais son sang criera à mon tribunal bien plus haut que celui d'Abel : il

me demandera juſtice contre vous: & quelle ſera votre défenſe ? *Ipſe impius in iniquitate ſuâ morietur ; ſanguinem autem ejus de manu tuâ requiram.* Le texte hébraïque porte : *Animam autem ejus de manu tuâ requiram :* je prendrai, pécheur, mais à tes dépens, la cauſe de cette ame réprouvée dont tu auras été l'homicide ; & toute réprouvée qu'elle ſera, m'intéreſſant encore pour elle, je ferai retomber ſur toi le malheur de ſa réprobation. Ezech. 3.

J'en ai dit aſſez, chrétiens, pour vous faire connoître la griéveté de ce péché : mais ſans inſiſter là-deſſus davantage, voici ce qui doit ſur-tout exciter notre vigilance, & nous ſervir de regle, pour apprendre à nous en préſerver.

Péché dont ſouvent on ſe rend coupable, ſans avoir même intention de le commettre. Serai-je aſſez heureux pour vous faire bien ſentir cette vérité, & pour obtenir de vous que chacun s'applique à lui-même cette importante leçon ? Car il n'eſt pas néceſſaire pour ſcandaliſer les ames, de ſe propoſer par un deſſein formé, leur damnation, ni d'avoir une volonté déterminée d'être au prochain un ſujet de chûte. Le démon ſeul eſt capable d'une telle malice, & lui ſeul, dit ſaint Chryſoſtôme, aime le ſcandale pour le ſcandale même. Il n'eſt pas, dis-je, beſoin que je veuille expreſſément faire périr l'ame de mon frere : c'eſt aſſez que je m'apperçoive qu'en effet je la fais périr ; c'eſt aſſez que je tienne

une conduite qui tend d'elle-même à la faire périr ; c'eſt aſſez que je faſſe une action, en conſéquence de laquelle il eſt indubitable qu'elle périra. Mais je voudrois qu'elle ne périt pas. Il eſt vrai, vous le voudriez ; mais vouloir qu'elle ne périt pas, & en même temps vouloir ce qui la fait périr, ce ſont, répond ſaint Chryſoſtôme, deux volontés contradictoires ; & votre déſordre eſt, que de ces deux volontés, l'une bonne & l'autre mauvaiſe, la premiere qui vous fait ſouhaiter que votre frere ne périt pas & qui eſt bonne, n'eſt qu'une demi-volonté, qu'une volonté imparfaite, qu'une de ces velléités dont l'enfer eſt plein, & qui ne ſervent qu'à notre damnation ; au-lieu que la ſeconde, par où vous voulez ce qui le fait périr & qui eſt mauvaiſe, eſt une volonté efficace, une volonté abſolue, une volonté conſommée & réduite à ſon entier accompliſſement.

Ainſi, une femme remplie des idées du monde & vuide de l'eſprit de Dieu, ſe trouve engagée dans des viſites, dans des converſations dangereuſes, & qu'elle ne veut pas interrompre, ſe portant à elle-même témoignage, qu'elle ne s'y propoſe aucune intention criminelle : toutefois elle voit bien que par ce commerce elle entretient la paſſion d'un homme ſenſuel, qu'elle excite dans ſon cœur des deſirs déréglés, qu'elle le détourne des voies de ſon ſalut, qu'elle donne lieu à ſes folles

cajolleries ; elle voit bien qu'en ſouffrant ſes aſſiduités, ſans qu'elle le veuille perdre, elle le perd néanmoins : en eſt-elle moins homicide de ſon ame ? Non, chrétiens ; le ſcandale qu'elle donne, eſt un péché pour elle, & un péché grief. Son intention dans ce commerce, n'eſt que de ſatisfaire ſa vanité : mais indépendamment de ſon intention, ſa vanité ne laiſſe pas d'allumer dans ce jeune homme, & d'y nourrir une impudicité ſecrete. Elle ne répond à l'attachement qu'on a pour elle, que par des complaiſances, qu'elle appelle du pures honnêtetés, & elle eſt bien réſolue d'en demeurer là : mais ſa réſolution n'empêche pas que l'effet de ſes complaiſances n'aille plus loin ; & que malgré elle, elle ne faſſe périr celui qu'elle voudroit ſeulement ſe conſerver, & à qui elle n'a pas le courage de renoncer.

C'eſt delà même que j'ai dit, & plût au ciel que vous ſuſſiez profiter des malheureuſes épreuves que vous en faites tous les jours, & de l'expérience que vous en avez, ou que vous en devez avoir ! c'eſt delà que j'ai dit, & je le dis encore, que cet homicide des ames eſt ſouvent attaché à des choſes très-légeres dans l'opinion du monde ; mais qui peſées dans la balance du ſanctuaire, ſont des abominations devant Dieu : à des immodeſties dans les habits, à un certain luxe dans les parures, à des nudités indécentes, à des modes que le dieu du ſiecle, c'eſt-à-dire,

que le démon de la chair a inventées, à des légéretés & des privautés, où l'on ne fait point difficulté de se relâcher d'une certaine bienséance; à des entretiens particuliers, dont le secret, la familiarité, la douceur affoiblit les forts & infatue les sages; à des airs d'enjouement peu réguliers & trop libres; à des affectations de plaire, & de passer pour agréable. Tout cela, dites-vous, est innocent. Hé quoi! répond saint Jérôme, vous appellez innocent, ce qui fait à l'ame de votre prochain les plus profondes & les plus mortelles blessures? Et quand, selon vos vues, que Dieu saura bien confondre, tout cela en soi-même seroit innocent; du moment que les suites en sont si funestes, devez-vous vous le permettre, ou plutôt, ne le devez-vous pas avoir en horreur?

Est-ce ainsi qu'a raisonné saint Paul, & sont-ce là les principes de morale qu'il nous a donnés? Non, non, disoit cet homme apostolique, je ne me croirai jamais permis ce que j'aurai prévu, & ce que je saurai devoir être nuisible au salut de mon frere. Il parloit des viandes immolées aux idoles, qui par elles-mêmes n'ayant rien d'impur, pouvoient, dans le sentiment des apôtres, être mangées indifféremment par ceux des fideles qui avoient la conscience droite, c'est-à-dire, qui ne se sentoient nul penchant à l'idolâtrie, & qui faisoient une profession sincere de croire en Dieu seul. Il n'importe, disoit ce vaisseau d'é-

lection, cet homme ſuſcité de Dieu pour nous inſtruire & pour former nos mœurs : ſi la viande que je mange ſcandaliſe mon frere ; quoique l'uſage de cette viande ne me ſoit défendu par nulle autre loi, je me condamnerai par la loi de la charité à n'en point manger. *Si eſca ſcandaliſat fratrem meum, eſcam non manducabo in æternum.* I. Cor. 8. Etes-vous, chrétiens, plus privilégiés que ſaint Paul ? cette loi de la charité vous oblige-t-elle moins que lui ? vous eſt-il plus libre qu'à lui de vous en diſpenſer ? & ſi l'apôtre, renonçant à ſes droits, a cru qu'il devoit s'abſtenir d'une viande, quoique permiſe, mais dont il craignoit qu'on ne ſe ſcandaliſât ; avec quel front pouvez-vous ſoutenir devant Dieu cent choſes, que vous traitez d'indifférentes, mais dont vous ſavez mieux que moi les pernicieux effets ? Avec quel front les pouvez-vous traiter d'indifférentes, ayant tant de fois reconnu combien elles ſont préjudiciables à ceux qui vous approchent ? Non, doit dire avec l'apôtre de Jeſus-Chriſt une ame vraiment chrétienne, ſi ces pratiques, ſi ces coutumes qu'autoriſe le monde & qui flattent mon amour-propre, ſont en moi des ſujets de ſcandale : quoi qu'allegue ma raiſon pour me les juſtifier, je veux me les interdire : quelque innocentes qu'elles me paroiſſent, je les abhorre, je les déteſte, j'y renonce pour jamais : *Si eſca ſcandaliſat fratrem meum, non manducabo carnem in æternum.*

Voilà comment vous devez parler & raisonner, si vous raisonnez, & si vous parlez selon les principes de votre religion. Autrement, & c'est, comme je l'ai d'abord marqué, le second malheur de celui qui donne le scandale : autrement, mon cher auditeur, vous vous chargez devant Dieu & devant les hommes, non-seulement du crime particulier que vous commettez en scandalisant votre frere; mais généralement de tous les crimes, que commet, & que commettra celui que vous scandalisez. Or qui peut creuser & mesurer la profondeur de cet abyme; & pour me servir de l'expression du Saint-Esprit, quelle multitude d'abymes ce seul abyme n'attire-t-il pas?

Ps. 41. *Abyssus abyssum invocat.* Qui pourroit en faire le dénombrement; & quel autre que vous, ô mon Dieu! qui sondez les aby-

Dan. 3. mes, les peut connoître? *Deus qui intueris abyssos.* De combien de péchés, par exemple, un mauvais conseil n'est-il pas la source? un conseil violent & injuste, donné à un homme puissant, & qui l'engage à satisfaire ou sa vengeance ou son ambition? quels maux ne cause-t-il pas? de quels désordres n'est-il pas suivi? quelle propagation, si j'ose ainsi dire, & quelle multiplicité de crimes n'entraîne-t-il pas après lui? Vous êtes trop éclairés pour n'en pas voir les conséquences, & trop sensés pour n'en pas frémir. Or il est de la foi, que quiconque est auteur d'un tel conseil, au même temps qu'il l'a donné, sans y con-

tribuer autre chose que de l'avoir donné, s'est déja rendu par avance coupable de tous ces malheurs; qu'il s'est fait malgré lui complice & garant, disons mieux, qu'il se trouve malgré lui solidairement chargé de toutes les injustices de celui qui le suit & qui l'exécute. Que vos jugements, Seigneur, sont incompréhensibles; & qu'il faut que les enfants des hommes soient livrés à un sens bien réprouvé, quand ils oublient de si grandes & de si terribles vérités!

Mais les péchés, me direz-vous, sont personnels; & Dieu, quoique redoutable dans ses jugements, semble nous rassurer par ses promesses, lorsqu'il nous dit dans l'écriture, que l'ame qui péchera, est la seule qui mourra : *Anima quæ peccaverit, ipsa morietur.* Ezech. 1. C'est-à-dire, que chacun péchera pour soi; que le fils ne répondra point de l'iniquité de son pere, ni le pere de l'iniquité de son fils, *Filius non portabit iniquitatem patris;* Ibidem. que quand il faudra comparoître devant le souverain tribunal, chacun portera son propre fardeau, & non celui d'un autre, *Unusquisque onus suum portabit.* Galat. 6. J'en conviens, & je sais que ce sont là autant d'oracles contenus dans la loi divine, & qui, suivant l'ordre de la justice, se vérifieront à l'égard de tous les autres péchés: mais exceptez-en le scandale; pourquoi? parce que le scandale n'est pas un péché purement personnel, mais comme une espece de péché originel, qui se communiquant & se répandant, infecte l'ame, non-

ſeulement de ſon propre venin & de ſa propre malice, mais de la malice encore de tous ceux à qui il s'étend & ſur qui il ſe répand. Exceptez, dis-je, de ces régles l'homme ſcandaleux, qui péchant & pour ſoi & pour autrui, doit être jugé auſſi-bien pour autrui que pour ſoi-même. Et la raiſon en eſt bien naturelle : car ſi, ſelon la loi de Dieu, celui qui peche, doit mourir; beaucoup plus, dit ſaint Chryſoſtôme, celui qui fait pécher, celui qui incite au péché, celui qui conſeille le péché, celui qui enſeigne le péché, celui qui donne l'exemple du péché, celui qui fournit les moyens & les occaſions du péché : tout cela, en quoi conſiſte le ſcandale, étant ſans contredit plus puniſſable & plus digne de mort, que le péché même. Il eſt donc vrai que chacun portera ſon propre fardeau : mais pour vous, pécheur, par qui le ſcandale arrive, avec votre propre fardeau vous porterez encore celui des autres : & quoique les autres, dont vous porterez l'iniquité, n'en ſoient pas plus déchargés, ni plus juſtifiés, c'eſt ce fardeau de l'iniquité d'autrui qui achevera de vous accabler.

Mais ces péchés, ajoutez-vous, ne m'ont pas même été connus : connus, ou non, répond ſaint Jérôme, puiſque votre péché en a été l'origine, ces péchés des autres par une fatalité inévitable ſont devenus vos propres péchés. Vous n'avez pas ſu les déſordres de ceux que vous ſcandaliſiez : mais pour ne les avoir pas ſus, vous n'en avez

pas moins été le principe. Vous ne les avez pas ſus : mais vous avez dû les ſavoir, mais vous avez dû les craindre, mais vous avez dû les prévenir ; & c'eſt ce que vous avez négligé : il n'en faudra pas davantage pour vous en faire porter toute la peine.

Voilà pourquoi le plus ſaint des rois, dans la ferveur de ſa pénitence, demandoit à Dieu qu'il lui fît particuliérement grace ſur deux ſortes de péchés, dont les conſéquences lui paroiſſoient infinies ; les péchés cachés, & les péchés d'autrui : les péchés qu'il commettoit lui-même ſans le ſavoir, & les péchés qu'il faiſoit commettre aux autres ſans jamais ſe les imputer. *Delicta quis intelligit ? ab occultis meis munda me, & ab alienis parce ſervo tuo.* Ah ! Seigneur, s'écrioit-il, quel eſt l'homme qui connoiſſe toutes ſes fautes ? quel eſt l'homme qui s'applique à les connoître ? quel eſt l'homme qui pour les pleurer & pour les expier, ait le don de les diſcerner ? *Delicta quis intelligit ?* Purifiez-moi donc, mon Dieu, ajoutoit-il, purifiez-moi des péchés que mon orgueil me cache, de ceux que la diſſipation du monde m'empêche d'obſerver, de ceux dont le nuage de mes paſſions ou le voile de mon ignorance, me dérobent la vue : *Ab occultis meis munda me.* Mais en même temps pardonnez-moi les péchés du prochain, dont je me ſuis rendu reſponſable ; les péchés du prochain, à quoi j'ai malheureuſement coopéré, les péchés du prochain, dont ma ſcandaleuſe conduite *Pſal.* 18.

a été la source empoisonnée ; les péchés du prochain, que vous me reprocherez un jour, & qui joints aux miens propres, mettront le comble à ce pesant fardeau que je grossis tous les jours, & sous lequel peut-être je dois bientôt succomber : pardonnez-les-moi, Seigneur, & accordez-moi que je prévienne par une exacte & une sévere pénitence le jugement rigoureux que vous en ferez : *Et ab alienis parce servo tuo.*

Sainte priere que l'esprit de Dieu suggéroit à David, & dont je suis persuadé que l'usage ne seroit pas moins nécessaire à la plupart de ceux qui m'écoutent. Priere, qu'une femme mondaine devroit faire tous les jours de sa vie dans l'esprit d'une humble componction. Et quand je dis une femme mondaine, je ne dis pas une femme sans religion, ni même une femme sans regle, qui vit dans le libertinage & dans le désordre ; mais je dis une femme du monde, qui contente d'une spécieuse régularité dont le monde se laisse éblouir, est toutefois bien éloignée de vouloir se gêner en rien, ni s'assujettir à marcher dans la voie étroite de la loi de Dieu. Je dis une femme du monde, qui se piquant d'être irrépréhensible dans l'essentiel, ne laisse pas par mille agréments qu'elle se donne, & qu'elle veut se donner, d'être un scandale pour les ames. Je dis une femme du monde, qui sans être passionnée, ni attachée, n'est pas souvent moins criminelle, que celles qui le sont ; & qui avec la fausse gloire

dont elle eſt ſi jalouſe, & dont elle fait tant ſe prévaloir, d'être à couvert de la cenſure, & au-deſſus des foibleſſes de ſon ſexe, n'en eſt pas moins, par les péchés qu'elle entretient, ennemie de Dieu. Priere qui ſeroit déja le commencement de ſa converſion, ſi, à l'exemple de David, elle diſoit chaque jour à Dieu : *Ab alienis parce :* pardonnez-moi, Seigneur, tant de péchés, dont je me croyois en vain juſtifiée devant vous, & que l'aveuglement de mon amour-propre m'a fait juſqu'à préſent enviſager comme des péchés étrangers ; mais dont je commence aujourd'hui à ſentir le poids. Pardonnez-moi toutes ces penſées, pardonnez-moi tous ces deſirs, pardonnez-moi tous ces ſentiments que j'ai fait naître par mes ajuſtements étudiés, par mes diſcours inſinuants, par mes manieres engageantes, quoiqu'accompagnées d'ailleurs d'une modeſtie que m'inſpiroit plutôt une fierté profane, qu'une retenue chrétienne : *Ab alienis parce.* Mais, Seigneur, ſi vous me les pardonnez, puis-je me les pardonner à moi-même ? & quelles bornes dois-je mettre à ma pénitence, lorſque je n'ai pas ſeulement à ſatisfaire pour moi même, mais pour tant de pécheurs, qui ne l'ont été, & qui ne le ſont encore que par moi ? *Delicta quis intelligit ? ab occultis meis munda me & ab alienis parce ſervo tuo.*

Ce langage, il eſt vrai, femmes mondaines, ne vous eſt guere ordinaire : mais Dieu eſt le maître des cœurs ; & quand

il lui plaît, fait fructifier ſa parole. Je ſais que la converſion d'une ame ſcandaleuſe, eſt un grand miracle dans l'ordre du ſalut; mais le bras du Seigneur n'eſt pas raccourci. Eſpérons tout de la grace de Jeſus-Chriſt, elle eſt plus forte que le monde; & quelque abondante que ſoit l'iniquité du monde, elle n'empêchera pas l'accompliſſement des deſſeins de Dieu. Il y aura dans mon auditoire des ames qui ne m'en croiront pas, & qui perſiſteront dans leurs ſcandales. Il y aura des chrétiens lâches, qui convaincus de leurs ſcandales, n'auront pas la force d'y renoncer. Mais Dieu parmi ces ames lâches & ces ames dures, a ſes prédeſtinés & ſes élus; & peut-être au moment que je dis ceci, en voit-il quelqu'une, qui efficacement perſuadée de la vérité que je viens de lui annoncer, eſt enfin réſolue à retrancher de ſa perſonne, de ſa conduite, de ſes manieres, de ſes divertiſſements, de ſes entretiens, de ſes actions, tout ce qui peut être en quelque ſorte contraire à la pureté de ſa religion, & à l'édification du prochain. Quand je n'en gagnerois qu'une à Dieu, ne ſerois-je pas aſſez heureux? Quoi qu'il en ſoit, mes chers auditeurs, voilà ce que l'évangile nous apprend, & ce qu'il ne nous eſt pas permis d'ignorer, puiſque c'eſt un des articles les plus formels de la foi que nous profeſſons. Tout ſcandaleux eſt homicide des ames qu'il ſcandaliſe; & tout ſcandaleux doit répondre

à Dieu des crimes de ceux qu'il ſcandaliſe. Mais ſi le ſcandale abſolument eſt en ſoi un grand mal, que ſera-ce du ſcandale cauſé par celui dont on doit attendre l'exemple? Malheureux celui qui eſt auteur du ſcandale: mais doublement malheureux, celui qui le donne, lorſqu'il eſt ſpécialement obligé à donner l'exemple; encore un moment de votre attention, c'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE.

IL n'y a point d'homme dans le monde qui par la loi commune de la charité ne doive au prochain le bon exemple: & quand ſaint Paul établiſſoit cette grande maxime qu'il donnoit pour regle aux Romains : *Unuſquiſque proximo ſuo placeat in bonum ad ædificationem;* que chacun de vous faſſe paroître ſon zele pour le prochain en contribuant à ſon édification; il eſt évident qu'il parloit en général & ſans nulle exception, ni de conditions, ni de rangs, ni de perſonnes. Mais il faut néanmoins avouer, qu'il y a ſur cela même des engagements & des devoirs particuliers; & que ſelon les divers rapports par où les hommes peuvent être conſidérés dans la ſociété humaine, & dans la liaiſon qu'ils ont entre eux, les uns ſont plus obligés que les autres à l'accompliſſement de cette loi. Ainſi dans l'ordre de la nature, un pere en conſéquence de ce qu'il eſt pere, doit-il donner l'exemple à ſes enfants. Ainſi

Rom. 15.

dans l'ordre de la providence un maître ; & quiconque a le pouvoir en main, doit-il par sa conduite & par ses mœurs édifier ceux qui lui doivent obéir. Ainsi dans l'ordre de la grace, les prêtres & les ministres des autels, doivent-ils, comme dit saint Pierre, par la sainteté de leur vie être les modeles & la forme du troupeau de
I. Petr. 5. Jesus-Christ. *Forma facti gregis ex animo.* Ainsi dans la doctrine de l'apôtre saint Paul, les serviteurs de Dieu par profession, en pratiquant les bonnes œuvres, doivent-ils prendre singuliérement garde à être sinceres dans leur piété, & même, s'il se peut, exempts de tout reproche, pour fermer la bouche aux impies, ou pour les attirer à Dieu; du moins, pour ne les pas scandaliser & ne les pas détourner des voies
Philip. 1. de Dieu : *Sinceri, & sine offensâ.* Ainsi les forts dans la foi, je veux dire, les catholiques, doivent-ils vivre parmi les foibles, c'est-à-dire, parmi leurs freres ou séparés encore ou nouvellement réunis, avec plus d'attention sur eux-mêmes, & plus de vigilance & de précaution. Tout cela fondé sur les principes les plus solides & les plus inconteſtables du christianisme.

Si donc au préjudice de ces devoirs, le scandale vient de la même source, d'où l'édification & le bon exemple auroit dû venir ; ou pour m'expliquer plus clairement, si celui qui dans l'ordre de Dieu a une obligation spéciale d'édifier les autres, est le premier à les scandaliser : ah!

chrétiens, c'eſt ce qui met le comble à la malédiction du fils de Dieu, & c'eſt alors qu'il faut doublement s'écrier avec lui : *Væ autem homini illi ;* malheur à cet homme ! Pourquoi ? parce que c'eſt alors, dit ſaint Chryſoſtôme, que le ſcandale eſt plus contagieux, & qu'il fait dans les ames de plus promptes & de plus profondes impreſſions ; parce que c'eſt alors qu'il eſt plus difficile de s'en préſerver, parce que c'eſt alors que l'impiété en tire un plus grand avantage, & que la licence & le relâchement s'en font un titre plus ſpécieux, non-ſeulement de poſſeſſion, mais de preſcription. Appliquez-vous à cette ſeconde vérité, & n'en attendez point d'autre preuve que l'induction ſimple, mais vive & touchante, que j'en vais faire en me réduiſant à ces eſpeces de ſcandale que je viens de vous propoſer.

Car quel eſt, mes chers auditeurs, le crime d'un pere, qui déshonorant ſa qualité de chrétien, & non moins indigne du nom de pere, qu'il porte, ſcandaliſe lui-même ſes enfants, & les corrompt par ſes exemples ? C'étoit à lui, comme pere, à les former aux exercices de la religion ; & c'eſt lui, au contraire, qui, par ſes diſcours impies, par ſes railleries au moins imprudentes ſur nos myſteres, par ſon éloignement des choſes ſaintes, par ſon oppoſition affectée à tout ce qui s'appelle œuvres de piété, en un mot par ſa vie toute païenne, leur communique ſon libertinage & ſon eſ-

prit d'irréligion. C'étoit à lui, par ſon devoir de pere, à corriger les emportements de leur jeuneſſe, & à réprimer les ſaillies de leurs paſſions; & c'eſt lui-même qui les autoriſe par des emportements encore plus honteux dans un âge auſſi avancé que le ſien, & par des paſſions encore plus folles & plus inſenſées. C'étoit à lui à régler leurs mœurs; & c'eſt lui-même qui par des débauches, dont ils ne ſont que trop inſtruits, & qu'il n'a pas même ſoin de leur cacher, ſemble avoir entrepris de les entraîner & de les plonger dans les plus infâmes déréglements. A combien de peres dans le chriſtianiſme, & peut-être à combien de ceux qui m'écoutent, ce caractere ne convient-il pas? On ne ſe contente pas d'être libertin; on fait de ſes enfants par l'éducation qu'on leur donne, une ſucceſſion & une génération de libertins; on n'a ſur eux de l'autorité, que pour contribuer plus efficacement à leur perte; on n'eſt leur pere que pour leur tranſmettre ſes vices, que pour leur inſpirer ſon ambition, que pour leur faire ſucer avec le lait le fiel de ſes inimitiés, que pour les engager dans ſes injuſtices en leur laiſſant pour héritage des biens mal acquis. Ne vaudroit-il pas mieux, dit ſaint Chryſoſtôme, les avoir étouffés dès le berceau; & ſi nous avons horreur de ces peuples infideles, qui par une ſuperſtition barbare immoloient leurs enfants à leurs idoles; en devons-nous moins avoir de ceux qui, au mépris du vrai Dieu, à qui ils ſavent que

leurs enfants ſont conſacrés par la grace du baptême, les ſacrifient au démon du ſiecle, dont ils ſont eux-mêmes poſſédés ?

Tel eſt, par la même raiſon, le déſordre d'une mere mondaine, qui chargée de l'obligation d'élever dans la perſonne de ſes filles, des ſervantes de Dieu & des épouſes de Jeſus-Chriſt, eſt aſſez aveugle, diſons mieux, & ſouffrez ces expreſſions, eſt aſſez cruelle pour en faire des victimes de ſatan, & des eſclaves de la vanité du monde : qui ſous ombre de leur apprendre la ſcience du monde, leur apprend celle de ſe damner ; qui leur en montre le chemin, & qui détruit par ſes exemples toutes les leçons de vertu qu'elle ſait ſi bien d'ailleurs leur faire par ſes paroles. Car malgré les ſcandales qu'on leur donne, on prétend encore avoir droit de leur faire des leçons : à quelque liberté que l'on ſe porte, & quelque commerce ou ſuſpect ou même déclaré que l'on entretienne, en vertu du titre de mere, on ne laiſſe pas de prêcher à une fille la régularité, & d'exiger d'elle la modeſtie & la retenue : on veut qu'elle ſoit ſouple & docile, tandis que l'on s'émancipe, & que l'on ſecoue le joug de ſes devoirs les plus eſſentiels. Mais c'eſt en cela même que conſiſte l'eſpece du ſcandale que je combats : car quelle force peut avoir ce zele, quoique maternel, quand l'exemple ne le ſoutient pas, ou plutôt, quand l'exemple l'anéantit ? & de quel effet peuvent être les

inſtructions & les remontrances d'une mere, dont la réputation eſt ou décriée ou douteuſe, à une fille qui n'a plus la ſimplicité de la colombe, & qui à force d'ouvrir les yeux, eſt peut-être devenue auſſi clair-voyante & auſſi pénétrante que le ſerpent ?

Quel eſt le crime d'un maître, d'un chef de famille, qui ſans ſe ſouvenir de ce qu'il eſt, & s'oubliant lui-même, ou qui abuſant de ſon pouvoir, & renverſant tout l'ordre de la providence divine, devient le corrupteur de ceux dont il devoit être le guide & le ſauveur ? Saint Paul ne croyoit point outrer les choſes, & en effet il ne les outroit pas, quand il diſoit, que quiconque n'a pas ſoin du ſalut des ſiens, & particuliérement de ſes domeſtiques, a renoncé la foi, & eſt pire qu'un infidele. Parole courte, mais énergique, dont je me promettrois bien plus pour la réformation & la ſanctification de vos mœurs, que de tous les diſcours, ſi vous vouliez, mon cher auditeur, vous appliquer ſérieuſement à la méditer : *Si quis ſuorum, & maximè domeſticorum, curam non habet, fidem negavit, & eſt infideli deterior.* Mais ſi ſaint Paul parloit ainſi des maîtres peu ſoigneux & peu vigilants, comment auroit-il parlé des maîtres ſcandaleux ? & s'il traitoit d'apoſtaſie, la ſimple négligence ou le ſimple oubli de ce que doit un maître, comme chrétien, à ceux de ſa maiſon ; quel nom auroit-il donné

1. Tim. 5.

à celui, qui bien-loin de veiller sur eux & de s'intéresser pour leur salut, dont il est, comme maître, responsable à Dieu, les pervertit lui-même, & est une des causes les plus prochaines de leur réprobation?

C'est néanmoins ce que nous voyons tous les jours, & ce que nous voyons avec douleur & avec gémissement. Car il faut, homme du siecle, qui m'écoutez, (supportez-moi, parce que j'ai pour vous un zele de Dieu, qui me presse, & qui m'oblige à m'expliquer) il faut que ce domestique qui vous est attaché, & qui craint peu de se damner, pourvu qu'il vous plaise, & que par-là il fasse avec vous une misérable fortune, il faut qu'il soit l'instrument & le complice de votre iniquité, quand vous l'employez à des ministeres que le respect dû à cet auditoire & à cette chaire où je parle, m'empêche de vous représenter dans toute leur indignité. Scandale abominable, & pour lequel j'aurois droit cent fois de me récrier sur vous : *Væ autem homini illi;* malheur à ce grand, malheur à ce maître! Il faut, femme chrétienne, si toutefois dans la vie que vous menez, vous vous piquez encore de l'être, il faut que cette fille qui vous sert, que cette fille sans vice & sans reproche, lorsqu'elle s'est donnée à vous, apprenne de vous à connoître ce qu'elle devroit éternellement ignorer : il faut qu'elle soit la confidente de vos intrigues, & qu'elle y participe malgré elle, quand vous exigez d'elle des servi-

ces, où ſon obéiſſance fait ſon crime. Dieu en vous la confiant, vous avoit établi la tutrice de ſon innocence; & c'eſt avec vous qu'elle la perd. Votre maiſon lui devoit être une école de ſageſſe & d'honneur, & c'eſt là que vous lui enſeignez à dépoſer toute pudeur. C'étoit une ame vertueuſe & bien née; & bientôt par le malheureux engagement de ſa conſcience avec la vôtre, toutes ces bonnes inclinations ſont étouffées, & tous ces principes de vertu détruits. Qu'aurez-vous à répondre à Dieu, quand il vous la produira dans ſon jugement, couverte de vos péchés; & quand vous la verrez dans l'enfer, compagne inſéparable de votre peine? Ne vous offenſez pas de la véhémence avec laquelle il vous paroît que j'en parle : peut-être ne fut-elle jamais plus néceſſaire. Mais ſans rien dire davantage de ces ſcandales, qui vont juſqu'à rendre ceux qui vous ſervent les complices de vos déſordres, que ne peut point & ne fait point ſur eux votre ſeul exemple, lors même que vous y penſez le moins, & que vous le voulez moins? Car de croire que votre conduite leur ſoit inconnue, & qu'elle demeure ſecrete pour eux; abus, chrétiens : cela ne peut être, & ne fut jamais. Autant de domeſtiques que vous avez, ce ſont autant de témoins de votre vie, & non-ſeulement autant de témoins, mais autant de cenſeurs qui vous éclairent, qui vous obſervent, & qui vous rendent toute la juſtice que vous méritez.

Quel

Quel eſt le crime de ces miniſtres du Seigneur, qui honorés du plus ſacré caractere, & engagés dans les plus ſaintes fonctions du ſacerdoce, les profanent par une vie ſéculiere & mondaine, pour ne pas dire impure & licentieuſe, & en font rejaillir le ſcandale juſques ſur leur état & ſur leur miniſtere? Ils devoient être, ſelon Jeſus-Chriſt, le ſel de la terre; & c'eſt par eux, dit ſaint Gregoire pape, que la terre ſe corrompt : ils devoient être la lumiere du monde; & ils ne luiſent que pour expoſer au monde avec plus d'évidence les taches qu'on remarque en eux, & dont on rougit pour eux : ils devoient être, & ils ſont en effet, cette ville ſituée ſur la montagne; & ils ſemblent n'être élevés que pour faire voir de plus haut des déréglements, qui jettent les peuples dans la ſurpriſe & dans le trouble, & qui les couvrent eux-mêmes d'ignominie & d'opprobre. C'eſt ce qui excitoit contre eux l'indignation de Dieu, & ce qui l'obligeoit à leur dire par un de ſes prophetes, ce que je n'oſerois leur appliquer, ſi je ne parlois après Dieu & de la part de Dieu, à qui ſeul il appartenoit de leur faire des reproches ſi preſſants & en des termes ſi forts. Mais puiſqu'étant ce que je ſuis, ce langage de Dieu me touche moi-même, & que je dois y prendre part; puiſque c'eſt une leçon que je me fais à moi-même, & qui me convient, je ne craindrai pas de leur faire entendre aujourd'hui la voix du Sei-

gneur, en leur adreſſant ces paroles de Ma-
Malach. lachie : *Et nunc ad vos mandatum hoc, ô ſacerdotes :* maintenant donc, leur diſoit le Dieu d'Iſraël, prêtres & miniſtres de mes autels, écoutez-moi, & jugez-vous. Je vous avois établis dans mon égliſe pour l'édifier, & pour la ſanctifier; je vous avois donné le ſoin du troupeau, afin que vous en fuſſiez les paſteurs : comme vos levres étoient les dépoſitaires de la ſcience, vos œuvres devoient être la regle des mœurs & de la vraie piété. Cependant, infideles aux obligations les plus étroites & les plus indiſpenſables que je vous avois impoſées, vous vous êtes écartés de la droite voie que vous enſeigniez, & que vous deviez enſeigner aux autres : vous vous êtes volontairement égarés; & en vous égarant, vous en avez égaré pluſieurs avec vous :
Ibid. *Vos autem receſſiſtis de viâ, & ſcandalizaſtis plurimos in lege.* Delà quelle ſuite ? Ah ! chrétiens, c'eſt ce que j'oſerois encore moins penſer & leur déclarer, ſi Dieu
Ibidem. ne l'ajoutoit pas : *Propter quod & ego dedi vos contemptibiles, & humiles omnibus populis.* C'eſt pourquoi, concluoit le Seigneur, tout paſteurs des ames & tout miniſtres que vous êtes de mes autels, je vous ai rendu vils & mépriſables aux yeux de tous les peuples. Votre vie, ou plutôt les ſcandales de votre vie vous ont dégradés dans leur eſtime, & vous êtes devenus l'objet de leur cenſure.

N'eſt-ce pas ainſi que tant de miniſtres du Dieu vivant éprouvent à la lettre la

malheureuſe deſtinée de ce ſel de la terre, à quoi Jeſus-Chriſt les a comparés? Car qu'en fait-on de ce ſel, reprenoit le Sauveur du monde, quand il eſt une fois corrompu? On le foule aux pieds. *Quod ſi ſal evanuerit, ad nihilum valet, niſi ut conculcetur ab hominibus?* En effet, par une juſte punition de Dieu, qui ne veut pas que cette métaphore de l'évangile ne ſoit qu'une vaine figure, & qui permet que la prédiction de Malachie s'accompliſſe viſiblement : qu'y a-t-il dans le monde de plus mépriſé qu'un prêtre ſcandaleux? A Dieu ne plaiſe, mes chers auditeurs, que je prétende par-là juſtifier le mépris que vous en faites, ni que je veuille autoriſer les conſéquences que vous avez coutume d'en tirer. Quand je parle des ſcandales cauſés par les miniſtres du Seigneur, je vous en parle pour votre inſtruction, & non pas pour leur confuſion; je vous en parle pour en arrêter les pernicieux effets; je vous en parle afin que ces ſcandales ne ſoient pas pour vous des tentations dangereuſes, que vous n'en ſoyez pas troublés, que le fondement même de votre foi n'en ſoit pas ébranlé, & que le libertinage ne s'en prévale pas. Car je ſais juſqu'à quel point il s'en prévaut tous les jours; je ſais quelle impreſſion la vie des eccléſiaſtiques ſcandaleux fait ſur vos eſprits; je ſais combien elle contribue à endurcir vos cœurs, & que leurs mauvais exemples, ou pour mieux dire, que vos raiſonnements, encore plus Matt. c. 5.

mauvais ſur leurs mœurs & ſur leurs exemples, ſont un des plus grands obſtacles du ſalut que vous ayiez à ſurmonter.

Mais pour finir cet article important par la morale de notre évangile : malheur à vous, ſi vous vous faites un ſujet de ſcandale, non plus abſolument de Jeſus-Chriſt, mais de Jeſus-Chriſt dans la perſonne de ſes miniſtres, tout indignes qu'ils peuvent être de leur miniſtere ; puiſqu'en ce ſens il eſt encore vrai qu'heureux eſt l'homme qui ne ſera point ſcandaliſé de lui. *Et beatus qui non fuerit ſcandalizatus in me.* Malheur, ſi vous vous laiſſez entraîner à ce ſcandale ; & ſi tout contagieux qu'il eſt, vous ne ſavez pas vous garantir de ſa malignité & de ſa contagion : pourquoi ? parce que le Sauveur du monde, qui a ſi bien ſu prévoir tout & pourvoir à tout, vous a donné pour le combattre & pour le vaincre, des préſervatifs qui vous rendront éternellement inexcuſables, ſi vous n'en uſez pas. Car premiérement, il vous a avertis que ce ſcandale arriveroit, afin que vous n'en fuſſiez pas ſurpris. Secondement, il vous a lui-même marqué la conduite que vous avez à tenir, quand ces miniſtres aſſis ſur la chaire de Moïſe, manqueroient à vous donner l'édification qu'ils vous doivent. Il vous a dit qu'alors il falloit vous attacher à la pureté de leur doctrine, & non pas à la corruption de leurs mœurs ; que vous ſeriez jugés ſur les vérités qu'ils vous auroient annoncées, & non pas ſur

la vie qu'ils auroient menée ; que vous deviez les écouter, & non pas les imiter ; obéir à leurs ordres, & non pas faire selon leurs œuvres : & qu'étant au reste ses ministres, qu'exerçant en son nom une puissance & une autorité légitime, malgré leurs désordres ou vrais ou prétendus, il ne vous étoit point permis de les mépriser, parce que vos mépris retomberoient sur le maître qui les a envoyés : *Qui vos spernit, me spernit.* Luc. 10.

Que dirai-je maintenant de ceux que j'ai appellés les forts dans la foi, parce qu'ils sont nés & qu'ils ont été élevés dans le sein de l'église catholique ? Sont-ils excusables lorsqu'au-lieu de seconder le zele de tant de saints ouvriers, & de contribuer à ramener ceux de nos freres qui se trouvent encore malheureusement engagés dans l'erreur, ou à confirmer ceux dont la foi, même après leur conversion, est encore chancelante, ils ne servent au contraire par leurs exemples, ou qu'à les éloigner davantage de nous ; ou qu'à les replonger dans leur premier aveuglement ? Car ce sont, mes chers auditeurs, avouons-le à notre honte, & profitons enfin une fois de la vue que Dieu nous en donne ; ce sont nos mauvais exemples, qui empêchent le parfait retour de tant de personnes, que le malheur de leur naissance a séparés de notre communion, ou qui s'y sont nouvellement réunis. S'ils ont tant de peine, ou à revenir ou à demeurer parmi nous, n'en cherchons point d'autres raisons que nos relâ-

chements, que nos déſordres, que nos impiétés dans l'exercice même du culte que nous profeſſons. S'ils nous voyoient auſſi ſinceres & auſſi fervents catholiques, que notre devoir & le nom que nous portons, nous oblige à l'être, ils le deviendroient eux-mêmes comme nous. Ce qui les fortifie dans leurs préjugés, c'eſt la monſtrueuſe oppoſition que nous leur donnons lieu d'obſerver entre nos actions & notre créance. Que penſent-ils & que peuvent-ils penſer, quand ils ſont témoins de la maniere dont nous aſſiſtons à l'auguſte ſacrifice du corps de Jeſus-Chriſt? Cela ſeul n'eſt-il pas capable de détruire dans leurs eſprits & dans leurs cœurs, toutes les bonnes diſpoſitions qu'ils pourroient avoir à en croire la réalité? Cela ſeul (car c'eſt ainſi qu'ils s'en expliquent) ne les fait-il pas douter ſi nous la croyons bien nous-mêmes, & s'il ne leur eſt pas plus avantageux de ne la point croire du tout, que de ſe rendre coupable de telles profanations? Quelque zele que nous faſſions paroître pour l'entiere extinction du ſchiſme, ils ne ſauroient ſe perſuader que nous ſoyons bien convaincus de la préſence de notre Dieu dans ſon adorable ſacrement, tandis qu'ils voient eux-mêmes les ſcandaleuſes irrévérences qui ſe commettent dans nos égliſes & à la face de nos autels. Ils tirent delà des preuves contre nous, dont ils ſont d'autant plus touchés, qu'elles ſont plus ſenſibles.

C'eſt donc à nous de faire ceſſer ce ſcan-

dale, comme bien d'autres que l'héréſie, ſi vous voulez, avec malignité, mais peut-être avec vérité, nous a de tous temps reprochés; & voilà le grand ſecret, pour achever dans nos freres l'œuvre de Dieu. Voilà l'aimable violence que l'évangile nous permet de leur faire, pour les forcer, ſi je l'oſe dire, à rentrer promptement dans la maiſon de Dieu. Edifions-les par nos exemples : ſans tant de diſcours nous les convertirons. Montrons-leur par notre conduite qu'il y a entre ce que nous croyons & ce que nous pratiquons, une pleine conformité : ils ne nous réſiſteront pas. Honorons notre foi par nos mœurs; honorons par notre modeſtie & notre piété le grand ſacrifice de notre religion. Le ſeul motif que nous propoſe David, doit nous y engager : *Ne quando dicant gentes : Ubi eſt Deum eorum ?* de peur que les nations ne demandent, ou qu'elles n'aient ſujet de demander : Où eſt leur Dieu ? & s'il eſt là où ils font profeſſion de le reconnoître, comment ne l'y adorent-ils pas ? ou même comment vont-ils tous les jours l'y déshonorer, l'y inſulter, l'y outrager ? *Pſal.* 113.

Enfin, que dirai-je de ceux qui déclarés pour la piété, & fideles à en pratiquer les œuvres, y laiſſent d'ailleurs gliſſer & appercevoir des défauts, dont les libertins ſe prévalent contre la piété même ? Car le monde, quoiqu'impie & libertin, veut que les ſerviteurs de Dieu ſoient irréprochables: il veut que leur vie ſoit à l'épreuve de la

censure, & qu'il n'y ait rien dans leur conduite qui démente leur profession. Sils ne répondent pas là-dessus à l'attente du monde; s'ils deviennent hommes comme les autres, & que leur piété ne soit pas exempte des foiblesses ordinaires; s'ils mêlent avec la dévotion le déréglement de leurs passions, le raffinement de leurs vengeances, le faux zele de leurs intérêts, les vues & intrigues de leur ambition, la vivacité de leur humeur, l'intempérance de leur langue : si l'on voit un dévot, délicat sur le point d'honneur, jaloux, avare, injuste, médisant, double & de mauvaise foi, n'est-ce pas un triomphe pour le libertinage, & comme un droit qui l'autorise? Je sais que le monde, en censurant la dévotion, lui fait souvent injustice : mais c'est pour cela même, reprend saint Chrysostôme, que ceux qui veulent servir Dieu en esprit & en vérité, doivent se rendre plus exacts & plus réguliers; qu'ils doivent se préserver avec plus de soin des moindres fautes; que selon l'avertissement de saint Paul ils doivent par-là fermer la bouche aux impies. En sorte, disoit cet apôtre aux premiers chrétiens, que nos ennemis n'aient rien à dire de nous : en sorte que le nom du Seigneur ne soit point blasphêmé, ni son culte avili; en sorte que notre religion, ou que Dieu dans notre religion soit glorifié. Tit. 2. *Ut is qui ex adverso est, vereatur, nihil habens malum dicere de nobis.*

Concluons, mes chers auditeurs; & pour

recueillir en deux mots tout le fruit de ces grandes vérités, mettons-nous en garde contre les ſcandales qu'on peut nous donner : mais ayons encore plus de ſoin nous-mêmes de ne ſcandaliſer jamais les autres. Diſons tous les jours à Dieu comme David : *Cuſtodi me à ſcandalis operantium iniquitatem ;* préſervez-moi, Seigneur, des hommes ſcandaleux, de ces pécheurs qui commettent ouvertement l'iniquité : mais ne ſoyons pas auſſi nous-mêmes de ce nombre. Si notre prochain eſt pour nous une occaſion de chûte, obſervons les ſaintes regles que Jeſus-Chriſt nous a preſcrites ; & n'épargnant ni l'œil, ni la main qui nous ſcandaliſe, arrachons l'un, & coupons l'autre ; c'eſt-à-dire, quelque violence qu'il nous en coûte, ſéparons-nous de ce que nous avons de plus cher, plutôt que de perdre notre ame : mais gardons-nous auſſi d'engager le prochain dans la voie de perdition, parce qu'en le perdant avec nous, nous ſommes doublement coupables, & doublement enfants de colere. Et vous ſurtout que Dieu a diſtingués, qu'il a élevés dans le monde, appliquez-vous cette morale ; & ſouvenez-vous que votre élévation même vous impoſe un devoir particulier, & une obligation d'autant plus étroite d'édifier le monde, qu'il y a plus à craindre que vos exemples n'entraînent les foibles. Car qui peut y réſiſter, & où ſont les ames ſolides qui ſe roidiſſent, & qui tiennent ferme contre ce torrent ? Souve- *Pſal.* 140.

nez-vous de cette parole de Jeſus-Chriſt :
Matth. 5. *Sic luceat lux veſtra coram hominibus, ut videant opera veſtra bona.* Faites que votre lumiere brille aux yeux des hommes, afin que les hommes édifiés de votre conduite, & accoutumés à vous ſuivre, ſe trouvent réduits à l'heureuſe néceſſité de fuir le mal, & à la néceſſité encore plus heureuſe de faire le bien. N'oubliez jamais que c'eſt à vous de purger le monde des ſcandales qui y regnent, & que Dieu pour cela vous a choiſis & placés ſur la tête des autres. Ah ! Seigneur, que ne puis-je faire aujourd'hui dans cet auditoire & dans cette cour, ce que feront les anges dans le dernier jugement ! Une des commiſſions que vous leur donnerez, ſera de ramaſſer & de jetter hors de votre royaume tous les ſcan-
Matth. 13. dales qui s'y trouveront : *Et mittet Angelos ſuos, & colligent de regno ejus omnia ſcandala.* Que ne puis-je les prévenir ! que ne puis-je par avance exécuter l'ordre qu'ils recevront alors de vous ! que ne puis-je dès maintenant, pour bannir tous les ſcandales, délivrer votre égliſe de tous les ſcandaleux : non pas comme vos anges exterminateurs, en les réprouvant de votre part ; mais comme prédicateur de votre évangile, en les convertiſſant, en les ſanctifiant ! Il ne tient qu'à vous, mes chers auditeurs, que mes vœux ne ſoient accomplis. Il y va de votre intérêt, & de votre plus grand intérêt, puiſqu'il y va de votre ſalut, & du bonheur éternel, que je vous ſouhaite, &c.

SERMON
POUR LE III. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la fauſſe conſcience.

Dixerunt ergo ei : Quis es ? ut reſponſum demus his qui miſerunt nos. Quid dicis de teipſo ? Ait : Ego vox clamantis in deſerto : Dirigite viam Domini.

Les Juifs députés de la ſynagogue dirent donc à Jean-Baptiſte : Qui êtes-vous ? afin que nous puiſſions rendre réponſe à ceux qui nous ont envoyés ? Que dites-vous de vous-même ? Je ſuis, répondit-il, la voix de celui qui crie dans le déſert : Préparez la voie du Seigneur & la rendez droite. En ſaint Jean, chap. I.

SIRE,

CE n'étoit pas une petite gloire à ſaint Jean, d'avoir été choiſi de Dieu, pour préparer dans les eſprits & dans les cœurs

des hommes les voies du meſſie, dont il annonçoit la venue : & quand ce grand ſaint auroit entrepris de ramaſſer tous les éloges qui convenoient, & à ſa perſonne & à ſon miniſtere, il n'y auroit jamais mieux réuſſi, qu'en laiſſant parler ſon humilité, qui lui rend aujourd'hui, malgré lui-même, ce témoignage ſi avantageux :

Joan. 1. *Ego vox clamantis ;* je ſuis la voix de celui qui crie. Car, pour être cette voix du précurſeur, il falloit être non-ſeulement prophete & plus que prophete, mais un ange ſur la terre ; puiſque c'eſt de lui, ſuivant l'explication même du Sauveur du monde, que Dieu par Malachie & en parlant à ſon fils, avoit dit autrefois : j'enverrai devant vous mon ange, qui vous

Matth. 11. préparera les voies. *Hic eſt enim de quo ſcriptum eſt : Ecce ego mitto angelum meum, qui præparabit viam tuam ante te.*

Quoique je ne ſois, ni ange ni prophete, Dieu veut, mes chers auditeurs, que je rende à Jeſus-Chriſt le même office que ſaint Jean ; & qu'à l'exemple de ce glorieux précurſeur je vous crie, non plus comme lui dans le déſert, mais au

Joan. 1. milieu de la cour : *Dirigite viam Domini :* chrétiens, qui m'écoutez, voici votre Dieu qui approche ; diſpoſez-vous à le recevoir ; & puiſqu'il veut être prévenu ; commencez dès maintenant à lui préparer dans vous-mêmes cette voie bienheureuſe qui doit le conduire à vous & vous conduire à lui. C'eſt pour cela que

Jean-Baptiſte fut envoyé dans la Judée, & c'eſt pour cela même que je parois ici : c'eſt, dis-je, pour vous apprendre quelle eſt cette voie du Seigneur ſi éloignée des voies du monde. Il eſt de la foi que c'eſt une voie ſainte ; & malheur à moi, ſi je vous en donnois jamais une autre idée. Mais il s'agit de ſavoir quelle eſt cette voie ſainte, où nous devons marcher : il s'agit de connoître en même temps la voie qui lui eſt oppoſée, afin de nous en détourner. Et voilà ce que j'ai entrepris de vous montrer, après que nous aurons imploré le ſecours du ciel, en adreſſant à Marie la priere ordinaire : *Ave, Maria.*

NE cherchons point hors de nous-mêmes l'éclairciſſement des paroles de notre évangile. Ces voies du Seigneur, que nous devons préparer, ce ſont nos conſciences. Ces voies droites que nous devons ſuivre, pour nous mettre en état de recevoir Jeſus-Chriſt, ce ſont nos conſciences réglées ſelon la loi de Dieu. Ces voies obliques que nous ſommes obligés de redreſſer, ce ſont nos conſciences perverties & corrompues par les fauſſes maximes du monde. Cette voie trompeuſe, dont les iſſues aboutiſſent à la mort, c'eſt la conſcience aveugle, & erronée que ſe fait le pécheur. Cette voie sûre & infaillible qui conduit à la vie, c'eſt la conſcience exacte & timorée que ſe fait l'homme chrétien. Tel eſt,

mes chers auditeurs, tout le myſtere de la prédication de ſaint Jean : *Dirigite viam Domini.*

Nos conſciences ſont nos voies, puiſque c'eſt par elles que nous marchons, que nous avançons, ou que nous nous égarons. Ce ſont les voies du Seigneur, puiſque c'eſt par elles que nous cherchons le Seigneur, & que nous le trouvons. Ces voies ſont en nous, puiſque nos conſciences ſont une partie de nous-mêmes, & ce qu'il y a de plus intime dans nous-mêmes. C'eſt à nous à les préparer, puiſque c'eſt pour cela, dit l'écriture, que Dieu nous a mis dans les mains de notre conſeil. Jugez ſi le précurſeur de Jeſus-Chriſt n'avoit donc pas raiſon de dire aux juifs : *Dirigite viam Domini :* préparez la voie du Seigneur.

Or pour vous aider à profiter d'une inſtruction ſi importante, mon deſſein eſt de vous découvrir aujourd'hui le déſordre de la fauſſe conſcience, qui eſt cette voie réprouvée & directement oppoſée à la voie du Seigneur. Je veux, s'il m'eſt poſſible, vous en préſerver, en vous montrant combien il eſt aiſé de ſe faire dans le monde une fauſſe conſcience ; combien il eſt dangereux, ou pour mieux dire, pernicieux d'agir ſelon les principes d'une fauſſe conſcience ; enfin combien devant Dieu il eſt inutile d'apporter pour excuſe de nos égarements une fauſſe conſcience. Trois propoſitions dont je vous prie de bien com-

prendre l'ordre & la suite, parce qu'elles vont faire tout le partage de ce discours. Fausse conscience aisée à former : c'est la premiere partie. Fausse conscience dangereuse à suivre : c'est la seconde. Fausse conscience, excuse frivole pour se justifier devant Dieu : c'est la troisieme. Dans le premier point je vous découvrirai la source & l'origine de la fausse conscience ; dans le second, je vous en ferai remarquer les pernicieux effets ; & dans le dernier, je vous détromperai de l'erreur où vous pourriez être, que la fausse conscience dût vous servir un jour d'excuse devant le tribunal de Dieu. Le sujet mérite toute votre attention.

SI la loi de Dieu étoit la seule regle de nos actions, & s'il se pouvoit faire que notre vie roulât uniquement sur le principe de cette premiere & essentielle loi, dont Dieu est l'auteur, on pourroit dire, chrétiens, qu'il n'y auroit plus de pécheurs dans le monde, & que dès-là nous serions tous non-seulement parfaits, mais impeccables. Nos erreurs, nos désordres, nos égarements dans la voie du salut, viennent de ce qu'outre la loi de Dieu il y a encore une autre regle, d'où dépend la droiture de nos actions, & que nous devons suivre : ou plutôt, de ce que la loi de Dieu, qui est la regle générale de toutes les actions des hommes, nous doit être

I. PARTIE.

appliquée en particulier par une autre regle encore plus prochaine & plus immédiate, qui eſt la conſcience. Car qu'eſt-ce que la conſcience ? Le docteur angélique ſaint Thomas nous l'apprend en deux mots. C'eſt l'application que chacun ſe fait à ſoi-même de la loi de Dieu. Or vous le ſavez, & il eſt impoſſible que l'expérience ne vous en ait convaincus : chacun ſe fait l'application de cette loi de Dieu, ſelon ſes vues, ſelon ſes lumieres, ſelon le caractere de ſon eſprit ; je dis plus, ſelon les mouvements ſecrets & la diſpoſition préſente de ſon cœur. D'où il arrive, que cette loi divine mal appliquée, bien-loin d'être toujours dans la pratique une regle sûre pour nous, ſoit du bien que nous devons faire, ſoit du mal que nous devons éviter, contre l'intention de Dieu même, nous ſert très-ſouvent d'une fauſſe regle, dont nous abuſons & dont nous nous autoriſons, tantôt pour commettre le mal, tantôt pour manquer aux obligations les plus inviolables de faire le bien. Entrez, s'il vous plaît, dans ma penſée, & tâchez d'approfondir avec moi ce myſtere important.

Il eſt vrai, chrétiens, la loi de Dieu abſolument conſidérée, eſt en elle-même & par rapport à Dieu qui eſt ſon principe, une loi ſimple & uniforme, une loi invariable & inaltérable, une loi comme parle le prophete royal, ſainte & irrépréhenſible : *Lex Domini immaculata.* Mais la loi de Dieu entendue par l'homme,

Pſal. 18.

expliquée par l'homme, tournée selon l'esprit de l'homme, enfin réduite à la conscience de l'homme, y prend autant de formes différentes, qu'il y a de différents esprits & de consciences différentes; s'y trouve aussi sujette au changement que le même homme qui l'observe, ou qui se pique de l'observer, est lui-même par son inconstance naturelle sujet à changer : le dirai-je, y devient aussi susceptible, non-seulement d'imperfection, mais de corruption, que nous le sommes nous-mêmes dans l'abus que nous en faisons, lors même que nous croyons nous conduire & agir par elle. C'est la loi de Dieu, j'en conviens : mais celui-ci l'interprete d'une façon, celui-là de l'autre; & par-là elle n'a plus dans nous ce caractere de simplicité & d'uniformité. C'est la loi de Dieu : mais selon les divers états où nous nous trouvons, nous la resserrons aujourd'hui; & demain nous l'élargissons : aujourd'hui nous la prenons dans toute sa rigueur; & demain nous y apportons des adoucissements; & par-là elle n'a plus à notre égard de stabilité. C'est la loi de Dieu : mais par nos vains raisonnements, nous l'accommodons à nos opinions, à nos inclinations mauvaises & dépravées, & par-là nous faisons qu'elle dégénere de sa pureté & de sa sainteté. En un mot, toute loi de Dieu qu'elle est, par l'intime liaison qu'il y a entre elle & la conscience des hommes, elle ne laisse pas, en ce sens, d'être

mêlée & confondue avec leur iniquité. Parlons encore plus clairement dans un ſujet qui ne peut être aſſez développé.

De quelque maniere que l'on vive dans le monde, chacun s'y fait une conſcience ; & j'avoue qu'il eſt néceſſaire de s'en former une. Car, comme dit fort bien le grand apôtre, tout ce qui ne ſe fait pas ſelon la conſcience, eſt péché. *Omne quod non eſt ex fide, peccatum eſt.* Or par ce terme, *fide*, ſaint Paul entendoit la conſcience, & non pas ſimplement la foi ; ou ſi vous voulez, il réduiſoit la foi pratique à la conſcience. Tel eſt le ſentiment des Peres, & la ſuite même du paſſage le montre évidemment. C'eſt-à-dire, qu'il faut une conſcience pour ne pécher pas ; & que quiconque agit ſans conſcience, ou agit contre ſa conſcience, quoi qu'il faſſe, fît-il même le bien, peche en le faiſant. Mais il ne s'enſuit pas delà, que par la raiſon des contraires, tout ce qui eſt ſelon la conſcience, ſoit exempt de péché. Car voici, mes chers auditeurs, le ſecret que je vous apprends, & que vous ne pouvez ignorer ſans ignorer votre religion : comme toute conſcience n'eſt pas droite, tout ce qui eſt ſelon la conſcience, n'eſt pas toujours droit. Je m'explique : comme il y a des conſciences de mauvaiſe foi, des conſciences corrompues, des conſciences, pour me ſervir du terme de l'écriture, cautériſées : *Cauteriatam habentium conſcientiam ;* c'eſt à-dire, des conſciences

Rom. 14.

II. Tim. 4.

noircies de crime, & dont le fond n'eſt que péché ; ce qui ſe fait ſelon ces conſciences ne peut pas être meilleur, ni avoir d'autres qualités, que ces conſciences mêmes. On peut donc agir ſelon ſa conſciences, & néanmoins pécher, & ce qui eſt bien plus étonnant, on peut pécher en cela même, & pour cela même, qu'on agit ſelon ſa conſcience, parce qu'il y a certaines conſciences, ſelon leſquelles il n'eſt jamais permis d'agir, & qui infectées du péché, ne peuvent enfanter que le péché. On peut, en ſe formant une conſcience, ſe damner & ſe perdre, parce qu'il y a des eſpeces de conſciences, qui de la maniere dont elles ſont formées, ne peuvent aboutir qu'à la perdition, & ſont des ſources infaillibles de damnation.

Or je prétends, & c'eſt ici, chrétienne compagnie, où tous les intérêts de votre ſalut vous engagent à m'écouter : je prétends qu'il eſt très-aiſé de ſe faire dans le monde de ſemblables conſciences. Je prétends que plus vos conditions ſont élévées, plus il eſt difficile que vos conſciences ne ſoient pas du caractere que je viens de marquer. Je prétends que ces ſortes de conſciences ſe forment encore plus aiſément dans certains états, qui compoſent & qui diſtinguent le monde particulier où vous vivez. Pourriez-vous être perſuadés de ces vérités, & ne rentrer pas dans vous-mêmes, pour reconnoître devant Dieu la part que vous avez à ce déſordre ?

J'ai dit qu'il étoit aisé de se faire dans le monde une fausse conscience : pourquoi ? en voici les deux grands principes. Parce qu'il n'est rien de plus aisé, ni de plus naturel, que de se faire une conscience, ou selon ses desirs, ou selon ses intérêts. Or l'un & l'autre est évidemment ce que j'appelle conscience déréglée & erronée. Appliquez-vous, & vous en allez convenir. Conscience déréglée, par la raison seule, qu'on se la forme selon ses desirs. La preuve qu'en apporte saint Augustin, ne souffre pas de replique. C'est que dans l'ordre des choses, qui est l'ordre de Dieu, ce sont les desirs qui doivent être selon la conscience, & non pas la conscience selon les desirs. Cependant, mes freres, dit ce saint docteur, voilà l'illusion & l'iniquité, à laquelle, si nous n'y prenons garde, nous sommes sujets. Au-lieu de régler nos desirs par nos consciences, nous nous faisons des consciences de nos desirs ; & parce que c'est sur nos desirs que nos consciences sont fondées, qu'arrive-t-il ? suivez la pensée de saint Augustin : tout ce que nous voulons, à mesure que nous le voulons, nous devient & nous paroît bon : *Quodcumque volumus, bonum est.* Peut-être ne nous paroissoit-il d'abord qu'agréable, qu'utile, que commode ; mais parce que nous le voulons, à force de l'envisager comme agréable, comme utile ou commode, nous nous le figurons permis, nous le prétendons innocent, nous nous persuadons qu'il est hon-

August.

nête, & par un progrès d'erreur, dont on ne voit que trop d'exemples, nous allons juſqu'à croire qu'il eſt ſaint : *Et quodcumque placet, ſanctum eſt.* D'où vient cela ? de l'aſcendant malheureux que notre cœur prend inſenſiblement ſur notre eſprit, pour nous faire juger des choſes, non pas ſelon ce qu'elles ſont, mais ſelon ce que nous voulons, ou que nous voudrions qu'elles fuſſent ; comme s'il dépendoit de nous qu'elles fuſſent à notre gré bonnes ou mauvaiſes, & que notre volonté eût en effet ce pouvoir de leur donner la forme qu'il lui plaît. Car c'eſt proprement ce que ſaint Auguſtin a voulu nous faire entendre par cette expreſſion : *Quodcumque placet, ſanctum eſt.* Ce que nous voulons, quoique faux, quoiqu'injuſte, quoique damnable, pour le vouloir trop, & à force de le vouloir, eſt pour nous vérité, eſt pour nous juſtice, eſt pour nous mérite & vertu. Que chacun s'examine ſans ſe faire grace : entre ceux qui m'écoutent, peut-être y en aura-t-il peu qui oſent ſe porter témoignage que ce reproche ne les regarde pas. *Ibidem.*

Et voilà pourquoi le Pſalmiſte, parlant des erreurs pernicieuſes & des maximes déteſtables qui ſe répandent parmi les hommes, & dont ſe forment peu-à-peu les conſciences des pécheurs & des impies, ne manquoit jamais d'ajouter, que le pécheur & l'impie concevoit ces erreurs dans ſon cœur, qu'il les établiſſoit dans ſon cœur, que ſon cœur étoit la ſource d'où elles procédoient,

& que c'étoit dans ſon cœur qu'il avoit coutume de ſe dire à ſoi-même tout ce qui étoit propre à les confirmer dans ſon péché & dans ſon impiété : *Dixit in corde ſuo.* *Pſal. 52.*

S'il avoit écouté ſa raiſon, ſa raiſon lui auroit dit tout le contraire. S'il avoit conſulté ſa foi, ſa foi, de concert en ceci avec ſa raiſon, lui auroit répondu : Tu te trompes. Il y a une loi qui te défend, ſous peine de mort, l'action que tu vas faire ſans ſcrupule. Il y a un tribunal ſuprême, où tu ſeras jugé ſelon cette loi. Il y a un Dieu; & entre les attributs de Dieu, le plus inſéparable de ſon être, eſt ſa providence; & une partie de cette providence, eſt la juſtice rigoureuſe avec laquelle il punira ton crime. C'eſt ce que la religion, ſoutenue de la raiſon même, lui auroit fait entendre, tout impie qu'il eſt. Mais parce qu'il n'en a voulu croire que ſon cœur, ſon cœur déterminé à le ſéduire, lui a tenu un langage tout oppoſé. Son cœur lui a dit, qu'en tel & tel cas ſa raiſon ne lui impoſoit point une ſi étroite, ni une ſi dure obligation. Son cœur lui a dit, que ſa religion ne faiſoit pas dépendre de ſi peu de choſe, un mal auſſi grand que la réprobation. Son cœur lui a dit, que ſa foi ſeroit une foi outrée, ſi elle pouſſoit juſques-là les vengeances de Dieu; & de tout cela il s'eſt fait une conſcience.

Or qu'y a-t-il encore une fois de plus aiſé que de ſe la faire ainſi ſelon ſon cœur? Donnez-moi un homme dont le cœur ſoit dominé par une paſſion; tandis qu'elle domi-

ne, quel penchant n'a-t-il pas à opiner, à décider, à conclure ſuivant le mouvement de cette paſſion, dont il eſt l'eſclave? quelle détermination ne ſe ſent-il pas à trouver juſte & raiſonnable tout ce qui la favoriſe, & à rejetter tout ce qui l'en devroit guérir? Prenons de toutes les paſſions la plus connue & la plus ordinaire. On a dans le monde un attachement criminel, & on veut l'accorder avec la conſcience; que ne fait-on pas pour cela? S'il s'agit de régler des commerces, de retrancher des libertés, de quitter & de fuir les occaſions qui entretiennent le déſordre de cette honteuſe paſſion; du moment que le cœur en eſt poſſédé, combien de raiſons fauſſes, mais ſpécieuſes ne ſuggere-t-elle pas à l'eſprit pour étendre là-deſſus les bornes de la conſcience, pour ſecouer le joug du précepte, pour en adoucir la rigueur; pour conteſter le droit, quoique évident; pour ne pas convenir des faits, quoique viſibles? Par exemple. pour ne pas convenir du ſcandale, quoiqu'il ſoit réel, & peut-être même public; pour ſoutenir que l'occaſion n'eſt ni prochaine, ni volontaire, quoiqu'elle ſoit l'un & l'autre; pour faire valoir de vains prétextes, des impoſſibilités apparentes de ſortir de l'engagement où l'on eſt, pour juſtifier, ou pour colorer les délais opiniâtres qu'on y apporte. De la maniere qu'eſt fait l'homme, quand ſa paſſion eſt d'un côté, & ſon devoir de l'autre, ou plutôt quand ſon cœur a pris parti, quel miracle ne ſeroit-ce pas, s'il con-

ſervoit dans cet état une conſcience pure & ſaine, je dis pure & ſaine d'erreurs ?

Mais s'il eſt aiſé de ſe faire une fauſſe conſcience, en ſe la formant ſelon ſes deſirs : beaucoup plus l'eſt-il encore en ſe la formant ſelon ſes intérêts ; & c'eſt ici où je vous prie de renouveller votre attention. Car, comme raiſonne fort bien ſaint Chryſoſtôme, c'eſt particuliérement l'intérêt qui excite les deſirs, & qui leur donne cette vivacité ſi propre à aveugler l'homme dans les voies du ſalut. En effet, mes chers auditeurs, pourquoi ſe fait-on dans le monde des conſciences erronées, ſinon parce qu'on a dans le monde des intérêts à ſauver, & auxquels, quoi qu'il en puiſſe être, on n'eſt pas réſolu de renoncer ? Et pourquoi tous les jours en mille choſes, que la loi de Dieu défend, étouffe-t-on les remords de la conſcience les plus vifs, ſinon parce qu'il n'y en a point de ſi vifs, que la cupidité encore plus vive, & l'intérêt plus fort que la conſcience, n'ait le pouvoir d'étouffer, On nous l'a dit cent fois, & malgré nous-mêmes peut-être l'avons-nous reconnu : dès qu'il ne s'agit point de l'intérêt, il ne nous coûte rien d'avoir une conſcience droite, ni d'être réguliers & même ſéveres, en ce qui regarde les obligations de la conſcience. Notre intérêt ceſſant ou mis à part, ces obligations de conſcience n'ont rien d'onéreux que nous n'approuvions, & même que nous ne goûtions. Nous en jugeons ſainement,

nement, nous en parlons éloquemment, nous en faiſons aux autres des leçons, nous en pouſſons l'exactitude juſqu'à la plus rigide perfection, & nous témoignons ſur ce point de l'horreur pour tout ce qui n'eſt pas conforme à la pureté de nos principes. Mais eſt-il queſtion de notre intérêt? ſe préſente-t-il une occaſion, où par malheur l'intérêt & cette pureté de principes ne ſe trouvent pas d'accord enſemble? vous ſavez, chrétiens, combien nous ſommes ingénieux à nous tromper. Dès-là nos lumieres s'affoibliſſent; dès-là notre ſévérité ſe dément; dès-là nous ne voyons plus les choſes avec cet œil ſimple, cet œil épuré de la corruption du ſiecle. Parce qu'il y va de notre intérêt, ces opinions, qui juſqu'alors nous avoient paru relâchées, ne nous ſemblent plus ſi larges; & les examinant de plus près, nous y découvrons du bon ſens. Ces probabilités, dont le ſeul nom nous choquoit & nous ſcandaliſoit, dans le cas de notre intérêt, ne nous paroiſſent plus ſi odieuſes. Ce que nous condamnions auparavant comme injuſte & inſoutenable, à la vue de notre intérêt, change de face, & nous paroît plein d'équité. Ce que nous blâmions dans les autres, commence à être légitime & excuſable pour nous. Peut-être ne laiſſons-nous pas de diſputer un peu avec nous-mêmes; mais enfin nous nous rendons: & cet intérêt dont nous ne voulons pas nous dépouiller, par une vertu bien ſurprenante, fait prendre

à nos consciences tel biais & tel pli qu'il nous plaît de leur donner.

En quoi avons-nous communément la conscience exacte, & sur quoi sommes-nous séveres dans nos maximes ? Confessons-le de bonne foi : sur ce qui n'est pas de notre intérêt, sur ce qui touche les devoirs des autres, sur ce qui n'a nul rapport à nous : c'est-à-dire, que chacun pour son prochain est consciencieux jusqu'à la sévérité ; pourquoi ? parce qu'on n'a jamais d'intérêt à être relâché pour autrui, & qu'on a plutôt intérêt à ne l'être pas ; parce qu'on se fait même aux dépens d'autrui, un honneur & un intérêt de cette sévérité. Mais au même temps, par un aveuglement grossier, dont il y a peu d'ames fidelles qui sachent bien se garantir, chacun n'est consciencieux pour soi, qu'autant que la nécessité de ses affaires, qu'autant que l'avancement de sa fortune, qu'autant que le succès de ses entreprises ; en un mot, qu'autant que son intérêt le peut souffrir : & delà vient que l'erreur & l'iniquité sont aujourd'hui si répandues dans les consciences des hommes. Ecoutez un laïque discourir sur les points de conscience qui concernent les ecclésiastiques ; c'est un oracle qui parle, & rien n'approche de ses lumieres : mais voyez comment il raisonne pour lui-même, ou plutôt, jugez-en par ses actions ; à peine lui trouverez-vous souvent de la conscience, & cet oracle prétendu vous fera pitié.

Voulez-vous, chrétiens, que je vous faſſe ſentir cette vérité ? elle eſt trop importante pour ne la pas mettre dans tout ſon jour. Appliquez-vous à ma ſuppoſition. Que je ramaſſe dans ce diſcours tout ce qu'enſeignent les théologiens, je dis les théologiens les plus modérés & les plus éloignés de porter les choſes juſqu'à l'excès d'une indiſcrete ſévérité ; je dis même, ſi vous voulez, les plus commodes, & les plus ſoupçonnés, ſoit avec ſujet, ſoit ſans ſujet, de pencher vers le relâchement : que je ramaſſe, dis-je, tout ce qu'ils enſeignent & qu'ils ſoutiennent être d'une étroite obligation de conſcience, & à quoi néanmoins la conſcience ſouvent des plus zélés contre eux & contre leur morale, n'eſt pas dans la diſpoſition de ſe ſoumettre. Tout commodes qu'on les prétend, que je rapporte ici, ſans y rien ajouter, & dans les termes les plus ſimples, leurs déciſions ſur certains chefs qui touchent les intérêts des hommes, & que j'en faſſe l'application à tel qui ſe pique le plus d'une conſcience timorée : il y en aura peu dans cette aſſemblée que je ne confonde, & peut-être intérieurement que je ne révolte. Que je remontre, par exemple, à un bénéficier, juſqu'où va la ſévérité de ces théologiens indulgents, ſur cinq ou ſix articles eſſentiels, dont je veux bien lui épargner le détail : pour peu qu'il ait de ſincérité & de droiture, il s'humiliera devant Dieu, & reconnoîtra qu'il eſt encore bien éloigné de cette exactitude

dont il se flattoit : mais pour peu que la vérité le blesse, il s'offensera de celle-ci. Si je ne m'adressois qu'à lui, tous les autres qui m'écoutent, n'y étant point intéressés, loueroient mon zele, & s'écrieroient que j'ai raison. Mais que j'étende l'induction jusqu'à leurs personnes & à leur état; que je passe du bénéficier au financier, du financier au magistrat, du magistrat au marchand & à l'artisan; qu'avec la sainte liberté de la chaire, je marque à chacun en particulier, en quoi devroit consister pour lui la sévérité de la morale chrétienne, s'il vouloit l'embrasser de bonne foi; & que je le convainque, comme il me seroit aisé, que c'est sur cela même qu'il donne dans les plus grands relâchements, dont il ne s'apperçoit pas, & à quoi il ne pense pas : que je les lui fasse connoître, & que sans nul ménagement je les lui mette devant les yeux; oui, je le répete, peu s'en faudra que tout mon auditoire ne s'éleve contre moi. Et pourquoi ? Ah ! chrétiens, c'est ici la contradiction. Nous voulons une morale étroite en spéculation, & non en pratique; une morale étroite, mais qui ne nous oblige à rien, qui ne nous incommode en rien, qui ne nous contraigne sur rien; une morale étroite selon notre goût, selon nos idées, selon notre humeur, selon nos intérêts; une morale étroite pour les autres, & non pas pour nous; une morale étroite, qui nous laisse la liberté de juger, de parler, de railler, de censurer; en un mot,

une morale étroite qui ne le ſoit pas : & delà vient, que ce prétendu zele de morale étroite n'empêche pas que dans le monde, & dans le monde même chrétien, on ne ſe forme tous les jours de fauſſes conſciences.

Mais j'ai dit, & je le redis, que ce ſont ſur-tout les grands qui ſe trouvent les plus expoſés au malheur de la fauſſe conſcience; & le devoir de mon miniſtere, le zele que Dieu m'inſpire pour leur ſalut, ne me permet pas de leur taire une vérité auſſi eſſentielle que celle-là. Plus expoſés, comme grands, au malheur de la fauſſe conſcience; pourquoi? par mille raiſons évidentes qu'ils ne ſauroient trop méditer. C'eſt qu'étant grands & élevés, ils ont des intérêts plus difficiles à accorder avec la loi de Dieu, & par conſéquent plus ſujets à devenir la matiere & le fond d'une conſcience erronée. Car ne ſont-ce pas les intérêts des grands, qui font que dans leurs entrepriſes & dans leurs deſſeins, Dieu eſt rarement conſulté, que chez eux le reſſort de la conſcience eſt ſi ſouvent affoibli par celui de la politique; ou plutôt, que la politique eſt preſque toujours la regle de leurs plus importantes actions, pendant que la conſcience n'eſt écoutée, ni ne décide que ſur les moindres; que ce qui s'appelle leur intérêt, n'eſt preſque jamais peſé dans la balance de ce jugement redoutable, où eux-mêmes néanmoins ils doivent l'être un jour : comme ſi leur intérêt étoit quelque choſe pour eux de plus privilégié qu'eux-

mêmes; comme si la politique des hommes pouvoit prescrire contre le droit de Dieu; comme si la conscience n'étoit un lien que pour les ames vulgaires. Plus exposés, comme grands, au malheur de la fausse conscience; pourquoi? c'est que tout ce qui les environne, contribue à la former en eux. Rien, dit saint Bernard, n'est plus propre à séduire une conscience, que les applaudissements, que les louanges, que les complaisances éternelles, que de n'être jamais contredit, que d'être toujours sûr de trouver des approbateurs: or tel est le funeste sort de ceux que Dieu éleve dans le monde. Plus exposés, comme grands, par la fatalité de leur état au malheur de la fausse conscience; pourquoi? Parce que souvent ils sont servis par des hommes, dont l'intérêt capital est de les tromper; des hommes, dont toutes les vues sont peut-être fondées sur l'aveuglement de la conscience de leurs maîtres; des hommes, qui seroient désolés, si leurs maîtres avoient une conscience plus exacte; par conséquent des hommes, dont tout le soin est de jetter dans l'illusion ces maîtres de qui ils ont la confiance, & de les y entretenir, soit par les conseils qu'ils leur donnent, soit par les sentiments qu'ils leur inspirent.

J'ai dit même plus en particulier, que dans le monde où vous vivez, qui est la cour, le désordre de la fausse conscience étoit encore bien plus commun & bien plus difficile à éviter; & je suis certain que vous

en tomberez vous-mêmes d'accord avec moi. Car c'eſt à la cour où les paſſions dominent, où les deſirs ſont plus ardents, où les intérêts ſont plus vifs; & par une conſéquence infaillible, où s'aveuglent plus aiſément & ſe pervertiſſent les conſciences mêmes les plus éclairées & les plus droites. C'eſt à la cour, où cette divinité du monde, je veux dire la fortune, exerce ſur les eſprits des hommes, & enſuite ſur leurs conſciences, un empire plus abſolu. C'eſt là, où la vue de ſe maintenir, où l'impatience de s'élever, où l'entêtement de ſe pouſſer, où la crainte de déplaire, où l'envie de ſe rendre agréable forment des conſciences qui paſſeroient par-tout ailleurs pour monſtrueuſes; mais qui ſe trouvant là autoriſées par l'uſage & la coutume, ſemblent y avoir acquis un droit de poſſeſſion & de preſcription. A force de vivre à la cour, ſans autre raiſon que d'y avoir vécu, on ſe trouve rempli de ſes erreurs. Quelque droiture de conſcience qu'on y eût apportée, à force d'en reſpirer l'air, & d'en écouter le langage, on s'accoutume à l'iniquité, on n'a plus tant d'horreur du vice; & après l'avoir long-temps blâmé, mille fois condamné, on le regarde enfin d'un œil plus favorable, on le ſouffre, on l'excuſe, c'eſt-à-dire, qu'on ſe fait, ſans le remarquer, une conſcience nouvelle, & que par un progrès inſenſible, de chrétien qu'on étoit, on devient peu-à-peu tout mondain, & preſque païen.

Vous diriez, & il ſemble en effet, qu'il y ait pour la cour d'autres principes de religion que pour le reſte du monde, & que le courtiſan ait un titre pour ſe faire une conſcience différente en eſpece & en qualité de celle des autres hommes. Car telle eſt l'idée qu'on en a, ſi bien confirmée, ou plutôt, ſi malheureuſement juſtifiée par l'expérience. Voici, dis-je, ce qu'on en penſe & ce qu'on en dit tous les jours : que quand il s'agit de la conſcience d'un homme de cour, on a toujours raiſon de s'en défier, & de n'y compter pas plus que ſur ſon déſintéreſſement. Cependant, mes chers auditeurs, ſaint Paul nous aſſure qu'il n'y a qu'un Dieu & une foi : & malheur à celui, qui le diviſant ce ſeul Dieu, le repréſentera à la cour moins ennemi des déréglements des hommes, que hors de la cour; ou qui partageant cette foi, la ſuppoſera plus indulgente pour une condition que pour l'autre! Anathême, mes freres, diſoit le grand apôtre, à quiconque vous prêchera un autre évangile que celui que je vous ai prêché. Fût-ce un ange deſcendu du ciel qui vous l'annonçât cet évangile différent du mien, tenez-le pour ſéducteur & pour impoſteur. Ainſi, chrétiens, anathême à quiconque vous dira jamais, qu'il y ait pour vous d'autres loix de conſcience, que ces mêmes loix ſur leſquelles les derniers des hommes doivent être jugés de Dieu; & anathême à quiconque ne vous dira pas, que ces loix générales ſont pour

vous d'autant plus terribles, que vous avez plus de penchant à vous en émanciper, & que vous êtes à la cour dans un plus évident péril de les violer.

Reprenons, & concluons : desirs & intérêts des hommes, sources maudites de toutes les fausses consciences dont le monde est plein. Desirs & intérêts des hommes, qui faisoient tirer à David cette triste conséquence, dont il n'exceptoit nulle condition : *Omnes declinaverunt :* tous se sont égarés : tous ont marché dans la voie du mensonge & de l'erreur, tous ont eu des consciences corrompues, & même des consciences abominables : *Corrupti sunt, & abominabiles facti sunt ;* pourquoi ? parce que tous ont été passionnés & intéressés. O mon Dieu ! faites-nous bien comprendre cette vérité, & qu'elle demeure pour jamais profondément gravée dans nos esprits. Puisqu'il est vrai que ce sont nos desirs qui nous aveuglent, ne nous livrez pas aux desirs de notre cœur : puisque ce sont nos intérêts qui nous pervertissent, ne permettez pas que ces intérêts nous dominent. Donnez-nous, Seigneur, des cœurs droits, qui soumis à la raison, tiennent en bride toutes nos passions ; donnez-nous des ames généreuses & supérieures à tous les intérêts du monde. Par-là nos consciences qui sont nos voies, seront redressées ; & par-là nous accomplirons la parole du précurseur de Jesus-Christ : *Dirigite viam Domini.* Mais autant qu'il *Psal. 52.* *Ibid.*

eſt aiſé de ſe faire dans le monde une fauſſe conſcience, autant eſt-il dangereux de s'y livrer & de la ſuivre; c'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE.

TOUTE erreur eſt dangereuſe, ſur-tout en matiere de mœurs : mais il n'y en a point de plus préjudiciable, ni de plus pernicieuſe dans ſes ſuites, que celle qui s'attache au principe & à la regle même des mœurs, qui eſt la conſcience. Votre œil, diſoit le fils de Dieu dans l'évangile, eſt la lumiere de votre corps : ſi votre œil eſt pur, tout votre corps ſera éclairé; mais s'il ne l'eſt pas, tout votre corps ſera dans les ténebres. Prenez donc bien garde, ajoutoit le Sauveur du monde, que la lumiere qui eſt en vous, ne ſoit elle-même que ténebres : *Vide ergo ne lumen quod in te eſt, tenebræ ſint.* Or l'œil dont parloit Jeſus-Chriſt dans le ſens littéral de ce paſſage, n'eſt rien autre choſe que la conſcience, qui nous éclaire, qui nous dirige, & qui nous fait agir. Si la conſcience, ſelon laquelle nous agiſſons, eſt pure & ſans mêlange d'erreur, c'eſt une lumiere qui ſe répand ſur tout le corps de nos actions; ou pour mieux dire, toutes nos actions ſont des actions de lumiere; & pour uſer encore du terme de l'apôtre, ce ſont des fruits de lumiere : *Fructus lucis.* Tout ce que nous faiſons eſt ſaint, louable, digne de Dieu. Au contraire, ſi la

Luc. 11.

Epheſ. 54.

conſcience, qui eſt le flambeau & la lumiere de notre ame, vient à ſe changer en ténebres par les erreurs groſſieres dont nous nous laiſſons préoccuper : c'eſt alors que toutes nos actions deviennent des œuvres de ténebres, & qu'on peut bien nous appliquer ce reproche de Jeſus-Chriſt : *Si lumen quod in te eſt tenebræ ſunt, ipſe tenebræ quantæ erunt?* Hé, mon frere, ſi ce qui devoit être votre lumiere n'eſt que ténebres, que ſera-ce de vos ténebres mêmes? c'eſt-à-dire, ſi ce que vous appellez votre conſcience, & que vous croyez une conſcience droite, n'eſt qu'illuſion, que déſordre, qu'iniquité; que ſera-ce de ce que votre conſcience même condamne & reprouve; que ſera-ce de ce que vous reconnoiſſez vous-même pour iniquité & pour déſordre? *Matth. 6.*

Voilà, mes chers auditeurs, l'écueil que nous avons à éviter; car delà s'enſuivent des maux d'autant plus affligeants & plus étonnants, qu'à force de s'y accoutumer, on ne s'en étonne plus, & l'on ne s'en afflige plus. Ecoutez-en le détail : peut-être en ſerez-vous touchés. Il s'enſuit delà, qu'avec une fauſſe conſcience, il n'y a point de mal qu'on ne commette. Il s'enſuit delà qu'avec une fauſſe conſcience, on commet le mal hardiment & tranquillement. Enfin, il s'enſuit delà, qu'avec une fauſſe conſcience, on commet le mal ſans reſſource & ſans nulle eſpérance de remede. Malheurs dont il faut aujourd'hui nous

préſerver, ſi nous ne voulons pas expoſer notre ame à une perte irréparable & à une éternelle damnation.

Non, chrétiens, avec une fauſſe conſcience il n'y a point de mal qu'on ne faſſe : dites-moi celui qu'on ne fait pas; & par-là vous comprendrez mieux la vérité de ma propoſition. Pour vous la faire toucher au doigt, je vous demande juſqu'où ne va pas le déréglement d'une conſcience aveugle & préſomptueuſe? Du moment qu'elle s'eſt érigée en conſcience, dites-moi les crimes qu'elle n'excuſe pas, & qu'elle ne colore pas? Quand, par exemple, l'ambition s'eſt fait une conſcience de ſes maximes pour parvenir à ſes fins, dites-moi les devoirs qu'elle ne viole pas, les ſentiments d'humanité qu'elle n'étouffe pas, les loix de probité, d'équité, de fidélité qu'elle ne renverſe pas. Conſcience tant qu'il vous plaira : corrompue qu'elle eſt par l'ambition, dites-moi les malignes jalouſies qu'elle n'inſpire pas, les damnables intrigues qu'elle n'entretient pas, les fourberies, les trahiſons dont, s'il eſt néceſſaire, elle ne s'aide pas? Quand la conſcience eſt de concert avec la cupidité & l'envie d'avoir, dites-moi les injuſtices qu'elle ne permet pas, les uſures qu'elle ne favoriſe pas, les ſimonies qu'elle ne pallie pas, les vexations, les violences, les mauvais procès, les chicanes qu'elle ne juſtifie pas? Quand la conſcience eſt formée par l'animoſité & la haine, dites-moi les reſſentiments, les aigreurs qu'elle

n'autoriſe pas, les vengeances qu'elle n'appuie pas, les diviſions ſcandaleuſes, les inimitiés qu'elle ne fomente pas, les fiertés, les duretés qu'elle n'approuve pas? Non, encore une fois, rien ne l'arrête : pervertie qu'elle eſt d'une part, & néanmoins conſcience de l'autre, elle oſe tout, elle entreprend tout, elle ſe porte à tout. Elle couvre la multitude des péchés, & des péchés les plus énormes : non pas comme la charité en les effaçant, mais en les tolérant, en les ſoutenant, en les défendant.

Avec une fauſſe conſcience que ne firent pas les juifs? Ils crucifierent le ſaint des ſaints, ils mirent à mort Jeſus-Chriſt. Voilà juſqu'où pouvoit aller la fauſſe conſcience des hommes, & voilà juſqu'où s'eſt portée la fauſſe conſcience d'un peuple, qui d'ailleurs ſe piquoit & ſe glorifioit d'avoir de la religion. Du plus horrible de tous les crimes, qui étoit le déicide, il s'eſt fait une religion; & par le même principe, on commet tous les jours dans le monde, quoique ſans effuſion de ſang, les plus grands homicides. C'eſt-à-dire, avec une fauſſe conſcience, on égorge ſon prochain, on lui porte en ſecret des coups mortels, on lui ôte l'honneur qui lui eſt plus cher que la vie, on détruit ſa réputation, on ruine par de mauvais offices ſa fortune & ſon crédit. Ne vous offenſez pas de la comparaiſon des juifs : elle n'a que trop de fondement. En effet, avec une fauſſe conſcience, les juifs n'appréhenderent point d'être

ſouillés du ſang du juſte, qu'ils demanderent à Pilate; quoiqu'en même temps, ſcrupuleux & ſuperſtitieux, ils refuſaſſent d'entrer chez Pilate même, parce qu'il étoit gentil, & qu'ils craignoient de devenir impurs, & de ſe mettre hors d'état de manger la pâque. Et par un abus tout ſemblable, & ſi commun aujourd'hui dans le monde, avec une fauſſe conſcience on avale le chameau, & on le digere, tandis qu'on craint d'avaler le moucheron. C'eſt-à-dire, avec une fauſſe conſcience, on s'abandonne aux plus violentes & aux plus ardentes paſſions, on ſe ſatisfait, on ſe venge, on s'empare du bien d'autrui, on le retient injuſtement, on dévore la veuve & l'orphelin, on dépouille le pauvre & le foible, tandis qu'à l'exemple des Phariſiens, on ſe fait des crimes de certains points très-peu importants. On eſt exact & régulier comme eux juſqu'au ſcrupule ſur de légeres obſervances, qui ne regardent que les dehors de la religion, pendant que l'on ſe moque, & que l'on ſe joue de ce qu'il y a dans la religion & dans la loi de Dieu de plus grand & de plus indiſpenſable, ſavoir, la juſtice, la miſéricorde & la foi.

Qu'eſt-ce que la fauſſe conſcience? un abyme, dit ſaint Bernard, mais un abyme
Bernard. inépuiſable de péchés : *Conſcientia quaſi abyſſus multa;* une mer profonde & affreuſe, dont on peut bien dire que c'eſt là, où ſe trouvent des reptiles ſans nom-
Pſal. 103. bre : *Mare magnum ac ſpatioſum; illic rep-*

tilia, quorum non eſt numerus. Pourquoi des reptiles ? parce que de même, dit ce pere, que le reptile s'inſinue & ſe coule ſubtilement, auſſi le péché ſe gliſſe-t-il comme imperceptiblement dans une conſcience, où la paſſion & l'erreur lui donnent entrée. Et pourquoi des reptiles ſans nombre ? parce que de même que la mer, par une prodigieuſe fécondité, eſt abondante en reptiles, dont elle produit des eſpeces innombrables, & de chaque eſpece un nombre infini ; auſſi la conſcience erronée eſt-elle féconde en toutes ſortes de péchés, qui naiſſent d'elle, & qui ſe multiplient en elle.

Car c'eſt là, pourſuit ſaint Bernard, où s'engendrent les monſtres : *Illic reptilia.* C'eſt dans la fauſſe conſcience, où ſe couvent les envies, les averſions noires & pleines de venin. Là, où ſe forment les médiſances raffinées, les calomnies enveloppées, les intentions de nuire, les perfidies déguiſées, & par une maudite politique artificieuſement diſſimulées. Là, où croiſſent & ſe nourriſſent des deſirs charnels, ſuivis de conſentements volontaires, que l'on ne diſcerne pas ; les attachements ſecrets, mais criminels, dont on ne ſe défie pas ; les paſſions naiſſantes, mais bientôt dominantes, auxquelles on ne réſiſte pas. Là, où ſe cache l'orgueil ſous le maſque de l'humilité, l'hypocriſie ſous le voile de la piété, la ſenſualité la plus dangereuſe ſous les apparences de l'honnêteté. Là, où les vices s'amaſſent en foule, parce que c'eſt là qu'ils

ſont comme dans leur centre & dans leur élément : *Illic reptilia, quorum non eſt numerus.* A quoi n'eſt-on pas expoſé, & de quoi n'eſt-on pas capable, en ſuivant une conſcience aveuglée par le péché ?

N'en demeurons pas là : j'ajoute qu'avec une fauſſe conſcience, on commet le mal hardiment & tranquillement. Hardiment, parce qu'on n'y trouve dans ſoi-même nulle oppoſition : tranquillement, parce qu'on n'en reſſent aucun trouble ; la conſcience, dit ſaint Auguſtin, étant alors d'intelligence avec le pécheur, & le pécheur dans cet état, ayant fait comme un pacte avec ſa conſcience, qui le met enfin dans la funeſte poſſeſſion de pécher, & d'avoir la paix. Or la paix dans le péché eſt le plus grand de tous les maux. Non, chrétiens, le péché ſans la paix n'eſt point abſolument le plus grand mal que nous ayions à craindre, & la paix hors du péché ſeroit ſans exception le plus grand bien que nous puiſſions deſirer. Mais l'un & l'autre enſemble, c'eſt-à-dire, la paix dans le péché, & le péché avec la paix, c'eſt le ſouverain mal de cette vie, & ce qu'il y a pour le pécheur de plus approchant de la réprobation.

Or voilà, mes chers auditeurs, ce que produit la fauſſe conſcience. Prenez garde, s'il vous plaît, à la remarque de ſaint Bernard, qui éclaircira ma penſée. Il diſtingue quatre ſortes de conſciences : la bonne, tranquille & paiſible ; la bonne, gênée & troublée ; la mauvaiſe, dans l'agitation &

dans le trouble ; la mauvaiſe dans le calme & la paix : & là-deſſus écoutez comment il raiſonne. Une bonne conſcience tranquille & paiſible, c'eſt, dit-il, ſans conteſtation, un paradis anticipé ; une bonne conſcience gênée & troublée, c'eſt comme un purgatoire dans cette vie, dont Dieu ſe ſert quelquefois pour éprouver les ames les plus ſaintes ; une mauvaiſe conſcience dans l'agitation & dans le trouble que lui cauſe la vue de ſes crimes, c'eſt une eſpece d'enfer. Mais il y a encore, ajoute-t-il, quelque choſe de pire que cet enfer : & quoi ? une mauvaiſe conſcience dans la paix & dans le calme, & c'eſt où la fauſſe conſcience aboutit. Car dans la conſcience criminelle, mais troublée de la vue de ſon péché, quelque image qu'elle nous retrace de l'enfer, au moins y a-t-il encore des lumieres ; & par conſéquent, au moins y a-t-il encore des principes de componction, de contrition, de converſion. Le pécheur ſe révolte contre Dieu : mais au moins ſait-il bien qu'il eſt rebelle ; mais au moins reſſent-il lui-même le malheur & la peine de ſa rebellion. Sa paſſion le domine & le rend eſclave de l'iniquité : mais au moins ne l'empêche-t-elle pas de connoître ſes devoirs, ni d'être ſoumis à la vérité. Donnez-moi le mondain le plus emporté dans ſon libertinage : tandis qu'il a une conſcience droite, il n'eſt pas encore tout-à-fait hors de la voie de Dieu : pourquoi ? parce que malgré ſes empor-

tements, il voit encore le bien & le mal, & que cette vue peut le ramener à l'un, & le retirer de l'autre.

Mais dans une fauſſe conſcience il n'y a que ténebres, & que ténebres intérieures, plus funeſtes mille fois que ces ténebres extérieures dont nous parle le fils de Dieu, puiſqu'elles ſont la ſource de l'obſtination du pécheur & de ſon endurciſſement. Ténebres intérieures de la conſcience, qui font que le pécheur au milieu de ſes déſordres eſt content de lui-même, ſe tient sûr de Dieu, ſe rend de ſecrets témoignages d'une vaine innocence dont il ſe flatte, pendant que Dieu le réprouve, & prononce contre lui les plus ſéveres arrêts.

Et c'eſt là, chrétiens, ce que j'ai prétendu, quand j'ai dit en dernier lieu, qu'avec une fauſſe conſcience on commet le mal ſans reſſource : car la grande reſſource du pécheur, c'eſt la conſcience droite & ſaine, qui, en commettant même le péché, le condamne, & le reconnoît comme péché. C'eſt par-là que Dieu nous rappelle, par-là que Dieu nous preſſe, par-là que Dieu nous force, pour ainſi dire, de rentrer dans l'ordre & dans la ſoumiſſion & l'obéiſſance due à ſa loi. Ce fut par-là que la grace de Jeſus-Chriſt victorieuſe, triompha du cœur d'Auguſtin : cette rectitude, & pour ainſi dire, cette intégrité de conſcience, que ſaint Auguſtin avoit conſervée juſques dans ſes plus grands dé-

réglements, fut le remede & la guériſon de ſes déréglements mêmes. Oui, Seigneur, diſoit-il à Dieu, dans cette humble confeſſion de ſa vie que je puis propoſer aux ames pénitentes comme un parfait modele : oui, Seigneur, voilà ce qui m'a ſauvé, ce qui m'a retiré du profond abyme de mon iniquité ; ma conſcience déclarée pour vous contre moi ; ma conſcience, quoique coupable, juge équitable d'elle même ; voilà ce qui m'a fait revenir à vous. Voyez-vous, chrétiens ; la conduite de la grace dans la converſion d'Auguſtin ? Ce fonds de conſcience qui étoit reſté en lui, & que le péché même n'avoit pu détruire, fut le fonds de toutes les miſéricordes que Dieu vouloit exercer ſur lui : le trouble de cette conſcience criminelle, mais malgré ſon péché conforme à la loi, fut la derniere grace, mais au même temps la plus efficace & la plus invincible de toutes les graces que Dieu s'étoit réſervées pour fléchir & pour amollir la dureté de ce cœur impénitent. Penſée conſolante pour un pécheur intérieurement agité & livré aux remords de ſa conſcience ! Tandis que ma conſcience me fait ſouffrir cette gêne cruelle, mais ſalutaire ; tandis qu'elle me reproche mon péché, Dieu ne m'a pas encore abandonné ; ſa grace agit encore ſur moi ; il y a encore pour moi de l'eſpérance ; mon ſalut eſt encore entre mes mains ; & les miſéricordes du Seigneur enfin ne ſont pas encore épuiſées :

ces remords dont je ſuis combattu, m'en ſont une preuve & une conviction ſenſible, puiſque Dieu me marque par-là la voie que je dois ſuivre pour retourner à lui.

Et en effet, avec une conſcience droite, quelque éloigné de Dieu que l'on puiſſe être, on revient de tout. C'eſt ce que l'expérience nous fait voir tous les jours en mille ſujets, où Dieu, comme dit ſaint Paul, ſe plaît à manifeſter les richeſſes de ſa grace; & qui, après avoir été les ſcandales du monde par leur vie abominable, en deviennent par leur converſion, les exemples les plus éclatants & les plus édifiants. Au contraire, avec une fauſſe conſcience, mortellement bleſſé, on eſt dans l'impuiſſance de guérir; engagé dans les plus grands crimes & dans les plus longs égarements, on eſt ſans eſpérance de retour. Avec une fauſſe conſcience, on eſt incorrigible & inconvertible; on s'opiniâtre, on s'endurcit, on vit & on meurt dans ſon péché : d'où il s'enſuit que la fauſſe conſcience, & ſur-tout la paix de la fauſſe conſcience, dans l'ordre des jugements de Dieu, doit être regardée du pécheur, non-ſeulement comme une punition de Dieu, mais comme la plus formidable des vengeances de Dieu, mais comme le commencement de la réprobation de Dieu.

Et voilà pourquoi, dit ſaint Chryſoſtôme, (ne perdez pas cette réflexion, qui a quelque choſe de touchant, quoique ter-

rible) quand Isaïe animé du zele de la gloire & des intérêts de Dieu, sembloit vouloir porter Dieu à punir les impiétés de son peuple, il n'employoit point d'autres expressions que celle-ci : *Excæca cor populi hujus.* Isai. 6. Aveuglez le cœur de ce peuple, c'est-à-dire, la conscience de ce peuple. Il ne lui disoit pas : Seigneur, humiliez ce peuple, confondez ce peuple ; accablez, opprimez, ruinez ce peuple. Tout cela lui paroissoit peu en comparaison de l'aveuglement ; & c'est à cet aveuglement de leurs cœurs, qu'il réduisoit tout : *Excæca cor.* Comme s'il eût dit à Dieu : C'est parlà, Seigneur, que vous vous vengerez pleinement. Guerres, pestes, famines, calamités temporelles, ne seroient pour ces ames révoltées que des demi-châtiments : mais répandez dans leurs consciences des ténebres épaisses, & la mesure de votre colere, aussi-bien que de leur iniquité, sera remplie. Il concevoit donc que l'aveuglement de leur fausse conscience étoit la derniere & la plus affreuse peine du péché.

Mais c'est pour cela même, que par un esprit tout contraire à celui d'Isaïe, je fais aujourd'hui une priere toute opposée, en disant à Dieu : Ah ! Seigneur, quelque irrité que vous soyez, n'aveuglez point le cœur de ce peuple ; n'aveuglez point les consciences de ceux qui m'écoutent ; & que je n'aie pas encore le malheur de servir malgré moi, par l'abus qu'ils feroient de votre parole & de mon ministere, à

la conſommation & aux triſtes ſuites de leur aveuglement. Déchargez votre colere ſur tout le reſte : mais épargnez leurs conſciences. Leurs biens & leurs fortunes ſont à vous ; faites-leur-en ſentir la perte : mais ne les privez pas de ces lumieres, qui doivent les éclairer dans le chemin de la vertu. Humiliez-les, mortifiez-les, appauvriſſez-les, anéantiſſez-les ſelon le monde : mais n'éteignez pas le rayon qui leur reſte pour les conduire. A toute autre punition qu'il vous plaira de les condamner, ils s'y ſoumettront : mais ne les mettez pas à l'épreuve de celle-ci en leur ôtant la connoiſſance & la vue de leurs obligations ; car ce ſeroit les perdre, & les perdre ſans reſſource ; ce ſeroit dès cette vie les réprouver. J'acheve. Fauſſe conſcience aiſée à former, fauſſe conſcience dangereuſe & pernicieuſe à ſuivre, c'eſt ce que je vous ai fait voir. Enfin fauſſe conſcience excuſe inutile pour nous juſtifier devant Dieu : c'eſt la derniere partie.

III. PARTIE.

IL en faut convenir, chrétiens : Dieu, qui eſt miſéricordieux auſſi-bien que juſte, ne nous feroit pas des crimes de nos erreurs, ſi c'étoient des erreurs involontaires & de bonne foi ; & il n'y auroit point de pécheur qui n'eût droit de ſe prévaloir de ſa fauſſe conſcience, & qui ne pût avec raiſon l'alléguer à Dieu, comme une légitime excuſe de ſon péché, ſi la fauſſe conſcience

avoit ce caractere de ſincérité dont je parle. Mais on demande ſi elle l'a toujours, ou du moins ſi elle l'a ſouvent. Cette queſtion eſt d'une extrême conſéquence, parce qu'elle renferme une des regles, & j'oſe dire des plus importantes regles, d'où dépend, dans l'uſage & dans la pratique, le diſcernement & le jugement exact que chacun de nous doit faire des actions de ſa vie. Il s'agit donc de ſavoir, ſi ce caractere de bonne foi convient ordinairement aux conſciences aveugles & erronées des pécheurs du ſiecle : en ſorte qu'une conſcience aveugle & erronée, à l'égard des pécheurs du ſiecle, puiſſe communément leur être un titre, pour ſe diſculper & ſe juſtifier devant Dieu. Ah, mes chers auditeurs! plut à Dieu que cela fût ainſi! un million de péchés ceſſeroient aujourd'hui d'être péchés; & le monde, ſans grace & ſans pénitence, ſe trouveroit déchargé d'une infinité de crimes, dont le poids a fait gémir de tout temps, & fait encore gémir les ames vertueuſes.

Mais ſi cela étoit, reprend ſaint Bernard, pourquoi David, ce ſaint roi, dans la ferveur de ſa contrition, auroit-il demandé à Dieu, comme une grace, qu'il oubliât ſes ignorances paſſées : voulant marquer par-là, celles qui avoient cauſé le déſordre & la corruption de ſa conſcience? *Delicta juventutis meæ, & ignorantias meas ne memineris.* N'auroit-il pas dû dire au contraire : Seigneur, ſouvenez-vous de mes ignorances, & ne les oubliez jamais? car *Pſal. 24.*

puiſqu'elles me doivent tenir lieu de juſtification auprès de vous, il eſt de mon intérêt que vous en conſerviez le ſouvenir, & que vous les ayiez toujours préſentes. Eſt-ce ainſi qu'il parle? non: il dit à Dieu, oubliez-les; effacez-les de ce livre redoutable que vous produirez contre moi, quand vous me jugerez dans toute la rigueur de votre juſtice. Ne vous ſouvenez point alors du mal que j'ai fait, & que je n'ai pas connu; puiſque de ne l'avoir pas connu, dans l'obligation où j'étois de le connoître, eſt déja un crime dont vous ſeriez en droit de me punir: *Et ignorantias meas ne memineris.* Il n'eſt donc pas vrai que l'ignorance, & par conſéquent la fauſſe conſcience, ſoit toujours une excuſe recevable auprès de Dieu.

Il y a plus, & je prétends qu'elle ne l'eſt preſque jamais, & que dans le ſiecle où nous vivons, c'eſt un des prétextes les plus frivoles: pourquoi? par deux raiſons invincibles, & ſans replique. 1°. Parce que dans le ſiecle où nous vivons, il y a trop de lumiere, pour pouvoir ſuppoſer enſemble une conſcience dans l'erreur, & une conſcience de bonne foi. 2°. Parce qu'il n'y a point de fauſſe conſcience que Dieu dès maintenant ne puiſſe confondre par une autre conſcience droite, qui reſte en nous; ou qui, quoique hors de nous, s'éleve contre nous, malgré nous-mêmes. Encore un moment d'attention, & vous en allez être perſuadés.

Non,

Non, chrétiens, dans un ſiecle auſſi éclairé que celui où Dieu nous a fait naître, nous ne devons pas préſumer qu'il ſe trouve aiſément parmi les hommes des conſciences erronées & au même temps innocentes. Il y en a peu dans le monde de ce caractere; & dans le lieu où je parle, je ne craindrois pas d'avancer qu'il n'y en a abſolument point. Car ſans m'étendre en général ſur la propoſition, ſi vous, mon cher auditeur, à qui je l'adreſſe en particulier, aviez été fidele aux lumieres de la grace que Dieu vous avoit abondamment communiquées, & ſi vous aviez uſé des moyens faciles qu'il vous avoit mis en mains pour vous éclairer du fond de vos obligations; jamais ces erreurs, qui ont été la ſource de tant de déſordres, ne vous auroient aveuglé, ni n'auroient perverti votre conſcience. Souffrez que je vienne au détail. Par exemple, ſi avant que d'agir & de décider ſur des choſes eſſentielles, vous vous étiez défié de vous-même; ſi vous aviez eu, & que vous euſſiez voulu avoir un ami droit & chrétien, qui vous eût parlé ſincérement & ſans ménagement : ſi vous aviez donné un libre accès à ceux dont vous pouviez apprendre la vérité; ſi votre délicateſſe, ou votre répugnance à les écouter, ne leur avoit pas fermé la bouche; ſi par-là les adulateurs ne s'étoient pas emparé de votre eſprit; ſi parmi les miniſtres du Seigneur, qui devoient être pour vous les interpretes de ſa loi, vous aviez eu recours à ceux

qu'il avoit plus libéralement pourvus du don de la ſcience, & que l'on connoiſſoit pour tels, ſi au-lieu d'en choiſir d'intelligents, vous n'en aviez pas cherché d'indulgents & de complaiſants; ſi juſques dans le tribunal de la pénitence, vous n'aviez pas préféré ce qui vous étoit commode à ce qui vous auroit été ſalutaire : cette fauſſe conſcience, que nous examinons ici, ne ſe ſeroit pas formée en vous : elle n'eſt donc venue que de vos réſiſtances à la grace & aux vues que Dieu vous donnoit. Elle ne s'eſt formée, que parce que vous avez vécu dans une indifférence extrême à l'égard de vos devoirs; que parce que le dernier de vos ſoins a été de vous en inſtruire; que parce qu'emporté par le plaiſir, occupé des vains amuſements du ſiecle, ou accablé volontairement & ſans néceſſité de mille affaires temporelles, vous vous êtes peu mis en peine d'étudier votre religion, que parce qu'aimant avec excès votre repos, vous avez évité d'approfondir ce qui l'auroit évidemment, mais utilement troublé. Elle ne s'eſt formée, que parce que dans le doute vous vous en êtes rapporté à votre propre ſens; que parce que vous vous êtes fait une habitude de votre préſomption, juſqu'à croire que vous aviez ſeul plus de lumieres que tous les autres hommes; que parce que vous vous êtes mis en poſſeſſion d'agir en effet toujours ſelon votre idée, rejettant de ſages conſeils, ne pouvant ſouffrir nul avis, ne voulant jamais être contredit, faiſant gloire

de votre indocilité; &, comme dit l'écriture, ne voulant rien entendre, ni rien savoir, de peur d'être obligé de faire & de pratiquer : *Noluit intelligere ut bene ageret.* *Psal.* 35.

C'est ainsi, dis-je, mon cher auditeur, que suivant le torrent & le cours du monde, vous vous êtes fait une conscience à votre gré, & que vous êtes tombé dans l'aveuglement. Or n'êtes-vous pas le plus injuste des hommes, si vous prétendez qu'une conscience fondée sur de tels principes, vous rende excusable devant Dieu? Cela seroit bon pour des ames païennes, enveloppées dans les ténebres de l'infidélité : cela seroit bon peut-être pour de certaines ames abandonnées à la grossiéreté de leur esprit; & par la destinée de leur état, vivant sans éducation, & presque sans instruction. Mais pour vous, chrétiens, qui vous piquez en tout le reste d'intelligence & de discernement; pour vous, que la lumiere, si je puis ainsi parler, investit de toutes parts; pour vous à qui il est si facile d'être instruits de la vérité, & de la connoître à fond : quel droit avez-vous de dire, que c'est l'erreur de votre conscience qui vous a trompés? Abus, mon cher auditeur, excuse vaine, & qui n'a point d'autre effet que de vous rendre encore plus criminel. C'est ce voile de malice dont parle l'apôtre; & quand vous vous en servez, vous ne faites qu'augmenter votre crime, en rejettant sur Dieu ce que vous devez avec confusion vous imputer à vous-même.

D'autant plus condamnables au tribunal de Dieu (remarquez bien ceci, s'il vous plaît, chrétiens : c'eſt un ſecond titre dont Dieu ſe ſervira contre nous) d'autant plus condamnables, que Dieu dans le jugement qu'il fera de nous, ne nous jugera pas ſeulement ſur les erreurs de nos conſciences abſolument conſidérées ; mais ſur les erreurs de nos conſciences comparées à l'intégrité de la conſcience des païens ; mais ſur les erreurs de nos conſciences oppoſées à notre exactitude, & à notre ſévérité même pour les autres ; mais ſur les erreurs de nos conſciences comparées à la droiture des premieres vues & des premieres notions que nous avons eues du bien & du mal, avant que le péché nous eût aveuglés. Car tout cela, dit ſaint Auguſtin, ce ſont autant de regles pour former en nous une conſcience éclairée & pure, ou du moins pour l'y rétablir. Et parce que nous les aurons négligées ces regles, ces regles deviendront contre nous autant de ſujets de condamnation. Ne ſerois-je pas heureux ſi je vous perſuadois aujourd'hui de vous les rendre utiles & néceſſaires ?

Dieu ſe ſervira de la conſcience des païens, pour condamner les erreurs des chrétiens. Ainſi Tertullien inſtruiſant les femmes chrétiennes, les confondoit-il ſur certains ſcandales, dont quelques-unes, remplies de l'eſprit du monde, ne ſe faiſoient nulle conſcience ; & en particulier ſur cette immodeſtie dans les habits, ſur

ces nudités criminelles, ſi contraires à la pudeur. Car n'eſt-il pas indigne, leur diſoit-il, qu'il y ait des païennes dans le monde plus régulieres là-deſſus & plus conſcientieuſes que vous? N'eſt-il pas indigne que les femmes Arabes, dont nous ſavons les mœurs & les coutumes, bien-loin d'être ſujettes à de tels déſordres les aient toujours déteſtés comme une eſpece de proſtitution; & que vous, élevées dans le chriſtianiſme, vous prétendiez les juſtifier par un uſage corrompu, dont le monde en vain s'autoriſe, puiſque Dieu l'a en horreur & le réprouve? Or ſachez, ajoutoit ce Pere, que ces païennes & ces infidelles ſeront vos juges devant Dieu. Et moi, chrétiens auditeurs, ſuivant la même penſée, je vous dis : N'eſt-il pas bien étrange & bien déplorable que nous nous permettions aujourd'hui impunément & ſans remords, cent choſes dont nous ſavons que les païens ſe ſont fait des crimes, que dans la juſtice, par exemple, on ne rougiſſe point de je ne ſais combien de ruſes, de détours, de chicanes, que la probité de l'Aréopage n'auroit pas ſouffertes; que dans le commerce on veuille ſoutenir des uſures, que toutes les loix Romaines ont condamnées; que dans le chriſtianiſme on veuille qualifier de divertiſſements honnêtes, au moins permis, des ſpectacles, qui, ſelon le rapport de ſaint Auguſtin, rendoient infâmes dans le paganiſme ceux qui les repréſentoient. D'où procédoient ces ſentiments? d'où pro-

cédoit la ſévérité de ces loix? ſinon de la rectitude naturelle de la conſcience; & c'eſt cette conſcience des païens qui réprouvera la nôtre. Car il eſt de la foi qu'ils s'éléveront contre nous au jugement dernier; & il eſt certain que cette comparaiſon d'eux à nous, & de nous à eux, ſera un des plus ſenſibles reproches de notre aveuglement.

N'allons pas ſi loin : nous avons une conſcience éclairée ; pour qui? pour les autres ; & aveugle, pour qui? pour nous-mêmes : une conſcience exacte pour les autres juſqu'au ſcrupule, & indulgente pour nous-mêmes juſqu'au relâchement. Que ſera Dieu? il confrontera ces deux conſciences pour condamner l'une par l'autre. Car il eſt encore de la foi, que nous ſerons jugés, comme nous aurons jugé les autres; & que Dieu prendra pour nous la même meſure, que nous aurons priſe pour eux.

Enfin, Dieu nous rappellera à ces premieres vues, à ces notions ſi juſtes & ſi ſaintes, que nous avions du péché, avant que le péché nous eût aveuglés. Quelque renverſement qui ſe ſoit fait dans notre conſcience, nous n'avons pas oublié ce bienheureux état, où l'innocence de notre cœur jointe à l'intégrité de notre raiſon, nous dégageoit des illuſions & des erreurs du ſiecle : nous nous ſouvenons encore de ces idées primitives, qui nous faiſoient juger ſi ſainement des choſes par rapport à la loi de Dieu : ce péché que nous traitons main-

tenant de bagatelle, nous paroiſſoit un monſtre, & c'étoit la conſcience qui nous inſpiroit ce ſentiment. Qu'eſt devenue cette conſcience? comment s'eſt-elle ſi prodigieuſement changée? c'étoit le fruit d'une éducation chrétienne; on l'avoit cultivée, on l'avoit perfectionnée par tant de ſages conſeils. Que nous diſoit-elle autrefois? & pourquoi ne nous dit-elle plus ce qu'elle nous diſoit alors? D'où eſt venue une corruption ſi générale & ſi fatale? on ne nous reconnoît plus, & nous ne nous reconnoiſſons plus nous-mêmes. C'eſt, nous dira Dieu, que vous avez donné entrée à la paſſion, & que la paſſion a étouffé toutes les ſemences de vertu que j'avois jettées dans votre ame. Or vous eſt-il pardonnable de n'avoir pas conſervé tant de bons principes, qui devoient vous ſervir de regles dans tout le cours de votre vie? Vous eſt-il pardonnable d'avoir éteint tant de lumieres, des lumieres ſi vives, des lumieres ſi pures, & de vous être volontairement plongés dans les ténebres d'une fauſſe conſcience?

C'eſt donc, mes chers auditeurs, de ce déſordre de la fauſſe conſcience, que je vous conjure aujourd'hui de vous préſerver, ou de revenir. Pour cela, ſouvenez-vous de ces deux maximes, qui ſont d'une éternelle vérité, & ſur leſquelles doit rouler toute votre conduite: l'une, que le chemin du ciel eſt étroit; & l'autre, qu'un chemin étroit ne peut jamais avoir

de proportion avec une conſcience large. La premiere eſt fondée ſur la parole de Jeſus-Chriſt : *Arcta via eſt quæ ducit ad vitam;* & la ſeconde eſt évidente par elle-même. Pour peu que vous ſoyez chrétiens, il n'en faudra pas davantage pour vous faire prendre le deſſein d'une ſolide & parfaite converſion. Souvenez-vous qu'il eſt bien en votre pouvoir de former vos conſciences comme il vous plaît ; mais qu'il ne dépend pas de vous d'élargir la voie du ſalut. Souvenez-vous que ce n'eſt pas la voie de Dieu qui doit s'accommoder à vos conſciences ; mais que ce ſont vos conſciences qui doivent s'accommoder à la voie de Dieu. Or c'eſt ce qui ne ſe pourra jamais, tandis que vous les réglerez ſur les maximes relâchées du ſiecle. Il faut qu'elles ſe reſſerrent, ou par une juſte crainte, ou par une obéiſſance fidelle, pour parvenir à ce degré de proportion, ſans lequel elles ne peuvent être que des conſciences réprouvées. Si à meſure que vous vous licentiez dans l'obſervation de vos devoirs, le chemin du ciel devenoit plus large & plus ſpacieux ; ah, mon frere ! s'écrie ſaint Bernard, bien-loin de vous troubler dans la poſſeſſion de cette vie libre & commode, je vous y confirmerois en quelque ſorte moi-même. A la bonne heure, vous dirois-je, puiſque vous avez trouvé une route, & plus facile & auſſi ſûre, pour arriver au terme de votre ſalut, ſuivez-la hardiment ; & ſi vous le voulez, uſez là-deſſus de tous

Matth. 7.

vos droits. Mais il n'en va pas ainſi : car l'écriture ne nous parle point de ce chemin large qui conduit à la vie. Il n'y a qu'une ſeule porte pour y entrer ; & l'évangile nous apprend que pour paſſer par cette porte, il faut faire effort, *Contendite.* Faiſons-le, chrétiens, ce généreux effort : nous en ſerons bien payés par la gloire qui nous eſt promiſe, & que je vous ſouhaite, &c. *Luc.* 13.

SERMON

POUR LE IV. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la ſévérité de la pénitence.

Factum eſt verbum Domini ſuper Joannem, Zachariæ filium, in deſerto; & venit in omnem regionem jordanis, prædicans baptiſmum pœnitentiæ in remiſſionem peccatorum.

Le Seigneur fit entendre ſa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le déſert; & il alla dans tout le pays qui eſt le long du jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémiſſion des péchés. En ſaint Luc, chap. 3.

SIRE,

CE n'étoit pas en vertu du baptême de ſaint Jean que les péchés étoient remis: mais le baptême de ſaint Jean étoit une

préparation néceſſaire pour parvenir à la rémiſſion des péchés, & ſans la rémiſſion des péchés, on ne pouvoit participer à la rédemption de Jeſus-Chriſt, ni profiter de ce bienfait ineſtimable. C'étoit par la pénitence qu'il falloit ſe diſpoſer à le recevoir; & cette pénitence depuis l'établiſſement de la loi chrétienne, eſt communément appellée un ſecond baptême, comme le baptême, ſuivant la doctrine des Peres, étoit autrefois appellé la premiere pénitence.

Voilà pourquoi le divin précurſeur prêche aujourd'hui le baptême de la pénitence avec tant de zele : & puiſque nous ſommes à la veille de cette grande ſolemnité, où nous devons célébrer nous-mêmes la naiſſance du Sauveur des hommes, & la venue de ce meſſie que Jean-Baptiſte annonçoit aux juifs, je me trouve engagé, mes chers auditeurs, à vous faire la même prédication. Le caractere de ce baptême, je veux dire, de cette pénitence chrétienne, dont j'ai à vous parler, eſt, ſelon tous les docteurs de l'égliſe, l'eſprit de ſévérité. Car c'eſt en cela particuliérement, dit Pacien, évêque de Barcelone, que la pénitence eſt différente du premier baptême. Matiere importante, & inſtruction néceſſaire, que je vous prie de ne pas négliger. Il n'eſt rien de plus ordinaire, ni rien de plus étrange, que de voir le relâchement ſe gliſſer juſques dans notre pénitence même; & c'eſt ce déſordre que j'attaque dans ce diſcours, & que j'entre-

prends de corriger, après que nous aurons demandé le ſecours du ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

IL y a long-temps, & ce n'eſt pas ſeulement de nos jours, qu'il s'eſt élevé dans le monde, je dis dans le monde chrétien, des conteſtations touchant la ſévérité de la pénitence, conſidérée de la part des prêtres, qui ſont les vicaires de Jeſus-Chriſt, & qui ont été établis de Dieu, pour en être les miniſtres & les diſpenſateurs. Il n'eſt rien de plus fameux dans l'hiſtoire de l'égliſe, que le différend qui s'émut ſur ce point entre les Novatiens, & la ſecte qui leur étoit oppoſée. Les uns vouloient que l'on admît indifféremment à la pénitence toutes ſortes de pécheurs; & les autres prétendoient au contraire, qu'on n'y en devoit recevoir aucun. Ceux-là corrompoient la pénitence par un excès de relâchement; & ceux-ci en détruiſoient tout-à-fait l'uſage par un excès de ſévérité. L'égliſe inſpirée du Saint-Eſprit, ſuivant ſa conduite ordinaire, prit le milieu entre ces deux extrémités; & par le tempérament qu'elle y apporta, en modérant la rigueur des uns, & en corrigeant la trop grande facilité des autres, elle réduiſit la pénitence, diſons mieux, l'adminiſtration du ſacrement de la pénitence, aux juſtes bornes où le ſouverain prêtre Jeſus-Chriſt avoit prétendu la renfermer.

Or cette importante queſtion, tant agitée alors, s'eſt enſuite renouvellée preſque dans tous les ſiecles; & nous l'avons vue ſe réveiller dans le nôtre, non pas avec le même éclat, ni avec des ſuites ſi funeſtes; à Dieu ne plaiſe! mais toujours avec le même partage de ſentiments, & la même diverſité de conduite. Ceux-là ont pris le parti de la ſévérité, mais d'une ſévérité ſans meſure; & ceux-ci le parti de la douceur, mais d'une douceur quelquefois dangereuſe, ſoit pour le miniſtre de la pénitence, ſoit pour le pécheur pénitent.

Je n'ai garde, chrétiens, de m'engager aujourd'hui dans cette controverſe, ni d'entreprendre de décider un point qui ne vous regarde pas directement, & qui ne peut ſervir à votre édification. Car il vous ſeroit bien inutile de ſavoir comment, & par quelles regles les prêtres doivent adminiſtrer la pénitence, pendant que vous ignorez de quelle maniere vous devez vous-mêmes la pratiquer: & d'ailleurs, l'expérience nous apprend aſſez, que ces ſortes de matieres traitées dans la chaire, & par-là ſoumiſes au jugement du public, n'ont point d'autre effet que de diviſer les eſprits, & de faire que les peuples, qui doivent être jugés par les prêtres dans le ſaint tribunal, deviennent eux-mêmes les juges des prêtres; car voilà ſouvent où tout aboutit.

Tel s'inquiete de ce que les prêtres ne font pas leur devoir dans le ſacrement de

la pénitence, qui ſe met très-peu en peine d'y faire le ſien. Tel accuſe les prêtres de foibleſſe & de corruption dans leur morale, qui n'accomplit pas même ce que lui impoſe la morale la moins étroite. On voudroit en général des prêtres ſéveres & zélés, tandis qu'en particulier on n'a pas le moindre zele, ni la moindre ſévérité pour ſoi-même.

Cependant, chrétiens, c'eſt ſur-tout dans le pécheur que doit être la ſévérité de la pénitence, puiſque c'eſt dans le pécheur qu'eſt le déſordre du péché. Si les prêtres doivent avoir de la ſévérité, ce n'eſt que pour ſuppléer à celle qui nous manque. Car que peut ſervir toute la ſévérité des prêtres, quelque pure & quelque ſainte qu'elle ſoit, ſi elle n'eſt pas précédée ou du moins accompagnée de la nôtre?

Ne parlons donc point de la ſévérité de la pénitence par rapport aux miniſtres que Dieu a choiſis, & qu'il a revêtus de ſon pouvoir, pour être dans le ſacré tribunal comme ſes lieutenants & les défenſeurs de ſes intérêts. S'il y a dans l'exercice de leur miniſtere quelques abus à réformer, laiſſons-en le ſoin aux prélats, & à ceux qui ont autorité dans l'égliſe. Mais nous, ne penſons qu'à nous-mêmes, puiſque nous ne devons répondre que de nous-mêmes. Or je dis que le grand principe, qui doit animer & régler notre pénitence, c'eſt la ſévérité; ſévérité néceſſaire, & ſévérité douce. Appliquez-vous, & concevez mon

deſſein. Je prétends que la pénitence priſe par rapport à nous, doit être ſévere : c'eſt de quoi il faut convaincre vos eſprits, & ce que je ferai dans le premier point. Mais parce que cette ſévérité pourroit rebuter vos cœurs, j'ajoute que plus notre pénitence eſt ſévere, plus dans ſa ſévérité même elle devient douce ; je vous le montrerai dans le ſecond point. Néceſſité d'une pénitence ſévere, douceur d'une pénitence ſévere : c'eſt tout le ſujet de votre attention.

I. PARTIE.

QUELQUE relâchement que le péché ait introduit dans le chriſtianiſme, il eſt aiſé de comprendre, pour peu que l'on connoiſſe la nature de la pénitence, qu'elle doit être ſévere de la part du pécheur ; & la raiſon qu'en apporte ſaint Auguſtin, eſt convaincante. Car, dit ce Pere, qu'eſt-ce que la pénitence ? C'eſt un jugement, mais un jugement dont la forme a quelque choſe de bien particulier. Et en effet, ſi vous me demandez quel eſt celui qui y préſide en qualité de juge ; je vous réponds, que c'eſt celui qui y paroît en qualité de criminel, je veux dire le pécheur même : *Aſcendit homo adverſum ſe tribunal mentis ſuæ ;* l'homme s'érige un tribunal dans ſon propre cœur : il ſe cite devant ſoi-même, il ſe fait l'accuſateur de ſoi-même, il rend des témoignages contre ſoi-même, & enfin animé d'un zele de juſtice, il prononce lui-même ſon arrêt.

Auguſtin. lib. 50. homil.

Voilà la véritable & parfaite idée de la pénitence chrétienne.

Mais, me direz-vous, ſaint Auguſtin parlant ailleurs du jugement de Dieu, dit qu'il n'appartient qu'à Dieu d'être juge dans ſa propre cauſe. Il eſt vrai, chrétiens; il n'appartient qu'à lui de l'être d'une maniere indépendante, de l'être avec un pouvoir abſolu, de l'être ſouverainement & ſans appel. Or l'homme, en ſe jugeant lui-même par la pénitence, eſt bien éloigné d'avoir ce caractere de juriſdiction. Il ſe juge, mais en qualité ſeulement de délégué, & comme tenant la place de Dieu. Il ſe juge, mais en vertu ſeulement de la commiſſion que Dieu lui en a donnée. Il ſe juge, mais avec toute la dépendance d'un juge inférieur à l'égard d'un juge ſouverain. Différences bien eſſentielles, & qui ſervent à établir la vérité que je vous prêche : ſavoir, que notre pénitence doit être exacte & rigoureuſe. Car écoutez trois raiſonnements que je forme de ce principe. L'homme dans la pénitence fait l'office de Dieu, en ſe jugeant lui-même; il doit donc ſe juger dans la rigueur. L'homme dans la pénitence devient juge, non pas d'un autre, mais de ſoi-même; il doit donc dans ſes jugements prendre le parti de la ſévérité. Du jugement que l'homme fait de lui-même dans la pénitence, il y a appel à un autre jugement ſupérieur, qui eſt celui de Dieu; il doit donc y procéder avec une équité inflexible. Développons ces trois penſées, & ſuivez-moi.

Je le dis, chrétiens, & il eſt vrai : l'homme pécheur tient la place de Dieu, quand il ſe juge lui-même par la pénitence ; & c'eſt ce que Tertullien nous déclare en termes formels. La pénitence, dit-il, eſt une vertu qui doit faire en nous la fonction de la juſtice de Dieu, & de la colere de Dieu : de la juſtice de Dieu, pour nous condamner ; & de la colere de Dieu, pour nous punir : car c'eſt là le ſens de ces admirables paroles : *Pœnitentia Dei indignatione fungitur ;* une vertu qui doit prendre contre nous les intérêts de Dieu ; qui doit réparer en nous les injures faites à Dieu ; qui aux dépens de nos perſonnes, doit venger & appaiſer Dieu ; qui, à meſure que nous ſommes plus ou moins coupables, doit nous faire plus ou moins ſentir l'indignation & la haine de Dieu : je dis cette haine parfaite qu'il a du péché ; & cette ſainte indignation, qu'il ne peut s'empêcher, parce qu'il eſt Dieu, de concevoir contre le pécheur. Si la pénitence eſt conforme à la droite raiſon, c'eſt-à-dire, ſi elle eſt ce qu'elle doit être, en voilà le vrai caractere. Or je vous demande : ce caractere peut-il lui convenir, à moins qu'elle ne penche vers la rigueur, & qu'elle ne nous inſpire contre nous-mêmes ce zele de ſévérité qui lui eſt propre ?

Tertull. de pœnit.

A parler ſimplement, & dans les termes les plus éloignés de l'amplification, à quoi dans le ſujet que je traite je fais profeſſion de renoncer ; dites-moi, chrétiens : une lâche & molle pénitence a-t-elle quelque

choſe qui reſſemble à cette indignation de Dieu ? Entre la pénitence d'un homme mondain, & la juſtice de Dieu vindicative, y a-t-il quelque proportion ? ou plutôt, dans l'énorme & monſtrueuſe oppoſition qui ſe trouve entre l'extrême ſévérité de celle-ci, & les honteux relâchements de celle-là, l'une peut-elle être ſubſtituée à l'autre, & s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte, devenir l'équivalent de l'autre ? Ah, mes chers auditeurs ! oſerions-nous le dire ? oſerions-nous même le penſer ? Il s'enſuit donc que notre pénitence alors, non-ſeulement n'eſt point dans ce degré de perfection qui en pourroit relever infiniment le mérite & la gloire devant Dieu ; mais qu'à la bien examiner dans ſes principes, & ſelon l'exacte meſure qu'elle doit avoir, elle n'eſt pas même abſolument recevable. Pourquoi ? parce qu'elle n'a nulle conformité à ſon ſouverain modele, & que la regle de Tertullien ne peut lui être appliquée : *Pœnitentia Dei indignatione fungitur.* Quand je ne conſulterois que le bon ſens, c'eſt ainſi que je concluerois.

Approfondiſſons cette penſée ; & puiſque la fin de la vraie pénitence doit être de condamner & de punir le péché, imaginons-nous, mes freres, reprend ſaint Auguſtin, que Dieu a fait un pacte avec nous, & qu'il nous a dit : Il faut, ou que vous vous jugiez vous-mêmes, ou que, malgré vous mêmes, vous ſoyez jugés ; que vous vous jugiez vous-mêmes dans cette vie, ou que, malgré vous,

vous soyez jugés à la mort. Je vous en laisse le choix. Il est impossible que vous évitiez l'un & l'autre, parce que tout péché attire un jugement après soi; mais l'un ou l'autre me suffira, & je m'en tiendrai également satisfait. Il dépend donc maintenant de vous, ou d'être jugés par moi, ou de ne l'être pas. Car si vous vous jugez vous-mêmes par la pénitence, dès-là vous n'êtes plus responsables à ma justice; & tout pécheurs que vous êtes, ma justice n'a plus d'action contre vous. Au contraire, si vous ne vous jugez pas, ou si vous vous jugez mal, le droit que j'ai de vous juger subsiste nécessairement : & comme Dieu, je suis obligé par le devoir de ma providence à le maintenir dans toute son étendue.

C'est ainsi que Dieu nous parle : & en quel endroit de l'écriture nous propose-t-il une telle condition? dans tous les livres des prophetes; mais plus expressément dans cet excellent passage de l'épître aux Corinthiens, où saint Paul instruisant les premiers fideles, leur donnoit cet important avis : *Quòd si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur;* sachez, mes freres, que si nous voulions bien nous juger nous-mêmes, nous ne serions jamais jugés de Dieu. C'est pour cela que les Peres de l'église ont si hautement exalté le mérite de la pénitence, en disant qu'elle a le pouvoir de nous affranchir en quelque sorte de la juridiction de Dieu. Ah! 1 Cor. 11.

s'écrioit saint Bernard, que ce jugement que je fais de moi-même, m'est avantageux, puisqu'il me soustrait au jugement de mon Dieu, qui est si terrible! *Quàm bonum pœnitentiæ judicium, quod districto Dei judicio me subducit?* Oui, ajoutoit cet homme de Dieu, je veux, quoique pécheur, quoique chargé d'iniquité, me présenter devant ce formidable juge : mais je veux m'y présenter déja tout jugé, afin qu'il ne trouve plus rien à juger en moi, parce que je fais bien, & qu'il m'a lui-même assuré, qu'il ne jugera jamais ce qui aura une fois été jugé. *Volo vultui iræ judicatus præsentari, non judicandus quia bis non judicat in idipsum.*

Bernard.

Idem.

Or cela supposé, chrétiens, n'ai-je pas raison de dire, que la sévérité du pécheur envers lui-même est une qualité essentielle à la pénitence? Car que fais-je, poursuit saint Bernard, & voici ce que chacun de nous doit s'appliquer, pour se mettre dans les dispositions que demande la solemnité prochaine : que fais-je, soit lorsque je me présente devant Dieu au tribunal de la pénitence; soit lorsque je pratique cette sainte vertu dans le secret de mon ame? Je fais ou je dois vouloir faire ce que Dieu fera un jour, quand il me jugera : & que fera-t-il alors? Un jugement sévere de ma vie, qui ne pourra être ni obscurci par l'erreur, ni affoibli par la passion, ni corrompu par l'intérêt. Un jugement, où Dieu pour être irréprochable dans ses arrêts, emploiera

toute la pénétration de ſon entendement divin, & toute l'intégrité de ſa volonté adorable : *Ut vincas cùm judicaris.* En un mot, un jugement, où Dieu, malgré moi-même, découvrira toute mon iniquité, & ne me fera nulle grace. Car il eſt de la foi, qu'il me jugera ainſi. Il faut donc, ſi je veux prendre l'eſprit de pénitence, que je faſſe quelque choſe de ſemblable. Et puiſque voici le temps, où je dois entrer en jugement avec moi-même pour me préparer à la naiſſance de mon Sauveur ; il faut, autant qu'il m'eſt poſſible, que j'imite les procédures de la juſtice de Dieu contre moi-même : c'eſt-à-dire, que je commence dès aujourd'hui à bien connoître l'état de mon ame, à en développer les plis & les replis les plus cachés, à ſonder la profondeur de mes plaies : que je conſidere cet examen, comme devant être pour moi un ſupplément de celui de Dieu, & par conſéquent comme l'affaire de ma vie la plus importante, & celle qui exige de moi une attention plus ſérieuſe : que pour cela je ramaſſe toutes les lumieres de mon eſprit, afin de me juger, s'il ſe peut, auſſi parfaitement que Dieu me jugera, afin de diſcerner mes fautes auſſi exactement & avec la même équité qu'il les diſcernera, afin d'exercer ſur moi la même cenſure qu'il exercera : que pour faire cette action dignement, je ſois réſolu de n'y conſulter ni mon amour-propre, ni la prudence de la chair, ni la politique du monde, ni l'exem- *Pſal. 50.*

ple, ni la coutume, ni les idées du ſiecle, ni mes préjugés; mais d'y écouter ma ſeule conſcience, la foi ſeule, la religion ſeule : que je prenne la balance en main, non pas celle des enfants des hommes, qui eſt une balance trompeuſe : *Mendaces filii hominum in ſtateris :* mais la balance du ſanctuaire, où je dois être peſé, auſſi-bien que l'infortuné roi de Babylone.

Car ſi j'y procede autrement, c'eſt-à-dire, ſi juſques dans le ſacré tribunal je me flatte moi-même, ſi j'uſe de diſſimulation avec moi-même, ſi je ſuis d'intelligence avec ma paſſion, ſi je me prévaus contre Dieu de ma fragilité, ſi je qualifie mes péchés de la maniere qu'il me plaît, adouciſſant les uns, déguiſant les autres, donnant à ceux-ci l'apparence d'une droite intention, couvrant ceux-là du prétexte d'une malheureuſe néceſſité; ſi je décide toujours en ma faveur; ſi dans les doutes qui naiſſent ſur certaines injuſtices que je commets, & qui attirent après elles des obligations onéreuſes, je conclus dans tous mes raiſonnements à ma décharge; en ſorte que quelque injure, ou quelque dommage qu'ait reçu de moi le prochain, je ne me trouve jamais obligé, ſelon mes principes, à nulle réparation : enfin, ſi pour ne me pas engager dans une diſcuſſion & une recherche qui me cauſeroit un trouble fâcheux, mais un trouble ſalutaire, mais un trouble néceſſaire, je me contente d'une revue précipitée, & je m'étourdis ſur les difficultés

de ma conſcience, plutôt que je ne les éclaircis; ſi c'eſt ainſi que je me comporte: ah! ma pénitence n'eſt plus qu'une pénitence chimérique, & réprouvée de Dieu. Pourquoi? parce qu'elle n'eſt pas, comme elle le doit être, conforme au jugement de Dieu. Dieu & moi, nous avons deux poids, deux meſures différentes; & c'eſt ce que l'écriture appelle iniquité & abomination.

En effet, chrétiens, Dieu nous jugera bien autrement: cette lâche & molle procédure que nous obſervons à notre égard dans la pénitence, n'eſt point celle que Dieu ſuivra dans ſon jugement. Si cela étoit, en vain voudroit-on nous le faire craindre: en vain auroit-il fait aux ſaints, & feroit-il encore aux ames vertueuſes tant de frayeur. Car s'il pouvoit s'accorder avec tous nos ménagements, avec tous nos déguiſements, avec tous nos adouciſſements, qu'auroit-il alors de ſi terrible? & comment ſeroit-il vrai, que les jugements de Dieu ſont ſi éloignés de ceux des hommes? Mais la foi m'empêche bien de me flatter d'une ſi vaine eſpérance. Car elle me repréſente ſans ceſſe ces deux vérités eſſentielles, que le jugement de Dieu eſt infiniment rigoureux, que le jugement de Dieu doit être le modele & la regle de ma pénitence; d'où elle me fait conclure malgré moi, que ma pénitence eſt donc fauſſe & imaginaire, ſi elle n'eſt accompagnée de cet eſprit de zele & de rigueur, avec lequel je dois me juger moi-même & me condamner.

Et voilà, mes chers auditeurs, ce qui faiſoit faire à David cette priere ſi ſenſée, lorſqu'il demandoit à Dieu, comme une grace particuliere, de ne permettre pas que jamais ſon cœur conſentît à ces paroles de malice, c'eſt-à-dire, à ces prétextes que le démon nous ſuggere pour notre propre juſtification, & pour nous ſervir d'excuſes dans nos péchés : *Ne declines cor meum in verba malitiæ, ad excuſandas excuſationes in peccatis.* Et parce que l'expérience lui avoit appris, que la plupart des hommes donnent dans ce piege, & que le monde eſt plein de ces faux élus, car c'eſt ainſi qu'il les appelloit, qui en traitant même avec Dieu, ont toujours raiſon, ou prétendent toujours l'avoir : ce ſaint roi proteſtoit à Dieu, qu'il ne vouloit point de communication ni de ſociété avec eux : *cum hominibus operantibus iniquitatem, & non communicabo cum electis eorum.*

Pſal. 140

Idem.

Mais qui ſont ces élus du ſiecle, demande ſaint Auguſtin, expliquant ce paſſage du pſeaume : *Qui ſunt iſti electi ſæculi?* Ce ſont, répond ce pere, certains eſprits prévenus, auſſi-bien que le phariſien, d'un orgueil ſecret; qui ne ſe connoiſſant pas jugent toujours favorablement d'eux-mêmes, & ſe tiennent sûrs de leur probité; qui ne ſe défient, ni de leurs erreurs, ni de leurs foibleſſes; qui de leurs vices, ſe font des vertus; qui ſéduits par leurs paſſions, prennent la vengeance pour un acte de juſtice, la médiſance pour zele de la vérité,

Auguſt.

l'ambi-

l'ambition pour attachement à leur devoir; qui s'avouent bien en général les plus grands pécheurs du monde, mais ne conviennent jamais en particulier d'avoir manqué : en un mot, qui se justifient sans cesse devant Dieu, & se croient irrépréhensibles devant les hommes. Car c'est l'idée que nous en donne saint Augustin : par où il nous fait entendre, que de tout temps il y a eu des esprits de ce caractere. Elus du siecle, qui cherchant à autoriser leurs désordres, dès-là n'ont nulle disposition à s'en repentir, beaucoup moins à y renoncer; en quoi néanmoins consiste la pénitence. L'un, ajoutoit le même docteur, impute aux astres le déréglement de sa vie; comme si la constellation de Mars étoit la cause de ses violences, ou celle de Vénus de ses débauches : *Venus in me adulterium fecit, sed non ego.* L'autre imbu de l'erreur des Manichéens, soutient que ce n'est pas lui qui peche; mais la nation des ténebres qui peche en lui : *Non ego peccavi, sed gens tenebrarum.* Tel étoit alors le langage des hérétiques, qui, comme remarque saint Augustin, n'alloit qu'à fomenter la présomption & l'impénitence de l'homme, & à rendre Dieu même auteur du péché; & tel est encore aujourd'hui, quoique sous d'autres expressions & sous des termes plus simples, le langage des mondains, j'entends de ces mondains si indulgents pour eux-mêmes, & si lâches dans la pratique & l'usage de la pénitence.

Ibidem.

Ibidem.

Car dites-moi, chrétiens : quand un pécheur, aux pieds du miniſtre de Jeſus-Chriſt, confeſſe qu'à la vérité il eſt ſujet à tel déſordre, mais que ce déſordre eſt un foible, qui mérite plus de compaſſion que de blâme ; que c'eſt l'effet d'un tempérament, d'une complexion qui prédomine en lui, & dont il n'eſt pas le maître : quand il parle de la ſorte, ne tombe-t-il pas dans le ſentiment de ceux qui s'en prenoient à la fatalité de leur étoile, & qui diſoient : *Venus in me adulterium fecit, ſed non ego.* Et quand un autre, pour ſe diſculper de ſes crimes, reconnoît d'abord qu'il les a commis ; mais du reſte ajoute, que dans le monde il y a une certaine corruption dont on ne peut ſe préſerver ; que c'eſt le malheur du monde, & qu'il faudroit n'être pas du monde pour en être exempt : qu'eſt-ce que le monde dans ſa penſée, ſinon la nation des ténebres, dont parloit le Ma-
Ibidem. nichéen ? *Non ego peccavi, ſed gens tenebrarum.* Voilà les prétendues défenſes des élus du ſiecle : *Defenſiones iſtæ ſunt electorum ſæculi.* Défenſes encore une fois auſſi injurieuſes à la ſainteté de Dieu, qu'elles ſont propres à entretenir le libertinage de l'homme.

Ah ! mes freres, concluoit ſaint Auguſtin, jugeons-nous plutôt dans la rigueur de la pénitence, & par-là nous glorifierons Dieu en nous condamnant nous-mêmes. Diſons à Dieu comme David, dans l'eſprit d'une humilité ſincere : guériſſez mon

ame, Seigneur, parce que j'ai péché contre vous : *Sana animam meam, quia peccavi tibi.* Oui, j'ai péché, & ce n'eſt ni mon naturel, ni mon tempérament que j'en accuſe ; il ne tenoit qu'à moi de le régler, & je ſavois aſſez, quand je voulois, le tenir dans l'ordre : cette paſſion qui m'a dominé au préjudice de votre loi, n'a jamais eu ſur moi d'empire au préjudice de mes intérêts. Elle étoit ſouple & ſoumiſe à ma raiſon, quand j'en craignois les conſéquences devant les hommes, & elle n'avoit ni emportements, ni ſaillies que je ne réprimaſſe, quand je croyois qu'il y alloit de ma réputation ou de ma fortune. J'ai péché contre vous, *peccavi tibi ;* & j'aurois tort de m'en prendre au monde : car le monde, tout pernicieux qu'il eſt, n'a eu d'aſcendant ſur moi, qu'autant qu'il m'a plu de lui en donner. Et en effet, cent fois pour me ſatisfaire moi-même, je l'ai mépriſé ; cent fois par vanité & par caprice, je me ſuis affranchi de ſon empire, & je me ſuis mis au-deſſus de ſes coutumes & de ſes loix. Si je vous avois aimé, ô mon Dieu ! autant que j'aimois une gloire mondaine, autant que j'aimois des biens périſſables, autant que j'aimois la vie ; le monde avec toute ſa malignité, ne m'auroit jamais perverti. Je ne ſerois donc pas de bonne foi, ſi je prétendois par-là juſtifier mon infidélité. Voyez-vous, pécheur, dit ſaint Auguſtin, comment vous honorez votre Dieu à meſure que vous vous faites juſtice, & *Pſal. 40.*

une juſtice ſévere, en vous reſſerrant dans les bornes étroites de la pénitence? *Vides quomodo ſic pateat laus Dei, in quâ anguſtiabaris cùm te velles defendere.* *Auguſt. Ibidem.*

Mais eſt-il rien de plus naturel que de ſe faire grace à ſoi-même? & puiſque dans la pénitence où je tiens la place de Dieu, je deviens moi-même mon juge, qu'y a-t-il de plus pardonnable que de ne pas agir contre moi avec toute la rigueur de la juſtice? Ah! chrétiens, je l'avoue, il n'eſt rien de plus naturel que de s'épargner ſoi-même. Mais c'eſt juſtement delà que je tire une ſeconde raiſon pour nous convaincre que la pénitence doit être ſévere de notre part: je dis, parce que nous avons tant de penchant, & que nous ſommes ſi fortement portés à nous aimer nous-mêmes, & à nous ménager. Car il faut que la pénitence ſurmonte en nous ce fonds d'amour-propre, & elle ne le peut faire, que par une ſainte rigueur. En effet, s'il étoit queſtion de juger les autres, & de prononcer ſur les actions du prochain, je n'aurois garde de vous exhorter à la ſévérité, je ſais qu'alors nous ne ſommes que trop exacts, & trop enclins à cenſurer & à condamner: mais quand il s'agit de nous-mêmes, dont nous ſommes idolâtres, & pour qui nous avons, non-ſeulement des tendreſſes, mais des délicateſſes infinies: quel parti plus raiſonnable & plus sûr puis-je vous propoſer, que celui d'une rigueur ſage, mais inflexible?

N'avez-vous pas éprouvé cent fois, que les injures les plus légeres nous paroiſſent des outrages, dès qu'elles s'adreſſent à nous; & qu'au contraire les outrages les plus réels, quelquefois même les plus ſanglants, s'anéantiſſent, pour ainſi dire, dans notre eſtime, & ſe réduiſent à rien, quand ils ne touchent que les autres? Qui fait cela, ſinon cet amour de nous-mêmes, qui nous aveugle dans nos jugements; & le moyen de le combattre, que par une pénitence rigoureuſe? Hélas, mes freres! nous ſavons ſi bien colorer nos défauts, nous ſommes ſi adroits à les couvrir, & à les excuſer; que ce que Dieu, ce que les hommes condamnent en nous, c'eſt ſouvent ce qui nous y plaît davantage, & de quoi nous nous applaudiſſons. Que ſera-ce donc de notre pénitence, ſi nous ne corrigeons pas cet inſtinct de la nature corrompue; par une regle plus droite, quoique moins commode? A quelles illuſions ſerons-nous ſujets? combien de péchés laiſſerons-nous impunis? combien d'autres ne condamnerons-nous qu'à demi? Défions-nous de nous-mêmes : ne nous écoutons jamais nous-mêmes. Avec une telle précaution nous ne ſerons encore que trop expoſés aux pieges & aux artifices de cet amour-propre qui ſe gliſſe par-tout, & dont nous avons tant de peine à nous défendre.

Mais la grande & derniere raiſon, mes chers auditeurs, celle qui nous engage plus indiſpenſablement à la ſévérité de la péni-

tence, & qui demanderoit ſeule un diſcours entier, c'eſt que le jugement que nous portons contre nous-mêmes, n'eſt point un jugement ſouverain ni définitif, mais un jugement ſubordonné, un jugement dont il y a appel; appel, dis-je, au tribunal de Dieu : un jugement, dont les nullités & les abus doivent ſervir de matiere à un autre jugement ſupérieur, que nous ne pouvons éviter. Car c'eſt là, chrétiens; c'eſt à ce redoutable tribunal où nous comparoîtrons tous, que nous devons être jugés en dernier reſſort : c'eſt là que notre Dieu, qui, par ſa prééminence & par ſa grandeur, eſt le juge de tous les jugements, réformera un jour les nôtres : *Cùm accepero tempus, ego juſtitias judicabo.* A quoi ſur-tout s'attachera-t-il dans ce dernier jugement, & quelle ſera ſa principale occupation? Sera-ce de juger nos crimes? Non, répond ſaint Chryſoſtôme : mais ſa premiere fonction, celle qui marquera davantage la ſupériorité de ſon être & de ſa ſuprême puiſſance, ſera de juger les jugements que nous aurons rendus contre nos crimes; de rechercher les accuſations que nous en aurons faites; de condamner, pour ainſi dire, nos condamnations, de nous punir de nos punitions; en un mot, de nous faire repentir de nos repentirs mêmes : car voilà proprement le ſens de cette parole : *ego juſtitias judicabo.* Nous nous croyons à couvert & en ſûreté ſous le voile de ces prétendues pé-

Pſal. 42.

nitences : mais ce voile n'aura caché que notre confusion & notre honte. Nous regardons ces confessions de nos péchés, suivies de quelques satisfactions légeres qu'on nous a imposées comme autant de justices envers Dieu : mais Dieu nous fera voir que souvent elles n'ont été que d'énormes injustices ; & c'est de ces fausses justices, ou plutôt de ces injustices véritables, qu'il nous demandera compte.

Ah, chrétiens ! que nous servira de nous être tant flattés & tant épargnés ? que nous servira d'avoir trouvé, & peut-être cherché dans les ministres de Jesus-Christ des hommes indulgents & faciles ? De dispensateurs qu'ils étoient des mysteres de Dieu, que nous servira d'en avoir fait les complices de notre lâcheté ? Les condescendances qu'ils auront eues pour nous, ces graces précipitées que nous aurons obtenues, de quel usage nous seront-elles ? Dieu les ratifiera-t-il ? ce qu'ils auront délié sur la terre, en relâchant ainsi les droits de Dieu, sera-t-il délié dans le ciel ? le pouvoir des clefs, qui leur a été donné, va-t-il jusques-là ? Non, non, dit l'ange de l'école, saint Thomas, le tribunal de la pénitence où ils préfident, est bien dans un sens le tribunal de la miséricorde ; mais le tribunal de la miséricorde de Dieu, & non de leur miséricorde, ni de la nôtre ; moins encore de la nôtre. Car si par un défaut de zele, leur miséricorde vient à s'y mêler ; ou si par un aveuglement d'es-

prit nous y faiſions entrer la nôtre : je le répete, chrétiens, & malheur à moi, ſi je ne vous en avertiſſois pas, comme dit l'apôtre, à temps & à contre-temps ; de ce tribunal de la miſéricorde de Dieu, nous devons paſſer au tribunal de la juſtice, mais d'une juſtice ſans miſéricorde. Voilà le fondement que vous devez poſer : fondement ſur lequel les premiers fideles appuyoient cette ſévérité de diſcipline, qui s'obſervoit parmi eux. *Apud nos*, diſoient-ils, au rapport de Tertullien, *diſtrictè judicatur, tanquam apud certos de divino judicio :* nous nous jugeons exactement & ſévérement, parce que nous ſavons qu'il y a une juſtice rigoureuſe qui nous attend, & que nous avons toujours en vue. Auſſi, ajoute ſaint Chryſoſtôme, le juge inférieur & ſubalterne doit toujours juger ſelon la rigueur de la loi : il n'appartient qu'au ſouverain de pardonner ; & le ſeul moyen d'obtenir grace, eſt de ne ſe l'accorder pas.

Tertull.

Sévérité raiſonnable : car il ne faudroit ici, chrétiens, que notre ſeule raiſon pour nous convaincre. Si ces heureux ſiecles de la premiere ferveur du chriſtianiſme duroient encore, où un ſeul péché, de la nature même de ceux que notre relâchement a rendus ſi communs, étoit expié par les exercices les plus laborieux, & tout enſemble les plus humiliants d'une pénitence de pluſieurs années ; peut-être nous pourroit-il venir dans l'eſprit, qu'une telle ſévérité paſſeroit les bornes ; & ce ſeroit

à moi, comme défenſeur des intérêts de Dieu, à la juſtifier; ce ſeroit à moi à vous faire entendre, que bien-loin qu'il y eût de l'excès dans cette ſévérité évangélique, les premiers chrétiens étoient au contraire fortement perſuadés, que les droits de Dieu, qu'il s'agit de réparer dans la pénitence, vont encore bien au-delà; que jamais l'égliſe n'a ſuivi des regles plus ſages; & que ſi dans les derniers temps notre extrême délicateſſe l'a forcée en quelque ſorte à les mitiger, c'eſt ce qui releve ces regles mêmes, je veux dire, d'avoir été dans leur inſtitution auſſi raiſonnables, que nous avons depuis ceſſé de l'être.

Mais nous n'en ſommes plus là, mes chers auditeurs; & je n'ai plus beſoin, ni de la docilité de votre foi, ni de votre ſoumiſſion à la conduite de l'égliſe, pour vous faire approuver ce qu'il y a de plus ſévere dans la pénitence. Encore une fois, elle n'a plus rien de ſévere, que ce que votre raiſon même vous preſcrit; ou pour parler plus juſte, ce qu'elle a déſormais de plus ſévere, c'eſt ce que votre raiſon même vous preſcrit.

Oui, mes freres, en quoi conſiſte, & a toujours conſiſté ſon eſſentielle ſévérité, c'eſt de nous réduire aux bornes étroites de la raiſon que Dieu nous a donnée; & quand nous en ſommes ſortis, de nous y faire rentrer, en nous obligeant à être raiſonnables contre nous-mêmes; & aux dépens de nous-mêmes. Car c'eſt là ce qui

nous coûte ; & ce que nous trouvons de plus difficile dans la pénitence : de nous interdire tout ce que notre propre raiſon nous fait connoître, ou péché, ou cauſe du péché, d'arracher de nos cœurs des affections que nous jugeons nous-mêmes criminelles, & ſources du péché ; de renoncer à mille choſes agréables, mais que nous ſavons être pour nous des engagements au péché ; de nous aſſujettir de bonne foi à tout ce que nous reconnoiſſons être des préſervatifs néceſſaires contre le péché ; de réparer par des œuvres toutes contraires les malheureux effets du péché. C'eſt ce que je pourrai traiter avec plus d'étendue une autre fois ; & c'eſt en quoi, dis-je, la pénitence nous paroît ſévere. Hors delà, on ſe ſoumettroit à tout le reſte ; & pourvu qu'on en fût quitte pour ce qui étoit ordonné par les anciens canons, on conſentiroit ſans peine qu'ils fuſſent renouvellés ; on jeûneroit, on ſe couvriroit du cilice & de la cendre, on ſe proſterneroit aux pieds des prêtres : mais d'étouffer une vengeance dans ſon cœur, mais de pardonner une injure, mais de rendre un bien mal acquis, mais de rétablir l'honneur flétri par une médiſance, mais de ſacrifier à ſon devoir une paſſion tendre, mais de rompre un commerce dangereux & de ſe détacher de ce qu'on aime ; voilà ce qui révolte la nature, & ce qui déſole le pécheur ; voilà ce qu'on a tant de peine à obtenir de lui, & ce qu'on en obtient ſi rarement ; voilà

ſur quoi vous vous défendez tous les jours contre les miniſtres de Jeſus-Chriſt, ſur quoi votre réſiſtance énerve ſi ſouvent leur zele, ou le rend inutile.

Cependant voilà ce que j'appelle, ſouffrez cette expreſſion, & ce qui eſt en effet, le raiſonnable de la pénitence : ſi raiſonnable, que vous êtes les premiers à convenir, qu'on ne peut pas ſe diſpenſer de l'exiger de vous ; ſi raiſonnable, que vous ſeriez vous-mêmes ſcandaliſés, ſi l'on ne l'exigeoit pas. Le reſte étoit d'inſtitution humaine ; mais ce raiſonnable eſt de droit naturel & divin : le reſte a pu changer ; mais ce raiſonnable ſubſiſtera toujours, & en quelque maniere auſſi immuable que Dieu : le reſte dépendoit de l'égliſe ; mais ni l'égliſe ni ſes miniſtres ne peuvent rien ſur ce raiſonnable ; & il n'y a point d'autorité ſur la terre, il n'y en a point dans le ciel, qui puiſſent nous décharger de l'obligation où nous ſommes de l'accomplir.

Heureux ſi nous goûtons aujourd'hui cette vérité : heureux, ſi, ſuivant les lumieres de cette droite raiſon, à laquelle, malgré nous, nous ſommes ſoumis, nous embraſſons la pénitence dans toute la ſévérité de ſes devoirs ; ſi pour venger Dieu de nous-mêmes & pour le bien venger, nous faiſons paſſer dans nous-mêmes toute la colere de Dieu. En ſorte que nous puiſſions lui dire comme David : *In me tranſierunt iræ tuæ ;* *Pſal. 87.* Seigneur, il s'eſt fait un tranſport admirable, & comme une transfuſion bien ſur-

prenante. Du moment que j'ai conçu la griéveté de mon péché, & que je l'ai déteſté par la pénitence, toute votre colere a paſſé de votre cœur dans le mien : *In me tranſierunt iræ tuæ.* Je dis votre colere, Seigneur : car il me falloit la vôtre; & il n'y avoit que la colere d'un Dieu auſſi grand que vous, qui pût détruire un mal auſſi grand que le péché. La mienne auroit été trop foible : mais la vôtre a toute la force & toute la vertu néceſſaire. C'eſt pour cela que vous l'avez toute répandue dans mon ame, parce que mon péché la méritoit toute entiere. Une partie n'auroit pas ſuffi; mais il me la falloit dans toute ſa plénitude, pour pouvoir haïr & punir l'excès de mes déſordres : *In me tranſierunt iræ tuæ.* Au reſte, mon Dieu, c'eſt en cela même que je reconnois votre miſéricorde; je dis, en ce que vous avez fait ſortir votre colere de votre cœur, pour la faire entrer dans le mien : car ſi elle étoit demeurée en vous, à quoi ne vous auroit-elle pas porté contre moi? au-lieu que paſſant en moi, elle s'y eſt, pour ainſi dire, humaniſée. Encore, Seigneur, n'avez-vous pas voulu qu'elle paſſât immédiatement de vous en moi. Sortant de votre ſein, elle auroit été trop ardente & trop allumée, & je n'aurois pu la ſupporter : mais pour la tempérer, vous l'avez fait paſſer premiérement dans le cœur de votre fils, où elle a preſque amorti tout ſon feu, par les ſaintes & innocentes cruau-

tés qu'elle a exercées sur lui. Et parce que le cœur de votre fils est la source de toutes les graces ; c'est là, c'est dans ce centre de la sainteté & de la miséricorde, qu'elle a pris une vertu salutaire pour me sanctifier. C'est ainsi, mon Dieu, qu'elle est venue en moi : c'est ainsi que je l'ai reçue, & que je la veux conserver. *In me transierunt iræ tuæ.* Elle rendra ma pénitence sévere, & par un heureux retour, plus ma pénitence sera sévere, plus elle me deviendra douce. C'est le sujet de ma seconde partie.

II. PARTIE.

TERTULLIEN parlant de la pénitence, a dit une chose bien glorieuse d'une part à Dieu, mais de l'autre bien capable de rabattre la présomption & l'orgueil de l'homme. De quoi s'agit-il, mon frere ? c'est ainsi qu'il s'adresse à un pécheur ; vous êtes en peine de savoir si votre pénitence vous sera utile, ou non, devant Dieu. Qu'importe ? Dieu vous commande de la faire : n'est-ce pas assez pour vous obliger à lui obéir ? Quand il n'y auroit que le seul respect dû à son autorité, elle mérite bien que vous y ayiez égard préférablement à votre utilité. *Bonum tibi est pœnitere, an non, quid revolvis ? Deus imperat ; prior est authoritas imperantis, quàm utilitas servientis.* Or ce que ce Pere disoit en général de la pénitence, je pourrois le dire en particulier de la sévérité de la pé-

Tertull. de pœnit.

nitence. Quand cette sévérité n'auroit rien que de rebutant pour nous, & qu'elle seroit telle que notre amour-propre & l'esprit du monde nous la figurent; Dieu l'ordonnant, il n'y auroit point d'autre parti à prendre que celui d'une généreuse soumission, & il seroit juste que notre délicatesse cédât à la nécessité & à la force du précepte : *prior est authoritas imperantis, quàm utilitas servientis.*

Mais Dieu, chrétiens, n'en veut pas user si absolument & si souverainement avec nous; & par une condescendance digne de sa grandeur, il sait si bien tempérer les choses, que non-seulement le poids ne nous accable pas, mais qu'il nous devient même léger; & s'il veut que nous nous condamnions à toutes les rigueurs de la pénitence, il prend soin en même temps que nous y trouvions toute l'onction qui nous la peut adoucir.

Le même Tertullien ne se trompoit donc pas; & quoiqu'il ait eu du reste sur le sujet de la pénitence des sentiments outrés, il a parlé juste, quand il a dit ailleurs, que la pénitence étoit la félicité & la béatitude de l'homme pécheur : *Pœnitentia hominis rei felicitas.* A qui ne connoîtroit pas les effets de cette vertu, ou plutôt, à qui n'en connoîtroit qu'une partie, cette proposition sembleroit un paradoxe. Car qu'y a-t-il en apparence de moins propre à faire le bonheur de l'homme, que ce qui mortifie son esprit, que ce qui crucifie sa chair, que ce

Tertull.

qui combat ſes paſſions, que ce qui l'oblige à ſe renoncer lui-même? Or ce ſont les devoirs eſſentiels de la pénitence. Il eſt néanmoins vrai, chrétiens, qu'après l'innocence perdue, rien ne peut rendre l'homme heureux, je dis même heureux dès cette vie, que la pénitence; & vous en conviendrez ſans peine, quand vous m'aurez entendu. Car j'appelle avec Tertullien la félicité du pécheur dès cette vie, ce qui produit en lui la paix & le calme de la conſcience; ce qui le remplit de la joie du Saint-Eſprit; ce qui le met dans toute l'aſſurance où il peut être contre les jugements de Dieu. Or voilà les effets naturels de la pénitence que je vous prêche: premiere vérité, vérité inconteſtable & qui eſt de la foi. J'ajoute, qu'il n'y a que la pénitence exacte & ſévere, qui ait la vertu d'opérer ces divins effets, c'eſt-à-dire, qui produiſe dans le pécheur cette tranquillité, qui lui faſſe goûter cette joie, qui lui donne cette aſſurance, ou du moins cette confiance chrétienne: ſeconde vérité, qui s'enſuit infailliblement de l'autre. N'ai-je donc pas droit de conclure, que la pénitence, dans ſa ſévérité même nous devient douce & aimable. Ecoutez-moi: ceci vous édifiera plus que tout ce qu'il y a d'effrayant & de terrible dans la religion.

Oui, c'eſt la véritable pénitence, & par conſéquent celle où le pécheur ſe flatte moins, où il s'épargne moins, qui produit la paix: & delà vient, que le fils de Dieu ne ſépara point ces deux graces, qu'il ac-

corda tout à la fois à la plus généreuse & la plus fameuse pénitente, Marie Magdeleine, lorsqu'il lui dit au moment de sa conver-
Luc. 7. sion : *Remittuntur tibi peccata tua ; vade in pace :* vos péchés vous sont remis ; allez en paix. Cette paix de Dieu, comme l'appelle saint Paul, parce qu'elle est en effet souverainement & par excellence le don de
Philip. 4. Dieu : *Pax Dei ;* cette paix que le monde ne peut donner, parce qu'elle n'est pas de
Orat. Ecclesiæ. son ressort : *Quam mundus dare non potest pacem ;* cette paix qui surpasse tout autre sentiment, tout autre bien, tout autre plaisir, & sans laquelle même il ne peut
Philip. 4. y avoir ni plaisir, ni bien dans la vie : *Pax Dei quæ exuperat omnem sensum ;* cette paix qui met le repos dans un cœur, qui en fait cesser les troubles, qui en appaise les remords : cette paix, dis-je, fut le premier fruit des saintes dispositions, avec lesquelles Magdeleine vint se présenter à Jesus-Christ. Jusques-là, rebelle à Dieu, & livrée à elle-même, elle avoit eu de continuels combats à soutenir. Jusques-là, emportée par sa passion, mais au même temps gênée & bourrelée par sa raison, elle avoit senti l'aiguillon du péché ; c'est-à-dire, elle en avoit senti la confusion, l'amertume, le repentir, bien plus qu'elle n'en avoit goûté la douceur. Jusques-là, elle avoit vécu dans des inquiétudes mortelles : mais elle commença à jouir enfin de la paix, dès que par sa pénitence elle eût trouvé grace devant son Dieu. Car ce fut alors qu'elle entendit

cette divine parole, & qu'elle en éprouva l'effet : *Vade in pace ;* allez en paix. Comme ſi le Sauveur du monde, uſant de l'empire abſolu qu'il avoit ſur le cœur de cette pécheresſe, lui eût commandé auſſi-bien qu'aux vents & à la mer, de ſe calmer : *Imperavit ventis & mari, & facta eſt tranquillitas magna.* Matth. 8.

Quoi qu'il en ſoit, je prétends, mes chers auditeurs, qu'autant que nous pratiquons la pénitence avec cet eſprit de ferveur, & cette exacte ſévérité envers nous-mêmes, autant nous y trouvons de conſolation : que ce qu'éprouva Magdeleine convertie, Dieu, par ſa miſéricorde, nous le fait ſentir, puiſqu'il nous dit comme à elle intérieurement, & même ſenſiblement, par la bouche de ſes miniſtres : Tout vous eſt pardonné : *Remittuntur tibi peccata tua ;* ne ſoyez plus en peine : *Vade in pace.* Luc. 7.

Mais comment eſt-il poſſible qu'une pénitence ſévere, qui, ſelon la maxime de Tertullien, fait en nous la fonction de la juſtice & de la colere de Dieu, nous donne néanmoins la paix ? Ah, chrétiens ! voilà le miracle que je vous prie de remarquer : car c'eſt par ſa ſévérité même qu'elle appaiſe Dieu, qu'elle déſarme Dieu, qu'elle nous rend amis de Dieu ; que d'un Dieu courroucé & irrité, lequel n'avoit pour nous que des rigueurs, & qui ne nous préparoit que des châtiments, elle le force, tout Dieu qu'il eſt, par une ſainte violence, & par une eſpece de converſion qui ſe fait en

lui, à devenir un Dieu de bonté, un Dieu qui met sa gloire à nous pardonner sans réserve tout ce que nous ne nous pardonnons pas; qui ne se souvient de nos offenses, que pour en faire le sujet & la matiere de ses graces; qui n'est notre juge, que pour nous montrer encore plus authentiquement, qu'il est notre pere, puisqu'alors il nous juge en pere, au-lieu qu'à la fin des siecles il nous jugera en maître : enfin, un Dieu, qui dépouant toutes pensées, tous sentiments de vengeance, n'a plus désormais, comme il s'en déclare lui-même, que des sentiments de compassion & de charité, que des pensées de réconciliation & de paix. *Dicit Dominus : Ego cogito cogitationes pacis, & non afflictionis.*

Voilà, dis-je, le miracle de la pénitence. Elle fait donc, parce qu'elle est sévere, (appliquez-vous à cette pensée, qui n'est que la suite de celle de Tertullien) elle fait donc, parce qu'elle est sévere, la fonction de la colere de Dieu; mais elle la fait bien plus efficacement que la colere de Dieu même : ou plutôt, elle fait en nous ce que la colere même de Dieu toute seule n'y peut faire. Pourquoi? c'est qu'au-lieu que la colere de Dieu punit en nous le péché, sans l'effacer; la pénitence l'efface en le punissant : c'est que la colere de Dieu, toute seule, quelque satisfaction qu'elle exige & qu'elle tire du pécheur, ne peut jamais faire que Dieu soit satisfait; ce qui se voit dans l'enfer, où l'éternité toute entiere des peines que souf-

frent les réprouvés, ne satisfait jamais Dieu, parce que dans l'enfer, dit saint Bernard, il n'y a que la colere de Dieu qui agit. Au lieu que la pénitence, par un heureux mélange de la colere & de la miséricorde divine, de la colere divine, dont elle fait l'office, & de la miséricorde divine qu'elle attire, est la juste & entiere satisfaction que Dieu attend du pécheur. Par conséquent, c'est la pénitence sévere qui nous remet bien avec Dieu; & par une suite non moins infaillible, qui nous remet bien avec nous-mêmes. Car comment serons-nous en paix avec nous-mêmes, tandis que nous sommes en guerre avec Dieu? Or qu'y a-t-il, que peut-il y avoir pour nous dans la vie de plus avantageux & de plus doux, que cette double paix? Quoi qu'il nous en coûte pour l'avoir, la pouvons-nous trop acheter? & quelque austere que nous paroisse, & que soit même la pénitence, pouvons-nous ne la pas aimer, quand il s'agit de rentrer en grace avec le maître, de qui dépend tout notre bonheur; & de rétablir dans nous-mêmes une paix, qui sur la terre est le souverain bien, & qui ne peut compatir avec le péché? Avançons.

De cette paix intérieure naît une sainte joie: autre fruit de la fervente de la pénitence, autre don de l'esprit de Dieu, qui pour cela même est appellé dans l'écriture, la joie du Saint-Esprit: *Gaudium in Spiritu Sancto.* Qui peut l'exprimer, chrétiens, qui peut la connoître sans l'avoir sentie? Qui

peut comprendre la consolation dont est remplie une ame criminelle, mais pénitente, quand, par un généreux effort, elle est enfin parvenue à remporter sur elle-même la victoire, d'où dépendoit sa conversion, quand elle a fait à Dieu le sacrifice de la passion, dont elle étoit auparavant esclave : quand elle a une fois rompu ses liens ; qu'elle commence à respirer la liberté des enfants de Dieu, & qu'elle peut lui dire comme David : *Dirupisti vincula mea ; tibi sacrificabo hostiam laudis.* C'est vous qui avez brisé mes chaînes, & qui m'avez tiré de la servitude où mon péché m'avoit réduite : je vous bénirai, Seigneur, je vous louerai, je vous rendrai d'éternelles actions de graces. Elle s'est fait violence pour en venir là, & la résolution qu'elle a prise de rompre ce commerce qui la perdoit, de s'arracher l'œil qui la scandalisoit, de sortir de l'occasion où elle se damnoit : cette résolution chrétienne, mais si difficile à prendre, mais encore plus difficile à exécuter, a été pour elle une espece d'agonie, & c'est sans doute ce qu'il y a de plus sévere dans la pénitence : mais aussi le coup une fois porté, l'ouvrage une fois achevé, de quelle abondance de joie Dieu ne la comble-t-il pas ? C'est un mystere impénétrable pour l'homme charnel & animal. Comme il n'a là-dessus nulle expérience, il ne m'entend pas : mais c'est justement, dit saint Chrysostôme, parce qu'il n'en a nulle expérience, qu'il ne doit ni s'en croire, ni en être cru ;

Psal. 115.

c'eſt parce qu'il ne l'a jamais éprouvé, qu'il doit s'en rapporter à ceux qui l'éprouvent.

Or quelle épreuve n'en font pas ceux qui ſe convertiſſent de bonne foi, & avec quel épanchement de cœur ne s'en expliquent-ils pas? Combien tout-à-coup, diſoit ſaint Auguſtin, ſurpris du changement miraculeux que la grace avoit fait en lui, & racontant non plus ſes miſeres, mais les miſéricordes du Seigneur, combien tout-à-coup trouvai-je de plaiſir à renoncer aux plaiſirs criminels du monde? & combien me fut-il doux de quitter ce que j'avois tant craint de perdre? Car vous, ô mon Dieu! qui êtes le ſeul vrai & ſouverain bien, capable de remplir une ame, vous me teniez lieu de tous les plaiſirs; la joie de me voir enfin ſoumis à vous, la joie de m'être ſurmonté moi-même, étoit pour moi quelque choſe de plus délicieux, que toutes mes délices paſſées. Ainſi la pénitence de ſaint Auguſtin vérifioit-elle la promeſſe du fils de Dieu: *Mundus gaudebit, vos autem contriſtabimini; ſed triſtitia veſtra vertetur in gaudium:* le monde ſera dans la joie, & vous ſerez dans la triſteſſe; mais votre triſteſſe, c'eſt-à-dire votre pénitence, qui eſt proprement & uniquement cette triſteſſe ſalutaire dont ſaint Paul félicitoit les Corinthiens, votre triſteſſe ſe tournera en joie; & cette joie ſera le centuple de toutes les joies du monde, dont vous vous ſerez privés. *Joan.* 16.

Répondez-moi, dit le mondain, de cette douceur de la pénitence, & dès aujourd'hui

je me convertirai. Assurez-moi que cette joie ne me manquera pas, & je me condamnerai à tout ce que la pénitence a de plus rigoureux. Vous vous trompez, reprend saint Bernard, & vous raisonnez mal. Infidele & mondain au point que vous l'êtes, j'aurois beau vous en répondre : ce que j'en dirois, ne feroit sur vous nul effet; & l'attachement actuel que vous avez à ce qui vous pervertit, vous rendroit inutile l'assurance que je vous donnerois d'un bien, dont vous n'auriez qu'une connoissance de spéculation, mais dont vos sens ne seroient pas touchés. Douceurs pour douceurs, vous vous en tiendriez à celles que vous goûtez; parce qu'elles sont présentes, & que les autres ne seroient encore pour vous qu'en idée & en espérance. Il faut commencer par vous vaincre : car cette joie dont je vous parle est la manne cachée, qui n'est réser-
Apoc. 2. vée qu'au vainqueur : *Vincenti dabo manna absconditum.* Il faut exercer sur vous-même & contre vous-même les rigueurs de la pénitence; & alors la pratique vous convaincra, & dans un moment vous en découvrira plus que tous les discours. Qu'est-il même nécessaire d'ailleurs que je parle, & que je renouvelle des promesses que Dieu tant de fois lui-même vous a faites? Fiez-vous-en à votre Dieu; il n'a jamais trompé personne; si vous êtes généreux, il sera fidele.

Mais n'en voyons-nous pas, qui jusques dans leur pénitence, ne trouvent que des

ſéchereſſes, & ne parviennent jamais à ce centuple bienheureux d'une joie pure & ſecrete ? Ne le confeſſent-ils pas les premiers, & ne ſe plaignent-ils pas de leur état, comme s'ils reprochoient en quelque ſorte à Dieu qu'il ne leur a pas tenu parole ? Oui, il y en a : mais qui ſont-ils communément ? Ah ! répond ſaint Bernard, il n'eſt point vrai qu'à ceux qui généreuſement & de bonne foi ſe ſont condamnés aux exercices d'une pénitence ſévere, cette joie ſolide & ſpirituelle ait manqué. S'il y a des ames dans le monde trompées ſur ce point, & fruſtrées de leur attente, graces à la providence & à la juſtice du Dieu que nous ſervons, ce ne ſont pas celles qui pratiquent la pénitence dans toute ſon auſtérité : mais celles au contraire qui la moderent autant qu'elles peuvent, & plus qu'elles ne doivent ; mais celles qui ne la veulent pratiquer que ſelon leur gré ; mais celles qui lui ôtent tout ce qu'elle a de pénible & d'incommode, & ne s'en réſervent que la cérémonie & la figure ; mais celles dont la pénitence peut-être avec tout ſon éclat, & un certain extérieur de ſévérité, ne laiſſe pas d'être accompagnée de mille relâchements. Que chacun de nous s'examine ; & pour peu que nous ayions de lumiere, nous découvrirons dans nous-mêmes le principe du mal, & ce qui nous empêche de ſentir au fond de notre cœur cette onction de la pénitence chrétienne. Nous reconnoîtrons que nous ne devons

ſouvent nous en prendre qu'à nous-mêmes. Nous nous écrierons avec le pro-
Pſal 118. phete royal : *Juſtus es, Domine, & rectum judicium tuum :* vous êtes juſte, Seigneur ; & il n'eſt pas ſurprenant, qu'auſſi lâche que je ſuis dans l'uſage de la pénitence, je n'y trouve pas ce qu'y ont trouvé, & ce qu'y trouvent encore tous les jours tant d'ames ferventes. Dès que j'aurai le même courage, le même zele, la pénitence aura pour moi le même goût.

C'eſt donc, chrétiens, un abus, & un étrange abus, quand nous nous faiſons de la ſévérité de la pénitence un obſtacle à la pénitence même ; & l'un des artifices les plus ordinaires & les plus dangereux, dont ſe ſert l'ennemi de notre ſalut, pour endurcir les hommes dans le péché, & pour les détourner des voies de Dieu, eſt de leur repréſenter la pénitence ſous des idées affreuſes qui leur en donnent de l'horreur, & qui les rebutent. Il ſemble même qu'on prenne plaiſir à ſe la figurer comme telle, pour avoir droit de s'en diſpenſer : & parce qu'il ſe trouve quelquefois entre les miniſtres de Jeſus-Chriſt & les paſteurs de ſon troupeau des hommes zélés ; mais d'un zele qui n'eſt pas ſelon la ſcience ; des eſprits toujours portés aux extrémités, qui pour ne pas rendre la pénitence trop facile, la réduiſent à l'impoſſible ; qui n'en parlent jamais que dans des termes capables d'effrayer ; qui la propoſent cruement, & d'une maniere ſeche, ſans y mettre jamais ce tempérament d'amour

d'amour & de confiance qui en doit être inſéparable; qui croient avoir beaucoup fait, quand ils ont, non pas redreſſé, mais embarraſſé & troublé une conſcience foible; & qui manquant dans le principe, ne font jamais enviſager Dieu au pécheur, que ſous une forme terrible, comme s'ils craignoient qu'il n'y eût, pour ainſi dire, du danger pour Dieu à paroître miſéricordieux & aimable, & qu'ils ſouhaitaſſent eux-mêmes qu'il le fût moins : parce qu'il ſe trouve, dis-je, des eſprits préoccupés de ces ſentiments, & encore plus déterminés à les inſpirer aux autres; qu'arrive-t-il? Le libertin en profite, & le foible s'en ſcandaliſe : le libertin en profite, ravi qu'on lui exagere les choſes, pour être en quelque maniere autoriſé par-là à n'en rien croire, ou à n'en rien faire, & qu'on lui en demande trop, pour avoir un ſpécieux prétexte de renoncer à tout. C'eſt-à-dire, que de ces caracteres outrés de la pénitence, qu'il paroît néanmoins eſtimer, & à quoi il donne de faux éloges, il ne tire point d'autres concluſions, que de ſe confirmer dans ſon impénitence.

Car voilà, mes chers auditeurs, le raffinement du libertinage de notre ſiecle : on veut une pénitence extrême, ſans adouciſſement, ſans attrait, parce qu'on n'en veut point du tout. Si je la faiſois, dit-on, c'eſt ainſi que je la voudrois faire : mais on en demeure là, & l'on ſe ſait bon gré de cette diſpoſition prétendue où l'on eſt de la bien

faire, ſuppoſé qu'on la fît, quoiqu'on ne la faſſe jamais. Ou tout, ou rien, dit-on; mais bien entendu qu'on s'en tiendra toujours au rien, & qu'on n'aura garde de ſe charger jamais du tout.

Ainſi raiſonne le libertin : & d'ailleurs que conclut le foible? rien autre choſe, que de ſe décourager, de s'attriſter, de s'abandonner à des ſecrets déſeſpoirs, de regarder la pénitence comme impraticable, de ſe perſuader qu'il ne la ſoutiendra jamais, qu'elle l'accablera d'un ennui mortel, & qu'il y ſuccombera, de dire ſans ceſſe comme l'Iſraélite prévaricateur : *Quis noſtrûm volet ad cœlum aſcendere?* Et quel eſt l'homme ſur la terre qu'il puiſſe eſpérer de parvenir là, & de s'y maintenir? Car c'eſt ainſi que notre lâcheté ſe prévaut des erreurs du monde pour ſecouer le joug de Dieu.

Deut. 32.

Mais faudra-t-il, Seigneur, qu'une illuſion auſſi groſſiere que celle-là, nous trompe & nous perde, & que notre ignorance ſur ce point nous tienne toujours lieu d'excuſe? Non, mon Dieu : car tandis que vous me confierez le miniſtere de votre ſainte parole, je prêcherai ces deux vérités, ſans les ſéparer jamais. La premiere, que vous êtes un Dieu terrible dans vos jugements; & la ſeconde, que vous êtes le pere des miſéricordes & le Dieu de toute conſolation. Je ne ſerai jamais aſſez téméraire pour prêcher votre miſéricorde, ſans prêcher votre juſtice, parce que je ſais les conſéquences

dangereuſes qu'en tireroit l'impiété : mais auſſi me ferois-je un crime de prêcher les rigueurs de votre juſtice, ſans parler en même temps des douceurs de votre miſéricorde, parce que la foi m'apprend, & que c'eſt vous-même qui me l'avez révélé, que votre miſéricorde ſauve les pécheurs, au-lieu que votre juſtice ſeule ne peut que les damner & les réprouver. Je joindrai donc l'un & l'autre enſemble, pour pouvoir toujours dire comme David : *Miſericordiam & judicium cantabo tibi, Domine :* Seigneur, je chanterai vos bontés, & vos jugements : & quand les pécheurs du ſiecle devroient abuſer de cette inépuiſable miſéricorde que je leur annoncerai ; pour votre juſtification, Seigneur, je ne ceſſerai point de la publier hautement, afin que vous ſoyez reconnu pour ce que vous êtes, c'eſt-à-dire, pour un Dieu également juſte & bon ; & qu'à l'égard des impies mêmes, vous ſoyez à couvert de tout reproche, quand l'excès de leurs déſordres vous forcera un jour à la condamner ; *Ut juſtificeris in ſermonibus tuis, & vincas cùm judicaris.* Je dirai à votre peuple, que par le péché nous contractons une dette infinie : mais je ne manquerai pas auſſi-tôt de l'avertir, que par le ſecours de votre grace, il nous eſt aiſé de nous acquitter, parce que vous nous donnez vous-même de quoi vous payer. Je lui dirai, que la pénitence doit être ſévere, afin qu'il ne ſe perde pas par une malheureuſe préſomption ; mais auſſi,

Pſal. 100.

Pſal. 50.

afin qu'il ne tombe pas dans un funeſte déſeſpoir, je le conſolerai en lui diſant que la plus ſévere pénitence devient la plus douce, par l'onction qui y eſt attachée; & vos promeſſes, ô mon Dieu! les oracles de votre écriture, ſont les preuves touchantes & convaincantes que je lui en apporterai. Je lui dirai, pour ne le pas tromper, que cette ſévérité de la pénitence eſt un joug; mais je n'oublierai pas de lui dire, pour l'animer à le porter, que c'eſt votre joug, & que vous vous êtes obligé à le porter vous-même avec nous; que, ſelon l'expreſſion de votre apôtre, c'eſt votre eſprit qui pleure en nous, qui s'afflige en nous, qui fait, ſi j'oſe parler ainſi, pénitence en nous, parce que c'eſt par lui que nous la faiſons, & que c'eſt lui, qui pour nous mettre en état de la faire, nous éleve au-deſſus de nous-mêmes.

Gardant ces regles, mon Dieu, je ne craindrai rien; & juſqu'en préſence des rois de la terre, je parlerai ſans confuſion, auſſi-bien que David, des obligations de votre loi : *Loquebar de teſtimoniis tuis in conſpectu regum, & non confundebar.* Je parle ici, Seigneur, devant le premier roi du monde; & jamais miniſtre de l'évangile eut-il l'honneur de porter votre parole à un auſſi grand prince? Non-ſeulement c'eſt le plus grand roi du monde; mais ce qui me rend ſa perſonne encore bien plus auguſte, c'eſt le plus chrétien des rois; c'eſt le protecteur le plus puiſſant de votre égliſe; c'eſt

Pſal. 118.

un roi zélé pour sa religion, ennemi de l'impiété, & qui ne souffrira jamais que le libertinage s'éleve impunément contre vous : un roi qui aime la vérité, & dont je puis bien dire ce que saint Ambroise disoit de Théodose, qu'il approuvoit plus celui qui reprend les vices, que celui qui les flatte : *Qui magis arguentem probat, quàm adulantem.* Eloge qui ne convient qu'aux grandes ames, & qui les distingue des autres. Tel est le monarque devant qui je parle : mais quand je parlerois devant les rois du monde les plus infideles, & les plus ennemis de votre nom, je leur dirois avec une confiance respectueuse, ce que vous voulez qu'ils sachent : que vous êtes leur Dieu, qu'ils doivent se soumettre à vous; & que puisqu'ils sont pécheurs comme le reste des hommes, la pénitence est un devoir pour eux aussi-bien que pour le reste des hommes : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum.* *Ambros.*

Voilà ce que Jean-Baptiste prêchoit dans la Judée : à qui ? non-seulement au simple peuple, mais aux grands du monde & de la cour, qui venoient l'écouter; & à ceux-ci encore plus qu'aux autres, parce qu'il savoit que la pénitence leur étoit encore plus nécessaire. Comme les grands de la cour, selon le rapport de l'évangile, l'alloient chercher dans le désert, il ne sortoit point de son désert pour leur annoncer ces vérités. Maintenant que les prédicateurs sont obligés de quitter leur solitude

pour venir les faire entendre à la cour ; voilà ce que je vous prêche, mes chers auditeurs, avec un mérite bien inférieur à celui de Jean-Baptiſte, mais de la part du même Dieu. *Pœnitentiam agite ; appropinquavit enim regnum cœlorum.* Faites pénitence, parce que le royaume du ciel eſt proche. Il eſt proche, chrétiens, puiſque nous touchons de près au grand myſtere de notre rédemption. Mais dans un autre ſens, il eſt peut-être encore plus proche que vous ne le penſez. Le terme de notre vie, l'inſtant de la mort, le jugement qui la ſuit, c'eſt ce que l'écriture en mille endroits veut nous marquer par cette proximité du royaume de Dieu. Or à l'entendre de la ſorte, combien y en a-t-il dans cette aſſemblée pour qui il eſt proche ; & combien de ceux même qui s'en croient les plus éloignés ! Si Dieu, au moment que je parle, me les déſignoit en particulier ; & que m'adreſſant à chacun d'eux, je leur diſſe de cette chaire : c'eſt vous, mon cher auditeur, qui n'y penſez pas, c'eſt vous qui devez mettre ordre à votre conſcience ; car vous mourrez dès demain, & voici le dernier avertiſſement que Dieu vous donne ; ſi je leur parlois ainſi, & qu'ils fuſſent certains de la révélation que j'en aurois eue de Dieu, il n'y en auroit pas un qui ne ſe convertît, pas un qui ne renonçât dès aujourd'hui à tous ſes engagements, pas un qui n'acceptât la pénitence la plus ſévere que je pourrois lui impoſer. Pour-

Matth. 2.

quoi ? parce qu'ils seroient assurés que leur dernier jour approche, & qu'ils ne voudroient pas perdre le temps qui leur resteroit. Ah, chrétiens ! pourquoi ne faites-vous pas ce que feroient ceux-ci ? & pourquoi ne font-ils pas eux-mêmes dès maintenant ce qu'ils feroient alors ? Avons-nous une caution contre l'inconstance de la vie, & l'incertitude de la mort ? Ce que nous ne voulons pas faire présentement, & ce que nous pouvons néanmoins faire utilement, sommes-nous certains que nous aurons dans la suite le temps de le faire ? & les moyens de le bien faire ? Qui vous répond de Dieu ? qui vous répond de vous-mêmes ? Les exemples de tant d'autres qui ont été surpris, & des exemples présents, des exemples domestiques ne doivent-ils pas vous faire trembler ? Les avez-vous déja oubliés ? Pour un pécheur qui trouve encore à la mort le temps de faire pénitence après l'avoir perdu pendant la vie, ne peut-on pas dire qu'il y en a cent qui ne le trouvent pas ? Et de cent qui l'ont, n'est-il pas vrai, & ne puis-je pas ajouter, qu'il n'y en a presque pas un qui fasse une bonne pénitence ? *Pœnitentiam agite.* Faisons-la donc, chrétiens, faisons-la promptement, & faisons-la sans ménagement, afin qu'elle nous obtienne grace devant Dieu, & qu'elle nous mérite la gloire que je vous souhaite, &c.

SERMON
SUR
LA NATIVITÉ
DE JESUS-CHRIST.

Et subitò facta est cum angelo multitudo militiæ cœlestis, laudantium Deum, & dicentium : Gloria in altissimis Deo, & in terrâ pax hominibus.

Au même instant que l'ange annonça aux pasteurs la naissance de Jesus-Christ, une troupe de la milice céleste se joignit à lui, & se mit à louer Dieu, en disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux. & paix aux hommes sur la terre. En saint Luc, chap. 2.

SIRE,

EN deux paroles, voilà les deux fruits de la naissance du Sauveur : la gloire à Dieu, & la paix aux hommes. La gloire à Dieu,

à qui elle eſt due par juſtice ; & la paix aux hommes, à qui Dieu la donne par grace. La gloire à Dieu, qui la poſſede comme un bien propre ; & la paix aux hommes, qui la deſirent comme le plus digne objet de leurs vœux. La gloire à Dieu, qui ſeul la mérite, parce qu'il eſt ſeul grand par lui-même ; & la paix aux hommes, qui doivent ſe mettre en état de l'obtenir, juſqu'à ſacrifier tout pour l'avoir. C'eſt, dit ſaint Bernard, le partage le plus raiſonnable, & même pour les hommes le plus favorable qui fut jamais.

Cependant, ajoute ce Pere, on voit dans le monde des hommes qui ont peine à le goûter, & tel eſt l'ambitieux & le ſuperbe. En effet, parce qu'il eſt ſuperbe & ambitieux, ce partage fait par les anges, quoique favorable pour lui, ne le contente pas : *Non placet ei angelica diſtributio, dans gloriam Deo, & pacem hominibus.* C'eſt-à-dire, qu'aveuglé d'un injuſte deſir de s'élever au-deſſus des autres, il ne ſe contente pas d'avoir la paix, mais qu'il veut encore avoir la gloire. Et quoique Dieu dans l'écriture ſe ſoit ſi hautement déclaré, qu'il ne donnera ſa gloire à perſonne : *Gloriam meam alteri non dabo ;* il eſt aſſez téméraire pour répondre à Dieu dans ſon cœur : Et moi, ſans que vous me la donniez, je me l'attribuerai, & je l'uſurperai : *Et ego, inquit ſuperbus, mihi illam, licèt non dederis, uſurpabo.* Bernard. Iſai. 52. Bernard.

Ayons, mes chers auditeurs, ce ſentiment en horreur. Mieux inſtruits de nos

véritables intérêts, tenons-nous-en au partage qui nous eſt offert dans l'évangile. Il nous eſt trop avantageux, pour en ſouhaiter un autre. Diſons à Dieu comme Da-
Pſal. 113. vid : *Non nobis, Domine, non nobis, ſed nomini tuo da gloriam ;* ne nous donnez pas la gloire, Seigneur ; la gloire ne nous appartient pas. Réſervez-la pour vous toute entiere, parce qu'elle eſt toute entiere pour vous & pour votre ſaint nom. Mais donnez-nous cette paix ſalutaire, que vos anges nous font eſpérer, & que Jeſus-Chriſt, votre fils, vient lui-même nous apporter. Parlant de la ſorte, nous parlerons en chrétiens. Ainſi l'auguſte myſtere que nous célébrons, étant pour nous dans le deſſein de Dieu, le myſtere de la paix, conſidérons-le uniquement ſous cette idée. Rapportons là toutes nos vues, & attachons-nous aux divines inſtructions que nous fournit ſur ce point important la naiſſance d'un Dieu fait homme. Mais d'abord rendons nos devoirs à la plus pure des vierges ; à cette vierge incomparable, qui, par un prodige inoui, toujours vierge, eſt devenue la mere de ſon Dieu ; & félicitons-la avec l'égliſe, de cette glorieuſe maternité, qui a été le principe de notre ſalut. *Ave, Maria.*

UN enfant nous eſt né, diſoit Iſaïe, parlant en prophete, & annonçant par avance ce qui devoit arriver dans la plénitude des
Iſai. 9. temps : *Parvulus natus eſt nobis.* Et cet en-

fant, ajoutoit le prophete, ſera appellé l'admirable, le Dieu fort, le pere du ſiecle futur, mais ſur-tout le prince de la paix : *Et vocabitur admirabilis, Deus fortis, pater futuri ſæculi, princeps pacis.* C'eſt aujourd'hui, chrétiens, que nous voyons à la lettre l'oracle accompli. C'eſt aujourd'hui que l'enfant Jeſus a vérifié dans ſa perſonne cette prédiction, qui ne pouvoit convenir qu'à lui ; & que dès ſon berceau, il a fait voir qu'il étoit ſouverainement & par excellence le prince de la paix : *Princeps pacis.* Comment cela ? Parce que dans le myſtere de ce jour, il a commencé à faire l'office de médiateur & d'arbître de la paix ; qu'il a paru dans le monde, pour y établir les vrais principes de la paix ; qu'il s'eſt ſervi du miniſtere des eſprits céleſtes, pour annoncer à ſes élus l'évangile de la paix : car, ſelon la parole de l'apôtre, la paix a été le bienheureux terme & la fin principale de ſa miſſion : *Veniens evangelizavit pacem.* *Ibidem.* *Epheſ. 2.*

Comme il naiſſoit pour faire régner la paix (appliquez-vous à cette penſée ; elle eſt de ſaint Chryſoſtôme, & elle va éclaircir ma propoſition) comme il naiſſoit pour faire régner la paix, tout devoit concourir à ſon deſſein ; & en effet, par une ſinguliere providence, tout y concourut. Et voilà pourquoi ce divin enfant voulut naître ſous le regne d'Auguſte, qui fut de tous les regnes le plus tranquille ; tout l'univers, c'eſt-à-dire, tout l'empire romain ſe trouvant par une eſpece de miracle, dans une paix pro-

fonde, pour confirmer par cette circonſtance ce qui étoit écrit du meſſie, que l'abondance de la paix naîtroit avec lui : *Orietur in diebus ejus juſtitia & abundantia pacis.* *Pſal. 71.*

Mais après tout, chrétiens, cette paix extérieure & temporelle dont le monde jouiſſoit alors, n'étoit encore que pour ſervir de diſpoſition à une autre paix, bien plus avantageuſe & bien plus ſainte, que le fils unique de Dieu nous apportoit du ciel; & c'eſt ici que j'entre dans le fond de notre myſtere, & que je vous prie d'y entrer avec moi. Je m'explique. Maintenir la paix des nations, éteindre le feu des guerres & des diſſentions qui les conſument, pacifier les royaumes & les états, c'étoit, il eſt vrai, l'ouvrage de cette providence générale, qui préſide au gouvernement du monde. Mais rétablir la paix entre l'homme & Dieu, mais enſeigner à l'homme le ſecret de conſerver la paix avec ſoi-même, mais donner à l'homme des moyens sûrs & infaillibles pour entretenir une paix éternelle avec le prochain : c'étoit, & ce devoit être l'effet particulier, l'effet miraculeux de la ſageſſe de Dieu incarnée, je veux dire, de la naiſſance de Jeſus-Chriſt & de ſa venue au monde.

C'eſt donc lui, mes chers auditeurs, qui par ſa ſainte nativité, & par toutes les circonſtances qui l'accompagnent, nous procure aujourd'hui la paix avec Dieu, la paix avec nous-mêmes, & la paix avec nos freres. La paix avec Dieu, par la pénitence

qu'il fait déja pour nous dans l'étable de Bethléem; c'eſt la premiere partie. La paix avec nous-mêmes, par l'humilité & par le détachement des biens de la terre, qu'il nous prêche déja ſi hautement, en choiſiſſant une crêche pour ſon berceau; c'eſt la ſeconde partie. La paix avec nos freres, par la douceur, ou pour mieux dire, par la tendre charité dont il eſt lui-même en naiſſant, une leçon vivante & ſi touchante, & dont il nous donne le plus parfait modele; ce ſera la concluſion. *Veniens evangelizavit pacem :* venant au monde il nous a annoncé la paix; mais avec qui? je le répete : avec Dieu, en ſe faiſant notre victime par la réparation entiere du péché : avec nous-mêmes, en détruiſant les deux principes de tous nos troubles intérieurs, l'orgueil & la cupidité : avec nos freres, en amolliſſant la dureté, qui nous eſt ſi naturelle, ou du moins ſi ordinaire à leur égard, & en nous inſpirant à ſon exemple la bénignité : *Evangelizavit pacem.* Oui, il a été dès ſon entrée au monde l'évangéliſte & le prédicateur de cette triple paix, ſi deſirable & ſi néceſſaire pour nous : de la paix avec Dieu, en nous apprenant à appaiſer Dieu : de la paix avec nous-mêmes, en nous apprenant à être humbles & pauvres de cœur : de la paix avec le prochain, en nous apprenant à être doux & humains; c'eſt tout le ſujet & le partage de ce diſcours. Je vous demande une favorable attention.

I. PARTIE.

C'EST un principe de religion qui ne peut être conteſté, & dont tout le monde convient : comme pécheurs, nous étions enfants de colere; & en cette qualité, non-ſeulement ennemis de Dieu, mais incapables par nous-mêmes de nous réconcilier avec Dieu. Il nous falloit donc un médiateur, qui venant au monde avec un pouvoir légitime, négociât & conclût entre Dieu & nous cette importante réconciliation : c'eſt-à-dire, qu'il nous falloit un médiateur, qui tout enſemble zélé pour nos intérêts, & chargé des intérêts de Dieu, accordât l'homme & Dieu dans ſa perſonne : un médiateur, en qui Dieu trouvât la plénitude de la ſatisfaction qui lui étoit due; & en qui l'homme trouvât la plénitude de la rémiſſion & de la miſéricorde dont nous avions beſoin : un médiateur, qui réuniſſant ces deux choſes, pacifiât, comme dit ſaint Paul, le ciel & la terre; & qui aux dépens de lui-même, ſans aucun préjudice des droits de Dieu, nous remît en grace avec Dieu. Or voilà, chrétiens, ce que la foi nous découvre, & ce qui s'eſt heureuſement accompli dans le myſtere de ce jour. Car que voyons-nous dans l'étable de Bethléem? comprenez bien cette vérité, ſur quoi roule toute notre religion. Nous y voyons dans la perſonne d'un enfant-Dieu, la miſéricorde de Dieu incarnée & humaniſée; & en même temps, par le plus ſurprenant de tous les

miracles, la juſtice de Dieu ſatisfaite dans la rigueur, & authentiquement vengée. Miſéricorde de Dieu, juſtice de Dieu : deux attributs, dont la parfaite alliance devoit produire la paix entre Dieu & l'homme; mais qui ne pouvoient être unis de la maniere intime dont ils l'ont été, que dans le verbe fait chair. Ecoutez-moi, & vous en allez être convaincus.

Nous voyons, dis-je, dans cet enfant la miſéricorde de Dieu incarnée & humaniſée. C'eſt ce qui nous paroît d'abord dans ſon adorable naiſſance; dont ſaint Paul comprend en un mot tout le myſtere, quand il dit, que ce fut alors que ſe fit la premiere apparition de la grace du Dieu Sauveur; & que la grace du Dieu Sauveur, qui auparavant étoit quelque choſe d'impénétrable & d'incompréhenſible, ſe rendit palpable & ſenſible : *Apparuit gratia Dei Salvatoris noſtri.* Prenez garde, mes freres, dit ſaint Chryſoſtôme, expliquant ce paſſage de l'apôtre : il y avoit des ſiecles entiers que Dieu, quoiqu'offenſé, las d'être en guerre avec les hommes, méditoit de faire avec eux un traité de paix, pour lequel il avoit réſervé tous les tréſors de ſa miſéricorde & de ſa grace. Il y avoit des ſiecles entiers que ce Dieu de gloire diſoit aux hommes par un de ſes prophetes : *Ego cogito ſuper vos cogitationes pacis, & non afflictionis :* j'ai ſur vous des penſées de paix, & non de colere & de vengeance. Mais ces penſées de paix,

Tit 2.

Jer. 29.

dit saint Chrysostôme, étoient alors toutes renfermées dans le cœur de Dieu. Ce n'étoient que des pensées, des vues, des projets, qui ne sortant point hors de Dieu, demeuroient sans exécution. Dieu étoit plein de ces pensées : mais le temps n'étoit pas encore venu, où il avoit résolu de les manifester & de les produire. Comme Dieu de miséricorde, il avoit des pensées de paix; & cependant on ne voyoit par-tout que des effets de sa justice, & d'une justice rigoureuse. Aujourd'hui ces pensées de paix, suspendues depuis tant de siecles, & cachées dans le sein de Dieu, commencent à éclater aux yeux des hommes : pourquoi? parce que Jesus-Christ, Dieu & homme, c'est-à-dire, la grace même & la miséricorde même se fait voir à eux : *Apparuit gratia Dei.* Ce ne sont plus des pensées de paix, mais des chef-d'œuvres consommés, mais des miracles, mais des prodiges de paix : & Dieu ne dit plus simplement : Je conçois, je médite : *Ego cogito ;* mais j'accomplis, j'exécute ce que j'avois promis aux pécheurs. Ainsi nous l'a-t-il fait entendre, quand il a fait paroître dans le mystere que célebre aujourd'hui l'église, son verbe revêtu de notre chair, & quand il a donné au monde un rédempteur.

Mais en le donnant au monde ce rédempteur, Dieu n'a-t-il point oublié ses propres intérêts? En choisissant un moyen si extraordinaire & si étonnant pour mettre au jour ces pensées de paix qu'il avoit

éternellement conçues, n'a-t-il point fait avec nous une paix désavantageuse & peu honorable pour lui? Ah, chrétiens! voilà ce que nous ne pouvons assez admirer; & c'est ici qu'il est juste, qu'éclairés comme nous le sommes, des lumieres de la foi, nous rendions hommage à la sagesse de notre Dieu. Non, poursuit saint Chrysostôme, Dieu en choisissant ce moyen, n'a point oublié ce qu'il se devoit à lui-même; & la preuve en est évidente. Car tandis que je vois dans le divin enfant qui vient de naître, la miséricorde de Dieu incarnée & humanisée; je vois dans la même personne de cet enfant, la justice de Dieu pleinement vengée. Tandis que j'y vois la grace & la rémission du péché offerte à l'homme; j'y vois une victime de propitiation offerte à Dieu pour l'expiation du péché. Comme le péché est la seule cause de la guerre, qui met entre Dieu & nous une si fatale division, je vois dans la crêche un Sauveur déja sacrifié comme une hostie vivante, pour abolir le péché qui nous a séparés de Dieu. Comme la pénitence est le capital & le plus essentiel article de notre paix avec Dieu, j'y vois un homme-Dieu, commençant déja à faire pénitence pour nous, & nous apprenant à la faire nous-mêmes pour nous-mêmes.

Mystere adorable de paix, que David, par un esprit de prophétie, avoit prétendu nous marquer, quand il avoit dit: *Misericordia & veritas obviaverunt sibi;* la misé- *Psal.* 84.

ricorde & la vérité, c'eſt-à-dire, dans le ſens littéral du pſeaume, la miſéricorde & la juſtice ſe ſont rencontrées; & où, demandoit ſaint Bernard, ſe ſont-elles rencontrées? dans l'étable où eſt né Jeſus-Chriſt; diſons plutôt, dans Jeſus-Chriſt. Juſques-là, elles avoient tenu des routes toutes différentes & toutes oppoſées, & rien n'étoit plus éloigné de la miſéricorde que la juſtice. Aujourd'hui elles ſe rapprochent; & l'une vient heureuſement à la rencontre de l'autre : *Obviaverunt ſibi.* Juſques-là, l'une avoit paru abſolument contraire à l'autre : car le propre de la juſtice étoit de punir; & le propre de la miſéricorde de pardonner. Ici, le pardon & la punition ſe joignent enſemble : la punition qui tombe ſur l'innocent, les ſouffrances de Jeſus-Chriſt dans la crêche méritent le pardon aux hommes coupables; & le pardon qu'obtiennent les hommes coupables, n'étant fondé, conformément aux décrets éternels de Dieu, que ſur les ſouffrances de Jeſus-Chriſt, & ſur la punition que ſubit l'innocent & à laquelle il veut bien ſe ſoumettre. D'où il s'enſuit, ce qu'ajoute le texte ſacré dans une autre expreſſion encore plus forte, que la juſtice & la paix ſe ſont mutuellement baiſées, comme deux ſœurs : *Juſtitia & pax oſculatæ ſunt.* Paroles que le même ſaint Bernard appliquoit, & avec raiſon, à la naiſſance du fils de Dieu; puiſqu'il eſt certain que le fondement de notre paix avec Dieu a été cette juſtice vindicative, que Dieu,

Ibidem.

uſant de tous ſes droits, a exercée contre le péché, en livrant ſon fils pour nous. Or n'eſt-ce pas dès ce jour qu'il a commencé à le livrer; & pouvoit-il le livrer d'une maniere plus ſenſible, qu'en le faiſant naître dans l'état où la crêche nous le repréſente?

Quelle eſt donc l'idée naturelle que nous devons avoir de ce myſtere? La voici, mes chers auditeurs, telle que l'a eue le grand apôtre, & dans les mêmes termes qu'il l'exprimoit. *Deus erat in Chriſto, mundum reconcilians ſibi:* Jeſus-Chriſt étoit dans la crêche, & Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, réconciliant le monde avec ſoi. Penſée ſublime digne de ſaint Paul; & qui pour être bien développée, demanderoit un diſcours entier. Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt réconciliant le monde avec ſoi, & ſe réconciliant lui-même avec le monde. C'eſt-à-dire, Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, recevant les ſatisfactions que Jeſus-Chriſt lui faiſoit de tous les crimes du monde; & en vue de ces ſatisfactions qu'il recevoit de Jeſus-Chriſt, oubliant, pardonnant, effaçant, aboliſſant tous les crimes du monde. Méditons ces paroles. *Deus erat in Chriſto, mundum reconcilians ſibi:* Jeſus-Chriſt étoit dans la crêche, offrant à Dieu, comme ſouverain prêtre de la loi de grace, le ſacrifice de ſon humanité ſainte; & Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, acceptant ce ſacrifice pour réparation de toutes les impiétés, de tous les blaſphêmes, de tous les ſacrileges, de tous les ſcandales, de toutes les profanations Cor. 5.

qui devoient ſe commettre dans le monde, à la honte du nom chrétien. *Deus erat in Chriſto :* Jeſus-Chriſt étoit dans la crêche humilié & anéanti ; & Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, ſe dédommageant par-là de tous les attentats que l'orgueil des hommes avoit formés, ou devoit former contre ſa gloire ; de tout ce que leur ambition démeſurée, de tout ce que leur extravagante vanité, de tout ce que leur maligne jalouſie devoit produire dans le monde d'injuſtices & de déſordres. *Deus erat in Chriſto :* Jeſus-Chriſt étoit dans la crêche, rendant à ſon pere les premiers hommages de cette obéiſſance ſans bornes, qui devoit bientôt s'étendre juſques à la mort, & juſques à la mort de la croix ; & Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, vengé par-là, mais hautement, de tous les mépris que les hommes devoient faire de ſa loi ; de tout ce que l'eſprit d'indépendance, de tout ce que l'inſolence du libertinage, de tout ce que la préſomption du relâchement devoit leur inſpirer contre ſes ordres, & au préjudice de la ſoumiſſion qui lui eſt due. *Deus erat in Chriſto :* Jeſus-Chriſt étoit dans la crêche, immolant ſa chair virginale par les miſeres d'une extrême pauvreté ; & Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, ſe faiſant juſtice par-là de tout ce que la ſenſualité & la molleſſe, de tout ce que l'excès du luxe, de tout ce que l'amour du plaiſir, de tout ce que l'abus des commodités & des délices de la vie devoit cauſer de déréglement & de corruption dans les mœurs ; je veux dire, de toutes

les impudicités, de tous ces vices abominables que saint Paul défend de nommer, de tous ces monstres de péchés qui déshonorent l'homme, & qui le dégradent jusqu'à le mettre au rang des bêtes. *Deus erat in Christo*: en un mot, Jesus-Christ étoit dans la crêche, faisant pénitence pour nous; & Dieu étoit dans Jesus-Christ, agréant cette pénitence, mais en même temps nous la proposant pour modele; comme s'il nous eût dit à tous: Voyez, & faites de même: *Inspice, & fac secundùm exemplar.* *Exod. 25.*

C'est, dis-je, à cette condition que Dieu étoit dans Jesus-Christ, nous réconciliant avec soi; & par un effet réciproque de son amour, se réconciliant avec nous: *Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi.* Car tout irrité qu'il étoit de la griéveté de nos offenses, comment auroit-il pu, reprend saint Bernard, n'être pas fléchi par la pénitence de ce fils bien-aimé, dont il put bien dire dès-lors, ce qu'il devoit déclarer solemnellement dans la suite: *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui?* de ce fils, qui quoique naissant avec l'apparence de pécheur, étoit non-seulement le saint des saints, mais la sainteté même; de ce fils, qui quoiqu'anéanti dans une crêche, étoit aussi puissant que lui, égal à lui, & sans usurpation, Dieu comme lui. Comment encore une fois auroit-il pu ne l'accepter pas cette pénitence d'un Dieu; & satisfait par la pénitence d'un Dieu, comment auroit-il pu rejetter la nôtre! *Matth. 3.*

Tel eſt donc d'abord; mes chers auditeurs, le fruit précieux de la naiſſance d'un Dieu Sauveur : notre paix avec Dieu par la pénitence. Mais du reſte ne nous y trompons pas; & pour approfondir par rapport à nous cette même vérité, quand je dis par la pénitence, j'entends par une pénitence ſincere, ſolide, efficace; j'entends par une pénitence fervente, exacte, ſévere : car il n'y a que celle-là ſeule, qui ſoit capable de nous réconcilier avec Dieu, & de pacifier nos conſciences devant Dieu, parce qu'il n'y a que celle-là ſeule qui ait de la conformité avec la pénitence de l'homme-Dieu. Une pénitence imparfaite, tiede, languiſſante : une pénitence lâche, où le pécheur s'écoute, ſe flatte, ſe ménage; une pénitence commode, & que l'on veut accorder avec toutes les douceurs de la vie; une pénitence qui ne crucifie point la chair, qui n'humilie point l'eſprit : une pénitence ſtérile & ſans œuvres, c'eſt une pénitence vaine : & une pénitence vaine, bien-loin d'appaiſer Dieu, outrage Dieu; bien-loin de calmer nos conſciences, les déchire de mille remords; bien-loin d'en faire ceſſer les inquiétudes, eſt elle-même le ſujet des reproches intérieurs les plus piquants & des plus cruelles alarmes. Il nous faut, dit ſaint Chryſoſtôme, une pénitence qui puiſſe être unie à celle de Jeſus-Chriſt, une pénitence qui puiſſe être le ſupplément de celle de Jeſus-Chriſt, une pénitence dont le pécheur puiſſe croire & ſe rendre témoi-

gnage qu'elle accomplit, comme parle l'apôtre, ce qui manque aux souffrances de Jesus-Christ. Or pour cela il faut qu'elle ait tous les caracteres que je viens de marquer, sincérité, solidité, intégrité, sévérité; & qu'ainsi elle participe à toutes les qualités de la pénitence de Jesus-Christ.

Si telle a été la vôtre, & si dans l'esprit de cette véritable pénitence, vous avez eu le bonheur d'approcher dignement des saints mysteres, c'est, mes chers auditeurs, ce qui doit aujourd'hui vous consoler, & de quoi je dois vous féliciter. Vous êtes en paix avec Dieu. Vous avez trouvé grace devant Dieu. Dieu a ratifié dans le ciel la sentence d'absolution, que le ministre de son sacrement a prononcée sur la terre en votre faveur. On vous a dit comme à ce paralitique de l'évangile: Allez; ne péchez plus: *Ecce sanus factus es: jam noli peccare;* mais aussi vivez en repos sur tout le passé; il vous est remis. Heureux état! état préférable à toutes les fortunes du monde! je suis en paix avec Dieu. Dieu étoit mon ennemi, & j'étois ennemi de Dieu: mais enfin voilà Dieu réconcilié avec moi, & me voilà réconcilié avec Dieu. Paix de Dieu, que le Saint-Esprit compare à un repas somptueux, à un repas délicieux; tant elle remplit l'ame d'une onction abondante & consolante. Paix de Dieu, souverainement desirable au pécheur, puisque par elle le pécheur rentre auprès de Dieu dans tous les droits de l'innocence & de la justice. *Joan. 5.*

Que si néanmoins, mon cher auditeur, vous êtes assez malheureux pour n'avoir fait qu'une pénitence défectueuse, & pour être encore malgré votre pénitence dans le désordre du péché, écoutez ce que je vous annonce : & tout malheureux que vous êtes, ce que je vous annonce, doit vous inspirer une humble & une généreuse confiance.

Lament. *Convertere ad Dominum Deum tuum :* convertissez-vous à votre Dieu. Faites pénitence ; & en la faisant, conformez votre pénitence à la pénitence de l'enfant Jesus ; unissez votre pénitence à la pénitence de l'enfant Jesus. Touchés de ce que lui ont coûté vos péchés, ressentez-les comme lui, pleurez-les comme lui ; joignez vos larmes à ses larmes, votre douleur à sa douleur : & je vous réponds de la part de Dieu d'une prompte & d'une parfaite réconciliation. Telle est la grace qui vous est offerte ; Serez-vous assez aveuglés, assez insensés, assez réprouvés pour la refuser ? Cependant, outre la paix où nous rentrons avec Dieu, le mystere de Jesus-Christ naissant nous apprend encore à conserver la paix avec nous-mêmes, & c'est le sujet de la seconde partie.

II. PARTIE. L'HOMME en étoit réduit à ce déplorable état, d'être dans une continuelle guerre avec soi-même, & de ne pouvoir se donner la paix à soi-même : & ce qui semble bien étonnant dans l'affreux désordre

dre où il étoit tombé par le péché, il ne lui falloit pas moins un médiateur pour le réconcilier avec lui-même, que pour le réconcilier avec Dieu. Or delà je conclus, que Jesus-Christ est donc encore, par cette même raison, le prince & le Dieu de la paix : *princeps pacis ;* puisque dans le mystere de sa naissance, il nous apprend, & par les exemples qu'il nous donne, & par les leçons qu'il nous fait, le secret inestimable d'entretenir la paix avec nous-mêmes. Secret que nous avons tant d'intérêt à découvrir, & qu'il nous est si important de savoir ; mais qu'il n'appartenoit qu'à ce Dieu naissant de nous révéler.

En effet, jusques-là les hommes l'avoient ignoré cet art tout divin. Séduits & aveuglés par le dieu du siecle, ils s'étoient faussement persuadés que le plus sûr moyen de trouver la paix du cœur, étoit de satisfaire ses desirs, de contenter son ambition, de rassasier sa cupidité ; & pour cela d'être honoré & distingué dans le monde, de s'enrichir & de vivre dans l'abondance, de se pousser, de s'élever, de s'agrandir. Ainsi l'avoient cru, & le croyoient tant de mondains. Or en raisonnant de la sorte, non-seulement, dit l'écriture, ils s'étoient trompés : mais en se trompant, ils s'étoient rendus malheureux : *Contritio & infelicitas in viis eorum.* Pourquoi ? parce qu'en raisonnant de la sorte, ils n'avoient pas connu le chemin de la paix : *Et viam pacis non cognoverunt.* Au-lieu du repos intérieur *Psal.* 13. *Ibidem.*

& du calme qu'ils se promettoient dans leur opulence & dans leur élévation, ils ne trouvoient que trouble, que chagrin, qu'affliction d'esprit : *Contritio & infelicitas.* Tel étoit le sort des partisans du monde ; & plût au ciel, mes chers auditeurs, que ce ne fût pas encore aujourd'hui le vôtre !

Ibidem.

Qu'a fait Jesus-Christ? il est venu nous enseigner le chemin de la paix, que nous cherchions, & que nous ne connoissions pas. Lui-même, qui dans l'évangile s'est appellé le chemin : *Ego sum via*, il est venu nous servir de guide, & nous montrer la route par où nous pouvons immanquablement arriver au terme de cette bienheureuse paix. Lui-même, qui s'est appellé, & qui est en effet la vérité : *Ego sum veritas*, il est venu nous désabuser des erreurs grossieres dont nous nous étions laissés prévenir à l'égard de cette paix. Lui-même, qui est la vie : *Ego sum vita*, il est venu nous faire goûter ce qui pouvoit seul nous mettre en possession de cette paix. Tout cela comment ? en nous découvrant dans le mystere de ce jour les deux sources véritables de la paix avec nous-mêmes, savoir, l'humilité de cœur, & la pauvreté de cœur ; & en détruisant dans ce même mystere les deux grands obstacles à cette paix tant desirée, & néanmoins si peu commune, qui sont notre orgueil d'une part, & de l'autre notre attachement aux biens de la terre : *Veniens evan-*

Joan. 14.

Ibidem.

Ibidem.

gelizavit pacem. Ne perdez rien d'une inſtruction ſi ſolide & ſi édifiante.

Oui, c'eſt dans ce myſtere qu'un Dieu-homme, en naiſſant parmi les hommes, nous prêche hautement par ſon exemple, ce qu'il devoit dans la ſuite établir pour fondement de toute ſa doctrine : *Diſcite à me, quia mitis ſum & humilis corde; & invenietis requiem animabus veſtris.* Matth 11. Apprenez de moi que je ſuis humble de cœur; & tenez pour certain, que par-là vous trouverez le repos de vos ames. Oracle, dit ſaint Auguſtin, d'où devoit dépendre non-ſeulement notre ſainteté, mais notre félicité dans la vie. Car il eſt évident, mes freres, que ce qui nous empêche tous les jours de trouver ce repos de l'ame ſi eſtimable, & ſans quoi tous les autres biens de la vie nous deviennent inutiles, c'eſt l'oppoſition ſecrete que nous avons à l'humilité chrétienne. Reconnoiſſons-le avec douleur, & gémiſſons-en devant Dieu. Ce qui fait perdre ſi ſouvent la paix à notre cœur, & ce qui nous met dans l'impuiſſance de la conſerver, c'eſt l'orgueil dont nous ſommes remplis & qui nous enfle : cet orgueil qui nous fait croire en tant d'occaſions, qu'on ne nous rend pas ce qui nous eſt dû, qu'on n'a pas pour nous aſſez d'égards, qu'on ne nous conſidere pas autant que nous le méritons. Car delà naiſſent les mélancolies & les triſteſſes, delà les déſolations & les déſeſpoirs, delà les aigreurs & les emportements : les triſteſ-

ſes, quand nous nous voyons maltraités : les déſeſpoirs, quand nous nous croyons mépriſés; les emportements, quand nous nous prétendons inſultés & outragés : Dieu prenant plaiſir, dit ſaint Chryſoſtôme, à punir notre orgueil par notre orgueil même : ſe ſervant de notre amour-propre pour nous faire ſouffrir, quand, par un excès de délicateſſe & de ſenſibilité, dont notre orgueil eſt le principe, nous ne voulons rien ſouffrir. Si nous étions humbles, & humbles de cœur, nous ſerions à couvert de tous ces chagrins. Au milieu des contradictions & des adverſités, l'humilité nous tiendroit dans une ſituation tranquille. Quelque injuſtice qu'on pût nous faire, & que l'on nous fît, l'humilité nous conſoleroit, l'humilité nous affermiroit, l'humilité calmeroit ces orages, réprimeroit ces mouvements déréglés qui bouleverſent une ame, ſi je puis ainſi m'exprimer, & qui lui cauſe de ſi grandes agitations.

Ah ! chrétiens, méditons bien ce point important. Examinons bien, & demandons-nous à nous-mêmes, pourquoi nous nous troublons ſi aiſément; pourquoi au moindre ſoupçon d'un mépris ſouvent imaginaire, nous nous piquons ſi vivement; pourquoi ſur un vain rapport d'une parole dite contre nous par imprudence & par légéreté, nous nous affligeons, nous nous alarmons, nous nous irritons ? *Quare triſtis es, anima mea, & quare conturbas me ?* C'eſt la queſtion que ſe faiſoit à lui-même le prophete

Pſal. 41.

royal, & que peut ſe faire à toute heure l'homme ſuperbe avec beaucoup plus de ſujet. Pourquoi, mon ame, êtes-vous triſte, & d'où vient que vous me troublez ? Nous n'en trouverons point d'autre raiſon, que ce fonds d'orgueil avec lequel nous ſommes nés, & que nous avons toujours entretenu, bien loin de travailler à le détruire. Voilà, hommes du ſiecle qui m'écoutez, ce qui vous rend incapables de goûter cette paix qui de votre aveu néanmoins eſt après votre ſalut, le ſouverain bien. Vous la deſirez préférablement à tout, puiſque vous ne deſirez tout le reſte, que pour y parvenir. Cependant ſi vous n'y parvenez jamais, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes : à cette ambition qui vous poſſede, & à laquelle vous vous êtes comme livrés; à cette ambition, qui malgré tant de biens dont Dieu vous a comblés dans la vie, vous empêche d'être jamais contents de ce que vous êtes, & vous porte toujours à vouloir être ce que vous n'êtes pas; à cette ambition, qui, par la plus monſtrueuſe ingratitude envers la providence, vous fait compter pour rien tout ce que vous avez, & toujours aſpirer à ce que vous n'avez pas, juſques à vous fatiguer pour cela ſans relâche, juſques à vous crucifier vous-mêmes; à cette ambition, qui fait naître dans votre cœur tant de baſſes & de honteuſes jalouſies; qui des proſpérités d'autrui, vous fait de ſi amers ſujets de douleur; qui vous jette en de ſi violents tranſports, quand

on s'oppoſe à vos deſſeins ; qui vous inſpire de ſi mortelles averſions, quand on traverſe vos entrepriſes : je le répete, & je ne puis trop fortement vous l'imprimer dans l'eſprit ; c'eſt là que le mal réſide ; c'en eſt là le principe & la racine.

Quand vous aurez une bonne fois renoncé à cette paſſion ; quand, par une modération chrétienne & ſage, vous ſaurez vous tenir dans le rang où Dieu vous a placés ; quand, par une juſtice que vous ne vous rendez pas, & qu'il faudroit vous rendre, vous reconnoîtrez que Dieu n'en a que trop fait pour vous ; dès-là vous poſſéderez ce tréſor de la paix, que vous avez en vain cherché juſqu'à préſent, parce que vous ne l'avez pas cherché où il eſt. C'eſt-à-dire, dès-là vous bénirez Dieu dans votre condition, ſans envier celle des autres. Dès-là, ſoumis à Dieu, vous ne penſerez plus qu'à vous ſanctifier dans votre état, ſans courir éternellement après un fantôme, que vous vous figurez comme un bonheur parfait, mais dont la chimérique eſpérance ne ſert qu'à vous tourmenter. Dès-là, contents de votre fortune, vous en jouirez paiſiblement, & avec action de graces : vous ne vous appliquerez qu'à en bien uſer, & vous ne craindrez rien autre choſe que d'en faire un criminel abus. Dès-là, chargés de l'établiſſement de vos familles, après avoir fait en chrétiens tout ce qui dépendra de vous pour y pourvoir, vous vous en repoſerez ſur

cette aimable providence, dans le sein de laquelle, comme dit l'apôtre, nous devons jetter toutes nos inquiétudes ; comptant, & pouvant compter avec assurance que si nous lui sommes fideles, elle ne nous manquera pas : *Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum.* 1. Petr. 5. Dès-là, affranchis de la servitude & de l'esclavage du monde, vous attendrez tout de Dieu ; vous ne mettrez votre appui, votre confiance qu'en Dieu ; vous entrerez dans la sainte & heureuse liberté des enfants de Dieu : tous les nuages se dissiperont ; toutes les tempêtes se calmeront ; & un moment de cette paix secrete, que votre orgueil a tant de fois troublée, vous dédommagera bien des faux avantages où il visoit, & des vaines prétentions qui vous exposoient à de si fâcheux retours & à de si rudes combats.

Or voilà pourquoi Jesus-Christ vous dit aujourd'hui : Apprenez de moi que je suis humble de cœur : *Discite à me, quia mitis sum & humilis corde.* Et ne regardons pas cette humilité de cœur comme une foiblesse : ç'a été la vertu d'un Dieu ; & c'est la vertu des forts, la vertu des sages, la vertu des ames sensées, & par-dessus tout la vertu des élus de Dieu. Apprenez-la donc (écoutez toujours votre maître) & apprenez-la de moi ; puisqu'il n'y a que moi de qui vous puissiez l'apprendre, & que toute la philosophie n'a point été jusques-là. Apprenez-la de moi, qui ne suis venu que pour vous en faire des leçons ; & qui,

pour vous la mieux perſuader, me ſuis humilié & anéanti moi-même. C'eſt-à-dire, apprenez de moi, que ce ſont deux choſes incompatibles que la paix & l'orgueil; que votre cœur, quoi que vous faſſiez, & quoi que le monde faſſe pour vous, ne ſera jamais content, tandis que la vanité, que l'ambition, que l'amour de la gloire y régnera; par conſéquent, que pour trouver ſur la terre le centre & le point de la félicité humaine; que pour avoir cette paix de l'ame, qui eſt par excellence le don de Dieu, il faut être humble, & ſincérement humble, & ſolidement humble : *Diſcite à me, quia mitis ſum & humilis corde, & invenietis requiem animabus veſtris.*

Car c'eſt là, mes freres, dit ſaint Bernard, ce que la ſageſſe de Dieu incarnée a prétendu nous déclarer dans cet auguſte myſtere. Parce que nous ſommes charnels, & comme tels, accoutumés à ne rien comprendre que de charnel, le Verbe de Dieu a bien voulu lui-même ſe faire chair, pour venir nous apprendre ſenſiblement, & ſelon l'expreſſion de ce Pere, charnellement, que l'humilité eſt la ſeule voie qui conduit à ce repos du cœur ſi ſalutaire & même abſolument ſi néceſſaire pour notre ſanctification. Quand ce ne ſeroit donc, conclut ſaint Bernard, que pour nous-mêmes, rendons-nous aujourd'hui dociles aux enſeignements de ce Sauveur, & écoutons-le ce Verbe divin, au moins dans l'état de ſa chair. *Quia nihil præter carnem au-*

Bernard.

dire poteras, ecce Verbum caro factum est; audias illud, vel in carne. Mais ce n'eſt pas aſſez.

Il nous fait encore, chrétiens, une ſeconde leçon non moins importante. Car quelle eſt l'autre ſource de ces combats intérieurs, & de ces guerres inteſtines, qui nous déchirent ſi cruellement? convenez-en avec moi : c'eſt la cupidité, l'envie d'avoir, un malheureux & damnable attachement aux biens de la terre. Vous y cherchez les douceurs de la vie, & l'ardeur extrême qui vous brûle, en fait le tourment de votre vie. En effet, quels ſoins empreſſés pour les acquérir! quelles peines pour les conſerver! quelles frayeurs au moindre danger de les perdre! quels deſirs inſatiables de les augmenter! quels chagrins de n'en avoir pas aſſez pour ſatisfaire, ou à vos prétendus beſoins, ou à vos dépenſes ſuperflues! quelle douleur, quel accablement, quelle conſternation, quand, malgré vous, ils vous échappent des mains, & qu'une mauvaiſe affaire, qu'un accident imprévu vous les enleve! quelle honte de tomber par-là, non-ſeulement dans la diſette, mais dans l'humiliation! quels regrets du paſſé! quelles alarmes ſur le préſent! quelles inquiétudes ſur l'avenir, au milieu de tant de riſques inévitables dans le commerce du monde, au milieu de tant de révolutions & de revers, dont vous êtes témoins, & à quoi tous les jours vous vous trouvez vous-mêmes expoſés!

Le remede, c'eſt le détachement évangélique. Donnez-moi un homme pauvre de cœur, rien ne ſera capable de l'altérer : c'eſt-à-dire, donnez-moi un homme vraiment détaché des biens ſenſibles, à quelque épreuve qu'il plaiſe à Dieu de le mettre, dans l'adverſité comme dans la proſpérité, dans l'indigence comme dans l'abondance, il jouira d'une paix profonde. Uſant de ſes biens comme n'en uſant pas, & ſelon la maxime de ſaint Paul, les poſſédant comme ne les poſſédant pas, il ſera diſpoſé à tous les événements. Tranquille comme Job, & inébranlable au milieu des calamités du monde, il ſe ſoutiendra par la grande penſée dont ce ſaint homme étoit pénétré, & qui conſervoit le calme dans
Job. 2. ſon ame : *Si bona ſuſcepimus de manu Domini, mala quare non ſuſcipiamus?* Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur; pourquoi avec la même ſoumiſſion n'en recevrons-nous pas les maux? Dans les diſgraces & dans les pertes, préparé comme Job à les ſupporter, il dira avec
Job. 1. lui : *Dominus dedit, Dominus abſtulit;* c'étoit le Seigneur qui me les avoit donnés, ces biens; c'eſt lui qui me les a ôtés : il ne m'eſt rien arrivé que ce qu'il a voulu;
Ibid. que ſon nom ſoit à jamais béni : *Sit nomen Domini benedictum.* Heureux état! ſolide & ferme ſoutien! reſſource contre les malheurs de la vie, toujours prête, & qui ne peut jamais manquer.

Or c'eſt ce que votre Sauveur vient au-

jourd'hui vous apprendre par un exemple bien plus propre encore à vous convaincre & à faire impreſſion ſur vos eſprits, que celui de Job. C'eſt ce que vous prêche l'étable, la crêche, les langes de cet enfant-Dieu : *Hoc nobis prædicat ſtabulum, hoc clamat præſepe, hoc panni evangelizant.* C'eſt lui qui vous apprend que les pauvres de cœur ſont heureux, & qu'il n'y a même dans la vie que les pauvres de cœur qui ſoient heureux, & qui le puiſſent être : *Beati pauperes ſpiritu ;* qu'une partie donc, mais une partie eſſentielle de notre béatitude ſur la terre, eſt d'avoir le cœur libre & dégagé de l'attachement aux biens de la fortune. Il ne commence pas ſeulement à l'enſeigner, mais à le perſuader au monde. Et en effet, à peine a-t-il paru dans le monde avec toutes les marques de la pauvreté, dont il eſt revêtu, que je vois des pauvres, ce ſont les paſteurs, non-ſeulement ſoumis & réſignés, mais béniſſant, mais glorifiant Dieu dans leur état : des pauvres, qui, touchés de ce qu'ils ont vu en Bethléem, s'en retournent quoique pauvres, comblés de joie ; des pauvres contents de leur ſort, & ne portant nulle envie aux riches de Jéruſalem, parce qu'ils ont connu dans la perſonne de ce divin enfant, le bonheur & les prérogatives infinies de leur condition : *Et reverſi ſunt paſtores glorificantes & laudantes Deum.* A peine a-t-il paru dans l'étable, que je vois des riches, ce ſont les Mages, qui, bien-loin de mettre leurs cœurs dans leurs ri-

Bernard. — Matth. 5. — Luc. 2.

cheſſes, viennent mettre leurs richeſſes à ſes pieds, qui ſe font en ſa préſence un mérite de les mépriſer, d'y renoncer, de s'en dépouiller. Les uns & les autres heureux, parce qu'en ſe conformant à ce Dieu pauvre, ils ont trouvé le chemin de la paix.

Crêche adorable de mon Sauveur, c'eſt toi qui me fais aujourd'hui goûter la pauvreté que j'ai choiſie; c'eſt toi qui m'en découvres le tréſor; c'eſt toi qui me la rends précieuſe & vénérable; c'eſt toi qui me la fais préférer à tous les établiſſements & à toute l'opulence du monde. Confondez-moi, mon Dieu, ſi jamais ces ſentiments, ſeuls dignes de vous, ſeuls dignes de ma profeſſion, & ſi néceſſaires enfin pour mon repos, ſortoient de mon cœur. Vous les y avez conſervés juſques à préſent, Seigneur, & vous les y conſerverez. Cependant, cette paix avec nous-mêmes, toute avantageuſe qu'elle eſt, ne ſuffit pas encore, ſi nous n'y joignons la paix avec le prochain; & c'eſt la troiſieme inſtruction que nous devons tirer de la naiſſance de Jeſus-Chriſt, comme vous l'allez voir dans la derniere partie.

III. PARTIE. LA paix avec le prochain eſt le fruit de la charité; & la charité, ſelon ſaint Paul, eſt l'abrégé de la loi chrétienne. Il ne faut donc pas s'étonner, ſi le même apôtre nous a marqué, comme un des caracteres les plus eſſentiels de l'eſprit chrétien, le ſoin de con-

ſerver la paix avec tous les hommes ; puiſqu'il eſt évident que tous les hommes ſont compris ſous le nom de prochain : *Si fieri poteſt, quod ex vobis eſt, cum omnibus hominibus pacem habentes.* Si cela ſe peut, diſoit-il aux Romains, en les inſtruiſant & en les formant au chriſtianiſme, ſi cela ſe peut, & autant qu'il eſt en vous, vivez en paix avec tout le monde : voilà l'eſprit de votre religion, & par où l'on reconnoîtra que vous êtes les diſciples de celui qui, dès ſon berceau, a été le prince & le Dieu de la paix. Rom. 12.

Peſons bien ces paroles, qui ſont ſubſtantielles. *Si fieri poteſt*, ſi cela ſe peut : l'impoſſibilité, dit ſaint Chryſoſtôme, eſt la ſeule excuſe légitime qui puiſſe devant Dieu nous diſculper, quand nous ne vivons pas avec nos freres dans une paix & une union parfaite, & hors l'impuiſſance abſolue, toute autre raiſon, n'eſt qu'un vain prétexte dont nous nous flattons, mais qui ne ſervira qu'à nous confondre au jugement de Dieu. *Quod ex vobis eſt*, autant qu'il eſt en vous : en ſorte que nous puiſſions ſincérement proteſter à Dieu, que nous puiſſions nous rendre à nous-mêmes témoignage, qu'il n'a jamais tenu à nous, jamais dépendu de nous, que nous n'euſſions avec nos freres cette paix ſolide, fondée ſur la charité ; l'ayant ardemment deſirée, l'ayant de bonne foi recherchée, ayant toujours été préparés & d'eſprit & de cœur, à ne rien épargner pour y parvenir. *Cum omnibus ;* la paix avec tous,

ſans en excepter un ſeul ; l'excluſion d'un ſeul ſuffit pour nous rendre prévaricateurs, & ſujets à toutes les peines dont Dieu menace ceux qui troublent ou qui rompent la paix. Rompre la paix avec un ſeul, c'eſt, ſelon Dieu, quelque choſe d'auſſi mortel, que de violer un ſeul commandement. La paix avec tous, un ſeul excepté, nous devient donc inutile pour le ſalut; & ce ſeul que nous exceptons, doit s'élever, pour demander vengeance contre nous au dernier jour. *Cum omnibus hominibus ;* la paix avec tous les hommes, même avec ceux qui y ſont plus oppoſés, & qui ne la veulent pas : les forçant par notre conduite à la vouloir ; & à l'exemple de David, gardant un eſprit de paix avec les ennemis de la paix : *Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus.* Car, comme ajoute ſaint Chryſoſtôme, vivre en paix avec des ames pacifiques, avec des eſprits modérés, avec des humeurs ſociables, à peine ſeroit-ce une vertu de philoſophe & de païen : beaucoup moins doit-elle paſſer pour une vertu ſurnaturelle & chrétienne. Le mérite de la charité, diſons mieux, le devoir de la charité eſt de conſerver la paix avec des hommes difficiles, fâcheux, emportés : pourquoi ? parce qu'il peut arriver, & parce qu'en effet il arrive tous les jours, que les plus emportés & les plus fâcheux, les plus difficiles & les plus chagrins ſont juſtement ceux avec qui nous devons vivre dans une plus étroite ſociété ; ceux dont il nous eſt moins poſ-

Pſal. 119.

ſible de nous ſéparer ; ceux à qui dans l'ordre de Dieu nous nous trouvons attachés par des liens plus indiſſolubles. Il faut donc, dit ce ſaint docteur, que par rapport même à ces ſortes d'eſprits, nous ayions un principe de paix, ſur quoi puiſſe être ſolidement établie la tranquillité du commerce, que la charité chrétienne doit maintenir entre eux & nous.

Or quel eſt-il ce principe ? le voici : une ſainte conformité avec Jeſus-Chriſt naiſſant. Entrons dans ſon cœur, prenons en les ſentiments, tâchons à nous mettre dans les mêmes diſpoſitions que lui, contemplons ſon étable, & approchons de ſa crêche ; rempliſſons-nous des vives lumieres qu'il répand dans les ames, & comprenons bien ſur-tout deux choſes. Premiérement, c'eſt un Dieu ; qui, pour témoigner aux hommes ſa charité, commence par ſe dépouiller pour eux de tous ſes intérêts. Secondement, c'eſt un Dieu, qui pour gagner nos cœurs, nous prévient, ſuivant le langage du prophete, de toutes les bénédictions de ſa douceur ; & qui s'attendrit pour nous juſqu'à ſe revêtir, tout Dieu qu'il eſt, de notre humanité ; diſons mieux, & dans un ſens plus propre à mon ſujet, juſqu'à devenir perſonnellement pour nous, comme parle l'apôtre, la bénignité & l'humanité même : *Apparuit benignitas & humanitas.* Tit. 3. Deux moyens qu'il nous préſente pour entretenir une paix éternelle avec nos freres : déſintéreſſement, & douceur. Dépouillons-

nous en faveur de nos freres de certains intérêts qui nous dominent; soyons à l'égard de nos freres doux & humains : plus d'inimitiés alors, plus de divisions; paix inviolable, paix inaltérable. Quel bonheur pour moi, & quel avantage pour vous, si je pouvois en finissant, vous persuader ces deux devoirs si indispensables dans la religion que nous professons, & si nécessaires dans tous les états de la vie! Ceci demande une réflexion toute nouvelle.

C'est, dis-je, un Dieu qui, par amour pour nous, & pour témoigner aux hommes son immense charité, se dépouille de tous ses intérêts : qui, de maître qu'il étoit, se fait obéissant; de grand qu'il étoit, se fait petit : de riche qu'il étoit, se fait pauvre : *I. Cor. 8.* *Quoniam propter vos egenus factus est, cùm esset dives.* Et je prétends, que ce désintéressement est le plus prompt & le plus infaillible moyen, pour concilier les cœurs, & pour nous unir tous dans une paix solide & durable.

Car, comme raisonne saint Bernard, prétendre vivre en paix avec nos freres, sans qu'il nous en coûte rien, sans vouloir leur sacrifier rien, sans jamais leur céder en rien, sans nous incommoder pour eux, ni nous relâcher sur rien : nous flatter d'avoir cette charité chrétienne, qui est le lien de la paix; & cependant être toujours aussi entiers dans nos prétentions, aussi jaloux de nos droits, aussi déterminés à n'en rien rabattre, aussi vifs sur le point d'honneur, aussi attachés

à nous-mêmes; abus, mes chers auditeurs, ce n'eſt pas ainſi que le Dieu de la paix nous l'a enſeignée. Il ne falloit point pour cela qu'il vînt au monde, ni qu'il nous ſervît de modele. Nous n'avions ſans lui que trop d'exemples de cette charité intéreſſée. Il étoit inutile que ce Dieu fait homme, nous apportât un commandement nouveau. De tout temps les hommes s'étoient aimés de la ſorte les uns les autres; & cette prétendue charité étoit auſſi ancienne que le monde; mais auſſi le monde avec cette charité prétendue n'avoit jamais été, ni ne pouvoit jamais être en paix.

C'eſt l'intérêt, chrétiens, qui nous diviſe. Otez la propre volonté, diſoit ſaint Bernard, il n'y aura plus d'enfer; & moi je dis: Otez l'intérêt propre, ou plutôt la paſſion de l'intérêt propre, & il n'y aura plus parmi les hommes de diſſenſions, plus de querelles, plus de procès, plus de diſcordes dans les familles, plus de troubles dans les communautés, plus de factions dans les états: la paix avec la charité régnera partout. Elle régnera entre vous & ce parent, entre vous & ce frere, cette ſœur, entre vous & cet ami, ce voiſin, ce concurrent. Dès que vous voudrez pour lui vous déporter de tel & tel intérêt, qui fait contre vous ſon chagrin, dès-là vous aurez avec lui la paix; & ſouvent même, ſelon le monde, la paix que vous aurez avec lui, vaudra mieux pour vous que l'intérêt qu'on vous diſputoit, & à quoi vous renoncez.

Détachés de nos intérêts, nous ne conteſterons avec perſonne, nous ne nous brouillerons avec perſonne, nous ne romprons avec perſonne : & par une infaillible conſéquence, nous goûterons les douceurs de la ſociété, nous jouirons des avantages de la pure & ſincere charité. Semblables aux premiers chrétiens, n'ayant tous qu'un cœur & qu'une ame, nous trouverons dans cette union mutuelle une béatitude anticipée, & comme un avant-goût de l'éternelle félicité.

Or, à la vue de Jeſus-Chriſt, pouvons-nous avoir d'autres ſentiments que ceux-là? Si nous ſommes chrétiens, je dis de vrais chrétiens, nous faut-il un autre juge que ce Dieu-Sauveur, & un autre tribunal que la crêche où il eſt né, pour vuider tous les différends qui naiſſent entre nous & nos freres? Un chrétien rempli des idées que lui inſpire un myſtere ſi touchant, voudroit-il appeller de ce tribunal; & auroit-il peine à remettre aujourd'hui tous ſes intérêts entre les mains d'un Dieu, qui ne vient au monde que pour y apporter la paix? Voilà, mon cher auditeur, ce que je vous demande en ſon nom. Si votre frere n'a pas mérité ce ſacrifice, ſouvent très-léger, que vous lui ferez de votre intérêt, Jeſus-Chriſt le mérite pour lui. Si votre frere eſt mal fondé dans ſes prétentions, & s'il n'eſt pas juſte que vous lui cédiez, au moins eſt-il juſte que vous cédiez à Jeſus-Chriſt. Ce que vous refuſez à l'un, donnez-le à l'autre; ce

que vous ne voulez pas accorder à votre frere, donnez-le à la charité & à Jeſus-Chriſt : par-là vous acheterez la paix : vous l'acheterez à peu de fraix : & par-là même vous la conſerverez.

Mais peut-être s'agit-il de toute autre choſe entre vous & le prochain : peut-être indépendamment de tout intérêt, ce qui vous diviſe, n'eſt-ce de votre part, qu'une fierté qui l'a choqué, qu'un emportement qui l'a irrité, qu'une parole aigre dont il s'eſt ſenti piqué, que des manieres dures dont il s'eſt tenu offenſé, qu'un air de hauteur avec lequel vous l'avez traité? Si cela eſt, il ne dépend, pour le ſatisfaire, que de vous adoucir à ſon égard, que de lui donner certaines marques de votre eſtime, que de lui rendre certains devoirs, que de le prévenir par quelques démarches qui le rameneront infailliblement, & l'attacheront à vous.

Je ne le puis, dites-vous; j'y ſens une oppoſition invincible, & je n'en viendrai jamais là. Rentrez encore une fois, rentrez, mon cher auditeur, dans l'étable de Bethléem : vous y verrez le Dieu de la paix incarné & humaniſé; ou plutôt, vous y verrez dans ſa perſonne la bénignité même incarnée, la grandeur même de Dieu humaniſée. Je le répete : vous y verrez un Dieu, qui, pour vous attirer à lui, n'a point dédaigné de vous rechercher; qui, par une condeſcendance toute divine de ſon amour, s'eſt fait même comme une

gloire de vous prévenir. S'il eût attendu que vous, pécheur, vous, son ennemi & son ennemi déclaré, vous eussiez fait les premiers pas pour retourner à lui, où en étiez-vous, & quelle ressource vous restoit pour le salut? Cependant, malgré l'exemple de votre Dieu, vous vous faites, & vous osez vous faire je ne sais quel point d'honneur, de n'aller jamais au-devant de votre frere pour le rapprocher de vous, & pour l'engager lui-même à revenir. Malgré la loi de la charité, & d'ailleurs même après avoir été l'aggresseur, vous conservez contre lui de scandaleux & d'éternels ressentiments, n'est-ce pas renverser tous les principes du christianisme, & vous exposer à de terribles malédictions du ciel?

Vous y verrez un Dieu, qui pour vous gagner, vous comble des bénédictions de sa douceur; un Dieu, qui pour se rendre plus aimable, quitte tout l'appareil de la majesté, & qui s'humanise, non-seulement jusqu'à paroître, mais jusqu'à devenir en effet homme comme vous; un Dieu, qui, sous la forme d'un enfant, vient s'attendrir sur vous de compassion, & pleurer, non pas ses miseres, mais les vôtres. Car c'est ainsi, dit saint Pierre Chrysologue, qu'il a voulu naître, parce qu'il a voulu être aimé : *Sic nasci voluit, qui voluit amari.* Parole touchante & digne de toutes nos réflexions! c'est ainsi qu'il a voulu naître, parce qu'il a voulu être aimé. Il auroit pu

Petr. Chrysol.

naître, & il ne tenoit qu'à lui de naître dans la pompe & dans l'éclat de la magnificence royale; mais en naiſſant de la ſorte, il n'auroit été que reſpecté, que révéré, que redouté, & il vouloit être aimé. Or pour être aimé, il devoit s'abaiſſer juſqu'à nous; pour être aimé, il devoit être ſemblable à nous; pour être aimé, il devoit ſouffrir comme nous. Et c'eſt pourquoi il a voulu naître dans l'état de foibleſſe & d'abaiſſement où ce myſtere nous le repréſente : *Sic naſci voluit, qui voluit amari.* Après cela, chrétiens, affectez des airs dédaigneux & hautains envers les autres : traitez-les en eſclaves, avec empire, avec dureté, & non pas en freres, avec patience, avec bonté : rendez-vous inflexibles à leurs prieres, & inſenſibles à leurs beſoins. N'eſt-ce pas démentir votre religion; n'eſt-ce pas même violer les droits de l'humanité? Je ſerois infini, ſi j'entreprenois de développer ce point de morale dans toute ſon étendue.

Quoi qu'il en ſoit, mes chers auditeurs, voilà la ſainte & divine paix que nous devons capitalement deſirer, & qui ne vous coûtera jamais trop, à quelque prix qu'elle vous puiſſe être vendue, la paix avec nos freres; & ſans exception, la paix avec tous les hommes : *Cum omnibus hominibus pacem habentes.* Mais quel eſt notre aveuglement, & le ſujet de notre confuſion? le voici : dans les temps où Dieu nous afflige par le fléau de la guerre, nous lui

demandons la paix ; & dans le cours de la vie, nous ne travaillons à rien moins qu'à nous procurer la véritable paix. C'eſt-à-dire, nous demandons à Dieu une paix qui ne dépend pas de nous, une paix qui n'eſt pas de notre reſſort, une paix pour la concluſion de laquelle nous ne pouvons rien ; & nous ne penſons pas à nous procurer celle qui eſt entre nos mains, celle dont nous ſommes nous-mêmes les arbîtres, celle dont Dieu nous a chargés, & dont il veut que nous lui ſoyons reſponſables. Nous faiſons des vœux, afin que les puiſſances de la terre s'accordent entr'elles, pour donner au monde une paix, que mille difficultés preſque inſurmontables ſemblent quelquefois rendre comme impoſſible ; & nous ne voulons pas finir de pitoyables différends dont nous ſommes les maîtres, qu'il nous ſeroit aiſé de terminer, que notre ſeule obſtination fomente : & ces puiſſances de la terre, ſi difficiles à réunir, ſont ſouvent plutôt d'accord que nous ne le ſommes les uns avec les autres. Cette paix entre les couronnes, malgré tous les obſtacles qui s'y oppoſent, eſt plutôt conclue, qu'un procès qui fait la ruine & la déſolation de toute une famille, n'eſt accommodé. Ah ! Seigneur, je ne ſerois pas un fidele miniſtre de votre parole, ſi, dans un jour auſſi ſolemnel que celui-ci, où les anges, vos ambaſſadeurs, nous ont annoncé & promis la paix, je ne vous demandois, au nom de tous mes auditeurs, cette paix ſi deſirée,

qui doit pacifier tout le monde chrétien ; cette paix dont dépend le bonheur de tant de nations ; cette paix pour laquelle votre égliſe s'intéreſſe tant & avec tant de raiſon ; cette paix que vous ſeul pouvez donner, & qui déſormais ne peut être que l'ouvrage de votre providence miraculeuſe & de votre abſolue puiſſance. Je n'aurois pas, comme miniſtre de votre parole, le zele que je dois avoir, ſi, à l'exemple de vos prophetes, je ne vous diſois aujourd'hui : *Da pacem, Domine, ſuſtinentibus te, ut prophetæ tui fideles inveniantur.* Donnez la paix, Seigneur, à votre peuple, afin que ce ne ſoit pas en vain que nous l'ayions engagé à appaiſer votre colere pour l'obtenir. Donnez-lui la paix, puiſqu'entre les proſpérités, quoiqu'humaines & temporelles, qu'il lui eſt permis d'eſpérer, la paix eſt celle qui vient plus immédiatement de vous, & qui peut le plus contribuer à votre gloire. Mais je ſerois, ô mon Dieu! encore plus prévaricateur de mon miniſtere, ſi préférablement à cette paix, toute néceſſaire & toute importante qu'elle eſt, je ne vous demandois pour moi, & pour ceux qui m'écoutent, celle qui doit nous réconcilier avec vous, celle qui doit nous réconcilier avec nous-mêmes, celle qui doit nous réconcilier avec nos freres : celle qui doit nous réconcilier avec vous, par une généreuſe & ſainte pénitence ; celle qui doit nous réconcilier avec nous-mêmes, par un vrai détachement & une ſin-

cere humilité; celle qui doit nous réconcilier avec nos freres, par une tendre & cordiale charité.

Ramaſſons, en deux mots, tout ce myſtere, & finiſſons. Le Seigneur & le Dieu des armées, qui vient au monde pour y faire régner la paix, & qui veut être aujourd'hui glorifié par toute la terre en qualité de roi pacifique, *Magnificatus eſt Rex pacificus ſuper faciem univerſæ terræ :* voilà, Sire, ce que chante l'égliſe dans cette auguſte ſolemnité; voilà ce que nous célébrons. Modele admirable pour votre majeſté, & que je lui propoſe ici avec d'autant plus d'aſſurance, que je ſais que c'eſt le modele qu'elle ſe propoſe elle-même, & ſur lequel elle ſe forme. Car ſans oublier la ſainteté de mon miniſtere, & ſans craindre que l'on m'accuſe de donner à votre majeſté une fauſſe louange, je dois, comme prédicateur de l'évangile, bénir le ciel, quand je vois, Sire, dans votre perſonne un roi conquérant, & le plus conquérant des rois, qui met néanmoins toute ſa gloire à être aujourd'hui reconnu le roi pacifique, & diſtingué comme tel entre tous les rois du monde. Je dois en préſence de cet auditoire chrétien, rendre à Dieu de ſolemnelles actions de graces, quand je vois dans votre majeſté un monarque victorieux & invincible, dont tout le zele eſt de pacifier l'Europe, dont toute l'application eſt d'y travailler & d'y contribuer par ſes ſoins, dont toute l'ambition eſt d'y réuſſir; & qui par-là

Eccleſ. Offic.

par-là eſt ſur la terre l'image viſible de celui dont le caractere eſt, d'être tout enſemble, ſelon l'écriture, le Dieu des armées & le Dieu de la paix.

Cette paix eſt l'ouvrage de Dieu; & nous reconnoiſſons plus que jamais, que le monde ne la peut donner : mais notre confiance, Sire, eſt que malgré le monde même, Dieu ſe ſervira de votre majeſté, de ſa ſageſſe, de ſes lumieres, de la droiture de ſon cœur, de la grandeur de ſon ame, de ſon déſintéreſſement, pour donner cette paix au monde. Ce qui nous conſole, c'eſt que votre majeſté, ſuivant les regles de ſa religion, ne fait la guerre aux ennemis de ſon état, que pour procurer plus utilement & plus avantageuſement cette paix à ſes ſujets. Ce qui nous raſſure, c'eſt que dans les vues qui la font agir, toutes ſes conquêtes aboutiſſent là; & qu'elle ne gagne des batailles, qu'elle ne force des villes, qu'elle ne triomphe par-tout, que pour parvenir plus ſûrement & plus promptement à cette paix. Ce qui ſoutient nos eſpérances, & au même temps ce qui augmente notre vénération & notre zele pour votre majeſté, c'eſt que ſon amour pour ſon peuple l'emportera toujours en ceci par-deſſus ſes intérêts propres; & que, touchée de ce motif, il n'y aura rien qu'elle ne ſacrifie au bien de cette paix : qu'ainſi, en véritable imitateur du Dieu des armées & du Dieu de la paix, vous aurez, Sire, l'avantage, après avoir été le héros du

monde chrétien, d'en être encore le pacificateur. Car voilà ce qui mettra le comble à vos travaux héroïques; voilà ce qui couronnera votre regne; voilà ce qui achevera votre glorieuse destinée.

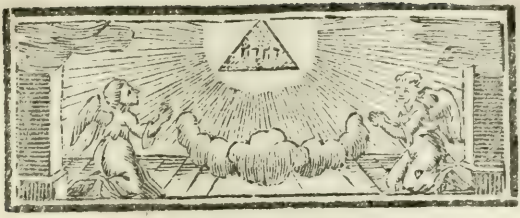
Accomplissez mes vœux, Seigneur; ou plutôt, bénissez les intentions de ce roi pacifique & conquérant, qui sait si bien se conformer aux vôtres. Donnez-nous par lui cette paix que vous nous promettez aujourd'hui par le ministere de vos anges: & s'il étoit vrai que vous fussiez encore irrité contre les hommes, si les péchés des hommes méritoient encore les fléaux de votre justice, permettez-moi, Seigneur, de vous faire ici la priere que vous fit autrefois David, & de vous dire comme lui
Psal. 67. dans le même esprit; *Dissipa gentes quæ bella volunt.* Dissipez ces nations opiniâtres qui veulent la guerre. Renversez leurs desseins, rompez leurs alliances, rendez vaines leurs entreprises, troublez leurs conseils. Souffrez que j'ajoute avec le même
Psal. 78. prophete: *Effunde iram tuam in gentes quæ te non noverunt, & in regna quæ nomen tuum non invocaverunt.* S'il faut, ô mon Dieu! que votre colere éclate, répandez-la sur ces nations qui ne vous connoissent point, & sur ces royaumes qui n'invoquent point votre nom: c'est-à-dire, sur ces nations où la vérité de votre religion n'est pas connue, & sur ces royaumes où l'hérésie a aboli la pureté de votre culte. Mais, par un effet tout contraire, répan-

dez votre miſéricorde ſur ce royaume chrétien, où vous êtes invoqué, ſervi, adoré en eſprit & en vérité. Répandez-la ſur ce monarque qui m'écoute, & qui plus zélé pour votre gloire que pour la ſienne, met aujourd'hui à vos pieds, non-ſeulement ſon ſceptre & ſa couronne, mais toute la gloire de ſes conquêtes, pour vous en faire hommage comme au Dieu de la paix; qui, pour le bien de votre égliſe, préfere cette paix à l'accroiſſement de ſon empire; & qui, au milieu de ſes proſpérités & du ſuccès de ſes armes, ne refuſe pas pour elle de ſe relâcher de ſes droits. Dans des diſpoſitions ſi ſaintes, que ne doit-il pas attendre de vous; & quels effets, ou plutôt, quels miracles de protection n'avons-nous pas droit de nous promettre pour lui?

C'eſt l'homme de votre droite, Seigneur: étendez ſur lui votre main: *Fiat manus tua ſuper virum dexteræ tuæ;* animez-le de votre eſprit; rempliſſez-le de vos lumieres, fortifiez-le de votre grace. Tandis que vous le ſoutiendrez, toutes les puiſſances du monde, quoique liguées & conjurées, ne prévaudront pas contre lui; & avec votre divin ſecours, nous ne doutons point, ô mon Dieu! que nous n'obtenions enfin cette paix ſalutaire, que nous vous demandons comme un des fruits de la naiſſance de notre adorable Sauveur, & comme un moyen qui nous aidera à mériter la bienheureuſe & l'éternelle paix *Pſal.* 79.

dont vos élus jouiſſent dans le ciel. Je vous la ſouhaite, mes chers auditeurs, au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Eſprit. Ainſi ſoit-il.

AUTRE
AVENT
PRÉCHÉ
DEVANT LE ROI.



SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Sur la ſainteté.

Mirabilis Deus in ſanctis ſuis.

Dieu eſt admirable dans ſes ſaints. Au pſeaume 67.

SIRE,

A CONSIDÉRER Dieu dans lui-même, nous ne pouvons dans lui-même l'admirer, parce qu'il eſt trop élevé au-deſſus de nous & trop grand. Comme nous ne le connoiſſons ſur la terre que dans ſes ouvrages, ce n'eſt auſſi ſur la terre, à proprement parler, que dans ſes ouvrages qu'il

eſt admirable pour nous. Or l'ouvrage de Dieu par excellence, ce ſont les ſaints, & par conſéquent, diſoit le prophete royal : c'eſt ſur-tout dans ſes ſaints qu'il nous paroît digne de nos admirations : *Mirabilis Deus in ſanctis ſuis.*

En effet, de quelque maniere que nous enviſagions les ſaints, Dieu eſt admirable en eux : & quand je m'en tiendrois au ſeul évangile de ce jour, qu'y a-t-il de plus admirable, que d'avoir conduit des hommes à la poſſeſſion d'un royaume par la pauvreté ? que de leur avoir fait trouver la conſolation & la joie par les pleurs & l'adverſité ? que de les avoir élevés par les humiliations au comble de la gloire ; & pour me ſervir de l'expreſſion de ſaint Ambroiſe, de les avoir béatifiés par les miſeres mêmes ? Car voilà, ſi je puis uſer de ce terme, les divins paradoxes dont le Saint-Eſprit nous donne l'intelligence dans cette ſolemnité ; & que nous n'aurions jamais pu comprendre, ſi les ſaints que nous honorons, n'en étoient une preuve ſenſible : voilà les miracles que Dieu a opérés dans ſes élus : *Mirabilis Deus in ſanctis ſuis.*

J'ajoute néanmoins, mes chers auditeurs, après ſaint Léon pape, une choſe qui me ſemble encore plus propre à nous toucher, par l'intérêt que nous y devons prendre, comme chrétiens. Car Dieu, dit ce Pere, eſt particuliérement admirable dans ſes ſaints, parce qu'en les glorifiant, il nous a pourvus d'un puiſſant ſecours, c'eſt celui de leur

protection; & qu'en même temps il nous a mis devant les yeux un grand modele, c'eſt l'exemple de leur vie : *Mirabilis in ſanctis ſuis, in quibus, & præſidium nobis conſtituit & exemplum.* Je m'attache à cet exemple des ſaints, pour établir ſolidement les importantes vérités que j'ai à vous annoncer; & ſans rien dire du ſecours que nous pouvons attendre d'eux, & que nous en recevons, je veux vous faire admirer Dieu dans la conduite qu'il a tenue en nous propoſant ces illuſtres prédeſtinés, dont la ſainteté doit produire en nous de ſi merveilleux effets pour notre ſanctification. Vierge ſainte, reine de tous les ſaints, puiſque vous êtes la mere du ſaint des ſaints; vous, en qui Dieu s'eſt montré ſouverainement admirable, puiſque c'eſt en vous & par vous qu'il s'eſt fait homme, & qu'il s'eſt rendu ſemblable à nous : faites deſcendre ſur moi ſes graces. Il s'agit d'inſpirer à mes auditeurs un zele ſincere, un zele efficace, d'acquérir cette ſainteté ſi peu goûtée, ſi peu connue, ſi peu pratiquée dans le monde, & toutefois ſi néceſſaire pour le ſalut du monde. Je ne puis mieux réuſſir dans cette entrepriſe, que par votre interceſſion, & c'eſt ce que je vous demande, en vous adreſſant la priere ordinaire : *Ave, Maria.*

Leo in natalit. S. Laurent.

EN trois mots j'ai compris, ce me ſemble, trois ſujets de la plus juſte douleur,

ſoit que nous ſoyons ſenſibles aux intérêts de Dieu, ſoit que nous ayions égard aux nôtres; quand j'ai dit que la ſainteté ſi néceſſaire pour notre ſalut, étoit peu goûtée, peu connue, & peu pratiquée dans le monde. Mais je prétends auſſi vous conſoler, chrétiens, quand j'ajoute que Dieu par ſon adorable ſageſſe, a ſu remédier efficacement à ces trois grands maux, en nous mettant devant les yeux la ſainteté de ſes élus, & en les prédeſtinant pour nous ſervir d'exemples. Je m'explique.

Cette ſainteté que Dieu nous commande, & ſans laquelle il n'y a point de ſalut pour nous, par une déplorable fatalité, trouve dans les eſprits des hommes trois grands obſtacles à vaincre, & qu'elle a ſouvent peine à ſurmonter; ſavoir, le libertinage, l'ignorance & la lâcheté. Parlons plus clairement & plus ſimplement. Trois ſortes de chrétiens dans le monde, par l'aveuglement où nous jette le péché, & par la corruption du monde même, ſont mal diſpoſés à l'égard de la ſainteté. Car les libertins la cenſurent, & tâchent à la décrier. Les ignorants la prennent mal; & dans l'uſage qu'ils en font, ou pour mieux dire, qu'ils en croient faire, ils n'en ont que de fauſſes idées. Enfin, les lâches la regardent comme impoſſible, & déſeſperent d'y parvenir. Les premiers, malins & critiques, la rendent odieuſe; & delà vient qu'elle eſt peu goûtée: les ſeconds, groſſiers & charnels, s'en forment des idées,

non selon la vérité, mais selon leur goût, ou selon leur sens; & delà vient qu'elle est peu connue : les derniers, foibles & pusillanimes, s'en rebutent, & y renoncent dans la vue des difficultés qu'ils y rencontrent; & delà vient qu'elle est rare & peu pratiquée. Trois dangereux écueils à éviter dans la voie du salut : mais écueils dont nous nous préserverons aisément, si nous voulons profiter de l'exemple des saints.

Car je soutiens, & voici le partage de ce discours : je soutiens que l'exemple des saints est la plus invincible de toutes les preuves pour confondre la malignité du libertin, & pour justifier contre lui la vraie sainteté. Je soutiens que l'exemple des saints est la plus claire de toutes les démonstrations, pour confondre les erreurs du chrétien séduit & trompé, & pour lui faire voir en quoi consiste la vraie sainteté. Je soutiens que l'exemple des saints est le plus efficace de tous les motifs, pour confondre la tiédeur, beaucoup plus le découragement du chrétien lâche, & pour le porter à la pratique de la vraie sainteté. Delà n'aurai-je pas droit de conclure, que Dieu est admirable dans ses saints, lorsqu'il nous les donne pour modeles? *Mirabilis Deus in sanctis suis.* Je parle encore une fois à trois sortes de personnes, dont il est aujourd'hui question de rectifier les sentiments sur le sujet de la sainteté chrétienne : aux libertins qui la combattent, aux ignorants qui ne la connoissent pas, aux lâches qui n'ont pas le courage de la prati-

quer; & ſans autre raiſonnement; je montre aux premiers, que, ſuppoſé l'exemple des ſaints, leur libertinage eſt inſoutenable; aux ſeconds, que leur ignorance eſt ſans excuſe; aux derniers, que leur lâcheté n'a plus de prétexte. Trois vérités que je vais développer : appliquez-vous.

I. PARTIE.

C'EST de tout temps que la ſainteté, & même la plus ſolide & la plus vraie, a été en butte à la malignité des libertins, & à leur cenſure. C'eſt de tout temps qu'ils l'ont combattue comme ſes plus déclarés ennemis : & c'eſt pour cela, ou qu'ils ont tâché de ſe perſuader, & de perſuader aux autres, qu'il n'y avoit point dans le monde de vraie ſainteté; ou qu'ils ont au moins affecté, en la confondant avec la fauſſe, de la décrier. Deux artifices dont ils ſe ſont ſervis pour défendre, & s'ils avoient pu, pour autoriſer leur libertinage contre la ſainteté chrétienne, qui néanmoins a toujours été, & ſera toujours devant Dieu & devant les hommes leur condamnation. Deux artifices que ſaint Jérôme a ſubtilement démêlés dans une de ſes épîtres, où il s'en explique ainſi : *Lacerant ſanctum propoſitum, & remedium pœnæ ſuæ arbitrantur, ſi nemo ſit ſanctus, ſi turba ſit pereuntium, ſi omnibus detrahatur.* Ce Pere parloit en particulier de certains eſprits prétendus forts, qui témérairement & ſans reſpect, blâmoient la conduite de ſainte Paule, & le

Hieron. epiſt. lib. 1. epiſt. 45. juxta editionem Caniſ.

courage qu'elle avoit eu de quitter Rome, pour aller chercher ſon ſalut dans la retraite & dans l'éloignement du monde. Ces paroles ſont remarquables, & d'autant plus dignes d'être peſées, qu'elles expriment ce que nous voyons tous les jours arriver dans notre ſiecle. *Lacerant ſanctum propoſitum :* parce qu'ils raiſonnent en mondains, diſoit ſaint Jérôme, ils déchirent par leurs railleries, & même par leurs médiſances, tout ce que les ſerviteurs de Dieu font de plus édifiant & de plus louable pour honorer Dieu. *Et remedium pœnæ ſuæ arbitrantur, ſi nemo ſit ſanctus :* ils croient leur libertinage bien à couvert, quand ils ont la hardieſſe de ſoutenir qu'il n'y a point de ſaint ſur la terre; que ceux qu'on eſtime tels, ont, comme les autres, leurs paſſions & leurs vices, & des vices même groſſiers; que les plus gens de bien ſont comme eux dans la voie de perdition, & qu'on a droit de dire de tout le monde, que tout le monde eſt corrompu & perverti. Non-ſeulement ils ſoupçonnent que cela peut être, mais ils s'aſſurent que cela eſt; & dans cette ſuppoſition, auſſi extravagante que maligne, ils ſe conſolent : comme ſi l'affreuſe opinion qu'ils ont de tout le genre humain, étoit la juſtification de leur iniquité, & devoit les guérir de tous les remords intérieurs qu'ils auroient infailliblement à eſſuyer, ſi le monde leur faiſoit voir des hommes vraiment vertueux, & dont la vie exemplaire fût un reproche ſenſible de leur impiété & *Hieron.* *Idem.*

Idem. de leurs déſordres. *Et remedium pœnæ ſuæ arbitrantur, ſi omnibus detrahatur.* Prenez garde, s'il vous plaît, à la penſée de ce ſaint docteur.

La premiere injuſtice que le libertin fait à la ſainteté chrétienne, eſt de ne la vouloir pas reconnoître; c'eſt-à-dire, de prétendre que ce que l'on appelle ſainteté, n'eſt rien moins dans les hommes que ſainteté; que dans les uns, c'eſt vanité, dans les autres, ſingularité; dans ceux-ci, dépit & chagrin, dans ceux-là, foibleſſe & petiteſſe de génie; & malgré les dehors les plus ſpécieux, dans pluſieurs, impoſture & hypocriſie. Car c'eſt ainſi, mes chers auditeurs, qu'on en juge dans le monde, mais particuliérement à la cour: dans ce grand monde où vous vivez; dans ce monde, que je puis appeller l'abrégé du monde. Monde profane, dont la malignité, vous le ſavez, eſt de n'admettre point de vraie vertu; de ne convenir jamais du bien; d'être toujours convaincu que ceux qui le font, ont d'autres vues que de le faire; de ne pouvoir croire qu'on ſerve Dieu purement pour le ſervir, ni qu'on ſe convertiſſe purement pour ſe convertir; de n'en voir aucun exemple, qu'on ne ſoit prêt à conteſter; de critiquer tout, & à force de critiquer tout, de ne trouver plus rien qui édifie. Malignité, reprend ſaint Jérôme, injurieuſe à Dieu, & pernicieuſe aux hommes; ne perdez pas cette réflexion qui peut vous être infiniment utile & ſalutaire.

Malignité injurieuſe à Dieu, puiſque par-

là l'on ôte à Dieu la gloire qui lui eſt due, en attribuant à tout autre qu'à lui, les œuvres dont il eſt l'auteur, comme nous apprenons de l'évangile, que les Phariſiens en uſoient à l'égard du fils de Dieu. Car que faiſoient-ils? Ils imputoient à l'art magique les miracles de ce Dieu-homme: ils diſoient qu'il chaſſoit les démons par la puiſſance de Béelzebub, le prince des ténebres. Et que fait-on à la cour? On veut, & l'on veut ſans diſtinction, qu'un intérêt ſecret y ſoit le reſſort, le motif de tout le bien qu'on y pratique, de tout le culte qu'on y rend à Dieu, de toutes les réſolutions qu'on y prend de mener une vie chrétienne, de toutes les converſions qui y paroiſſent, de toutes les réformes qu'on y apperçoit. On veut qu'une baſſe & ſervile politique en ſoit le principe & la fin. On dit d'une ame touchée de Dieu, & qui commence de bonne foi à régler ſes mœurs, qu'elle prétend quelque choſe, qu'il y a du myſtere dans ſa conduite, que ce changement eſt une ſcene qu'elle donne, mais que Dieu y a peu de part. Or l'un n'eſt-il pas ſemblable à l'autre; & ſi le langage des Phariſiens a été un blaſphême contre Jeſus-Chriſt, celui du monde qui juge & qui décide de la ſorte, eſt-il moins injuſte & moins criminel?

Malignité pernicieuſe aux hommes, puiſque le mondain ſe prive ainſi d'une des graces les plus touchantes, & dans l'ordre de la prédeſtination les plus efficaces, qui

eſt le bon exemple : ou plutôt, puiſqu'autant qu'il dépend de lui, il anéantit à ſon égard cette grace du bon exemple. Ces converſions dont il eſt témoin, & qu'on lui propoſe pour le faire rentrer en lui-même, n'ont plus d'autre effet ſur lui, que de lui faire former mille raiſonnements, mille jugements téméraires & mal fondés ; que de lui faire profaner ce qu'il y a de plus ſaint par les railleries les plus piquantes, & ſouvent même par les diſcours les plus impies. Dieu le permet pour punir en lui cet eſprit d'orgueil, qui le porte à s'ériger en cenſeur ſi ſévere de la ſainteté. D'où il arrive, que bien-loin de tirer aucun fruit des exemples qu'il a devant les yeux, il s'endurcit le cœur, il ſe confirme dans ſes déſordres, il demeure dans ſon impénitence, il s'y obſtine & ſe rend encore plus incorrigible. Au-lieu que les ames fidelles marchent avec ſimplicité dans les voies de Dieu ; profitent du bien qu'elles ſuppoſent bien, au haſard même de s'y tromper ; s'édifient des vertus, quoique douteuſes, qui leur paroiſſent vertus ; de ces exemples même conteſtés ſe font des leçons & des regles : heureuſes qu'il y en ait encore ; & ſans penſer à les combattre, béniſſant Dieu de ce qu'il les ſuſcite pour ſa gloire, pour le bien de ſes élus, & pour la confuſion du libertinage.

Car je l'ai dit, chrétiens, & je le répete, quelque préſomptueux que puiſſe être le libertinage du monde, jamais il ne ſe ſoutiendra contre certains exemples irré-

prochables, que Dieu dans tous les temps lui a oppoſés, & qu'il lui oppoſera toujours pour le confondre. Cette nuée de témoins dont parle ſaint Paul, cette innombrable multitude de ſaints dont nous honorons la glorieuſe mémoire, eſt en faveur de la ſainteté chrétienne un argument trop plauſible, & une preuve trop éclatante & trop forte, pour pouvoir être affoiblie par toute l'impiété du ſiecle. Il y a dans le monde des hypocrites, je le ſais, & peut-être trop, pour n'en pas gémir moi-même. Mais l'impiété du ſiecle peut-elle ſe prévaloir de l'hypocriſie, pour en tirer cette dangereuſe conſéquence, qu'il n'y a point dans le monde de vraie ſainteté ? Au contraire, répond ingénieuſement ſaint Auguſtin, c'eſt delà même qu'elle doit conclure qu'il y a une vraie ſainteté, parce qu'il ſe trouve des ſaintetés fauſſes; & la raiſon qu'il en apporte, eſt ſans replique : parce que la fauſſe ſainteté, ajoute-t-il, n'eſt rien autre choſe qu'une imitation de la vraie, comme la fiction eſt une imitation de la vérité.

En effet, ce ſont les vraies vertus, qui, par l'abus qu'on en fait, en voulant les imiter, ont produit, contre les intentions de Dieu, les fauſſes vertus. Le démon, pere du menſonge, s'étant étudié à copier, autant qu'il a pu, les œuvres de Dieu, il a pris à tâche de contrefaire la vraie humilité par mille vains fantômes d'humilité, la vraie ſévérité de l'évangile par

l'apparente ſévérité de l'héréſie, le vrai zele par le zele jaloux, la vraie religion par l'idolâtrie & la ſuperſtition. Témoignage évident, dit ſaint Auguſtin, qu'il y a donc une vraie religion, un vrai zele, une vraie ſévérité de mœurs, une vraie humilité de cœur, en un mot, une vraie ſainteté; puiſqu'il eſt impoſſible de contrefaire ce qui n'eſt pas, & que les copies, quoique fauſſes, ſuppoſent un modele.

Or ce principe établi, qu'il y a une vraie ſainteté, l'impiété du ſiecle la plus maligne demeure déſarmée & ſans défenſe. Que cette ſainteté pure & ſans reproche, ſoit rare parmi les hommes : qu'elle ſe rencontre en peu de ſujets, cela ne favoriſe en aucune ſorte le libertin. Quand il n'y en auroit dans le monde qu'un ſeul exemple, il n'en faudroit pas davantage pour faire ſa condamnation : & Dieu, par une providence toute ſpéciale, diſpoſe tellement les choſes, que cet exemple, ſeul ſi vous le voulez, ne manque jamais; & que malgré l'iniquité, il y en a toujours quelqu'un, que le mondain lui-même de ſon propre aveu, ne peut s'empêcher de reconnoître.

Oui, mon cher auditeur, ſi vous êtes aſſez malheureux, pour être du nombre de ceux à qui je parle ici & que je combats; ce ſeul homme de bien que vous connoiſſez, & qui eſt, dites-vous, l'unique en qui vous croyez, & dont vous voudriez répondre, c'eſt celui-là même qui s'élevera contre vous au jugement de Dieu. Lui

ſeul il vous fermera la bouche. Dieu n'aura qu'à vous le produire, pour vous convaincre malgré vous du prodigieux égarement où vous aurez vécu, & pour faire paroître à tout l'univers la vanité, la foibleſſe, le déſordre de votre libertinage. En vain pour votre juſtification voudrez-vous alléguer l'hypocriſie de tant de mauvais chrétiens. S'il y a eu dans le monde des hypocrites, vous dira Dieu, vous n'avez pas dû pour cela être un impie. Si pluſieurs ont abuſé de la ſainteté de mon culte, il ne falloit pas vous porter à un excès tout oppoſé, ni vous livrer au gré de vos paſſions. Car il n'étoit pas néceſſaire que vous fuſſiez l'un ou l'autre : entre l'hypocrite & le libertin, il y avoit un parti à ſuivre, & même un parti honorable, c'étoit d'être chrétien & vrai chrétien. Que ceux que vous avez traités de faux dévots, l'aient été ou non, c'eſt ſur quoi ils ſeront jugés; mais votre cauſe, qui n'a rien de commun avec eux, n'en a pu devenir meilleure. Tant de faux dévots, de dévots ſuſpects qu'il vous plaira, en voici un après tout que vous ne pouvez recuſer; en voici un qui vous confond, & qui vous confond par vous-même. Car ce juſte que vous avez vous-même reſpecté, ce juſte en qui vous avez reconnu vous-même tous les caracteres d'une piété ſincere & ſolide, que ne l'avez-vous imité, & pourquoi ne vous êtes-vous pas formé ſur ſes exemples?

Cela, dis-je, ſuffiroit pour faire taire

l'impiété. Ce seroit assez de ces saints, quoique rares & singuliers, que Dieu nous fait voir sur la terre; de ces saints, qui non-seulement glorifient Dieu, mais ont encore le bonheur, en le glorifiant, d'être généralement approuvés des hommes; de ces saints dont la vertu est si unie, si simple, si pure, si hautement & si universellement canonisée, que le libertinage même est forcé de les honorer. Car il y en a, & quelque réprouvé que soit le monde, il y en a au milieu de vous : vous savez bien les démêler, & vous ne vous trompez pas dans le discernement que vous en faites.

Mais je dis bien plus; & pour un juste dont l'exemple pourroit suffire, Dieu m'en découvre aujourd'hui une multitude innombrable, & me fournit autant de preuves contre vous. Il m'ouvre le ciel; & m'élevant au-dessus de la terre, il me montre ces troupes d'élus qu'une sainteté éprouvée, purifiée, consommée, a fait monter aux plus hauts rangs de la gloire. Des hommes, dit saint Chrysostôme, (induction admirable, & dont vous devez être touchés) des hommes en qui la sainteté n'a été, ni tempérament, puisqu'elle a réformé, changé, détruit dans eux le tempérament; ni humeur, puisqu'elle ne les a sanctifiés qu'en combattant, qu'en réprimant, qu'en mortifiant sans cesse l'humeur; ni politique, puisqu'elle les a dégagés de toutes les vues humaines; ni intérêt, puisqu'elle les a fait re-

noncer à tous les intérêts ; ni vanité, puiſqu'elle les a en quelque ſorte anéantis, & qu'ils ne ſe ſont preſque tous ſanctifiés qu'en ſe cachant dans les ténebres ; ni chagrin, puiſqu'elle les a ſouvent détachés, ſéparés du monde, lorſqu'ils étoient plus en état de jouir des proſpérités, & de goûter les agrémens du monde ; ni foibleſſe, puiſqu'elle leur a fait prendre les plus généreuſes réſolutions, & ſoutenir les plus héroïques entrepriſes ; ni petiteſſe de génie, puiſqu'en ſouffrant, en mourant, en s'immolant pour Dieu, ils ont fait voir une grandeur d'ame, que l'infidélité même a admirée ; ni hypocriſie, puiſque, bien-loin de vouloir paroître ce qu'ils n'étoient pas, tout leur ſoin a été de ne pas paroître ce qu'ils étoient. Des hommes que le chriſtianiſme a formés ; & dont la ſainteté inconteſtablement reconnue, eſt d'un ordre ſi ſupérieur à tout ce que la philoſophie païenne, je ne dis pas, a pratiqué, mais a enſeigné, mais a imaginé, mais a voulu feindre, que dans l'opinion de ſaint Auguſtin, l'exemple de ces héros chrétiens, dont nous ſolemniſons la fête, eſt une des preuves les plus invincibles, qu'il y a un Dieu, qu'il y a une religion, qu'il y a une grace ſurnaturelle qui agit en nous. Pourquoi ? parce qu'une ſainteté auſſi éminente que celle-là, ne peut être ſortie du fonds d'une nature auſſi corrompue que la nôtre ; parce que la philoſophie & la raiſon ne vont point juſques-là, parce qu'il n'y a donc que la grace de Jeſus-Chriſt qui puiſſe

ainſi élever les hommes au-deſſus de toute l'humanité, & que c'eſt par conſéquent, l'œuvre de Dieu. Voilà ce que célebre aujourd'hui l'égliſe militante, dans cette auguſte ſolemnité qu'elle conſacre à l'égliſe triomphante. Voilà de quoi le ciel eſt rempli. Exemples mémorables, dont l'impiété n'effacera jamais le ſouvenir, & contre leſquels elle ne preſcrira jamais. Exemples convaincants, auxquels il faut que le libertinage cede, & qui confondront l'orgueil du monde. Miracles de votre grace, ô mon Dieu! dont je me ſers ici, pour répandre au moins dans la cour du plus chrétien de tous les rois, les ſentiments de reſpect & de vénération dus à la vraie piété. Heureux, ſi j'en pouvois bannir cet eſprit mondain, toujours déclaré contre ceux qui vous ſervent, ou plutôt, Seigneur, toujours déclaré contre votre ſervice même! Heureux ſi je pouvois le détruire dans tous les cœurs; ſi je pouvois détromper toutes les perſonnes qui m'écoutent, & leur faire une fois comprendre combien ces injuſtes préjugés, dont on ſe laiſſe ſi aiſément prévenir, & où l'on aime tant à s'entretenir, ſont capables de les éloigner, & les éloignent en effet de vous!

La ſeconde injuſtice du libertin à l'égard de la ſainteté ne conſiſte plus à la déſavouer, mais à la décréditer, à la rendre odieuſe, en lui imputant des défauts prétendus, & en les employant contre elle pour la noircir. Car, comme remarque le

ſavant chancelier Gerſon, homme entre tous les autres très-pénétrant & très-éclairé dans la ſcience des mœurs, la ſainteté chrétienne n'eſt point reſponſable des imperfections de ceux qui la pratiquent. Si celui qui s'adonne au culte de Dieu, a encore ſes foibleſſes & ſes paſſions, il les a parce qu'il eſt homme, & non parce qu'il eſt pieux. Bien-loin que la piété les fomente & les autoriſe, elle eſt la premiere à les lui reprocher, & elle ne ceſſe jamais de les combattre. Si elle n'en triomphe pas toujours, & ſi les paſſions l'emportent quelquefois ſur elle, tel eſt notre déſordre & non pas le ſien. Il y a plus, & eſt-il juſte d'exiger de la vraie piété, parce qu'elle eſt en elle-même parfaite & divine; que d'abord elle nous rende des hommes parfaits? Comme elle ne préſume point de pouvoir faire dans cette vie des ſaints impeccables, auſſi ne doit-on pas s'en prendre à elle, ſi ceux qui s'engagent à ſuivre ſes voies, ſont encore ſujets aux fragilités humaines. Relever l'homme de ſes chûtes, l'humilier dans la vue de ſes miſeres, lui faire trouver dans ſes paſſions mêmes la matiere & le fond de ſes mérites, c'eſt à quoi elle travaille, de quoi elle répond; & non pas d'affranchir l'homme de tous péchés, ce qui ne convient qu'à l'état des bienheureux.

Or voici néanmoins l'autre effet de la malignité du monde. Un homme pour obéir à Dieu, & en vue de ſon ſalut, prend-il

le parti de la piété ? dès-là on ne lui pardonne plus rien, & l'on eſt déterminé à lui faire des crimes de tout : dès-là il ne lui eſt plus permis d'avoir ni paſſion, ni imperfection : on veut qu'il ſoit irréprehenſible ; & s'il ne l'eſt pas, on en accuſe la piété même. Malignité, ajoute ſaint Jérôme, la plus inique. Car enfin ſi la piété doit être expoſée à la cenſure du monde, au moins la cenſure du monde doit-elle être équitable ; & s'il ne veut pas lui faire grace, au moins doit-il faire juſtice. Pourquoi donc ces préventions contre elle ? pourquoi ces ſuppoſitions en lui imputant comme propre, ce qu'elle rejette elle-même comme condamnable ? pourquoi cette averſion ſecrete envers ceux qui l'ont embraſſée ? pourquoi ce penchant à les railler, à les abaiſſer, à empoiſonner leurs actions les plus innocentes & leurs plus droites intentions, à diminuer leurs bonnes qualités, à exagérer les mauvaiſes, ſi quelquefois ils en font paroître ? Eſt-ce ainſi que nous en uſons avec le reſte des hommes ? & l'attachement au ſervice de Dieu a-t-il quelque choſe qui doive attirer le mépris & la haine ? Je pourrois m'en tenir là pour la confuſion de l'impie : mais l'égliſe va plus loin. Elle lui oppoſe dans la perſonne des ſaints, & pour une conviction plus entiere, ſur-tout plus ſenſible, des hommes tels que les concevoit ſaint Paul, & tels en effet qu'ils ont paru ſelon l'idée de cet apôtre ; édifiant le monde, & ſervant de modeles au monde : des

hommes

hommes irrépréhenſibles, au ſens même que le monde les veut, & que le libertin les demande : des hommes en qui la piété n'a été ni préſomptueuſe, ni hautaine, ni aigre, ni critique, ni opiniâtre, ni diſſimulée, ni jalouſe, ni bizarre, ni intrigante, ni dominante.

Ce ſont là ceux que l'égliſe oppoſe au libertinage. Ces bienheureux, dont elle honore la mémoire, ce ſont ces hommes parfaits qu'elle nous met devant les yeux. Sujets par eux-mêmes à tous les vices des autres, ils ne s'en ſont, ou préſervés, ou corrigés, que par l'exercice & l'étude des vertus chrétiennes. D'où il s'enſuit que leur ſanctification, en juſtifiant le parti de la piété, doit donc couvrir d'un éternel opprobre le libertin, qui entreprend de la rendre mépriſable. Leur ſiecle, quoique perverti, les a reconnus & publiés tels que je vous les dépeins. Comme tels, les ſiecles ſuivants les ont béatifiés & canoniſés : c'eſt ſur les témoignages du monde entier que nous leur rendons en ce jour un culte ſi ſolemnel ; c'eſt pour cela, dit l'écriture, qu'ils ſont devant le trône de Dieu, parce qu'ils ont été ſans tache devant les hommes : *Sine maculâ enim ſunt ante thronum Dei.* Serons-nous aſſez injuſtes pour leur diſputer tout à la fois, & leur ſainteté, & leur gloire ? Mais ſerons-nous au même temps aſſez aveugles, pour ne pas découvrir toute la foibleſſe de l'impiété ? Reprenons : le libertin combat la ſainteté chré- *Apoc.* 14.

tienne, & je vous ai fait voir que l'exemple des saints rend son libertinage insoutenable. L'ignorant ne connoît pas la sainteté chrétienne, & je vais lui montrer que l'exemple des saints rend son ignorance inexcusable. C'est la seconde partie.

II PARTIE. IL ne faut pas douter, que saint Paul écrivant à Timothée, son disciple, n'eût en vue les derniers siecles de l'église, & en particulier celui où nous vivons, quand, parmi les abus qu'il condamnoit, & qu'il remarquoit même dès-lors dans le christianisme, il déploroit sur-tout l'aveuglement de certaines ames séduites, qui étudioient sans cesse la religion, & qui ne parvenoient jamais à la science de la religion; qui en apprenoient tous les jours les maximes & les préceptes, & qui n'en comprenoient jamais l'essentiel ni le fonds; qui s'épuisoient en spéculations, pour s'y rendre habiles, mais qui ne l'entendoient jamais, parce que jamais elles n'en venoient à la pratique; en un mot, qui cherchant en apparence le royaume de Dieu, ne le trouvoient point en effet, parce qu'elles le cherchoient sans le connoître: toujours éloignées de la solide piété, parce qu'avec toute leur étude, elles ne s'étoient jamais formé une juste image de la piété: *Semper discentes; & nunquam ad scientiam veritatis pervenientes.* C'étoit un des maux dont ce grand apôtre menaçoit l'église de Dieu; & n'est-ce pas ce que nous

II. Tim.

voyons aujourd'hui ? Quelque ſpirituel & quelque raffiné que ſe pique d'être le ſiecle où nous ſommes nés, avouez-le, mes chers auditeurs, qu'un des abus qui y regnent davantage, eſt de ſe laiſſer prévenir des erreurs les plus groſſieres ſur ce qui regarde la véritable piété & la ſainteté chrétienne. J'en appelle à vos connoiſſances, je ſuis certain que vous en convenez déja avec moi.

Les uns, ne perdez pas ceci, font conſiſter la ſainteté dans ce qui eſt ſelon leur ſens, & les autres dans ce qui eſt ſelon leur goût : les uns dans les choſes extraordinaires & ſingulieres, & les autres dans des choſes extrêmes & outrées : les uns dans ce qui éclate & qui brille, & les autres dans ce qui effraie & qui rebute. Les uns ſe la figurent hors de leur état, & les autres ſe la propoſent au-delà de leurs forces & de leur pouvoir : les uns l'imaginent contraire aux bienſéances & aux regles qu'il faut obſerver dans le monde ; & les autres s'en font des plans oppoſés à leurs obligations même les plus étroites & à leurs engagements particuliers par rapport au monde : les uns l'attachent à certains moyens auxquels ils ſe bornent, pendant qu'ils négligent la fin, & les autres la réduiſent à des idées vagues de la fin dont ils ſe repaiſſent, pendant qu'ils négligent les moyens. Quel champ, chrétiens, & quelle matiere à nos réflexions !

Or je dis que l'exemple des ſaints confond toutes ces erreurs ; qu'il nous démon-

tre ſenſiblement que la ſainteté ne conſiſte point en tout cela, ne dépend point de tout cela, n'eſt rien moins, ou plutôt, eſt quelque choſe de meilleur & de plus raiſonnable que tout cela. Pourquoi ? parce que les ſaints, par leur exemple, nous prêchent aujourd'hui une vérité, mais une vérité touchante, une vérité édifiante, une vérité conſolante : ſavoir, qu'indépendamment de notre ſens ou de notre goût, que ſans l'éclat de certaines œuvres ou leur auſtérité, que ſans ſortir de notre condition ni quitter les voies communes, que ſans prendre des moyens particuliers ni ſe propoſer une autre fin, que celle même qui nous eſt marquée dans la ſituation préſente où nous nous trouvons, toute la ſainteté, la vraie ſainteté eſt de remplir ſes devoirs, & de les remplir dans la vue de Dieu; d'être parfaitement ce que l'on doit être, & de l'être ſelon Dieu; de ſe conduire d'une maniere digne de l'état où l'on eſt appellé de Dieu. Vérité à laquelle notre raiſon ſe ſoumet d'abord, & qu'il ſuffit de comprendre pour en être perſuadé; vérité que toutes les écritures nous ont enſeignée, mais dont nous avons encore une preuve plus évidente dans ces grands modeles que Dieu nous préſente aujourd'hui.

Car dans ces modeles, qui ſont les ſaints, détrompé de toute illuſion, je vois clairement & diſtinctement ce que c'eſt que d'être ſaint; & je le vois ſans effort, ſans embarras de préceptes, comme ſi la ſainteté

elle-même ſe découvroit à moi, & devenoit ſenſible pour moi. Et puiſqu'il n'eſt rien hors de Dieu de plus excellent, rien de plus divin qu'une ſainteté de ce caractere; c'eſt-à-dire, une ſainteté fondée ſur les devoirs, réglée par les devoirs, renfermée dans les devoirs : dès que je l'enviſage de la ſorte, tout révolté que je puis être contre mes devoirs, je me ſens forcé à lui donner mon eſtime; & cette eſtime dont je ne puis me défendre, m'en fait naître un amour ſecret, dont je me défends encore moins. Je dis : Voilà ce que je devrois être : voilà ce que ma raiſon, ce que ma conſcience, ce que ma religion me reprocheront toujours de n'être pas : je le dis; & l'aveu que j'en fais, eſt pour moi un témoignage infaillible, que c'eſt donc là, & là ſeulement, que ſe réduit ce que nous appellons ſainteté.

Non, chrétiens, ces bienheureux dont nous ſolemniſons la fête, ne ſont point préciſément devenus ſaints, pour avoir fait dans le monde & pour Dieu des choſes extraordinaires & éclatantes. S'ils en ont fait, dit ſaint Bernard, & ſi l'hiſtoire de leur vie les rapporte; ces œuvres éclatantes & extraordinaires pouvoient bien être des effets & des écoulements de leur ſainteté, mais elles n'en ont jamais été ni le fonds, ni la meſure. Ils les ont faites, ſi vous voulez, parce qu'ils étoient ſaints; mais ils n'ont jamais été ſaints, parce qu'ils les faiſoient : & en effet, ils pouvoient être ſaints ſans cela,

comme avec cela ils auroient pu ne l'être pas.

Ils pouvoient être saints sans cela. Combien de prédestinés, maintenant heureux & paisibles possesseurs de la gloire, n'ont jamais rien fait sur la terre, qui leur ait attiré l'admiration, ni qui les ait distingués? Et ils pouvoient avec cela n'être pas saints. Combien de réprouvés, victimes de la justice de Dieu, & livrés au feu éternel, ont fait sur la terre des actions de vertu, à quoi les hommes ont applaudi, pendant que Dieu les condamnoit, & peut-être pour ces vertus même prétendues les rejettoit. Saints sans cela: ainsi l'ont été des millions d'élus, dont les noms sont écrits dans le ciel, quoiqu'inconnus dans l'église même. Dieu, comme remarque saint Augustin, a pris plaisir à les sanctifier dans l'obscurité d'une vie commune, d'une vie cachée; & quand il les a introduits dans son royaume, il ne leur a point dit: Entrez, serviteurs fideles, parce que vous avez fait pour moi de grandes choses, mais parce que vous avez été fideles
Matth. 25 dans les plus petites: *Quia in pauca fuisti fidelis.* Rien moins que saints, ou plutôt, reprouvés avec cela: aussi doit-il arriver à ces malheureux, qui diront à Dieu: Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? n'avons-nous pas chassé les démons? mais à qui Dieu répondra: Je ne vous ai jamais connus, & je ne vous connois point encore. Prophetes & faiseurs de miracles tant qu'il vous plaira: ce n'est point par-là que

je fais le discernement & le choix de ceux qui m'appartiennent.

Ce que je dis, chrétiens, est tellement vrai, que Marie, la plus sainte des créatures, est néanmoins celle dont l'évangile, par un dessein particulier de la providence, a moins publié de miracles. Que dis-je? & fait-il même mention d'un seul? En marque-t-il un seul de Jean-Baptiste, le précurseur de Jesus-Christ? & n'est-ce pas à lui toutefois que le Sauveur du monde rendit ce glorieux témoignage, qu'entre les enfants des hommes, nul n'avoit été, devant Dieu, ni plus grand ni plus saint? Disons-en autant de mille autres choses, avec lesquelles on confond tous les jours la sainteté : autant de ces austérités que le monde admire, & qui, selon la judicieuse remarque de l'évêque de Geneve, ne sont tout au plus que des moyens pour aller à la sainteté, mais nullement la sainteté même. Il y a dans le ciel des saints du premier ordre, qui n'ont jamais été par profession ni solitaires ni austeres : le saint des saints lui-même, le fils de Dieu ne l'a point été, ou du moins ne l'a point paru; & peut-être l'enfer est-il plein de pénitents, d'anachoretes, que la vanité a perdus.

Par où donc les saints sont-ils devenus saints, & en quoi proprement consiste le fonds de leur sainteté? Ah! chrétiens, c'est ici qu'il est de votre intérêt de m'écouter. Car voici en deux mots votre instruction & votre consolation.

Ils n'ont été saints, que parce qu'ils ont rempli leurs devoirs : & ils ont rempli leurs devoirs, parce qu'ils étoient saints. Deux choses dont l'enchaînement porte avec soi un caractere de raison & de vérité, qui se fait sentir. Saints, parce qu'ils ont rempli leurs devoirs : c'est-à-dire, parce qu'ils ont su parfaitement accorder leur condition avec leur religion ; mais en sorte que leur religion a toujours été la regle de leur condition, & que jamais leur condition n'a prévalu aux maximes de leur religion. Saints, parce qu'ils ont rendu à chacun ce qui leur étoit dû ; l'honneur, à qui étoit dû l'honneur, le tribut à qui étoit dû le tribut, l'obéissance à ceux que Dieu leur avoit donnés pour maîtres, la complaisance à ceux dont ils devoient entretenir la société, l'assistance à ceux qu'ils devoient secourir, le soin à ceux dont ils devoient répondre ; à tous la justice & la charité, parce que nous en sommes à tous redevables. Saints, parce qu'ils ont honoré, par leur conduite, les ministeres dont ils étoient chargés, les dignités dont ils étoient revêtus, les places où Dieu les avoit mis ; parce qu'ils ont sacrifié leur repos, leur santé, leur vie aux emplois qu'ils avoient à remplir, aux travaux qu'ils avoient à soutenir, aux fatigues qu'ils devoient essuyer, aux chagrins & aux ennuis qu'il leur falloit dévorer. Saints, parce qu'ils ont préféré en toutes choses la conscience à l'intérêt, la probité à la fortune, la vérité à la flatterie :

parce qu'ils ont eu de la ſincérité dans leurs paroles, de la droiture dans leurs actions, de l'équité dans leurs jugements, de la bonne foi dans leur commerce. Saints, parce que ſoumis à Dieu, ils ſe ſont tenus dans l'ordre où Dieu les vouloit, ſans s'élever, ſans s'ingérer, ſans s'inquiéter, ſans ſe plaindre, contents de leur état, ne troublant point celui des autres, n'enviant le bonheur de perſonne : fideles à leurs amis, généreux envers leurs ennemis, reconnoiſſants des bienfaits qu'ils recevoient, patients dans leurs maux, oubliant les injures, ſupportant les foibles : car tout ce que je dis étoit renfermé dans l'étendue de leurs devoirs, & il leur falloit tout ce que je dis pour être ſaints.

Mais j'ajoute, que parce qu'ils étoient ſaints, ils ont rempli tous ces devoirs : autre principe d'une vérité inconteſtable. En effet, il n'y avoit que la ſainteté qui pût être en eux une diſpoſition générale & efficace au parfait accompliſſement de toutes ces obligations. Sans la ſainteté, ils auroient ſuccombé en mille rencontres aux tentations humaines; leur probité & leur droiture, en je ne ſais combien de pas gliſſants, les auroit abandonnés; & en ſatisfaiſant à un devoir, ils en auroient violé un autre. Mais parce qu'ils étoient ſaints, ils ont gardé toute la loi & rempli toute juſtice; parce qu'ils étoient ſaints, ils ont allié dans leurs perſonnes les choſes, ce ſemble, les plus oppoſées, & les plus dif-

ficiles à concilier, l'autorité avec la charité, la politique avec la ſincérité, les honneurs du ſiecle avec l'humilité, l'application aux affaires avec la piété : parce qu'ils étoient ſaints, ils ont maintenu dans le monde leurs rangs avec modeſtie, leurs droits avec déſintéreſſement, leur réputation avec un vrai mépris & un entier détachement d'eux-mêmes : parce qu'ils étoient ſaints, ils ont été humbles ſans baſſeſſe, grands ſans hauteur, ſinceres ſans imprudence, prudents ſans duplicité, zélés ſans emportement, courageux ſans témérité, doux & pacifiques ſans puſillanimité : parce qu'ils étoient ſaints, ils ſe ſont poſſédés eux-mêmes, ou plutôt ils ſe ſont défiés d'eux-mêmes dans la proſpérité ; ils ont compté ſur Dieu, & ils ſe ſont ſoutenus par la foi dans l'adverſité. Je ſerois infini, ſi je voulois épuiſer cette matiere & pouſſer plus loin ce détail.

Quoi qu'il en ſoit, mes chers auditeurs, le bonheur de ces glorieux prédeſtinés eſt de n'avoir jamais ſéparé leur perfection de leurs devoirs : diſons mieux, leur bonheur eſt de n'avoir jamais connu d'autre perfection, que celle qui les attachoit à leurs devoirs. Pourquoi ſaint Louis eſt il au nombre de ceux que nous invoquons aujourd'hui ? parce qu'étant roi, il s'eſt dignement acquitté des devoirs d'un roi : & pourquoi s'eſt-il dignement acquitté des devoirs d'un roi ? parce qu'il a été un ſaint roi. Il n'y a qu'à conſulter ſon hiſtoire, & vous

en conviendrez. Or ce que je dis de ce ſaint roi, je puis le dire également & par proportion de tous les autres ſaints. Tel eſt le fondement de leur gloire & de leur béatitude : cette fidélité à leurs devoirs, ce zele pour leurs devoirs, ce renoncement à tout pour ſe rendre parfaits dans leurs devoirs. C'eſt là ce que Dieu a récompenſé dans les juſtes qu'il a choiſis ; & il ne faut pas s'en étonner, puiſque c'eſt là préciſément ce qui leur a coûté, & ce qui a été le ſujet des ſacrifices qu'ils ont faits à Dieu, & des victoires qu'ils ont remportées ſur eux-mêmes. Car pour ne manquer à aucun de ſes devoirs, il faut en bien des occaſions ſe mortifier, ſe renoncer, ſe faire violence. Toute autre perfection que celle-là, n'auroit eu rien pour les ſaints de difficile, auſſi toute autre perfection que celle-là, n'auroit-elle pas été digne de la couronne que Dieu leur préparoit.

Et voilà, chrétiens, le myſtere que nous ne voulons pas comprendre. Nous voudrions une ſainteté à notre mode, une ſainteté ſelon nos vues, ſelon nos deſirs, c'eſt-à-dire, une ſainteté qui ne nous coûtât rien : car une telle ſainteté, pour rigoureuſe qu'elle paroiſſe ou qu'elle puiſſe être d'ailleurs, nous devient dès-lors aiſée. Mais Dieu veut que notre ſainteté conſiſte dans nos devoirs, & nos devoirs nous coûteront toujours. Hors de nos devoirs, ce qui nous ſemble ſainteté, n'eſt qu'un fantôme

de sainteté, qui ne peut servir, ni à glorifier Dieu, ni à édifier les hommes; qui souvent même n'est propre qu'à nourrir l'orgueil & à nous enfler. Au-lieu que la vraie sainteté, cette sainteté commune dans un sens, mais si rare dans l'autre, porte avec soi une certaine bénédiction, dont Dieu tire sa gloire, dont les hommes se sentent touchés, & qui nous tient nous-mêmes, sans ostentation, sans faste, dans la regle, & nous préserve de mille abus. J'acheve; & après avoir parlé au libertin & à l'ignorant, il me reste à faire voir au chrétien lâche, que supposé l'exemple des saints, sa lâcheté est sans prétexte. C'est la derniere partie.

III. PARTIE.

IL falloit, chrétiens, une aussi grande autorité que celle de Dieu, pour commander à des hommes, je dis à des hommes pécheurs, d'être saints, & de l'être dès cette vie. *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum :* soyez saints, parce que je suis saint. Il falloit toute l'autorité d'un homme-Dieu, pour dire à des hommes mondains : soyez parfaits, comme votre Pere céleste est parfait : *Estote ergo perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* C'est ainsi néanmoins que Dieu parloit à son peuple dans l'ancienne loi; & c'est ainsi que Jesus-Christ nous a parlé dans la loi de grace. Mais ce précepte si sublime & si relevé, ce précepte divin, il s'agit de savoir si nous

Levit. 11.

Matth. 2

pouvons l'accomplir, & si, dans la foiblesse extrême où le péché nous a réduits, Dieu n'en demande point trop de nous. Non, mes chers auditeurs; & je prétends en cela que Dieu n'exige rien qui passe nos forces. Appliquez-vous : car voici une des plus importantes instructions, & le dernier effet de l'exemple que Dieu nous propose dans ses saints.

Je dis donc que malgré les relâchements de l'esprit corrompu du siecle, malgré notre fragilité & tous les obstacles qui nous environnent, l'exemple des saints nous est une preuve convaincante, que la sainteté n'a rien d'impraticable pour nous & d'impossible; qu'elle n'a rien même de si difficile & de si rigoureux, dont elle ne porte avec soi l'adoucissement; & par une conséquence nécessaire, qu'il ne nous reste aucun prétexte, pour colorer notre lâcheté, & pour nous disculper devant Dieu, si nous ne travaillons pas à nous sanctifier, & si en effet nous ne nous sanctifions pas : *Sancti estote.*

Nous mettons la sainteté au rang des choses impossibles; dangereux artifice de l'amour-propre, pour nous entretenir dans une vie lâche, dans une vie même déréglée. Nous nous la figurons, cette sainteté chrétienne, dans un degré d'élévation, où nous croyons ne pouvoir jamais atteindre; & par une pusillanimité d'esprit, dont nous voulons que Dieu soit responsable, & que nous rejettons sur lui, en la rejettant sur

notre foiblesse, nous disons comme l'Israé-
Deut. 30. lite prévaricateur : *Quis nostrûm valet ad cœlum ascendere?* Qui de nous pourra s'élever jusqu'au ciel? qui de nous pourra parvenir à une telle perfection? Mais Dieu nous apprend bien aujourd'hui à tenir un autre langage : car il nous produit un million de saints, qui ont été dans le monde ce que nous ne voulons pas qu'on y puisse être; qui ont fait dans le monde ce que nous désespérons d'y pouvoir faire; qui ont trouvé la sainteté dans le monde, & qui l'y ont trouvée là même où elle a de plus grands obstacles à surmonter. Or, si par-là Dieu nous ferme la bouche d'une part, il nous ouvre le cœur de l'autre : comment? parce qu'il ranime notre espérance, & qu'il nous fait connoître par ces exemples, que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie : & que si nous sommes pécheurs, il ne tient qu'à nous, tout pécheurs que nous sommes, de devenir saints.

C'est ce qui acheva la conversion de cet incomparable docteur de l'église, saint Augustin. Une seule chose l'arrêtoit, vous le savez; mais cette seule difficulté lui paroissoit insurmontable, & suspendoit en lui toutes les opérations de la grace. Dieu lui disoit intérieurement qu'il en viendroit à bout; mais intérieurement il se répondoit à lui-même, que c'étoit un effort au-dessus de son pouvoir. Dans cette contestation, si je puis parler de la sorte, dans ce combat entre Dieu & lui, il demeuroit

toujours ennemi de Dieu, & toujours eſclave de lui-même; c'eſt-à-dire, toujours eſclave de ſa paſſion & de ſon péché. Enfin, la grace victorieuſe de Jeſus-Chriſt lui livra un dernier aſſaut, & ce dernier aſſaut l'emporta. Ce fut dans cette merveilleuſe viſion que lui-même nous a décrite. Il crut voir la ſainteté avec un viſage majeſtueux, qui ſe préſentoit à lui, qui lui faiſoit de preſſants reproches, qui lui montroit un nombre preſque infini de vierges dont elle étoit accompagnée, & ſembloit lui dire, pour exciter ſon courage, & pour réveiller ſa confiance : *Tu non poteris quod iſti & iſtæ?* Eh quoi? ne pourrez-vous pas ce que ceux-ci & celles-là ont pu? Cette voix, chrétiens, fut la voix de Dieu; & comme la voix de Dieu renverſe les cedres, & briſe les rochers, *Vox Domini confringentis cedros*, Auguſtin n'y put réſiſter. Cet eſprit droit qu'il avoit conſervé juſques dans ſes plus grands égaremens, ne put tenir contre une telle conviction. Il ſe laiſſa perſuader, il ſe laiſſa toucher; il ſe détermina à vouloir, & à vouloir en effet ce qu'il n'avoit encore voulu qu'en apparence; & déſormais il le voulut ſi parfaitement, ſi efficacement, que rien dans la ſuite n'ébranla ſon cœur, & la fermeté de ſa réſolution.

Auguſtin. Conf. l. 8. c. 11.

Pſal. 28.

Or ce qui n'étoit pour Auguſtin qu'une figure, eſt aujourd'hui pour vous, mon cher auditeur, une vérité. Ce n'eſt pas la ſainteté en idée, mais le Dieu même de la

sainteté, qui vous parle dans cette fête, & qui vous dit : Regarde, pécheur, & vois ces ames bienheureuses que j'ai rassemblées de la terre, & dont le nombre surpasse les étoiles du ciel. Regarde ces généreux athletes, qui, pour avoir dignement combattu, pour avoir saintement terminé leur course, possedent la couronne de justice qu'ils ont méritée. Ce qu'ils ont fait, pourquoi ne le pourras-tu pas ? pourquoi ne le feras-tu pas ? *Et tu non poteris, quod isti & istæ ?*

Je ne sais, chrétiens, si vous pensez avoir plus de lumieres que saint Augustin, ou plus de force d'esprit. Quoi qu'il en soit, voilà ce qui le convertit, & ce qui peut-être ne vous convertira pas. Mais malheur à vous : car ce qui ne fera pas votre conversion, fera votre confusion, fera votre condamnation : & si jamais vous êtes réprouvés de Dieu, rien ne justifiera plus sensiblement à votre égard la sévérité de ses arrêts, que la vue de tant de saints, hommes comme vous, & par conséquent foibles comme vous ; mais à qui tout est devenu possible, sans avoir eu toutefois ni plus de moyens, ni plus de secours que vous. *Non poteris quod isti & istæ ?*

Ce n'est pas que j'ignore qu'il y a des devoirs pénibles & laborieux dans la pratique de la sainteté. J'avoue que le chemin qui mene à la perfection évangélique, est étroit, & qu'on y trouve des croix : mais outre que Dieu sait bien nous en tenir

compte, il eſt de la foi que nous avons au-delà du néceſſaire pour les porter, puiſque nous avons même de quoi les aimer; & quand le Saint-Eſprit ne m'en aſſureroit pas, l'exemple des ſaints en eſt une démonſtration.

Tertullien parlant de Jeſus-Chriſt, diſoit que l'exemple de cet homme-Dieu étoit la ſolution univerſelle de toutes les difficultés d'un chrétien. *Solutio totius difficultatis Chriſtus.* Et la raiſon qu'il en apportoit, c'eſt qu'il n'y a point de difficulté dans la vie chrétienne que l'exemple de Jeſus-Chriſt ne nous doive adoucir, ou même que l'exemple de Jeſus-Chriſt ne doive faire évanouir & diſparoître. En ſorte qu'après cet exemple ſeul, nous ne pouvons former nulle difficulté contre l'obſervation de la loi de Dieu; puiſque cet exemple ſeul, ſi nous raiſonnons bien, doit nous rendre tout, non-ſeulement ſupportable, mais facile, mais aimable : *Solutio totius difficultatis Chriſtus.* Toutefois, quoi qu'en ait dit Tertullien, il reſtoit une difficulté bien eſſentielle, que l'exemple de Jeſus-Chriſt ne détruiſoit pas, parce qu'elle étoit priſe de Jeſus-Chriſt même : & quoi ? c'eſt que Jeſus-Chriſt ayant été exempt de nos foibleſſes, ſaint par nature, & la toute-puiſſance même, il étoit bien plus en état que nous de faire ce qu'il a fait, & de ſouffrir ce qu'il a ſouffert. Ainſi, malgré l'exemple de ce Dieu-homme, nous aurions toujours droit, ce ſemble, de nous *Tertull.*

retrancher ſur notre impuiſſance, & de l'apporter pour excuſe : mais à qui étoit-ce de lever tous nos prétextes ? aux ſaints.

Car quand je vois des hommes ſemblables à moi, de même nature que moi, fragiles comme moi, qui, pour Dieu, ont tout entrepris, qui, pour Dieu, ont tout ſouffert, & tout ſouffert avec joie, je n'ai plus rien à répondre. En vain je voudrois me plaindre de la peſanteur du joug, & de la ſévérité de la loi : tant de ſaints, à qui ce joug a paru doux, & qui ont fait leurs délices de cette loi, arrêtent toutes mes plaintes, & condamnent toutes mes lâchetés. Tellement que l'exemple d'un ſaint eſt pour moi, ce qu'étoit dans la penſée de Tertullien l'exemple de Jeſus-Chriſt, une conviction entiere & ſans replique : *Solutio totius difficultatis.*

C'eſt par-là même que ſaint Paul engageoit les premiers fideles à la pratique des plus rigoureux devoirs du chriſtianiſme. Sans leur tracer de longs préceptes, il leur propoſoit de grands exemples. Depuis Abel juſqu'à Moïſe, & depuis Moïſe juſqu'aux prophetes, il leur mettoit devant les yeux tous les juſtes de l'ancien teſtament : ces juſtes cachés dans des cavernes, errants dans des ſolitudes ; ces juſtes exténués de jeûnes, accablés de pénitence ; ces juſtes accuſés, calomniés, condamnés, tourmentés, morts pour la foi ; ces juſtes enfin dont le monde n'étoit pas digne, *Quibus dignus non erat mundus.* Hé bien ! mes freres, concluoit l'apôtre, qui peut donc maintenant

Hebr. 11.

nous retenir? Fortifié de ces exemples, que ne courons-nous dans la carriere qui nous eſt ouverte? Et puiſque nous ſommes les enfants des ſaints, à quoi tient-il que nous ne ſoyons ſaints comme eux?

Or ce raiſonnement de ſaint Paul doit encore avoir une force particuliere & toute nouvelle pour nous; puiſque cette infinie multitude de ſaints, formés dans la religion de Jeſus-Chriſt, a bien groſſi cette nuée de témoins dont parloit le maître des Gentils. Car que pouvons-nous dire, ſurtout à la vue de tant de martyrs, nous dont la foi n'eſt plus expoſée à la violence des perſécutions? nous, dont Dieu n'éprouve plus la conſtance par les tourments? nous, comme dit ſaint Cyprien, qui pouvons être ſaints ſans effuſion de ſang? Ne ſommes-nous pas, je ne crains point de m'exprimer de la ſorte, ne ſommes-nous pas les plus mépriſables des hommes, ſi les difficultés nous étonnent? Ne faiſons-nous pas outrage à la grace de notre Dieu, ſi nous penſons qu'elle ne puiſſe pas nous ſoutenir dans des peines ſouvent très-légeres, après qu'elle a fait trouver aux ſaints des douceurs ſenſibles au milieu des plus cruels ſupplices, & de toutes les horreurs de la mort? *Solutio totius difficultatis.*

Non, mes freres, nous n'avons plus de prétexte : car encore une fois, quel prétexte pourrions-nous avoir, que l'exemple des ſaints ne détruiſe pas? Nous ſommes occupés des ſoins du monde : les ſaints ne

l'ont-ils pas été? Nous nous trouvons dans des occaſions dangereuſes : les ſaints ne s'y ſont-ils pas trouvés? Le torrent de la coutume nous entraîne : les ſaints n'y ont-ils pas réſiſté? Le mauvais exemple nous perd : les ſaints ne s'en ſont-ils pas préſervés? Nous avons des paſſions : les ſaints n'en ont-ils pas eu de plus vives? Nous ſommes d'un tempérament délicat : les ſaints étoient-ils de fer & de bronze? Dites-moi un obſtacle du ſalut qu'ils n'aient point eu à combattre. Dites-moi une épreuve par où ils n'aient point paſſé. Dites-moi une tentation qu'ils n'aient point ſurmontée. Comparons notre état avec leur état, nos devoirs avec leurs devoirs; nos dangers avec leurs dangers; & dans l'égalité parfaite qui ſe trouve là-deſſus entre eux & nous, voyons ſi nous avons de quoi juſtifier l'énorme contrariété qui ſe rencontre d'ailleurs entre leur vie & la nôtre; c'eſt-à-dire, entre leur ferveur & nos relâchements, entre leur innocence & nos déſordres, entre leurs auſtérités & notre molleſſe. Qu'alléguerons-nous à Dieu pour notre défenſe, quand il nous les confrontera? Servoient-ils un autre maître que nous? Croyoient-ils un autre évangile que nous? Attendoient-ils une autre gloire que nous? S'ils l'ont achetée plus cher que nous, c'eſt ſur quoi nous devons trembler; puiſqu'il eſt certain, qu'à quelque prix qu'elle leur ait été vendue, elle ne leur a point trop coûté, & que dans ſa juſte valeur elle excede encore infiniment tout ce qu'ils ont

fait; & tout ce que nous ne faiſons pas, mais que nous devrions faire pour l'avoir.

Mais après tout, dites-vous quelquefois, comment accorder la ſainteté chrétienne avec les engagements du monde? comment être ſaint, & vivre en certains états du monde? Comment? Il eſt bien étrange que vous ne le ſachiez pas encore, ayant tant d'intérêt à le ſavoir; & il eſt bien indigne que vous l'ignoriez, ayant dû l'étudier & le méditer tous les jours de votre vie. Mais Dieu veut vous l'apprendre en ce jour, & vous le faire voir dans ſes ſaints. Vous vous figurez que votre état a de l'oppoſition, ou qu'il eſt même abſolument incompatible avec la ſainteté : erreur. Si cela étoit, ce que vous appellez votre état, deviendroit un crime pour vous; & ſans autre raiſon, il faudroit, par un devoir de précepte, le quitter & y renoncer. Mais puiſque c'eſt votre état que Dieu vous a marqué, vous offenſez ſa providence, & vous faites tort à ſa ſageſſe, en le regardant comme un obſtacle à votre ſanctification. Il n'y a point d'état dans le monde qui ne ſoit, & qui ne doive être un état de ſainteté. Tertullien ſembla vouloir faire là-deſſus une exception, quand il douta ſi les Céſars, c'eſt-à-dire, ſi les empereurs & ceux qui gouvernoient le monde, pouvoient être chrétiens; ou ſi les chrétiens pouvoient être Céſars : mais on convient qu'il en douta mal, puiſque l'expérience a fait connoître, qu'il n'y a point eu dans tous les ſiecles

de ſujets plus nés pour l'empire, ni plus propres à commander, que ceux qu'a formés pour cela le chriſtianiſme.

Cependant, ſans parler des Céſars, ni des empereurs, qui que vous ſoyez, Dieu vous montre bien dans cette ſolemnité qu'il peut y avoir entre la ſainteté & votre état une alliance parfaite. En voulez-vous être convaincu? Entrez en eſprit dans cet auguſte temple de la gloire, où regnent avec Dieu tant de bienheureux. Vous y verrez des ſaints qui ont tenu dans le monde les mêmes rangs que vous y tenez aujourd'hui: qui ſe ſont trouvés dans les mêmes engagements, dans les mêmes affaires, dans les mêmes emplois; & qui non-ſeulement s'y ſont ſanctifiés, mais, ce que je vous prie de bien remarquer, qui s'en ſont ſervis pour ſe ſanctifier. Parcourez tous les ordres de ces illuſtres prédeſtinés; vous en trouverez qui ont vécu comme vous auprès des princes, & qui n'ont jamais mieux ſervi leurs princes, que quand ils ont été plus attachés à leur religion & à Dieu. Vous en trouverez qui ſe ſont ſignalés comme vous dans la guerre, & peut-être plus que vous, parce que la ſainteté, bien-loin de les affoiblir, n'a fait qu'augmenter en eux la vertu militaire & la vraie bravoure. Vous en trouverez qui ont manié comme vous les affaires; & ſi vous n'êtes pas auſſi ſaints qu'eux (ne vous offenſez pas de ce que je dis) qui les ont maniées plus dignement & plus irréprochablement que vous. Vous en

trouverez que leur probité ſeule a maintenus à la cour ; qui s'y ſont avancés ſans avoir recours aux artifices de la politique mondaine, & qui n'ont dû le crédit qu'ils y avoient qu'à leur droiture & à leur piété. En un mot, vous en trouverez qui ont été tout ce que vous êtes, & qui de plus ont été ſaints.

Oui, chrétiens, il y en a dans le ciel, & ce ſont ceux-là que vous devez ſpécialement honorer. Voilà vos patrons, & tout-enſemble vos modeles. Les ſaints que la cour n'a point pervertis, & qui ont triomphé juſques dans la cour, de l'iniquité du monde ; ce ſont là ceux dont vous devez étudier la vie, parce que c'eſt la ſcience de leur vie qui doit réformer la vôtre. Qu'ont-ils fait quand ils étoient à ma place, & que feroient-ils s'ils étoient encore maintenant dans le pas gliſſant où ma condition m'expoſe ? C'eſt ce que vous devez vous demander à vous-mêmes, & ſur quoi vous devez régler toutes vos démarches. Dans les autres ſaints, vous louerez & vous bénirez Dieu : mais dans ceux-ci vous apprendrez à vous convertir vous-mêmes & à vous ſauver. C'eſt en cela que la providence de notre Dieu eſt également aimable & adorable, de nous avoir donné dans ſes élus autant d'idées de ſainteté, qu'il en falloit pour compoſer cette variété myſtérieuſe, dont l'épouſe de Jeſus-Chriſt, qui eſt l'égliſe, tire, ſelon le prophete, ſon plus bel ornement : *Circumdata varietate.* *Pſal.* 44. C'eſt pour cela, ajoute ſaint Jérôme, que

Dieu donnant sa grace, & selon les sujets qui la reçoivent, lui laissant prendre des
I. Petr. 5. formes différentes, *Multiformis gratia Dei*, a fait des saints de tous les caracteres, autant que la diversité des conditions, des complexions, des génies, des talents, des inclinations l'exigeoit pour la perfection & pour la sanctification de l'univers. C'est dans cette vue qu'il en a choisi de pauvres & de riches, d'ignorants & de savants, de forts & de foibles, dans le mariage & dans le célibat, dans la robe & dans l'épée, dans le commerce du monde & dans la retraite; qu'il a pris plaisir à former les plus grands saints, dans les états même où la sainteté paroît avoir plus de difficultés à vaincre: des prodiges d'humilité jusques sur le trône, d'austérité jusques au milieu des délices, de recueillement & d'attention sur soi-même jusques dans l'embarras & le tumulte des soins temporels: qu'il leur a fourni à tous des graces de vocation, des graces de persévérance, des remedes contre le péché, des moyens de salut proportionnés à ce qu'ils étoient, & au genre de vie qu'ils embrassoient; & qu'enfin par un secret de prédestination, que nous ne pouvons assez admirer; il n'a pas voulu qu'il y eût une seule profession dans le monde, qui n'eût ses saints glorifiés & reconnus comme saints. Pourquoi? non-seulement afin qu'il n'y eût personne dans le monde, qui eût droit d'imputer à sa profession les relâchements de sa vie; mais afin qu'il n'y eût personne à qui

ſa profeſſion même ne préſentât un portrait vivant de la ſainteté qui lui eſt propre.

Cette morale regarde généralement tous ceux qui m'écoutent : mais j'ai la conſolation, Sire, en la prêchant devant votre majeſté, de trouver dans ſon cœur & dans la grandeur de ſon ame, tout ce que je puis deſirer de plus favorable & de plus avantageux pour la lui faire goûter à elle-même. Car je parle à un roi, dont le caractere particulier eſt d'avoir ſu ſe rendre tout poſſible, & même facile, quand il a fallu exécuter des entrepriſes, ou pour la gloire de ſa couronne, ou pour la gloire de ſa religion. Je parle à un roi, qui, pour triompher des ennemis de ſon état, a fait des miracles de valeur, que la poſtérité ne croira pas, parce qu'ils ſont bien plus vrais que vraiſemblables; & qui, pour triompher des ennemis de l'égliſe, fait aujourd'hui des miracles de zele, qu'à peine croyons-nous en les voyant, tant ils ſont au-deſſus de nos eſpérances. Je parle à un roi ſuſcité & choiſi de Dieu pour des choſes, dont ſes auguſtes ancêtres n'ont pas même oſé former le deſſein; parce que c'étoit lui, qui ſeul en pouvoit être tout à la fois & l'auteur & le conſommateur. Ce zele pour les intérêts de Dieu & pour le vrai culte de Dieu, c'eſt, Sire, ce qui ſanctifie les rois, & ce qui devoit être le terme de votre glorieuſe deſtinée. Car puiſque votre majeſté étoit au-deſſus de tout ce qu'il y a de grand dans le monde, puiſqu'elle ne pouvoit plus croître ſelon le

monde, puiſqu'elle avoit comme épuiſé la gloire du monde, il étoit pour elle d'une heureuſe néceſſité qu'elle conſacrât déſormais à Dieu, & ſa vie, & ſes héroïques travaux.

Dieu vous a donné, Sire, par droit de naiſſance, le plus floriſſant royaume de la terre; & il vous en prépare un autre dans le ciel, qui eſt le royaume de ſes élus. C'eſt entre ces deux royaumes que votre majeſté ſe trouve comme partagée: mais avec cette différence, qu'elle doit regarder le premier comme le ſujet de ſes obligations, & le ſecond comme la récompenſe de ſes vertus. Or elle n'apprendra jamais mieux le ſecret de les accorder enſemble, je veux dire, de bien gouverner l'un, & de mériter l'autre, que dans les maximes de la ſainteté chrétienne. Car c'eſt par elle, dit l'écriture, que les ſouverains exercent ſur leurs ſujets l'abſolue puiſſance que Dieu leur a donnée : *Per me reges regnant.* Prov. 8. C'eſt par elle que les ſouverains s'acquittent envers leurs ſujets des devoirs que Dieu leur a impoſés. En un mot, c'eſt par la ſainteté chrétienne que les rois ſont les images de Dieu, les miniſtres de Dieu, les hommes de Dieu; & voilà, Sire, ce que Dieu vous dit par ma bouche, & ce qu'il vous a dit depuis tant d'années que j'ai l'honneur de vous annoncer ſa ſainte parole. Votre majeſté l'a reçue : elle l'a honorée comme la parole du Tout-puiſſant & du roi des rois : ce ſera pour elle une parole de vie & du ſalut éternel; que je vous ſouhaite, &c.

SERMON

POUR LE I. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le jugement dernier.

Erunt ſigna in ſole & lunâ & ſtellis, & in terris preſſura gentium.... areſcentibus hominibus præ timore, & expectatione, quæ ſupervenient univerſo orbi.

Il y aura des ſignes dans le ſoleil, dans la lune & dans les étoiles, & ſur la terre les peuples ſeront dans la conſternation; de ſorte que les hommes ſecheront de peur, dans l'attente des maux dont tout l'univers ſera menacé. En ſaint Luc, ch. 21.

SIRE,

C'EST par l'accompliſſement de cette prédiction du fils de Dieu, que doit commencer l'affreuſe cataſtrophe de l'univers.

C'eſt dans ces phénomenes prodigieux, que l'évangile de ce jour nous donne l'idée de la plus étonnante révolution. *Erunt ſigna :* il y aura des ſignes, & dans le ciel & ſur la terre. Signes vénérables, puiſque c'eſt Jeſus-Chriſt lui-même qui nous les a marqués, comme les préſages de ſon dernier avénement. Signes ſalutaires, puiſqu'il a prétendu par-là réveiller notre foi du profond aſſoupiſſement où elle eſt enſevelie. Signes terribles, puiſque non-ſeulement les hommes en ſécheront de peur, mais que les vertus mêmes des cieux en ſeront ébranlées.

Tout cela eſt vrai, dit ſaint Jean Chryſoſtôme; mais après tout, ces ſignes, quoique vénérables, quoique ſalutaires, quoique terribles, ne ſeront néanmoins que les préparatifs d'une action encore infiniment plus digne de nos réflexions, encore infiniment plus eſſentielle à notre ſalut, encore infiniment plus redoutable, qui eſt le jugement de Dieu. Et c'eſt, chrétiens, de ce jugement de Dieu, que le devoir de mon miniſtere m'oblige aujourd'hui à vous parler. Jugement de Dieu, dont la penſée a fait trembler les ſaints : & d'où, ſelon l'expreſſion de l'apôtre, le juſte même à peine ſe ſauvera. Jugement de Dieu, dont j'entreprends de juſtifier l'équité & la ſainteté, en vous faiſant voir ſur quoi ſera fondée ſon extrême & inévitable ſévérité. Soutenez-moi, Seigneur, & me donnez les forces néceſſaires pour bien traiter un point & ſi ſolide & ſi important. Mais donnez en

même temps à mes auditeurs, toute la soumission & la docilité que demande votre sainte parole. Car renonçant ici à mes foibles raisonnements, ce n'est qu'à votre parole que je m'attache; & c'est votre seule parole qui fera la preuve de tout ce que j'ai à dire dans ce discours. Remplissez-moi de votre esprit; & que, par votre grace, la grande vérité que j'annonce, fasse sur les cœurs toute l'impression qu'elle y peut & qu'elle y doit faire. C'est pour cela que j'implore votre secours par l'intercession toute-puissante de Marie. *Ave, Maria.*

IL est de la foi chrétienne, que Dieu, qui est l'être absolu & souverain, a fait pour lui-même tout ce qu'il a fait : & la même foi nous enseigne que Dieu, sans déroger en rien à la souveraineté de son être, a fait encore toutes choses pour les prédestinés & les élus. Il s'ensuit donc, conclut saint Chrysostôme, raisonnant sur ces deux principes, que quand Dieu s'est déterminé à juger le monde en dernier ressort, comme il le jugera à la fin des siecles, il a eu deux vues & deux intentions principales; l'une, de se faire justice à lui-même, & l'autre, de la faire à ses élus.

La conséquence est infaillible, & c'est à cette conséquence que je m'arrête d'abord, parce qu'elle m'a paru la plus solide & la plus propre, pour servir de fonds à l'important discours que j'ai à vous faire. En

voici l'ordre & le partage. Dieu, jaloux de sa gloire, jugera le monde pour se faire justice à lui-même : & voilà pourquoi Jesus-Christ, qui doit, comme fils de Dieu, présider à ce jugement, viendra avec toutes les marques de la puissance & de la majesté divine : *Veniet cum potestate magnâ & majestate.* C'est ma premiere proposition. Dieu fidele à ceux qui le servent, jugera le monde pour faire justice à ses élus ; & delà vient que Jesus-Christ parloit toujours à ses disciples de ce jugement comme d'un point qui devoit par avance les consoler, en les assurant que ce seroit le jour de leur gloire & de leur salut : *His autem fieri incipientibus, respicite & levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.* C'est ma seconde proposition. Luc. 21.

Vérités adorables, & qui comprennent en deux mots, ce qu'il y a de plus essentiel dans le jugement de Dieu. Tout le reste n'en est que les préliminaires, dont nous ne laissons pourtant pas, pour peu de religion que nous ayions, d'être effrayés. Mais pourquoi ces préliminaires du jugement universel nous paroissent-ils si terribles, & pourquoi en effet le sont-ils ? Je vous en ai dit les deux raisons. Parce qu'ils doivent aboutir à un jugement, qui sera la derniere justice que Dieu se rendra à lui-même : vous le verrez dans la premiere partie. Parce qu'ils doivent être suivis d'un jugement qui sera, aux dépens des réprouvés, la plus parfaite & la plus éclatante justice que Dieu

rendra à ſes élus : je vous le ferai voir dans la ſeconde. Sans cela, ni l'obſcurciſſement du ſoleil, ni la chûte des étoiles, ni tous les autres ſignes avant-coureurs du jugement dernier, n'auroient rien pour les pécheurs mêmes de ſi formidable. Sans cela, j'attendrois tranquillement cette révolution générale, qui doit précéder la venue du fils de l'homme. Mais d'avoir à ſubir un jugement, qui, à la confuſion du monde, vengera Dieu & les élus de Dieu : ah ! mes chers auditeurs, c'eſt ce qui doit faire le ſujet éternel de nos méditations, auſſi-bien que de nos craintes. Or ce ſont cependant les deux points de foi que notre évangile nous propoſe. Appliquez-vous encore une fois à les bien comprendre. Un jugement qui vengera Dieu, autant que Dieu mérite d'être vengé, & qu'il peut être vengé. Un jugement qui vengera les élus de Dieu des injuſtices du monde, auſſi pleinement & auſſi authentiquement qu'ils en peuvent & qu'ils en doivent être vengés. Voilà tout mon deſſein : je vous demande une favorable attention.

PARCE que le monde ſera parvenu au comble de l'iniquité, le jour de la vengeance arrivera ; c'eſt ainſi que s'explique l'écriture : *Veniet dies ultionis.* Et parce que les hommes auront achevé de remplir la meſure de leurs crimes, Dieu, qui juſques-là avoit été le Dieu riche en mi-

PARER. Jerem. 66.

sericorde, ne pouvant plus souffrir l'affreux désordre où lui paroîtra l'univers, commencera enfin à se faire justice. Voilà sur quoi le prophete royal a fondé la nécessité de ce jugement redoutable, que je vous prêche aujourd'hui. *Exurge, Deus, & judica causam tuam.* Levez-vous, Seigneur, disoit-il à Dieu, plein d'un zele ardent pour sa gloire; & jugez vous-même votre propre cause. *Memor esto improperiorum tuorum, eorum quæ ab insipiente sunt totâ die.* Souvenez-vous des outrages qu'a osé vous faire, & que vous fait encore à tous moments l'impie & l'insensé, afin qu'ils ne demeurent pas éternellement impunis. Deux choses par où le Saint-Esprit nous donne à connoître en quoi consistera la rigueur du jugement de Dieu. Deux pensées capables de nous en imprimer l'idée la plus vive & la plus touchante. Dieu s'élevera pour juger lui-même sa cause : Dieu se souviendra en général des outrages que lui font maintenant les hommes; mais en particulier, de ceux que lui font certains hommes insolents dans leur impiété, certains pécheurs scandaleux, dont le caractere est d'insulter à Dieu même avec plus d'orgueil. Entrons donc, mes chers auditeurs, dans ces deux pensées; & tirons-en des conséquences dignes de notre foi, mais surtout salutaires & pratiques pour la réformation de nos mœurs.

Ps. 73.

Ibidem

Dieu s'élevera pour juger lui-même sa cause. En effet, pendant cette vie, il en a

laiſſé à d'autres le ſoin. Occupé à répandre ſes graces, & à faire luire ſon ſoleil, auſſi-bien ſur les méchants que ſur les bons, il laiſſe à ceux qui ſont en place, & qui ont en main l'autorité, le ſoin de maintenir ſes droits. C'eſt pour cela qu'il a établi des puiſſances ſur la terre : car le prince, dit ſaint Paul, eſt le miniſtre des vengeances de Dieu; & ce n'eſt pas en vain qu'il porte l'épée, puiſque c'eſt pour la cauſe de Dieu, bien plus que pour la ſienne, qu'il s'en doit ſervir. Il eſt le miniſtre de Dieu pour faire rendre à Dieu ce qui lui eſt dû, & pour punir ceux qui violent ſa loi : *Dei miniſter Rom. 13.*
eſt, vindex in iram ei qui malum agit. Autant qu'il y a dans le monde de ſouverains, de magiſtrats, de ſupérieurs, de prélats, de juges, ce ſont autant d'hommes chargés des intérêts de Dieu, & dans les mains de qui Dieu a mis ſa cauſe. Si ſon nom eſt blaſphêmé, ſi ſon culte eſt profané, il leur en demande juſtice, & c'eſt à eux à lui en faire raiſon. C'eſt pour cela qu'il a donné aux prêtres dans la loi de grace une juriſdiction ſi abſolue. Car les prêtres, dit ſaint Chryſoſtôme, en vertu du pouvoir qu'ils ont de retenir les péchés, & de les remettre, ſont dans le tribunal de la pénitence, comme les arbîtres de la cauſe de Dieu & de ſes droits les plus ſacrés : & Dieu, en leur accordant ce pouvoir, leur a dit à la lettre & ſans reſtriction : *Judicate inter Iſa. 5.*
me & vineam meam; Soyez juges entre moi & ma vigne; c'eſt-à-dire, ſoyez ju-

ges entre moi & mon peuple, entre moi & ces pécheurs, qui viennent, proſternés à vos pieds, confeſſer les déſordres de leur vie. Obligez-les à m'en faire de légitimes réparations; impoſez-leur pour cela des peines proportionnées; tout ce que vous délierez ſur la terre, ſera délié dans le ciel : mais prenez bien garde, qu'en exerçant ce miniſtere, c'eſt ma cauſe que vous jugez, auſſi-bien que leur cauſe, & même encore plus que leur cauſe, *Judicate inter me & vineam meam.*

Car par la même raiſon que lorſqu'il s'agit de nous réconcilier avec Dieu, Dieu, par un excès de bonté, quoique nous ſoyons alors parties contre lui, veut bien nous prendre pour juges entre lui & nous-mêmes. Car la pénitence, remarque ſaint Auguſtin, conſidérée dans le pécheur, n'eſt rien autre choſe, qu'une juſtice que le pécheur rend à Dieu aux dépens de ſoi-même : comme ſi Dieu nous avoit dit, & il eſt vrai, chrétiens, qu'il nous l'a dit : Faites-moi juſtice de vous-mêmes; & n'attendez pas que je vienne dans le jour de ma colere, me la faire malgré vous. Convaincus par le témoignage de vos conſciences, que vous êtes coupables devant moi, armez-vous pour moi d'un ſaint zele contre vous-mêmes : condamnez-vous, puniſſez-vous, exécutez-vous vous-mêmes, afin que je ne vous juge pas. Car c'eſt la condition qu'il nous offre; d'où le grand apôtre concluoit ſans héſiter, que ſi nous nous jugions nous-mê-

mes de bonne foi, nous ne ſerions jamais jugés de Dieu : *Quod ſi noſmetipſos dijudicaremus, non utique judicaremur.* Telle eſt, dis-je, durant cette vie la conduite de Dieu : il nous laiſſe juger ſa cauſe, & il veut bien s'en repoſer ſur nous. 1 C. 11.

Mais qu'arrive-t-il ? Ah, chrétiens ! ce que nous ne pouvons jamais aſſez déplorer, & ce qui doit être pour nous un des plus infaillibles préſages de la rigueur du jugement de Dieu : le voici. Cette cauſe de Dieu miſe entre les mains des hommes par un effet de leur infidélité, eſt tous les jours indignement traitée, foiblement ſoutenue, honteuſement abandonnée, lâchement trahie. Je m'explique. Combien de crimes, & même de crimes énormes, tolérés dans le monde par la négligence, par la connivence, par la fauſſe prudence, par la corruption & la prévarication de ceux qui les devoient punir, & que Dieu avoit prépoſés pour les punir ? Combien de ſacrileges, combien de ſcandales, combien de vices & de péchés les plus monſtrueux & les plus abominables, combien de péchés infâmes, dont on ne voit nul châtiment, & dont les auteurs, à la honte de la religion, marchent impunément & tête levée ! Combien d'impies, non-ſeulement épargnés & ménagés, mais reſpectés & honorés, mais dans leur impiété même loués & applaudis, & tout cela au mépris de Dieu ! Qu'un grand de la terre ſoit offenſé, tout conſpire à le ſatisfaire ; & il n'y a point d'aſſez prompte juſtice

pour réparer la moindre injure qu'il prétend avoir reçue. Ne s'agit-il que de l'offenſe de Dieu : en mille conjonctures tout eſt foible, tout eſt languiſſant. Quelque obligation qu'on ait de réprimer le libertinage, quand Dieu s'y trouve ſeul intéreſſé, on diſſimule, on temporiſe, on mollit, on a des égards; par-là le libertinage, malgré la ſainteté des loix, prend le deſſus.

Où eſt aujourd'hui dans le monde ce zele de la cauſe de Dieu? ce zele dont brûloit David, & dont un chrétien doit brûler s'il ne veut ſe rendre indigne du nom qu'il porte? où eſt-il, & où l'exerce-t-on? En combien de rencontres ne cede-t-il pas à la politique mondaine, & n'eſt-il pas affoibli par le reſpect humain? Le dirai-je? dans le tribunal même de la pénitence, tout ſacré qu'il eſt, la cauſe de Dieu ne court pas ſouvent moins de riſque? Quels abus n'y commet-on pas? avec quelle facilité n'y abſout-on pas quelquefois les plus inſignes & les plus endurcis pécheurs? quelle diſtinction n'y fait-on pas de leurs perſonnes, & de quelle indulgence n'y uſe-t-on pas pour s'accommoder à leur délicateſſe? Autrefois on y procédoit avec une ſévérité de diſcipline, qui honoroit Dieu aux dépens du pécheur : maintenant vous diriez que tout le ſecret eſt d'y ménager le pécheur aux dépens de Dieu. A meſure que l'iniquité s'eſt accrue, la pénitence s'eſt mitigée. En comparaiſon de ces ſiecles fervents, où elle étoit dans ſa vigueur, par

une malheureuſe preſcription, elle n'eſt plus que l'ombre de ce qu'elle a été. A peine nous reſte-t-il des traces de ces canons ſi vénérables, qui, pour des péchés aujourd'hui communs, ordonnoient des années entieres de ſatisfactions, & de ſatisfactions rigoureuſes. Cependant Dieu n'a point changé, & ſes droits immuables & éternels ſubſiſtent toujours. Mais n'imputons point à d'autres qu'à nous-mêmes ces relâchements de la pénitence. C'eſt nous-mêmes, chrétiens, reconnoiſſons-le avec douleur, c'eſt nous-mêmes, qui, par la dureté de nos cœurs, forçons en quelque ſorte les miniſtres de Jeſus-Chriſt à avoir pour nous dans le ſaint tribunal ces condeſcendances & ces ménagements, dont nous répondrons encore plus qu'eux, & qui ne peuvent aboutir qu'à notre perdition & à notre ruine. C'eſt nous, qui, par nos artifices, trouvons le moyen d'énerver leur zele, & de corrompre même leur fidélité. C'eſt nous qui malgré eux les engageons à être ſouvent les fauteurs de nos déſordres, &, par conſéquent, qui ſommes dans la cauſe de Dieu les premiers prévaricateurs.

Or, c'eſt en cette vue, je le répete, que David ſollicitoit Dieu avec un ſaint empreſſement de prendre lui-même ſa cauſe en main, quand il lui diſoit : *Exurge;* levez-vous, Seigneur : *judica cauſam tuam* : mettez-vous en devoir de juger vous-même votre cauſe, & ne vous en fiez plus qu'à vous-même. Juſqu'à préſent vous avez été *Pſal. 73.*

Psal. 7. le Dieu patient & le Dieu fort, *Deus fortis & patiens ;* & comme tel, vous avez souffert avec une tranquillité qui doit nous surprendre, que vos intérêts dans le monde fussent trahis, par ceux mêmes qui en doivent être les défenseurs & les vengeurs : il est temps d'y pourvoir, & d'apporter remede à un abus si déplorable. *Memor esto :* souvenez-vous, Seigneur, que vous avez affaire à des rebelles, qui se prévalent contre vous de vos plus divins attributs, & qui prennent votre patience pour indolence & votre force pour foiblesse. *Exurge :* levez-vous, & montrez-leur que, malgré vos lenteurs passées, vous savez enfin vous rendre une pleine justice. Or voilà, chrétiens, ce que Dieu fera dans le dernier jugement. Qui le dit ? lui-même par ces paroles de l'écriture, aussi terribles qu'elles sont énergiques : *Cùm arripuerit judicium manus mea, reddam ultionem hostibus meis.* Quand j'aurai repris ce pouvoir de juger, qui m'appartient à titre de souveraineté ; quand je l'aurai ôté aux hommes qui en abusent ; quand, lassé de le voir entre leurs mains, je me serai mis seul en possession de l'exercer par
Deut. 32. moi-même : *Cùm arripuerit judicium manus mea :* c'est alors, dit Dieu, que je rentrerai dans mes droits, c'est alors que ma cause sera victorieuse, c'est alors que je ferai sentir à mes ennemis le poids de cette vengeance sans miséricorde que je leur prépare. *Reddam ultionem hostibus meis.*

Delà vient que ce jour fatal, destiné

pour le jugement du monde, dans le langage des prophetes, eſt appellé par excellence le jour du Seigneur, *Dies Domini*: pourquoi? parce que c'eſt le jour où Dieu oubliant tout autre intérêt, agira hautement & uniquement pour ſon intérêt propre. Tous les autres jours auront été, pour ainſi dire, les jours des hommes, parce que Dieu juſqu'alors aura ſemblé n'avoir eu de puiſſance que pour les hommes, de providence que pour les hommes, de bonté & de zele que pour les hommes : mais à ce jour, à ce grand jour, il commencera à être puiſſant pour lui-même, bon pour lui-même, zélé pour lui-même; & c'eſt pourquoi il déclare que ce ſera ſon jour : *Dies Domini.* Zach. 14. Malach. 3.

C'eſt ici votre heure, diſoit le fils de Dieu, parlant aux juifs conjurés contre lui, & qui venoient pour l'arrêter, c'eſt ici votre heure, & la puiſſance des ténebres : *Hæc eſt hora veſtra, & poteſtas tenebrarum.* Ainſi, mondains & mondaines qui m'écoutez, pourrois-je vous dire aujourd'hui : Ce ſont ici vos jours, & ſi vous voulez, vos beaux jours, vos heureux jours; ces jours que vous donnez à vos divertiſſements & à vos plaiſirs; ces jours, où enivrés du monde, vous ne penſez qu'à en goûter les fauſſes joies; ces jours, où dans un profond oubli de tout ce qui regarde le ſalut, vous n'êtes occupés que des deſſeins & des vues de votre ambition; ces jours que vous paſſez dans les parties de jeu, dans les intrigues & les commerces : ce ſont vos jours; & dans Luc. 22.

l'erreur où vous êtes, que ces jours ne ſont faits que pour vous, au-lieu de les remplir de bonnes œuvres & de vos devoirs, vous les employez à des œuvres de ténebres, & à ſatisfaire vos deſirs : *Hæc eſt hora veſtra, & poteſtas tenebrarum.* Mais attendez le triſte jour où tous ces jours ſe doivent terminer, comme vous avez votre temps, Dieu aura le ſien ; & le temps de Dieu, c'eſt celui que Dieu prendra pour vous ju-
Pſal. 74 ger : *Cùm accepero tempus, ego juſtitias judicabo ;* lorſque j'aurai pris mon temps, ajoute-t-il, je jugerai, non-ſeulement les injuſtices que l'on m'aura faites, mais les fauſſes juſtices qu'on m'aura rendues ; non-ſeulement les crimes commis contre moi, mais les fauſſes pénitences dont ils auront été ſuivis ; non-ſeulement les péchés, mais les contritions apparentes & inefficaces, mais les confeſſions nulles & infructueuſes, mais les ſatisfactions imparfaites & inſuffiſantes. Parce que mon temps ſera venu, je jugerai les jugements mêmes, ces jugements faux & erronés que le pécheur aura faits de lui-même, en ſe flattant, en s'excuſant, en ſe juſtifiant : *Cùm accepero tempus, ego juſtitias judicabo.*

Auſſi, chrétiens, il n'appartient qu'à Dieu d'être en dernier reſſort & ſans appel, juge & partie dans ſa propre cauſe. Les rois de la terre les plus abſolus, ou ne prétendent pas avoir un tel droit, ou du moins n'en uſent pas. Si, pour des intérêts particuliers, ils ont avec un de leurs ſujets quelque diffé-

rend à vuider; par une équité digne d'eux, ils veulent bien ſe dépouiller de la qualité de juges, & prendre celle de ſimples parties, pour s'en rapporter à un jugement libre, déſintéreſſé, & hors de ſoupçon. Ainſi le pratiquent les princes vraiment religieux; & pour notre conſolation, nous en avons vu des exemples qui ont mérité nos éloges. Mais les mêmes raiſons, qui, dans de pareilles conjonctures, obligent les rois de la terre à ſe relâcher de leur ſouverain pouvoir, obligeront Dieu, au contraire, quand il jugera les pécheurs, à ne rien rabattre du ſien; & ces raiſons ſont ſi ſolides, qu'il ſuffit de les bien concevoir, pour en être touché & pénétré.

Car Dieu, dit ſaint Chryſoſtôme, jugera lui-même ſa cauſe, parce que ſa cauſe ne peut être parfaitement jugée que par lui. Il la jugera, parce qu'il n'y a que lui capable de connoître, à fond, l'injure qui lui eſt faite par le péché. Il la jugera, parce qu'il faut être Dieu comme lui, pour comprendre juſqu'où va la malice du péché, & quelle en doit être la peine; la dignité infinie de l'être de Dieu, étant l'eſſentielle meſure de l'un & de l'autre. Comme Dieu, il ſe vengera lui-même, parce qu'il ne peut être pleinement vengé que par lui-même; parce que tout autre que lui-même ne le vengeroit qu'à demi? parce qu'il n'y a point de tribunal au-deſſus de lui, point de juge auſſi éclairé, auſſi integre que lui; dont il pût attendre cette vengeance complette qui lui eſt

due. Il se vengera, poursuit saint Chrysostôme, parce qu'il ne convient qu'à lui d'être saint, d'être louable, d'être irrépréhensible dans ses vengeances. Car voilà pourquoi il a
Rom. 12. dit : *Mihi vindicta ;* c'est à moi que la vengeance est réservée : à moi, qui sais non-seulement la modérer, mais la sanctifier ; & non pas à l'homme qui s'en fait un crime lorsqu'il entreprend de l'exercer. En effet, quand l'homme se venge, il s'emporte, il s'aigrit, il se passionne, il satisfait sa malignité, il s'abandonne à la férocité, il ne garde dans sa vengeance nulle proportion ; pour repousser une légere offense qu'il a reçue, il en fait une atroce dont il s'applaudit. L'ordre veut donc que ce soit par autrui qu'il soit vengé, parce qu'il est trop aveugle, & trop injuste, pour se bien venger lui même, mais c'est à Dieu encore une fois de se venger par lui-même, parce qu'il est la sainteté même : *Mihi vindicta.* Sainte vengeance, qui corrigera tous les excès des nôtres. Vengeance adorable, qui n'aura pour objet que le péché ; & qui formée dans le cœur de Dieu, ne sera pas moins digne de nos respects, que la sainteté même de Dieu. Ce ne sera donc pas, concluoit saint Chrysostôme, par une ostentation d'autorité, mais par une absolue nécessité, que Dieu s'élevera pour juger lui-même sa cause, & c'est tout le mystere
Psal. 718. de cette divine parole : *Exurge, Deus, & judica causam tuam.*

Allons plus avant, & suivons la pensée

du prophete. Souvenez-vous, Seigneur, ajoute-t-il, des outrages qu'on vous a faits : *Memor esto improperiorum tuorum.* Voyons donc maintenant & en particulier, quels sont ces outrages que Dieu sur-tout, en jugeant le monde, se souviendra d'avoir reçus de l'impie & de l'insensé, & dont il tirera une juste vengeance ; *Eorum quæ ab insipiente sunt totâ die.* David nous les a marqués aux pseaumes deuxieme & treizieme, & c'est ici où j'ai besoin de toute votre réflexion. Pourquoi demandoit ce saint roi, l'impie a-t-il irrité Dieu, *Propter quid irritavit impius Deum ?* parce qu'il a dit dans son cœur ces trois choses outrageuses à Dieu, dont sa raison n'est jamais demeurée d'accord, & contre lesquelles sa conscience a toujours intérieurement reclamé ; mais que son impiété n'a pas laissé, malgré toutes les vues de sa raison, de lui suggérer, jusqu'à y faire consentir sa volonté dépravée. Ecoutez, & ne perdez rien de ceci.

Ps. 9.

L'insensé & l'impie a irrité Dieu, parce qu'il a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.* Outrage à la divinité qu'il n'a pas voulu reconnoître. Il a irrité Dieu, parce qu'il a dit dans son cœur : S'il y a un Dieu, ou ce Dieu n'a pas vu, ou ce Dieu a oublié le mal que j'ai commis, *Dixit in corde suo : Oblitus est Deus ; avertit faciem suam, ne videat.* Outrage à la providence qu'il a combattue, & à qui il a prétendu se soustraire. Il a irrité Dieu, parce

Ps. 13.

Ps. 9.

qu'il a dit dans ſon cœur : Quand ce Dieu dont on me menace, auroit vu mon péché, & qu'il s'en ſouviendroit, il ne me recherchera pas, ni ne me damnera pas pour ſi peu de choſe : *Dixit in corde ſuo : Non requiret.* Outrage à la juſtice vindicative de Dieu que l'impie a mépriſée, & dont il a tâché de ſecouer le joug. Que fera Dieu ? Apprenez, chrétiens, pourquoi le jugement de Dieu eſt néceſſaire, & quelle en doit être la fin ; peut-être ne l'avez-vous jamais compris. Dieu irrité de ces trois outrages, dont il aura conſervé le ſouvenir, en fera éclater ſon reſſentiment. Car il viendra pour achever de convaincre l'impie qu'il y a un Dieu. Il viendra pour forcer l'impie à reconnoître que ce Dieu n'a rien ignoré, ni rien oublié des plus ſecrets déſordres de ſa vie. Il viendra pour confondre l'impie, en lui faiſant voir que ce Dieu, ennemi irréconciliable du péché, n'eſt pas plus capable de ſouffrir éternellement le pécheur dans l'impunité, que de ceſſer lui-même d'être Dieu. A quoi penſons-nous, ſi nous ne méditons pas continuellement ces importantes vérités ?

Dieu, par un pur zele de la juſtice qu'il ſe doit à lui-même, rétablira dans le cœur de l'impie cette notion de la divinité, que l'aveuglement du péché y avoit effacée. Car c'eſt pour cela, qu'après avoir été un Dieu caché dans le myſtere de ſon incarnation, qui eſt le myſtere de ſon humilité, il ſe produira ſur ce tribunal redoutable où l'é-

vangile de ce jour nous le repréſente avec tout l'éclat de la gloire & de la majeſté. C'eſt pour cela qu'il paroîtra accompagné de tous ſes anges, & qu'il aſſemblera devant lui toutes les nations : que les hommes en ſa préſence demeureront pâmés de frayeur, & que les aſtres par leurs éclipſes, & que les éléments par leur déſordre même & leur confuſion, rendront hommage à ſa ſuprême puiſſance. Pourquoi viendra-t-il avec cet appareil & cette pompe ? pour avoir droit, répond excellemment ſaint Chryſoſtôme, de dire aux Athées, ſoit de créance s'il y en a, ſoit de mœurs, le monde en eſt plein, ce qu'il leur avoit dit déja par la bouche de Moïſe, & ce qu'il leur dira encore plus authentiquement : *Videte quòd ego ſim ſolus, & non ſit alius Deus præter me.* Deut. 32. Reconnoiſſez enfin que je ſuis Dieu, puiſque, malgré vous, tout l'univers combat aujourd'hui pour moi, & condamne l'extrême folie qui vous en fait douter. Reconnoiſſez que je ſuis votre Dieu, puiſqu'avec toute la fierté de votre libertinage, vous n'avez pu éviter de tomber entre mes mains, & qu'il faut malgré vous que vous ſubiſſiez la rigueur inflexible de mon jugement. Reconnoiſſez que je ſuis ſeul Dieu, puiſque tous ces grands du monde, dont vous vous êtes faits des divinités, & dont tant de fois vous avez été idolâtres, ſont maintenant anéantis devant moi : *Videte quòd ego ſim ſolus.* Paroles du Deutéronome, qui dans le jugement dernier ſe vé-

rifieront à la lettre, & qui jamais n'auront été d'une conviction ſi ſenſible qu'elles le ſeront alors.

Car dans cette vie les grands, c'eſt Dieu même qui le dit, ſont comme les Dieux de
Pſal. 85. la terre : *Ego dixi : Dii eſtis ;* & ce ſont, dit ſaint Chryſoſtôme, ces Dieux de la terre qui empêchent tous les jours que le Dieu du ciel ne ſoit connu pour ce qu'il eſt. A force d'être ébloui de leur grandeur, on oublie celui dont ils ne ſont que les images : à force de s'attacher à eux, & de n'être occupé que d'eux, on ne penſe plus à celui qui regne ſur eux. Mais dans le dernier jugement, ces Dieux de la terre humiliés ſerviront encore à l'impie d'une démonſtration palpable, qu'il y a un Dieu au-deſſus
Pſal. 46. de ces prétendus Dieux : *Excelſus ſuper omnes Deos ;* c'eſt-à-dire, un Dieu abſolument Dieu, uniquement Dieu, éternelle-
Iſai. 2. ment Dieu. *Elevabitur Dominus ſolus in die illâ :* en ce jour-là, dit Iſaïe, Dieu ſeul ſera grand & paroîtra grand. Tout ce qui n'eſt pas Dieu ſera petit, ſera bas & rampant, ſera comme un atôme, comme
Pſal. 38. un néant devant ce ſouverain être : *Tamquam nihilum ante te.* C'eſt-à-dire, en ce jour-là toutes les grandeurs humaines ſeront abaiſſées, toutes les fortunes détruites, tous les trônes renverſés, tous les titres effacés, tous les rangs confondus : Dieu ſeul s'élevera, Dieu ſeul régnera : *Elevabitur Dominus ſolus.* Ce n'eſt pas aſſez.

Parce que l'impie aura dit dans ſon cœur :

ou Dieu n'a pas ſu, ou il a oublié le mal que j'ai fait; Dieu, pour la juſtification de ſa providence, montrera qu'il a tout ſu, qu'il ſe ſouvient de tout. Car c'eſt pour cela que dans ce jour de lumiere, il découvrira tout ce que l'impie ſe flattoit d'avoir caché dans les ténebres. C'eſt pour cela qu'à la face de toutes les nations, il révélera toute la turpitude du pécheur & toute ſon ignominie; ces péchés honteux & humiliants; ces péchés dont l'impie lui-même au moment qu'il les a commis, étoit obligé de rougir; ces péchés dont il eût été au déſeſpoir d'être ſeulement ſoupçonné; ces péchés qu'il n'eût oſé avouer au plus diſcret & au plus sûr de ſes amis; ces péchés qui l'auroient perdu dans le monde de réputation & d'honneur, & dont il ſentoit bien que le reproche lui eût été moins ſupportable que la mort même. Dieu les fera connoître : *Revelabo pudenda tua in facie tuâ, & oſtendam gentibus nuditatem tuam.* Non, non, lui dira-t-il, je n'ai point détourné mon viſage de tes crimes. Quelque horreur qu'ils me fiſſent, je les ai vus, & pour ne les point oublier, je les ai écrits, mais avec des caracteres qui ne s'effaceront jamais, dans ce livre de vie & de mort que je produis aujourd'hui. Tant d'actions lâches & infâmes, tant de fripponneries ſecretes, tant de noires perfidies, tant d'abominations & de déſordres dont ta vie a été ſouillée, tout cela n'eſt-il pas mis en réſerve, & comme ſcellé dans les tréſors de ma colere? *Nonne hæc* *Nahum. 3.* *Deut. 32.*

condita sunt apud me, & signata in thesauris meis? Or ce sont ces trésors de colere que Dieu ouvrira, quand il viendra juger le monde; & c'est ainsi qu'il se vengera de l'injure que lui aura fait le pécheur, en le croyant, ou plutôt en voulant le croire un Dieu aveugle, un Dieu sans providence, un Dieu semblable à ces idoles, qui ont des yeux, mais pour ne point voir.

Enfin, parce que l'insensé aura dit dans son cœur: Quelque connoissance que Dieu puisse avoir de mes crimes, il ne me recherchera pas, ni ne me réprouvera pas pour si peu de chose; Dieu, chrétiens, se fera un devoir particulier de mettre sa justice & sa sainteté à couvert de ce blasphême, & comment? par l'application qu'il aura à condamner les crimes de l'impie dans la plus étroite rigueur; à ne lui en passer, à ne lui en pardonner aucun, à les punir sans rémission & autant qu'ils sont punissables; en un mot, à lui faire sentir tout le poids de ce jugement sans miséricorde, dont la seule idée fait frémir, mais qui demanderoit un discours entier, pour vous le faire concevoir dans toute son étendue, & dans toute sa sévérité. Jugement sans miséricorde, que Dieu alors exercera; mais sur-tout qu'il exercera à l'égard de ces péchés où le mondain & le libertin, pour pécher plus impunément, aura eu l'insolence de se faire, à son gré, un système de religion, en se figurant un Dieu selon ses desirs, un Dieu condescendant à ses foiblesses, un Dieu indul-

gent

gent & commode, dont il comptoit de n'être jamais recherché : *Dixit enim in corde ſuo : Non requiret.* Car c'eſt particuliérement contre ces pécheurs & contre l'attentat de leur orgueil, que Dieu armera tout le zele de ſa colere ; pourquoi ? parce qu'il s'agira de juſtifier le plus adorable de ſes attributs, qui eſt ſa ſainteté : *Quoniam veritatem requiret Dominus, & retribuet abundanter facientibus ſuperbiam.* Pſal. 30.

Voilà, pécheurs qui m'écoutez, ce qu'il y a de plus terrible pour vous dans le jugement de Dieu : un Dieu offenſé qui ſe ſatisfera, un Dieu mépriſé qui ſe vengera. Voilà ce qui a ſaiſi d'effroi les plus juſtes mêmes. Mais du reſte, raſſurez-vous, & tout pécheurs que vous êtes, conſolez vous, puiſque dans quelque état que vous ſoyez, vous avez encore une reſſource, & une reſſource infaillible, qui eſt la pénitence. Aimable pénitence, diſoit ſaint Bernard, en vertu de laquelle je puis prévenir le jugement de Dieu ! Et moi je dis, chrétiens : heureuſe pénitence, par où je puis venger Dieu, appaiſer Dieu, ſatisfaire Dieu ; en ſorte que quand il viendra pour me juger, il ſe trouve déja ſatisfait & vengé par moi, & qu'il ne ſoit plus obligé à ſe venger & à ſe ſatisfaire par lui-même. Il eſt vrai, mes chers auditeurs : il faut pour cela que notre pénitence ait tous les caracteres d'une pénitence ſolide ; quelle ſoit exacte, qu'elle ſoit fervente, qu'elle ſoit efficace, qu'elle ſoit ſévere & proportionnée à la griéveté

de nos péchés, auſſi-bien qu'à leur multitude, parce que ſans cela Dieu ne ſeroit ni ſatisfait ni vengé. Mais peut-il nous trop coûter, quand il s'agit de nous préſerver du jugement de Dieu; & pouvons-nous jamais nous plaindre qu'on exige trop de nous, quand il eſt queſtion de nous réconcilier avec Dieu irrité contre nous? Il eſt vrai que ce Dieu de gloire nous jugera ſelon le jugement que nous aurons fait de nous-mêmes dans la pénitence, & que ſi nous nous ſommes épargnés, il ne nous épargnera pas: *Sibi parcenti ipſe non parcit*, dit ſaint Auguſtin; mais auſſi par une regle toute contraire, s'enſuit-il delà, que ſi je ne m'épargne pas, Dieu m'épargnera: que ſi je ne me pardonne pas, il me pardonnera; que ſi ma pénitence eſt rigoureuſe, ſon jugement me ſera favorable; enfin, que ſi je me fais juſtice, il me fera grace? Or que puis-je deſirer de plus avantageux pour moi? ah, Seigneur! je ſerois indigne de vos miſéricordes, ſi cette condition me ſembloit dure, plutôt, ſi je n'enviſageois pas la pénitence la plus ſévere, comme le ſouverain bonheur de ma vie: & je ſerois non-ſeulement le plus injuſte, mais le plus inſenſé des hommes, ſi je prétendois par une pénitence lâche & molle me garantir de votre redoutable jugement.

Auguſt.

C'eſt ainſi, pécheurs, que vous devez raiſonner; & quand parmi vous il y auroit de ces eſprits gâtés & corrompus, dont l'impiété ſeroit allée juſqu'à ne plus con-

noître Dieu, je ne pourrois pas m'empêcher de leur dire : Ecoutez, mes freres, vous, dont le salut me doit être plus cher que ma vie, & pour la conversion de qui je me sens, si je l'ose dire, un zele tout divin; vous pour qui, s'il m'étoit permis, je voudrois, à l'exemple de l'apôtre, être moi-même anathême; écoutez aujourd'hui la voix de Dieu, & n'endurcissez pas vos cœurs. Ce Dieu que vous avez méconnu, a encore pour vous des graces de réserve. Comme son bras n'est pas raccourci, il est encore prêt à se laisser fléchir par votre pénitence & par vos larmes. La longue patience avec laquelle il vous a supportés jusqu'à présent, vous en doit être une preuve consolante, & comme un gage assuré. Tout juge qu'il est, malgré vos égarements, il a encore pour vous toutes les tendresses d'un pere, & du pere le plus charitable. C'est dans des pécheurs & des libertins comme vous, qu'il se plaît à faire éclater les richesses de sa miséricorde, quelque scandaleuse qu'ait été votre vie, vous pouvez être (& qui sait si les plus impies d'entre vous ne sont point ceux qu'il a choisis pour cela) vous pouvez, dis-je, devenir des vases d'élection. Rapprochez-vous de lui; & par une humble confession de l'affreux aveuglement où vous a conduits le péché, mettez-vous en état, quoique pécheurs, de trouver grace devant lui. Votre conversion fera sa gloire, & l'édification de son église. C'est donc de votre

part, mon Dieu, que je parle; & je ne crains pas de pouſſer trop loin les idées que je leur donne de votre divine clémence, puiſqu'elle ſurpaſſe encore infiniment toute la charité que j'ai pour eux. Dieu, dans le jugement dernier, ſe fera juſtice à lui-même : vous l'avez vu, chrétiens; & il me reſte à vous faire voir quelle juſtice il rendra à ſes élus : c'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE. JE l'ai dit : c'eſt une vérité inconteſtable, & qui nous eſt expreſſément marquée dans l'écriture, que Dieu a fait toutes choſes pour ſes élus; que pour eux il a créé le monde, que pour eux il le conſerve, que ſans eux il le détruiroit, que tous les deſſeins de ſa providence roulent ſur eux, & que dans l'ordre de la nature, de la grace & de la gloire tout aboutit & ſe réduit à eux : *Propter electos.* Il faut néanmoins reconnoître que cette parole ſi avantageuſe aux élus de Dieu ne doit proprement s'accomplir que dans le jugement dernier. En effet, dit ſaint Chryſoſtôme, s'il n'y avoit point d'autre vie que celle-ci, & ſi jamais Dieu ne devoit juger le monde, il ſeroit difficile de comprendre en quoi ſes élus auroient été ſi favoriſés & ſi privilégiés; & bien-loin de convenir que Dieu eût tout fait pour eux, on auroit ſouvent lieu de croire, que ce ſeroit plutôt pour eux qu'il paroîtroit n'avoir rien fait, ou du moins avoir très-peu fait. Car enfin, pendant cette vie, les

élus, quoiqu'élus de Dieu, ne font dans le monde nulle figure qui les diſtingue, ni qui marque pour leurs perſonnes ces égards ſi particuliers de la providence. Au contraire, par une conduite de Dieu bien ſurprenante, & que David confeſſe avoir été pour lui un ſujet de tentation & de trouble, pendant cette vie les élus de Dieu, qui ſont les juſtes, bien-loin d'être connus pour tels, par la malignité du monde, ſont ſouvent décriés & confondus avec les hypocrites. Pendant cette vie les élus de Dieu, qui ſont les humbles, bien-loin d'être honorés & reſpectés, ſont ſouvent mépriſés & inſultés. Pendant cette vie les élus de Dieu, qui ſont les pauvres, bien-loin d'être ſoulagés, ſont ſouvent rebutés & abandonnés. Pendant cette vie les élus de Dieu, qui ſont communément les foibles, bien-loin d'être protégés, ſont ſouvent accablés & opprimés. Or tout cela eſt bien éloigné de cette favorable prédilection, que Dieu, ſelon ſa promeſſe, doit avoir pour eux. Il eſt vrai, répond ſaint Chryſoſtôme, mais c'eſt juſtement ce qui prouve la vérité, l'infaillibilité, l'abſolue & indiſpenſable néceſſité du jugement de Dieu. Car pourquoi le fils de Dieu, en qualité de ſouverain juge, viendra-t-il à la fin des ſiecles? pour faire juſtice à ſes élus ſur ces quatre chefs. Oui, il viendra pour venger les juſtes, je dis, les vrais juſtes, en les ſéparant des hypocrites, faiſant pour jamais ceſſer le regne de l'hypocriſie. Il viendra

pour venger les humbles, en glorifiant dans leurs perſonnes l'humilité, & en confondant les ſuperbes qui n'auront eu pour elle que du mépris. Il viendra pour venger les pauvres, qui, par la dureté des riches, auront langui dans la miſere, mais aux gémiſſements de qui il montrera bien qu'il n'a pas été inſenſible. Il viendra pour venger les foibles de tout ce que l'iniquité, la violence, l'abus de l'autorité leur aura fait indignement ſouffrir. Car ce ſont là, mes chers auditeurs, par rapport aux prédeſtinés, les fins principales pourquoi l'écriture nous fait entendre que le Dieu vengeur paroîtra. Appliquez-vous donc; & pour l'intérêt que chacun de vous y doit prendre, redoublez votre attention.

Il viendra pour venger les juſtes, j'entends toujours les juſtes de bonne foi, en les ſéparant des hypocrites; comme le berger, dit-il lui-même dans l'évangile, ſépare les brebis d'avec les boucs: premiere juſtice que Dieu rendra à ſes élus. Car encore une fois, durant cette vie tout eſt mêlé & confondu, la vertu avec le vice, l'innocence avec le crime, la vérité avec l'impoſture, la religion avec l'hypocriſie: & dans ce mêlange, le juſte ſouffre, & l'impie triomphe.

Quand, au reſte, je parle de l'hypocriſie, ne penſez pas que je la borne à cette eſpece particuliere qui conſiſte dans l'abus de la piété, & qui fait les faux dévots. Je la prends dans un ſens plus étendu, & d'au-

tant plus utile à votre inſtruction, que peut-être malgré vous-mêmes ſerez-vous obligés de convenir que c'eſt un vice qui ne nous eſt que trop commun. Car j'appelle hypocrite, quiconque, ſous de ſpécieuſes apparences, a le ſecret de cacher les déſordres d'une vie criminelle. Or en ce ſens, on ne peut douter que l'hypocriſie ne ſoit répandue dans toutes les conditions; & que parmi les mondains il ne ſe trouve encore bien plus d'impoſteurs & d'hypocrites, que parmi ceux que nous nommons dévots. En effet, combien dans le monde de ſcélérats traveſtis en gens d'honneur? combien d'hommes corrompus & pleins d'iniquité, qui ſe produiſent avec tout le faſte & toute l'oſtentation de la probité? combien de fourbes, inſolents à vanter leur ſincérité? combien de traîtres, habiles à ſauver les dehors de la fidélité & de l'amitié? combien de ſenſuels, eſclaves des paſſions les plus infâmes, en poſſeſſion d'affecter la pureté des mœurs, & de la pouſſer juſqu'à la ſévérité! combien de femmes libertines, fieres ſur le chapitre de leur réputation; & quoiqu'engagées dans un commerce honteux, ayant le talent de s'attirer toute l'eſtime d'une exacte & d'une parfaite régularité? Au contraire, combien de juſtes fauſſement accuſés & condamnés? combien de ſerviteurs de Dieu, par la malignité du ſiecle, décriés & calomniés? combien de dévots de bonne foi, traités d'hypocrites, d'intrigants & d'intéreſſés? combien de vraies

vertus conteſtées; combien de bonnes œuvres cenſurées? combien d'intentions droites mal expliquées, & combien de ſaintes actions empoiſonnées? Or c'eſt là, dit ſaint Chryſoſtôme, ce que le jugement de Dieu dévoilera : en ſorte que chacun ſera connu pour ce qu'il eſt, que chacun paroîtra ce qu'il a été, que chacun tiendra le rang qu'il doit tenir. Les ſecrets des conſciences ſeront révélés; & alors, dit l'apôtre, chacun recevra la louange qui lui ſera due : *Et tunc laus erit unicuique à Deo.* Par cette fatale & déciſive ſéparation du bon grain d'avec l'yvraie (écoutez l'oracle de Job, qui s'accomplira à la lettre, & qui ſera une partie de la juſtice que Dieu rendra à ſes élus) par cette fatale & déciſive ſéparation, la joie de l'hypocrite finira, ſon eſpérance périra. Funeſte, mais juſte menace que lui fait le Saint-Eſprit : *Et gaudium hypocritæ ad inſtar puncti, & ſpes hypocritæ peribit.*

1. Cor. 3.

Job. 20.

Car la joie de l'hypocrite étoit d'impoſer, & cependant d'être honoré & reſpecté. Sa joie étoit d'avoir dans le monde un certain crédit, qui ne lui coûtoit qu'à bien faire ſon perſonnage, & qu'à bien jouer la comédie. Sa joie étoit d'être parvenu, à force de diſſimulation, à recevoir l'hommage & le tribut des plus pures vertus, & à jouir ſans mérite de tous les avantages du vrai mérite. Voilà ce que Job appelloit les proſpérités, les joies, le regne de l'hypocriſie. Mais dans le dernier juge-

ment, ce regne de l'hypocriſie ſera détruit, ces proſpérités de l'hypocriſie s'évanouiront, ces joies de l'hypocriſie ſe changeront en des afflictions mortelles. Elles n'étoient fondées que ſur l'erreur des ames ſimples, ſéduites & éblouies par un faux éclat. Mais cette ſéduction des ames ſimples, trompées juſqu'alors, mais enfin déſabuſées par la lumiere de Dieu, après avoir été à l'hypocrite une frivole conſolation, ſe tournera pour lui, diſons mieux, contre lui en opprobre & en confuſion. L'eſpérance de l'hypocrite étoit qu'on ne le connoîtroit jamais à fond, & qu'éternellement le monde ſeroit la dupe de ſa damnable politique : & ſon déſeſpoir, au contraire, ſera de ne pouvoir plus ſe déguiſer, de n'avoir plus de ténebres où ſe cacher, de voir malgré lui le voile de ſon hypocriſie levé, ſes artifices découvertes, & d'être expoſé aux yeux de toutes les nations : *Spes hypocritæ peribit.* Les autres pécheurs connus dans le monde pour ce qu'ils étoient, en cela même qu'ils auront été connus, auront déja été à demi jugés, & déja par avance auront eſſuyé une partie de l'humiliation que leur doit cauſer le jugement de Dieu : mais l'hypocrite à qui il faudra quitter le maſque de cette fauſſe gloire, dont il s'étoit toujours paré ; mais cette femme qui aura paſſé pour vertueuſe, & dont les commerces viendront à être publiés ; mais ce magiſtrat que l'on aura cru un exemple d'intégrité, & dont les injuſ-

tices ſeront miſes dans un plein jour; mais ce: eccléſiaſtique réputé ſaint, à qui Dieu reprochera hautement ſa vie diſſolue; mais ce prétendu homme d'honneur, dont on verra toutes les fourberies; mais cet ami ſur qui l'on comptoit, dont les lâches trahiſons ſeront éclaircies & vérifiées; mais quiconque aura ſu l'art de tromper, & qui alors ſe trouvera dans une néceſſité affreuſe de faire une réparation ſolemnelle à la vérité : Ah, chrétiens! c'eſt pour ceux-là que le jugement de Dieu aura quelque choſe de bien déſolant.

La choſe n'eſt que trop vraie : mais par une raiſon toute oppoſée, c'eſt ce qui rendra le jugement de Dieu, non-ſeulement ſupportable, mais favorable, mais honorable, mais deſirable aux juſtes & aux prédeſtinés. Car leur gloire, dit ſaint Chryſoſtôme, ſera de paroître à découvert devant toutes les créatures intelligentes; leur gloire, & même le comble de leurs deſirs, ſera que l'on diſcerne enfin, & la droiture de leurs actions, & la pureté de leurs intentions; leur gloire ſera qu'on les connoiſſe, parce que leur diſgrace juſques-là aura été de n'être pas aſſez connus. Et voilà, ames fidelles, qui, malgré la corruption du ſiecle, ſervez votre Dieu en eſprit & en vérité; voilà ce qui doit dans la vie vous affermir, & vous conſoler. A ce terrible moment, où le livre des conſciences ſera ouvert, votre eſpérance ranimée par la vue du ſouverain juge, & ſur le point d'être

remplie, vous soutiendra, & vous dédommagera bien des injustes persécutions du monde. Tandis que l'impie confondu, troublé, consterné, marchera la tête baissée, & sans oser lever les yeux, vous paroîtrez avec une sainte assurance : pourquoi ? parce que le jour de votre justification sera venu. Maintenant l'envie, la calomnie, lancent contre vous leurs traits envenimés : mais enfin l'envie sera forcée à se taire ; ou si elle parle, ce ne sera plus qu'en votre faveur ; la calomnie sera convaincue de mensonge, & la vérité se montrera dans tout son lustre. Cependant jouissez du témoignage secret de votre cœur, que vous devez préférer à tous les éloges du monde. Dites avec saint Paul : peu m'importe quel jugement les hommes font présentement de moi, puisque c'est mon Dieu qui doit un jour me juger : *Qui autem judicat me, Dominus est.* Ou bien, dites avec Jérémie : C'est vous, Seigneur, qui sondez les ames, & qui en découvrez les plis & les replis les plus cachés ; c'est à vous que j'ai remis ma cause : vous la jugerez. *Tibi enim revelavi causam meam.* Avançons. 1. Cor. 4. Jerem. 2

Il viendra pour glorifier l'humilité dans la personne des humbles : seconde justice que Dieu rendra à ses élus. Cette humilité, cette simplicité du juste, cette patience à souffrir les injures sans se venger, que les mondains auront traitée de foiblesse d'esprit, de petitesse de génie, de bassesse de

cœur, Dieu viendra pour la couronner, & pour convaincre tout l'univers, qu'elle aura été la véritable force, la véritable grandeur d'ame, la véritable sageſſe. Car c'eſt alors, dit l'écriture dans cet admirable paſſage que vous avez entendu cent fois, & dont vous avez été cent fois touchés : c'eſt alors que les humbles de cœur s'éléveront avec confiance contre ceux qui
Sap. 5. les auront mépriſés & inſultés. *Tunc ſtabunt juſti in magnâ conſtantiâ.* C'eſt alors que les ſages du ſiecle, que ces eſprits forts ſeront non-ſeulement ſurpris, mais déconcertés, en voyant ces hommes qu'ils n'avoient jamais regardés que comme le rebut du monde, placés ſur des trônes de gloire. C'eſt alors qu'interdits & hors d'eux-mêmes, ils s'écrieront en gémiſſant : ce ſont-là ceux dont nous nous ſommes autrefois moqués, & qui ont été le ſujet de
Ibidem. nos railleries; *Hi ſunt quos habuimus aliquando in deriſum.* Inſenſés que nous étions, leur vie nous paroiſſoit une folie, & toute
Ibidem. leur conduite nous faiſoit pitié; *Nos inſenſati vitam illorum æſtimabamus inſaniam :* cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu, & leur partage eſt avec les
Ibidem. ſaints : *Ecce quomodo computati ſunt inter filios Dei, & inter ſanctos ſors illorum eſt.* C'eſt, dis-je, alors que l'orgueil du monde rendra ce témoignage, quoique forcé à l'humilité des élus de Dieu; & c'eſt là même qu'on verra ſenſiblement l'effet de cette promeſſe de Jeſus-Chriſt, que qui-

conque s'humilie, ſera glorifié : *Omnis qui ſe humiliat, exaltabitur.* Luc. 14.

Car, pendant la vie, il n'eſt pas toujours vrai, & même il eſt rarement vrai, que celui qui s'abaiſſe & qui s'humilie ſoit élevé. On en voit, dont l'humilité, quoique véritable & quoique ſolide, eſt accompagnée juſqu'au bout de l'humiliation. On en voit, qui, pour chercher Dieu, & par un eſprit de religion, s'étant enſevelis & comme anéantis devant les hommes, meurent dans leur obſcurité & dans leur anéantiſſement. Combien d'ames ſaintes, dont la vie eſt cachée avec Jeſus-Chriſt; & à qui le monde n'a jamais tenu nul compte du courage héroïque qu'ils ont eu de ſe ſéparer & de ſe détacher de lui? Or, c'eſt pour cela, reprend ſaint Chryſoſtôme, qu'il doit y avoir, & qu'il y aura un jugement à la fin des ſiecles.

Parce que le monde ne rend pas juſtice à ces chrétiens parfaits, qui s'humilient & s'anéantiſſent pour Dieu; Dieu qui ſe pique d'être fidele, la leur rendra au centuple. Parce qu'il y a des ſaints ſur la terre, dont l'humilité, quoique ſincere, n'eſt ni connue du monde, ni honorée au point qu'elle le devroit être, ſi le monde étoit équitable; Dieu ſuppléera au défaut du monde, & la rélevera : mais aux dépens de qui? toujours aux dépens & à la honte du mondain, dont la fauſſe gloire, dont la vanité ridicule, dont la préſomptueuſe ambition condamnée & réprouvée, rendra hom-

mage à la sainte é des maximes que le sage & l'humble chrétien aura suivies, puisqu'en même temps que l'humble sera exalté, *Qui se humiliat, exaltabitur;* l'orgueilleux sera humilié, & couvert d'un éternel opprobre: *Et qui se exaltat, humiliabitur.* Ce n'est pas assez.

Luc. 14.

Il viendra pour béatifier les pauvres : autre mystere du jugement de Dieu, autre justice qu'il rendra à ses prédestinés. Car il est de la foi, que le pauvre ne sera pas éternellement dans l'oubli : *Quoniam non in finem oblivio erit pauperis.* Il est de la foi, que la patience des pauvres ne périra pas pour jamais ; c'est-à-dire, qu'elle ne sera pas pour jamais inutile & sans fruit : *Patientia pauperum non peribit in finem.* Et il est néanmoins évident, que ces deux oracles du Saint-Esprit ne se vérifient pas toujours, ni même communément dans cette vie. Car combien de pauvres y sont oubliés! combien y demeurent sans secours & sans assistance! Oubli d'autant plus déplorable, que de la part des riches il est volontaire, & par conséquent criminel : je m'explique. Combien de malheureux réduits aux dernieres rigueurs de la pauvreté, & que l'on ne soulage pas, parce qu'on ne les connoît pas, & qu'on ne les veut pas connoître! Si l'on savoit l'extrémité de leurs besoins, on auroit pour eux, malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leurs miseres, on rougiroit de ses excès, on auroit honte de ses délicatesses, on se

Psal. 9.

Ibid.

reprocheroit ſes folles dépenſes, & l'on s'en feroit avec raiſon des crimes devant Dieu. Mais parce qu'on ignore ce que ſouffrent ces membres de Jeſus-Chriſt, parce qu'on ne veut pas s'en inſtruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de ſa préſence; on croit en être quitte en les oubliant; & quelque extrêmes que ſoient leurs maux, on y devient inſenſible. Combien de véritables pauvres, que l'on rebute comme s'ils ne l'étoient pas, ſans qu'on ſe donne & qu'on veuille ſe donner la peine de diſcerner s'ils le ſont en effet! Combien de ſaints pauvres, dont les gémiſſements ſont trop foibles pour venir juſqu'à nous, & dont on ne veut pas s'approcher pour ſe mettre en devoir de les écouter! Combien de pauvres abandonnés dans les provinces! combien de déſolés dans les priſons! combien de languiſſants dans les hôpitaux! combien de honteux dans les familles particulieres! parmi ceux qu'on connoît pour pauvres, & dont on ne peut ni ignorer, ni même oublier le douloureux état, combien ſont négligés! combien ſont durement traités! combien de ſerviteurs de Dieu qui manquent de tout, pendant que l'impie eſt dans l'abondance, dans le luxe, dans les délices! S'il n'y avoit point de jugement dernier, voilà ce que l'on pourroit appeller le ſcandale de la providence : la patience des pauvres outragée par la dureté & par l'inſenſibilité des riches. Mais c'eſt pour cela même, dit ſaint Chryſoſtôme,

que la providence prépare aux riches un jugement sévere & rigoureux; & c'est ce que comprenoit parfaitement David, quand il
Psal. 135. disoit : *Cognovi quia faciet Dominus judicium inopis, & vindictam pauperum ;* j'ai connu que Dieu jugera la cause des pauvres, & qu'il les vengera. Et par où l'avoit-il connu ? par cet invincible raisonnement, que la patience des pauvres, dans le sens que je l'ai marqué, ne devant & ne pouvant périr pour jamais, il falloit qu'il y eût un jugement supérieur à celui des hommes, où l'on reconnût qu'en effet elle ne périt point; c'est-à-dire, que Dieu a pour elle tous les égards qu'elle a droit d'attendre
Psal. 9. d'un maître souverainement équitable : *Patientia pauperum non peribit in finem :* un jugement, où non-seulement les pauvres fussent dédommagés de cette inégalité de biens, qui les a réduits dans l'indigence & la disette; mais où leur patience poussée à bout, fût pleinement vengée des injustes traitements qu'elle auroit soufferts. C'est pour cela, dit Dieu lui-même, que je m'éleverai : c'est parce que les souffrances des pauvres, à qui le riche impitoyable aura fermé son cœur & ses entrailles, auront excité mon courroux; parce que leurs cris m'auront touché, parce que j'aurai été indigné de voir qu'on s'endurcit à leurs plain-
Psal. 11. tes : *Propter miseriam inopum, & gemitum pauperum nunc exurgam, dicit Dominus.* Ces cris des pauvres qui sont montés jusqu'à moi, me solliciteront en leur faveur; & je

ne croirai point m'être acquitté de ce que je leur dois, & comme créateur & comme juge, que dans ce grand jour où je prononcerai pour eux un arrêt de salut, tandis que je réprouverai, par un jugement sans miséricorde, ceux qui n'auront usé envers eux de nulle miséricorde. A entendre ainsi Dieu parler dans l'écriture, ne diroit-on pas que le jugement dernier, quoiqu'universel, ne doive être que pour les pauvres, & qu'il n'ait pour terme & pour fin que de leur faire justice? *Propter miseriam inopum, & gemitum pauperum.* A voir comment le fils de Dieu, qui y doit présider, s'y comportera & y procédera, ne diroit-on pas que tout le jugement du monde doit rouler sur le soin des pauvres; que delà doive dépendre absolument & essentiellement le sort éternel des hommes : c'est-à-dire, que les uns ne doivent être condamnés, que parce qu'ils auront méprisé le pauvre, & les autres comblés de gloire, que parce qu'ils l'auront secouru? Heureux donc, concluoit le prophete royal, heureux celui qui pense attentivement au pauvre : *Beatus qui intelligit super egenum & pauperem :* Pourquoi! parce que Dieu, au jour de la colere, l'épargnera, & le sauvera : *In die malâ liberabit eum Dominus.* *Psal.*

Finissons, & disons encore que Dieu viendra pour venger les foibles, que le pouvoir joint à la violence, aura opprimés: quatrieme & derniere justice dont il se tiendra redevable à ses élus. Car maintenant,

c'eſt le crédit qui l'emporte, & qui a preſque par-tout gain de cauſe, le plus fort a toujours raiſon, quoi qu'il entreprenne; & parce qu'il eſt le plus fort, il croit avoir un titre pour l'entreprendre, & il en vient à bout. Combien de perſécutions, de vexations, cauſées par l'abus de l'autorité! combien de miſérables, combien de veuves, faute d'appui, ſacrifiées comme des victimes à la faveur! combien de pupilles, dont l'héritage devient, après bien des formalités, la proie du chicaneur & de l'uſurpateur! combien de familles ruinées, parce que le bon droit attaqué par une partie redoutable, n'a point trouvé de protection! combien de procès mal fondés, néanmoins hautement gagnés, parce que les ſollicitations, la cabale & les brigues ont prévalu! Malgré la juſtice & les loix, le foible ſuccombe preſque toujours. S'il y a des juges ſans probité, c'eſt toujours contre lui, & jamais pour lui, qu'ils ſe laiſſent corrompre. Du moment qu'il eſt le plus foible, par une malheureuſe fatalité, tout lui eſt contraire, & rien ne lui eſt favorable. Mais, Seigneur, il trouvera enfin auprès de vous, ce qui lui aura été refuſé à tous les tribunaux de la terre : vous viendrez plein d'équité & de zele, & vous prendrez la défenſe de l'orphelin; afin que le puiſſant, que le grand, qui avoit tant abuſé de ſa grandeur, ceſſe de ſe glorifier : *Judicare pupillo & humili, ut non apponat ultra magnificare ſe homo ſuper terram.* Juſques-là il aura toujours eu

Pſal. 9.

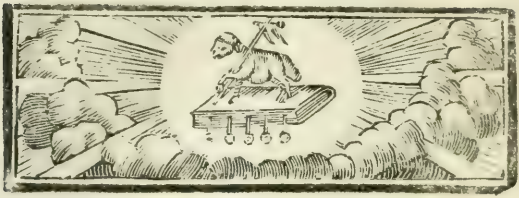
le deſſus. Juſques-là fier de ſes ſuccès, parce que rien ne lui réſiſtoit, il aura paſſé non-ſeulement pour le plus fort, mais pour le plus habile, pour le mieux établi dans ſes droits, pour le plus digne d'être diſtingué & honoré. Juſques-là il ſe ſera fait une fauſſe gloire & un prétendu mérite de ſes violences mêmes : mais vous le détromperez bien alors, Seigneur, & vous lui ferez bien rabattre de ſes vaines idées : *Ut non apponat ultra magnificare ſe ;* comment cela ? c'eſt que vous tirerez le foible de l'oppreſſion, & qu'il trouvera en vous, ô mon Dieu ! un vengeur & un protecteur.

Il eſt donc vrai que le jugement de Dieu ſera pour ſes élus le jour de leur rédemption, le jour de leur gloire, le jour où Dieu leur fera juſtice. Ah, chrétiens ! à quoi penſons-nous, ſi perſuadés d'une vérité ſi touchante, nous ne travaillons pas de toutes nos forces à être du nombre de ces heureux prédeſtinés ? Que faiſons-nous, ſi renonçant aux fauſſes maximes du monde, nous ne nous mettons pas en état de ces élus de Dieu, qui paroîtront avec tant de confiance dans le tribunal de Jeſus-Chriſt ? Or en voici, mes chers auditeurs, l'important ſecret, que je vous laiſſe pour fruit de tout ce diſcours. Commencez dès maintenant à accomplir, dans vos perſonnes, ce que Dieu, dans le jugement dernier, fera en faveur de ſes élus. Il les ſéparera d'avec les hypocrites & les impies : ſéparez-vous-en par la pratique d'une ſolide & d'une vérita-

ble piété. Il glorifiera les humbles : Humiliez-vous, dit saint Pierre, & soumettez-vous à Dieu, afin que Dieu vous éleve au jour de sa visite, c'est-à-dire, dans son ju-
1. Petr. 5. gement : *Humiliamini, ut nos Deus exaltet in tempore visitationis.* Il béatifiera les pauvres : assistez-les, soulagez-les ; faites-vous-en des amis auprès de votre juge, afin que quand il viendra vous juger, ils soient vos intercesseurs, & qu'ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Il vengera les foibles opprimés : protégez-les, & selon la mesure de votre pouvoir, soyez leurs patrons ; servez, à l'exemple de Dieu, de tuteurs au pupille & à la veuve.

Et vous, justes, humbles, pauvres, foibles, les bien-aimés de Dieu, soutenez-vous dans votre justice, dans votre obscurité, dans votre pauvreté, dans votre foiblesse, par l'attente de ce grand jour, qui sera tout à la fois le jour du Seigneur & le vôtre. Non pas que vous ne deviez craindre le jugement de Dieu ; il est à craindre pour tous : mais en le craignant, craignez-le de sorte, que vous puissiez au même temps le desirer, l'aimer, l'espérer. Car pourquoi ne l'aimeriez-vous pas, puisqu'il doit vous délivrer de toutes les miseres de cette vie ? pourquoi ne le desireriez-vous pas, puisqu'il doit vous racheter de la servitude du siecle ? pourquoi ne l'espéreriez-vous pas, puisqu'il doit commencer votre bonheur éternel ? Craignez le jugement de Dieu : mais craignez-le d'une crainte mêlée d'a-

mour, & accompagnée de confiance; craignez-le comme vous craignez Dieu. Il ne vous eſt point permis de craindre Dieu ſans l'aimer; il faut qu'en le craignant, vous l'aimiez, & que vous l'aimiez encore plus que vous ne le craignez: ſans cela, votre crainte n'eſt qu'une crainte ſervile, qui ne ſuffit pas même pour le ſalut. Or il en eſt de même du jugement de Dieu: craignons-le tous, mes chers auditeurs, ce terrible jugement: mais craignons-le d'une crainte efficace, d'une crainte qui nous convertiſſe, qui corrige nos déſordres, qui redouble notre vigilance, qui rallume notre ferveur, qui nous porte à la pratique de toutes les œuvres chrétiennes. Tellement que nous méritions d'être placés à la droite, & d'entendre de la bouche de notre juge ces conſolantes paroles: *Venite, benedicti patris mei.* Venez, *Matth.* 25. vous qui êtes bénis de mon pere; poſſédez le royaume qui vous eſt préparé dès la création du monde. Je vous le ſouhaite, &c.



SERMON

POUR LE II. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le reſpect humain.

Beatus qui non fuerit ſcandalizatus in me.

Bienheureux celui qui ne ſera point ſcandaliſé de moi. En ſaint Matthieu, chap. 11.

SIRE,

C'EST à ce caractere que le Sauveur du monde reconnoît ſes vrais diſciples : c'eſt la condition que cet homme-Dieu leur propoſe, pour être reçus à ſon ſervice, & pour mériter de vivre ſous ſa loi. Il leur déclare qu'il faut prendre parti ; qu'il ne faut point eſpérer d'être du nombre des ſiens, ſi l'on n'eſt réſolu d'en faire haute-

ment profeſſion; que quiconque, étant chrétien, craint de le paroître, eſt indigne de lui, qu'il ne ſuffit pas pour être à lui, de croire de cœur, ſi l'on ne confeſſe de bouche; qu'il ne ſuffit pas de confeſſer de bouche, ſi l'on ne s'explique par ſes œuvres : enfin qu'il veut des hommes fervents, généreux, ſinceres, qui ſe faſſent un honneur de l'avoir pour maître & un mérite de lui obéir.

Or par-là il exclut de ſon royaume ces lâches mondains, qui, bien-loin de ſe déclarer pour Jeſus-Chriſt, rougiſſent de Jeſus-Chriſt; qui, bien-loin d'honorer Jeſus-Chriſt, ſe ſcandaliſent de Jeſus-Chriſt, & qui non contents de ſe ſcandaliſer de Jeſus-Chriſt, le ſcandaliſent tous les jours lui-même dans la perſonne de ſes freres, en inſpirant aux autres la même crainte qui les arrête, & le même reſpect humain qui les domine. C'eſt ce que j'entreprends de combattre dans ce diſcours : cette honte du ſervice de Dieu; ce reſpect humain, qui nous empêche d'être à Dieu; cette crainte du monde, ou cette complaiſance pour le monde, qui détruit le culte que nous devons rendre à Dieu. Je veux vous en faire voir l'indignité, le déſordre, & le ſcandale : l'indignité du reſpect humain, par rapport à nous-mêmes; ſon déſordre par rapport à Dieu; ſon ſcandale par rapport au prochain.

Il y en a qui ſont les eſclaves du reſpect humain, & il y en a qui en ſont les auteurs. Eſclaves du reſpect humain, je leur

parlerai dans la premiere & dans la seconde partie, & je leur montrerai combien leur conduite est indigne, combien elle est criminelle. Auteurs du respect humain, je leur parlerai dans la derniere partie, & je leur montrerai combien leur conduite est scandaleuse. L'indignité du respect humain nous le fera mépriser. Le désordre du respect humain nous le fera condamner. Le scandale du respect humain nous en fera craindre les suites. C'est tout mon dessein. Demandons, &c. *Ave, Maria.*

C'EST de tout temps que les hommes se sont laissé dominer par le respect humain; & c'est de tout temps que les partisans du monde se sont fait du respect humain une malheureuse politique, aux dépens de leur religion. Mais de quelque prétexte, ou de nécessité, ou de raison, dont ils aient tâché de se couvrir, en soumettant ainsi leur religion aux loix du monde, je dis que ce respect humain a toujours été une servitude honteuse; je dis que cette politique a toujours passé, ou a toujours dû passer, pour une lâcheté mépriſable. Caractere de servitude, caractere de lâcheté : l'un & l'autre indignes de tout homme qui connoît Dieu; mais encore bien plus d'un chrétien élevé par le baptême à l'adoption des enfants de Dieu. Appliquez-vous, mes chers auditeurs, & ne perdez rien de ces deux importantes vérités.

C'est

C'eſt une ſervitude honteuſe, & je l'appelle la ſervitude du reſpect humain. Car qu'y a-t-il de plus ſervile, que d'être réduit, ou plutôt que de ſe réduire ſoi-même à la néceſſité de régler ſa religion par le caprice d'autrui? de la pratiquer, non pas ſelon ſes vues & ſes lumieres, ni même ſelon les mouvements de ſa conſcience, mais au gré d'autrui? de n'en donner des marques, & de n'en accomplir les devoirs, que dépendamment des diſcours & des jugements d'autrui? en un mot, de n'être chrétien, ou du moins de ne le paroître, qu'autant qu'il plaît, ou qu'il déplaît à autrui? Eſt-il un eſclavage comparable à celui-là? Vous ſavez néanmoins, & peut-être le ſavez-vous à votre confuſion, combien cet eſclavage, tout honteux qu'il eſt, eſt devenu commun dans le monde, & le devient encore tous les jours.

Quand ſaint Auguſtin parle de ces anciens philoſophes, de ces ſages du paganiſme qui, par la ſeule lumiere naturelle, connoiſſoient, quoique païens, le vrai Dieu, il trouve leur condition bien déplorable: pourquoi? parce qu'étant convaincus, comme ils l'étoient, qu'il n'y a qu'un Dieu, ils ne laiſſoient pas, pour s'accommoder au temps, d'être forcés à en adorer pluſieurs. Prenez garde, chrétiens. Ceux-là, par reſpect humain, faiſoient violence à leur raiſon, & ſervoient des Dieux qu'ils ne croyoient pas; & nous, par un autre reſpect humain, nous faiſons violence à notre foi, & nous ne

ſervons pas le Dieu que nous croyons. Ceux-là, malgré eux, mais pour plaire au monde, étoient ſuperſtitieux & idolâtres; & nous, par un effet tout contraire, mais par le même principe, nous devenons ſouvent malgré nous-mêmes libertins & impies. Ceux-là, pour ne pas s'attirer la haine des peuples, pratiquoient ce qu'ils condamnoient, adoroient ce qu'ils mépriſoient, profeſſoient ce qu'ils déteſtoient; ce ſont *Auguſtin.* les termes de ſaint Auguſtin : *Colebant quod reprehendebant, agebant quod arguebant, quod culpabant adorabant.* Et nous, pour éviter la cenſure des hommes, & par un vil aſſujettiſſement aux uſages du ſiecle corrompu & à ſes maximes, nous déshonorons ce que nous profeſſons, nous profanons ce que nous révérons : nous blaſphémons au moins par nos œuvres, non pas, comme diſoit un apôtre, ce que nous ignorons, mais ce que nous ſavons & ce que nous reconnoiſſons. Au-lieu que ces eſprits forts de la gentilité, avec leur prétendue force, ſe captivoient par une eſpece d'hypocriſie, & nous nous captivons par une autre. Au-lieu qu'ils jouoient la comédie dans les temples de Rome, en contrefaiſant les dévots; nous la jouons au milieu du chriſtianiſme, en contrefaiſant les athées. Avec cette différence remarquée par ſaint Auguſtin, que l'hypocriſie de ceux-là étoit une pure fiction, qui n'intéreſſoit tout au plus que de fauſſes divinités; au-lieu que la nôtre eſt une abomination réelle : une abomination

telle que l'a prédite le prophete, placée dans le lieu saint; une abomination qui outrage tout à la fois, & la vérité, & la majesté, & la sainteté du vrai Dieu.

Or en user de la sorte, n'est-ce pas se rendre esclave, mais esclave dans la chose même où il est moins supportable de l'être, & où tout homme sensé doit plus se piquer de ne l'être pas? Car il y a des choses, poursuit ce saint docteur, où la servitude est tolérable, d'autres où elle est raisonnable, quelques-unes même où elle peut être honorable : mais de s'y soumettre jusques dans les choses les plus essentiellement libres, jusques dans la profession de sa foi, jusques dans l'exercice de sa religion, jusques dans ses devoirs les plus indispensables, dans ce qui regarde notre éternité, notre salut, c'est à quoi répugne un certain fonds de grandeur, qui est en nous & avec lequel nous sommes nés; c'est ce que la dignité de notre être, non plus que la conscience, ne peut comporter.

Laissez-nous aller dans le désert, disoient les Hébreux aux Egyptiens : car tandis que nous sommes parmi vous, nous ne pouvons pas librement sacrifier au Dieu d'Israël. Or il faut que nous soyons libres dans les sacrifices que nous lui offrons. En tout le reste vous nous trouverez souples & dépendants; & quelque rigoureuses que soient vos loix, nous y obéirons sans peine : mais dans le culte du souverain maître que nous adorons & que nous devons seul adorer, la

liberté nous eſt néceſſaire; & quand nous vous la demandons, ce n'eſt qu'en vertu du droit que nous y avons, & en vertu même du commandement exprès que notre Dieu nous a fait de ne nous la laiſſer jamais enlever. C'eſt ainſi, mes freres, reprend ſaint Jérôme, expliquant ce paſſage de l'Exode, c'eſt ainſi que doit parler un chrétien engagé par la providence à vivre dans le monde, &, par conſéquent, à y ſoutenir ſa religion. Sur toute autre choſe, doit-il dire : je me conformerai aux loix du monde, j'obſerverai les coutumes du monde, je garderai les bienſéances du monde, je me contraindrai même, s'il le faut, pour ne rien faire qui choque le monde : mais quand il s'agira de ce que je dois à mon Dieu, je me mettrai au-deſſus du monde, & le monde n'aura nul empire ſur moi. Dans l'accompliſſement de ce devoir capital, qui eſt le premier devoir du chrétien, je ne ſerai ni bizarre, ni indiſcret; mais je ſerai libre, & la prudence dont j'uſerai pour me conduire, n'aura rien qui dégénere de cette bienheureuſe indépendance, que ſaint Paul veut que je conſerve comme le privilege inaliénable de l'état de grace où Dieu m'a élevé. Telle eſt, dis-je, ſelon ſaint Jérôme, la diſpoſition où doit être un homme fidele. Et ſi la tyrannie des loix du monde alloit juſques-là qu'il y eût en effet des états où il fût impoſſible de maintenir cette ſainte & glorieuſe liberté, avec laquelle Dieu veut

être servi; ou plutôt, si l'homme se sentoit foible jusqu'à ce point, qu'il désespérât d'y pouvoir librement servir Dieu, il devroit, à l'exemple des Israélites, prendre le parti d'une généreuse retraite, & chercher ailleurs un séjour, où affranchi du joug du monde, il pût sans gêne & sans contrainte rendre à Dieu les hommages de sa piété : faisant divorce pour cela, non pas avec le monde en général, mais avec ces conditions particulieres du monde, où l'expérience lui auroit appris que sa religion lui seroit devenue comme impraticable. Pourquoi ? parce qu'au moins est-il juste qu'étant né libre, il le soit inviolablement pour celui à qui il doit tout, comme au principe & à l'auteur de son être; & qu'il n'abandonne jamais la possession où Dieu l'a mis, d'être à cet égard dans la main de son conseil & de sa raison.

Servitude du respect humain d'autant plus honteuse, que c'est l'effet tout ensemble, & d'une petitesse d'esprit, & d'une bassesse de cœur, que nous nous cachons à nous-mêmes, mais que nous nous cachons en vain, & dont nous ne pouvons étouffer le secret reproche. Car si nous avions ce saint orgueil, selon l'expression d'un Pere, cette noblesse de sentiments qu'inspire le christianisme, nous dirions hautement comme saint Paul : *Non erubesco evangelium ;* je *Rom* 3. ne rougis point de l'évangile. Nous imiterions ces héros de l'ancien testament, qui se faisoient un mérite de pratiquer leur re-

ligion à la face même de l'irréligion. Pendant que tous les autres couroient en foule aux idoles de Jéroboam; le jeune Tobie, ſans craindre de paroître ſingulier, & ſe glorifiant même de l'être dans une ſi belle cauſe, alloit lui ſeul au temple de Jéruſalem; & ſe rendoit par-là digne de l'éloge que l'écriture a fait de ſa fermeté & de
Tob. 1. ſa conſtance : *Denique, cùm irent omnes ad vitulos aureos, quos fecerat Jeroboam, rex Iſraël, hic ſolus pergebat in Jeruſalem ad templum Domini.* Ainſi, quand tout ce qui nous environne, vivroit dans l'oubli de Dieu & dans le mépris de ſa loi, nous nous glorifierions, comme chrétiens, d'être les ſinceres obſervateurs de cette divine loi; & par une ſingularité que le monde même malgré lui reſpecteroit, nous nous diſtinguerions, & s'il le falloit, nous nous ſéparerions de ces mondains, qui en ſont les prévaricateurs. Ni le nombre, ni la qualité de leurs perſonnes, ne nous ébranleroient pas. Fuſſions-nous les ſeuls ſur la terre, nous perſiſterions dans cette réſolution; & la conſolation intérieure que nous aurions, d'être de ceux que Dieu ſe ſeroit réſervés, & qui n'auroient point fléchi le genou devant Baal : c'eſt-à-dire, le témoignage que nous rendroit notre conſcience, d'avoir réſiſté au torrent de l'idolâtrie du ſiecle, ſeroit déja pour nous le précieux fruit de la victoire que notre foi auroit remportée ſur le reſpect humain. Voilà les heureuſes diſpoſitions où nous mettroit une liberté évangélique.

D'où vient donc que nous n'y ſommes pas, & qu'eſt-ce que ce reſpect humain qui nous arrête? timidité & puſillanimité. Nous craignons la cenſure du monde; & par-là nous avouons au monde, que nous n'avons pas aſſez de force pour le mépriſer, dans les conjonctures même où nous le jugeons le plus miſérable: aveu qui devroit ſeul nous confondre. Nous craignons de paſſer pour des eſprits foibles; & nous ne penſons pas que cette crainte eſt elle-même une foibleſſe, & la plus pitoyable foibleſſe. Nous avons honte de nous déclarer; & nous ne voyons pas que cette honte, pour m'exprimer de la ſorte, eſt elle-même bien plus honteuſe que la déclaration qu'il faudroit faire. Car qu'y a-t-il de plus honteux, que la honte de paroître ce que l'on eſt & ce que l'on doit être? Une parole, une raillerie nous trouble; & nous ne conſidérons pas, ni de quoi, ni par qui nous nous laiſſons troubler: de quoi, puiſqu'il n'eſt rien de plus frivole que la raillerie, quand elle s'attaque à la véritable vertu; par qui, puiſque c'eſt par des hommes vains, dont il nous doit peu importer d'être, ou blâmés, ou approuvés; des hommes, dont ſouvent nous ne faiſons nulle eſtime; des hommes, dont la légéreté nous eſt connue auſſi-bien que l'impiété; des hommes, dont nous ne voudrions pas ſuivre les conſeils, beaucoup moins recevoir la loi dans une ſeule affaire; des hommes, pour qui nous ne voudrions pas nous contraindre dans un ſeul de nos

divertiſſements. Ce ſont là néanmoins ceux pour qui nous nous faiſons violence, ceux que nous ménageons, ceux à qui, par le plus déplorable aveuglement, nous nous aſſujettiſſons en ce qui touche le plus eſſentiel de nos intérêts, ſavoir, le ſalut & la religion. Après cela, piquons-nous, je ne dis pas de grandeur d'ame, mais de ſageſſe & de ſolidité d'eſprit. Après cela, flattons-nous d'avoir trouvé la liberté, en ſuivant le parti du monde. Non, non, mes freres, reprend ſaint Chryſoſtôme, ce n'eſt point là qu'on la trouve : bien-loin d'y parvenir par-là, c'eſt par-là que nous tombons dans la plus baſſe ſervitude; & l'un des plus viſibles châtiments que Dieu exerce déja ſur nous, quand nous voulons vivre en mondains, c'eſt qu'au même temps que nous penſons à ſecouer ſon joug, qu'il appelle, & qu'il a bien ſujet d'appeller un joug doux & aimable, il nous laiſſe prendre un autre joug mille fois plus humiliant & plus peſant, qui eſt le joug du monde & des loix du monde. Caractere de ſervitude dans le reſpect humain, & caractere de lâcheté.

Je dis lâcheté, & lâcheté odieuſe. J'appartiens à Dieu, par tous les titres les plus légitimes & comme homme formé de ſa main, enrichi de ſes dons, racheté de ſon ſang, héritier de ſa gloire; & comme chrétien, lié à lui par le nœud le plus inviolable, & engagé par une profeſſion ſolemnelle à le ſervir; mais, au-lieu de m'armer d'une ſainte audace, & de prendre ſa cauſe

en main, je l'abandonne, je le trahis! Lâcheté impardonnable; on ne peut pas même la supporter dans ces ames mercenaires, que leur condition & le besoin attachent au service des grands : & ce qui doit bien nous confondre, c'est le zele qu'ils font paroître, & où ils cherchent tant à se signaler, dès qu'il s'agit de ces maîtres mortels, dont ils attendent une récompense humaine & une fortune périssable. Lâcheté frappée de tant d'anathêmes dans l'évangile, & qui doit être si hautement réprouvée au jugement de Dieu, puisque c'est là que le fils de l'homme rougira de quiconque aura rougi de lui, désavouera quiconque l'aura désavoué, renoncera quiconque l'aura renoncé : *Qui erubuerit me, erubescam & ego illum.* Luc. 9
Lâcheté que les païens même ont condamnée dans les chrétiens, & sur quoi ils leur ont fait de si belles & de si solides leçons.

N'est-ce pas le sentiment qu'en eut autrefois ce sage empereur, pere du grand Constantin? Eusebe nous l'apprend, & vous le savez : quoiqu'infidele, quoique païen, il avoit, & des officiers dans sa cour, & des soldats chrétiens dans son armée. Il voulut éprouver leur foi; & il les assembla tous devant lui, il leur parla en des termes propres à les tenter; enfin, il les obligea à se faire connoître & à s'expliquer. Comme il y en a toujours eu de tous les caracteres, je ne suis pas surpris que les uns, fermes pour Jesus-Christ, aimassent mieux risquer leur fortune, que de démentir leur religion; &

d'autres, dominés par le reſpect humain, choiſiſſent plutôt de diſſimuler leur religion, que de haſarder leur fortune. Ainſi, dans le monde, & dans le chriſtianiſme même, les choſes, de tous temps, ont-elles été partagées. Mais ce qu'Euſebe remarque, & ce qui doit être une inſtruction vive & touchante pour ceux qui m'écoutent ici, (elle convient admirablement au lieu où je parle, & je ſuis certain qu'elle ſera de votre goût) c'eſt le diſcernement judicieux que fit le prince, de ces deux ſortes de chrétiens, lorſque, par un traitement auſſi contraire à leur attente, qu'il fut conforme à leur mérite, il retint auprès de ſa perſonne, ceux qui, mépriſant les vues du monde, avoient témoigné un attachement inviolable pour leur religion, & renvoya les autres. Car il jugea, ajoute l'hiſtorien, qu'il ne devoit rien ſe promettre de ceux-ci; qu'ils pourroient bien lui être infideles, puiſqu'ils l'avoient été à leur Dieu; & qu'il falloit tout craindre d'un homme, dont la conſcience & le devoir n'étoient pas à l'épreuve d'un vain intérêt & d'une conſidération humaine.

Ah! mes chers auditeurs, profitons de cette maxime, & n'ayons pas la confuſion d'être en cela moins religieux qu'un païen, que le ſeul bon ſens faiſoit raiſonner. Sans être impies ni hypocrites, ſoyons généreux & ſinceres. Entre l'hypocriſie & l'impiété, il y a un parti honorable, c'eſt d'être chrétien. Soyons-le ſans oſtentation; mais

ſoyons-le auſſi de bonne foi, & faiſons-nous honneur de l'être & de le paroître.

Souvenons-nous de tant de martyrs, nos freres en Jeſus-Chriſt, & les membres de la même égliſe. Craignoient-ils la préſence des hommes? S'étonnoient-ils d'un regard, d'une parole? Quelle image, mes chers auditeurs! quel reproche de notre lâcheté! Ils ſe préſentoient devant les tyrans; & à la face des tyrans, ils confeſſoient leur foi. Ils montoient ſur les échafauds: & ſur les échafauds, ils célébroient les grandeurs de leur Dieu. Ils verſoient leur ſang; & de leur ſang ils ſignoient la vérité. Avoient-ils d'autres engagements que nous? Faiſoient-ils profeſſion d'une autre loi que nous? Le Dieu qu'ils ſervoient, qu'ils glorifioient, pour qui ils ſe ſacrifioient, étoit-il plus leur Dieu que le nôtre?

N'allons pas ſi loin, & jugez-vous vous-mêmes, inſtruiſez-vous vous-mêmes par vous-mêmes. Je parle dans une cour, compoſée d'hommes fameux par leur bravoure & par leurs exploits militaires. Avoir une fois reculé dans le péril, avoir une fois héſité, c'eſt ce qu'ils regarderoient comme une tache ineffaçable. A Dieu ne plaiſe, que je leur refuſe le juſte éloge qui leur eſt dû. En combattant, en expoſant leur vie pour le grand & le glorieux monarque, dont ils exécutent les ordres, & que le ciel a placé ſur nos têtes pour nous commander, ils s'acquittent d'un devoir naturel. Mais du reſte, par quelle contradic-

tion marquons-nous tant de constance d'une part, & de l'autre tant de foiblesse ? Pourquoi dans les choses de Dieu devenons-nous comme le roseau que le vent agite, selon la figure de notre évangile ? Pourquoi en avons-nous toute l'instabilité, c'est-à-dire, pourquoi nous laissons-nous si aisément fléchir par la complaisance, abattre par la crainte, entraîner par la coutume, ébranler par l'intérêt ? Et pour m'en tenir à l'exemple que nous propose aujourd'hui le Sauveur du monde, que n'imitons-nous Jean-Baptiste ? que n'apprenons-nous de lui quelle fermeté demande le service de notre Dieu & l'observation de sa loi ? Jusques dans les fers, ce fidele ministre confessa Jesus-Christ, jusques dans la cour il lui rendit témoignage. Voilà votre modele : conserver au milieu de la cour cette généreuse liberté des enfants de Dieu, à laquelle vous êtes appellés, & qui semble, à entendre parler saint Paul, être déja un don de la
Rom. 3 gloire, plutôt qu'un effet de la grace : *In libertatem gloriæ filiorum Dei.* Au milieu de la cour se déclarer pour Jesus-Christ, par une pratique constante, solide, édifiante, de tout ce que vous prescrit la religion : voilà ce que vous prêche le divin précurseur. Et qui peut vous déposséder de cette liberté chrétienne ? qui le doit ? S'il faut être esclave, ce n'est point l'esclave du monde, mais le vôtre, ô mon Dieu ! Il n'y a que vous, & que vous seul, dont nous puissions l'être justement ; & quand

nous le ſommes de tout autre, nous dégénérons de cette bienheureuſe adoption, qui nous met au nombre de vos enfants, & qui nous donne droit de vous appeller notre pere. Si donc nous ſavons avec humilité & avec prudence, mais avec force & avec conſtance, nous maintenir dans la liberté que Jeſus-Chriſt nous a acquiſe par ſon ſang, le monde, tout perverti qu'il eſt, nous reſpectera. Si le reſpect humain nous l'a fait perdre, le monde lui-même nous mépriſera : car ſa corruption & ſa malignité ne va pas encore juſqu'à ne pas rendre juſtice à la piété, lorſqu'elle marche par des voies droites. Mais quand le monde s'éleveroit contre moi, je m'éleverai contre lui, & au-deſſus de lui. Le Dieu que je ſers, eſt un aſſez grand maître, pour mériter que je lui faſſe un ſacrifice du monde; c'eſt un maître aſſez puiſſant pour que je le ſerve, non pas au gré du monde, mais à ſon gré : or ſon gré eſt d'être ſervi par des ames libres & indépendantes des faux jugements & de la vaine eſtime des hommes. Vous avez vu l'indignité du reſpect humain; voyons-en le déſordre : c'eſt la ſeconde partie.

II PARTIE.

VOUS ne l'avez apparemment jamais bien compris, chrétiens, ce déſordre dont je parle; vous n'en avez jamais bien connu, ni l'étendue, ni les conſéquences, mais je m'aſſure que vous ſerez touchés de la

ſimple expoſition que j'en vais faire, & qu'elle ſuffira pour vous en donner une éternelle horreur. Car je prétends que dans l'ordre du ſalut, il n'eſt rien de plus pernicieux, rien de plus damnable, rien de plus oppoſé à la loi de Dieu, ni de plus digne des vengeances de Dieu, que le reſpect humain? Pourquoi cela? redoublez, s'il vous plaît, votre attention. C'eſt que le reſpect humain détruit dans le cœur de l'homme le fondement eſſentiel de toute la religion, qui eſt l'amour de préférence que nous devons à Dieu. C'eſt que le reſpect humain fait tomber l'homme dans des apoſtaſies, peut-être plus condamnables que celles de ces apoſtats des premiers ſiecles, contre qui l'égliſe exerçoit avec tant de zele la ſévérité de la diſcipline. C'eſt que le reſpect humain eſt une tentation, qui arrête dans l'homme l'effet des graces les plus puiſſantes, que Dieu emploie communément pour le porter au bien, & pour le détourner du mal. Enfin, c'eſt que le reſpect humain eſt l'obſtacle le plus fatal à la converſion de l'homme mondain; celui qu'il ſurmonte le moins, & auquel l'expérience nous fait voir que notre foibleſſe eſt plus ſujette à ſuccomber. Ai-je eu raiſon de vous propoſer ces quatre articles, comme les plus propres à faire impreſſion ſur vos eſprits? Quand je n'en apporterois point d'autre preuve, que le ſeul uſage du monde, ne ſuffiroit-il pas pour vous en convaincre? Ecoutez-moi,

& n'oubliez jamais de ſi ſalutaires inſtructions.

Préférer Dieu à la créature; & quand il s'agit, non pas dans la ſpéculation, mais dans la pratique, de faire comparaiſon de l'un & de l'autre; quand ils ſe trouvent l'un & l'autre en compromis, fouler aux pieds la créature pour rendre à Dieu l'honneur qui lui eſt dû, c'eſt ſur quoi roule toute la religion, & c'eſt d'abord ce que renverſe le reſpect humain. Car pourquoi l'appellons-nous reſpect humain? ſinon, dit l'ange de l'école ſaint Thomas, parce qu'en mille rencontres il nous fait reſpecter la créature plus que Dieu. Dieu me fait connoître ſes volontés, il me fait intimer ſes ordres; mais l'homme à qui je veux plaire, ou à qui je crains de déplaire, ne les approuve pas; & moi qui dois alors décider, dans la ſeule vue de plaire, ou de ne pas déplaire à l'homme, je deviens rebelle à Dieu. J'ai donc en effet plus de reſpect pour l'homme, que pour Dieu; & quoique je ſois convaincu de l'excellence & de la ſouveraineté de l'être de Dieu, c'eſt une conviction en idée, qui n'empêche pas que réellement & actuellement je ne préfere l'homme à Dieu. Or dès-là je n'ai plus de religion, ou je n'en ai plus que l'ombre & que l'apparence. Et voilà ce que Tertullien reprochoit aux paiens de Rome par ces paroles ſi énergiques & ſi dignes de lui, quand il leur diſoit : *Majori formidine Cæſarem obſervatis, quàm ipſum de cœlo Jovem; & citiùs apud vos per om-*

nes Deos, quàm per unum Cæſaris genium pejeratur. Jupiter eſt le Dieu que vous ſervez; mais votre déſordre, & de quoi vous n'oſeriez pas vous-même diſconvenir, c'eſt que vous conſidérez bien moins ce Jupiter régnant dans le ciel, que les puiſſances dont vous dépendez ſur la terre; & que parmi vous on craint bien plus de s'attirer la diſgrace de Céſar, que d'offenſer toutes les divinités du capitole. Reproche mille fois plus capable de confondre un chrétien, quand il ſe l'applique à lui-même, & dont il devroit être effrayé & conſterné. Cependant, à combien de chrétiens ce reproche pris à la lettre ne convient-il pas? & quel droit n'aurois-je pas aujourd'hui de dire encore dans cet auditoire : *Majori formidine Cæſarem obſervatis.*

Graces au Seigneur, qui, par une providence particuliere, nous a donné un roi fidele, & déclaré contre le libertinage & l'impiété; un roi qui fait honorer ſa religion, & qui veut qu'elle ſoit honorée; un roi, dont le premier zele, en ſe faiſant obéir & ſervir lui-même, eſt que Dieu ſoit ſervi & obéi! Mais ſi, par un de ces châtiments terribles, dont Dieu punit quelquefois les peuples, le ciel nous avoit fait naître ſous la domination d'un prince moins religieux; combien verrions-nous de courtiſans, tels que les concevoit Tertullien, qui ne balanceroient pas ſur le parti qu'ils auroient à prendre, & qui, ſans héſiter & aux dépens de Dieu, rechercheroient la faveur

de Céſar ! *Majori formidine Cæſarem obſervatis.*

Sans faire nulle ſuppoſition, combien en voyons-nous dès maintenant diſpoſés de la ſorte : c'eſt-à-dire, non pas impies & ſcélérats, mais prêts à l'être, s'il le falloit être ! & ſi l'être en effet, étoit une marque qu'on exigeât de leur complaiſance & de leur attachement, auroient-ils là-deſſus quelque ſcrupule, ou écouteroient-ils leurs remords & leurs ſcrupules ? la concurrence de la créature & de Dieu les arrêteroit-elle ? & emportés par l'habitude où ils ſont élevés, de ſe conformer en tout aux inclinations du maître de qui ils dépendent, ne ſe feroient-ils pas un principe, s'il étoit libertin, de l'être avec lui, & s'il mépriſoit Dieu, de le mépriſer comme lui ?

Ne remontons pas même juſqu'à celui qui, entre tous les autres maîtres, tient, après Dieu, le premier rang. A combien de puiſſances du monde inférieures & ſubalternes, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, ce malheureux reſpect humain n'eſt-il pas en poſſeſſion de rendre, ſur-tout à la cour, une eſpece de culte ? Et ce culte, qu'eſt-ce dans le fond qu'une idolâtrie raffinée, d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt plus proportionnée à nos mœurs ? Puiſſances, quoique ſubalternes, à qui, ſans l'appercevoir, on eſt dévoué beaucoup plus qu'à Dieu ; dont on redoute l'indignation beaucoup plus que celle de Dieu ; par conſéquent, à qui l'on donne cette continuelle, mais criminelle préfé-

rence, qui dans le cœur de l'homme éleve la créature au-dessus de Dieu. Or il n'en faut pas davantage pour détruire toute la religion, & selon la parole du prophete royal, pour l'anéantir jusques dans ses fondements : *Exinanite, exinanite usque ad fondamentum in eâ.* Psal. 136.

Le désordre va encore plus loin ; & sans demeurer dans le cœur, il se déclare plus ouvertement. Car je dis que le respect humain, fait tomber l'homme dans des apostasies, non plus seulement intérieures & secretes ; mais qui tous les jours, à la honte du nom chrétien, ne sont que trop éclatantes & que trop publiques. Qu'il me soit permis de m'expliquer. Souvenez-vous des irrévérences que vous a fait commettre tant de fois en présence de cet autel, la crainte d'y passer, ou pour hypocrites, ou pour chrétiens. C'est l'autel du Dieu vivant, mais qui bien mieux que celui dont parla saint Paul dans l'Aréopage, pourroit porter pour inscription, l'autel du Dieu inconnu, *Ignoto Deo ;* Act. 17. ou ce qui est encore plus affreux, l'autel du Dieu déshonoré, du Dieu renoncé. Le voilà cet autel, qui demandera vengeance contre vous. Celui que trouva saint Paul dans Athenes, il eut la consolation de ne le trouver que parmi des idolâtres ; & celui que je trouve ici, j'ai la douleur de le trouver dans le sein du christianisme. Saint Paul leur dit : Vous adorez le vrai Dieu ; mais vous ne le connoissez pas : *Ignorantes colitis.* Et moi je vous dis :

Vous connoiſſez le vrai Dieu ; mais vous ne l'adorez pas. Que dis-je, le vrai Dieu que vous connoiſſez, vous l'outragez, vous l'inſultez. Ne pas connoître le vrai Dieu que l'on adore, c'eſt une ignorance en quelque ſorte pardonnable, ou du moins plus excuſable : mais n'adorer pas le vrai Dieu que l'on connoît; non-ſeulement ne l'adorer pas, mais le connoître & l'outrager, mais le connoître & l'inſulter, c'eſt un ſacrilege, une profanation digne de tous ſes anathêmes. Or n'eſt-ce pas là que vous a porté tant de fois le reſpect humain ? n'eſt-ce pas ainſi, pour parler avec l'apôtre, qu'il a retenu votre religion dans l'injuſtice ? n'eſt-ce pas ainſi qu'il vous a fait renoncer à Dieu & à ſon culte ?

Car j'appelle renoncer à Dieu & à ſon culte, aſſiſter à l'auguſte ſacrifice de nos autels en courtiſan & en mondain; y aſſiſter avec des immodeſties, dont les plus infideles mahométans ne ſeroient pas capables dans leurs moſquées ; y aſſiſter comme ſi l'on n'y croyoit pas; en faire un terme d'aſſignation & de rendez-vous ; en interrompre les ſacrés myſteres par des entretiens ſcandaleux. En tout cela, je ſoutiens avec ſaint Cyprien, qu'il y a au moins une apoſtaſie d'action : *In his omnibus quædam apoſtaſia fidei eſt.* Voilà toutefois à quoi vous engage la vue du monde ; je dis d'un certain monde impie, dont le déréglement & la licence vous tient lieu de regle. Peut-être en gémiſſez vous; car il y en a parmi *Cyprian.*

vous qui ont de la religion : peut-être au moment que vous vous laiſſez aller à ces impiétés, êtes-vous les premiers à les condamner, à les déteſter, à vous dire intérieurement à vous-mêmes, & malgré vous-mêmes, que par-là vous vous rendez indignes du nom & de la qualité de chrétiens. Mais parce que le monde vous entraîne, & que vous voulez vous conformer aux uſages du monde, vous profanez avec le monde ce qu'il y a dans la religion de plus adorable & de plus divin. Apoſtaſies, je l'ai dit, & je le répete, qui, comparées à celles des premiers ſiecles, ſont dans un ſens plus criminelles & moins excuſables. Appliquez-vous, & vous en allez être convaincus.

Quand on nous parle de ces malheureux, qui, dans les perſécutions, oublioient le ſerment de leur baptême, & renonçoient extérieurement à Jeſus-Chriſt, nous en avons horreur : & quand on nous dit, que l'égliſe, pour punir leur prévarication, les excommunioit, nous ne trouvons pas qu'elle usât contre eux d'une diſcipline trop rigoureuſe : pourquoi ? parce que leur infidélité, répondent les Peres, étoit un opprobre pour Jeſus-Chriſt même, dont il le falloit venger. Ah, mes chers auditeurs ! faiſons-nous juſtice. Il eſt vrai : ces foibles & lâches chrétiens qui ſe pervertiſſoient à la vue des tourments, & qui feignoient de renoncer Jeſus-Chriſt, tomboient dans l'apoſtaſie : mais leur apoſtaſie méritoit quelque

compaſſion; & quand, touchés de repentir, ils venoient publiquement reconnoître leur crime, & dire chacun ces paroles que ſaint Cyprien leur mettoit dans la bouche : *Caro me in colluctatione deſeruit;* je ſuis un perfide, & je le confeſſe ; mais c'eſt la chair, & non pas l'eſprit, qui a ſuccombé dans moi : *Infirmitas viſcerum ceſſit;* la délicateſſe de mon corps, n'a pu ſeconder l'ardeur de mon courage, & c'eſt ce qui m'a perdu : quand ils s'accuſoient de la ſorte, les larmes aux yeux & le regret dans l'ame, je ne m'étonne pas que l'égliſe, par une condeſcendance maternelle, après les avoir éprouvés, leur accordât leur grace, malgré les maximes ſéveres des ſchiſmatiques de ces premiers temps. Mais aujourd'hui, quand nous renonçons notre Dieu par notre libertinage & nos ſcandales, qu'avons-nous à dire pour notre défenſe ? & quoi que nous diſions, ne peut-on pas nous répondre ce qu'ajoutoit ſaint Cyprien, en parlant aux apoſtats volontaires : *Nec proſtratus eſt perſecutionis impetu, ſed voluntario lapſu ſe ipſe proſtravit?* Car enfin, il ne s'agit plus d'éviter les tourments ni la mort : ce n'eſt plus qu'un reſpect humain qui nous gouverne ; mais à quoi nous voulons bien nous livrer, & qui, par l'aſcendant que nous lui donnons ſur nous, nous fait paroître devant les hommes, &, par conſéquent, être devant Dieu, des déſerteurs de notre religion : *In his omnibus quædam apoſtaſia fidei eſt.*

Cyprian.

Cyprian.

Delà même qu'arrive-t-il ? c'eſt que le reſpect humain nous rend inutiles les graces de Dieu les plus puiſſantes, & les moyens de ſalut les plus efficaces. Voici ma penſée. On ſe ſent des diſpoſitions à une vie plus réglée & plus chrétienne ; mais on n'a pas le courage de ſe déclarer, & par-là ces diſpoſitions demeurent ſans effet. On forme des deſirs & des projets de converſion ; mais on craint les diſcours des hommes, & par-là ces deſirs avortent. On conçoit la néceſſité de la pénitence, & on ſe réſout à la faire ; mais on ne veut pas que le monde s'en apperçoive, & parce qu'il faudroit, pour la bien faire, qu'il s'en apperçût, on ne la fait jamais. On ſort d'une prédication bien perſuadé ; mais on ne le veut pas paroître : & ne le vouloir pas paroître, c'eſt dans la pratique ne l'être point du tout. On fait, dans une maladie, de ſages réflexions, on prend même pour l'avenir de ſaintes meſures : mais dans l'exécution on croit devoir ſe ménager à l'égard du public, & par-là l'on n'exécute rien. Cette maladie, cette prédication, ces réſolutions, ces deſirs, ce ſont des graces, ſoit intérieures, ſoit extérieures, à quoi dans le cours ordinaire de la providence le ſalut eſt attaché ; mais une fauſſe crainte du monde en arrête toute la vertu.

N'eſt-ce pas là ce qui ſuſpend dans les ames les opérations divines, dans les ames les plus criminelles ? n'eſt-ce pas là l'obſtacle le plus ordinaire à mille converſions,

qui ſeroient, par exemple, les fruits ſalutaires de la parole de Dieu? Un homme dit : ſi je m'engage une fois, que n'aurai-je point à eſſuyer de la part de telles & telles perſonnes? Une femme dit : Si je rompts certains commerces, dangereux pour moi, & peu édifiants pour le prochain, quels raiſonnements ne fera-t-on pas? On ſe donne à ſoi-même de vaines alarmes : ſi je change de conduite, que penſera-t-on, & que dira-t-on? Or avec cela, il n'y a point de ſi ſaintes entrepriſes qui n'échouent; point de ferveur, qui ne ſe démente; point de contrition, de confeſſion, qui ne ſoient infructueuſes. On voudroit bien que le monde fût plus équitable, & qu'il y eût même, ſelon le monde, de l'avantage à paroître converti & à l'être; car on ſait que c'eſt le parti le plus sûr, & l'on ſe tiendroit heureux de l'embraſſer : mais la loi tyrannique & impérieuſe du reſpect humain s'y oppoſe; c'eſt, aſſez, on aime mieux, en perdant ſon ame, ſuivre cette loi, que de s'en affranchir en ſe ſauvant.

Juſqu'à la mort même, ne voyons-nous pas des hommes combattus de cette tentation du reſpect humain, y ſuccomber & s'en faire un dernier prétexte, contre tout ce que leur preſcrit alors la religion? des hommes prêts à quitter la vie, & ſur le point d'aller ſubir le jugement de Dieu, encore eſclaves du monde? des hommes aſſiégés, comme parle l'écriture, des périls de l'enfer, & tout occupés encore des

jugements du monde; négligeant, rejettant même les derniers ſecours que l'égliſe leur préſente; différant au moins à s'en ſervir, parce qu'ils ne veulent pas qu'on les croie ſi mal, parce qu'ils comptent pour quelque choſe de ne paſſer pas pour déſeſpérés; & réſiſtant ainſi aux dernieres graces du Saint-Eſprit, parce qu'ils ne peuvent gagner ſur eux-mêmes en ſe ſéparant du monde, de mépriſer & d'oublier le monde. N'en a-t-on pas vu, qui le croiroit? après avoir vécu ſans foi & ſans loi, être aſſez inſenſés pour couronner l'œuvre par une perſévérance diabolique dans leur impiété? vouloir mourir dans l'impénitence, pour ne pas paroître foibles, & pour ſoutenir juſqu'au bout une prétendue force d'eſprit, dont ils s'étoient follement & peut-être fauſſement piqués: à la vue d'une affreuſe éternité, agités des mouvements d'une conſcience chargée de crimes, ne pouvoir ſe défaire de cette malheureuſe prévention, quelle idée aura-t-on de moi, ſi la crainte de la mort me fait changer? penſer à ce que penſeroient des libertins autrefois confidents & complices de leur libertinage; & pour n'en pas perdre l'eſtime, s'endurcir aux remontrances les plus ſalutaires des miniſtres de Jeſus-Chriſt, qui les conjuroient de ne pas déſeſpérer des bontés d'un Dieu, lequel, quoiqu'offenſé, quoiqu'irrité, étoit encore le Dieu de leur ſalut? N'en a-t-on pas vu, dis-je, mourir de la ſorte? & ſi par la miſéricorde du Seigneur, les exemples en

ſont

ſont rares, en ſont-ils moins touchants, & nous font-ils moins connoître à quelles extrémités conduit le reſpect humain ?

Ah, chrétiens ! je connois maintenant toute la force & tout le ſens de cette parole de Tertullien, quand il diſoit, par un excès de confiance, qu'il tenoit ſon ſalut aſſuré, s'il pouvoit ſe promettre de ne pas rougir de ſon Dieu : *Salvus ſum, ſi non confundor de Domino meo.* Il ſemble d'abord qu'il réduiſoit le ſalut à bien peu de choſe, puiſque par-là il ſe croyoit quitte de tout. Car qu'y a-t-il en apparence de plus facile, que de ne pas avoir honte de ſon Dieu ? faut-il pour cela une grande perfection : & eſt-ce là qu'aboutit toute la religion d'un chrétien ? Oui, répond Tertullien, je le ſoutiens ? mon ſalut eſt en aſſurance, ſi je ne rougis pas de mon Dieu : *Salvus ſum.* Cela ſeul me met à couvert des tentations du monde les plus violentes, parce que cela ſeul me rend victorieux du monde, & de tout ce qu'il y a dans le monde de plus dangereux pour moi. Car ſi je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de tant de devoirs humiliants ſelon le monde, mais néceſſaires au ſalut ſelon la loi de Dieu ; je ne rougis pas de ſouffrir un affront ſans me venger : je ne rougis pas de pardonner une injure, juſqu'à rendre le bien pour le mal ; je ne rougis pas de prévenir même l'ennemi qui m'a outragé : *Salvus ſum, ſi non confundor de Domino meo.* Si je ne rougis pas de mon Dieu, je ne Tertull.

rougis pas de le craindre, de l'honorer, de le prier ; je ne rougis pas d'être reſpectueux & humble devant lui, patient pour lui, mépriſé comme lui. Si je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de la pénitence, & de tout ce qu'elle exige de moi pour me convertir à lui. *Salvus ſum, ſi non confundor de Domino meo.*

C'eſt ce qui ſauva Magdeleine. Si elle eût écouté le monde, elle étoit perdue ; ſi elle eût conſulté la prudence humaine, il n'y avoit point de ſalut pour elle : ſon bonheur & le coup de ſa prédeſtination, fut de ne point rougir de ſon Dieu. Elle l'alla trouver dans la maiſon du Phariſien : & au milieu d'une nombreuſe compagnie, proſternée aux pieds de Jeſus-Chriſt, elle les arroſa de ſes larmes, elle les eſſuya de ſes cheveux, elle mépriſa tous les mépris des hommes, & peu en peine de ce qu'on diroit, elle ne penſa qu'à trouver grace auprès de ſon Sauveur, & devant le ſeul maître à qui déſormais elle vouloit plaire. Sans cela, le moment de ſa converſion lui échappoit ; ſans cela, le ſein de la miſéricorde divine lui étoit fermé. Pour y entrer, il falloit triompher de ce reſpect humain, dont je viens de vous repréſenter l'indignité & le déſordre, & dont il me reſte à vous faire voir le ſcandale. C'eſt la troiſieme partie.

III. PARTIE.

IL n'y a point de ſcandale dans le monde, contre lequel Jeſus-Chriſt n'ait pro-

noncé anathême, quand il a dit : *Væ mundo* Matth. 18.
à scandalis ; malheur au monde à cause des scandales qui y regnent : & il n'y a point de scandaleux, quel qu'il soit, qui ne trouve sa condamnation dans ces autres paroles : *Væ autem homini illi per quem scandalum* Idem.
venit ; malheur à l'homme par qui le scandale arrive. Or, quoiqu'il soit vrai que la proposition du fils de Dieu comprend tous les scandales, en voici un, mes chers auditeurs, qu'il avoit sur-tout en vue, & sur quoi je ne doute point qu'il n'ait fait particuliérement tomber la malédiction de cet anathême foudroyant : *Væ mundo.* C'est le scandale du respect humain ; je veux dire, le scandale que causent dans le monde ceux qui, par leurs discours ou par leur conduite, servent à y entretenir le respect humain. Scandale d'autant plus criminel, qu'il s'attaque plus immédiatement à Dieu, & qu'il va plus directement à la destruction de son culte : en voilà la nature. Scandale d'autant plus pernicieux, qu'il se répand avec plus de facilité, & qu'il entraîne plus infailliblement les ames : en voilà le danger. Scandale, qu'il vous est d'autant plus expressément & plus étroitement ordonné de prévenir & d'éviter, grands du monde, que de votre part il devient beaucoup plus contagieux & plus mortel : voilà, par rapport à vous, les obligations qui en naissent. Enfin, scandale que vous pouvez aisément corriger, en opposant, comme dit saint Chrysostôme, le respect humain au respect hu-

main; & en faisant de votre bon exemple, un préservatif contre le libertinage du siecle : en voilà le remede. Encore un moment d'attention, & je finis.

Scandale spécialement injurieux à Dieu; pourquoi? parce qu'il va spécialement à détruire le culte de Dieu. En quoi consista le péché des enfants d'Héli? ce péché que Dieu dans l'écriture exagere en des termes si forts, & dont il a, ce semble, affecté de nous donner une horreur toute particuliere? Quel fut leur crime? Le Saint-Esprit nous le marque : c'est qu'ils scandalisoient le peuple : & comment? en rebutant ceux qui venoient offrir au Seigneur leur sacrifice, & en les détournant de ce devoir de religion; au-lieu de les y attirer. *Erat ego peccatum puerorum grande nimis; quia retrahebant homines à sacrificio Domini.* C'étoit, dit le texte sacré, un péché capital, un péché trop grand pour mériter grace, trop grand pour être dissimulé & pardonné : *Grande nimis.* Et que font autre chose ces libertins qui raillent de la piété, qui décréditent la religion, devant qui l'on ne peut impunément servir Dieu, parce qu'on se trouve toujours exposé à leurs traits, parce qu'on est toujours témoin de leur vie, & que leur vie déréglée est comme une censure publique de la vertu : qui semblables aux Pharisiens, dont parloit le Sauveur du monde, disons mieux, que plus criminels encore que ces Pharisiens, puisque les Pharisiens gardoient au moins certains dehors, fer-

1. Reg. 2.

ment à leurs freres le royaume du ciel, & non contents de n'y pas entrer eux-mêmes, voudroient en défendre aux autres l'entrée ? Qu'il y ait deux ou trois mondains de ce caractere, ſur-tout mondains accrédités, il n'en faut pas davantage pour pervertir toute une cour, & pour détourner du droit chemin les ames les mieux diſpoſées à marcher dans la voie de Dieu. Or vous ſavez avec quelle ſévérité, & même avec quel éclat, Dieu punit ce ſcandale dans la perſonne d'Ophni & de Phinées. Et je ne m'en étonne pas, Seigneur : car il s'agiſſoit du plus eſſentiel & du plus délicat de vos intérêts ; & le bleſſer, c'étoit, pour parler avec un de vos prophetes, vous bleſſer dans la prunelle de l'œil. Qu'un particulier dans un état entreprît, par ſes ſollicitations, de corrompre la fidélité des peuples, il n'y a point de ſupplice dont il ne fût digne ; & l'on ne trouveroit point étrange, qu'il fût ſacrifié à toute la rigueur des loix. Il eſt donc juſte, ô mon Dieu ! que vous preniez vous-même votre cauſe en main ; & ſi le monde veut attenter à vos droits, que vous les défendiez, que vous les vengiez, en faiſant reſſentir aux coupables les plus rudes coups de votre juſtice:

Scandale le plus contagieux & le plus prompt à ſe communiquer. Quel progrès ne fait-il pas ? & ſi l'on n'en arrête le cours, avec quelle rapidité n'emporte-t-il pas les ames foibles ? C'eſt ce qui émut ce généreux Machabée, l'invincible Mathathias, &

ce qui l'excita à faire une action, que le Saint-Esprit a canonisée, & dont la mémoire sera éternelle. Il vit un Israélite vaincu par la crainte du monde, & sur le point d'adorer publiquement l'idole : il le vit ; & touché d'un zele de Dieu, qui se tourna en courroux, il prévint, par un double sacrifice, cette impiété, immolant sur l'autel même de l'idole, non-seulement l'Israélite impie, mais le païen qui le forçoit à l'être ; & consacrant sa colere par la mort de ces deux victimes, dont Dieu lui ordonna d'être le sacrificateur. D'où lui vint ce transport de zele ? de la douleur dont il fut saisi, & de la pensée qu'il eut, que l'exemple de ce sacrilege alloit être suivi de mille autres : de la réflexion qu'il fit, que dans une pareille conjoncture, le scandale d'un seul toléré & impuni, suffiroit pour ébranler toute la nation. Le danger où lui parut le peuple de Dieu, & la vue des suites affreuses que devoit avoir la lâcheté de ce profanateur ; voilà ce qui l'échauffa, ce qui l'anima, ne craignons point de dire, ce qui l'emporta, puisque dans l'écriture son emportement est le sujet même de son éloge.

Ah, chrétiens ! quelle leçon pour nous ! C'étoit dans un temps de persécution, que les Machabées ressentoient si vivement le scandale du respect humain, & qu'ils en craignoient tant les conséquences ; mais ce temps de persécution est-il absolument passé pour nous ? & malgré l'état floriſſant où nous voyons aujourd'hui la religion, pou-

vons-nous, dit saint Augustin, nous flatter, qu'il n'y ait plus pour les serviteurs de Dieu d'aussi dangereuses épreuves à soutenir? A ces persécutions sanglantes que le paganisme leur suscitoit autrefois, n'en a-t-il pas succédé d'autres, d'autant plus à craindre, qu'elles sont plus humaines; & d'autant plus propres à causer la ruine des ames, qu'on ne pense pas même à s'en préserver? J'ose dire, & j'en suis persuadé, qu'un mot que vous prononcez, qu'un regard que vous jettez, qu'un mépris que vous témoignez, qu'un exemple que vous donnez, fait plus d'impression sur les cœurs, & corrompt de nos jours plus de chrétiens, que tout ce qu'inventoient les tyrans pour exterminer le christianisme. On résistoit aux tyrans; & le sang des martyrs, par une merveilleuse fécondité, ne servoit qu'à produire de nouveaux fideles : mais résiste-t-on à un respect humain que vous faites naître? & cette persécution, à quoi vous exposez la vertu, bien-loin de l'affermir, de la multiplier, de l'étendre, n'est-ce pas ce qui établit l'empire du péché, & ce qui entretient le regne du libertinage?

Car que ne peut point cet attrait naturel, que nous sentons à faire comme les autres? que ne peut point cette fausse émulation, qui nous porte à suivre les autres, & à imiter sur-tout ceux qui réussissent dans le monde, & à qui le monde applaudit? Si donc ils nous tracent le chemin du vice, s'ils nous y appellent par leurs discours, s'ils nous y attirent par leurs exemples, s'ils

exigent de nous cette condeſcendance criminelle & cette complaiſance mondaine, s'ils y attachent une gloire prétendue, s'ils en font dépendre leur eſtime, ou même leurs gratifications & leurs récompenſes, combien cette tentation fera-t-elle d'apoſtats? Combien en a-t-elle fait, & en fait-elle encore? Vous connoiſſez le monde, mes chers auditeurs, & vous le connoiſſez mieux que moi : c'eſt à vous-mêmes & à votre propre expérience que je vous renvoie. Vous ſavez combien on le craint, ce tyran de la piété, & combien vous le craignez vous-mêmes. Vous ſavez combien on cherche à ſe le rendre favorable, & combien vous le cherchez vous-mêmes. Vous ſavez quels moyens on y emploie, & quels moyens vous y avez employé vous-mêmes. Vous ſavez ce qu'on lui ſacrifie tous les jours & ce que vous lui avez peut-être ſacrifié vous-mêmes. Quoi qu'il en ſoit, n'eſt-ce pas de ce ſcandale, comme l'a remarqué ſaint Bernard, que viennent preſque tous les maux, dont l'égliſe des derniers temps eſt affligée, & cette diſſolution de mœurs que nous voyons, & dont nous ne pouvons aſſez gémir?

Delà naît pour les grands du monde, pour toutes les perſonnes qui ont quelque autorité, & qui tiennent quelque rang dans le monde, une obligation plus étroite & plus indiſpenſable, d'être non ſeulement ſinceres, mais exemplaires dans le culte de Dieu, & dans l'exercice de leur religion;

& c'eſt l'avis important que leur donne ſaint Auguſtin. Car, dit ce Pere, ce ſont les grands qui doivent guérir cette foibleſſe du reſpect humain dans les petits : ce ſont ceux que Dieu a élevés, qui doivent autoriſer cette ſainte liberté avec laquelle il veut être ſervi : ce ſont ceux à qui naturellement on veut plaire, qui doivent témoigner par leur conduite, que jamais l'impiété, ni le vice, ne leur plaira; mais qu'au contraire la religion & la vertu leur plaira toujours. Comme le reſpect humain s'attache à eux, & qu'ils en ſont les objets, ce ſont eux qui doivent le détruire, ou en ſanctifier l'uſage. Or ils ſont l'un & l'autre, & par leurs paroles, & par leurs actions, quand ils parlent & qu'ils vivent en chrétiens, & tel eſt le remede du reſpect humain.

Ainſi le conçut ce vieillard vénérable, Eléazar; cet homme parmi le peuple juif, également reſpectable, & par ſon âge, & par ſa dignité; cet homme, ſelon la belle expreſſion de ſaint Ambroiſe, plein de l'eſprit de l'évangile avant l'évangile même : *Vir ante tempora evangelica evangelicus.* On *Ambroſ.* lui demandoit une ſeule choſe, pour le ſauver de la mort; non pas qu'il mangeât de la chair défendue, mais au moins qu'il diſſimulât, & que ſeulement en apparence il conſentît à en manger. Déguiſement dont il eut horreur; & par quelle raiſon? C'eſt qu'il ne me convient pas, répondit-il, dans l'âge où je ſuis, ni dans la place que j'occupe, d'uſer de détours, & de cacher mes

ſentiments. Car que penſera, que fera une jeuneſſe ignorante & foible, quand on apprendra que la vertu d'Eléazar s'eſt démentie, & qu'il a lui-même abandonné la loi de ſon Dieu? On ſe meſurera ſur moi; on deviendra lâche comme moi, infidele comme moi, impie comme moi. Qu'eut-on en effet penſé? qu'eût-on dit? & ſurtout, qu'eût-on fait à ſon exemple? Mais auſſi quel puiſſant motif, pour ſoutenir les ames timides & chancelantes, quand on le vit, malgré le reſpect du monde, malgré les menaces & les tourments, garder au Seigneur la foi qu'il lui avoit jurée, & donner pour lui ſa vie?

Belle leçon pour vous, chrétiens; pour vous, dis-je en particulier, à qui Dieu n'a fait part de ſon pouvoir, que pour le faire ſervir à ſon culte! Que doit dire un pere à ſes enfants? ce que diſoit le ſaint homme
Tob. 14. Tobie: *Audite ergò, filii mei, patrem veſtrum; ſervite Domino in veritate.* Ecoutez-moi, mes chers enfants; je ſuis votre pere: & malheur à moi, ſi je ne vous laiſſois pas pour héritage la crainte de votre Dieu. Servez le Seigneur, & ſervez-le en eſprit & en vérité. Servez-le ſans diſſimulation; & par-tout où il s'agira de ſon culte, ne ſoyez jamais politiques, ni mondains. C'eſt votre religion qui fait votre gloire; conſervez-la, & ne la déshonorez pas. C'eſt elle qui vous doit ſauver; gardez-vous de la ſcandaliſer. Que doit dire un maître, un chef de famille à ſes domeſtiques? ce que

disoit David : *Non habitabit in medio domûs meæ qui facit superbiam.* Je ne veux point d'impies dans ma maison ; j'y veux des gens qui craignent Dieu, & qui m'obéissent en obéissant à Dieu : ni blasphémateur, ni parjure, ni débauché, ne me servira jamais ; & qui donc ? celui qui marche dans la voie droite d'une vie innocente & pure : *Ambulans in viâ immaculatâ, hic mihi ministrabat.* Que devons-nous faire chacun dans l'étendue de notre condition, & selon notre état ? tout ce qui dépend de nous pour affermir la religion dans l'esprit de ceux que Dieu nous a soumis : autrement, nous nous rendons coupables devant Dieu du plus grand scandale ; pourquoi ? parce que le scandale devant Dieu, n'est jamais ni plus grand, ni plus punissable, que lorsqu'il vient de la même source, d'où l'on devoit attendre l'instruction & l'édification. *Psal. c. Ibidem.*

J'ai la consolation, chrétiens, de parler à des auditeurs, pour qui le respect humain n'a dû jamais être un scandale moins dangereux, ni un obstacle plus aisé à vaincre, qu'il l'est aujourd'hui : parce que je prêche dans la cour d'un prince qui, plus zélé que jamais pour les intérêts de Dieu, donne du crédit à la religion, & combat le vice bien plus hautement & bien plus efficacement par son exemple, que je ne le puis faire moi-même par mon ministere. Ce que j'aurois à craindre pour vous, c'est que vous ne fussiez même exposés à un

autre reſpect humain ; & qu'au-lieu que le reſpect humain faiſoit autrefois à la cour des libertins, il n'y fît maintenant que des hypocrites. Ce que j'aurois à craindre, c'eſt que vous ne fuſſiez, ou que vous ne paruſſiez chrétiens, que par la ſeule conſidération du monde, ne ſervant Dieu que dans la vue de l'homme, au-lieu de ſervir Dieu dans l'homme ; & de ſervir l'homme pour Dieu. Voilà l'effet que pourroit avoir, contre ſes propres intentions, la piété d'un roi fidele à Dieu, & défenſeur du culte de Dieu : car de quoi n'abuſe-t-on pas ?

Mais, outre que dans cette crainte, je me conſolerois encore, de ce qu'au moins la religion auroit pris par-là le deſſus, que le libertinage ſeroit réduit à ſe tenir caché ; & que de deux maux, délivrés enfin du plus grand, nous n'aurions plus qu'à nous préſerver du moindre : outre que je me promettrois de vous, qu'en évitant un écueil, vous apprendriez à ne pas donner dans un autre ; & qu'avec cette droite raiſon qui vous conduit, vous ne ſeriez pas aſſez aveugles, pour faire de votre religion, de cette religion divine, une religion purement humaine : malgré la crainte même que j'aurois, ne laiſſons pas, vous dirois-je, mes chers auditeurs, de nous prévaloir de l'heureuſe diſpoſition des choſes, & de ce que l'adorable providence nous y fait trouver d'avantageux pour le chriſtianiſme & pour notre ſalut. Quand le reſpect humain nous attache à nos devoirs, quoiqu'il ne ſoit par

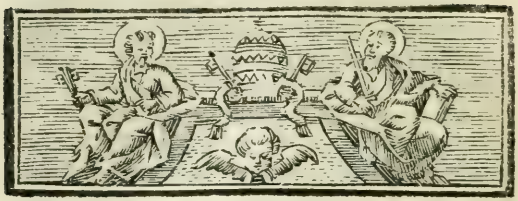
lui-même, ni saint, ni louable, il n'est pas toujours inutile : c'est un soutien à notre foiblesse. Quand il nous engage à honorer Dieu, tout respect humain qu'il est, nous ne devons pas absolument, ni en tout sens, y renoncer; mais le rectifier, mais le purifier, mais le perfectionner. De la créature, nous devons nous élever au créateur; & par la comparaison de ce que nous serions prêts à faire pour l'homme, nous exciter à chercher uniquement Dieu, & le royaume de Dieu.

Or, suivant ces principes, que la foi même autorise, bénissons-le, chrétiens, ce Dieu tout-puissant & tout miséricordieux, de nous avoir donné un maître, qui ne porte pas en vain le titre de protecteur de sa religion, puisqu'il ne tient qu'à nous, si nous voulons profiter de son zele, qu'il ne soit encore le protecteur de la nôtre. Mettons au nombre des bienfaits, & des plus signalés bienfaits que nous ayions reçus du ciel, de n'être pas nés dans un de ces siecles malheureux, où, si je puis parler de la sorte, l'impiété étoit à la mode; & où, pour être approuvé du monde, il falloit être ennemi de Dieu. Vous sur-tout, qui m'écoutez, estimez-vous heureux de vivre dans un temps, sous un regne, & au milieu d'une cour, où l'on est au moins revenu de ces détestables maximes. Reconnoissons, vous & moi, que nous sommes inexcusables, si nous ne marchons pas, tête levée, dans la voie du salut; & que tout autre respect hu-

main qui pourroit d'ailleurs nous retenir, doit céder à l'exemple prédominant d'un monarque, auprès duquel la vertu eſt en faveur, & qui la fait également honorer & pratiquer. Ne diſons point comme ces in-
Pſal. 136. fortunés Iſraélites dans leur captivité : *Quomodo cantabimus canticum Domini in terrâ alienâ ?* Comment pourrons-nous chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangere ? comment les chanterons-nous au milieu de la cour, & dans le monde ? Oui ; dans le monde même, & au milieu de la cour, nous les chanterons. Autrefois la cour étoit cette Babylone, où les louanges de Dieu n'étoient jamais entendues, où ſon nom étoit blaſphémé : maintenant, ſi nous le voulons, il y ſera béni ; ſa parole y ſera écoutée & goûtée, ſa loi y ſera reſpectée & obſervée. Nous avons pour cela le plus puiſſant ſecours ; & quel ſujet de condamnation, ſi nous ne nous en ſervons pas ?

Beatus, conclut le Sauveur du monde, *qui non fuerit ſcandalizatus in me ;* bienheureux celui qui ne ſera point ſcandaliſé de moi. Il n'exceptoit pas de cette béatitude ceux qui habitent dans les palais des rois : au contraire, il parloit à eux ; & pour les convaincre qu'ils en étoient capables, & qu'ils devoient y avoir part, il leur propoſoit Jean-Baptiſte, qui, dans la cour d'un roi, & d'un roi infidele, avoit librement confeſſé le Dieu qui l'envoyoit. C'eſt le même Dieu qui m'envoie, mais qui m'en-

voie dans la cour d'un roi chrétien. C'eſt l'évangile de Jeſus-Chriſt que j'y annonce. Puiſſiez-vous le recevoir ſans rougir, afin que ce Dieu-homme ne rougiſſe point lui-même de vous; mais qu'il vous reconnoiſſe devant ſon pere, & qu'il vous faſſe entrer dans ſa gloire, que je vous ſouhaite, &c.



SERMON

POUR LE III. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la sévérité évangélique.

Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini.

Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur. En saint Jean, chap. 1.

SIRE,

CETTE voie du Seigneur est sans doute, selon la pensée de tous les Peres de l'église, & même dans le sens littéral, la voie étroite du salut ; & Jean-Baptiste est le premier, qui, comme précurseur de Jesus-Christ, fut envoyé au monde pour la faire connoître, pour la préparer dans les cœurs,

pour l'applanir ſans l'élargir ; mais ſur-tout pour la rendre droite, par les ſaintes regles qu'il nous a tracées, en nous exhortant à y entrer & à la ſuivre : *Dirigite viam Domini, rectas facite ſemitas ejus.* Voie étroite, voie unique qui puiſſe déſormais nous conduire à la vie, je dis à la vie éternelle : *Arcta via eſt quæ ducit ad vitam.* Car depuis le péché, dit ſaint Jérôme, il n'y a plus d'autre voie pour aller à Dieu, que la voie de la mortification. *Matth. 7.*

Mais par une ſuite funeſte de l'état malheureux où le péché nous a réduits, combien ignorent cette voie, & ne la ſavent pas diſcerner ! combien d'entre ceux mêmes qui la cherchent, & qui croient l'avoir trouvée, s'y égarent néanmoins & s'y perdent ? En effet, nous apprenons de l'écriture, qu'il y a une voie dont les apparences ſont trompeuſes ; que les hommes regardent comme une voie droite, mais dont les iſſues aboutiſſent à la mort : *Eſt via quæ videtur homini recta ; noviſſima autem ejus ducunt ad mortem.* Il eſt donc aujourd'hui queſtion, mes chers auditeurs, de vous préſerver d'une illuſion ſi dangereuſe : il s'agit de vous donner une juſte idée de la ſévérité chrétienne ; & c'eſt ce que j'entreprends dans ce diſcours. Ne prenons point d'autre modele que Jean-Baptiſte ; & parce que c'eſt par l'oppoſition des ténebres, que la lumiere paroît plus éclatante, oppoſons la vraie ſévérité de ſaint Jean à cette fauſſe *Prov. 16.*

ſévérité des Phariſiens, que le fils de Dieu dans l'évangile a ſi ſouvent & ſi hautement reprouvée. Qui jamais fit profeſſion d'une vie plus auſtere que le divin précurſeur ? qui jamais fut plus ſévere dans ſes mœurs ? Mais dans ſa ſévérité même, remarquez ceci, ce fut un homme déſintéreſſé, ce fut un homme humble, & ce fut un homme charitable. Déſintéreſſement le plus parfait : il ne tint qu'à lui d'être reconnu dans toute la Judée pour le meſſie ; des prêtres, des lévites députés de la ſynagogue ſont prêts à le ſaluer en cette qualité ; mais, ſans ſe laiſſer prendre à l'éclat d'une dignité ſi auguſte & ſi éminente, il proteſte, non-ſeulement qu'il n'eſt pas le meſſie, mais qu'il
Joan. 1. n'eſt pas même un prophete : *Elias es tu ? non ſum. Propheta es tu ? non ſum.* Humilité la plus héroïque : bien-loin d'accepter l'offre qu'on lui fait, il confeſſe qu'il n'eſt pas digne de rendre à ce meſſie que l'on cherche, les plus vils ſervices, ni de
Ibidem. dénouer les cordons de ſes ſouliers : *Cujus non ſum dignus ut ſolvam corrigiam calceamenti ejus.* Enfin, charité la plus pure & la plus ſolide : s'il a de la dureté, c'eſt pour lui-même ; & du reſte il emploie toute l'ardeur de ſon zele à inſtruire les peuples, à toucher & à gagner les cœurs pour les gagner à Jeſus-Chriſt : *Ego vox clamantis : Dirigite viam Domini.*

Voilà ce que j'appelle une ſévérité vraiment évangélique. Voilà ce qui manquoit aux Phariſiens, & ce qui manque encore

à tant d'autres, qui, ſelon le reproche de ſaint Jérôme, ont hérité, par une malheureuſe ſucceſſion, de tous les vices de ces prétendus dévots : *Væ vobis, ad quos Phariſæorum vitia tranſierunt.* Ils ſe piquoient d'une piété ſévere; mais quel en étoit le fond? Un eſprit d'intérêt : Malheur à vous, leur diſoit le Sauveur du monde, qui faites de longues prieres, & qui cherchez à vous enrichir du patrimoine des veuves. Un orgueil ſecret : Malheur à vous, pourſuivoit le fils de Dieu, qui voulez par-tout dominer, & tenir les premiers rangs. Une dureté impitoyable pour le prochain : Malheur à vous, qui chargez vos freres de fardeaux peſants, dont ils ſont accablés, & qu'ils ne peuvent porter. Delà, mes chers auditeurs, tirons trois regles pour bien juger de la ſévérité chrétienne; & concluons, qu'elle doit ſur-tout conſiſter dans un plein déſintéreſſement, c'eſt la premiere partie; dans une ſincere humilité, c'eſt la ſeconde; & dans une charité patiente & compatiſſante, c'eſt la troiſieme. On dira que cette matiere ne convient pas à la cour; & moi je dis que c'eſt ſpécialement à la cour qu'elle convient. Car à la cour, comme par-tout ailleurs, on ne peut ſe ſauver que par la voie étroite : & n'eſt-ce pas à la cour, plus que par-tout ailleurs, qu'on a, dans cette voie étroite, à ſe défendre de l'intérêt, de l'orgueil, des averſions, des animoſités, des envies, de tout ce qui peut envenimer un cœur & l'endurcir? Je n'y perſua- *Hieron.*

derai pas ; mais au moins j'inſtruirai. La ſévérité que j'y prêche, n'y ſera pas pratiquée, mais au moins elle y ſera connue : & n'y eût-il que quelques ames fidelles qui duſſent profiter de cette inſtruction, ce ſera aſſez pour moi. Dieu aura la gloire d'avoir trouvé juſques dans la cour, ou plutôt d'y avoir formé de parfaits adorateurs. Demandons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. C'EST par le retranchement de l'intérêt, ou plutôt de la cupidité qui s'attache à la pourſuite de l'intérêt, que doit commencer cette circonciſion du cœur, dont parle ſi ſouvent l'apôtre, & ſans laquelle il eſt impoſſible d'entrer dans cette voie étroite de l'évangile qui conduit à la vie, & qui eſt le principe du ſalut. *Omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ poſſidet, non poteſt meus eſſe diſcipulus :* Quiconque ne renonce pas d'eſprit & de cœur à tout ce qu'il a, beaucoup plus à tout ce qu'il n'a pas, & qu'il ne peut avoir ſans injuſtice, ou ſans forcer l'ordre de Dieu, eſt incapable d'être mon diſciple. Voilà le premier axiome de la morale de Jeſus-Chriſt, qui, pour n'être que le plus bas degré de la perfection évangélique, ne laiſſe pas d'abord d'élever l'homme au-deſſus de tout ce qui n'eſt point Dieu ; & qui fait déja réellement & ſolidement en lui, ce que la philoſophie païenne n'a jamais pu faire qu'en apparence dans ſes plus parfaits

Luc. 14.

& ſes plus zélés ſectateurs. D'où je conclus, qu'un chrétien, quelque idée de ſainteté qu'il ſe propoſe, n'aura jamais cet eſprit de ſévérité, propre de la loi de grace, qu'autant qu'il aura cet eſprit de déſintéreſſement par où notre divin maître a voulu que ſes diſciples fuſſent diſtingués.

Car, pour vous en développer le myſtere, prenez garde, s'il vous plaît, aux propoſitions que j'avance, & qui vont vous déſabuſer d'autant d'erreurs, dont je craindrois avec ſujet que vous ne fuſſiez prévenus. S'il faut meſurer la ſévérité chrétienne par quelque regle; à parler exactement, ce ne doit point être, ni par la difficulté des choſes que l'on entreprend, ou que l'on eſt prêt à ſouffrir, ni par l'éclat d'une vie extérieurement auſtere & mortifiée; ni par un certain zele de réforme dont on ſe pique dans les diſcours & dans les converſations du monde, ni par un abandon même effectif de quelques intérêts particuliers, dont on conſent à ſe dépouiller. Pourquoi? parce que tout cela préciſément conſidéré, bien-loin d'être ce que Jeſus-Chriſt a prétendu, en nous obligeant à être ſéveres envers nous-mêmes, peut ſubſiſter, & ſubſiſte en effet tous les jours avec les plus honteux relâchements du chriſtianiſme. Quelle eſt donc la marque sûre & infaillible de la ſévérité que nous profeſſons dans notre religion? Je le répete, un déſintéreſſement général, abſolu, ſincere: trois qualités auſſi rares dans le monde,

qu'elles ſont eſtimables ; & par où nous devons juger, ſi nous ſommes en effet devant Dieu, ce que peut-être nous nous flattons bien injuſtement d'être devant les hommes. Ceci mérite toute l'attention de vos eſprits ; ne perdez rien d'une ſi importante matiere.

Non, chrétiens, ce n'eſt point par la regle, ni de la difficulté des choſes, ni du courage à les entreprendre où à les ſouffrir, qu'il faut diſcerner la vraie ſévérité d'avec la fauſſe. Et la preuve en eſt évidente ; parce que, comme raiſonne fort bien ſaint Chryſoſtôme, les choſes même les plus fâcheuſes, & celles dont la nature a le plus d'horreur, nous deviennent ſupportables, & même faciles & agréables dans la vue d'un intérêt humain : & quand nous agiſſons par le motif de cet intérêt, bien-loin que nous nous faſſions violence en nous abſtenant, en nous ſurmontant, en nous captivant, on peut dire, & il eſt vrai, que nous nous la ferions toute entiere, en ne nous abſtenant pas, en ne nous ſurmontant pas, & en ne nous captivant pas.

Ce que nous prenons alors ſur nous, nous nous l'accordons à nous-mêmes. Nous mortifions une paſſion ; mais c'eſt pour ſuivre le mouvement & l'attrait d'une autre. Il nous en coûte, mais d'une maniere qui ne choque point notre amour-propre ; puiſqu'au contraire, c'eſt notre amour-propre qui nous fait porter lui-même la peſanteur du joug, & qui cherche en cela à ſe ſatiſ-

faire. Or ce qui ſatisfait en nous l'amour-propre, ne peut pas être l'objet de la ſévérité évangélique.

En effet, on ne dira pas que la vie pénible & laborieuſe d'un avare, qui s'épuiſe pour amaſſer, ſoit une vie auſtere ſelon l'évangile; ni que la ſervitude d'un courtiſan, qui, pour établir ſa fortune, eſſuie tout & dévore tout, lui doive être comptée pour un exercice de cette abnégation qui fait le ſouverain mérite des juſtes. Au contraire, plus l'un & l'autre eſt déterminé dans cette vue à prendre ſur ſoi-même, plus il eſt cenſé amateur de ſoi-même, & plus il eſt éloigné de cette ſainte haine, que le fils de Dieu veut que nous ayions de nous-mêmes. Pourquoi? parce que l'intérêt qui le domine, & dont il s'eſt rendu eſclave, n'eſt rien autre choſe qu'un amour déréglé de ſoi-même, qui le fait ſouffrir. Sa véritable abnégation, je parle de l'homme mondain, ſeroit donc plutôt de ne pas ſouffrir de la ſorte, & de renoncer à cet intérêt, pour lequel il renonce à tout le reſte. Car voilà ce qui lui coûteroit: mais c'eſt juſtement ce qu'il ne gagne jamais ſur lui: parce que, ſelon la penſée de ſaint Ambroiſe, s'il ſe reſſerre, ce n'eſt point dans cette voie étroite & ſalutaire que Jeſus-Chriſt nous a enſeignée, mais par un aveuglement bien déplorable, dans le chemin large & ſpacieux qui mene à la perdition.

Je dis plus, & je vous prie d'écouter ceci. Une vie exacte & extérieurement mortifiée

n'eſt point toute ſeule un témoignage convaincant de la ſévérité que nous cherchons, & qui eſt celle que l'évangile nous recommande. En voici la raiſon. C'eſt que dans cet extérieur de mortification & de régularité, il peut encore y avoir un intérêt caché où la nature ſe trouve. Quel intérêt, me direz-vous? un intérêt, chrétiens, d'autant plus difficile à vaincre, & plus dangereux, qu'il eſt plus déguiſé & plus raffiné : c'eſt-à-dire, un intérêt où la piété ſe mêle, & qui eſt revêtu de ce qu'il y a de plus ſpécieux & de plus éclatant dans la religion.

Car ſi la piété eſt utile à tout, comme diſoit ſaint Paul, quoiqu'il l'ait dit dans un ſens bien différent de celui-ci : beaucoup plus la piété qui ſe pique d'exactitude & d'auſtérité. Or telle eſt ſur-tout celle de certains eſprits dont ſaint Auguſtin nous a ſi bien donné l'idée, qui ſe font, dit-il, un intérêt d'être ſéveres, & dont il ſemble que la politique ſoit d'être regardés dans le monde & tenus pour tels : & moi je ſoutiens que du moment qu'ils ſe font un intérêt de l'être, dès-là ils ceſſent de l'être, & qu'il eſt impoſſible qu'ils le ſoient, parce qu'il n'y a point de contradiction plus poſitive dans la morale chrétienne, que celle qui ſe rencontre entre ces deux termes, la recherche de l'intérêt, & la ſévérité.

Un exemple plauſible, & d'autant plus touchant pour nous, que Jeſus-Chriſt, notre ſouverain maître, à force de nous le mettre devant les yeux, l'a conſacré, pour

ainſi

ainſi dire, à notre inſtruction, c'eſt celui des Phariſiens. Qu'y avoit-il de plus régulier en apparence, & de plus détaché par profeſſion de toutes les douceurs de la vie, que les Phariſiens parmi les Juifs? C'étoit l'eſprit de leur ſecte. Cependant le Sauveur du monde ne put jamais les ſupporter : & la remarque de ſaint Jérôme eſt bien étonnante, que cet homme-Dieu qui étoit d'un côté la ſageſſe même, & de l'autre la douceur & la bonté même, fit toujours paroître plus d'indignation, & un zele plus amer contre cette prétendue ſévérité phariſaïque, que contre les déſordres les plus énormes des Publicains & des femmes proſtituées de Jéruſalem.

Que manquoit-il aux Phariſiens pour être ſéveres? Ah, mes freres! répond ſaint Bernard, que ne leur manquoit-il pas? Ils avoient l'ombre de la ſévérité; mais ils n'en avoient pas le corps, bien-loin qu'ils en euſſent l'eſprit. Pourquoi? parce qu'ils n'en affectoient les pratiques, que pour s'en attirer les profits & les émoluments : c'eſt-à-dire, parce que c'étoient des hommes mercenaires, qui ne s'attachoient à la rigueur des obſervances de la loi, que pour ſe maintenir dans la poſſeſſion d'un miſérable intérêt qui les aveugloit, & dont ils étoient jaloux; que pour parvenir à leurs fins, que pour contenter leur cupidité, que pour ſe rendre maîtres des eſprits; que pour exercer un empire plus abſolu, non-ſeulement ſur les perſonnes, mais comme Jeſus-Chriſt leur

reprochoit, sur les revenus & les biens, & en particulier sur les biens de certaines veuves, qui, préoccupées de l'opinion de leur sainteté, s'épuisoient pour fournir à leur entretien : *Væ vobis, qui comeditis domos viduarum.* Car tout cela, ce sont les points marqués par les évangélistes, sur quoi le fils de Dieu avoit coutume de s'étendre, pour confondre ces sages du judaïsme, ne les épargnant jamais, & jugeant qu'il étoit nécessaire de découvrir l'abus de leur conduite, parce qu'il ne concevoit rien de plus opposé à la pureté de ses maximes, que cet intérêt couvert du voile de la sévérité.

Matth. 23.

Si donc, chrétiens, pour nous appliquer cette divine morale, il arrivoit malheureusement pour nous, que nous prissions les mêmes voies, & qu'au milieu du christianisme, dont nous professons la créance & le culte, nous fussions Pharisiens d'actions & de mœurs. Ce n'est point une supposition chimérique; & saint Paül, qui prévoyoit les malheurs dont l'église étoit menacée, avertissoit son disciple Timothée, qu'il viendroit un temps, où ce trafic de piété régneroit même entre les fideles; & qu'il y en auroit parmi eux, dont la corruption de l'esprit & du cœur iroit jusqu'à s'imaginer que la religion leur doit être un moyen pour réussir dans le monde : *Hominum mente corruptorum, existimantium quæstum esse pietatem.* Il l'a prédit, chrétiens, & Dieu veuille que notre siecle ne soit point un de ceux qu'il a désignés par

I. Tim. 6

ces paroles : c'eſt à vous & à moi de nous préſerver d'un tel déſordre. S'il arrivoit, dis-je, qu'abuſant d'une choſe auſſi ſainte qu'eſt la ſévérité évangélique, le ſcandale qu'a déploré ſaint Paul, vînt à ſe vériſier en nous; que n'ayant rien peut-être d'ailleurs, par où nous pouſſer dans le monde, & y faire quelque figure, nous entrepriſſions d'en venir à bout par les apparences d'une vie plus réformée; que par-là l'on cherchât à s'établir, par-là l'on ſe fît des amis, par-là l'on ſe ménageât des patrons; par-là, ou plutôt en cela, l'on eût des deſſeins, des eſpérances, des vues, qui ſe produiroient dans leur temps : en ſorte que tout cet éclat de piété, & de piété ſévere, n'aboutît qu'à conduire une intrigue, qu'à ſoutenir une entrepriſe; qu'à engager celui-ci, qu'à gagner celle-là; en un mot, qu'à entretenir cette ſociété, ce commerce indigne, qui a été un ſujet d'horreur pour l'apôtre : *Exiſtimantium quæſtum eſſe pietatem;* pourroit-on dire alors qu'il y eût là le moindre veſtige de cette ſévérité chrétienne, qui doit non-ſeulement nous rendre parfaits, mais parfaits comme notre pere céleſte? Ah, mes chers auditeurs! ce ſeroit bien renverſer les idées des choſes, & prendre plaiſir à nous ſéduire nous-mêmes, que d'en juger ainſi. Non, non, ſi nous en ſommes réduits là, Jeſus-Chriſt ne nous reconnoît point pour ſes diſciples. Cette ſévérité intéreſſée eſt un des plus pernicieux relâchements où nous puiſſions tomber; &

tout le fruit que nous en devons attendre, c'eſt qu'après nous en être ſervis pour faire quelque temps une figure odieuſe ou ridicule devant les hommes, elle ſerve un jour à faire notre confuſion & notre honte devant Dieu.

Mais on a du zele pour maintenir la diſcipline, & l'on ne craint pas de le faire hautement valoir, & de l'oppoſer à la licence & aux déréglements du ſiecle. Autre erreur, dit ſaint Auguſtin : car ce zele de la diſcipline, ſi louable d'ailleurs, & ſi néceſſaire, ne coûte rien dans les entretiens, dans les cercles, dans les livres, dans les chaires même, & dans les diſcours publics. Le bornant là, on n'en eſt point incommodé; au contraire, on s'en fait honneur, & l'abus en vient juſques à ce point, que le libertinage même s'accoutume à tenir ce langage, parce que c'eſt le langage à la mode, & qu'on a trouvé le ſecret de faire impunément toutes choſes, pourvu qu'on parle ſévérement.

N'a-t-on pas vu des hypocrites ſe ſoutenir par cet artifice, & impoſer au genre humain? & n'entend-on pas tous les jours des gens perdus de conſcience & chargés de crimes, s'exprimer éloquemment ſur le chapitre de la réforme & ſur la cenſure des mœurs? L'impoſture eſt ſi commune, qu'on commence à ne s'y plus tromper. Mais, ſans entrer dans cette politique des ſages du monde, je dis des ſages libertins, voulons-nous connoître, chrétiens, ſi ce zele

de réforme, ſi vif en apparence, & ſi ardent, eſt dans nous un véritable effet de la ſévérité de l'évangile? examinons-le par nous-mêmes & par notre propre conduite. En parlant comme nous parlons, c'eſt-à-dire, en nous piquant dans les converſations d'autoriſer les maximes les plus ſéveres, en ſommes-nous pour cela moins intéreſſés? en ſommes-nous moins âpres à pourſuivre ce que nous prétendons nous être dû? en ſommes-nous de meilleure foi pour nous faire une juſtice rigoureuſe ſur ce que nous devons aux autres? en ſommes-nous plus diſpoſés à nous relâcher de nos droits ſur mille ſujets, où la charité, où la paix, où le devoir, où l'honneur même l'exige? Mais ſur-tout, en ſommes-nous plus dégagés de ces vues humaines, qui infectent tout ce qu'il y a de plus ſacré dans le culte de Dieu?

Car voilà, s'il m'eſt permis d'uſer de ce terme, la pierre de touche; mais c'eſt à quoi le faux zele ne veut pas être éprouvé. Nous exagérons en paroles la ſainteté du chriſtianiſme; & ce n'eſt point préciſément ce que je condamne: mais au même temps que dans nos paroles & dans nos déciſions nous ſommes ſi rigoureux, avons-nous dans la pratique une affaire à traiter, un différend à terminer, un argent à placer, une reſtitution à faire, un bénéfice, comme l'on parle, à ſauver ou à négocier; & puiſque le nom de bénéfice m'a échappé, avons-nous à combattre les juſtes remords que

doit donner la pluralité, l'incompatibilité, la non-réſidence, la tranſlation, l'emploi, ou, pour mieux dire, la profanation des revenus? c'eſt juſtement alors que nous nous comportons comme tout le reſte des hommes, & bien ſouvent pis que les autres hommes, parce qu'il s'agit de notre intérêt. Ces théologiens faciles & commodes, que nous ne pouvions auparavant ſouffrir, ne nous paroiſſent plus ſi odieux. Etudiant de plus près leurs opinions, nous y découvrons du bon ſens; & après les avoir cent fois condamnés pour les autres, nous les eſtimons enfin raiſonnables pour nous-mêmes. Car n'eſt-ce pas ainſi que l'amour-propre eſt ingénieux à nous prévenir & à nous corrompre.

Je ſais, chrétiens, que nous ne manquons pas d'adreſſe pour paroître en cela même conſcientieux; & qu'après nous être une fois déclarés pour le parti ſévere du chriſtianiſme, s'il nous ſurvient dans le monde une occaſion importante que nous n'avions pas prévue, & où cette ſévérité ſe trouve par malheur oppoſée à notre intérêt; une occaſion où le monde nous attendoit, pour voir de quelle maniere nous en uſerions, & où il eſt déterminé à ne nous faire nulle grace : je ſais, dis-je, que là-deſſus nous ſavons bien nous ménager, & ne pas riſquer notre réputation, que pour cela nous ne nous rendons pas tout-à-coup au ſentiment qui nous favoriſe; que nous ſommes même les premiers à prononcer con-

tre nous ; qu'il faut bien des remontrances de nos amis & de nos proches, pour nous faire modérer cette rigueur ; & qu'il n'y a point de consultation dont nous n'ayions soin de nous prémunir. Mais quand je m'apperçois enfin, que tout ce mystere se termine à faire avec beaucoup de cérémonie ce que font, sans tant de difficultés & tant de façons, les plus relâchés, & ce que ne feroit peut-être pas un chrétien qui vit selon le train commun du monde, quoique moins zélé en spéculation pour les mœurs & pour la discipline, en vérité, je ne puis pas, mes chers auditeurs, que je ne déplore notre misere & notre foiblesse.

La sévérité du christianisme dans ces rencontres, étoit de ne point prendre tant de mesures, de ne point consulter tant d'auteurs, de ne point écouter tant d'avis, de tenir ferme dans son principe, & d'en demeurer à ce que l'on avoit jugé, selon Dieu, le plus sûr & le plus exact ; de faire sincérement ce que l'on auroit exigé des autres, & de renoncer à cet intérêt, qui ne s'accorde pas en effet avec les regles de la religion. Mais où sont aujourd'hui les exemples de cette sévérité ? Cependant c'est par-là qu'il la faut mesurer. Car, quand je vois un chrétien me parler de la voie étroite de l'évangile, & en revenir toujours à son intérêt, fît-il des miracles, je ne croirois pas en lui ; prononcât-il des oracles, je n'en serois pas touché : qu'il me paroisse désintéressé, & il me persuadera.

Enfin, j'ai dit que l'abandon même effectif de quelques intérêts particuliers, ne ſuffit pas : pourquoi ? c'eſt la réflexion de ſaint Auguſtin ; parce qu'il eſt aiſé de renoncer à un intérêt, pour un autre intérêt, comme il étoit aiſé à ce philoſophe de fouler aux pieds le faſte de Platon, par un autre faſte encore plus grand & moins ſupportable. Il faut donc, ſi nous voulons entrer dans cette voie que Jeſus-Chriſt nous a tracée, & qui eſt celle des élus, que notre déſintéreſſement ſoit général, qu'il ſoit abſolu, qu'il ſoit ſincere. Général : tellement que dans la profeſſion que nous faiſons de nous attacher à Dieu, nous n'enviſagions, & nous ne cherchions que Dieu ; & ne mérite-t-il pas bien d'être cherché de la ſorte ? Abſolu, ſans condition, ſans réſerve, ſans reſtrictions : car c'eſt ici que cette maxime, *tout ou rien*, doit avoir lieu plus que par-tout ailleurs ; & que le moindre ménagement de ce qui s'appelle intérêt propre, ternit le luſtre, & anéantit le mérite de la plus apparente piété. Sincere, ſans tout ce raffinement, qui nous fait quelquefois fuir l'intérêt, pour y mieux parvenir ; qui nous le fait abandonner, pour le mieux conſerver ; qui pour en éviter le reproche, lors même que nous le recherchons avec plus d'empreſſement, nous en fait témoigner un mépris feint & ſimulé : car l'intérêt, dit ſaint Auguſtin, parle toutes ſortes de langues, & joue toutes ſortes de perſonnages, même celui de déſintéreſſé :

mais trompons-nous Dieu ? & avec toute notre prudence, trompons-nous même les hommes ?

Voilà, chrétiens, le premier caractere de la sévérité évangélique, voilà par où l'on arrive à la perfection. Tandis qu'elle a été suivie dans le christianisme, je veux dire, tandis que l'intérêt ou plutôt l'esprit d'intérêt en a été banni, le christianisme s'est maintenu dans sa pureté. Du moment que nous l'avons quittée, l'esprit de notre religion s'est altéré, & nous avons commencé à dégénérer.

C'est sur cela que nous ne pouvons assez regretter les heureux siecles de la primitive église ; & c'est sur quoi il faudroit souhaiter de les voir renaître. Les fideles alors ne possédoient rien en propre. Mais dès qu'on a voulu distinguer le mien & le tien ; dès qu'on a entendu ces froides paroles, selon l'expression de saint Jean Chrysostôme ; mais qui, dans leur froideur, & par leur froideur même, excitent tant de chaleur dans les esprits, toute la sainteté chrétienne s'est démentie, & l'on est tombé dans une entiere corruption de mœurs. En cherchant le sien, on a appris à trouver celui d'autrui ; & en trouvant celui d'autrui, on en a fait le sien. De-là sont venues tant de divisions, de chicanes, de fourberies, de concussions, d'oppressions, d'usurpations. De-là tant d'abus, qui se sont glissés jusques dans le sanctuaire : en sorte qu'on peut bien présentement nous reprocher ce que repro-

choit Tertullien aux païens, quand il leur disoit qu'ils faisoient servir la majesté de leurs Dieux à leurs intérêts : *Apud vos majestas quæstuaria efficitur.* Delà les simonies palliées & déguisées, les permutations, plus sordides encore que la simonie même ; les gratifications ou les récompenses, les tributs & les pensions sur des bénéfices, sans les avoir jamais possédés ; les dissipations du patrimoine de Jesus-Christ en meubles, en trains, en équipages, l'envie de dominer dans l'église, s'engageant à la servir, pour y commander. Désordres qui l'ont décriée, qui l'ont rendue odieuse aux hérétiques, qui lui ont attiré de leur part de si atroces invectives.

Tertull.

Ah, mes freres ! réveillons aujourd'hui notre zele ; prenons des sentiments plus épurés, & moins terrestres. Ne débitons point tant de belles maximes, mais venons-en aux effets. Commençons par dégager notre cœur, par le détacher : par-là nous glorifierons Dieu, nous édifierons l'église, nous fermerons la bouche à ses ennemis ; & j'ose dire même que nous n'y perdrons rien. Car la piété, dit l'apôtre, est une grande richesse, si nous savons nous en contenter : *Est quæstus magnus pietas cum sufficientia.* Dès que nous ne nous en contentons pas ; dès que nous voulons quelque chose au-delà, & que, par une espece de sacrilege, nous mêlons des intérêts profanes & humains avec des intérêts tout spirituels & tout célestes, Dieu réprouve ce mélange,

1. Tim. 6.

& les hommes le mépriſent. N'ayons en vue que Dieu, ne cherchons que Dieu; Dieu nous ſuffira : *Cum ſufficientia.* Et pourquoi ne nous ſuffiroit-il pas? Il ſuffit pour tout ce qu'il y a de bienheureux dans le ciel; il ſuffit pour lui-même. Avons-nous un cœur plus vaſte que tant de ſaints, ou que Dieu-même? Qu'y a-t-il, Seigneur, dans toute l'enceinte de ce grand univers, que je puiſſe deſirer hors de vous? & ſi vous êtes à moi, que me faut-il davantage? Ainſi parloit David. Dieu lui tenoit lieu de tout. Il eſt vrai qu'il ſe propoſoit la récompenſe, qu'il la demandoit, qu'il la recherchoit : mais cette récompenſe qu'étoit-ce autre choſe que Dieu même? Sévérité chrétienne, ſévérité non-ſeulement déſintéreſſée, mais encore ſévérité humble. C'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE.

C'EST dans les plus beaux fruits, dit ſaint Auguſtin, que les vers ſe forment; & c'eſt aux plus excellentes vertus que l'orgueil a coutume de s'attacher. Car ce qu'eſt au fruit le ver qui le corrompt, l'orgueil l'eſt aux vertus, & ſur-tout aux vertus chrétiennes, qu'il infecte. Il n'eſt rien, ſelon Dieu, de plus parfait, que cette ſévérité évangélique dont je vous parle, quand elle eſt bien priſe & ſaintement pratiquée. On peut dire, & il eſt vrai, que c'eſt le fruit le plus exquis & le plus divin que le chriſtianiſme ait produit dans le monde :

mais auſſi on doit confeſſer que c'eſt le plus expoſé à cette corruption de l'amour-propre, à cette tentation délicate de la propre eſtime, qui fait qu'après s'être préſervé de tout le reſte, on a tant de peine à ſe préſerver de ſoi-même. Oui, chrétiens, avouons-le à notre confuſion, il eſt rare, dans le déſordre du ſiecle où nous vivons, de trouver des hommes ennemis du relâchement, ſéveres pour eux-mêmes, comme la religion nous oblige à l'être. Mais ce qui doit encore bien plus nous confondre, c'eſt que peut-être n'eſt-il pas moins rare dans le ſiecle où nous ſommes, & juſques parmi ceux qui ſont les plus ſéveres pour eux-mêmes, de trouver des hommes à couvert de l'orgueil & humbles d'eſprit & de cœur. Cependant, mes freres, diſoit ſaint Bernard, parlant à ſes religieux, être humble & être ſévere à ſoi-même, ce ne ſont point deux choſes diſtinguées dans les maximes de Jeſus-Chriſt; & ſi nous voulons nous en rapporter à notre propre expérience, nous connoîtrons que c'eſt dans la pratique d'une ſincere humilité que conſiſte la véritable & l'eſſentielle auſtérité. Que ſeroit-ce donc, ſi, par un déplorable aveuglement, nous venions à ſéparer l'un de l'autre? Que ſeroit-ce, ſi, cherchant ce port du ſalut où le Sauveur nous a appellés, quand il nous a dit : *Intrate per anguſtam portam;* nous allions heurter contre cet écueil auſſi dangereux que celui d'une flatteuſe vanité & d'une orgueilleuſe préſomption? C'eſt à

Matth. 7.

moi, chrétiens, à vous le découvrir cet écueil; & c'eſt à vous à le craindre & à l'éviter. Mais malheur à vous & à moi, ſi nous négligeons de reconnoître une ſi trompeuſe illuſion, & ſi nous n'apportons pas tout le ſoin qu'il faut pour ne nous y laiſſer jamais ſurprendre.

Or je l'ai dit; & comme mon deſſein me rappelle néceſſairement aux Phariſiens, je ſuis encore obligé de le redire, ne nous étonnons pas ſi le fils de Dieu n'étant venu au monde que pour être le réformateur du monde, & pour lever, qu'il me ſoit permis de parler ainſi, l'étendard de la vie auſtere, il commença d'abord par une guerre ouverte contre ces prétendus dévots, les plus ſéveres, & dans l'opinion commune, les plus réformés du judaïſme. Pour agir conſéquemment à ſon adorable miſſion, & conformément à l'évangile qu'il nous annonçoit, il dût les traiter de la ſorte. A travers le voile de cette apparente ſévérité, il les reconnut pour des eſprits ſuperbes; & dès-lors il les enviſagea comme les uſurpateurs de la gloire de ſon pere. Voilà pourquoi il les entreprit.

C'étoient des hommes d'un extérieur édifiant, & qui ſe glorifioient par-deſſus tout, d'obſerver littéralement & inviolablement la loi; mais qui, du reſte, remplis d'une haute eſtime d'eux-mêmes, & préoccupés de leur mérite, s'attribuoient tout le bien qui paroiſſoit en eux; qui ſe regardoient & ſe faiſoient un ſecret plaiſir d'être regar-

dés comme les juſtes, comme les parfaits,
Luc. 18 comme les irrépréhenſibles : *Qui in ſe confidebant, tamquam juſti ;* qui delà prétendoient avoir droit de mépriſer tout le genre humain ; ne trouvant que chez eux la ſainteté & la perfection, & n'en pouvant goû-
Ibidem. ter d'autre, *Et aſpernabantur cæteros ;* qui dans cette vue ne rougiſſoient point, non-ſeulement de l'inſolente diſtinction, mais de l'extravagante ſingularité dont ils ſe flattoient, juſqu'à rendre des actions de graces à Dieu, de ce qu'ils n'étoient pas com-
Luc. 18. me le reſte des hommes : *Gratias tibi ago, quia non ſum ſicut cæteri hominum ;* qui, dans les exercices même d'humilité, dans les œuvres de pénitence, cherchoient une vaine gloire ; jeûnant, dit le texte ſacré, afin de paroître jeûner, & défigurant leurs viſages pour s'attirer la confiance & la vé-
Matth. 6. nération des peuples : *Exterminant facies ſuas, ut appareant jejunantes ;* qui, ſous ce prétexte de vie réguliere & de morale étroite, ſatisfaiſoient leur ambition, ſe faiſant appeller maîtres, & le voulant être
Matth 23. par-tout : *Et vocari ab hominibus Rabbi ;* qui, ſans autre titre que celui-là, je veux dire, d'une régularité plus exemplaire, ſe croyoient ſuffiſamment autoriſés à prendre par-tout les premiers rangs, & à s'emparer
Ibidem. des places d'honneur : *Amant autem primos recubitus in cœnis, & primas cathedras in ſynagogis.* Car ce ſont là les traits ſous leſquels Jeſus-Chriſt même les a dépeints ; en ſorte qu'il ne nous a rien laiſſé

dans l'évangile, ni de plus vif, ni de plus fini que ce tableau, où il vouloit que chacun de nous s'étudiât, & apprît à ſe connoître. Or tout cela, reprend ſaint Auguſtin, étoit contradictoirement oppoſé à la ſévérité évangélique, telle que le Sauveur du monde l'avoit conçue, & telle qu'il s'étoit propoſé de l'établir ſur la terre; & c'eſt auſſi le ſujet pourquoi il témoigna tant de zele contre la ſévérité faſtueuſe de ces faux docteurs de la ſynagogue.

Mais s'il n'a pu ſupporter ce faſte dans les Phariſiens, comment le ſupportera-t-il en nous? c'eſt la belle réflexion de ſaint Grégoire pape. Si le fils de Dieu a hautement condamné cette ſévérité corrompue & empoiſonnée par l'orgueil, dans des hommes qui ne lui appartenoient en rien, & qui ne furent jamais élevés dans les principes de ſa loi, que lui paroîtra-t-elle dans des chrétiens, qui ſont, comme parle Zénon de Vérone, les diſciples de ſon humilité, & qui, par un engagement indiſpenſable, en doivent être les ſectateurs? c'eſt toutefois, mes freres, l'autre déſordre, dont nous avons à nous garantir, & ſur quoi l'on nous ordonne de veiller avec une attention particuliere. *Attendite, ne juſtitiam* Matth. 6. *veſtram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis:* Prenez bien garde à ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour en être loués & approuvés.

Car ne nous imaginons pas, que cette ſévérité d'oſtentation, tant de fois cenſurée

par Jesus-Christ, soit un fantôme que la loi de grace ait entiérement dissipé. Il subsiste encore; & Dieu veuille qu'après avoir été le vice des Pharisiens, il ne soit pas, mes chers auditeurs, devenu le nôtre. Telle est en effet notre misere. Comme nous ne sommes dans le fond de notre être, que vanité & que néant, tout, jusqu'à nos vertus, se ressent de ce néant, & tient de cette vanité: & comme l'orgueil, si je l'ose dire, est la partie la plus subtile de l'amour de nous-mêmes si profondément enraciné dans nos ames; par une triste fatalité, il s'insinue, non-seulement dans les choses où nous aurions lieu en quelque maniere de nous rechercher, mais jusques dans la haine de nous-mêmes, jusques dans le renoncement à nous-mêmes, jusques dans les saintes rigueurs que Dieu nous inspire d'exercer sur nous-mêmes. A peine nous sommes-nous mis sur un certain pied de vie réformée, que ce démon de l'orgueil commence à nous attaquer. Dès-là, si nous ne sommes en garde contre nous, nous nous oublions: il semble que nous ne soyons plus de cette basse région du monde; il semble que nous soyons singuliérement les élus de Dieu; toujours contents de nous-mêmes, & toujours prêts à nous exalter, sous prétexte d'exalter Dieu dans nous.

Ce n'est pas qu'en bien des rencontres, nous ne faſſions les humbles; mais d'une humilité, dit saint Jérôme, qui ne risque rien; d'une humilité qui cherche à être ho-

norée, & qui eſt sûre de l'être; d'une humilité qui ſert d'amorce à la louange, & dont l'orgueil même ſe pare. On ſe reconnoît, on ſe confeſſe pécheur en général; mais en particulier, on ne veut jamais convenir qu'on ait manqué. Vous diriez qu'il ſuffit d'être ſévere, pour être plein de ſoi-même, attaché à ſon ſentiment & idolâtre de ſes penſées. Delà, ſans même l'appercevoir, on ne parle plus que de ſoi, on ne voit plus de bien qu'en ſoi, on meſure tout par ſoi. Quoique Dieu ait des conduites de grace toutes différentes, on n'eſtime plus que la ſienne; & par une petiteſſe d'eſprit préſomptueuſe, on voudroit tout réduire à la ſienne. Et parce qu'on n'y trouve pas tout le monde diſpoſé, on a pitié de tout le monde; je ne dis pas une pitié charitable & compatiſſante, mais une pitié dédaigneuſe & mépriſante. Tout ce qui n'eſt pas ſelon notre goût, paroît réprouvé. On croit tous les autres perdus : à l'exemple de cet homme, dont parle ſaint Bernard, qui, par je ne ſais quel enchantement, avoit infatué le monde de ſes erreurs, en perſuadant aux ignorants & aux ſimples, qu'après même le bienfait de la rédemption, il n'y avoit preſque de ſalut pour perſonne; & que toutes les richeſſes de la miſéricorde divine étoient uniquement réſervées pour ceux qui croyoient en lui, & qui s'attachoient à lui, c'eſt à-dire, ajoute ſaint Bernard, pour ceux qui ſe laiſſoient tromper par lui : *Qui neſcio quâ arte*, ces paroles ſont dignes de remar-

que, *neſcio quâ arte, perſuaſerat populo ſtulto & inſipienti, etiam poſt Chriſti effuſum ſanguinem, totum mundum perditum iri; & ad ſolos quos decipiebat, totas miſerationum Dei divitias & univerſitatis gratiam perveniſſe.* Combien de fois dans la ſuite des temps cette illuſion s'eſt-elle renouvellée !

On veut pratiquer le chriſtianiſme dans ſa ſévérité : mais on en veut avoir l'honneur. On ſe retire du monde : mais on eſt bien-aiſe que le monde le ſache ; & s'il ne le devoit pas ſavoir, je doute qu'on eût le courage & la force de s'en retirer. On renonce à certains divertiſſements, que la religion condamne ; mais on ſe ſoutient par la gloire d'y avoir renoncé. On quitte le luxe des habits ; mais on a pour ſoi-même autant, ou plus de complaiſance, que les plus mondains. On ne ſe ſoucie plus de ſa beauté ; mais on eſt entêté de ſon eſprit, & de ſon propre jugement. On ſe retranche, on s'abſtient, on ſe mortifie en ſecret ; mais on fait ſi bien, que ce ſecret ceſſe bientôt d'être ſecret ; & l'on a cent biais pour le rendre public, en ſauvant même les dehors & les apparences de la modeſtie.

Delà vient que, dans toutes ces choſes & en mille autres, on aime la ſingularité : pourquoi ? parce que la ſingularité a cela de propre, qu'elle excite l'admiration, qui eſt le charme de la vanité. Toute la perfection de l'évangile, ſelon les voies ſimples & communes, n'a rien qui touche. S'il y a

quelque choſe de nouveau, c'eſt à quoi l'on donne, & où l'on trouve ſa dévotion : & au-lieu que ſaint Auguſtin, penſant à ſe convertir, n'évita rien plus ſoigneuſement, que de le faire avec bruit; de peur, diſoit-il lui-même, qu'il ne ſemblât avoir voulu paroître grand juſques dans ſa pénitence : *Ne converſa in factum meum intuentium ora, dicerent, quòd quaſi appetiiſſem magnus videri :* nous, par un principe tout contraire, mais par un eſprit bien éloigné de la ſageſſe de ce pénitent, nous recherchons juſques dans la pénitence un vain éclat, dont nous nous laiſſons éblouir. *Auguſtin. Confeſſ. l. 9. c. 9.*

C'eſt aſſez que nous ayions un certain zele de diſcipline & de réforme, pour nous attribuer le pouvoir de juger de tout; pour uſurper une ſupériorité, que ni Dieu, ni les hommes ne nous ont donnée, & pour faire la loi peut-être à ceux dont nous devons la recevoir. Car un laïque s'érigera en cenſeur des prêtres; un ſéculier, en réformateur des religieux; une femme, en directrice, & que ſais-je de qui? tout cela, parce que, ſous couleur de piété, on ne s'apperçoit pas qu'on veut dominer. Cette préſomption même, ainſi que je l'ai déja remarqué, par une conſéquence naturelle, dégénere ſouvent & ſe tourne en ambition. Il ſemble qu'être ſévere dans ſes maximes, ſoit un degré pour s'agrandir; & que cette qualité ſeule bien ménagée, doive tenir lieu de tout autre mérite. Comme les Phariſiens s'en ſervoient pour obtenir les premie-

res chaires dans les ſynagogues, on s'en ſert pour s'introduire dans les premieres dignités de l'égliſe. Car ne diroit-on pas toujours que Jeſus-Chriſt avoit entrepris de nous marquer dans ces ſages du judaïſme, tous les déréglements & tous les abus à quoi nous devions être ſujets; & n'eſt-il pas étonnant, que ce qu'il reprochoit alors, ſoit juſtement, & à la lettre, ce qui ſe voit encore aujourd'hui dans le monde chrétien.

Or je ſoutiens que ce levain & cette enflure de l'orgueil, non-ſeulement corrompt le mérite de la ſévérité chrétienne, mais qu'il en détruit même la ſubſtance. Qu'il en corrompe le mérite, vous n'en doutez pas : car quel peut être devant Dieu le mérite d'un homme ſuperbe? Avec quel front
II Tim. 4. oſera-t-il dire après ſaint Paul : *Repoſita eſt mihi corona juſtitiæ;* j'attends de mon Dieu la couronne de juſtice qui m'eſt réſervée? Quel droit le Sauveur du monde n'aura-t-il pas de lui répondre, comme dans l'évan-
Matth. 6. gile : *Recepiſti mercedem tuam;* vous vous promettez une récompenſe, & vous ne faites pas réflexion, que vous l'avez déja reçue, ou plutôt que vous vous l'êtes déja donnée? Vous vouliez vous ſatisfaire, vous complaire en vous-même; & de quelles ſecretes complaiſances n'avez-vous pas été rempli? combien avez-vous été ſatisfait de votre perſonne? vous voilà donc récompenſé; & je ne vous dois plus rien, que le châtiment de votre vanité & de votre orgueil. Mais c'eſt en votre nom, Sei-

gneur, que je me ſuis engagé dans des voies dures & pénibles. En mon nom ? dites, au vôtre. Votre nom, par les ſoins que vous en avez pris, ou que l'on en a pris pour vous, en a été dans le monde plus vanté & plus honoré : mais pour le mien, bien-loin d'être glorifié, il en a ſouffert.

Par conſéquent, chrétiens auditeurs, nul mérite dans cette ſévérité ; & j'ajoute même, nulle vraie ſévérité alors, puiſque l'orgueil en détruit tout le fonds & toute la ſubſtance. J'en donne la raiſon : c'eſt que la vraie ſévérité, la ſévérité chrétienne, doit conſiſter à ſe faire violence, & à contredire la nature & l'amour-propre. Or tout ce qui flatte notre orgueil, flatte la nature ; & au-lieu de la combattre, on la ſuit, on la contente, on la repaît de ce qu'elle goûte avec plus de douceur & plus de plaiſir. Et en effet, il n'y a point de vie, pour laborieuſe & pour gênante qu'elle puiſſe être, que nous ne trouvions douce naturellement, quand nous ſavons qu'elle nous diſtingue dans le monde, qu'elle fait parler de nous dans le monde, qu'elle nous y fait conſidérer & reſpecter. Il ne faut plus de grace, pour nous faire agir ; la nature ſeule nous donne des forces.

C'eſt pour cela, dit ſaint Chryſoſtôme, (& cette penſée m'a toujours paru bien ſolide & bien judicieuſe,) c'eſt pour cela que nous avons beaucoup moins de peine à faire plus que nous ne devons, qu'à faire ce que nous devons ; & qu'une des erreurs les plus

communes parmi les personnes même qui cherchent Dieu, est de laisser le précepte & ce qui est d'obligation, pour s'attacher au conseil & à ce qui est de surérogation. Pourquoi ? parce qu'à faire plus qu'on ne doit, il y a une certaine gloire que l'on ambitionne, & qui rend tout aisé; au-lieu qu'à faire ce que l'on doit, il n'y a point d'autre louange à espérer, que celle des ser-
Luc. 7. viteurs inutiles : *Servi inutiles sumus; quod debuimus facere, fecimus.*

Quelle est donc, encore une fois, la véritable austérité du christianisme? Ah! mes chers auditeurs, concevons-le bien, & ne l'oublions jamais. La vraie austérité du christianisme, c'est d'être humble, c'est d'être petit à ses yeux, c'est d'être vuide de soi-même, c'est de ne point faire tant de retour sur soi-même; c'est d'être mort, sinon au sentiment, du moins au desir & à la passion de l'honneur; c'est de recevoir de bonne grace, & quand Dieu le veut, l'humiliation & le mépris. La vraie austérité du christianisme, c'est d'aimer à être abaissé, à vivre dans l'oubli, dans l'obscurité, & de pratiquer solidement & de bonne foi, cette courte, mais cette importante leçon
Bernard. de saint Bernard : *Ama nescire.* Car voilà ce qui est insupportable à la nature : on ne pensera plus à moi, on ne parlera plus de moi, je n'aurai plus que Dieu pour témoin de ma conduite, & les hommes ne sauront plus, ni qui je suis, ni ce que je fais. Et par ce l'humilité même se trouve

exposée en certains genres de vie, dont toute la perfection, quoique sainte d'ailleurs, a un air de distinction & de singularité; la vraie austérité du christianisme, sur-tout pour les ames vaines, est souvent de se tenir dans la voie commune, & d'y faire, sans être remarqué, tout le bien qu'on feroit dans une autre route avec plus d'éclat. Dans cette voie commune, on ne pensera plus à vous, tant mieux; c'est ce que vous devez chercher. Dans cette voie commune, on ne vous admirera plus, vous n'aurez plus d'approbateurs gagés pour faire valoir vos moindres actions : hé bien, c'est ce qui mettra vos bonnes œuvres plus en assurance. Dans cette voie commune, vous ne serez pas de la société des parfaits, votre nom sera comme enseveli : à la bonne heure; c'est l'état où l'apôtre veut que vous soyez, quand il vous dit, que comme chrétien, vous avez dû mourir à tout, & que votre vie doit être cachée avec Jesus-Christ en Dieu : *Mortui estis, & vita vestra abs-condita est cum Christo in Deo.* Cela vous paroîtra rude, & cela l'est en effet : mais c'est par-là même, & en cela même, que vous trouvez cette voie étroite qui conduit à la sainteté propre de la religion que vous avez embrassée. *Coloss.* 3.

Ah! Seigneur, imprimez-nous bien avant ces vérités dans l'esprit. Je vous rends graces, ô Dieu de mon ame! de ce que vous ne les avez point fait connoître aux sages & aux prudents : *Confiteor tibi, pater, quia* *Matth.* 11.

abſcondiſti hæc à ſapientibus & prudentibus. Je ne dis pas ſeulement aux ſages mondains, aux politiques du ſiecle ; mais aux ſages dévots, à ces dévots ſuperbes, qui ſe ſont évanouis dans leurs penſées. *Sed revelaſti ea parvulis ;* & je vous bénis au même temps de les avoir révélées aux petits, qui ne ſe produiſent point tant dans le monde, & qu'on n'y produit point tant, dont on n'exalte point tant le mérite ; mais dont les noms inconnus ſur la terre, ſont écrits dans le ciel ; dont les voies ſont d'autant plus droites & plus sûres qu'elles ſont ſimples. *Ibidem.* Oui, mon Dieu, ſoyez-en béni : *Ita, pater, quoniam ſic fuit placitum ante te.* Finiſſons ; ſévérité chrétienne, ſévérité déſintéreſſée, ſévérité humble, enfin ſévérité charitable : c'eſt la troiſieme partie.

Ibidem.

III. PARTIE.

A CONSIDÉRER les choſes dans l'apparence, il n'eſt rien de plus oppoſé, ce ſemble, que la ſévérité chrétienne & la charité. Car la charité, ſelon ſaint Paul, eſt douce, indulgente, condeſcendante ; elle couvre tout, elle excuſe tout, elle ſupporte tout : &, au contraire, la ſévérité fait profeſſion de n'excuſer rien, de ne ſupporter rien ; de n'avoir ni complaiſance, ni indulgence ; d'être inflexible dans ſes ſentiments, & rigide dans ſa conduite. Qualités qui ſe détruiſent, à ce qu'il paroît, les unes les autres. Cependant, chrétiens, le fils de Dieu a ſuppoſé que l'on pourroit

I. Cor. 13.

parfai-

parfaitement les allier enſemble; & de la maniere qu'il a conçu ſon évangile, à peine diroit-on, pour laquelle de ces deux vertus il a témoigné plus de zele; ne les ayant jamais ſéparées; n'ayant point voulu de l'une ſans l'autre, mais ayant fait également de l'une & de l'autre le caractere de ſa loi. Comment cela, & quel moyen de les accorder? rien de plus aiſé, mes chers auditeurs, pour peu que nous ſoyons verſés dans la morale de Jeſus-Chriſt. Car diſtinguons bien les objets; & par leur différence, nous reconnoîtrons que ce qui paroît en ceci contradictoire, eſt juſtement ce qui fait toute l'harmonie & toute la perfection de la loi de grace.

En effet, dit ſaint Auguſtin, & voici le dénouement de la queſtion, le Sauveur du monde n'a jamais prétendu dans l'évangile, que nous euſſions pour les autres de la ſévérité, mais ſeulement pour nous-mêmes; & ſon intention n'a point été, que nous euſſions pour nous-mêmes cette charité dont il s'agit, c'eſt-à-dire, cette douceur & cette bénignité, mais ſeulement pour les autres. Or la charité pour les autres & la ſévérité pour ſoi-même, ce ſont deux devoirs qui ſe concilient d'eux-mêmes; & qui, bien-loin de ſe combattre, s'entretiennent mutuellement: puiſqu'il eſt certain, que la ſeule obligation charitable envers nos freres, nous met dans une abſolue néceſſité d'être ſéveres envers nous-mêmes; & que l'expérience nous apprend tous les jours,

que l'occaſion la plus fréquente & le ſujet le plus ordinaire que nous ayions d'exercer cette ſévérité envers nous-mêmes, eſt la charité que nous devons au prochain.

Je ne parle pas, au reſte, de ceux que Dieu a établis pour gouverner les autres, & pour leur commander; beaucoup moins de ceux à qui Dieu confie la conduite des ames, tels que ſont les paſteurs, les confeſſeurs, les directeurs. Ce n'eſt point à moi, & je m'en ſuis déja déclaré dans un autre diſcours, ce n'eſt point à moi qu'il appartient de leur donner des regles : ce ſeroit plutôt à moi de les prendre d'eux. De ſavoir s'ils doivent être ſéveres, ou indulgents; ſi, dans les fonctions de leur miniſtere, la ſévérité doit prédominer par-deſſus la charité, ou ſi la charité doit l'emporter ſur la ſévérité; ſi la ſévérité ſans charité peut être utile, ou ſi la charité ſans ſévérité peut être efficace : ce ſont des points qui ne regardent pas ceux qui m'écoutent, & que je n'entreprends pas de décider. Mais je parle de chrétien à chrétien, de particulier à particulier : & je dis ce qu'il ſeroit ſi important pour vous & pour moi de nous dire tous les jours de notre vie, que la charité due au prochain, eſt la matiere la plus abondante & en même temps la plus néceſſaire de cette ſévérité dont Dieu veut que nous uſions envers nous-mêmes. Pourquoi? en pouvons-nous douter après les excellentes idées que ſaint Paul nous donne de la charité chrétienne; & ſur-tout après tant

d'épreuves de ce qu'il nous en coûte preſqu'à chaque moment dans le commerce du monde pour la pratiquer ?

Quand ce grand apôtre nous dit que la charité doit ſupporter les foibleſſes & les imperfections du prochain, qu'elle doit obliger & ſervir le prochain, qu'elle doit ſoulager les miſeres du prochain : quand il ajoute qu'elle ne s'aigrit point, qu'elle ne ſe pique point, qu'elle ne rend point le mal pour le mal, qu'elle eſt patiente dans les injures, qu'elle fait du bien à ceux qui l'outragent, qu'il n'y a rien qu'elle ne ſoit diſpoſée à ſouffrir ; dans cette deſcription ſi belle & ſi vive, que nous prêche-t-il, ſinon la ſévérité envers nous-mêmes ?

Sévérité véritable : car, pour accomplir tout cela, que ne faut-il pas prendre ſur ſoi-même ; combien de victoires ne faut-il pas remporter ſur ſon naturel, ſur ſon humeur, ſur ſes paſſions ? Entrons dans le détail. Pour avoir cette charité patiente, que ne faut-il pas endurer ? à combien de bizarreries & de caprices de la part de ceux avec qui l'on vit ; à combien de manieres importunes, fâcheuſes, choquantes, ne faut-il pas s'accommoder ? quelles averſions & quelles antipathies naturelles ne faut-il pas ſurmonter ? Pour avoir cette charité diſcrete & ſage, en combien de choſes ne faut-il pas ſe contraindre ? par exemple, en combien de rencontres ne faut-il pas par charité ſe taire, quand on voudroit parler ; acquieſcer, quand on ſeroit tenté de réſiſter ; ex-

cuſer, quand on auroit envie de contrôler ; aimer mieux paroître dans l'entretien moins agréable & moins ſpirituel, que d'offenſer & de railler ? Pour avoir cette charité détachée d'elle-même, que ne doit-on pas ſacrifier ? de combien de prétentions juſtes ne faut-il pas ſe relâcher ? en combien de ſujets & de conjonctures, où il ſeroit aiſé de l'emporter, ne faut-il pas, pour le bien de la paix, plier & céder ? Pour avoir cette charité douce, quels mouvements de colere ne faut-il pas réprimer ? Quels ſentiments de vengeance ne faut-il pas étouffer ? quels mauvais offices & quelles injures ne faut-il pas oublier ? Dites-moi, mes chers auditeurs, qu'eſt-ce que la ſévérité évangélique, ſi ce ne l'eſt pas là. Donnez-moi un homme qui s'aime lui-même, & qui ne ſache pas ſe gêner & ſe mortifier ; comment s'acquittera-t-il de ces devoirs, & de mille autres, à quoi nous oblige la charité du prochain ? comment aimera-t-il le prochain à ces conditions ? comment s'incommodera-t-il pour l'aſſiſter dans ſes beſoins ? comment s'humiliera-t-il pour l'adoucir dans ſes emportements ? comment conſentira-t-il à lui pardonner une injure ? comment ſe ſoumettra-t-il à le prévenir, pour ménager une réconciliation ? Il eſt donc vrai que la charité dont nous ſommes redevables à nos freres, bien-loin d'être contraire à la ſévérité chrétienne, en eſt une des parties les plus eſſentielles & comme le fondement.

Mais qu'arrive-t-il ? appliquez-vous à cette

derniere penſée. Au-lieu de raiſonner & d'agir ſuivant ce principe, nous confondons tout l'ordre des choſes : & par un renverſement que l'amour-propre ne manque guere à faire dans notre cœur, ſi nous n'avons ſoin de nous en garantir, au-lieu d'exercer contre nous-mêmes cette ſévérité, contre nous-mêmes, dis-je, qui, de droit naturel & divin, en ſommes les premiers ou les ſeuls objets, nous l'employons contre nos freres, qui ne ſont pas néanmoins de ſon reſſort. Car à quoi ſe réduit communément cette prétendue ſévérité dont nous nous flattons ? Je veux, chrétiens, qu'elle ne laiſſe pas de produire en nous quelque réforme ; je veux qu'elle nous retranche certains plaiſirs & certains divertiſſements du ſiecle corrompu ; je veux même qu'elle nous faſſe paroître plus occupés de Dieu & de notre ſanctification : mais ſi, avec tout cela, elle nous rend fâcheux, importuns, critiques, cenſeurs des actions d'autrui, & inſupportables dans la ſociété ; ſi, malgré tout cela, elle nous fait perdre cette complaiſance charitable, cette déférence que nous devons avoir pour les autres, & ſans laquelle il eſt impoſſible de conſerver la paix, ſur-tout entre des proches & dans une famille ; ſi, en conſéquence de ce que nous ſommes réguliers, nous croyons avoir un droit acquis de ne rien approuver, de ne rien tolérer, de ne rien paſſer ; ſi cette ſévérité s'attache à obſerver juſques à une paille dans l'œil de notre prochain, à l'étendre, & à la groſſir,

juſqu'à la faire paroître comme une poutre, ſi elle nous inſpire je ne ſais quelle aigreur dans les avis mêmes de charité que nous donnons; ou ſi, ſous prétexte de charité, elle nous met ſur le pied d'en donner ſans meſure, & toujours par bizarrerie & par caprice; ſi elle nous autoriſe dans une liberté de médire, d'autant plus dangereuſe, qu'elle paroît mieux intentionnée, & qu'elle prend l'apparence du zele; ſi par maxime de régularité, nous diſons plus de mal de notre frere, que les plus médiſants du ſiecle n'en diroient ou par imprudence ou par malice; ſi cet eſprit de ſévérité ſert à fomenter nos reſſentiments, à exciter nos vengeances, à nous rendre incapables de retour, juſques-là que parce que nous ſommes pieux & dévots, ou que nous en avons la réputation, on craigne beaucoup plus de nous bleſſer, que d'offenſer un homme du monde, qui n'aſpire point à une ſi haute ſainteté. Mais par-deſſus tout, ſi l'averſion même, & une averſion d'état, ſi l'aliénation du cœur & un eſprit de contradiction, eſt le principe ſecret qui nous engage à nous déclarer ſéveres; car, encore une fois, cela peut arriver, & puiſque je monte dans la chaire de Jeſus-Chriſt, pour corriger les déſordres des chretiens, je ne les dois pas déguiſer: ſi, dis-je, notre ſévérité dégénere dans ces abus, ce n'eſt plus qu'une ſévérité fauſſe; & l'on peut bien nous reprocher comme aux Phariſiens, que nous ſommes de grands obſervateurs de petites cho-

ſes, tandis que nous négligeons les prétions on portantes.

Car un des plus grands préceptes, c'eſt celui de la charité ; & voilà, hypocrites Phariſiens, leur diſoit le Sauveur du monde, à quoi vous manquez. Toute votre piété ſe réduit à de légeres obſervances & à de menues pratiques de religion ; à payer les dîmes, dont il n'eſt pas même parlé dans la loi, & que l'on n'exige pas de vous : *Decimatis mentham & anethum.* Mais cependant vous oubliez les points les plus eſſentiels, la juſtice & la miſéricorde : *Reliquiſtis quæ graviora ſunt legis, miſericordiam & judicium.* La loi vous ordonne d'être équitables dans vos jugements ; & tous les jours vous portez contre le prochain les plus injuſtes arrêts, en le décriant, en le déchirant, en le condamnant. La loi vous ordonne de ſecourir vos freres ; & tous les jours vous leur ſuſcitez de nouveaux ennemis ; vous formez contre eux de nouvelles intrigues : au-lieu de les aider, vous travaillez à les perdre. C'eſt ainſi que vous vous aveuglez : c'eſt ainſi que vous craignez d'avaler un moucheron, & que vous dévorez des chameaux. *Matth. 23.*

Tel fut en effet le vice des Phariſiens. Exactitude ſcrupuleuſe à l'égard de certaines traditions, de certaines cérémonies peu néceſſaires, mais en quoi ils faiſoient conſiſter la ſévérité de leur morale : & du reſte tranſgreſſion libre & entiere des devoirs les plus indiſpenſables. S'agiſſoit-il du jour du

ſabbat ? ils l'obſervoient avec une telle rigueur, ou plutôt, avec une telle ſuperſtition, que pour ne le pas violer, comme l'a remarqué Joſephe, ils aimerent mieux durant le ſiege de Jéruſalem, livrer leur ville au pouvoir des Romains, expoſer leurs biens, leur liberté, leur vie, que de réparer une breche : mais à ce même jour du ſabbat, ils ne ſe faiſoient point de peine des perfidies les plus noires & des plus lâches trahiſons. S'agiſſoit-il d'entrer dans la ſalle de Pilate ? ils ſe tenoient dehors, ils s'en éloignoient ; de peur, dit l'évangéliſte, d'être ſouillés en y entrant : mais en même temps ils conſpiroient contre Jeſus-Chriſt, ils le calomnioient, ils pourſuivoient ſa mort. Voilà, reprend ſaint Auguſtin, des gens d'une conſcience bien délicate. Ils regardent comme une eſpece d'impureté de paroître dans le prétoire d'un juge païen, & ils ne ſe font pas un crime de verſer le
Auguſtin. ſang d'un innocent : *Alienigenæ judicis prætorio contaminari metuebant, & fratris innocentis ſanguinem fundere non timebant.* Or n'eſt-ce pas là une peinture naturelle de la piété de notre ſiecle ? Une perſonne fera cent communions, qui n'aura pas la moindre complaiſance pour un mari, pour des enfants, pour des parents, pour des domeſtiques : elle mortifiera ſon corps, & elle ne remportera pas une ſeule victoire ſur ſon cœur ; elle fera ſouffrir toute une famille par ſes caprices & ſes chagrins : on la verra au pied d'un autel réciter de lon-

gues prieres ; & dans une converſation on l'entendra tenir les diſcours les plus médiſants. Qu'eſt-ce que cela ? une piété de Phariſien, ou ſi vous voulez que je parle avec l'apôtre, une piété d'enfant. Ah ! mes freres, écrivoit-il aux Corinthiens, je vous conjure de ne vous point comporter dans les choſes de Dieu comme des enfants : *Fratres, nolite pueri effici ſenſibus.* Sur quoi *Cor.* 14. ſaint Jean Chryſoſtôme fait une comparaiſon bien propre à mon ſujet. Voyez, dit ce Pere, un enfant. Qu'on le dépouille de ſes biens, qu'on lui enleve ſon héritage, qu'il voie ſa maiſon en feu, il n'en eſt point touché : mais qu'on lui ôte une bagatelle qui l'amuſe, il s'afflige, il pleure, il eſt inconſolable. C'eſt ce qui nous arrive tous les jours. A-t-on manqué aux regles les plus ſacrées de la charité ? à peine y faiſons-nous quelque attention. Mais a-t-on omis un exercice de notre choix, & qu'on s'eſt volontairement preſcrit ? on court au tribunal de la pénitence s'en accuſer, & l'on en gémit devant Dieu. Mais quoi ? faut-il donc les quitter, toutes ces pratiques ? faut-il prendre une voie plus large, & nous relâcher de notre ſévérité ? A cela je réponds comme le Sauveur du monde. Il ne diſoit pas aux Phariſiens : laiſſez ces petites obſervances ; mais attachez-vous d'abord aux plus néceſſaires. Il faut, avant toutes choſes, accomplir celles ci, & ne pas abandonner enſuite les autres : *Hæc oportuit facere,* *Matth.* 23. *& illa non omittere.* Oui, chrétiens, ſoyons

exacts & réguliers, ſoyons ſéveres dans nos mœurs : non-ſeulement j'y conſens ; mais je vous y exhorte, & je ne puis trop fortement vous y exhorter. Cependant, ſelon la belle leçon que nous fait ce grand maître de la vie ſpirituelle, François de Sales, ne nous arrêtons pas à garder quelque dehors, tandis que l'ennemi s'empare du corps de la place. Que notre ſévérité ſoit ſolide ; & elle le ſera, ſi c'eſt une ſévérité déſintéreſſée, ſi c'eſt une ſévérité humble, ſi c'eſt une ſévérité charitable. Par-là nous parviendrons à la perfection de l'évangile, & à la gloire, que je vous ſouhaite, &c.

SERMON
POUR LE IV. DIMANCHE
DE L'AVENT.

Sur la pénitence.

Et venit in omnem regionem jordanis, prædicans baptiſmum pœnitentiæ, in remiſſionem peccatorum.

Jean-Baptiſte vint dans tout le pays qui eſt le long du jourdain, prêchant le baptême de pénitence, pour la rémiſſion des péchés. En ſaint Luc, ch. 3.

SIRE,

QUELQUE malheureuſe que ſoit la condition de l'homme dans l'état du péché, ſi toute pénitence étoit véritable, ou s'il étoit toujours aiſé de diſcerner la vraie pénitence de la pénitence imparfaite & fauſſe, le pécheur, dans ſon malheur même, auroit de

quoi se consoler, parce qu'il pourroit au moins envisager la pénitence comme une ressource infaillible, & comme un fonds certain de tranquillité & de paix. La grande misere du pécheur, dit saint Chrysostôme, c'est qu'étant assuré, comme il est, de la réalité de son péché, il ne peut jamais être absolument assuré de la validité de sa pénitence. Ce qui rend son sort déplorable, c'est que bien souvent la pénitence qu'il a faite, ou qu'il a cru faire, ne doit pas moins le troubler que son péché même : c'est que tous les oracles de l'écriture lui apprennent, qu'il n'y a que la vraie & la parfaite pénitence qui sauve l'homme ; & qu'au contraire, il y en a cent autres, ou parce qu'elles sont fausses & vaines, ou parce qu'elles sont imparfaites & insuffisantes, qui ne le sauvent pas. S'il lui arrive de s'y tromper ; si, faute de discernement, il vient, dans la pratique même de la pénitence, à prendre le faux pour le vrai, & à compter pour suffisant ce qui est défectueux : dès-là il tombe dans l'abyme des plus infortunés pécheurs, puisque sa pénitence même, qui devoit être sa justification & son salut, devient encore une des causes de sa condamnation & de sa perte. Voilà, s'il entend bien sa religion, ce qui doit le faire trembler.

Voulez-vous, chrétiens, calmer aujourd'hui vos consciences, autant qu'il est possible, sur un point si important ; & pour cela voulez-vous savoir quelle est la véritable pénitence, ou pour mieux dire, en

quoi consiste le discernement juste que vous devez faire de la véritable pénitence? c'est ce que je vais vous apprendre, & voici en peu de paroles tout mon dessein.

J'appelle véritable pénitence, pénitence sûre, celle que le saint précurseur, Jean-Baptiste, prêchoit aux peuples qui le venoient chercher dans le désert, quand il leur disoit : Faites donc de dignes fruits de pénitence : *Facite ergò fructus dignos pœnitentiæ.* Il ne se contentoit pas qu'ils fissent pénitence; mais pour pouvoir compter sur leur pénitence, il vouloit qu'ils en jugeassent par les fruits. Car la pénitence n'est solide, ni recevable au tribunal de Dieu, qu'autant qu'elle est efficace; & peut-elle être autrement efficace, que par les fruits qu'elle produit? *Facite fructus dignos pœnitentiæ.* Je les réduis à trois, & je dis après tous les Peres de l'église, que la pénitence efficace est celle qui retranche la cause du péché, celle qui répare les effets du péché, celle qui assujettit le pécheur aux remedes du péché. Trois caracteres qui font d'une part la perfection de la pénitence, & de l'autre la sûreté morale du pécheur pénitent. Trois caracteres que je vous prie de bien remarquer, & qui vont partager ce discours. Retrancher généreusement ce qui est la cause ou la matiere du péché. Réparer pleinement ce qui a été l'effet & la suite du péché. S'assujettir fidélement à ce qui doit être le remede du péché. Si votre pénitence, mon cher auditeur, est *Matth. 3.*

accompagnée de ces trois conditions, vous pouvez, ſans être téméraire & préſomptueux, faire fonds ſur elle; mais qu'une de ces trois conditions lui manque, c'eſt aſſez pour la rendre inutile, ou même criminelle.

Rempliſſez-nous, mon Dieu, de votre eſprit : de cet eſprit de zele qui animoit Jean-Baptiſte; c'eſt ce que je vous demande pour moi : de cet eſprit de componction qui touchoit les juifs, & qui les diſpoſoit à profiter des grandes vérités qui leur étoient annoncées par ce fidele miniſtre; c'eſt ce que je vous demande, non-ſeulement pour moi, mais pour toutes les perſonnes qui m'écoutent. Adreſſons-nous encore à Marie. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

JE fonde la premiere propoſition ſur deux principes également inconteſtables, & dont notre ſeule expérience doit nous convaincre, pour peu que nous ayions ſoin de nous étudier nous-mêmes, & de diſcerner les mouvements de notre cœur. Car voici d'abord ce que nous y devons reconnoître, & c'eſt une obſervation qu'a fait avant moi ſaint Auguſtin. Quelque corrompue, dit ce Pere, que ſoit la nature de l'homme depuis le péché & par le péché, on n'aime point, après tout, le péché comme péché. Il n'appartient qu'aux démons d'être diſpoſés de la ſorte; & on pourroit même douter s'ils portent juſques-là leur obſtination & leur

malice. On aime ce qui eſt la matiere & la cauſe du péché ; mais on n'aime point dans le fond le péché même : c'eſt-à-dire, on aime le plaiſir que Dieu défend, mais non pas parce qu'il le défend. On aime le profit de l'uſure qui eſt injuſte ; mais on l'aime parce qu'il eſt commode, & non pas parce qu'il eſt injuſte. On aime la vengeance qui eſt criminelle ; mais on l'aime parce qu'on croit que l'honneur y eſt engagé, & non pas parce qu'elle eſt criminelle.

Je dis plus : on voudroit, s'il étoit poſſible, pouvoir ſéparer l'un de l'autre ; & par une préciſion dont le libertin s'accommoderoit volontiers, on voudroit que ce qu'on aime, ne fût pas défendu de Dieu ; on voudroit que Dieu ne s'offensât pas du plaiſir que l'on recherche en ſatisfaiſant ſa paſſion ; en un mot, on voudroit pouvoir ſe contenter, & ne pas pécher. Mais parce que ces deux choſes ſont inſéparables, & que, dans la conjoncture où je ſuppoſe le pécheur, le deſir qu'il a de ſe contenter, l'emporte par deſſus la crainte qu'il a de pécher : delà vient, dit ſaint Auguſtin, que ſans aimer le péché, que haïſſant même le péché, il peche toutefois dans la ſatisfaction qu'il ſe procure. Parce qu'il aime au moins ce qu'il fait, & ce qu'il ne peut ignorer être la cauſe ou la matiere du péché. Or cela ſuffit pour le rendre, malgré lui-même, tranſgreſſeur & prévaricateur de la loi de Dieu.

Voilà le premier principe ; & prenez gar-

de, chrétiens : ce n'eſt donc point préciſément par la haine du péché, conſidéré comme péché, qu'il faut diſtinguer les pécheurs efficacement convertis, d'avec ceux qui ne le ſont pas; puiſqu'il eſt certain que les plus endurcis pécheurs, tandis qu'ils ont un reſte de religion, conſervent encore, ou du moins peuvent conſerver cette haine du péché. Ce n'eſt point, dis-je, par cette haine générale, par cette haine ſpéculative du péché, qu'il faut juger du mérite de la pénitence; puiſqu'on ſait bien qu'il n'en coûte rien au pécheur, pour haïr le péché de la ſorte, & que la pénitence la plus vaine peut avoir cela de commun avec la pénitence la plus ſolide.

Mais par où devons-nous commencer à faire en nous-mêmes le diſcernement de la vraie pénitence, & de ce que j'appelle ici déteſtation ſincere & efficace du péché? Ecoutez-moi, chrétiens, & jugez-vous. En voici l'induction pratique. C'eſt par le retranchement actuel & effectif de ce que nous reconnoiſſons être en nous la cauſe du péché; de ce qui fomente, & qui fait ſubſiſter en nous ce corps de péché, que Dieu veut que nous détruiſions, en nous convertiſſant à lui : *Ut deſtruatur in vobis corpus peccati.* C'eſt par le renoncement à mille choſes agréables qui ſont dans l'idée de l'homme charnel la douceur de la vie; mais qui ſont auſſi par-là même le poiſon mortel de nos ames & l'aiguillon du péché. C'eſt par la fuite des

Rom. 6.

objets, qui excitent dans nos cœurs ces pernicieux desirs, que la concupiscence, selon l'écriture, ne peut concevoir sans enfanter le péché : *Deinde concupiscentia cùm conceperit, parit peccatum.* C'est par l'exacte fidélité à éviter des entretiens, dont nous savons bien que la scandaleuse licence corrompt la pureté des mœurs; puisque c'est delà que viennent les premieres plaies, & souvent les plus incurables, que nous fait le péché. C'est par la sévere, mais salutaire, mais nécessaire détermination à nous interdire des sociétés & des commerces qui sont pour nous comme les liens du péché; des représentations & des spectacles, dont l'unique effet est d'émouvoir les passions les plus vives, & de répandre dans l'imagination & dans les sens les plus dangereuses semences du péché; des assemblées, où l'esprit impur est comme dans son regne, & en possession, de tendre à l'innocence les pieges les plus inévitables du péché; des lectures où notre damnable curiosité est si souvent & si justement punie par les malignes impressions qu'elles laissent du péché. C'est par le sacrifice entier & sans réserve, de ces amitiés, dont nous nous appercevons bien, que la tendresse malheureuse, quoique couverte d'un voile de pudeur, n'est au fond qu'un raffinement de sensualité, & qu'un déguisement de péché. C'est par le prompt & éternel divorce avec cette personne, dont les artifices aussi-bien que les charmes, & souvent bien plus que

Jac. 1.

les charmes, ſont les amorces fatales du péché. C'eſt par la ſainte violence que chacun de nous doit ſe faire ſur tout cela, puiſque ce ſont là, dans la penſée de l'apôtre, les armes de l'iniquité & du péché :
Rom. 6. *Arma iniquitatis peccato.* En un mot, c'eſt par cette circonciſion évangélique, qui ne s'arrêtant pas à la ſurface, ni au changement extérieur de l'homme, dépouille l'homme de ce qu'il a dans le cœur de plus intime; & de ce qui eſt en lui l'origine du péché.

Oui, c'eſt par-là que le chrétien doit meſurer l'efficace & la vertu de ſa pénitence; & s'il eſt dans l'obligation d'approcher de ce ſacrement que Jeſus-Chriſt a inſtitué pour la réconciliation des pécheurs, c'eſt par-là qu'il doit commencer à accomplir le grand
I. Cor. précepte de l'apôtre : *Probet autem ſeipſum homo;* que l'homme s'éprouve lui-même; & autant qu'il le peut dans cette vie, qu'il s'aſſure de lui-même. Or il le peut par-là, reprend ſaint Chryſoſtôme; & moi j'ajoute, qu'il ne le peut que par-là.

Supprimez toutes les paroles inutiles, &
Oſée 14. convertiſſez-vous ſolidement : *Tollite verba, & convertimini.* Ainſi parloient les prophetes, exhortant à la pénitence le peuple de Dieu; & c'eſt, pécheur à qui je parle, le miniſtere dont je m'acquitte aujourd'hui. Vous déteſtez, dites-vous, votre péché; vous y renoncez : du moins le croyez-vous ainſi. Mais peut-être vous flattez-vous dans le témoignage que vous vous rendez; & votre contrition prétendue n'eſt rien moins

devant Dieu que ce qu'elle vous paroît. Peut-être êtes-vous plus touché de la honte de votre péché, que de ſa malice; du remords & du trouble qu'il vous cauſe, que de l'injure qu'il fait à Dieu; de l'embarras où il vous jette, que de la diſgrace de Dieu, qu'il vous attire : ſi cela eſt, contrition toute humaine. Peut-être votre erreur vient-elle de ce que vous confondez les graces de la pénitence qui ſont en vous, avec la pénitence qui n'y eſt pas; les déſirs de converſion que Dieu vous inſpire, avec votre converſion même, dont vous êtes encore bien éloigné : c'eſt-à-dire, peut-être vous croyez-vous changé & converti, lorſque vous ſouhaitez ſeulement de l'être : ſi cela eſt, contrition apparente. Mais voulez-vous ſortir de cette incertitude? voulez-vous bien connoître ce que vous êtes? *Tollite verba :* ſans vous arrêter aux paroles, toujours équivoques, toujours ſuſpectes, voici la regle que vous devez prendre. Entrons dans le détail; il n'y aura rien qui ne convienne à la chaire.

Vous êtes un homme du monde, un homme diſtingué par votre naiſſance : mais dont les affaires, ce qui n'eſt aujourd'hui que trop commun, ſont dans la confuſion & dans le déſordre. Que ce ſoit par un malheur ou par votre faute, ce n'eſt pas là maintenant de quoi il s'agit. Or, dans cet état, ce qui vous porte à mille péchés, c'eſt une dépenſe qui excede vos forces; & que vous ne ſoutenez, que parce que vous ne

voulez pas vous régler, & par une fauſſe gloire que vous vous faites de ne pas décheoir. Car delà les injuſtices; delà les duretés criantes envers de pauvres créanciers que vous déſolez, envers de pauvres marchands aux dépens de qui vous vivez, envers de pauvres artiſans que vous faites languir, envers de pauvres domeſtiques dont vous retenez le ſalaire. Delà ces frivoles & trompeuſes promeſſes de vous acquitter; ces abus de votre crédit, & ces chicanes infinies, pour éloigner un paiement ou pour l'éluder. Delà ces dettes éternelles, qui, en ruinant les autres, vous damnent vous-même. Retranchez cette dépenſe; & ſi vous voulez que je ſois bien perſuadé de la vérité de votre contrition, ayant peu, paſſez-vous de peu. Ne vous meſurez pas par ce que vous êtes, mais par ce que vous pouvez. Otez-moi ce luxe d'habits, cette ſuperfluité de train, cette vanité d'équipage, cette curioſité de meubles. Réduit à la diſette & à une triſte indigence, ſupportez-la, mais ſupportez-la en chrétien, & puiſqu'il le faut, faites-vous-en un mérite & une vertu. Sans cela, en vain pleurez-vous votre péché; en vain formez-vous mille repentirs, ou plutôt, en vain les témoignez-vous ces repentirs : ce ſont des paroles, & Dieu vous demande des effets : *Tollite verba, & convertimini.*

Vous aimez le jeu; & ce qui perd votre conſcience, c'eſt ce jeu-là même; un jeu ſans meſure & ſans regle; un jeu qui n'eſt

plus pour vous un divertiſſement, mais une occupation, mais une profeſſion, mais un trafic, mais une attache & une paſſion, mais, ſi j'oſe ainſi parler, une rage & une fureur : un jeu dont on peut bien dire à la lettre, que c'eſt un abyme qui attire un autre abyme, ou même cent autres abymes : *Abyſſus* Ps. 41. *abyſſum invocat.* Car delà viennent ces innombrables péchés qui en ſont les ſuites ; delà l'oubli de vos devoirs, delà le déréglement de votre maiſon, delà le pernicieux exemple que vous donnez à vos enfants, delà la diſſipation de vos revenus, delà ces tricheries indignes, & s'il m'eſt permis d'uſer d'un terme plus fort, ces fripponneries que cauſe l'avidité du gain ; delà ces emportements, ces jurements, ces déſeſpoirs dans la perte ; delà ſouvent, & plus que la fragilité du ſexe, ces honteuſes reſſources où l'on ſe voit forcé d'avoir recours ; delà cette diſpoſition à tout, & peut être au crime, pour trouver de quoi fournir au jeu. Retranchez ce jeu ; & parce qu'il eſt bien plus aiſé de le quitter abſolument, que de le modérer, quittez-le : faites-en une déclaration publique ; donnez à Dieu une preuve de la ſincérité de votre contrition, en coupant la racine du mal ; & pour vous aſſurer vous-même, que vous ne voulez plus pécher, impoſez-vous la loi de ne plus jouer. Sans cela vous aurez beau dire, comme le Publicain de l'évangile : Seigneur, ſoyez-moi propice ; je reconnois mon péché ; votre voix eſt la voix de Ja-

cob; mais vos mains ſont les mains d'Eſaü : *Tollite verba, & convertimini.*

Enfin, examinez-vous devant Dieu; & juge équitable de vous-même, défait de toute prévention, voyez ce qui ſert de ſujet au péché; mais voyez-le préparé & réſolu à n'en excepter rien, à n'en retenir rien dans le ſacrifice que vous en devez faire. Voilà par où vous connoîtrez ſi vous êtes pénitent. Attaquer le péché, non en idée, mais en ſubſtance; en ſapper le fondement, & le renverſer : c'eſt ce que ſaint Paul appelle courir, non pas au haſard, mais à deſ-
I. Cor. 9. ſein d'arriver au terme : *Sic curro, non quaſi aërem verberans :* c'eſt ce qu'il appelle combattre; non pas en donnant des coups perdus, ni en frappant l'air; mais en faiſant tomber l'ennemi que vous pourſuivez, & en remportant ſur lui une pleine victoire. Je paſſe au ſecond principe.

On n'eſt pas toujours maître de ſes penſées, ni des premiers mouvements de ſon cœur; mais on eſt toujours reſponſable de ſes actions & de ſa conduite; & quand on vient, par exemple, à ſuccomber dans une occaſion dangereuſe, d'où la loi de Dieu nous obligeoit de ſortir; mais où malgré la loi de Dieu néanmoins, l'on eſt demeuré, on n'a jamais droit alors de dire : je n'ai pu me défendre de ce péché; mais on doit dire : je ne l'ai pas voulu, ou je ne l'ai que très-foiblement & peu ſincérement voulu. Appliquez-vous.

Je l'avoue, chrétiens : un pécheur con-

verti de bonne foi, dans l'état même de sa conversion, peut encore avoir des foiblesses; & tout converti qu'il est, il peut déplorer sa misere avec le même sujet & dans le même esprit que saint Paul, en disant comme cet apôtre : *Sentio aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, & captivantem sub lege peccati;* infortuné que je suis! je sens dans moi-même une loi qui me tient captif sous le joug du péché, & qui combat contre la loi de ma raison. Mais remarquez, dit saint Chrysostôme, réflexion admirable & édifiante pour ceux qui m'écoutent : remarquez, que quand saint Paul parloit de la sorte, il protestoit en même temps, avec une sainte confiance, qu'il n'avoit rien d'ailleurs à se reprocher, *Nihil mihi conscius sum;* qu'il étoit fidele à la grace; qu'il marchoit dans la voie du salut non-seulement avec circonspection, mais avec tremblement; qu'il traitoit rudement son corps, qu'il le châtioit & le réduisoit en servitude : *Castigo corpus meum, & in servitutem redigo.* Or ce témoignage de sa fidélité, de sa vigilance, de son austérité de vie, de son attention sur soi-même, le mettoit à couvert de toute illusion. Lorsqu'il se plaignoit de la révolte de ses passions, & qu'il gémissoit dans la douleur de se voir réduit à un état si humiliant : c'étoit une douleur sincere & pleine de bonne foi. Mais le langage hypocrite, c'est de parler comme saint Paul, & de se conduire comme le

Rom. 7.

Cor. 4.

I. Cor. 9.

mondain. Le langage hypocrite, c'eſt de ſe plaindre de ſa foibleſſe, & cependant de l'expoſer à des tentations, où toute la force, toute la vertu même des ſaints ſuffiroit à peine pour réſiſter. Le langage hypocrite, c'eſt de gémir ſur la violence de ſes paſſions, & toutefois de ſe précipiter aveuglément dans des périls, où l'on ſait que les paſſions, même les plus modérées, ne pourroient preſque ſe contenir : c'eſt
Rom. 7 de s'écrier : *Infèlix ego homo!* malheur à moi, d'être né ſi ſenſuel & ſi fragile! & malgré cet aveu, de rechercher contre l'ordre de Dieu des occaſions, où la fragilité, de ſimple malheur qu'elle étoit, devient un crime, ou du moins la ſource de tous les crimes. Telle eſt l'hypocriſie de la pénitence; & c'eſt par-là, mes chers auditeurs, que vous en devez juger.

Vous êtes foible, j'en conviens; la loi du péché regne en vous; la concupiſcence vous domine; vous portez dans vous-même & avec vous-même votre ennemi, qui eſt votre chair. Mais voilà pourquoi je prétends que vous vous jouez de Dieu, ſi dans le moment que vous pleurez votre péché, vous n'en voulez pas retrancher l'occaſion. Voilà pourquoi je ſoutiens que vous mentez au Saint-Eſprit, & qu'il y a dans votre pénitence une contradiction énorme, ſi, vous confeſſant foible d'une part, vous n'en êtes pas de l'autre plus circonſpect & plus vigilant. Car avec quel front pouvez-vous dire comme David, en gémiſſant & en pleurant :

pleurant : J'ai péché contre le Seigneur, *Peccavi Domino ;* tandis que vous vous obs- *II. Reg.* tinez à ne pas éloigner de vous un danger 12. prochain, où ſans commettre d'autre péché, vous péchez déja, & contre le Seigneur, & contre vous-même, en riſquant votre conſcience & votre ſalut ? Comment pouvez-vous alléguer à Dieu l'infirmité de votre ame, & vous ſervir de ce motif pour toucher ſa miſéricorde, tandis qu'à cette infirmité, vous joignez encore l'infidélité & la malignité ? Je dis infidélité & malignité, de demander à Dieu qu'il vous guériſſe, & de ne vouloir pas vous préſerver de ce qui vous tue ; de reconnoître que vous êtes malade, & d'agir comme ſi vous jouiſſiez d'une pleine ſanté ; d'appeller le ciel à témoin de votre douleur, & de ne vous réſoudre jamais, en vertu de cette même douleur, à rien ſacrifier, ni à vous ſéparer de rien : n'eſt-ce pas, encore une fois, vouloir en impoſer à Dieu & aux hommes ?

Non, non, mon cher auditeur, tandis que vous en uſez de la ſorte, il n'y a dans votre pénitence que diſſimulation & que menſonge ; & il ne vous eſt plus permis, en vous plaignant comme ſaint Paul, de vous appliquer ces paroles qui ne peuvent vous convenir : *Non quod volo bonum, hoc* *Rom.* 7. *ago, ſed quod odio malum, hoc facio.* Car, au-lieu que cet homme apoſtolique étoit inconſolable, de ce qu'il ne faiſoit pas le bien qu'il vouloit & de ce qu'il faiſoit le mal qu'il ne vouloit pas : par une oppoſition ex-

trême de vous à lui, tandis que vous persévérez dans l'occasion du péché, vous voulez tout le mal que vous faites, & vous ne voulez nullement le bien que vous ne faites pas. L'efficace de la pénitence consiste donc à sortir généreusement de l'occasion, pour vaincre le péché, & non pas à vouloir vaincre le péché en demeurant dans l'occasion: & c'est ici où j'aurois besoin de tout le zele des prophetes, pour confondre l'aveuglement & l'endurcissement des pécheurs.

Car voici, chrétiens, où le relâchement des mœurs nous a conduits. On traite un confesseur d'homme difficile & scrupuleux: on se rebute de lui, & on le quitte, lorsque, fidele à son ministere, il suspend pour ceux qui refusent d'éviter certaines occasions, la grace de l'absolution. Mais quand la suspendra-t-il donc? & quelle preuve plus évidente peut-il avoir de la mauvaise disposition avec laquelle un mondain se présente à ce sacrement, que de le trouver résolu à retourner toujours dans les mêmes compagnies, & à fréquenter les mêmes lieux, où tant de fois son innocence a fait naufrage? Si jamais il peut & il doit user du pouvoir qu'il a reçu de lier les consciences, n'est ce pas alors? Il voit, & vous le voyez vous-même, que l'affreuse continuité de tant de rechûtes roule uniquement sur une occasion que vous lui marquez; & il ne peut gagner sur vous de vous en détacher. S'il consentoit, malgré cet obstacle, à vous délier & à vous absoudre, bien-loin que

vous dussiez louer sa lâche condescendance, & l'approuver, n'en seriez-vous pas scandalisé, ou ne devriez-vous pas l'être ? & de dispensateur qu'il est des mysteres de Dieu, n'en deviendroit-il pas le dissipateur ?

A Dieu ne plaise, chrétiens, que je prétende par-là autoriser les sévérités indiscretes, que l'on voudroit quelquefois, & peut-être sans fondement, imputer aux ministres de Jesus-Christ dans l'administration de la pénitence. Mais à Dieu ne plaise aussi, que j'autorise jamais les dangereuses & criminelles facilités de quelques ministres à ce divin tribunal. Or y en auroit-il jamais eu de plus dangereuse, & même de plus criminelle, que de réconcilier & d'admettre à la participation des sacrements, un pécheur obstiné à ne pas sortir de certaines occasions ? Ce sont, dites-vous, des occasions, qu'il n'est pas en votre pouvoir de quitter : & moi je réponds, que vous les quitteriez dès aujourd'hui, si delà dépendoit l'avancement de votre fortune temporelle, & si par-là vous sauviez tel & tel intérêt que vous avez à ménager dans le monde. Ces occasions, ajoutez-vous, sont des liens que vous ne pouvez rompre sans éclat ; &, par conséquent, sans scandale ; & moi je vous dis, que le grand scandale est de ce que vous ne les rompez pas ; & que scandale pour scandale, s'il étoit vrai que vous en fussiez réduit là, encore vaudroit-il mieux essuyer le scandale salutaire qui fait cesser le péché, & qui sauve votre ame,

que de soutenir, comme vous faites, le scandale mortel qui vous perd, & qui est le surcroît du péché même.

Mais Dieu, dans ces occasions, me protégera, & j'ai en lui cette confiance. Confiance réprouvée, dit saint Chrysostôme, qui n'aboutit qu'à tenter Dieu, & qu'à fomenter l'impénitence de l'homme : confiance outrageuse à Dieu, & qui ne sert qu'à endurcir le pécheur. Ah, mon Dieu! que ne prêche-t-on éternellement cette vérité! que ne la prêche-t-on, & à temps, & à contre-temps! que ne la prêche-t-on par-tout & sans égard, puisque c'est delà que dépend la conversion, la réformation, la sanctification du monde chrétien! Quoi qu'il en soit, mes chers auditeurs, ne comptez pas sur votre pénitence; & quelque fervente qu'elle vous paroisse d'ailleurs, tenez-la pour vaine, si elle ne va, non pas seulement à retrancher la matiere & la cause du péché, mais encore à réparer les effets du péché. C'est la seconde partie.

II. PARTIE.

COMME il est évident que la pénitence est une partie de la justice; & que c'est ainsi que les Peres de l'église nous ont fait concevoir cette vertu, l'ayant toujours considérée comme une volonté sincere dans le pécheur, de se faire justice à lui-même, de la faire à Dieu, & pour rendre à chacun ce qui lui est dû, de la faire encore au prochain, si le prochain a été offensé; il

s'enſuit qu'une des principales fonctions de la pénitence chrétienne, eſt de réparer les effets du péché. Mais ſuppoſant l'indiſpenſable & l'inconteſtable néceſſité de cette réparation, il s'agit, mes chers auditeurs, d'en bien comprendre l'étendue, parce que c'eſt delà que dépend l'exacte meſure de la pénitence. Or pour cela, je m'attache à deux importantes maximes de l'écriture, qui doivent corriger en nous deux des plus viſibles & des plus dangereux abus à quoi nous ſoyons ſujets, lors même que nous voulons retourner à Dieu, & dans le projet & le plan de converſion que nous nous formons. Voici une inſtruction bien ſolide, & dont je vous prie de profiter.

Premiere maxime : pour ſe convertir efficacement à Dieu, il ne ſuffit pas de faire pénitence, mais il faut faire de dignes fruits de pénitence. C'eſt ce que prêchoit Jean-Baptiſte, cet homme envoyé de Dieu, pour préparer au Seigneur un peuple parfait. C'eſt ce qu'il enſeignoit aux juifs, qui venoient l'entendre dans le déſert, & qui ſe préſentoient à lui, pour être baptiſés. C'eſt la concluſion qu'il tiroit, & qu'il leur adreſſoit à tous, quand il leur diſoit avec ce zele & cet eſprit d'Elie dont il étoit rempli : *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ.* Car, comme remarque ſaint Grégoire pape, par-là, ce divin précurſeur déclaroit que les fruits de la pénitence devoient être diſtingués de la pénitence même, comme la ſubſtance de l'arbre l'eſt de ſes *Luc.* 3.

fruits. Par-là, il leur donnoit à connoître que la pénitence ne se réduit pas uniquement à pleurer les péchés passés, mais à se mettre en état de ne les plus commettre à l'avenir : *Transacta flere & illa deinceps non committere :* que pleurer les péchés passés, & même y renoncer pour toute la suite de la vie, c'est le fond & comme la racine de la pénitence; mais qu'il doit naître delà des fruits de grace & de salut, sans lesquels la pénitence ne peut être qu'un arbre stérile & exposé à la malédiction. Par-là il accomplissoit dignement son ministere, soit à l'égard des pécheurs endurcis, en les obligeant à faire pénitence; soit à l'égard des pécheurs pénitents, en leur apprenant à faire de dignes fruits de pénitence : *Atque ita generalem omnibus exhibebat doctrinam; non pœnitentibus, ut pœnitentiam agerent : pœnitentibus, ut dignos pœnitentiæ fructus facerent.*

Gregor. magn.

Idem.

Or quels sont, encore une fois, ces fruits salutaires; ces fruits de pénitence? les voici : réparer les pernicieux effets du péché par des œuvres directement contraires au péché même, selon ses différentes especes. Je m'explique. Réparer les effets de l'usurpation, ou d'une possession injuste, par la restitution; réparer les effets de la médisance, ou de la calomnie, par le rétablissement de l'honneur & de la réputation; réparer les effets de l'emportement & de l'outrage, par l'humilité de la satisfaction; réparer les effets de l'inimitié & de la haine,

par la ſincérité de la réconciliation. Voilà, dit ſaint Grégoire, les dignes fruits, les fruits proportionnés, les fruits néceſſaires, les fruits non ſuſpects de la pénitence. Tout ceci eſt eſſentiel : écoutez-moi.

Dignes fruits de pénitence, parce qu'il faut, pour les produire, que le pécheur faſſe des efforts, dont il n'y a que la vraie pénitence, je veux dire, que la pénitence ſurnaturelle, & même la plus ſurnaturelle, qui ſoit capable. En effet, par quel autre motif que celui d'une pénitence très-parfaite & toute ſurnaturelle, un riche avare pourra-t-il ſe réſoudre à rendre un bien qu'il a injuſtement acquis, ou injuſtement retenu; mais dont il ne peut plus ſe dépouiller, ſans décheoir du rang où il eſt, & dont la reſtitution lui devient par-là quelque choſe de plus triſte & de moins ſupportable, que la mort même? Par quel autre motif un homme hautain & fier, pourra-t-il gagner ſur lui de faire des démarches humiliantes, pour ſatisfaire, aux dépens de ſon orgueil, à ceux qu'il a offenſés? & s'il eſt offenſé lui-même, par quel autre motif lui perſuadera-t-on d'étouffer le reſſentiment de l'injure qu'il a reçue, & de ſe réconcilier de bonne foi avec ſon plus mortel ennemi? Ce ne peut être là, Seigneur, que l'ouvrage de votre main, & un tel changement ne peut venir que de vous. La vertu de l'homme ne va point juſques-là. Il faut non-ſeulement que votre grace vienne à ſon ſecours, mais la plus puiſſante

de vos graces. Il faut qu'elle lui faſſe concevoir & enfanter ces réſolutions héroïques : & ſans elle, l'eſprit corrompu du monde les feroit immanquablement avorter. C'eſt par cette grace, ô mon Dieu ! que vous triomphez des cœurs les plus rebelles & les plus durs : c'eſt par elle que les hommes les plus violents & les plus féroces deviennent doux & traitables comme des agneaux ; par elle que l'uſurpateur du bien d'autrui conſent à ſe déſaiſir de tout ce qui ne lui appartient pas ; & quelquefois même encore de ce qui lui appartient, en rendant, comme Zachée, non-ſeulement au double, mais au-delà. Et ſi vous daignez aujourd'hui, Seigneur, donner la bénédiction à ma parole, qui eſt la vôtre, c'eſt par un effet de cette pénitence victorieuſe, que l'on verra peut-être dans ce ſaint temps, des miracles qu'on n'eſpéroit plus, mais dont vos ſerviteurs vous béniront, & qui édifieront plus votre égliſe que les miracles mêmes par où elle s'eſt établie : je veux dire, des injuſtices réparées, des calomnies rétractées, des querelles pacifiées, des inimitiés éteintes, des cœurs réunis : dignes fruits, puiſque le Saint-Eſprit en eſt l'auteur, & que ce ſont évidemment ceux que ſaint Paul appelle fruits de lumiere, fruits de bonté, de juſtice, de vérité : *Fructus enim lucis eſt in omni bonitate, & juſtitia, & veritate.* *Epheſ. 5.*

Fruits proportionnés : à quoi ? à l'offenſe. Autrement, la pénitence eſt non-ſeulement

défectueuſe, mais odieuſe, non-ſeulement réprouvée de Dieu, mais condamnée même du monde. Car le monde même veut ici de la proportion. Vous vous êtes enrichi aux dépens de la veuve & de l'orphelin; & vous vous en croyez quitte, pour quelques bonnes œuvres, dont, ni l'orphelin, ni la veuve ne profiteront. Vous avez déchiré la réputation de votre frere; & ſans qu'il vous en coûte rien de plus, vous vous contentez de vous acquitter envers lui des ſimples devoirs d'une charité commune. Vous avez, pour perdre votre ennemi, exagéré & inventé; & toute votre pénitence ſe termine à gémir devant Dieu, & à prier. Priere exécrable, dit le ſage; & moi, appliquant cette expreſſion à mon ſujet, je dis, pénitence exécrable, parce que celui qui la fait, en la faiſant même, ne veut pas écouter la loi, ni l'accomplir. C'eſt la raiſon qu'en apporte le Saint-Eſprit : *Qui declinat aures ſuas, ne audiat legem, oratio ejus fiet execrabilis.* Prov. 28. Non, non, mon cher auditeur, il n'en va pas comme vous le penſez. Dans l'ordre inviolable & indiſpenſable que Dieu a établi, la médiſance ne ſe répare point par la priere, ni l'injuſtice par l'aumône. Pour avoir devant Dieu le mérite d'une pénitence efficace, il y faut obſerver les proportions preſcrites par le droit divin; & au-lieu de ſe faire une pénitence ſelon ſon goût, ou même ſelon ſa dévotion, il faut ſe faire une dévotion & une pénitence ſelon les regles de la droite

conſcience. Or jamais une conſcience droite ne vous permettra de rendre préciſément à Dieu, ce que vous avez enlevé au prochain, ni d'appliquer à la charité, ce que vous devez à la juſtice : à Dieu, vous dira-t-elle, ce qui eſt à Dieu; & à Céſar, ce qui eſt à Céſar. Voilà la loi éternelle & invariable qu'elle vous oblige à ſuivre.

Fruits néceſſaires : car en vain imaginerons-nous des tempéraments & des accommodements, des explications & des tours; malgré tous les tours & toutes les explications, malgré tous les accommodements & tous les tempéraments, il en faudra toujours revenir à la déciſion de ſaint Auguſtin, contre laquelle, ni la cupidité, ni l'iniquité, ni le relâchement de la morale, ni la corruption des uſages du monde, ne preſcriront jamais. Si pouvant reſtituer un bien, dont la conſcience eſt chargée, vous refuſez de le rendre; quelque témoignage que vous puiſſiez donner d'un cœur contrit & pénitent, vous contrefaites la pénitence, mais vous ne la faites pas : *Non agitur pœnitentia, ſed fingitur.* Et ſi c'eſt véritablement & ſincérement que vous la faites, pourſuit ce ſaint docteur, le péché ne vous eſt pardonné qu'à condition que le dommage ſera réparé : *Si autem veraciter agitur, non remittitur peccatum, niſi reſtituatur ablatum.* Or ce qui eſt vrai des biens de fortune l'eſt également de l'honneur. Allez, tant qu'il vous plaira, aux pieds des prêtres, confeſſer votre injuſtice; proſternez-

Auguſt.

Idem.

vous, humiliez-vous, accusez-vous : si cependant, vous ne prenez pas, & ne voulez pas prendre les mesures convenables, pour rétablir ce que vous avez détruit, ou en supposant ce qui ne fut jamais, ou en révélant ce qui devoit être éternellement caché dans les ténebres, & ce qui l'auroit été sans la malignité de votre cœur, ou sans l'indiscrétion de votre langue, qu'est-ce que votre pénitence ? un fantôme, rien davantage. Que dis-je ? c'est un crime, c'est un sacrilege. *Non remittitur peccatum, nisi restituatur ablatum.*

Fruits certains, & non suspects. En effet, on ne soupçonnera jamais un pécheur qui veut bien se soumettre à cette réparation, de n'être pas solidement converti. C'est un gage, dont les censeurs mêmes les plus rigides, je veux dire, dont les confesseurs les plus séveres ne sont pas en droit de se défier. Dans tous les autres fruits de la pénitence, il peut y avoir de l'ostentation & de l'hypocrisie ; mais ici, ni l'hypocrisie, ni l'ostentation n'est point à craindre. Car il n'arrive guere qu'un homme se détermine à quelque chose d'aussi mortifiant qu'il l'est, de rendre ce qu'il pourroit garder, ou de se dédire de ce qu'il a témérairement & fausſement avancé, quand il n'est converti qu'en apparence. Il faut l'être en effet pour se condamner ainsi soi-même, & pour ne se faire nulle grace. La pénitence alors ne peut donc être douteuse. Non pas, après tout, qu'on ait une

assurance entiere de son état. Personne, dit le Sage, ne sait s'il est digne de haine ou d'amour; c'est un des secrets que Dieu s'est réservés, pour nous obliger à vivre dans une dépendance plus absolue de sa grace. Mais de toutes les marques, à quoi l'on peut reconnoître les vrais pénitents, la plus infaillible, c'est, sans contredit, cette généreuse réparation des effets & des suites du péché. Réparation, qui remet le calme dans une ame; réparation, qui nous affranchit des remords de la conscience; réparation, qui nous fait goûter cette bienheureuse paix, où consiste, selon Tertullien, la félicité du pécheur justifié. *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ.*

Mais, chrétiens, quelle est l'illusion de notre siecle? Au-lieu de juger de la pénitence par ces fruits, qui sont à toute épreuve, on en veut juger par des pratiques très-équivoques, & qui souvent ont plus d'éclat que de solidité. Voici ma pensée. On voudroit voir comme autrefois les pécheurs humiliés sous la cendre, couverts de cilices, exténués de jeûnes. Beaux dehors; mais du reste, dehors trompeurs, si cependant, & avant toutes choses, on ne les oblige pas à satisfaire aux devoirs naturels de la charité & de la justice. Ces loix de police & de discipline, que l'église dans la suite du temps a trouvé bon de mitiger, on les voudroit encore dans toute leur rigueur, & je les y voudrois moi-même : mais à cette condition essentielle, que d'abord ces loix

fondamentales, & ces loix capitales, dont jamais, ni l'égliſe, ni Dieu même n'ont diſpenſé, fuſſent obſervées; & c'eſt à quoi l'on ne penſe pas. Cela veut dire, que par un eſprit phariſaïque, on s'attache à l'écorce de la pénitence, tandis qu'on en laiſſe les fruits.

Seconde maxime de l'écriture : il ne ſuffit pas, dit ſaint Paul, de faire le bien devant Dieu, pour glorifier Dieu; il faut encore le faire devant les hommes, pour édifier les hommes : *Providentes bona, non ſolùm coram Deo, ſed etiam coram hominibus.* Ainſi parloit l'apôtre; & je dis par la même regle : il ne ſuffit pas de faire pénitence devant Dieu, il faut encore la faire devant les hommes. On la fait devant Dieu, en reconnoiſſant ſon péché : mais on la fait devant les hommes, en réparant le ſcandale du péché, & en ôtant même juſqu'aux apparences du péché. Sans cela, c'eſt la déciſion expreſſe de ſaint Thomas & de tous les autres théologiens après lui; ſans cela, point de pénitence. II. Cor. 8.

Que ne puis-je, mes chers auditeurs, vous faire comprendre ce point de morale, dans toute ſon étendue & dans toute ſa force! il faut que la pénitence répare le ſcandale du péché. Car malheur à nous, ſi nous tombions dans l'erreur des héréſiarques, qui corrompant la loi de Dieu ſous ombre de la réformer, réduiſent toute la pénitence à ne pécher plus. Malheur à nous, ſi renouvellant au moins par nos actions &

par nos mœurs, le dogme impie de Luther, nous venions à nous perſuader, que tout le myſtere de notre juſtification fût compris dans ces paroles du fils de Dieu mal entendues, quand il dit à cette femme adultere : Allez, & ne commettez plus la même faute : *Vade, & jam amplius noli peccare.* En ſorte que ce fût aſſez pour une ame criminelle, de dire : j'ai quitté mon péché ; ſans qu'il lui en coûtât davantage. Plus vaine peut-être, reprend ſaint Gregoire, du témoignage qu'elle ſe rend de ne plus pécher, qu'elle n'eſt humble du ſouvenir d'avoir péché : ou tranquille & contente d'elle-même, parce que ſon péché n'eſt plus ; & prétendant à tous les droits de l'innocence des juſtes, ſans participer à l'humiliation des pécheurs. Abus, dit ce grand pape : le ſcandale du péché eſt une partie du péché ; & tandis que le ſcandale n'eſt point réparé, quoique le péché ceſſe, ou pour parler plus clairement, quoique vous ceſſiez de le commettre, il n'eſt point abſolument détruit. Il faut donc que la pénitence, après avoir pourvu à l'un, s'applique à l'autre : & parce qu'elle ne le peut faire qu'aux dépens du pécheur même, regle admirable de ſaint Auguſtin, il faut, ſi c'eſt une pénitence efficace, qu'elle aboliſſe le péché dans la perſonne du pécheur, & qu'elle confonde le pécheur, pour anéantir le péché. Autrement, pourſuit ce pere, quel exemple tirera le prochain de votre converſion ? Et s'il eſt vrai que votre péché ait eu les ſuites

funeſtes que vous déplorez vous-même ; s'il eſt vrai qu'en vous égarant, vous en ayiez égaré tant d'autres : n'eſt-il pas de l'ordre que vous ſerviez à les ramener ; & n'eſt-ce pas une juſtice, que vous leur rendiez ce que vous leur avez fait perdre, en les édifiant par votre pénitence, autant que vous les avez ſcandaliſés par les déréglements de votre vie ?

Cependant, chrétiens, ce n'eſt guere ainſi que l'on raiſonne dans le ſiecle ; & n'eſt-il pas plein de ces ames mondaines, qui jugeant ſelon les deſirs de leur cœur, malgré tous les oracles du Saint-Eſprit, ſe font une prudence, mais une prudence charnelle, de ſauver du débris tout ce qu'elles en peuvent ſauver ; de ſe réſerver dans l'état même de leur prétendue pénitence, tout ce qui peut ſervir, ou de reſſource, ou de conſolation à leur amour-propre, tous les agréments de la ſociété, tout l'éclat de la proſpérité, tout le luxe & le faſte de la vanité, en un mot, tout l'extérieur du péché ? Qui, non contentes de paroître toujours telles qu'elles ont été, & par conſéquent, de l'être toujours, puiſqu'il n'eſt preſque pas poſſible dans la pratique de ſéparer l'un de l'autre, & de retenir les apparences du péché, ſans en conſerver le fonds ; qui, dis-je, non contentes de tenir toujours au-dehors la même conduite, & de ſuivre le même train de vie, veulent encore agir en cela par principes & par raiſon ? Or c'eſt à ces ames préoccupées & ſé-

duites que j'aurois bien aujourd'hui à repréſenter les conſéquences de cette erreur, en leur oppoſant la vérité que je prêche. Car eſt-ce ainſi, leur dirois-je avec tout le zele que Dieu m'inſpire pour leur ſalut, eſt-ce ainſi que tant de fameux pénitents ſe ſont convertis? Quand, touchés de l'eſprit de Dieu, ils ſont entrés dans la voie de la pénitence, eſt-ce ainſi qu'ils y ont marché? l'humilité, l'auſtérité, la retraite, n'eſt-ce pas le parti qu'ils ont généreuſement & hautement embraſſé? Comment, dans l'ancienne loi les Achabs, les Nabuchodonoſors ont-ils paru devant Dieu & devant les hommes? Ne ſe ſont-ils pas montrés, ou plutôt n'ont-ils pas cherché à ſe montrer ſous le ſac, & en poſture de ſuppliants, pour rétablir, par une déclaration authentique, ce qu'ils avoient détruit par leurs exemples ſcandaleux? A quoi ſe ſont condamnés tant de pécheurs, revenus à Dieu dans la loi de grace? où ſe ſont-ils confinés? dans des ſolitudes, dans des déſerts, dans des monaſteres; faiſant un divorce éclatant avec le monde, & ſans écouter le ſang & la chair, ſe croyant obligés d'édifier le monde par leur renoncement même au monde. Aurions-nous des Thaïs & des Pélagies, ſi illuſtres par leur pénitence, ſi cette maxime n'avoit pas paſſé pour conſtante dans notre religion? Quoi donc, ces ſaints ſe trompoient-ils? étoit ce ignorance dans eux ou folie? ſe chargeoient-ils inutilement d'un joug qu'ils ne devoient pas por-

ter? ne connoiſſoient-ils pas les voies de Dieu, eſt-ce à nous ſeuls qu'il les a révélées.

Ah, chrétiens! concluons, au contraire, que puiſqu'ils marchoient dans des voies droites & ſaintes, notre égarement eſt d'en vouloir prendre de plus ſpacieuſes & de plus larges, mais directement oppoſées au terme où la vraie pénitence doit nous conduire. Apprenons comme eux à faire ceſſer, non-ſeulement le mal, mais les apparences du mal; & pour cela ne nous contentons pas de craindre Dieu, mais reſpectons encore le monde. Car le monde tout profane qu'il eſt, mérite quelquefois d'être reſpecté; & il ne le mérite jamais mieux, que lorſqu'il condamne juſqu'aux apparences du péché, que lorſqu'il s'en ſcandaliſe, que lorſqu'il nous en fait des crimes. Si le monde nous paroît en cela un cenſeur ſévere, édifions-nous de ſa cenſure & de ſa ſévérité. S'il eſt injuſte, profitons de ſon injuſtice. S'il eſt railleur & médiſant, rendons graces à Dieu, de ce que ſa médiſance même ſert à nous rendre plus vigilants, plus réguliers, plus chrétiens. Béniſſons le ciel, de ce que le monde, au milieu de ſa corruption, a encore ce reſte de zele pour l'intégrité & la pureté des mœurs; & de ce que le vice n'a pas encore prévalu juſqu'à pouvoir obtenir du monde, que le monde l'approuvât. Si le monde nous paroît porter ſur cela trop loin ſa délicateſſe, ne nous figurons pas ſi aiſément que le monde ait tort; &

mettons plutôt tout le tort de notre part, de ne vouloir pas en croire le monde même dans une choſe où le jugement même du monde s'accorde ſi bien avec le jugement & la loi de Dieu. Ne reſpectons pas ſeulement les ſages & les forts; mais, auſſi-bien que l'apôtre, les imprudents & les foibles. Abſtenons-nous comme lui, non-ſeulement de ce qui eſt criminel & illicite, mais de ce qui nous ſemble innocent & permis. Pourquoi aurions-nous dans notre conduite plus de liberté que ſaint Paul? Enfin évitons tout ce qui donne lieu aux diſcours du monde, tout ce qui fonde le jugement téméraire, tout ce qui autoriſe & qui favoriſe le péché; tout ce qui l'autoriſe dans autrui, & tout ce qui le favoriſe dans nous. Par-là nous rendrons notre pénitence efficace; & après avoir retranché la matiere & la cauſe du péché, après avoir réparé les ſuites & les effets du péché, il ne nous reſte plus qu'à nous aſſujettir aux remedes du péché. C'eſt le ſujet de la derniere partie.

III. PARTIE.

CE n'eſt pas ſans raiſon que les Peres ont conſidéré le péché, ſur-tout quand l'habitude en eſt formée, comme une dangereuſe maladie, que la pénitence avoit à combattre, & contre laquelle il étoit néceſſaire qu'elle employât les plus ſouverains remedes. En effet, dit ſaint Chryſoſtôme, delà dépend la deſtinée ou bienheureuſe ou malheureuſe du pécheur. Bienheureuſe, ſi,

touché du zele de ſon ſalut, il ſe réſout à uſer de ces remedes ſalutaires que lui preſcrit la pénitence. Malheureuſe, ſi le dégoût qu'ils lui cauſent, lui en donne de l'horreur, & ſi la répugnance qu'il ſent à ſe vaincre, les lui fait rejetter. Car il n'y a, ajoute ce Pere, que des frénétiques, qui, frappés d'un aveuglement encore plus déplorable que leur mal même, refuſent de s'aſſujettir à ce qui les doit infailliblement guérir. Convenons donc, mes chers auditeurs, de deux obligations bien eſſentielles, que la loi de Dieu nous impoſe, & qui regardent les deux ſortes de remedes que nous devons prendre contre le péché : ceux-là pour nous en garantir, & ceux-ci pour nous en punir; ceux-là pour n'y plus tomber, & ceux-ci pour l'expier; les premiers, remedes préſervatifs; les ſeconds, ſi je puis ainſi parler, remedes correctifs : & par un ſimple uſage des uns & des autres, mettons-nous en état; ſinon d'être abſolument aſſurés de notre pénitence, au moins d'en avoir une certitude morale, & d'être bien fondés à croire qu'elle nous a fait rentrer en grace avec Dieu, & qu'elle nous y doit conſerver.

Il n'y a perſonne, & ceci regarde la premiere obligation; non, chrétiens, il n'y a, j'oſe le dire, perſonne, qui par les différentes épreuves qu'il en a faites, pour peu qu'elles aient été ou accompagnées, ou ſuivies de réflexion, n'ai reconnu ce qui peut le préſerver du péché, & ce qui eſt propre à le maintenir dans l'ordre. Je défie les

ames les plus volages & les moins attentives à leur conduite, de n'en pas demeurer avec moi d'accord. Car enfin, quelque dissipé, quelque inconsidéré, quelque emporté même & quelque aveuglé que soit un pécheur, il ne l'est jamais tellement que dans le cours de ses passions les plus déréglées, il n'observe encore malgré lui ses pas, ou plutôt, ses égarements & ses chûtes; & que dans ses chûtes, quelques grieves qu'elles soient, il ne se rende souvent au fond de son cœur ce témoignage secret: si j'usois de telle & de telle précaution, le péché n'auroit plus tant d'empire sur moi, & je pourrois même entiérement par-là le prévenir & l'arrêter. Or je dis, mes freres, que la preuve convaincante d'une sincere conversion est de prendre dans la voie de Dieu ces précautions nécessaires, de suivre sur cela ses vues particulieres & ses connoissances, d'être sur cela fidele à soi-même, de s'écouter soi-même, & de ne rien négliger de tout ce qu'on juge avoir plus de vertu pour nous soutenir & pour nous défendre.

Ainsi, mon cher auditeur, vous avez cent fois éprouvé, que le plus certain & le plus puissant préservatif contre la cupidité & l'amour du plaisir qui vous domine, est l'application & le travail, qu'assidu à un exercice qui attache l'esprit & qui le fixe, vous vous conservez sans peine, ou avec beaucoup moins de peine, dans l'innocence; & que tandis que vos jours étoient,

comme parle le prophete, des jours pleins, c'eſt-à-dire, des jours pleinement & utilement employés, le péché ne trouvoit nulle entrée dans votre cœur; vous le ſavez : cependant vous aimez le repos & la tranquillité; votre penchant vous porte à une vie oiſive & molle; & ce fonds de pareſſe qui vous eſt naturel & que vous entretenez, vous éloigne de tout ce qui gêne l'eſprit & qui captive les ſens. En quoi conſiſte, par rapport à vous, l'efficace de la pénitence? c'eſt à vous prémunir de ce côté-là vous-même contre vous-même; c'eſt à vous occuper, puiſque le grand ſoutien de votre foibleſſe, eſt l'occupation; à vous occuper par un eſprit de religion, quand vous n'y ſeriez pas engagé d'ailleurs par d'autres intérêts & d'autres devoirs : à vous occuper par un eſprit de pénitence, car c'eſt une pénitence en effet très-agréable à Dieu : à vous occuper, ſans rien rejetter, de tout ce qu'il y a de plus pénible & de plus fatigant dans l'emploi que la providence vous a commis; à vous charger de tout le fardeau, fût-il encore plus peſant, & en duſſiez-vous être accablé. Pourquoi? parce qu'au moins êtes-vous par-là réduit à l'état bienheureux de ce ſolitaire, qui diſoit, au rapport de ſaint Jérôme : Je n'ai pas le loiſir de vivre, & comment aurois-je le loiſir de pécher? *Vivere mihi non licet. & quomodò fornicari licebit?* Bien-loin donc d'enviſager cette vie laborieuſe comme une ſervitude, rendez graces à Dieu, de vous avoir donné *Hieron.*

dans votre état un moyen si honnête & si raisonnable, si présent & si sûr, pour vous détourner du vice; & de vous avoir fait trouver dans votre condition même un remede contre ces passions si vives, que fomente l'oisiveté, & que le seul travail peut amortir.

J'en dis autant de vous, qui n'ignorez pas, & ne pouvez ignorer à combien de chûtes & de rechûtes votre fragilité tous les jours vous expose, & quel frein seroit capable de vous retenir : que, contre les importunes, ou les plus violentes attaques, vous trouveriez, dans la fréquente confession, un secours toujours prêt, & presque toujours immanquable; que muni du sacrement & de la grace qui y est attachée, on en est, & plus fort dans les occasions, & plus constant dans ses résolutions; que plus vous vous en éloignez, plus vous vous affoiblissez, plus vous vous relâchez; que, pour marcher dans la voie du salut avec persévérance, il vous faut un conducteur & un guide; un homme qui vous tienne la place de Dieu, & qui, par ses conseils, vous affermisse dans le bien : que l'obligation de recourir à lui, & de lui rendre compte de vous-même, est comme un lien qui arrête vos légéretés & vos inconstances : en un mot, que c'est dans le sacré tribunal, & entre les mains de ses ministres, que Dieu, pour parler avec l'apôtre, a mis ces armes, dont nous devons nous revêtir, pour résister & pour tenir ferme au jour de

la tentation. Vous en êtes inſtruit, hélas ! & vos propres malheurs ne vous l'ont que trop appris. Cependant la confeſſion vous gêne, ſur-tout la confeſſion fréquente : cette loi que le miniſtre du Seigneur vous impoſe, de vous préſenter à lui de temps en temps comme au médecin de votre ame, pour lui découvrir vos bleſſures, vous paroît une loi onéreuſe, & vous avez de la peine à vous en faire un engagement. Si d'abord vous vous y êtes ſoumis, ſi vous l'avez acceptée, vous retractez bientôt votre parole, & vous ſecouez enfin le joug. Puis-je préſumer alors que votre pénitence ait eu cette bonne foi, cette ſincérité qui la doit rendre valable devant Dieu? Si cela étoit, dans le beſoin preſſant où vous vous trouvez, mon cher auditeur, vous ſeriez au moins diſpoſé à vouloir guérir ; & dans cette diſpoſition, vous chercheriez le remede. Convaincu par vous-même de ſon utilité & de ſa néceſſité, ſans attendre qu'on vous l'ordonnât, vous ſeriez le premier à vous le preſcrire. Vous accompliriez à la lettre & avec joie, la condition que le prêtre, ſelon les regles de ſon miniſtere, a prudemment exigée de vous. Il vous verroit au jour marqué revenir à lui, pour reprendre auprès de lui de nouvelles forces. Vous vous feriez même de votre fidélité & de votre exactitude, non-ſeulement un devoir, mais une conſolation. Et que ne fait-on pas tous les jours pour un moindre intérêt? au retour d'une maladie, dont vous

craignez encore les ſuites, à quoi ne vous réduiſez-vous pas ? de quoi ne vous abſtenez-vous pas ? eſt-il régime ſi rebutant, ſi mortifiant, que vous ne ſuiviez dans toute ſa rigueur, & tel qu'il vous eſt preſcrit ? Avez-vous de la foi, ſi lorſqu'il s'agit de votre ſalut, vous tenez une conduite toute oppoſée ? & raiſonnez-vous en chrétien, ſi vous n'obſervez pas pour votre ame, ce que vous obſervez avec tant de ſoin, & même avec tant de ſcrupule, pour votre corps ?

Achevons, & diſons un mot de la ſeconde obligation. Pour ſe convertir efficacement, il ne ſuffit pas de ſe préſerver du péché, en évitant de le commettre ; il faut l'expier après l'avoir commis ; il faut exercer contre ſoi-même cette juſtice vindicative, que Dieu exercera un jour contre le pécheur impénitent. Or voici, mes chers auditeurs, le dernier déſordre, qui, dans la plupart des chrétiens, rend la pénitence inutile & ſans effet. Quelque uſage que nous faſſions du ſacrement de la pénitence, nous ne nous corrigeons pas ; parce qu'à meſure que nous péchons, nous ne nous puniſſons pas : & ſans en chercher d'autre raiſon, nous vivons des années entieres dans l'iniquité, parce que notre amour-propre nous inſpire la molleſſe, & qu'ennemi d'une vie auſtere, il nous entretient dans l'habitude d'une malheureuſe impunité.

Si le châtiment du péché, je dis le châtiment volontaire, à quoi, comme arbîtres, &

& juges dans notre propre cauſe, nous nous condamnons, & qui eſt proprement, par rapport à nous, ce qui s'appelle pénitence: ſi le châtiment du péché ſuivoit de près le péché même; ſi nous avions aſſez de zele pour ne nous rien pardonner; ſi, malgré notre délicateſſe, autant de fois que nous oublions nos devoirs & pour chaque infidélité où nous tombons, nous avions le courage de nous impoſer une peine & de nous mortifier, j'oſe le dire, chrétiens, il n'y auroit plus de vice qu'on ne déracinât, ni de paſſion qu'on ne ſurmontât.

Je ne prétends point pour cela que la pénitence ſoit une vertu ſervile, & qu'elle n'agiſſe que par la crainte. Car on peut, dit ſaint Auguſtin, ſe punir par amour, on peut ſe punir par zele de ſa perfection, on peut ſe punir pour venger Dieu, on peut ſe punir pour ſe régler ſoi-même; & ſi c'eſt par crainte que l'on ſe punit, on peut ſe punir par une crainte filiale, & qui procede de la charité, en s'obligeant pour rentrer en grace avec Dieu, & pour lui payer le juſte tribut d'une ſatisfaction qui l'honore, à faire telle ou telle œuvre de piété, à pratiquer telle ou telle auſtérité, à ſe retrancher tel ou tel plaiſir permis, à ſe priver de telle ou telle commodité.

Auſſi, quand l'égliſe autrefois puniſſoit par des peines canoniques & proportionnées à chaque eſpece de péché, elle ne croyoit pas ôter par-là aux fideles cet eſprit d'adoption qu'ils avoient reçu dans la loi de grace,

ni leur imprimer cet esprit de servitude qui avoit régné dans l'ancienne loi. Son intention, en observant cette sévérité de discipline, étoit de soutenir les uns, & de ramener les autres; de seconder les efforts de ceux-ci dans leur conversion, & de maintenir ceux-là dans une sainte persévérance. Telles étoient les vues de l'église; & Dieu bénissant sa conduite, l'on voyoit delà tant de chrétiens conserver sans peine la grace de leur baptême : & l'on ne pouvoit douter de la pénitence & de la douleur de ceux qui l'avoient perdue, quand, pour un seul péché mortel, ils jeûnoient des années entieres, & se soumettoient sans résistance à des exercices aussi laborieux qu'humiliants. L'innocence florissoit alors, & la pénitence étoit exemplaire, parce que le péché n'étoit point impuni. Mais aujourd'hui l'on en est quitte, & l'on en veut être quitte à bien moins de frais; & que s'ensuit-il? c'est qu'aujourd'hui l'on peche beaucoup plus hardiment, que l'on demeure dans son péché beaucoup plus tranquillement, que l'on s'en repent beaucoup plus foiblement, que l'on y renonce beaucoup plus rarement, & que presque toutes nos pénitences sont vaines, ou du moins très-suspectes. Ces peines prescrites par l'église ont été modérées & dès-là l'inondation des vices a commencé, dès-là la discipline s'est énervée, dès-là le christianisme a changé de face. Tant il est vrai que le pécheur a besoin de ce secours, & qu'il ne faut point compter qu'il soit plei-

nement converti, tandis qu'abandonné à lui-même & à sa discrétion, disons plutôt, à sa lâcheté, il n'aura que de l'indulgence pour lui-même, & ne cherchera qu'à s'épargner.

Or faisons maintenant, chrétiens, ce que faisoit l'église dans les premiers siecles; entrons dans les mêmes sentiments, remplissons-nous du même esprit, conformons-nous aux mêmes pratiques. Souvenons-nous que si l'église s'est relâchée en quelque chose sur ce qui concerne l'usage de la pénitence, c'a été sans préjudice des droits de Dieu, & que là-dessus elle n'a, ni voulu, ni pu se relâcher en rien: que si elle a consenti à changer quelques regles qu'elle-même avoit établies, elle n'a point touché à l'obligation essentielle de satisfaire à Dieu, qui n'est pas de son ressort. Delà concluons, qu'à le bien prendre, cette condescendance de l'église ne doit point servir à autoriser notre lâcheté, parce qu'il est toujours vrai, que plus nous nous ménagerons, & moins Dieu nous ménagera; que plus nous nous flatterons, & moins Dieu nous pardonnera: que moins nous nous punirons, & plus Dieu nous punira. Car le droit de Dieu, & le même droit, subsistera toujours. Ainsi, persuadés que le péché doit être puni en cette vie ou en l'autre, ou par la vengeance de Dieu ou par la pénitence de l'homme: *Aut à Deo vindicante, aut ab homine pœnitente;* n'attendons pas que Dieu lui-même prenne soin d'en tirer toute la satisfaction *Tertull.*

qui lui eſt due. Prévenons les rigueurs de ſa juſtice, par la rigueur de notre pénitence. Armons-nous d'un ſaint zele contre nous-mêmes; prenons les intérêts de Dieu contre nous-mêmes; vengeons Dieu aux dépens de nous-mêmes. Si ceux que Dieu nous a donnés, ou que nous avons choiſis pour médecins de nos ames, ſont trop indulgents; ſuivant l'excellente maxime de ſaint Bernard, ſuppléons à leur indulgence par notre ſévérité. S'ils ne ſont pas aſſez rigides, ni aſſez exacts, ſoyons-le pour eux & pour nous, puiſque c'eſt perſonnellement de nous qu'il s'agit, & que nous devons plus que tout autre nous intéreſſer pour nous-
Bernard. mêmes. *Si medicus clementior fuerit, tu age pro te ipſo.* Appliquons aux maux ſpirituels de nos ames des remedes ſpécifiques; & ſelon la différence des péchés, employons, pour les punir, des moyens différents : la retraite & la ſéparation du monde, pour punir la licence des converſations; le ſilence, pour punir la liberté & l'indiſcrétion de la langue; la modeſtie dans les habits & dans l'équipage, pour punir le luxe; le jeûne, pour punir les excès de bouche & les débauches; le renoncement aux plaiſirs innocents, pour punir l'attachement aux
Joel. 4. plaiſirs criminels. *Quis ſcit ſi convertatur, & ignoſcat?* Qui ſait ſi le Dieu des miſéricordes ne ſe convertira pas à nous; qui le ſait; ou plutôt, qui en peut douter après la parole authentique qu'il nous en a donnée? En un mot, mes chers auditeurs,

retranchons la cauſe du péché, réparons les effets du péché, aſſujettiſſons-nous, quoi qu'il nous en coûte, aux remedes du péché; & par-là nous rentrerons dans le chemin du ſalut & de la gloire, où nous conduiſe, &c.

SERMON
SUR
LA NATIVITÉ
DE JESUS-CHRIST.

Dixit illis angelus : Nolite timere ; ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo ; quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus in civitate David.

L'ange leur dit : Ne craignez point ; car je viens vous annoncer une nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie ; c'est qu'aujourd'hui dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est Jesus-Christ. En saint Luc, chap. 2.

SIRE,

AINSI parla l'ange du Seigneur ; mais il parloit à des bergers, c'est-à-dire, à des hommes simples, qui éloignés du monde,

& veillant à la garde de leur troupeau, menoient une vie auſſi innocente, qu'elle étoit pauvre & obſcure. Il leur annonçoit un Sauveur, qui né dans une étable, venoit honorer leur condition par le choix qu'il faiſoit de leur pauvreté; & qui ſe dépouillant, pour les ſauver, de la majeſté d'un Dieu, paroiſſoit dans une crêche, revêtu, non-ſeulement de la forme d'un homme, mais d'un homme inconnu comme eux, ſouffrant comme eux, & à l'exception du péché, parfaitement ſemblable à eux. Je ne m'étonne donc pas, s'il leur diſoit: *Nolite timere;* ne craignez point. Car qu'auroient-ils pu craindre, demande ſaint Chryſoſtôme, dans un myſtere où tout les conſoloit; dans un myſtere, où ils ne trouvoient que des ſujets de bénir Dieu & de le glorifier; dans un myſtere, qui leur faiſoit connoître le bonheur de leur condition, & qui par-là leur rendoit leurs miſeres, non-ſeulement ſupportables, mais deſirables, mais aimables? Je ne m'étonne pas, dis-je, ſi l'ange député de Dieu, leur tenoit ce langage: *Ecce evangelizo vobis gaudium magnum;* je vous apporte une grande nouvelle, une nouvelle qui vous comblera de joie, ſavoir, qu'il vous eſt né un Sauveur: *Quia natus eſt vobis hodie Salvator.*

Mais, chrétiens, dans l'obligation où je ſuis d'accomplir aujourd'hui mon miniſtere, & ayant l'honneur de prêcher l'évangile de Jeſus-Chriſt dans la cour du plus grand des rois, il s'en faut bien que j'aie le même

avantage que l'ange du Seigneur. J'annonce auſſi-bien que lui, la naiſſance du Sauveur du monde; mais je l'annonce à des auditeurs, à qui je ne ſais ſi elle doit être un ſujet de conſolation. J'annonce un Sauveur humble & pauvre; mais je l'annonce aux grands du monde, & aux riches du monde. Je l'annonce à des hommes, qui pour être chrétiens de profeſſion, ne laiſſent pas d'être remplis des idées du monde. Que leur dirai-je donc, Seigneur; & de quels termes me ſervirai-je pour leur propoſer le myſtere de votre humilité & de votre pauvreté? Leur dirai-je, ne craignez point? dans l'état où je les ſuppoſe, ce ſeroit les tromper. Leur dirai-je, craignez? je m'éloignerois de l'eſprit du myſtere même que nous célébrons, & des penſées conſolantes qu'il inſpire & qu'il doit inſpirer aux plus grands pécheurs. Leur dirai-je, affligez-vous, pendant que tout le monde chrétien eſt dans la joie? Leur dirai-je, conſolez-vous, pendant qu'à la vue d'un Sauveur, qui condamne toutes leurs maximes, ils ont tant de raiſon de s'affliger? Je leur dirai, ô mon Dieu! l'un & l'autre; & par-là je ſatisferai au devoir que vous m'impoſez. Je leur dirai, affligez-vous, & conſolez-vous; car je vous annonce une nouvelle, qui eſt tout à la fois pour vous, un ſujet de crainte & un ſujet de joie. Ces deux ſentiments ſi contraires en apparence, mais également fondés ſur le myſtere de Jeſus-Chriſt naiſſant, ſont déja le précis

de tout ce que j'ai à leur dire dans ce discours, après que nous aurons imploré le secours du ciel, par l'intercession de la plus sainte & de la plus heureuse des meres, *Ave, Maria.*

C'ÉTOIT la destinée de Jesus-Christ de paroître dans le monde comme un objet de contradiction; &, par un secret impénétrable de la providence, d'y être tout à la fois & la ruine des uns, & la résurrection des autres. *Ecce positus est hic in ruinam & in resurrectionem multorum.* Toute la vie de cet homme-Dieu n'a été que l'accomplissement & la suite de cette prédiction. Ce n'est donc pas sans raison que je vous ai proposé d'abord sa sainte naissance, comme un sujet de crainte & de joie; de crainte, en le considérant, tout Sauveur qu'il est, comme la ruine des impies & des réprouvés; & de joie, en le regardant comme la résurrection des pécheurs qui se convertissent & qui deviennent élus de Dieu. *Luc. 2.*

Appliquons-nous, chrétiens, cette vérité. Je puis dire que toute l'affaire du salut consiste à bien ménager, par rapport à Dieu, ces deux sentiments opposés, de joie & de crainte : & c'est pour cela que David instruisant les grands de la terre, à qui Dieu lui faisoit connoître que cette leçon étoit particuliérement nécessaire, leur disoit, par une maniere de parler aussi surprenante qu'elle est judicieuse & sensée : *Servite Do-* *Psal. 2.*

mino in timore, & exultate ei cum tremore; ſervez le Seigneur, & réjouiſſez-vous en lui avec tremblement. Pourquoi trembler, dit ſaint Chryſoſtôme, ſi je dois me réjouir en lui; & pourquoi me réjouir en lui, ſi je dois trembler? C'eſt, répond ce ſaint Docteur, qu'à l'égard de Dieu, & en matiere de ſalut, l'homme, ſoit juſte, ſoit pécheur, ne doit point avoir de joie, qui ne ſoit mêlée d'une crainte reſpectueuſe; ni de crainte, quoique reſpectueuſe, qui ne ſoit accompagnée d'une ſainte joie. Car, ſelon les regles les plus exactes de la religion, il ne nous eſt point permis de craindre Dieu, ſans nous confier en lui, ni de nous confier en lui ſans le craindre.

Or je prétends, & voici mon deſſein, je prétends que le myſtere de la naiſſance de Jeſus-Chriſt, bien conçu & bien médité, eſt de tous les myſteres du chriſtianiſme le plus propre à exciter en nous, & cette crainte ſalutaire, & cette joie ſolide & intérieure. Je prétends que la vue de ce Sauveur né dans une crêche, nous fournit de puiſſants motifs de l'un & de l'autre. Motifs de crainte, ſi vous êtes de ces mondains, qui, aveuglés par le Dieu du ſiecle, quittent la voie du ſalut pour ſuivre la voie du monde. Motifs de joie, ſi vous ouvrez aujourd'hui les yeux, ſi vous voulez être de ces chrétiens fideles, qui cherchent Dieu en eſprit & en vérité. Motifs de crainte, ſi comprenant bien pourquoi Jeſus-Chriſt eſt venu au monde, & de quelle maniere il y

eſt venu, vous reconnoiſſez l'oppoſition qu'il y a entre lui & vous. Motifs de joie, ſi perſuadés & confus de l'oppoſition qui ſe rencontre entre Jeſus-Chriſt & vous, vous prenez enfin la réſolution de vous conformer à lui, & de profiter des avantages que vous donne pour cela même la condition où Dieu vous a fait naître. Selon la différence de ces deux états & de ces deux caracteres, ou craignez, ou conſolez-vous. Etes-vous du nombre de ces mondains? craignez; parce que ce myſtere va vous découvrir des vérités bien affligeantes: vous le verrez dans la premiere partie. Etes-vous, ou voulez-vous être du nombre des chrétiens fideles? conſolez-vous, parce que ce myſtere vous découvrira des tréſors infinis de grace & de miſéricorde: vous le verrez dans la ſeconde partie. Voilà les véritables diſpoſitions avec leſquelles vous devez vous préſenter devant la crêche de votre Dieu. Rendez-vous dociles à ſa parole, afin que je puiſſe aujourd'hui les imprimer bien avant dans vos cœurs; & donnez-moi toute votre attention.

C'EST par la crainte du Seigneur que doit commencer le ſalut de l'homme; & la charité même la plus parfaite ne ſeroit, ni ſolide, ni aſſurée, ſi la crainte des jugements de Dieu ne lui ſervoit de fondement & de baſe. C'eſt donc avec ſujet qu'en vous annonçant aujourd'hui le grand myſtere du I PARTIE.

salut, qui est la naissance de Jesus-Christ, notre Sauveur, je vous y fais remarquer d'abord ce qui doit exciter en vous cette crainte salutaire dont voici les puissants motifs. Craignez, homme du monde, c'est-à-dire, vous qui, rempli de l'esprit du monde, vivez selon ses loix & ses maximes; craignez, parce que le Sauveur qui vous est né, dans les idées pratiques, mais chimériques, que vous vous en formez, & dans l'usage, ou plutôt, dans l'abus que vous faites de sa miséricorde envers vous, tout Sauveur qu'il est, n'est peut-être pour vous rien moins qu'un Sauveur. Craignez, parce que c'est un Sauveur; mais qui peut-être n'est venu que pour votre confusion & pour votre condamnation. Craignez, parce que ce Sauveur ne pouvant vous être indifférent, du moment qu'il ne vous sauve pas, doit nécessairement vous perdre. Pensées terribles pour les mondains, mais qu'il ne tient qu'à vous, mes chers auditeurs, de vous rendre utiles & profitables, en les méditant dans l'esprit d'une humble & d'une véritable componction.

C'est, dis-je, un Sauveur qui vous est né; mais qui, dans les fausses idées dont vous êtes prévenus, n'est rien moins qu'un Sauveur pour vous. Comprenez ma pensée, & vous conviendrez, malgré vous-mêmes, de cette triste vérité. Car vous voulez qu'il vous sauve, mais vous vous mettez peu en peine qu'il vous délivre de vos péchés. Vous voulez qu'il vous sauve,

mais vous prétendez qu'il ne vous en coûte rien. Vous voulez qu'il vous ſauve, mais vous ne voulez pas que ce ſoit par les moyens qu'il a choiſis pour vous ſauver. Or tout cela, ce ſont autant de contradictions : & pour peu qu'il vous reſte de religion, ces contradictions énormes ſont les juſtes ſujets qui doivent aujourd'hui vous faire trembler. N'appréhendez pas que je les groſſiſſe, pour vous donner de vaines frayeurs : mais craignez plutôt que mes expreſſions ne ſoient trop foibles, pour vous les faire concevoir dans toute leur étendue & dans toute leur force.

Vous voulez que ce Dieu naiſſant ſoit pour vous un Dieu Sauveur ; mais en même temps, par une oppoſition de ſentiment & de conduite, dont peut-être vous ne vous appercevez pas, vous êtes peu en peine qu'il vous délivre de vos péchés. C'eſt pour cela néanmoins, & pour cela uniquement qu'il eſt Sauveur ; & cette qualité par rapport à vous ne lui appartient, ni ne peut lui appartenir, qu'autant qu'il vous dégage des paſſions, des vices, des habitudes, qui ſont les ſources de vos péchés, & dont vous êtes les malheureux eſclaves. S'il ne vous en délivre pas, & ſi bien-loin de ſouhaiter d'en être délivrés, vous en aimez l'eſclavage & la ſervitude ; raiſonnez comme il vous plaira, ce Dieu, quoique Sauveur par excellence, n'eſt pour vous Sauveur que de nom, & tout le culte que vous lui rendez en ce jour, n'eſt qu'illuſion ou hypocriſie.

Il n'y eut jamais de conſéquence plus immédiate que celle-là, dans les principes & dans les regles du chriſtianiſme que vous profeſſez. Vous l'appellerez Jeſus, dit l'ange à Joſeph, & pourquoi? parce qu'il délivrera ſon peuple des iniquités & des péchés qui l'accablent : *Vocabis nomen ejus Jeſum ; ipſe enim ſalvum faciet populum ſuum à peccatis eorum.* Prenez garde, mes freres, c'eſt la remarque de ſaint Chryſoſtôme, il ne dit pas, vous l'appellerez Jeſus, parce qu'il délivrera ſon peuple des calamités humaines, ſous le poids deſquelles il gémit. Cela étoit bon pour ces anciens ſauveurs, qui ne furent que la figure de celui-ci, & que Dieu envoyoit au peuple juif, comme à un peuple groſſier & charnel. Ce Jeſus dont nous célébrons la naiſſance, étoit deſtiné pour une plus haute & une plus ſainte miſſion. Il s'agiſſoit pour nous d'une rédemption plus eſſentielle & beaucoup plus parfaite. Ces maux dont nous devions être guéris, étoient bien plus dangereux & plus mortels que ceux qui, dans l'Egypte, avoient affligé le peuple de Dieu ; & c'eſt pour ceux-là, dit ſaint Chryſoſtôme, qu'il nous falloit un Sauveur. Le voilà venu : non pas, encore une fois, pour nous ſauver des adverſités & des diſgraces de cette vie ; nous ſommes indignes de la profeſſion & de la qualité de chrétiens, ſi nous meſurons par-là ſa grace, & ſi c'eſt delà que nous faiſons dépendre le pouvoir qu'il a de nous ſauver : il ne nous a point été

Matth. 2.

promis de la ſorte. Mais le voilà venu pour nous délivrer de la corruption du monde, des déſordres du monde, des erreurs du monde. Le voilà venu pour nous affranchir du joug de nos paſſions honteuſes, de la tyrannie du péché à quoi nous nous ſommes aſſujettis, de la concupiſcence de la chair qui nous domine, de l'eſprit d'orgueil dont nous ſommes poſſédés, de nos attachements criminels, de nos haines, de nos averſions, de nos malignes jalouſies; car ce ſont là nos vrais ennemis, & il n'y avoit qu'un Dieu ſauveur qui nous pût tirer d'une ſi funeſte captivité : auſſi eſt-ce pour cela qu'il a voulu naître : *Ipſe enim ſalvum faciet populum ſuum à peccatis eorum.*

Or dites-moi, chrétiens, eſt-ce ainſi que vous l'avez entendu, & que vous l'entendez encore? Que chacun s'examine devant Dieu. Où eſt l'ambitieux parmi vous, qui regardant ſon ambition comme la plaie de ſon ame, en ſouhaite de bonne foi la guériſon? où eſt l'impudique & le voluptueux, qui réellement affligé de l'être, deſire, mais efficacement & comme ſon ſouverain bien, de ne l'être plus? où eſt l'homme avare & intéreſſé, qui, honteux de ſes injuſtices & de ſes uſures, déteſte ſincérement ſon avarice? où eſt la femme mondaine, qui, écoutant ſa religion, ait horreur de ſa vanité & penſe à détruire ſon amour-propre? De quelle paſſion, de quelle inclination vicieuſe & dominante, ce Sauveur vous a-t-il délivrés juſqu'à préſent? A quoi donc

le reconnoiſſez-vous comme Sauveur? & s'il eſt Sauveur, par où montrez-vous qu'il eſt le vôtre? quelle fonction en a-t-il faite, & lui avez-vous donné lieu d'en faire à votre égard? Or quand je vous vois ſi mal diſpoſés, ne ſerois-je pas prévaricateur, ſi je vous annonçois ſa venue comme un ſujet de joie? & pour vous parler en miniſtre fidele de ſon évangile, ne dois-je pas au contraire vous dire, & je vous le dis en effet: Détrompez-vous, & pleurez ſur vous; pourquoi? car tandis que poſſédés du monde, vous demeurez en de ſi criminelles diſpoſitions, encore que le Sauveur ſoit né, ce n'eſt point proprement pour vous qu'il eſt né: diſons mieux, encore que le Sauveur ſoit né, vous ne profitez pas plus de ſa naiſſance, que s'il n'étoit pas né pour vous.

Ah! chrétiens, permettez-moi de faire ici une réflexion bien douloureuſe, & pour vous, & pour moi, mais qui vous paroîtra bien touchante & bien édifiante. Nous déplorons le ſort des juifs qui, malgré l'avantage d'avoir vu naître Jeſus-Chriſt au milieu d'eux & pour eux, ont eu néanmoins le malheur de perdre tout le fruit de ce bien ineſtimable, & d'être ceux mêmes qui, de tous les peuples de la terre, ont moins profité de cette heureuſe naiſſance. Nous les plaignons, & en les plaignant nous les condamnons; mais nous ne prenons pas garde qu'en cela même leur condition, ou plutôt, leur miſere & la nôtre ſont à-peu-

près égales. Car en quoi a consisté la réprobation des juifs ? en ce qu'au-lieu du vrai messie que Dieu leur avoit destiné, & qui leur étoit si nécessaire, ils s'en sont figuré un autre selon leurs grossieres idées & selon les desirs de leur cœur : en ce qu'ils n'ont compté pour rien celui qui devoit être le libérateur de leurs ames, & qu'ils n'ont pensé qu'à celui dont ils se promettoient le rétablissement imaginaire de leurs biens & de leurs fortunes : en ce qu'ayant confondu ces deux genres de salut, ou pour parler plus juste, en ce qu'ayant rejetté l'un, & s'étant inutilement flattés de la vaine espérance de l'autre, ils ont tout à la fois été frustrés & de l'un & de l'autre, & qu'il n'y a eu pour eux nulle rédemption. Voilà, dit saint Augustin, quelle fut la source de leur perte : *Temporalia amittere metuerunt, & æterna non cogitaverunt, ac sic utrumque amiserunt.* Or cela même, mes chers auditeurs, n'est-ce pas ce qui nous perd encore tous les jours ? Car, quoique nous n'attendions plus comme les juifs un autre messie; quoique nous nous en tenions à celui que le ciel nous a envoyé, n'est-il pas vrai, confessons-le, & rougissons-en, qu'à en juger par notre conduite, nous sommes à l'égard de ce Sauveur envoyé de Dieu, dans le même aveuglement où furent les juifs, & où nous les voyons encore à l'égard du messie qu'ils attendent, & en qui ils esperent ? Je m'explique. *Ambrof.*

Nous invoquons Jesus-Christ comme Sau-

veur; mais nous l'invoquons dans le même esprit que le juif réprouvé l'invoqueroit: c'est-à-dire, nous l'invoquons pour des biens temporels, mais avec une indifférence entiere pour les éternels : *Temporalia amittere metuerunt, & æterna non cogitaverunt.* En effet, sommes-nous dans l'adversité, s'éleve-t-il contre nous une persécution, s'agit-il ou de la fortune, ou de l'honneur? c'est alors que nous recourons à ce Dieu qui nous a sauvés, & que nous voulons encore qu'il nous sauve : mais de quoi? d'une affaire qu'on nous suscite, d'une maladie qui nous afflige, d'une disgrace qui nous humilie. Voilà les maux qui réveillent notre ferveur, qui nous rendent assidus à la priere, dont nous demandons, non-seulement avec instance, mais avec impatience, d'être ou préservés, ou délivrés : *Temporalia amittere metuerunt.* Mais sommes-nous dans l'état & dans le désordre d'un péché habituel, qui cause la mort à notre ame? à peine nous souvenons-nous qu'il y a un Sauveur tout-puissant pour nous en faire sortir; à peine pour l'y engager, nous adressons-nous une fois à lui, & lui disons-nous au moins avec le prophete : Hâtez-vous, Seigneur; tirez-moi du profond abyme où je suis plongé. Insensibles au besoin pressant où nous nous trouvons, nous y demeurons tranquilles & sans alarmes : *Et æterna non cogitaverunt.* Que dis-je? bien-loin de courir au remede, peut-être le craignons-nous; peut-être le fuyons-

nous; peut-être ſommes-nous aſſez pervertis, pour nous faire de notre péché même une félicité ſecrete, pour nous en applaudir au fond de l'ame, pour nous en glorifier. Nous ſommes donc alors, quoique chrétiens, auſſi juifs d'eſprit & de cœur que les juifs mêmes : & dans la comparaiſon de leur infidélité & de la nôtre, la nôtre eſt d'autant plus condamnable, que nous mépriſons un Sauveur, en qui nous croyons; au-lieu que les juifs n'ont péché contre lui que parce qu'ils ne le connoiſſoient pas, & c'eſt ce qui doit nous faire trembler.

Notre aveuglement va encore plus loin. Nous voulons que ce Dieu fait chair nous ſauve; mais nous prétendons qu'il ne nous en coûte rien. Autre contradiction, & autre ſujet de notre crainte. Car il n'eſt Sauveur pour nous qu'à une condition; & cette condition, c'eſt que nous nous ſauverons nous-mêmes avec lui & par lui. Il nous a créés ſans nous, ce ſont les paroles de ſaint Auguſtin que l'on vous a dites cent fois, & dont je voudrois aujourd'hui vous faire pénétrer toute la conſéquence : il nous a créés ſans nous, mais il ne lui a pas plu, & jamais il ne lui plaira de nous ſauver ſans nous. Il veut que l'ouvrage de notre ſalut, ou plutôt, que l'accompliſſement de ce grand ouvrage dépende de nous, & que ſans nous en attribuer la gloire, nous en partagions avec lui le travail. Comme Sauveur, il eſt venu faire pénitence pour nous; mais ſans préjudice de celle que nous

devons faire nous-mêmes, & pour nous-mêmes. Comme Sauveur, il a prié, il a pleuré, il a mérité pour nous; mais il veut que nos prieres jointes à ſes prieres, que nos larmes mêlées avec ſes larmes, que nos œuvres ſanctifiées par ſes œuvres, achevent en nous cette rédemption dont il eſt l'auteur, & dont ſans nous il ne ſeroit pas le conſommateur. Comme Sauveur, il s'eſt fait dans la crêche notre victime, & il a commencé dès-lors à s'immoler pour nous; mais il veut que nous ſoyons prêts à nous immoler avec lui: & il le veut tellement, il a tellement fait dépendre delà l'efficace & la vertu de ſon ſacrifice par rapport à notre ſalut, que tout Sauveur qu'il eſt, remarquez ceci, c'eſt-à-dire, que tout diſpoſé qu'il eſt en notre faveur, que quoiqu'il nous ait aimés juſqu'à ſe faire homme pour nous; malgré tout ſon amour, malgré tout ce qu'il lui en coûte pour naître parmi nous & comme nous, il conſent néanmoins plutôt que nous périſſions, plutôt que nous nous damnions, plutôt que nous ſoyons éternellement exclus du nombre de ſes prédeſtinés, que de nous ſauver de cette rédemption gratuite telle que nous l'entendons; parce que ſous ombre d'honorer ſa grace, en lui attribuant notre ſalut, nous ne la ferions ſervir qu'à fomenter nos déſordres.

Il faut donc, & il le faut néceſſairement, que pour être ſauvés, il nous en coûte, comme il lui en a coûté. C'eſt la loi qu'il

a établie. Loi que saint Paul observoit avec tant de fidélité, quand il disoit : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea :* j'accomplis dans ma chair ce qui a manqué aux souffrances de la chair innocente & virginale de Jesus-Christ. Loi générale & absolue, dont jamais Dieu n'a dispensé, ni ne dispensera. Cependant, hommes du siecle, vous voulez être exempts de cette loi : elle vous paroît trop dure & trop onéreuse, & vous cherchez à en secouer le joug. Vous voulez le salut ; mais vous le voulez, sans condition & sans charge. Vous le voulez, pourvu qu'on n'exige de vous ni assujettissement, ni contrainte, ni effort, ni victoire sur vous-mêmes. Vous le voulez, mais sans l'acheter, & sans y rien mettre du vôtre. Car en effet, que vous en coûte-t-il, & en quoi oserez-vous me dire, que vous y coopérez ? que sacrifiez-vous pour cela à Dieu ? quelles violences vous faites-vous à vous-mêmes ? Mais aussi Dieu m'oblige-t-il à vous déclarer de sa part, que tandis que vous vous en tenez là, ce salut que Jesus-Christ est venu apporter au monde, n'est point pour vous, & que vous n'y devez rien prétendre. Or delà concluez, si la naissance de ce Dieu-Homme a de quoi vous rassurer & vous consoler. *Coloss.* 1.

Enfin, vous voulez qu'il vous sauve : mais, par une troisieme contradiction qui ne me semble pas moins étonnante, vous ne voulez pas que ce soit par les moyens

qu'il a choisis pour vous sauver. Quoique ces moyens aient été concertés & résolus dans le conseil de la sagesse éternelle, ils ne vous plaisent pas. Quoiqu'ils soient consacrés dans sa personne, & autorisés par son exemple, vous ne les pouvez goûter. Et quels sont-ils? la haine du monde & de vous-mêmes, le détachement du monde & de ses biens, le renoncement au monde & à ses plaisirs, à ses honneurs, la pauvreté de cœur, l'humilité de cœur, la mortification des sens, & l'austérité de la vie. Tout cela vous choque & vous fait horreur. Vous voudriez des moyens plus proportionnés à vos idées, & plus conformes à vos inclinations : & moi je vous dis que c'est pour cela que vous devez trembler; pourquoi? parce qu'indépendamment de vos idées & de vos inclinations, il est certain d'une part que ce Dieu naissant ne vous sauvera jamais par d'autres moyens que ceux qu'il a marqués, & qu'il est évident de l'autre, que jamais ces moyens qu'il a marqués pour vous sauver, ne vous sauveront, tandis que vous voudrez suivre vos inclinations & vos idées. Vous voulez qu'il vous sauve selon votre goût, qui vous perd, & qui vous a perdus. Voilà le triste mystere que j'avois d'abord à vous annoncer, d'autant plus triste pour vous, si vous l'entendez, & si vous n'en profitez pas.

Mais je veux vous le rendre encore plus sensible par une supposition que je vais faire. Peut-être vous surprendra-t-elle; & fasse le ciel qu'elle vous surprenne assez, pour vous

forcer à reconnoître votre infidélité secrete, & à prendre des sentiments plus chrétiens! Dites-moi, mes chers auditeurs, si Dieu vous avoit envoyé un Jesus-Christ tout différent de celui que nous croyons, c'est-à-dire, s'il vous étoit venu du ciel un Sauveur aussi favorable à la cupidité des hommes, que celui que nous adorons y est contraire: si, au-lieu de vous annoncer comme l'ange, que ce messie est un Sauveur pauvre & humble, né dans l'obscurité d'une étable, je vous assurois aujourd'hui, que cela n'est pas, qu'on vous a trompés, que c'est un Sauveur d'un caractere tout opposé; qu'il est né dans l'éclat & dans la pompe, dans la fortune, dans l'abondance, dans les aises & les plaisirs de la vie, & que ce sont là les moyens à quoi il a attaché votre salut, & sur quoi il a entrepris de fonder votre religion: si, par un renversement qui ne peut être, mais que nous pouvons nous figurer, la chose se trouvoit ainsi, & que ce que j'appelle supposition, fût une vérité: marquez-moi ce que vous auriez à corriger dans vos sentiments, & à réformer dans votre conduite, pour vous accommoder à ce nouvel évangile. Changeant de créance, seriez-vous obligés de changer de mœurs? Faudroit-il renoncer à ce que vous êtes, pour être dans l'état de perfection où ce Sauveur vous voudroit alors? ou plutôt, sans rien changer à ce que vous êtes, ne vous trouveriez-vous pas alors de parfaits chrétiens; & n'auriez-vous pas de quoi vous féliciter

d'un syſtême de religion, d'où dépendroit votre ſalut, & qui ſe rapporteroit ſi bien à votre goût, à vos maximes, & à toutes les regles de vie que le monde vous preſcrit? N'eſt-ce pas alors que je devrois vous dire: Ne craignez point; car voici au contraire
Luc. 2. un grand ſujet de joie pour vous? *Evangelizo vobis gaudium magnum.* Et quoi! c'eſt qu'il vous eſt né un Sauveur, mais un Sauveur à votre gré & ſelon vos deſirs, un Sauveur commode, un Sauveur ſuivant les principes duquel il vous ſera permis de ſatisfaire vos paſſions; un Sauveur qui, bien-loin de les contredire, les approuvera, les autoriſera: or, voyant un tel Sauveur, conſolez-vous. Ne ſerois-je pas, dis-je, bien fondé à vous parler de la ſorte; & en m'écoutant ne vous diriez-vous pas à vous-mêmes, remplis d'une joie ſecrete: Voilà le Sauveur & le Dieu qu'il me falloit? Ah, chrétiens! je le confeſſe, dans ce nouveau ſyſtême de religion vous auriez droit de vous réjouir; mais vous êtes trop éclairés, pour ne pas conclure delà, que ce qui feroit alors votre conſolation, doit aujourd'hui vous ſaiſir de frayeur. Car puiſque, ſuppoſé cet évangile prétendu, je pourrois vous dire, que je vous apporte une heureuſe nouvelle; en vous prêchant un évangile directement contraire à celui-là, je ſuis obligé de vous tenir tout un autre langage. Je dois au haſard de troubler la joie de l'égliſe, qui eſt une joie ſainte, troubler la vôtre, qui, dans l'aveuglement où vous vivez, n'eſt qu'une joie

fauſſe

fausse & présomptueuse. Je dois vous dire : Tremblez ; pourquoi ? c'est qu'il vous est né un Sauveur, mais un Sauveur qui semble n'être venu au monde que pour votre confusion & pour votre condamnation ; un Sauveur opposé à toutes vos inclinations, un Sauveur ennemi du monde & de tous ses biens, un Sauveur pauvre, humilié, souffrant. Vérités affligeantes ; & pour qui ? pour vous, mondains : c'est-à-dire, pour vous, riches du monde, possédés de vos richesses, & enivrés de votre fortune ; pour vous, ambitieux du monde, éblouis d'un vain éclat & adorateurs des pompes humaines ; pour vous, sensuels & voluptueux du monde, idolâtres de vous-mêmes, & tout occupés de vos plaisirs. Cependant, après avoir considéré ce mystere de crainte, ce mystere de douleur que je découvre d'abord dans la naissance d'un Dieu-homme ; voyons, chrétiens, le mystere de consolation qu'elle renferme, & quelle part vous y pouvez avoir. C'est la seconde partie.

II. PARTIE.

QUELQUE vaine que soit devant Dieu la différence des conditions, & quelque honneur que Dieu se fasse dans l'écriture, d'être un Dieu égal à tous ; qui n'a égard, ni aux qualités, ni aux rangs, & qui ne fait acception de personne : *Non est personarum acceptor Deus ;* Act. 26. il est néanmoins vrai, chrétiens, que dans l'ordre de la grace, la grace, la prédilection de Dieu, si j'ose

me ſervir de ce terme, a toujours paru être pour les pauvres & pour les petits préférablement aux grands & aux riches. N'en cherchons point la raiſon, & contentons-nous d'adorer en ceci les conſeils de Dieu, qui, ſelon l'apôtre, fait miſéricorde à qui il lui plaît, & juſtice à qui il veut. Prédilection de Dieu, que tout l'évangile nous prêche; mais qui nous eſt marquée viſiblement & authentiquement dans l'auguſte myſtere que nous célébrons. Car qui ſont ceux que Dieu choiſit les premiers pour leur révéler la naiſſance de ſon fils? des bergers, c'eſt-à-dire, des pauvres attachés à leur travail, des hommes inconnus au monde, & contents de leur obſcurité & de la ſimplicité de leur état. Ce ſont là ceux, dit excellemment ſaint Ambroiſe, dont Jeſus-Chriſt fait les premiers élus, ceux qu'il appelle les premiers à ſa connoiſſance, ceux dont il veut recevoir les premiers hommages; ceux qui paroiſſent comme les premiers domeſtiques de ce Dieu naiſſant, & qui environnent ſon berceau, pendant que les grands de la Judée, que les riches de Jéruſalem, que les ſavants & les eſprits-forts de la ſynagogue, abandonnés, pour ainſi parler, & livrés à eux-mêmes, demeurent dans les ténebres de leur infidélité, & ſemblent n'avoir nulle part à la naiſſance du Sauveur.

Oui, mes freres, diſoit ſaint Paul aux Corinthiens, voilà les prémices de votre vocation: des foibles choiſis pour confon-

dre les puiſſants, des ſimples pour confondre les ſages, des ſujets vils & mépriſables ſelon le monde, pour confondre dans le monde ce qu'il y a de plus éclatant & de plus élevé. C'eſt par où le chriſtianiſme a commencé; telle fut l'origine de l'égliſe, qui, ſelon la remarque de ſaint Chryſoſtôme, étoit alors toute renfermée dans l'étable de Bethléem, puiſque hors delà Jeſus-Chriſt n'étoit point connu. Et c'eſt, grands du monde qui m'écoutez, ce qui devroit aujourd'hui vous affliger, ou même vous déſoler, ſi Dieu, par ſon aimable providence, n'avoit pris ſoin d'y pourvoir. Mais raſſurez-vous; & convaincus, comme vous l'allez être, de l'immenſité de ſes miſéricordes, malgré les malheureux engagements de vos conditions, confiez vous en lui. Car voici trois grands ſujets de conſolation que je tire du myſtere même dont nous faiſons la ſolemnité. Rendez-vous-y attentifs; & après l'avoir médité, cet ineffable myſtere, avec tremblement & avec crainte, goûtez-en maintenant toute la douceur : *Ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum.*

En effet, quelque expoſés que vous ſoyez à la corruption du ſiecle, & quelque éloignés que vous paroiſſiez du royaume de Dieu, Jeſus-Chriſt ne vous rebute point; & bien-loin de vous rejetter, il ne vient au monde que pour vous attirer à lui : grace ineſtimable, à laquelle vous devez répondre. Quelque apparente contrariété qu'il y ait entre votre état & l'état de Jeſus-Chriſt

naiſſant, ſans ceſſer d'être ce que vous êtes, il ne tient qu'à vous d'avoir avec lui une ſainte reſſemblance : ſecret important de votre prédeſtination, que vous ne devez pas ignorer. Quelque danger qu'il y ait dans la grandeur humaine, & de quelque malédiction qu'aient été frappées les richeſſes du monde, vous pouvez vous en ſervir, comme d'autant de moyens propres, pour honorer Jeſus-Chriſt & pour lui rendre le culte particulier qu'il attend de vous : avantage infini dont vous devez profiter, & qui doit être comme le fonds de vos eſpérances. Encore un moment de réflexion pour des vérités ſi touchantes.

Non, mes chers auditeurs, quoique Jeſus-Chriſt, par un choix ſpécial & divin, ait voulu naître dans la baſſeſſe & dans l'humiliation, il n'a point rejetté pour cela la grandeur du monde ; & je ne crains point de vous ſcandaliſer, en diſant que, dès ſa naiſſance, bien-loin de la dédaigner, il a eu des égards pour elle, juſqu'à la rechercher même & à ſe l'attirer. L'évangile qu'on vous a lu, en eſt une preuve bien évidente. Car en même tèmps que ce Dieu Sauveur appelle des bergers & des pauvres à ſon berceau, il y appelle auſſi des mages, des hommes puiſſants & opulents, des rois, ſi nous en croyons la tradition. En même temps qu'il députe un ange à ceux-là, il fait luire une étoile pour ceux-ci. En même temps que ceux-là, pour venir le reconnoître & l'adorer, quittent leurs troupeaux,

ceux-ci abandonnent leur pays, leurs biens, leurs états. De savoir qui des uns & des autres l'honorent le plus, ou lui sont plus chers, c'est ce que je n'entreprends pas encore de décider. Mais, sans en faire la comparaison, au moins est-il vrai que les uns & les autres sont reçus dans l'étable de ce Dieu-homme; au moins est-il vrai que ce Dieu caché sous le voile de l'enfance, se manifeste aux uns & aux autres, & que la préférence qu'il donne aux petits n'est point une exclusion pour les grands.

Or cette pensée seule, hommes du monde, ne doit-elle pas ranimer toute votre confiance, & n'est-elle pas plus que suffisante pour vous fortifier & pour vous encourager? Mais delà même il s'ensuit encore quelque chose de plus consolant pour vous. Et quoi? C'est qu'il est donc constant que Jesus-Christ, dans le mystere de sa naissance, indépendamment de la prédilection qu'il peut avoir pour les uns préférablement aux autres, a bien plus fait au fonds pour les grands que pour les petits; & que, dans un sens, les grands qu'il a appellés, lui sont beaucoup plus redevables: comment cela: c'est, dit saint Chrysostôme, qu'il a fallu une vocation plus forte, pour attirer à Jesus-Christ des grands, des puissants du siecle, tels qu'étoient les mages, que pour y attirer des pasteurs, dont l'ignorance & la foiblesse sembloient être déja comme des dispositions naturelles à l'humilité de la foi. Dans ceux-ci rien ne

réſiſtoit a Dieu ; mais dans ceux-là la grace de Jeſus Chriſt eut tout à combattre & à vaincre ; c'eſt-à-dire, le monde avec toutes ſes concupiſcences. Cependant, c'eſt le miracle qu'elle a opéré ; & voilà l'inſigne victoire que la foi de Jeſus-Chriſt naiſſant a
1. Joan. remportée ſur le monde : *Hæc eſt victoria quæ vincit mundum, fides noſtra.* Foi triomphante & victorieuſe, qui, malgré l'orgueil du monde, a eu aſſez de pouvoir ſur leurs eſprits, pour leur faire adorer dans un enfant le Verbe de Dieu & ſa ſageſſe ; qui, malgré le libertinage du monde, a fait aſſez d'impreſſion ſur leurs cœurs, pour en arracher les paſſions les plus enracinées, a été aſſez efficace pour les captiver ſous le joug de la religion chrétienne.

Après cela, qui que vous ſoyez, & quelque rang que vous teniez dans le monde, plaignez-vous que votre Dieu réprouve votre condition, ou que votre condition vous éloigne de Dieu. Non, chrétiens, elle ne vous en éloigne point, ni votre Dieu ne la réprouve point. Elle ne vous en éloigne point, puiſque vous voyez que lui-même, il la prévient des graces les plus abondantes : & il ne la réprouve point, puiſqu'un de ſes premiers ſoins, en venant au monde, eſt de la ſanctifier dans les mages & de la réformer en vous. Il réprouve les abus & les déſordres de votre condition ; il en réprouve le faſte, il en réprouve le luxe, il en réprouve la molleſſe, il en réprouve la dureté & l'impiété ; mais ſans la réprou-

ver elle-même, puiſque c'eſt pour elle & pour vous-mêmes qu'il ouvre aujourd'hui le tréſor de ſes miſéricordes les plus efficaces & les plus particulieres. Comme il eſt le Dieu de toutes les conditions, & qu'il vient pour ſauver tous les hommes ſans nul diſcernement de conditions; il veut que, dès ſon berceau, où il commence déja à faire l'office de Sauveur, on voie à ſa ſuite & des grands & des petits, & des riches & des pauvres, & des maîtres & des ſujets. Approchons, & approchons tous; allons à ſa crêche, & allons-y tous. C'eſt de ſa crêche qu'il nous appelle, de ſa crêche qu'il nous tend les bras, de ſa crêche qu'il veut répandre ſur nous, & ſur nous tous, les mêmes bénédictions.

Mais, après tout, quel rapport peut-il y avoir entre ſa pauvreté & l'opulence, entre ſes abaiſſements & la grandeur, entre ſa miſere & les aiſes de la vie? A cela je réponds par une ſeconde propoſition que j'ai avancée, & que je reprends. Je dis qu'il ne tient qu'à vous, ſans ceſſer d'être ce que vous êtes, de vous rendre ſemblables à Jeſus-Chriſt naiſſant; & malgré toute la contrariété, qui paroît entre votre état & le ſien, d'avoir avec lui cette conformité parfaite, ſur laquelle eſt fondée, ſelon ſaint Paul, la prédeſtination de l'homme. Il faut pour être reconnu de Dieu, & pour avoir part à ſa gloire, porter le caractere de cet enfant qui vient de naître, & lui reſſembler; & c'eſt de lui, & de lui ſeul à la

Matth. 18. lettre, qu'on peut bien nous dire : *Nisi efficiamini sicut parvulus iste, non intrabitis in regnum cœlorum.* Il y a d'abord de quoi vous troubler, de quoi même vous effrayer; mais écoutez ce que j'ajoute. Car je prétends qu'il ne vous est ni impossible, ni même difficile, en demeurant dans votre condition, de parvenir à cette divine ressemblance; pourquoi? parce que, comme chrétiens, vous pouvez être grands & humbles de cœur, riches & pauvres de cœur, puissants & modestes ou circoncis de cœur. Or du moment que vous joignez l'humilité à la grandeur, la modestie à la puissance, le détachement des richesses aux richesses mêmes, dès là il n'y a plus d'opposition entre l'état de Jesus-Christ & le vôtre. Au contraire, c'est justement par-là que vous avez l'avantage d'être plus conformes à ce modele des prédestinés : c'est par-là que vous en êtes dans le monde des copies plus achevées. Car le caractere de ce Sauveur n'est pas précisément d'être pauvre & humble, mais d'être grand & humble tout à la fois, ou plutôt, humble & la grandeur même, puisque son humilité ne l'empêche point d'être fils du très-Haut. Or voilà, mes chers auditeurs, ce qu'il n'appartient qu'à vous, dans le rang où Dieu vous a placés, de pouvoir parfaitement imiter. Ceux que l'obscurité de leur naissance ou la médiocrité de leur fortune confond parmi la multitude, ne peuvent, ce semble, arriver là. A quelque degré de sainteté qu'ils

s'élevent, leur humilité ne repréſente point, ni n'exprime point celle d'un Dieu anéanti : il faut pour cela de la dignité, & de la diſtinction ſelon le monde. Un grand qui, ſans rien perdre de tous les avantages de ſa condition, ſait pratiquer toute l'humilité de ſa religion; un grand petit à ſes yeux, & qui, ſans oublier jamais qu'il eſt pécheur & mortel, ſe tient devant Dieu dans le reſpect & dans la crainte ; un grand qui peut dire à Dieu, comme David: Seigneur, mon cœur ne s'eſt point enflé, & mes yeux ne ſe ſont point élevés : *Domine, non eſt exaltatum cor meum, neque elati ſunt oculi mei :* je ne me ſuis point ébloui de l'éclat du monde qui m'environne, & jamais l'orgueil ne m'a porté à des entrepriſes, ou au-deſſus de moi, ou contraires à la charité & à la juſtice : *Neque ambulavi in magnis, nec in mirabilibus ſuper me :* un grand, rempli de ces ſentiments, eſt le parfait imitateur du Dieu dont nous célébrons aujourd'hui les anéantiſſements adorables. Un grand dans ces diſpoſitions, eſt ce vrai chrétien qui s'humilie comme le divin enfant que nous préſente l'étable de Bethléem. *Qui ſe humiliaverit ſicut parvulus iſte ;* & c'eſt à lui, c'eſt à ce grand, que j'oſe encore appliquer les paroles ſuivantes : *Hic major eſt in regno cœlorum.* Un grand ſur la terre ſanctifié de la ſorte, eſt non-ſeulement grand, mais le plus grand dans le royaume du ciel.

Pſal. 130. *Ibidem.* *Matth.* 18.

C'eſt donc ainſi que le Sauveur du monde

attire à ſon berceau, des grands & des riches auſſi-bien que des pauvres & des petits : & quels ſont-ils, encore une fois, ces grands, ces riches, ou quels doivent-ils être ? Jugeons-en toujours par l'exemple des mages ſi propre au lieu où je parle, & dont le rapport eſt ſi étroit avec le myſtere que je prêche. Ah ! chrétiens, ce ſont des grands qui ſemblent n'être grands, que pour faire paroître dans leur conduite une humilité plus profonde, une obéiſſance plus prompte, une ſoumiſſion aux ordres du ciel plus entiere, en ſuivant l'étoile du Dieu humilié qui les appelle à lui : & voilà les grands à qui le Dieu des humbles ſe fait connoître auſſi-bien qu'aux petits, parce qu'ils lui reſſemblent auſſi-bien, & même encore plus que les petits. Ce ſont des riches, qui, bien-loin de mettre leur cœur dans leurs richeſſes, mettent leurs richeſſes aux pieds de l'Agneau, & ſe font un mérite d'y renoncer, & voilà les riches que le Dieu des pauvres ne dédaigne pas, parce que ſouvent juſques au milieu de leurs richeſſes, il les trouve plus pauvres de cœur, que les pauvres mêmes. Or n'eſt-ce pas de quoi vous devez bénir mille fois le ciel : je dis vous, qui, dans votre élévation, dans votre fortune, pouvez avoir part aux mêmes avantages ; & ſi vous prenez bien l'eſprit de votre religion, n'avez-vous pas de quoi rendre à Dieu d'éternelles actions de graces, lorſqu'il vous donne tant de facilité à vous ſanctifier juſques dans les conditions

qui, par elles-mêmes, ſemblent les plus oppoſées à la ſainteté ?

Je vais encore plus loin; car, quelque dangereuſe que ſoit la grandeur du monde, quelque réprouvées que ſoient les richeſſes du monde, j'avance une troiſieme propoſition non moins inconteſtable; ſavoir, qu'il ne tient qu'à vous de vous en ſervir, pour rendre à Jeſus-Chriſt naiſſant l'hommage & le culte particulier qu'il attend de vous, & voici de quelle maniere j'entends la choſe. C'eſt qu'en qualité de Dieu humble, il veut être honoré & glorifié; & qu'en qualité de Dieu pauvre, il veut être aſſiſté & ſoulagé. Voilà le double tribut qu'il exige de vous, & ce qui fait la bénédiction de votre état; de pouvoir conſacrer à Jeſus-Chriſt ce qui ſeroit autrement la cauſe fatale de votre damnation & de votre perte. Quels tréſors de graces pour vous, ſi vous le ſavez recueillir ! Je m'explique.

Comme Dieu humble, il veut être honoré & glorifié : c'eſt pour cela qu'au milieu de la gentilité, il va chercher des adorateurs; & quels adorateurs ? des hommes diſtingués par leur dignité, qui, proſternés devant ſa crêche, & anéantis en ſa préſence, lui font plus d'honneur & lui procurent plus de gloire, que les bergers de la Judée, avec toute leur ferveur & tout leur zele. En effet, rien ne l'honore plus, ni ne lui doit être plus glorieux que les hommages des grands. Or de quel autre que de vous-mêmes dépend-il de lui donner cette

gloire dont il eſt jaloux? Pourquoi dans le monde avez-vous de l'autorité? Pourquoi Dieu vous a-t-il fait ce que vous êtes? Que ne pouvez-vous pas pour lui? & en comparaiſon de ce que vous pouvez, que fait le reſte du monde? C'eſt par vous que la religion de ce Dieu-Homme devient vénérable : c'eſt par vous que ſon culte s'établit plus promptement, plus ſolidement, plus univerſellement, & c'eſt votre exemple qui l'autoriſe. Quel uſage pouvez-vous faire de votre puiſſance plus digne ou auſſi digne de vous que celui-là? & que vous en coûte-t-il pour le faire, ſinon de le vouloir? C'eſt par-là que vous devez eſtimer vos conditions; c'eſt dans cette vue ſeule qu'il vous eſt permis de les aimer, & de vous y plaire. Hors de là elles vous doivent faire gémir : mais votre conſolation doit être de penſer, que par elles il vous eſt aiſé de relever la grandeur, & de porter plus hautement que les autres les intérêts d'un Dieu qui s'eſt tant abaiſſé.

Achevons. Comme Dieu pauvre, il veut être ſoulagé & aſſiſté, non plus dans lui-même, mais dans ſes membres qui ſont les pauvres : car je ne m'acquitterois pas pleinement de mon miniſtere, ſi j'oubliois aujourd'hui les membres de Jeſus-Chriſt. Pour peu que vous ſoyez chrétiens, vous portez une ſainte envie à ces bienheureux mages, qui venus des extrêmités de l'orient, ne parurent point les mains vuides devant ce Sauveur; mais lui offrirent des préſents qu'il

accepta & qu'il agréa. Et moi je vous dis, qu'il veut recevoir de votre main les mêmes offrandes. Je vous dis que, ſans le chercher ſi loin, vous le trouverez au milieu de vous, parce qu'il y eſt en effet, & qu'il y eſt dans des lieux, dans des états, où il n'a pas moins à ſouffrir, & où il n'eſt pas moins abandonné que dans l'étable de Bethléem. Je vous dis, que ces pauvres qui vous environnent & que vous voyez, mais encore bien plus ceux que vous ne voyez pas, & qui ne peuvent vous approcher, ſont, à votre égard, ce que Jeſus-Chriſt même, à qui les mages, à qui les bergers préſenterent les uns de l'or & de l'encens, & les autres des fruits de leurs campagnes : qu'il eſt de la foi, que ce que vous donnez aux pauvres, vous le donnez à Jeſus-Chriſt; & j'oſe dire avec plus de mérite, lorſqu'il paſſe par les mains des pauvres, que ſi vous le portiez immédiatement vous-mêmes dans les mains de Jeſus-Chriſt. Dès-là, & quel fond de confiance! dès-là, dis-je, vos richeſſes, obſtacles ſi dangereux pour le ſalut, dans l'ordre même du ſalut, n'ont plus rien que d'innocent, que de ſalutaire pour vous. Dès-là elles n'ont plus ce caractere de réprobation, que l'écriture leur attribue. Dès-là elles ne choquent plus la pauvreté de Jeſus-Chriſt, puiſqu'elles ſont, au contraire, le ſupplément & le ſoutien de la pauvreté que Jeſus-Chriſt a choiſie; puiſque Jeſus-Chriſt entre dans une ſainte communauté avec vous, & qu'il s'enrichit de vos

biens, comme il vous fait participer à ſes mérites. Dès-là ſanctifiées par ce partage, elles changent, pour ainſi dire, de nature, & de tréſors d'iniquité qu'elles étoient, elles deviennent la précieuſe matiere de la plus excellente des vertus, qui eſt la charité. Dès-là ces terribles anathêmes que le fils de Dieu, dans l'évangile, fulminoit contre les riches, ne tombent plus ſur vous, pourquoi? parce que Jeſus-Chriſt, dit ſaint Chryſoſtôme, eſt trop juſte & trop fidele, pour donner ſa malédiction à des richeſſes qui lui ſont conſacrées, & qu'il vous demande lui-même. Heureux, s'écrioit le prophete royal, celui qui comprend le myſtere de l'indigent & du pauvre, & je le dis avec plus de ſujet que lui : car c'eſt ſur-tout pour un chrétien, que le pauvre eſt un myſtere de foi. Mais remontant au principe, j'ajoute : heureux celui qui comprend le myſtere d'un Dieu pauvre & d'un Dieu humilié! *Beatus qui intelligit.* *Pſal. 40.*

Parce qu'il s'eſt humilié, dit ſaint Paul, Dieu a voulu, pour l'élever, qu'à ſon ſeul nom toute la terre fléchît le genou; & c'eſt dans les cours des princes que la prédiction de ſaint Paul ſe vérifie plus authentiquement, puiſque la puiſſance du monde que nous y révérons, ont une grace particuliere, pour honorer cet Homme-Dieu qui s'eſt anéanti pour nous. C'eſt par-là que ce Dieu Sauveur, comme dit ſaint Chryſoſtôme, eſt dédommagé des humiliations de ſa naiſſance. Je ſais, & il eſt vrai que,

dès sa naissance même, il nous est représenté dans l'évangile, persécuté par Hérode, & obéissant à Auguste : voilà par où notre religion a commencé. Mais, graces à la providence, le monde a bien changé de face : car, pour ma consolation, je vois aujourd'hui le plus grand des rois obéissant à Jesus-Christ, & employant tout son pouvoir à faire régner Jesus-Christ; & voilà ce que j'appelle, non pas le progrès, mais le couronnement & la gloire de notre religion.

Pour cela, Sire, il falloit un monarque aussi puissant & aussi absolu que vous. Comme jamais prince n'a eu l'avantage d'être si bien obéi, ni si bien servi que votre majesté; aussi jamais prince n'a-t-il reçu du ciel tant de talents & tant de graces pour faire servir & obéir Dieu dans son état. Votre bonheur, Sire, est de ne l'avoir jamais entrepris qu'avec des succès visibles; & le mien, dans la place que j'occupe depuis si long-temps, est d'avoir toujours eu de nouveaux sujets pour vous en féliciter. C'est ce qui a attiré sur votre personne sacrée ces bénédictions abondantes que nous regardons comme les prodiges de notre siecle. On nous vante le regne d'Auguste, sous lequel Jesus-Christ est né, comme un regne florissant; & moi, dans le parallele qu'il me seroit aisé d'en faire ici, je n'y trouve rien que je puisse comparer au regne de votre majesté. On attribue les prospérités dont Dieu vous a comblé, aux ver-

tus royales & aux qualités héroïques qui vous ont ſi hautement diſtingué entre tous les monarques de l'Europe; & moi, portant plus loin mes vues, je regarde ces proſpérités comme les récompenſes éclatantes du zele de votre majeſté pour la vraie religion; de ſon application conſtante à maintenir l'intégrité & la pureté de la foi; de ſa fermeté & de ſa force à réprimer l'héréſie, à exterminer l'erreur, à abolir le ſchiſme, à rétablir l'unité du culte de Dieu. Pouviez-vous, Sire, nous en convaincre, & en convaincre toute l'Europe par une plus illuſtre preuve, que par le plus ſolemnel de tous les traités, glorieux monument de votre piété? Pour donner la paix au monde chrétien, votre majeſté a ſacrifié ſans peine ſes intérêts, mais a-t-elle ſacrifié les intérêts de Dieu? Touchée en faveur de ſon peuple, elle a bien voulu, pour terminer une guerre qui n'étoit pour elle qu'une ſuite de conquêtes, ſe relâcher de ſes droits, mais a-t-on pu obtenir d'elle qu'elle ſe relâchât en rien de ce que ſon zele pour Dieu lui avoit fait auſſi ſaintement entreprendre que généreuſement exécuter? Malgré les négociations infinies de tant de nations aſſemblées, malgré tous les efforts de la politique mondaine, votre zele, Sire, pour la foi catholique a triomphé; votre grand ouvrage de l'extinction & de l'abolition du ſchiſme a ſubſiſté, ou plutôt, il s'eſt affermi. A cette condition, votre majeſté, ſur toute autre choſe, s'eſt

rendue facile & traitable : mais sur le point de la religion elle s'est montrée inflexible ; & par-là l'héréſie a déſeſpéré de trouver jamais grace devant ſes yeux. Or c'eſt pour cela, Seigneur, puis-je dire à Dieu, que vous ajouterez jours ſur jours à la vie de ce grand roi : *Dies ſuper dies regis adjicies ;* & que vous prolongerez ſes années de génération en génération : *Et annos ejus uſque in diem generationis & generationis.* *Pſal.* 31. *Ibid.*

Mais je n'en ſuis pas réduit, Sire, à former là-deſſus de ſimples vœux. Dès maintenant mes vœux ſont accomplis ; & la priere que j'en ai faite cent fois à Dieu, ſans préjudice de l'avenir, me paroît déja exaucée. Car, depuis l'établiſſement de la monarchie, aucun de nos rois a-t-il régné, & ſi long-temps, & ſi heureuſement, & ſi glorieuſement que votre majeſté ? Et, pour le bonheur de la France, non-ſeulement votre majeſté regne encore, mais nous avons des gages ſolides, & preſque des aſſurances, qu'elle régnera juſqu'à l'accompliſſement le plus parfait qu'ait eu jamais pour un roi cette ſainte priere. *Dies ſuper dies regis adjicies.* Depuis l'établiſſement de la monarchie, aucun de nos rois a-t-il vu dans ſon auguſte famille autant de degrés de générations & d'alliances, que votre majeſté en voit aujourd'hui dans la ſienne ? Et ſans être, ni oracle, ni prophete, j'oſe prédire avec confiance à votre majeſté, du moins j'oſe eſpérer pour

elle, qu'elle n'en demeurera pas là : mais qu'un jour elle verra les fruits de cet heureux mariage qu'elle vient de faire ; & qui étendra ſes années à une nouvelle génération : *Et annos ejus uſque in diem generationis & generationis.* Après tant de glorieux travaux, voilà, Sire, les bénédictions de douceur, dont vous allez déſormais jouir, & que Dieu vous préparoit : une profonde paix dans votre état ; un peuple fidele, & dévoué à toutes vos volontés ; une cour tranquille & ſoumiſe, attentive à vous rendre ſes hommages & à mériter vos graces, la famille royale dans une union qui n'a peut-être point d'exemple, & que rien n'eſt capable d'altérer ; un fils digne héritier de votre trône, & qui n'eut jamais d'autre paſſion que de vous plaire ; un petit-fils formé par vous, & déja établi par vous ; une princeſſe ſon épouſe, votre conſolation & votre joie ; de jeunes princes dont vous devez tout vous promettre, & qui déja répondent parfaitement aux eſpérances que vous en avez conçues. Voilà, dis-je, les dons de Dieu qui vous étoient réſervés. *Ecce ſic benedicetur homo qui timet Dominum.* C'eſt ainſi, concluoit David, que ſera béni l'homme qui craint le Seigneur ; & c'eſt ainſi qu'eſt bénie votre majeſté.

Pſal. 127.

Mais, encore une fois, ô mon Dieu ! c'eſt pour cela même que vous multiplierez les jours de cet auguſte monarque, & que vous le conſerverez, non-ſeulement pour nous,

mais pour vous-même. Car, avec une ame auſſi grande, avec une religion auſſi pure, avec une ſageſſe auſſi éclairée, avec une autorité auſſi abſolue que la ſienne, que ne fera-t-il pas pour vous, après ce que vous avez fait pour lui; & par quels retours ne reconnoîtra-t-il pas les graces immenſes que vous avez verſées & que vous verſez encore tous les jours ſur lui? Qu'il me ſoit donc permis, Seigneur, de finir en le félicitant de votre protection divine, & en lui diſant à lui-même ce qu'un de vos prophetes dit à un prince bien moins digne d'un tel ſouhait : *Rex in æternum vive;* vivez, Sire, vivez ſous cette main de Dieu bienfaiſante & toute-puiſſante qui ne vous a jamais manqué & qui ne vous manquera jamais. Vivez pour la conſolation de vos ſujets, & pour mettre le comble à votre gloire : ou plutôt, puiſque vous êtes l'homme de la droite de Dieu, vivez, Sire, pour la gloire & pour les intérêts de Dieu. Vivez pour faire connoître, adorer & ſervir Dieu. Vivez pour conſommer ce grand deſſein de la réunion de l'égliſe de Dieu. Vivez pour la deſtruction de l'iniquité, de l'erreur, du libertinage qui ſont les ennemis de Dieu. Vivez en roi chrétien, & vous mériterez par-là le ſalut éternel qu'un Dieu Sauveur vient annoncer au monde, & qui eſt la récompenſe des élus, que je vous ſouhaite, &c. *Dan.* 3.

AVERTISSEMENT.

COMME bien des perſonnes, ſurtout les prédicateurs, n'ont pas toujours le loiſir de lire tout un ſermon, & qu'ils ſont quelquefois bienaiſes d'en voir d'abord toute la ſuite, on a cru leur faire plaiſir de réduire les ſermons contenus dans chaque volume, & d'en mettre l'abrégé à la fin du volume, en forme de table. On pourra tirer encore de ces abrégés deux autres avantages. Car pluſieurs apprendront delà, comment, en compoſant un diſcours, on doit, avant toutes choſes, en arranger la matiere, & lui donner de l'ordre. En comparant enſuite les abrégés avec les ſermons, on verra de quelle maniere on peut étendre, orner, & relever par l'expreſſion les penſees mêmes les plus ſimples & les plus communes.

TABLE
DES SERMONS
AVEC
l'abrégé de chaque sermon.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrege ; & le second, la page où ce même article finit.

Sermon pour la fête de tous les saints ; sur la récompense des saints, page 1.

DIVISION. On ne peut mieux juger de l'excellence & des avantages de la récompense qui nous est promise dans le ciel, que par la comparaison avec les récompenses du monde. La récompense des saints est une récompense sûre ; au-lieu que les récompenses du monde sont douteuses & incertaines, 1. partie. La récompense des saints est une récompense abondante ; au-lieu que les récompenses du monde sont vuides & défectueuses, 2. partie. La récompense des saints est une récompense éternelle ; au-lieu que les récompenses du monde sont caduques & périssables, 3. part. p. 1. 5.

I. PARTIE. Récompenſes du monde, récompenſes douteuſes & incertaines; au-lieu que la récompenſe des ſaints eſt une récompenſe sûre. Preuves tirées de deux paſſages de ſaint Paul : *Je ſais*, diſoit-il. *à qui j'ai confié mon dépôt*, c'eſt-à-dire, le fonds des mérites que je tâche d'acquérir; *& je ſuis certain qu'il ſaura me le garder pour ce grand jour*, *où chacun recevra ſelon ſes œuvres. J'ai achevé ma courſe*, ajoutoit l'apôtre : *il ne me reſte que d'attendre la couronne de juſtice. que le Seigneur me donnera comme juſte juge & qu'il réſerve à tous ceux qui le ſervent.* Application de ces paroles : *Scio cui credidi* à la récompenſe des ſaints & aux récompenſes du monde, p. 5. 9.

Trois cauſes de l'incertitude des récompenſes du monde. 1. C'eſt qu'il y a des mérites que les hommes ne connoiſſent pas. 2. C'eſt qu'il y a des mérites, quoique connus des hommes, qui ne leur plaiſent pas. 3. C'eſt qu'il y a des mérites que les hommes eſtiment & dont ils ſont même touchés; mais qu'ils ne récompenſent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas, p. 9.

1. Des mérites que les hommes ne connoiſſent pas. Par ce ſeul principe, combien, dans le monde, de mérites perdus? mais Dieu connoît tous nos mérites; il en connoît toute l'étendue & tout le prix. Par rapport au monde, point de mérites que le temps n'efface : mais Dieu n'oublie rien, p. 9. 12.

2. Des mérites, quoique connus des hommes, qui ne leur plaiſent pas : mais comme Dieu hait néceſſairement le péché, auſſi ne peut-il pas ne point aimer le mérite des œuvres chrétiennes, & en l'aimant ne le point couronner, p. 12. 14.

3. Des mérites que les hommes ne récompenſent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas. Ils ne ſont, ni aſſez riches, ni aſſez puiſſants. Au-lieu que rien ne peut excéder le pouvoir de Dieu, qui eſt infini, p. 14. 15.

Nous ſommes donc sûrs de Dieu. D'où David tiroit cette ſainte conclusion : qu'*il vaut bien mieux ſe confier dans le Seigneur, que dans les hommes, & dans les princes mêmes de la terre.* p. 15. 17.

II. PARTIE. Récompenſes du monde, récompenſes vuides & défectueuſes ; au-lieu que la récompenſe des ſaints eſt une récompenſe abondante. Car c'eſt une récompenſe, 1. qui ſurpaſſe, ou du moins qui égale nos ſervices ; 2. qui, par elle-même, eſt capable de nous rendre parfaitement heureux. Deux propriétés dont nulle ne convient aux récompenſes du monde, p. 17. 19.

1. Récompenſe qui ſurpaſſe tous nos ſervices. Que ne fait-on pas tous les jours pour la fortune du monde ; & dès qu'on y eſt parvenu, par combien d'épreuves n'en reconnoît-on pas la vanité & le néant ? Mais, diſoit l'apôtre, *Toutes les ſouffrances de la vie ne ſont pas dignes de la gloire que Dieu nous réſerve*, p. 19. 22.

2. Récompenſe capable par elle-même de nous rendre parfaitement heureux. Voit-on des grands & des riches dans le monde qui ſoient contents ? Mais, *Seigneur*, s'écrioit David, *je ſerai raſſaſié, quand vous me découvrirez votre gloire.* La foi même nous l'enſeigne, & nous n'en devons point être ſurpris, puiſque Dieu, ou la poſſeſſion de Dieu, ſera la récompenſe des ſaints, p. 22. 27.

Un préjugé ſenſible de cette vérité, c'eſt qu'en effet, dès cette vie, nous voyons des hommes, qui ſe tiennent & qui ſont réellement heureux de ne poſſéder que Dieu & de ne s'attacher qu'à Dieu. Quelle onction intérieure n'ai-je pas goûté moi-même, Seigneur, à certains moments, où vous banniſſiez de mon cœur les vains plaiſirs, pour entrer à leur place ? *Et intrabas pro eis.* Or ſi Dieu remplit ainſi notre cœur ſur la terre, que ſera-ce dans le ciel ? p. 27. 30.

III. PARTIE. Récompenſes du monde, récompenſes caduques & périſſables ; au-lieu que la récompenſe des ſaints eſt une récompenſe éternelle. En effet, toutes les récompenſes du monde ſont paſſageres ; & cela ſeul ne doit-il pas ſuffire pour nous en détacher ? Il n'y a que la récompenſe des juſtes qui ne paſſe point, parce qu'*elle eſt en Dieu* qui ne peut changer. Eternité de puiſſance, éternité de bonheur, éternité de gloire : telle eſt l'heureuſe deſtinée des élus de Dieu, p. 32. 34.

Nous voyons dès maintenant comme un rayon de cette gloire dans ce culte perpétuel que l'égliſe rend aux ſaints, & qu'elle leur rendra juſqu'à la fin des ſiecles. C'eſt pour cela que leurs fêtes ſont inſtituées, & que chaque année on renouvelle le ſouvenir de leurs vertus, p. 35. 37.

Pouvons-nous donc aſſez eſtimer cette récompenſe éternelle ! Malheur à nous, ſi nos noms ne ſont *écrits que ſur la terre*. Mais s'ils ſont *écrits dans le ciel*, conſolons-nous & réjouiſſons-nous. Eſpérance par où les ſaints ont triomphé du monde. Pourquoi ne les imitons-nous pas ? Priere aux ſaints pour demander leur protection : mais, du reſte, aſſurés de leur protection : vivons comme eux, ſi nous voulons être glorifiés comme eux, p. 37. 42.

Compliment au roi, p. 42. 44.

Sermon pour le I. dimanche de l'avent, ſur le jugement dernier, page 45.

DIVISION. Il y a ſur-tout deux choſes dans nous que Dieu produira contre nous au jugement dernier ; notre foi, & notre raiſon. Il ſe ſervira de notre foi pour nous juger comme chrétiens, 1. partie. Il ſe ſervira de notre raiſon pour nous juger comme hommes, 2. partie, p. 48. 50.

I. PARTIE. Dieu ſe ſervira de notre foi pour nous

nous juger, 1. soit que nous l'ayions conservée, 2. soit que dans le cœur nous l'ayions renoncée & abandonnée, p. 51. 52.

Supposant donc d'abord que nous ayions toujours conservé la foi, Dieu nous jugera par notre foi : comment? 1. C'est que notre foi nous accusera devant Dieu. 2. C'est que notre foi nous servira de témoin contre nous au tribunal de Dieu. 3. C'est que notre foi dictera elle-même l'arrêt de notre condamnation, si nous sommes réprouvés de Dieu, p. 52.

1. Notre foi nous accusera devant Dieu. Jesus-Christ lui-même nous l'apprend : *vous avez un accusateur*, disoit-il aux juifs, *qui est Moïse*, c'est-à-dire, la loi de Moïse. Or par-là n'étoit-ce pas nous dire, à nous qui sommes chrétiens, que l'évangile nous accuseroit nous-mêmes? Saint Paul nous enseigne la même vérité, p. 52. 54.

2. Notre foi servira de témoin contre nous au tribunal de Dieu. Tu croyois un Dieu, dira-t-elle au pécheur; mais tu ne t'es pas mis en peine de le servir, p. 54. 55. 56.

3. Notre foi dictera elle-même l'arrêt de notre condamnation, si nous sommes réprouvés de Dieu. Toutes ces malédictions de l'évangile : *Malheur à vous, riches; malheur à vous, hypocrites; malheur au monde*, & les autres qui ne sont maintenant que des menaces, se changeront en autant d'arrêts & d'arrêts définitifs. Et voilà le sens de cette parole de saint Jean, *celui qui croit, ne sera point jugé :* pourquoi; parce qu'il est déja tout jugé, p. 56. 57.

Ma religion me jugera : pensée touchante, mais sur-tout pensée terrible. C'est à quoi nous ne faisons présentement nulle réflexion : mais c'est ce qui nous remplira alors d'effroi, p. 57. 62.

Mais si nous avons perdu la foi, sera ce encore par la foi que Dieu nous jugera? oui; & nous serons alors jugés comme déserteurs de la foi.

Car, après l'avoir embraſſée, il ne nous étoit plus permis de l'abandonner. Un païen ne ſera pas ainſi jugé, parce qu'il n'a jamais eu la foi. Et il ne faut point dire que Dieu, dans la profeſſion de notre foi, nous a fait libres : car cette liberté ne va pas juſques à pouvoir renoncer la foi quand il nous plaira. Dieu donc nous en demandera compte, & qu'aurons-nous à lui répondre ? p. 62. 69.

II. PARTIE. Dieu ſe ſervira de notre raiſon pour nous juger, ſoit que nous la conſidérions dans ſa pureté & dans ſon intégrité, c'eſt-à-dire, dans l'état où nous l'avons reçue de Dieu en naiſſant ; ſoit que nous la conſidérions dans ſa corruption, c'eſt-à-dire, dans l'état où ſouvent nous la réduiſons par nos déſordres, p. 69. 70.

Dieu nous jugera par la droite raiſon. 1. Nous péchons ouvertement contre les vues de notre raiſon, c'eſt par où Dieu d'abord nous jugera. Car enfin, dira-t-il à un libertin, vous vous piquiez de raiſon ; mais votre vie a-t-elle été une vie raiſonnable ? p. 70. 74.

2. Nous ne voulons pas, en mille rencontres, écouter notre raiſon, & Dieu nous forcera à l'entendre. Ce qui nous empêche maintenant de nous rendre attentifs à ſa voix, c'eſt le tumulte de nos paſſions ; ce ſont les objets qui frappent nos ſens. Mais au jugement de Dieu toutes nos paſſions ſeront éteintes, & nous n'aurons plus les mêmes objets pour nous diſſiper, p. 74. 76.

3. Nous nous formons mille prétextes pour engager notre raiſon dans les intérêts de notre paſſion : mais que ſera Dieu ? il confondra tous ces prétextes, en ſe ſervant & de ſes propres lumieres, & des lumieres mêmes de notre raiſon, pour nous faire voir les vrais motifs qui nous ont fait agir : envie, vengeance, intérêt, orgueil, hypocriſie, p. 76. 77.

Si notre raiſon a été dans l'erreur, Dieu nous jugera encore par elle, & comment ? non point préciſément par notre raiſon trompée : mais 1. par notre raiſon trompée ſur certains articles, tandis qu'elle aura été ſi éclairée ſur d'autres. 2. Par notre raiſon trompée à certains temps de la vie, après avoir été ſi éclairée en d'autres temps, p. 77. 80.

Concluſion. C'eſt donc à nous de nous ſervir de notre foi & de notre raiſon, pour nous juger nous-mêmes dès cette vie, afin que Dieu ne nous juge point ; de rentrer dans nous-mêmes & de nous appliquer à nous connoître nous-mêmes dès maintenant, afin que cette vue de nous-mêmes ne nous trouble point à la mort, ni après la mort, p. 80. 84.

Sermon pour le II. dimanche de l'avent ; ſur le ſcandale, page 85.

DIVISION. Malheureux celui qui cauſe le ſcandale, 1. partie. Mais doublement malheureux, celui qui cauſe le ſcandale, quand il eſt ſpécialement obligé à donner l'exemple, 2. partie, p. 89.

I. PARTIE. Malheureux celui qui cauſe le ſcandale. Pourquoi ? 1. parce qu'il eſt homicide devant Dieu de toutes les ames qu'il ſcandaliſe, 2. parce qu'il ſe charge devant Dieu de tous les crimes de ceux qu'il ſcandaliſe, p. 90. 91.

1. Quiconque eſt auteur du ſcandale, ſelon tous les principes de la religion, eſt homicide des ames qu'il ſcandaliſe. Péché monſtrueux : car quelle horreur de cauſer la mort à une ame ? Péché diabolique : car, ſelon l'évangile, le caractere particulier du démon, eſt d'avoir été, dès le commencement du monde, homicide des ames. Péché contre le Saint-Eſprit, parce qu'il attaque directement la charité, & que le Saint-Eſprit eſt perſonnellement

la charité même. Péché essentiellement opposé à la rédemption de Jesus-Christ, puisqu'il fait périr ce que Jesus-Christ est venu sauver. Péché dont Dieu nous fera rendre un compte plus rigoureux à son jugement : *Ipse impius in iniquitate sua morietur. Sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* Enfin, péché que tous les jours on commet, sans avoir même intention de le commettre. Il n'est pas nécessaire, pour me rendre criminel en ce point, que je me propose, d'un dessein formé, de scandaliser mon frere ; il suffit que je fasse ce qui le scandalise, & que je m'en apperçoive : c'est delà même que cet homicide des ames est souvent attaché à des choses en apparence très-légeres. Tout cela est innocent, dites-vous : mais appellez-vous innocent ce qui damne le prochain ? p 91. 106.

2. Quiconque est auteur du scandale, se charge devant Dieu de tous les crimes de ceux qu'il scandalise. Quel abyme ! De combien de péchés, par exemple, un mauvais conseil n'est-il pas la source ? Or, en le donnant, vous devenez responsable de toutes ces suites. Mais les péchés sont personnels. Cela est vrai des autres péchés, & non du scandale, parce que l'homme scandaleux peche tout à la fois, & pour lui-même, & pour autrui. Mais ces péchés ne m'ont pas même été connus. C'est assez que vous en ayiez connu le principe, & que vous ayiez eu sujet d'en craindre les funestes effets. Et voilà pourquoi David demandoit à Dieu, qu'il lui fit grace sur deux sortes de péchés : sur les péchés cachés, *ab occultis meis munda me ;* & sur les péchés d'autrui, *& ab alienis parce servo tuo.* Sainte priere que devroient faire sur-tout certaines femmes mondaines : & priere qui seroit déja le commencement de leur conversion, toute difficile qu'est la conversion d'une ame scandaleuse, p. 106. 113.

II. Partie. Doublement malheureux celui

qui cauſe le ſcandale, lorſqu'il eſt ſpécialement obligé à donner l'exemple, p. 113. 115.

1. Quel eſt le crime d'un pere & d'une mere qui ſcandaliſent eux-mêmes & qui corrompent leurs enfants? c'étoit à eux à les former au bien, & ce ſont eux qui les tournent au mal, p. 115. 117.

2. Quel eſt le crime d'un maître, qui engage ſes domeſtiques dans ſes propres débauches, & qui les rend complices de ſes iniquités? Saint Paul traitoit un maître peu vigilant d'infidele & d'apoſtat : qu'auroit-il dit d'un maître ſcandaleux? p. 117. 121.

3. Quel eſt le crime de ces miniſtres du Seigneur, qui profanent les plus ſaintes fonctions, & font rejaillir le ſcandale de leur vie juſques ſur leur miniſtere? C'eſt ce qui excitoit contre eux l'indignation de Dieu. Cependant, malheur au monde, qui ſe fait un ſcandale, non plus abſolument de Jeſus-Chriſt, mais de Jeſus-Chriſt dans la perſonne de ſes miniſtres. Car 1. le Sauveur des hommes nous a prédit ce ſcandale, afin que nous n'en fuſſions point ſurpris. 2. Il nous a dit de les écouter, & non de les imiter, p. 121. 125.

4. Que faut-il dire de ceux que nous appellons les forts dans la foi, parce qu'ils ſont nés, & qu'ils ont été élevés dans le ſein de l'égliſe catholique? Sont-ils excuſables, lorſqu'au-lieu de contribuer, ou à ramener nos freres égarés, ou à confirmer nos freres réunis, ils ne ſervent, par leurs exemples, qu'à éloigner les uns davantage, & qu'à replonger les autres dans leur premier aveuglement? p. 125. 127.

5. Que faut-il dire de ceux qui font profeſſion de piété, lorſque, dans leur piété, ils laiſſent gliſſer & appercevoir des défauts, qui décréditent la piété même? Le monde eſt le premier à s'en ſcandaliſer. C'eſt ſouvent une injuſtice, j'en conviens; mais plus le monde eſt

un cenſeur ſévere, plus nous devons être exacts & réguliers, p. 127. 129.

Le fruit de ce diſcours eſt, 1. de nous préſerver des ſcandales qu'on nous peut donner. 2. De n'en point donner nous mêmes. Cet avis vous regarde, vous ſur-tout que Dieu a élevés dans le monde, & dont les exemples ſont plus d'impreſſion, p. 129. 130.

Sermon pour le III. dimanche de l'avent ; ſur la fauſſe conſcience, page 131.

DIVISION. Fauſſe conſcience aiſée à former, 1. partie. Fauſſe conſcience dangereuſe à ſuivre, 2. partie. Fauſſe conſcience, excuſe frivole pour ſe juſtifier devant Dieu, 3. partie, p. 134. 135.

I. PARTIE. Fauſſe conſcience aiſée à former, 1. dans tous les états du monde en général ; 2. particuliérement dans les conditions du monde plus élevées ; 3. ſur-tout encore à la cour, p. 135. 139.

1. On ſe fait aiſément, dans tous les états, une fauſſe conſcience, parce qu'on ſe fait une conſcience, ou ſelon ſes deſirs, ou ſelon ſes intérêts. Fauſſe conſcience aiſée à former par la raiſon ſeule, qu'on ſe la forme ſelon ſes deſirs. Car, dit ſaint Auguſtin, tout ce que nous voulons, quelque criminel qu'il ſoit, nous paroît permis, & même nous paroît bon ; & tel eſt l'aſcendant que notre cœur prend ſur notre eſprit. Fauſſe conſcience non moins aiſée à former dans toutes les conditions, parce qu'on ſe la forme ſelon ſes intérêts. Dès qu'il ne s'agit point de notre intérêt, nous avons une conſcience droite, & nous nous déclarons hautement pour la plus ſévere morale. Mais l'intérêt commence-t-il à y être engagé, nous commençons à voir tout autrement les choſes. Delà nous avons une con-

ſcience exacte : pour qui ? pour les autres, & non pour nous, p. 139. 149.

2. Fauſſe conſcience encore plus aiſée à former dans les conditions plus éleyées, & parmi les grands : ſoit parce qu'ils ont des intérêts plus difficiles à accorder avec la loi de Dieu, & que la politique leur inſpire là-deſſus des maximes plus dangereuſes : ſoit parce que tout ce qui les environne, contribue à les tromper : flatteurs intéreſſés, faux conſeillers, p. 149. *ibid.* & 150.

3. Fauſſe conſcience ſur-tout aiſée à former dans les cours des princes : comment cela ? c'eſt qu'à la cour les paſſions ſont beaucoup plus ardentes, les deſirs beaucoup plus vifs, & les intérêts beaucoup plus grands, p. 150. 154.

II. PARTIE. Fauſſe conſcience dangereuſe à ſuivre. Car, avec une fauſſe conſcience, il n'y a point de mal qu'on ne commette ; 2. on commet le mal hardiment & tranquillement ; 3. on le commet ſans reſſource & ſans eſpérance de remede, p. 154. 156.

1. Avec une fauſſe conſcience, point de mal qu'on ne commette. A quoi ne ſe porte pas un ambitieux, un voluptueux, un vindicatif qui ſe fait une conſcience de ſes fauſſes maximes ? Que ne firent pas les juifs ? Ils crucifierent Jeſus-Chriſt. Et que ne faiſons-nous pas tous les jours ? Auſſi qu'eſt-ce qu'une fauſſe conſcience ? un abyme inépuiſable de péchés, répond ſaint Bernard, une mer profonde & affreuſe, où ſe trouvent, ſelon le terme de l'écriture, des reptiles ſans nombre. Ces reptiles nous marquent la ſubtilité avec laquelle le péché ſe gliſſe dans une fauſſe conſcience ; & ces reptiles ſans nombre, la malheureuſe fécondité avec laquelle ils s'y produiſent, p. 156. 159

2. Avec une fauſſe conſcience on commet le mal hardiment & tranquillement : hardiment,

parce qu'on n'y trouve dans soi-même aucune opposition ; tranquillement, parce qu'on n'en ressent alors aucun trouble, & que la conscience est d'intelligence avec le pécheur. Or la paix dans le péché est le plus grand de tous les maux. Quatre sortes de consciences, que distingue saint Bernard ; mais des quatre, la dernière, qui est une mauvaise conscience dans la paix, est la plus à craindre, p. 159. 162.

3. Delà, avec une fausse conscience on commet le mal sans ressource. Car la grande ressource du pécheur, c'est une conscience droite & saine, qui le condamne intérieurement : & voilà ce qui ramena saint Augustin ; sa conscience révoltée contre lui-même. Delà le prophete voulant, ce semble, engager Dieu à punir les impiétés de son peuple, lui disoit : Seigneur, aveuglez-les. Et c'est pour cela même que je dis tout au contraire : Déchargez, Seigneur, votre colere sur tout le reste : mais épargnez leurs consciences, & ne les aveuglez pas : car ce seroit dès cette vie les réprouver, p. 162. 166.

III. Partie. Fausse conscience, vaine excuse pour se justifier devant Dieu. 1. Parce qu'il y a maintenant trop de lumiere pour pouvoir supposer ensemble une conscience dans l'erreur & une conscience de bonne foi. 2. Parce qu'il n'y a point de fausse conscience que Dieu ne puisse confondre par une autre conscience droite, je veux dire, en premier lieu, par celle des païens : car n'est-il pas étrange que vous vous permettiez aujourd'hui, ou que vous vous croyiez permises cent choses, dont vous savez que les païens se sont fait des crimes ? En second lieu, par la vôtre ; soit telle qu'elle est présentement, mais pour qui ? pour les autres ; soit telle qu'elle a été dans ces premieres années, où la passion ne vous avoit pas encore corrompus, p. 166. 175.

Pour vous préſerver ou pour revenir de ce déſordre de la fauſſe conſcience, ſouvenez-vous de deux grandes maximes ; l'une que le chemin du ciel eſt étroit ; l'autre, qu'un chemin étroit ne peut jamais avoir de proportion avec une conſcience large, p. 175. 176.

Sermon pour le IV. dimanche de l'avent ; ſur la ſévérité de la pénitence, page 178.

DIVISION. Sévérité néceſſaire, ſévérité douce. La pénitence priſe par rapport à nous doit être ſévere, 1. partie. Mais afin de ne pas rebuter nos cœurs, j'ajoute que plus elle eſt ſévere, plus dans ſa ſévérité même elle devient douce, 2. partie, p. 183.

I. PARTIE. Sévérité de la pénitence, ſévérité néceſſaire. Car 1. l'homme dans la pénitence fait l'office de Dieu, en ſe jugeant lui-même ; il doit donc ſe juger dans la rigueur. 2. L'homme dans la pénitence devient juge, non pas d'un autre, mais de lui-même ; il doit donc dans ſes jugements prendre le parti de la ſévérité. 3. Du jugement que l'homme fait de lui-même, il y a appel à un autre jugement ſupérieur qui eſt celui de Dieu ; il doit donc y procéder avec une équité inflexible, p. 183. 185.

1. L'homme dans la pénitence fait l'office de Dieu : c'eſt-à-dire, ſelon Tertullien, que la pénitence fait en nous la fonction de la juſtice & de la colere de Dieu. Or comment Dieu nous jugeroit-il dans ſa colere ? Pour mieux comprendre cette penſée ; imaginons-nous que Dieu a fait un pacte avec nous, & qu'il nous dit ce que nous marque expreſſément l'apôtre : Jugez-vous vous-mêmes, & je ne vous jugerai point. Cela ſuppoſé, je dois faire dans ma pénitence ce que Dieu fera un jour dans ſon jugement. Que fera-t-il ?

une recherche exacte de toute ma vie : & telle eſt la recherche que j'en dois faire moi-même en me préſentant au tribunal de la pénitence, & en m'accuſant. C'eſt pour cela que David demandoit à Dieu comme une grace particuliere, de ne pas permettre que ſon cœur conſentît jamais à ces *paroles de malice*, & à ces prétextes que le démon nous ſuggere, pour nous ſervir d'excuſes. Et parce qu'il ſavoit que le monde eſt plein de ces faux *élus*, qui, en traitant avec Dieu, prétendent toujours avoir raiſon, ce ſaint roi ne vouloit point de communication avec eux : *Et non communicabo cum electis eorum*, p. 185. 195.

Diſons à Dieu comme le même prophete, en nous confeſſant criminels : *Guériſſez mon ame, Seigneur, parce que j'ai péché contre vous.* Ce n'eſt ni à mon naturel, ni à mon tempérament, ni au monde que je dois m'en prendre, mais à moi-même, p. 195. 196.

2. L'homme dans la pénitence devient juge, non pas d'un autre, mais de lui-même : & comme nous nous aimons nous-mêmes, la pénitence doit ſurmonter en nous ce fonds d'amour-propre, & elle ne le peut faire que par une ſainte rigueur. Sans cela, à quelles illuſions ſerons-nous ſujets ? p. 196. 197.

3. Il y a appel du jugement que nous portons contre nous-mêmes : appel, dis-je, au tribunal de Dieu. Car Dieu, dans ſon jugement, ne jugera pas ſeulement nos crimes, mais nos *juſtices*, & en particulier nos pénitences Or que nous ſervira-t-il alors de nous être tant épargnés? Le juge inférieur, remarque ſaint Chryſoſtôme, doit toujours juger ſelon la rigueur de la loi, p. 197. 200.

Sévérité raiſonnable. Car en quoi conſiſte l'eſſentielle ſévérité de la pénitence ? c'eſt à nous réduire aux bornes de la raiſon que Dieu nous a donnée ; c'eſt à nous faire combattre, retrancher & détruire dans nous, ce que notre raiſon con-

damne malgré nous. Heureux, ſi nous goûtons cette vérité. Heureux, ſi pour venger Dieu de nous-mêmes, & pour le bien venger, nous faiſons paſſer dans nous-mêmes toute ſa colere; en ſorte que nous puiſſions lui dire comme David : *In me tranſierunt iræ tuæ*, p. 200. 205.

II. PARTIE. Sévérité de la pénitence, ſévérité douce. 1. Elle produit en nous la paix de la conſcience. 2. Elle nous remplit de la joie du Saint-Eſprit, p. 205. 207.

1. C'eſt la pénitence exacte & ſévere qui produit la paix. Ainſi l'éprouva Magdeleine, lorſque Jeſus-Chriſt, touché de la ferveur de ſa pénitence, lui dit : *Vos péchés vous ſont remis; allez en paix.* Mais comment une pénitence ſévere qui fait en nous la fonction de la juſtice & de la colere de Dieu, peut-elle nous donner la paix ? C'eſt que par ſa ſévérité elle appaiſe Dieu; qu'en appaiſant Dieu, elle nous remet en grace avec Dieu; & que nous remettant en grace avec Dieu, elle nous raſſure contre les jugements de Dieu, p. 207. 211.

2. De cette paix intérieure naît une ſainte joie : autre fruit de la ſévérité de la pénitence. Qui peut l'exprimer ? il faut la ſentir pour la connoître. Exemple de ſaint Auguſtin, p. 211. 213. 214.

Répondez-moi, dit le mondain, de cette douceur de la pénitence, & je me convertirai. Vous raiſonnez mal, reprend ſaint Bernard. Tout ce que je vous en dirois, ne feroit nulle impreſſion ſur un cœur auſſi ſenſuel que le vôtre. Mais commencez par vous vaincre en faiſant pénitence, & vous en ſentirez la douceur. Mais n'en voyons-nous pas qui, dans leur pénitence, ne trouvent que des ſéchereſſes ? Je le veux : mais qui ſont-ils ? ceux qui ne veulent faire qu'une fauſſe pénitence, c'eſt-à-dire, une pénitence aiſée & commode ? p. 215. 216.

C'eſt donc un abus quand nous nous faiſons

de la sévérité de la pénitence, un obstacle à la pénitence : Et parce qu'il se trouve même des ministres de Jesus-Christ, qui mettent tout leur zele à nous en faire des peintures effrayantes, qu'arrive-t-il, le libertin en profite, & le foible s'en scandalise. Mais moi, mon Dieu, tandis que vous me confierez le ministere évangélique, j'annoncerai tout à la fois à votre peuple, sans jamais les séparer, & votre justice & votre bonté : *Misericordiam & judicium cantabo tibi*, p. 216. 221.

Je conclus avec le divin précurseur : *Faites pénitence, parce que le royaume de Dieu approche*, c'est-à-dire, parce que la mort vient, & qu'elle vient bientôt. Combien touchent de près à ce dernier terme ? Si je le leur faisois connoître, différeroient-ils à se convertir ? Or ce qu'ils feroient, pourquoi ne le faisons-nous pas ? Avons-nous une caution contre la mort ? p. 221. 222. 223.

Sermon sur la nativité de Jesus-Christ, page 224.

DIVISION. Jesus-Christ, dans sa naissance, est appellé par Isaïe le prince de la paix ; & les anges annoncerent aux pasteurs qu'il apportoit aux hommes la paix sur la terre : *Et in terra pax hominibus.* La paix avec Dieu, 1. partie. La paix avec nous-mêmes, 2. partie. La paix avec le prochain, 3. partie, p. 225. 230.

I. PARTIE. La paix avec Dieu. Comme pécheurs nous étions ennemis de Dieu, & incapables par nous-mêmes de nous réconcilier avec Dieu. Il nous falloit donc un médiateur, qui pût tout à la fois satisfaire à la justice de Dieu, & nous attirer la miséricorde de Dieu. Or c'est ce que fait Jesus-Christ, en réunissant dans sa personne Dieu & l'homme, p. 230. 231.

1. Nous voyons d'abord dans cet enfant la miſéricorde de Dieu incarnée & humaniſée. *La grace de Dieu*, dit ſaint Paul, *a paru* dans ce myſtere, & s'eſt rendue ſenſible. Juſques-là Dieu n'avoit encore eu que *des penſées de paix*, comme parle le prophete, mais aujourd'hui il en vient à l'effet; & il les exécute en nous donnant un rédempteur, p. 231. 233.

2. Cependant Dieu n'oublie point ſes intérêts : car ſi nous voyons dans le rédempteur qu'il nous donne, la miſéricorde de Dieu incarnée & humaniſée, nous y voyons en même temps la juſtice de Dieu ſatisfaite & pleinement vengée par la pénitence que ce Sauveur commence à faire pour nous, p. 233. 235.

Voici donc l'idée naturelle que nous devons avoir de ce myſtere, exprimée dans ces belles paroles de l'apôtre : *Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, réconciliant le monde avec ſoi*, p. 235. 238.

Cependant, avec la pénitence de Jeſus-Chriſt notre Sauveur, il faut encore la nôtre, pour conſommer l'affaire de notre ſalut. Il faut de notre part une pénitence ſemblable à celle de Jeſus-Chriſt, qui puiſſe être unie à celle de Jeſus-Chriſt, &, par conſéquent, une pénitence ſolide, efficace, ſévere comme celle de Jeſus-Chriſt, p. 238. 240.

II. Partie. La paix avec nous-mêmes. Jeſus-Chriſt nous en découvre les deux ſources : qui ſont, 1. l'humilité de cœur; la pauvreté de cœur, p. 240. 242.

1. C'eſt dans ce myſtere qu'un Dieu-homme nous prêche hautement l'humilité; & c'eſt de l'humilité que dépend non-ſeulement notre ſainteté; mais notre félicité dans la vie. Car ce qui fait perdre ſi ſouvent la paix à notre cœur, n'eſt-ce pas notre orgueil & notre ambition? *Apprenez* donc *de moi*, vous dit Jeſus-Chriſt, *que je ſuis humble de cœur*, apprenez à l'être comme

moi. Alors *vous trouverez le repos de vos ames.* Et ne penſez pas que cette humilité de cœur ſoit une foibleſſe : c'a été la vertu des forts, la vertu des ſages, la vertu d'un Dieu, qui s'eſt revêtu de notre chair pour nous en donner un modele ſenſible, p. 242. 249.

2. Une autre ſource de nos combats intérieurs, c'eſt l'attachement aux biens de la terre ; & le remede, c'eſt le détachement évangélique. Un chrétien, pauvre de cœur, jouit toujours d'un repos inaltérable. Or c'eſt cette pauvreté de cœur que votre Sauveur vient encore vous enſeigner : c'eſt ce que vous prêchent l'étable, la crêche, les langes de cet enfant-Dieu. Il ne commence pas ſeulement à l'enſeigner, mais à la perſuader au monde. De pauvres paſteurs ſe retirent d'auprès de lui comblés de joie : des riches, ce ſont les mages, viennent à ſes pieds dépoſer leurs tréſors, & ſe faire un mérite & un plaiſir d'y renoncer, p. 249. 252.

III. PARTIE. La paix avec le prochain. L'apôtre exhortant les Romains à la charité, leur diſoit : *Si cela ſe peut, & autant qu'il eſt en vous, conſervez la paix avec tous les hommes.* Toutes ces paroles ſont remarquables. Or quel eſt le principe de cette paix? une ſainte conformité avec Jeſus-Chriſt naiſſant. 1. C'eſt un Dieu qui ſe dépouille pour nous de tous ſes intérêts. 2. C'eſt un Dieu qui nous prévient, ſelon le langage du prophete, de toutes les bénédictions de ſa douceur. Deux moyens pour entretenir une paix éternelle avec nos freres, déſintéreſſement & douceur, p. 252. 256.

1. C'eſt un Dieu qui, par amour pour nous, ſe dépouille de tous ſes intérêts ; qui de maître ſe fait obéiſſant ; de grand, petit ; de riche, pauvre : & ce déſintéreſſement eſt le plus néceſſaire & le plus sûr moyen pour concilier les cœurs. Moyen néceſſaire : car de prétendre vi-

vre en paix avec le prochain, tandis qu'on eſt dominé par l'intérêt, c'eſt ſe flatter d'une eſpérance chimérique : mais auſſi, moyen sûr ; ôtez l'intérêt, plus de diviſions, de querelles, de procès, la paix régnera par-tout, p. 256. 259.

2 Ce n'eſt pas ſeulement l'intérêt qui trouble la paix entre vous & le prochain ; ce ſont encore vos aigreurs, vos emportements, vos fiertés. Mais un ſecond moyen pour la maintenir cette paix ſi déſirable, c'eſt la douceur. Or rentrez dans l'étable de Bethléem ; vous y verrez un Dieu qui vous prévient, un Dieu qui vous recherche, & qui vous apprend, pour le bien de la paix, à prévenir & à rechercher vos freres, p. 259. 261.

Quel eſt notre aveuglement ? Dans ce temps où Dieu nous afflige par le fléau de la guerre, nous lui demandons une paix qui ne dépend pas de nous, & dans le cours de la vie nous ne travaillons à rien moins qu'à nous procurer la véritable paix qui eſt entre nos mains, p. 261. 264.

Compliment au roi, p. 264. 268.

AUTRE AVENT.

Sermon pour la fête de tous les ſaints ; ſur la ſainteté, page 271.

DIVISION. La ſainteté trouve dans les eſprits & dans les cœurs des hommes trois grands obſtacles à ſurmonter ; le libertinage, l'ignorance, & la lâcheté. Les libertins la cenſurent ; les ignorants la prennent mal, & n'en ont que de fauſſes idées ; enfin les lâches la regardent comme impoſſible, & déſeſperent d'y parvenir. Or montrons aux premiers, que, ſuppoſé l'exem-

ple des saints, leur libertinage est insoutenable, 1. partie. Aux seconds, que, supposé l'exemple des saints, leur ignorance est sans excuse, 2. partie. Et aux derniers, que, supposé l'exemple des saints, leur lâcheté n'a plus de prétexte, 3. partie, p. 273. 276.

I. Partie. Libertinage insoutenable, supposé l'exemple des saints. C'est de tout temps que les libertins ont combattu la sainteté. Saint Jérôme nous marque sur-tout deux artifices dont ils se sont servis contre elle. 1. Ils l'ont contestée comme fausse. 2. Ils l'ont décriée comme défectueuse. Comme fausse, prétendant qu'il n'y avoit point de vraie sainteté : comme défectueuse, se persuadant & voulant persuader aux autres qu'elle étoit au moins sujette à mille défauts. L'exemple des saints détruit ces deux préjugés, p. 276. 278.

1. Le libertin ne veut point reconnoître de vraie sainteté, & traite tout ce que nous appellons sainteté, d'hypocrisie. Malignité également injurieuse à Dieu & pernicieuse aux hommes. Mais quelque présomptueux que soit le libertinage, jamais il ne se soutiendra contre certains exemples irréprochables que Dieu lui oppose pour le confondre : ce sont ceux des saints. Il y a dans le monde des hypocrisies, c'est-à-dire, de fausses saintetés, il faut l'avouer : mais delà même saint Augustin conclut qu'il y a donc aussi une vraie sainteté, puisque la fausse sainteté n'est qu'une imitation de la vraie. Cette vraie sainteté est rare, je le sais : mais n'y eût-il dans le monde qu'un vrai saint, son exemple suffit pour la condamnation du libertin. Or, pour un juste dont l'exemple suffiroit, Dieu nous en découvre aujourd'hui une multitude innombrable. Ce sont ces saints glorifiés dans le ciel : ces hommes en qui la grace a opéré tant de merveilles, à qui elle a inspiré de si grands

ſentiments, à qui elle a fait faire de ſi grandes actions. Exemples mémorables, exemples convaincants, p. 278. 286.

2. Le libertin au moins tâche de décrier la ſainteté, en lui imputant des défauts prétendus. Mais ſi les ſaints ont des défauts, ce n'eſt pas à la ſainteté qu'il s'en faut prendre puiſqu'ils ne ſont pas ſaints par-là. D'ailleurs, eſt-il juſte d'exiger de la vraie piété qu'elle rende tout-à-coup les hommes parfaits? Je pourrois m'en tenir là pour la confuſion de l'impie : mais l'égliſe va plus loin. Elle lui fait voir dans cette troupe glorieuſe de ſaints que nous honorons, des hommes vraiment irrépréhenſibles au ſens même que le monde les veut. Leurs ſiecles les ont reconnus tels qu'on nous les dépeint. Les ſiecles ſuivants les ont canoniſés; & c'eſt ſur le témoignage du monde entier que nous leur rendons un culte ſi ſolemnel, p. 286. 290.

II. PARTIE. Ignorance ſans excuſe, ſuppoſé l'exemple des ſaints. Car l'exemple des ſaints nous fait connoître en quoi conſiſte la vraie ſainteté, & nous apprend qu'elle eſt toute renfermée dans les devoirs de notre condition. Sainteté raiſonnable, qui ſe fait eſtimer par elle-même, p. 290. 293.

Les ſaints ne ſont point préciſément ſanctifiés par des œuvres éclatantes & particulieres; ce n'étoit point là le fond de leur ſainteté : car 1. ils pouvoient être ſaints ſans cela. 2. Avec cela ils pouvoient n'être pas ſaints, p. 293. 295.

Par où donc les ſaints ont-ils été ſaints? ils n'ont été ſaints, que parce qu'ils ont rempli les devoirs de leur état; 2. & ils n'ont rempli les devoirs de leur état, que parce qu'ils étoient ſaints. Auſſi eſt-ce cette fidélité conſtante à nos devoirs qui nous coûte, p. 295. 300.

III. PARTIE. Lâcheté ſans prétexte, ſuppoſé l'exemple des ſaints. Cet exemple eſt une preuve

convaincante ; 1. que la fainteté n'a rien d'impraticable pour nous ; 2. qu'elle n'a rien même de ſi difficile dont elle ne porte avec ſoi l'adouciſſement, p. 300. 301.

1. Rien d'impraticable pour nous dans la fainteté. Dieu nous le fait connoître ſenſiblement en nous mettant devant les yeux des millions de ſaints, qui ont été dans le monde, ce que nous ne voulons pas qu'on y puiſſe être. C'eſt cette penſée qui convertit ſaint Auguſtin, p. 301. 305.

2. Rien même de ſi difficile dans la fainteté, qui ne porte avec ſoi ſon adouciſſement. Que puis-je répondre, quand on me fait voir dans les ſaints des hommes comme moi, qui ont tout entrepris & tout ſouffert avec joie ? p. 305. 309.

Mais, après tout, comment être ſaint, & vivre en certains états du monde ? Comment ? Si ces états étoient incompatibles avec la fainteté, Dieu ne vous y auroit pas appellés, & il ne vous permettroit pas d'y demeurer. Point d'état où il n'y ait eu des ſaints. Regardez dans votre état ceux qui s'y ſont ſanctifiés, & formez-vous ſur ces modeles, p. 309. 313.

Compliment au roi, p. 313. 314.

Sermon pour le I. dimanche de l'avent ; ſur le jugement dernier, page 315.

DIVISION. Dieu a tout fait, & pour lui-même, & pour ſes élus. D'où ſaint Chryſoſtôme conclut, que quand Dieu s'eſt déterminé à juger le monde, il a eu deux vues principales : l'une, de ſe faire juſtice à lui-même ; & l'autre, de la faire à ſes prédeſtinés. Jugement qui vengera Dieu des outrages qu'il a reçus du monde, 1. partie. Jugement qui vengera les élus de Dieu des injuſtices que leur a fait le monde, 2. partie, p. 317. 319.

I. PARTIE. Jugement qui vengera Dieu, 1. en général, des outrages que lui font maintenant les hommes; 2. en particulier, de ceux que lui font certains hommes insolents dans leur impiété, p. 319. 320. 321.

1. Dieu, en général, s'élevera pour juger lui-même sa cause. Maintenant il la laisse entre les mains des hommes, & il les charge de défendre ses droits. Mais qu'arrive-t-il? cette cause de Dieu, mise entre les mains des hommes est tous les jours abandonnée & lâchement trahie. Or c'est en cette vue que David disoit à Dieu : Levez-vous, Seigneur, & montrez aux hommes, que, malgré vos lenteurs passées, vous savez enfin vous rendre à vous-même une pleine justice, des outrages que vous avez reçus. Oui, il le fait, & il le fera dans son dernier jugement, p. 321. 328.

Aussi il n'appartient qu'à Dieu d'être, en dernier ressort & sans appel, juge & partie dans sa propre cause. Pourquoi, parce qu'il n'y a point, répond saint Chrysostôme, de juge si éclairé que lui, si integre que lui, si puissant que lui. Il se vengera, ajoute le même Pere, parce qu'il ne convient qu'à lui d'être saint & irréprehensible dans ses vengeances, p. 328. 330. 331.

2. Quels sont, en particulier, ces outrages que Dieu aura reçus de l'impie, & dont il viendra se faire justice à lui-même? David les réduit à trois : 1. l'impie a dit dans son cœur : il n'y a point de Dieu : *Dixit in corde suo : non est Deus;* outrage à la divinité; 2. il a dit : s'il y a un Dieu, ou il n'a pas vu, ou il a oublié le mal que j'ai commis : *Dixit in corde suo : oblitus est Deus; avertit faciem suam, ne videat;* outrage à la providence; 3. il a dit : quand ce Dieu dont on me menace auroit vu mon péché & qu'il s'en souviendroit, il ne me damnera pas pour si peu de chose : *Dixit in corde suo : non requiret;* outrage à la justice de Dieu vindicative. Trois ar-

ticles capitaux ſur leſquels Dieu confondra le pécheur libertin, p. 331. 332.

Parce que l'impie aura refuſé de reconnoître la divinité, Dieu ſe fera voir à lui dans tout l'éclat de ſa gloire. Parce que l'impie aura outragé la providence, en diſant, ou Dieu n'a pas ſu, ou il a oublié le mal que j'ai fait; Dieu, pour lui montrer qu'il a tout ſu, & qu'il ſe ſouvient de tout, révélera devant ſes yeux, & aux yeux de l'univers, tout ce qu'il y a eu de plus honteux & de plus caché dans ſa vie. Parce que l'impie aura dit: quelque connoiſſance que Dieu puiſſe avoir de mes crimes, il ne me punira pas pour ſi peu de choſe; Dieu ſe fera un devoir particulier de venger ſa juſtice de ce blaſphême: comment? en l'exerçant cette juſtice redoutable ſur le pécheur, & en le condamnant ſans miſéricorde, p. 332. 337.

La ſeule reſſource qui vous reſte maintenant, pécheur, c'eſt la pénitence, p. 337. 340.

II. Partie. Jugement qui vengera les élus de Dieu. Ces élus de Dieu, ce ſont, 1. les juſtes; 2. les humbles; 3. les pauvres; 4. les foibles, p. 340. 341.

1. Dieu viendra pour venger les juſtes, j'entends les vrais juſtes, en les ſéparant des hypocrites. Ainſi, ſelon l'oracle de Job: *La joie de l'hypocrite finira, & ſon eſpérance périra*, parce que ſon hypocriſie ſera démaſquée. Mais au contraire, la gloire des juſtes ſera de paroître devant toutes les créatures intelligentes, & que l'on diſcerne enfin la droiture de leurs actions & la pureté de leurs intentions, p. 341. 347.

2. Il viendra pour venger les humbles en les glorifiant. Leur humilité paſſoit pour petiteſſe d'eſprit & pour baſſeſſe de cœur; mais Dieu la relevera & la couronnera, p. 347. 349.

3. Il viendra pour venger les pauvres, en les béatifiant. Combien de pauvres ſouffrent ſur la

terre par la dureté des riches ? Mais, tandis que les riches, ces riches impitoyables, ſeront frappés d'un éternel anathême, les pauvres, mis en poſſeſſion d'une ſouveraine béatitude, ſeront bien dédommagés de cette inégalité de conditions qui les avoit réduits dans le beſoin & dans la miſere, p. 349. 353.

4. Il viendra pour venger les foibles. Maintenant ils ſont dans l'oppreſſion ; mais la ſcene changera. Au-lieu que le foible étoit ſous les pieds, il ſe verra ſur la tête de ces grands du monde, qui faiſoient, pour l'accabler, un ſi criminel abus de leur grandeur, p. 353. 355.

Concluſion : Dieu, dans ſon jugement, ſéparera les juſtes d'avec les hypocrites & les impies ; ſéparez-vous-en dès à préſent par une ſolide piété. Il glorifiera les humbles ; humiliez-vous. Il béatifiera les pauvres ; aſſiſtez-les. Il rélevera les foibles ; protegez-les. Et vous, juſtes, humbles, pauvres, foibles, ſoutenez-vous dans votre juſtice, dans votre obſcurité, dans votre pauvreté, dans votre foibleſſe par l'attente de ce grand jour, qui ſera le jour du Seigneur & le vôtre, p. 355. 356. 357.

Sermon pour le II. dimanche de l'avent ; ſur le reſpect humain, page 358.

DIVISION. Indignité du reſpect humain par rapport à nous-mêmes, 1. partie. Déſordre du reſpect humain par rapport à Dieu, 2. partie. Scandale du reſpect humain par rapport au prochain, 3. partie. Les deux premiers points regardent ceux qui ſont les eſclaves du reſpect humain, & le troiſieme ceux qui en ſont les auteurs, p. 358. 360.

I. PARTIE. Indignité du reſpect humain,

parce que c'eſt ; 1. une ſervitude honteuſe ; 2. une lâcheté mépriſable, p. 360.

1. Servitude honteuſe : car qu'y a-t-il de plus ſervile que d'être réduit, ou plutôt de ſe réduire ſoi-même à la néceſſité de régler ſa religion & toute ſa conduite ſur le caprice des autres & ſur les vains jugements du monde ? Les anciens philoſophes, dit ſaint Auguſtin, adoroient, pour ſe conformer à la multitude, des Dieux qu'ils mépriſoient ; & nous, par un autre reſpect humain, nous outrageons le Dieu que nous adorons. Imitons plutôt les Hébreux qui demandoient à quitter l'Egypte, & à ſe retirer au déſert pour y pouvoir ſacrifier librement au Dieu d'Iſraël, p. 360. 365.

Servitude du reſpect humain d'autant plus honteuſe, que c'eſt l'effet d'une petiteſſe d'eſprit & d'une foibleſſe de cœur que nous tâchons, mais en vain, de nous cacher à nous-mêmes. Nous nous laiſſons troubler ; de quoi ? d'une parole : & par qui ? par des hommes vains, dont ſouvent toute la légéreté nous eſt connue auſſi-bien que l'impiété, p. 365. 368.

2. Delà, caractere de ſervitude qui porte encore avec ſoi un caractere de lâcheté. Lâcheté odieuſe : lâcheté impardonnable : lâcheté réprouvée dans l'évangile : lâcheté que les païens mêmes ont condamnée dans les chrétiens. Exemple de ce ſage empereur, pere du grand Conſtantin, p. 368. 370.

Ah ! ſouvenons-nous de tant de martyrs, nos freres en Jeſus-Chriſt. N'allons pas ſi loin : cette cour eſt compoſée d'hommes fameux par leur bravoure : pourquoi dans les choſes de Dieu devenons-nous, ſelon la figure de l'évangile, comme le roſeau ? Que n'imitons-nous Jean-Baptiſte ? Si nous ſavons nous affranchir du monde, le monde, tout perverti qu'il eſt, nous reſpectera, p. 370. 373.

II. PARTIE. Désordre du respect humain, 1. parce que le respect humain détruit dans le cœur de l'homme le fondement de la religion, qui est l'amour de Dieu : 2. parce qu'il fait tomber l'homme dans les plus criminelles apostasies ; 3. parce qu'il arrête dans l'homme l'effet des graces les plus puissantes ; 4. parce que c'est ainsi l'obstacle le plus fatal à la conversion de l'homme mondain, p. 373. 374.

1. Il détruit dans le cœur de l'homme l'amour de Dieu, j'entends cet amour de préférence que nous devons à Dieu : car il nous fait respecter la créature plus que Dieu. Et voilà ce que Tertullien reprochoit aux païens, quand il leur disoit : *Vous craignez plus César que Jupiter même.* A combien de chrétiens peut-on faire le même reproche ! p. 374. 377.

2. Le respect humain fait tomber l'homme dans les plus criminelles apostasies. Et ne puis-je pas en effet, après saint Cyprien, traiter d'apostasies tant d'irrévérences, qu'il vous a fait commettre en présence de cet autel, que j'aurois bien plus droit d'appeller l'autel du Dieu inconnu, que celui dont parle saint Paul ? *Ignoto Deo*, p. 378. 380.

3. Delà même qu'arrive-t-il ? c'est que le respect humain arrête l'effet des graces de Dieu les plus puissantes, & devient encore par-là l'obstacle le plus fatal à la conversion de l'homme mondain. On se sent de bonnes dispositions ; mais une fausse crainte du monde & de ses raisonnements, fait tout évanouir. C'est donc maintenant que je conçois la vérité de cette parole de Tertullien : *Je suis assuré de mon salut, si je ne rougis point de mon Dieu.* Car si je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de mes devoirs. Le coup du salut pour Magdeleine, fut de ne point écouter le monde, p. 381. 386.

III. PARTIE. Scandale du reſpect humain, c'eſt-à-dire, ſcandale que cauſent dans le monde ceux qui, par leurs diſcours ou par leur conduite, ſervent à y entretenir le reſpect humain. 1. Scandale qui va ſpécialement à la deſtruction du culte de Dieu : en voilà la nature ; 2. ſcandale d'autant plus pernicieux qu'il ſe répand avec plus de facilité : en voilà le danger ; 3. ſcandale qu'il vous eſt d'autant plus étroitement ordonné d'éviter, grands du monde, que, de votre part, il devient beaucoup plus contagieux : voilà, par rapport à vous, les obligations qui en naiſſent ; 4. ſcandale que vous pouvez aiſément corriger, en oppoſant au reſpect humain votre bon exemple : en voilà le remede, p. 386. 387. 388.

1. Scandale qui va ſpécialement à la deſtruction du culte de Dieu. En raillant de la piété & de la religion, on la décrédite, & l'on contribue par-là à l'abolir, p. 388. 389.

2. Scandale le plus contagieux & le plus prompt à ſe communiquer. C'eſt ce qui porta l'invincible Matathias à ſacrifier lui-même & à frapper du coup mortel un Iſraélite qu'il vit ſur le point d'adorer publiquement l'idole, de peur que l'exemple d'un ſeul toléré n'ébranlât toute la nation ; & je puis dire qu'un mot, qu'un regard, qu'un exemple corrompt de nos jours plus de chrétiens, que tout ce qu'ont autrefois inventé les tyrans pour exterminer le chriſtianiſme, p. 389. 392.

3. Delà naît pour toutes les perſonnes qui ont quelque autorité dans le monde, une obligation plus étroite d'être exemplaires dans l'exercice de leur religion ; & cet exemple qu'ils donnent eſt, 4. le remede le plus efficace contre le ſcandale du reſpect humain. Car qui ne ſait pas quelle impreſſion fait ſur les eſprits l'exemple des grands ? Exemple d'Eléazar, p. 392. 393.

Que doit donc dire un pere à ſes enfants ? Que doit

doit dire un maître à ſes domeſtiques? Que devons-nous faire chacun dans notre condition? tout ce qui dépend de nous pour affermir la religion dans l'eſprit de ceux que Dieu nous a ſoumis, p. 394. 395.

Je parle dans la cour d'un prince qui donne du crédit à la religion; & ce que j'aurois à craindre, c'eſt qu'au-lieu que le reſpect humain faiſoit autrefois à la cour des libertins, il n'y fît maintenant des hypocrites. Mais, outre que la religion prendroit au moins par-là le deſſus, ne laiſſons pas, vous dirois-je, de nous prévaloir de l'heureuſe diſpoſition des choſes. Quand le reſpect humain nous attache à nos devoirs, quoiqu'il ne ſoit ni ſaint, ni louable, il n'eſt pas toujours inutile. Concluons : Heureux celui qui ne ſera point ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt. Le Sauveur du monde n'exceptoit point de cette béatitude ceux qui habitent dans les palais des rois. C'eſt le même évangile qu'on nous annonce à tous; & nous devons tous également le recevoir & le pratiquer ſans en rougir, p. 395. 399.

Sermon pour le III. dimanche de l'avent; ſur la ſévérité évangélique, page 400.

DIVISION. Trois caracteres de la ſévérité évangélique : un plein déſintéreſſement, 1. partie. Une ſincere humilité, 2. partie. Une charité patiente & compatiſſante, 3. partie, p. 400. 404.

I. PARTIE. Déſintéreſſement, premier caractere de la ſévérité évangélique. Pour développer ce point important, s'il faut meſurer la ſévérité chrétienne par quelque regle, ce ne doit être, 1. ni par la difficulté des choſes qu'on entreprend; 2. ni par l'éclat d'une vie exté-

rieurement mortifiée ; 3. ni par un certain zele de réforme ; 4. ni par un abandon même effectif de certains intérêts particuliers : mais par un déſintéreſſement général, abſolu, ſincere, p. 404. 406.

1. Ce n'eſt point par la difficulté des choſes qu'on entreprend : pourquoi ? par la raiſon qu'en donne ſaint Chryſoſtôme, ſavoir, que les choſes même les plus difficiles nous deviennent faciles & agréables dans la vue d'un intérêt humain ; & qu'il y auroit alors plus de peine à s'en abſtenir, qu'à les faire, p. 406. 407. 408.

2. Ce n'eſt point par une vie extérieurement mortifiée ; en voici la preuve ; c'eſt que dans cet extérieur de mortification, il peut encore y avoir un intérêt caché où la nature ſe trouve. Ainſi les Phariſiens paroiſſoient mortifiés, pour ſe rendre maîtres des eſprits, & pour parvenir à leurs fins, p. 408. 412.

3. Ce n'eſt point par un certain zele de réformer & de maintenir la diſcipline ; car ce zele ne coûte rien dans les diſcours. Mais voulons-nous connoître ſi c'eſt l'effet de la vraie ſévérité de l'évangile, voyons ſi ce zele nous rend moins intéreſſés, & s'il nous dégage de ces vues humaines qui infectent ce qu'il y a de plus ſacré dans le culte de Dieu, p. 412. 416.

4. Ce n'eſt point même par l'abandon effectif de quelques intérêts particuliers, puiſqu'il eſt aiſé, dit ſaint Auguſtin, de renoncer à un intérêt pour un autre intérêt. Il faut donc, ſi nous voulons être vraiment ſéveres ſelon l'eſprit de l'évangile, que notre déſintéreſſement ſoit général, en ſorte que nous ne cherchions que Dieu, qu'il ſoit abſolu ; ſans condition & ſans réſerve ; qu'il ſoit ſincere, ſans tout ce raffinement de la fauſſe ſévérité, p. 416. 418.

II. Partie. Humilité, ſecond caractere de la ſévérité évangélique. Rien de plus parfait

que cette sévérité ; mais rien aussi de plus exposé à la tentation de l'orgueil. Cependant, dit saint Bernard, être humble, & être sévere à soi-même, ce ne sont point deux choses distinguées dans les maximes de Jesus-Christ. C'est ce qui l'engagea à se déclarer si hautement contre les Pharisiens. Peinture des Pharisiens & de leur orgueil. Or si le fils de Dieu n'a pu supporter ce faste dans les Pharisiens qui ne lui appartenoient en rien, comment, dit saint Grégoire, le supportera-t-il dans nous qui sommes ses disciples ? Cependant est-il un désordre plus commun ? p. 419. 424. 425.

Ce n'est pas qu'en bien des rencontres nous ne fassions les humbles, mais d'une humilité, dit saint Jérôme, qui ne risque rien. Vous diriez qu'il suffit d'être sévere, pour être plein de soi-même. On veut pratiquer le christianisme dans toute sa sévérité ; mais on veut en avoir l'honneur. Delà vient qu'on aime en tout la singularité : bien différents en cela de saint Augustin, qui, pensant à se convertir, n'évita rien plus soigneusement, que de le faire avec bruit, p. 425. 428.

Or ce levain de l'orgueil, 1. corrompt tout le mérite de notre sévérité, puisque ce n'est plus Dieu qui en est le motif ; 2. en détruit même le fonds & la substance. Car la sévérité chrétienne consiste à se faire violence : nulle violence quand on suit la nature ; & n'est-ce pas la nature que l'on suit, en suivant son orgueil ? La vraie austérité du christianisme est donc d'être humble, & de chercher l'obscurité. Ce n'est point, mon Dieu, aux sages du monde, ce n'est pas même aux sages dévôts, à ces dévôts superbes, que vous avez révélé ces vérités ; c'est aux petits & aux humbles : soyez-en béni, p. 428. 432.

III. Partie. Charité, troisieme caractere de

la sévérité évangélique. Comment accorder l'une & l'autre, puisque la charité, selon saint Paul, couvre tout, & supporte tout, & qu'au contraire, la sévérité fait profession de n'excuser rien, & de ne pardonner rien ? Pour comprendre ce mystere, il n'y a qu'à distinguer les objets. L'évangile veut que nous soyons séveres, mais pour qui ? pour nous-mêmes, & non pour les autres. Or la sévérité pour nous-mêmes, & la charité pour les autres, ce sont deux devoirs qui, bien-loin de se combattre, s'entretiennent mutuellement, p. 432. 435.

En effet, c'est en pratiquant la charité à l'égard des autres, qu'on pratique à l'égard de soi-même ce qu'il y a dans la sévérité chrétienne de plus difficile & de plus parfait. Car être charitable, c'est être patient ; modéré, doux, discret, détaché de soi-même. Or pour cela quelles violences ne faut-il pas se faire en mille rencontres ? Mais quel est le désordre ? c'est qu'au-lieu d'exercer cette sévérité envers nous-mêmes, nous l'employons toute contre nos freres. Exemple des Pharisiens, & application de ce même exemple à nos mœurs, p. 435. 442.

Sermon pour le IV. dimanche de l'avent ; sur la pénitence, page 443.

DIVISION. Pour pouvoir compter sur notre pénitence, il en faut juger par les fruits. Or ces *dignes fruits* dont parloit Jean-Baptiste en prêchant aux Juifs, & qui rendent la pénitence efficace, se réduisent à trois : à retrancher la cause du péché, 1. partie. A réparer les effets du péché, 2. partie. A assujettir le pécheur aux remedes du péché, 3. partie, p. 443. 446.

I. PARTIE. Retrancher la cauſe & la matiere du péché, premier caractere à quoi nous devons reconnoître la vraie pénitence. Cette maxime eſt fondée ſur deux principes, p. 446.

Premier principe : on n'aime point le péché comme péché ; mais on aime la matiere & la cauſe du péché. De ce principe il s'enſuit que ce n'eſt point abſolument par la haine du péché, conſidéré comme péché, qu'il faut diſtinguer la vraie pénitence : mais par le renoncement à tout ce qui fait le péché. C'eſt par-là que l'homme pénitent, ſelon les paroles de l'apôtre, doit s'éprouver lui-même. *Supprimez toutes les paroles*, diſoit le prophete, *& convertiſſez vous.* Vous êtes du monde, & ce qui vous porte à mille péchés, c'eſt une dépenſe qui excede vos forces : retranchez cette dépenſe. Vous aimez le jeu, & c'eſt ce qui vous perd ; retranchez ce jeu, p. 446. 454.

Second principe : on n'eſt pas toujours maître de ſes penſées, mais on eſt toujours reſponſable de ſes actions : & quand nous venons à ſuccomber dans une occaſion dangereuſe d'où nous avons pu ſortir, on n'a jamais droit de dire alors ; je ne pouvois pas me défendre de ce péché ; mais on doit dire : je ne le voulois pas. Vous êtes foible, il eſt vrai ; mais vous vous jouez donc de Dieu, ſi dans le moment que vous pleurez votre péché, vous n'en voulez pas retrancher l'occaſion. Cependant on traite un confeſſeur d'homme difficile & ſcrupuleux, lorſqu'il ſuſpend pour ceux qui ne veulent pas éviter certaines occaſions, la grace de l'abſolution. Quand donc la ſuſpendra-t-il ? Mais ce ſont des occaſions que je ne puis quitter : vous les quitteriez s'il s'agiſſoit de votre fortune. Mais ce ſont des liens que je ne puis rompre ſans éclat & ſans ſcandale : le grand ſcandale eſt plutôt de ce que vous ne les rompez pas. Mais Dieu me proté-

gera : confiance préſomptueuſe qui ne va qu'à tenter Dieu, & qu'à fomenter votre impénitence, p. 454. 455. 460.

II. PARTIE. Réparer les effets du péché, ſecond caractere à quoi nous devons reconnoître la vraie pénitence. Car la pénitence eſt une partie de la juſtice, & la juſtice demande néceſſairement une réparation. Sur cela deux maximes importantes de l'écriture, p. 460. 461.

Premiere maxime : pour ſe convertir efficacement ; il faut faire, ſelon la parole de Jean-Baptiſte, de dignes fruits de pénitence : c'eſt-à-dire, ſuivant l'explication de ſaint Grégoire, ne pas ſeulement pleurer le paſſé, mais produire dans l'avenir des fruits de grace & de ſalut. Or quels ſont ces fruits ? réparer les effets du péché par des œuvres directement contraires au péché même, ſelon les différentes eſpeces. Par exemple, réparer les effets de la calomnie par le rétabliſſement de l'honneur, p. 461. 463.

Dignes fruits de pénitence, parce qu'il faut, pour les produire, que le pécheur faſſe des efforts dont il n'y a que la vraie pénitence, qu'une pénitence ſurnaturelle qui ſoit capable. Fruits proportionnés, à quoi ? à l'offenſe. On ne répare pas l'injuſtice par l'aumône, ni la médiſance par la priere. Fruits néceſſaires ; en vain imaginerons-nous des tempéraments ; il en faut toujours revenir à la déciſion de ſaint Auguſtin ; *Le péché n'eſt point remis, ſi le dommage n'eſt rétabli.* Fruits certains & non ſuſpects : on ne ſoupçonnera jamais un pécheur qui veut bien ſe ſoumettre à une telle ſatisfaction, de n'être pas bien converti, p. 463. 469.

Seconde maxime : il ne ſuffit pas de faire pénitence devant Dieu ; il faut encore la faire devant les hommes, en réparant le ſcandale. Car le ſcandale eſt une partie du péché. Mais on veut toujours garder les mêmes apparences, vivre tou-

jours dans le même faſte, être toujours dans les mêmes ſociétés. Eſt-ce ainſi que tant de fameux pénitents, dans l'ancienne loi & dans la loi nouvelle, ſe ſont convertis? Apprenons, comme eux, à faire ceſſer, non-ſeulement le mal, mais l'apparence du mal. Ayons là-deſſus égard au jugement du monde, qui ne condamne pas ſeulement le péché, mais les apparences du péché; & qui s'en ſcandaliſe, p. 469. 474.

III. PARTIE. S'aſſujettir aux remedes du péché, troiſieme caractere de la vraie pénitence. Deux ſortes de remedes, 1. les uns, pour nous garantir du péché; 2. les autres, pour punir le péché, p. 474. 475.

1. Remedes préſervatifs & propres à nous garantir du péché. Il n'y a perſonne qui, par les différentes épreuves qu'il en a faites, n'ait connu, ou du moins ne puiſſe connoître ce qui ſeroit capable de le préſerver du péché, & de le maintenir dans l'ordre. Or la preuve convaincante d'une ſincere converſion eſt de prendre ces moyens. Divers exemples, p. 475. 480.

2. Remedes, pour ainſi dire, correctifs & propres à punir le péché. Si le châtiment, un châtiment volontaire & rigoureux, ſuivoit de près le péché, il n'y a point de paſſion ni d'habitude qu'on ne déracinât. Ce n'eſt pas à dire que la pénitence ſoit une vertu ſervile: car on peut ſe punir par amour & par zele de ſa perfection. Ainſi, quand l'égliſe autrefois puniſſoit par des peines canoniques chaque eſpece de péché, elle ne croyoit pas ôter par-là aux fideles cet eſprit d'adoption qu'ils avoient reçu dans la loi de grace. Faiſons maintenant ce que faiſoit l'égliſe dans ces premiers ſiecles, n'attendons pas que Dieu nous puniſſe lui-même, p. 480. 485.

Sermon sur la nativité de Jesus-Christ, page 486.

DIVISION. Naissance de Jesus-Christ, mystere de crainte, & mystere de consolation. Etes-vous de ces mondains qui, aveuglés par le Dieu du siecle, quittent la voie du salut pour suivre la voie du monde? craignez, parce que ce mystere va vous découvrir des vérités bien affligeantes, 1. partie. Etes-vous de ces chrétiens fideles, qui cherchent Dieu en esprit & en vérité? consolez-vous, parce que ce mystere vous découvrira des trésors infinis de grace & de miséricorde, 2. partie, p. 486. 491.

I. PARTIE. Mystere de crainte : pourquoi? parce que ce Sauveur qui vous est né, n'est peut-être pour vous rien moins qu'un Sauveur; & cela par les fausses idées que vous vous en formez, & par l'abus que vous faites de sa miséricorde. 1. Vous voulez qu'il vous sauve, mais vous vous mettez peu en peine qu'il vous délivre de vos péchés; 2. vous voulez qu'il vous sauve, mais vous prétendez qu'il ne vous en coûte rien; 3. vous voulez qu'il vous sauve, mais vous ne voulez pas que ce soit par les moyens qu'il a choisis. Trois contradictions qui portent avec elles leur condamnation, & qui doivent bien vous faire trembler, p. 491. 492.

1. Vous voulez que ce Dieu-homme vous sauve, mais vous ne voulez pas qu'il vous délivre de vos péchés : premiere contradiction. Car il n'est Sauveur que pour vous affranchir de la servitude du péché, selon la parole de l'ange à Joseph. *Vous l'appellerez Jesus, parce qu'il délivrera son peuple de ses péchés.* De quelle passion, de quelle inclination vicieuse ce Sauveur vous a-t-il délivrés, & avez-vous voulu qu'il

vous délivrât ? Il n'eſt donc pas plus votre Sauveur, que s'il n'étoit pas né pour vous. Les juifs n'ont regardé le meſſie qu'ils attendoient, que comme le reſtaurateur du royaume d'Iſraël. Tel eſt notre malheur. Nous invoquons Jeſus-Chriſt pour les biens de cette vie, mais avec une indifférence entiere pour les biens de l'autre, p. 492. 497.

2. Nous voulons que ce Dieu-homme nous ſauve, mais ſans qu'il nous en coûte rien : ſeconde contradiction. Car il n'eſt notre Sauveur, qu'à condition que nous nous ſauverons nous-mêmes avec lui & par lui. Il faut donc que nous accompliſſions comme l'apôtre, dans notre chair, ce qui a manqué aux ſouffrances de la chair innocente & virginale de Jeſus-Chriſt. Mais c'eſt ce que vous ne voulez pas, p. 499. 501.

3. Enfin, vous voulez que ce Dieu-homme vous ſauve, mais par d'autres moyens que ceux qu'il a choiſis : troiſieme contradiction. Haine du monde, détachement du monde, renoncement au monde, voilà les moyens qu'il nous a marqués : mais vous en voudriez de plus conformes à vos idées & à votre goût. Si Dieu vous avoit envoyé un Sauveur né dans l'opulence & dans la grandeur, & qui vous eût apporté un évangile favorable à la cupidité & aux ſens, qu'auriez-vous à changer dans vos ſentiments & dans votre conduite pour vous y accommoder ? Mais puiſque ce Sauveur envoyé de Dieu, vous eſt venu prêcher un évangile directement oppoſé, n'ai-je donc pas droit auſſi de vous dire, par une regle toute contraire : Tremblez, p. 501. 505.

II. Partie. Myſtere de conſolation. Ce fut d'abord à des bergers & à des pauvres que Jeſus-Chriſt ſe fit connoître, & c'eſt ce qui devroit affliger & déſoler les riches & les grands, ſi ce même myſtere ne nous découvroit pas pour eux,

trois sujets de consolation. 1. Quelque éloignés que vous paroissiez être du royaume de Dieu, riches & grands, Jesus-Christ ne vous rebute point; 2. Sans cesser d'être ce que vous êtes, il ne tient qu'à vous d'avoir avec lui une sainte ressemblance; 3. vous pouvez vous servir de votre opulence même, & de vos richesses, comme d'autant de moyens pour l'honorer, p. 505. 508.

1. Ce Dieu naissant dans la bassesse & l'humiliation, ne rejette point toutefois la grandeur: premier sujet de consolation. Exemple des Mages qu'il appelle à son berceau, p. 508. 511.

2. Sans cesser d'être ce que vous êtes, il ne tient qu'à vous de vous rendre semblables à Jesus-Christ naissant: second sujet de consolation. Car vous pouvez être grands & humbles de cœur, riches & pauvres de cœur. Et c'est ce que ce Dieu-homme vous apprend par son exemple, & ce qu'il vous demande: c'est aussi ce que vous voyez dans les Mages, p. 511. 515.

3. Enfin, vous pouvez vous servir de votre grandeur même, & de vos richesses, comme d'autant de moyens pour rendre à ce Dieu naissant le double tribut qu'il attend de vous: troisieme sujet de consolation. 1. En qualité de Dieu humble, il veut être glorifié; 2. en qualité de Dieu pauvre, il veut être assisté. Or rien ne l'honore plus que les hommages des grands; & plus vous êtes riches, plus vous êtes en état de l'assister, non plus dans lui-même, mais dans ses membres, qui sont les pauvres, p. 515. 519.

Compliment au roi, p. 519.

God will prize ye true fo
our Religion.